

DAVID VOGEL

La vie conjugale

*traduit de l'hébreu
par Michel Eckhard Elial*

postface de Rosie Pinhas-Delpuech

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

DAVID VOGEL

La vie conjugale

*traduit de l'hébreu
par Michel Eckhard Elial*

postface de Rosie Pinhas-Delpuech

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

OceanofPDF.com

Du même auteur

Avec vue sur la mer
Actes Sud, 1988

Et ils partirent pour la guerre
Denoël, 1993

Un amas de nuit
Métropolis, 1997

Le Sanatorium
Mercure de France, 2000

Romance viennoise
Éditions de l'Olivier, 2014

OceanofPDF.com

REPLAY

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Mitzpeh
en 1929 et 1930 (2 volumes).

ISBN 978-2-8236-0800-7

© The Estate of David Vogel.

© The Institute for the Translation of Hebrew Literature
pour les droits de traduction mondiaux, 1988.

© Éditions de l'Olivier, 2015 pour la présente édition
qui reprend la traduction publiée en 1992 par les éditions Stock.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](#)

TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur

Copyright

Première partie - La rencontre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Deuxième partie - Le commencement

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Troisième partie - Dedans et dehors

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Quatrième partie - L'enfant

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

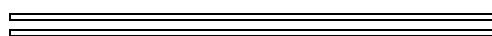
Chapitre 35

« Écrire l'Europe en hébreu » par Rosie Pinhas-Delpuech

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LA RENCONTRE



OceanofPDF.com

On entendit le rugissement du robinet qu'on ouvrait dans le couloir. En un instant, le bruit s'infiltra dans les chambres, encore plongées dans la pénombre de l'aube, et envahit le corps endormi de Rudolf Gurdweil.

Peut-être le bruit avait-il déclenché chez Gurdweil un rêve désagréable juste avant son réveil, car la première sensation qu'il eut, en reprenant ses esprits, fut de répugnance : probablement le résultat de ce rêve qui restait là, enseveli à l'intérieur, de l'autre côté de la conscience.

Pendant un moment, il demeura aux aguets, les yeux fermés. Mais le silence était déjà revenu et il n'entendit que le claquement d'une porte qui se fermait dans le couloir ; il ne le perçut qu'abstraitement, avec un certain retard, alors que le son lui-même avait disparu.

Il se tourna vers les fenêtres et ouvrit les yeux. Il vit qu'elles filtraient la lumière du jour tout proche, ce qui n'eut sur lui d'autre effet immédiat que le désir de repiquer un somme. Et, comme s'il fuyait devant un danger, il se retourna vite du côté opposé, la tête sous l'édredon.

En bas, une grosse voiture de louage descendait lentement la Kleine Stadtgutgasse avec de terribles grincements, ébranlant les vitres comme un tremblement de terre. « Un chargement de charbon de Nordbahnhof », décida Gurdweil. Il n'arrivait plus à présent à se rendormir. Les grincements se réduisirent à deux ou trois sons lancinants qui se répétèrent bêtement dans son cerveau engourdi, jusqu'à ce qu'il lui semblât, bien que la voiture fût loin, qu'ils ne venaient pas de l'extérieur, mais d'un coin de son âme

elle-même. Pris d'une panique soudaine, il se leva et s'assit sur le lit. Il embrassa la chambre du regard – elle n'était pas grande – et ses yeux s'arrêtèrent sur le canapé, à droite, où son ami Ulrich sommeillait encore, le visage vers le mur. Sans qu'il sût pourquoi, la vue de son ami endormi le réveilla tout à fait. Et le souvenir de ce qu'il devait faire aujourd'hui lui revint aussitôt, accompagné d'un sentiment d'accablement. « Ah ! Impossible d'y couper ! Je n'ai pas le choix ! » se dit-il, résigné. Il avait encore le temps et il se recoucha avec l'espoir de se rendormir un peu. Mais ses pensées ne cessaient, malgré lui, de tourner autour du même sujet désagréable.

La chambre s'emplissait de la première clarté d'une pure matinée de printemps. Ulrich se réveilla et commença à s'habiller paresseusement. Gurdweil faisait semblant de dormir. Il ne se sentait pas d'humeur à parler à quiconque. Pendant un moment, il suivit, les yeux mi-clos, les gestes mous et mécaniques de son ami qui lui semblèrent, pour une raison ou pour une autre, désordonnés. « L'homme est une créature ridicule, pensa-t-il. Et son absurdité se voit d'autant plus qu'il est tout seul... »

Il avait du mal à rester allongé. Il imaginait la ville baignée de soleil et il voulait être dans ses rues. Il attendait impatiemment qu'Ulrich partît travailler. Mais ce dernier, comme s'il voulait le mettre en fureur, s'attardait plus que de coutume, sortant plusieurs fois dans le corridor pour prendre un col dans la penderie, l'y remettant pour en choisir un autre, passant une demi-heure à broser ses vêtements.

Ulrich s'en alla vers 8 heures. Gurdweil se leva aussitôt et courut à la fenêtre. Le bleu profond de cette matinée d'avril envahissant la petite rue le mit de la meilleure humeur. Par un jour pareil, il faisait bon vivre, se mouvoir, respirer. Ses soucis perdirent provisoirement de leur gravité ; tout avait l'air plus simple. Au bout d'une demi-heure, fin prêt, il dévala les trois étages. Dehors, il fut pris par la tiédeur de l'air dont l'odeur particulière, indéfinissable, n'était pas sans rappeler, de loin, de belles jeunes filles

impubères. Tout semblait renouvelé. Le pavé avait déjà été lavé et l'eau retenue dans les interstices s'évaporaient discrètement. Les charrettes, les automobiles, les trams, les maisons et les terrasses, même les gens, tout resplendissait joyeusement sous l'éclat du soleil. Les femmes qui passaient semblaient miraculeusement belles, habillées de robes neuves. Les nourrices aux coiffes de mousseline et tabliers blancs amidonnés poussaient les voitures d'enfant avec une sorte de secrète coquetterie, comme si ces jolis bébés rieurs étaient le fruit de leurs propres entrailles. Gurdweil marcha le long de Nordbahnstrasse pour tourner ensuite dans Praterstrasse. La séduction qu'exerçaient les vitrines des magasins était si vive qu'il ressentit une envie folle de pénétrer dans toutes les boutiques et d'y acheter toutes sortes de choses aussi bien nécessaires que superflues, d'engager des conversations avec les vendeurs et de plaisanter avec eux de choses légères. Un autre désir lui vint aussi : celui de se mettre au milieu de la chaussée et de lancer des pièces, une cascade de pièces d'argent et d'or, aux gosses de la rue et de se réjouir de leur bonheur. Mais il n'en avait pas les moyens : ce qu'il avait en poche se résumait à un schilling et quelques groschen. Aussi continua-t-il à longer lentement la large et bruyante artère du Prater, en plongeant son regard débordant de sympathie dans celui des passants, comme s'il voulait leur annoncer à tous une bonne nouvelle, jusqu'à ce qu'il atteigne le Pont-Ferdinand. Il s'approcha d'un groupe de personnes agglutinées contre la rambarde du pont et qui jouaient des coudes pour voir ce qui se passait en contrebas.

« Une jeune fille, dit un homme corpulent fraîchement rasé en se tournant vers son voisin. Pas plus de dix-huit ans. Je l'ai vue de mes propres yeux quand ils l'ont retirée. »

Il annonça cela avec une certaine complaisance, comme s'il racontait qu'il avait vu de ses yeux l'empereur du Japon.

« Vivante ? s'enquit une voix flûtée.

– Certainement pas ! On ne peut plus morte.

– Les jeunes d’aujourd’hui ! ajouta une femme d’un certain âge qui portait un chapeau fané et un sac à la main. Ils sont prêts à tout. Rien n’a plus de valeur pour eux : soit ils se tuent, soit ils s’entretuent. Hier, dans notre immeuble, un homme a tué sa femme. En plein jour, il l’a poignardée ! En un clin d’œil elle était partie, la pauvre. Sans un murmure. »

Gurdweil se hissa jusqu’à la rambarde, d’où l’on pouvait voir en bas, sur le quai, deux policiers monter la garde devant le corps de la noyée drapé de noir et empêcher le cercle des curieux de se resserrer. Malgré la soudaine faiblesse qui l’assaillit, Gurdweil descendit et fendit la foule pour s’approcher de la morte. Du linceul noir, trop petit pour recouvrir tout le corps, dépassait une touffe de cheveux auburn plaquée sur un morceau de front bleuâtre, à l’aspect de marbre, tandis qu’à l’autre extrémité saillait le bout d’une chaussure marron, humide et maculée de boue, qui avait à l’évidence séjourné plusieurs jours dans l’eau. Vu son volume, on aurait pu penser que le drap recouvrait deux corps. Le sol autour était trempé. Gurdweil ne pouvait pas quitter des yeux cette masse noire. Son cœur battait à tout rompre.

Entre-temps le fourgon mortuaire était arrivé, balayant de côté les curieux. Au moment où on enlevait le corps, on entrevit un instant la tête de la noyée : un visage gonflé, comme un plâtre, avec des yeux immenses. Une cicatrice barrait la pommette gauche, mais la blessure était de la même teinte que le reste. Gurdweil trouva le nez excessivement long : « On n’a pas idée d’avoir un nez si long... Un nez doit toujours... » Cette pensée saugrenue lui traversa la tête à l’instant où le fourgon se mettait en route et que quelqu’un lui enfonçait son coude dans les côtes, lui causant une vive et sourde douleur. Gurdweil se ressaisit et se souvint qu’il était pressé. Après un dernier regard au sol détrempé devant lui et aux eaux paisibles du Danube où se reflétaient le ciel bleu et des lambeaux de nuages blancs, il

entreprit de remonter l'escalier avec la foule qui se dispersait. Il se sentait soudain très las, comme après un effort physique exténuant.

« Ce n'est pas bien, jeune homme, ce n'est pas bien de mourir par une si belle journée de printemps ! » s'écria brusquement une vieille femme toute voûtée qui marchait à côté de lui. Et d'ajouter aussitôt, comme si c'était un moyen sûr de conjurer la mort : « Ah ! Je dois rentrer vite à la maison préparer le déjeuner de mes fils. » Mais, pour Gurdweil, la beauté de ce jour de printemps avait été souillée. Les yeux rivés au sol, les mains enfoncées dans les poches de son manteau déboutonné, il poursuivit tristement son chemin sur le trottoir qui longeait le bras du fleuve. Il atteignit bientôt la Rotenturmstrasse et s'y engagea. Il s'arrêta devant une librairie, passa distraitemment en revue les noms de quelques nouveaux livres exposés en vitrine, puis, après avoir consulté sa montre qui indiquait 10 heures et quart, il entra d'un pas décidé dans le magasin.

« Puis-je vous aider, monsieur ? » demanda un jeune homme roux aux lunettes d'écaille noire.

Gurdweil demanda à voir le Dr Kreindel.

Le jeune homme disparut dans un couloir qui faisait face à la porte d'entrée pour réapparaître l'instant d'après.

« Herr Kreindel est occupé pour l'instant. Si vous voulez bien patienter quelques minutes ici, je vous prie », dit-il en indiquant une chaise.

Ce retard n'était pas du tout du goût de Gurdweil. Plus que toute autre chose, il détestait attendre. Mais il voulait régler l'affaire, aussi prit-il le siège offert, fermement résolu à ne pas attendre plus d'un quart d'heure.

Il n'y avait pas un seul client dans la librairie. Le vendeur roux grimpait de temps en temps sur l'escabeau pour aller fureter activement dans les rayonnages d'où il redescendait avec une pile de volumes qu'il plaçait sur les tables du dessous. Près de l'entrée, assise derrière la caisse, une jeune femme lisait. Elle ne prêta aucune attention à Gurdweil. Celui-ci, pour passer le temps, essaya de déchiffrer de loin les titres des volumes rangés

sur les étagères en face de lui, de l'autre côté de la longue table chargée de livres, ce qui lui fatigua la vue. Le bourdonnement sourd de la ville pénétrait dans le magasin, et il se souvint alors, sans qu'il y eût un rapport évident entre les deux choses, de la berge humide du Danube après l'enlèvement du cadavre de la jeune morte, et son cœur se serra. D'être là à attendre lui sembla soudain complètement superflu et inutile. Il posa son chapeau marron cabossé sur ses genoux et chercha une cigarette dans sa poche, mais sans succès. Instinctivement, il regarda la jeune caissière. « Elle a l'air totalement absorbée par son livre, pensa-t-il. Je me demande si je pourrais, en concentrant mon regard sur elle, la distraire de sa lecture. » Il fixa un point précis des joues, à la naissance de l'oreille. Et, en effet, au bout d'un moment la caissière parut troublée ; elle passa une main dans ses cheveux blond doré, coupés à la garçonne, se frotta l'oreille avant de lever les yeux vers Gurdweil qu'elle contempla d'un air absent. Son expression pouvait laisser penser qu'elle essayait de se souvenir d'une chose oubliée. Puis elle retourna à son livre. Satisfait de l'expérience, Gurdweil se leva, comme inspiré d'un nouveau courage, et informa le vendeur qu'il n'avait plus le temps d'attendre.

Le vendeur le conduisit alors dans un étroit corridor, éclairé par une lumière électrique et encombré par des caisses empilées jusqu'au plafond, et le fit pénétrer, après un coup bref à la porte, dans le bureau du maître des lieux. À leur entrée, le Dr Kreindel, assis à une grande table de travail face à la porte, sauta aussi vivement sur ses pieds que s'il avait été mordu par un serpent.

« Combien de fois vous ai-je répété que je ne veux pas être dérangé quand je travaille !

– Monsieur attend depuis longtemps », dit le vendeur d'un ton d'excuse en désignant Gurdweil.

C'est seulement alors, sembla-t-il, que le Dr Kreindel remarqua la présence de Gurdweil. D'un geste de la main, il congédia l'employé et,

toisant Gurdweil, lui demanda ce qu'il voulait, d'une voix encore altérée par la colère. « Je m'appelle Gurdweil, répondit celui-ci sèchement. Je suppose que le Dr Mark Astel vous a parlé de moi.

– Ah oui, en effet ! dit le Dr Kreindel, changeant immédiatement de ton et découvrant les deux dents en or qui ornaient sa bouche. Le Dr Astel, je me souviens parfaitement. Asseyez-vous, s'il vous plaît. » Il lui indiqua une chaise près du bureau. « Ainsi, vous voulez travailler chez moi ! Bon. Comme disait Goethe : L'amour des livres est un signe éclatant de... etc. Vous écrivez vous-même, si je ne m'abuse ? »

Gurdweil le coupa : « Non ! Je n'écris pas du tout !

– Non ? Je me suis laissé dire... Bon, ça n'a aucune importance. Au contraire, c'est même mieux. Beaucoup mieux... Kleist dit : Les écrivains sont toujours... etc. Vous connaissez certainement le reste de la citation... »

Gurdweil continuait à scruter le visage gras du Dr Kreindel, dont il n'arrivait pas à savoir s'il parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Ses petits yeux fureteurs, sous un front bas, lui étaient extrêmement désagréables. Il se représenta avec déplaisir qu'il aurait à passer huit heures avec cet homme, jour après jour, pendant six mois, un an et peut-être même davantage. Il eut l'envie subite de tout laisser tomber, de se lever et de filer immédiatement. Mais il ne bougea pas. Il ne travaillait pas depuis six mois et ses sources d'emprunt étaient épuisées. Il n'avait pas le courage de refuser tout de go une possibilité d'emploi.

Le Dr Kreindel était intarissable : « Vous devez être étudiant en philosophie. Un sujet bien intéressant : J'aime la philosophie... J'en ai fait trois semestres... Et n'eût été la honte... Je vous avouerais que j'ai même écrit un livre sur le rapport entre Kant et Spinoza... Mais n'ayez crainte... Le livre n'a jamais vu le jour. Un péché de jeunesse sans fâcheuses conséquences... En tout cas, je suis resté fidèle à la philosophie jusqu'à aujourd'hui. Mon fonds consiste essentiellement en livres de philosophie dont vous trouverez ici un choix abondant. Il est à votre disposition. »

Soudain, Gurdweil succomba, de manière inexplicable, à une attaque de mélancolie. Incapable de ronger davantage son frein, il se tourna vers la fenêtre de droite qui donnait sur une cour minuscule : une charrette vide aux bras posés à terre, un mur aveugle au sommet noyé par la lumière dorée du soleil. Il ne se souciait plus à cette minute d'avoir le poste ou pas. Tout ce qu'il voulait, c'était être loin, loin de cette pièce qui, à en juger par son odeur tenace de renfermé, semblait ne pas avoir été aérée depuis des années, loin de cette étrange créature au bavardage oiseux et aux citations tronquées, et pour laquelle il ressentait une aversion définitive, comme s'ils se connaissaient de longue date. Résolu à mettre un terme immédiat à l'entretien, il fit face à son interlocuteur. Gurdweil eut alors une étrange vision : au visage du Dr Kreindel se substitua le visage d'albâtre de la jeune noyée, tel qu'il l'avait aperçu au bord du Danube. Il le vit tout à fait distinctement, avec la cicatrice sur la joue et les cheveux auburn emmêlés. Il fut secoué d'un frisson. Il se leva, puis se rassit. Il regarda de nouveau attentivement le Dr Kreindel et le vit cette fois tel qu'il était, avec son grand nez pointu et son menton sombre et charnu.

« Mes nerfs me jouent des tours, se dit-il. Tout ça, ce sont les nerfs. » Mais le rappel des fausses citations étira son visage d'un léger sourire et il lui vint à l'idée de répondre au Dr Kreindel par une formule du même cru.

« Oui, certes, lança-t-il solennellement, le commerce des livres est une noble occupation... Comme dit Mitzelberg : Les trésors de l'esprit humain trouvent leur salut... etc.

– Hi hi hi ! Mitzelberg, dites-vous ? Bien exprimé, monsieur ! Ou plutôt bien exprimé, Mitzelberg ! » s'exclama le Dr Kreindel. Et, sans transition, il revint au point de départ : « Rien n'a été encore décidé, je veux dire concernant votre emploi chez moi. En premier lieu, nous devons décider si nous avons besoin de personnel supplémentaire. Si vous voulez être assez aimable pour revenir dans quelques jours, disons deux semaines, je pourrai à ce moment vous donner une réponse définitive. »

Gurdweil prit congé et partit. Il n'osait pas s'avouer combien il était heureux des résultats négatifs de l'entretien. Il avait l'impression, comme toujours en pareille circonstance, d'avoir été sauvé au dernier moment d'une peine de prison. Il avait besoin d'un travail et il avait fait son devoir. Qu'y pouvait-il si le ciel lui était hostile ? Ah ! S'il ne fallait pas remplir ce maudit estomac ! Il était 11 heures passées. Gurdweil se sentit la bouche sèche, ce qui venait probablement de son ventre vide. En même temps, il avait une furieuse envie de fumer. Il traversa la Rotenturmstrasse et s'engagea dans une petite rue, où il s'arrêta pour compter la menue monnaie qui lui restait de la veille. Il la recompta encore, bien qu'il sût parfaitement la somme qu'il possédait. Un schilling suffirait pour un repas frugal et des cigarettes ! Il acheta un paquet, alluma une cigarette. Il hésita un moment à rentrer chez lui travailler, mais rejeta aussitôt l'idée. Il eût été dommage de perdre une seule minute de cette belle journée. Il trouva un petit jardin, s'assit sur un banc, s'y adossa confortablement et ôta son chapeau qu'il posa près de lui.

À côté, un vieillard loqueteux, à la barbe grisonnante et dégarnie, se roulait une cigarette faite de mégots crasseux disposés sur ses genoux dans un morceau de journal. Il était si absorbé par sa tâche qu'il ne remarqua pas le regard de Gurdweil.

« Qui sait, songea celui-ci, qui sait si je ne finirai pas comme lui... Et qu'est-ce que cela peut faire ? »

Il tendit une de ses cigarettes au vieux avec une politesse marquée : « Permettez-moi, monsieur, de vous offrir une cigarette. »

Le vieil homme fit mine d'hésiter, puis accepta. Il fit rouler la cigarette entre ses doigts avec un plaisir manifeste, la coinça entre ses lèvres, l'enleva pour l'examiner à nouveau, avant de déchirer un morceau de journal, de l'y envelopper et de faire disparaître le tout dans l'une des poches de son manteau rapiécé.

« Mille fois merci, jeune homme ! Que Dieu vous le rende ! Je la garde pour ce soir. C'est à ce moment-là, quand je suis couché, qu'elle a le meilleur goût.

« Me croirez-vous, continua-t-il, j'ai été une fois voir un docteur, à l'hôpital de Neuhaus, il y a longtemps, dix ou douze ans, il m'a interdit de fumer. Du poison pour l'homme, disait-il. C'était un homme intelligent. Chaque bouffée de fumée que vous avalez, selon lui, vous laisse à l'intérieur une tache noire aussi grosse que l'ongle du pouce... Et il m'a montré une tache sur un mouchoir blanc. Je l'ai vue de mes propres yeux. Mais je n'ai pas pu m'arrêter de fumer. Une demi-journée, j'ai cessé, mais je n'ai pas pu continuer. »

Et il se remit à rouler sa cigarette.

De la rue parvenait le sourd crissement des trams et des automobiles. Au milieu du jardin, des garçons se lançaient un gros ballon marron. En face, derrière les arbres, une femme, penchée à sa fenêtre à l'un des étages supérieurs d'un immeuble, secouait un drap blanc en s'assurant qu'aucun policier ne pouvait la voir. Les vieux marronniers étaient soudain remplis de minuscules bourgeons.

Gurdweil se sentait à une distance infinie des préoccupations de la ville. Il aurait pu rester éternellement assis là, à ne rien faire, si la faim n'avait recommencé à le tenailler. Aussi se leva-t-il pour aller manger un morceau au bar de l'hôtel Métropole tout proche.

Cet après-midi-là, aux environs de 3 heures, Gurdweil se dirigea vers son café habituel, avec l'espoir d'y rencontrer une « victime », c'est-à-dire quelqu'un à qui il pourrait emprunter de l'argent. Avec un peu de chance, il aurait de quoi quitter la ville et aller à Kahlenberg ou au Prater.

Dans le Tiefer Graben, une rue étroite, ombreuse et calme, en plein cœur de la ville, où pullulaient les dépôts de cuir et les grossistes en textiles, des ouvriers en manches de chemise chargeaient d'énormes caisses sur de larges véhicules à plate-forme. Pendant l'opération, les lourds chevaux de trait dont les jambes, hiver comme été, étaient couvertes de poils au-dessus des sabots rumaient mélancoliquement dans leur sac de foin. Un concierge en sandales, la pipe pendue à la bouche, arrosait le trottoir avec un tuyau rouillé. Sur le pas d'une porte, une jeune servante en tablier blanc criait à la cantonade d'une voix traînante : « Flo-ckiii, viens iciiii ! » Mais le petit chien fauve au dos allongé et aux courtes pattes tordues poursuivait un mégot de cigarette poussé par le vent et ne montrait aucune inclination à rentrer au foyer. Sur le trottoir d'en face, un robuste ouvrier taquinait la jeune servante. « Mon petit cœur, pourquoi ne viens-tu pas dormir avec moi ce soir ? » Un gros camion descendit en vrombissant la rue et fit détalier Flocki.

Une agréable odeur de cuir tanné et de teintures fraîches s'échappait des entrepôts ouverts. Tout l'endroit respirait l'effort paisible, et Gurdweil eut envie de se joindre aux ouvriers et de les aider à soulever les caisses, de leur

prêter main-forte. À cet instant, il se sentait rejeté, exclu du nombre de ceux qui aidaient le monde à exister. Comme tous les gens inaptes au labeur physique, il croyait que c'était là le seul moyen qu'avait l'homme de s'accomplir complètement. De loin, Gurdweil regardait les ouvriers travailler et les enviait. Non, il ne pouvait certainement pas rivaliser avec eux ! Il songea avec mépris à son corps maigre et étroit qui semblait uniquement fait de nerfs et de matière grise, et s'en alla. Il n'avait pas fait quelques pas qu'il crut s'entendre appeler. Il se retourna, mais ne reconnut personne. Il reprit son chemin et sentit soudain qu'on lui tapait l'épaule.

« *Servus*, Gurdweil ! s'écria gaiement derrière lui le Dr Astel. Comment vas-tu ? Y es-tu allé ce matin ?

– J'y ai été.

– Et quel est le résultat ? demanda Astel, en penchant vers lui son corps mince et longiligne.

– Rien.

– Que veux-tu dire ?

– Il m'a demandé de revenir dans deux semaines. Entretemps il va réfléchir.

– Qu'il aille au diable, ce sale menteur ! »

Alors seulement Gurdweil nota la présence de Lotte Bondheim, qui attendait à quelques pas de là.

Tout en s'approchant de la jeune femme, il eut le temps, dans un murmure, de demander à Astel s'il pouvait lui prêter de l'argent et de recevoir une réponse positive.

« Où allais-tu, Gurdweil ? demanda Lotte.

– Je me promenais, mentit sans raison Gurdweil.

– Dans ce cas, viens avec nous. Nous allons au Prater.

– Certainement, certainement, se hâta de renchérir Astel que l'idée ne semblait pourtant pas enchanter. Allons tous les trois jouir des splendeurs de la nature ! »

Ils gagnèrent à pied le quai François-Joseph pour y prendre un tram.

Le Dr Astel appartenait à la catégorie des gens qui donnent toujours l'impression de ne pas avoir une minute à perdre et soulignent avec emphase tous leurs propos ou leurs gestes, comme s'il s'agissait de la chose la plus importante au monde. Il s'était justement mis à parler avec animation d'un dénommé Zukerberg (Gurdweil entendait son nom pour la première fois) qui, ayant trouvé sa femme dans un café en compagnie d'un ami, l'avait giflée en public avant de rentrer chez lui et tenter de se suicider. Lotte était si fascinée par l'histoire qu'elle exigea davantage de détails, comme si elle se sentait personnellement concernée. Ils montèrent dans le tram qui les conduisit jusqu'au terminus dans la Hauptallee, non loin du Troisième Café.

L'air était frais et un peu humide. La terre autour d'eux verdoyait déjà. Le long boulevard rectiligne était presque désert, à l'exception de voitures qui le traversaient silencieusement de temps à autre ou de fiacres élégants dont le fier attelage trottait sur l'asphalte dans un ensemble parfait. Il arrivait aussi que le long de la piste parallèle à la chaussée on vît passer un cavalier et son cheval dont les sabots frappaient sourdement le sol meuble.

Lotte donnait le bras aux deux jeunes gens. Ils descendirent le boulevard sans échanger un mot. Puis Lotte rompit le silence en lançant à Gurdweil un regard oblique de ses yeux gris : « Au fait, cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, Gurdweil », dit-elle en ajoutant aussitôt, mi-sérieuse, mi-ironique : « Tu commençais à me manquer.

– Oh ! Point trop, je suppose », répliqua Gurdweil avec un sourire.

Et Lotte de rétorquer : « Qu'en sais-tu ? On ne peut jamais savoir... », avant de s'exclamer dans un élan d'enthousiasme : « Oh ! Que c'est beau, les enfants ! Si beau qu'on ne sait plus où on est... On a l'impression de naître à la lumière du monde et de tout voir pour la première fois. De pareils instants sont faits pour réaliser des choses inoubliables. Des actes d'héroïsme, ou au contraire des actes bestiaux : le meurtre par exemple...

– Tout doux, ma petite ! s'écria le Dr Astel. J'espère que ce n'est pas moi que tu vises...

– Non, non ! Tu n'as rien à craindre ! » le rassura Lotte avec un rien de moquerie.

Elle lâcha brusquement le bras des deux hommes et embrassa Gurdweil sur la bouche.

« C'est Gurdweil qui est menacé, pas toi !

– Dans ce cas, tue-moi aussi, Lotte, Lotte chérie, je t'en supplie... grimaça Astel avec une mimique ridicule.

– Trop tard, mon cher ! Tu es un poltron ! »

Gurdweil prit la main de Lotte et la mit dans celle d'Astel :

« Allons, les enfants, faites la paix et soyez désormais heureux !

– De quoi te mêles-tu, Gurdweil ? demanda Lotte d'un ton subitement furieux en lui retirant la main. Ça ne te regarde pas ! Quelle goujaterie !... Se mêler des affaires des autres !... » Et, se tournant vers Astel : « Viens, j'ai soif... Entrons dans le café...

– Mais nous ne pouvons pas laisser Gurdweil tout seul, dit Astel avec un sourire engageant.

– Ça m'est égal !... Il peut venir avec nous ou aller où bon lui semble... »

Gurdweil sourit sans répondre. « Pas de raison de se formaliser, pensa-t-il. Voilà bien les femmes. »

Il revint un peu sur ses pas et Lotte annonça : « Après tout, je n'ai plus très soif... Peut-être pourrions-nous nous promener encore avant d'aller au café. Qu'en pensez-vous ? »

Ils rebroussèrent chemin. Elle demanda une cigarette au Dr Astel, l'alluma et souffla de longues volutes de fumée. Ses lèvres pleines, au bel arrondi, rehaussaient d'un charme particulier son joli minois. Tenant sa cigarette d'une main experte entre le majeur et l'annulaire, elle en tira de

longues bouffées jusqu'à ce que, soudain, elle en ait assez et la jette au loin. Elle sourit à Gurdweil qui marchait à sa droite.

« Tu n'es pas fâché contre moi, Gurdweil ? Pour ce qui s'est passé ? Ne m'en veux pas, redevenons amis. Je t'en prie, je t'en prie, dit-elle en battant des mains comme une enfant. Ne sois pas en colère. Dis-lui, Astel, de ne pas se fâcher !

– Mais qui te dit que je suis fâché ? lui demanda Gurdweil en riant. Absolument pas !

– Vraiment pas ? Alors tant mieux ! Que diriez-vous, les enfants, d'aller au WurstelPrater ? » Mais, devant leur réticence, elle renonça à son idée et ils poursuivirent leur promenade. Au bout d'un moment, ils s'assirent sur un banc.

Un train surgit sur le pont au-dessus du boulevard sans que, de l'endroit où ils se trouvaient, ils puissent le voir, mais ils continuèrent à entendre son souffle lourd et haletant d'asthmatique. Il laissa derrière lui un silence palpable. Entre les arbres dénudés, apparaissait et disparaissait l'orbe rougeoyant d'un soleil exténué. Un moineau, invisible lui aussi, émit quelques pépiements et se tut. Un léger frisson traversa l'air, annonçant l'approche du soir.

Ils étaient tous les trois silencieux. Le Dr Astel semblait de mauvaise humeur : il parlait moins que d'habitude. Lotte, la tête posée sur son épaule, jouait avec son réticule en peau de serpent râpeuse. Elle en eut vite assez et se leva d'un bond : « Qu'est-ce qui vous arrive aujourd'hui ? Vous êtes à mourir d'ennui ! »

Il faisait noir à présent, et froid. Ils pensèrent à rentrer. Gurdweil regretta de les avoir accompagnés. Il sentait à l'avance l'amertume que lui laissaient toujours les heures passées en société. Il regretta de ne pas avoir fait la promenade tout seul. Il se séparerait d'eux dès l'arrêt du tram.

Mais, quand ils y furent enfin, il céda à la tentation d'entrer, « pour une petite minute », dans Le Troisième Café. Très vite il s'en voulut de sa

propre faiblesse. Son visage revêtit une expression dure ; les plis de sa bouche se creusèrent.

Ils s'assirent à la terrasse, un peu surélevée, et presque vide. Gurdweil avala machinalement un café qui lui parut insipide. Le besoin d'être seul à tout prix le reprit, irrésistible. Il regarda sa montre et sursauta : ah ! il l'avait complètement oublié, il avait à 7 heures un rendez-vous qu'il ne pouvait pas manquer...

« Attends une minute, dit Lotte. Nous partons nous aussi dans un instant. » Et elle ajouta avec un regret sincère : « Dommage que tu ne sois pas libre. J'allais vous inviter tous les deux à prendre le thé chez moi.

– Viens donc plus tard, quand tu te seras libéré », suggéra Astel.

Non, il ne pouvait rien promettre. On ne pouvait pas savoir combien de temps ça prendrait...

Gurdweil prit le tram avec eux jusqu'au quai François-Joseph, où il descendit non sans avoir d'abord emprunté un peu d'argent au Dr Astel.

La ville baignait dans un halo incandescent de réverbères et de becs de gaz. Les rues grouillaient de gens qui déferlaient en vagues successives des magasins et des bureaux pour rentrer chez eux en hâte. Les rideaux de fer s'abaissaient dans un fracas assourdissant. À l'arrêt du tram, les vendeurs de journaux annonçaient à cor et à cri les grandes manchettes du soir, courant après chaque voiture qui s'éloignait et fourrant les journaux sous le nez des passagers, par les fenêtres. Une serveuse traversait la rue, le plateau rempli de chopes de bière qu'elle apportait d'une taverne voisine.

Cette agitation s'empara aussi de Gurdweil. Bien qu'il n'eût pas de destination particulière, il s'engouffra avec la foule dans l'un des trams bondés. Un pied sur la plate-forme, l'autre en l'air et le reste du corps aplati contre le large dos collant de sueur dressé devant lui, il atteignit le Schottentor où il descendit. Il déambula un bon moment devant l'immeuble de la Compagnie viennoise de banque sans savoir où aller. Finalement, il prit un tram en sens inverse pour rentrer chez lui.

« Une bouteille de bière, Johann, et les journaux du soir ! »

Le garçon blond qui lui tournait le dos, une serviette sale sous le bras, courut chercher sa commande.

Il était 9 heures du soir. Un à un, les habitués du bistro proche de l'université se retrouvaient : étudiants et petits employés s'asseyaient à leurs places attitrées et commandaient, comme chaque jour après le dîner, l'éternel café. Ces clients faisaient autant partie de l'établissement et de son atmosphère particulière que les canapés en velours usé jusqu'à la trame disposés le long des murs et les tables de marbre sales. Il était rare qu'un « étranger » s'aventurât ici.

Perczik attaqua avec appétit la côte de veau qui baignait dans une sauce brunâtre, dévorant goulûment chaque morceau de viande blanche et gélatineuse qu'il découpait avec un couteau au tranchant émoussé. Ses petits doigts boudinés étaient merveilleux de dextérité et ses lèvres rouges luisaient de graisse. De temps en temps, il buvait une gorgée de bière mousseuse. Il était d'humeur loquace, prêt à discuter des grands problèmes du monde, comme chaque fois qu'il avait un bon repas devant lui : même son cœur semblait se ramollir et il n'arrêtait pas de parler en mangeant, tout en roulant des yeux curieux sous ses sourcils épais et rapprochés.

« C'est complètement superflu, vous dis-je... et toute personne sensée vous dira la même chose, à moins de mentir. À quoi cela sert-il, par exemple, à un homme qui a mal aux dents ? Ou à quelqu'un qui n'a pas

mangé depuis deux jours ? Lui donnerez-vous à lire *Madame Bovary* ? Ou lui montrerez-vous des tableaux de Rembrandt, etc. ? La vérité, c'est que l'art n'intéresse que les riches, les snobs qui en décorent leur maison avec le reste de leurs meubles inutiles... Les autres n'en ont nul besoin. » Et Perczik fendit l'air avec sa fourchette pour étayer ces propos.

Gurdweil, la tête penchée, dessinait machinalement sur la table des guirlandes de fleurs qu'il effaçait d'un doigt pour les recommencer aussitôt. Le veau rôti de Perczik ne lui donnait aucunement envie ; il avait fait aujourd'hui deux vrais repas, si l'on peut dire, en comparaison des autres jours. Mais la bonne humeur de Perczik et le souci qu'il manifestait à l'égard de l'art et des souffrances de l'humanité l'irritaient.

« Pourquoi parler pour ne rien dire, Perczik ? En quoi cela te concerne-t-il ? Qui a mal aux dents va chez le dentiste. Et l'art continuera aussi bien sans toi. Tu ferais mieux de me donner une cigarette.

– Une cigarette ? » La voix de Perczik retomba d'un ton. « Tout de suite. »

Il sortit un étui en cuir de sa poche, l'ouvrit et le tendit à Gurdweil. L'étui ne contenait plus qu'une cigarette, à moitié creuse.

« Prends ! C'est la dernière, dit Perczik en s'excusant.

– N... non merci ! » Gurdweil déclina l'offre. « Elle est pour toi ! Demande au garçon d'en apporter d'autres. »

Pour Perczik mis au pied du mur, le veau et la bière perdirent d'un seul coup toute saveur. « C'est toujours pareil, pensa-t-il amèrement, quand on est assis à la même table que ces pique-assiette ! Il faut les fuir comme la peste ! »

Le garçon ouvrit un nouveau paquet : « Dix Khédives, ça vous ira ?

– Non, non ! dit Perczik en l'arrêtant de la main, comme si on lui demandait de monter sur la potence. Avez-vous des Memphis ? Je préfère les Memphis... Elles sont douces et agréables... Donnez-m'en trois ! »

Perczik en offrit une à Gurdweil avant de refermer son étui.

« Et moi ? s'exclama, amusé, Ulrich. Je fume aussi !

– Depuis quand ? Je ne t'ai jamais vu fumer...

– Je viens de commencer.

– Dans ce cas... Bien sûr... Avec plaisir...

– Du feu, Perczik ! ordonna Gurdweil.

– Je n'ai pas d'allumettes », mentit Perczik.

Ulrich frotta une allumette et donna du feu à Gurdweil.

« Des Memphis ! ironisa Gurdweil. Qui fume des Memphis aujourd'hui ? Il est temps, Perczik, de te mettre aux Khédives. Cent dollars par mois !...

– Cent dollars par mois ? se défendit Perczik. Qui gagne cent dollars par mois ? Je suis heureux quand j'en récolte trente !... C'est un pur mensonge... Penses-tu qu'il soit si facile de gagner cent dollars par mois ?

– Tu vas pourtant me prêter deux schillings », dit Gurdweil avec un sourire et en le regardant droit dans les yeux.

Il savait sa cause perdue, mais il voulait le voir s'enferrer.

« Deux schillings ! » Perczik s'arrêta de manger, comme frappé par la foudre. « Je ne les ai pas !... Je te jure que je ne les ai pas ! J'ai à peine de quoi régler l'addition... Je n'ai même pas d'argent à donner à ma femme demain pour la maison... Je suis arrivé trop tard à la banque aujourd'hui... Je dois courir demain matin changer mes cinq derniers dollars...

– Alors file-moi un seul schilling », insista Gurdweil. Perczik repoussa son assiette sans la finir et avala un grand verre de bière. « On ne vous laisse pas manger en paix », fulminait-il en son for intérieur.

Il mit sa main à la poche de son pantalon, fit disparaître d'abord subrepticement les grosses coupures de son portefeuille, qu'il sortit ensuite.

« L'addition, Johann ! » ordonna-t-il d'un ton maussade.

L'addition réglée, il ne restait plus qu'un schilling et de la menue monnaie dans son portefeuille.

« Voilà tout ce que j'ai ! dit-il à Gurdweil.

– Très bien ! Prête-moi le schilling et garde le reste pour toi. De toute manière, tu ne peux rien faire d'autre avec !

– Si tu as tellement besoin de ce schilling... » Perczik fit une dernière tentative pour sauver son argent. « Peut-être pourrais-tu attendre jusqu'à demain. Je ne peux pas rentrer chez moi sans rien en poche, non ? Je t'apporterai volontiers ce schilling demain soir, ici même. J'ai aussi besoin d'un peu d'argent pour le petit, demain matin. Je ne peux tout de même pas le laisser partir à l'école sans le moindre sou, sans un sou jusqu'au déjeuner !

– Ne t'entête pas, Perczik. Je ne te plains pas. Tu trouveras un moyen, j'en suis sûr... Donne-moi ce schilling ! »

Gurdweil prit la pièce et en examina soigneusement les deux faces : « Il faut vérifier si elle n'est pas fausse... C'est fou ce qu'il circule de fausse monnaie, ces temps-ci... »

Perczik alluma une cigarette qu'il fuma silencieusement, s'efforçant sans grand succès de ne pas montrer sa colère. À la fin, il lança d'un ton faussement amical : « Écoute, Gurdweil, je ne suis pas un homme à donner des conseils. Ce n'est pas du tout mon genre, comme tu sais. Néanmoins, je pense de mon devoir de te dire franchement que tu devrais changer de vie... Le temps des illusions est révolu... Nous n'avons plus dix-huit ans, que diable ! Moi aussi, j'ai été, tu sais bien, un rêveur, mais tout a une fin ! Un an ou deux, cinq ans, ça suffit ! Jusqu'à quand peut-on mourir de faim ? Et surtout, pourquoi ? Peux-tu m'expliquer : pourquoi ? Cela n'en vaut pas la chandelle, je te le dis ! Il faut nourrir d'abord son estomac, le reste vient après ! À mon avis, tu dois chercher un travail. C'est mon opinion personnelle. On ne peut pas éternellement crever de faim... Que font tous les jeunes écrivains ? Ils travaillent à gauche et à droite. Moi, j'ai eu de la chance et j'ai trouvé une place dans un journal. D'accord, ça paye mal, mais c'est mieux que rien et on peut travailler en même temps pour soi. Je

travaille aussi pour moi. Pas plus tard qu'il y a une semaine, j'ai terminé une longue nouvelle ! Tu peux continuer à écrire, crois-moi ! »

Gurdweil avait l'impression que les paroles de Perczik lui parvenaient d'une autre pièce. Son attention était ailleurs. En face d'eux, à trois tables de la leur, s'était installée depuis quelques minutes une étrange jeune fille. Elle avait posé sur la table deux livres reliés de toile noire probablement empruntés à une bibliothèque et, après avoir commandé un café, elle s'était mise à dévisager les gens attablés autour d'elle. Gurdweil ne pouvait détacher d'elle son regard. Il se sentit soudain pris d'une indéfinissable sensation de malaise, comme à l'annonce d'un malheur proche. L'apparence de la jeune fille n'offrait pourtant rien d'extraordinaire. Elle n'était pas particulièrement belle ou laide : une de ces jeunes Viennoises aux cheveux de lin et au teint d'albâtre que l'on peut rencontrer par milliers dans les rues et les petits cafés après les heures de travail. Il n'en demeura pas moins que, pour une raison quelconque, elle fit une forte impression sur Gurdweil : quand il croisa son regard pénétrant et d'un bleu métallique, il dut baisser les yeux.

Entre-temps, Perczik s'était levé et avait pris congé. Gurdweil murmura à Ulrich :

« Tu vois cette jeune femme ? Là, à la troisième table à gauche ?

– Oui, je la vois. Et alors ?

– Qu'en penses-tu ?

– Rien ! Une fille comme les autres !

– Non ! Elle a quelque chose que tu ne vois pas. Qui appartient à la tradition viennoise. De la période Biedermeier. Regarde l'expression autoritaire qu'a le bas de son visage. J'aimerais beaucoup la connaître. »

Un moment après, il reprit en hésitant un peu :

« Pourrais-tu me présenter ?

– Rien de plus facile. Observe-moi. »

Devinant que les deux hommes parlaient d'elle, la jeune femme, tout en dégustant son café, leur jeta un coup d'œil.

Ulrich se leva, se faufila entre les tables, comme pour aller dans une autre direction, et puis soudain se campa devant la jeune femme. Il s'inclina et dit avec toute la politesse dont il était capable :

« Pardonnez-moi, Fraülein, de vous déranger. Mon ami aimerait faire votre connaissance. Me permettez-vous de vous le présenter ? »

La jeune femme regarda d'abord Ulrich, puis Gurdweil. La simplicité directe de la démarche parut la séduire. Son visage grave s'adoucit et elle esquissa un sourire. « Volontiers ! » dit-elle simplement.

Sur un signe de son ami, Gurdweil s'approcha. L'effort qu'il déploya pour prendre un air assuré réussit à lui faire perdre contenance et à rendre ses gestes artificiels et ridicules.

Ulrich fit les présentations :

« M. Gurdweil, Mme...

– Baronne Thea von Takow. »

Ils lui demandèrent la permission de se joindre à elle. Gurdweil sentit immédiatement l'angoisse le saisir. Il lui fallait absolument parler, mais quoi dire ? Il se sentait complètement vide, tel un orateur qui aurait subitement oublié le début de son discours. Ulrich lui-même se taisait. Le silence devenait si oppressant et désagréable que Gurdweil prit enfin l'initiative en lançant :

« Vous ne venez pas souvent ici, je présume ? »

À l'instant où il ouvrit la bouche, il eut l'impression que sa voix, plus basse qu'à l'accoutumée, se réduisait à un murmure et il fut pris d'une rage intérieure.

« Non. Je suis entrée par hasard. En passant. »

Suivit un autre silence.

L'embarras dans lequel se trouvait plongée sa nouvelle connaissance n'échappait pas à la baronne qui y puisait un plaisir étrange et cruel.

Gurdweil se creusa désespérément la cervelle pour trouver un sujet de conversation : pourquoi ne pas lui demander si elle était étudiante ? Mais, au lieu de lui poser la question, il fut horrifié de s'entendre dire : « Voulez-vous une autre tasse de café, madame ? »

À son grand soulagement, la baronne refusa.

Il se traita de tous les noms : « Fais attention, idiot ! Tu n'as pas d'argent pour payer ! »

Une vague d'inexplicable tristesse l'envahit soudain, balayant paradoxalement sa détresse physique. Il lui sembla connaître la baronne depuis longtemps.

« Savez-vous, madame, dit-il en la regardant dans les yeux, il arrive parfois que vous rencontriez quelqu'un et que vous sentiez dès la première minute qu'il existe entre vous un lien solidement défini, un lien, bon ou mauvais, que seule peut créer une vie commune de nombreuses années. Dans ces cas-là, la première étape a déjà été franchie en secret. Êtes-vous déjà passée, madame, par ce genre d'expérience ? Vous est-il arrivé, par exemple, de rencontrer un inconnu et de savoir à l'instant même que vous devez vous venger sur lui de quelque chose ou, au contraire, que vous vous sentiez plein de reconnaissance à l'égard d'un être que vous venez de rencontrer ? N'est-ce pas étrange ? »

La baronne écouta en silence. Dans les paroles de Gurdweil – non dans leur contenu, mais dans le ton –, il y avait une note de tristesse refoulée qu'absorbait inconsciemment l'auditeur. Son extrême gravité semblait le rapprocher du cœur essentiel des choses et révéler une part de leur mystère.

Comme poussé par une force secrète, Gurdweil continuait à parler :

« Et, parfois, vous rencontrez quelqu'un pour la première fois et vous sentez instinctivement qu'il est la source du malheur indispensable à votre existence et qui circule depuis toujours de lui à vous par d'invisibles canaux... Et vous êtes lié à cette personne comme son ombre...

– Il se peut que vous ayez raison, dit la baronne dont les mains jouaient machinalement avec ses livres. Ce sont des choses invérifiables. Mais, quand vous parlez de la nécessité d’être malheureux pour continuer à vivre, permettez-moi d’en douter. C’est une affaire très personnelle. Il me semble, au contraire, que l’homme a besoin d’un peu de bonheur. C’est le bonheur, le bonheur seul, qui le fait vivre. » La baronne sourit alors, découvrant de magnifiques dents, pour ajouter : « Moi, du moins, je ne vis que par et pour le bonheur.

– Certes, certes, se hâta d’acquiescer Gurdweil. Ce n’est pas la même chose pour chacun, bien entendu. »

La baronne consulta sa montre-bracelet. Elle suggéra à Gurdweil une petite promenade. Ils payèrent et sortirent. Dehors, Ulrich prit congé d’eux. Il était fatigué et devait, à son grand regret, se lever tôt.

Une fois qu’ils furent seuls, la baronne demanda à Gurdweil où il habitait. Elle-même habitait à l’opposé du Courtel, à Währing.

L’air du printemps était tiède. Du ciel qui s’obscurcissait semblait ruisseler un doux et frais silence. Les rues, désertes à cette heure, paraissaient nettoyées de neuf. La ville s’assoupissait sous la réverbération orangée des lampadaires. De temps en temps, et à intervalles de plus en plus longs, un tram fendait le silence telle une apparition de cauchemar. Au loin, un train émit un long sifflement étouffé, amenant l’imagination à rêver de longs voyages à travers la respiration silencieuse de la nuit, de villes étrangères peuplées de millions d’âmes.

Gurdweil paraissait petit et frêle à côté de la jeune femme qui le dépassait d’une tête. Tout en marchant le long de la Währingstrasse, Gurdweil jetait des coups d’œil à sa compagne en pensant : une femme grande et belle, mais probablement dure. Elle doit faire souffrir tous ses proches. Gurdweil se sentit la proie à la fois d’une agréable euphorie et d’une terrifiante inquiétude. Il émanait de la jeune femme une onde vague, mais concrète, de menaces. Cet étrange sentiment était nouveau pour

Gurdweil, bien qu'il fût certain de l'avoir déjà éprouvé, peut-être dans sa petite enfance. Certains événements aussi, liés à cette sensation, remontaient au seuil de sa mémoire. Gurdweil les aurait presque touchés, s'ils n'étaient retombés aussitôt dans les profondeurs du souvenir, à la manière d'un poisson qui saute de l'eau mais y replonge si vite qu'on peut à peine l'apercevoir. Il ôta son chapeau et découvrit une tignasse échevelée et un front blanc et bombé.

« Quand j'étais petit enfant, commença-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, je me représentais le monde tel un grand sac sans fond plein de trous... Les êtres humains s'y pressaient, rampant et luttant entre eux comme des crabes, mais ils finissaient par tomber dans les trous Dieu sait où... Cette scène revenait souvent devant mes yeux avec la clarté d'un cauchemar. J'étais terrifié. Curieusement, c'est la nuit, et surtout au cours des nuits très noires que je me sentais rassuré. Je pouvais me cacher dans l'obscurité et me sentir tout à fait à l'abri... Jusqu'à maintenant, je préfère les nuits sans lune.

– Qui sait, peut-être êtes-vous un lunatique », s'esclaffa la baronne. Son rire sonnait creux, comme s'il provenait d'un fût vide, et Gurdweil se sentit un peu vexé.

« Non, répondit-il simplement, je ne suis pas un lunatique. »

Au coin des ruelles, rôdaient les prostituées : elles balançaient nonchalamment leur sac à main et guettaient les mâles solitaires. La baronne leur jeta un regard perçant accompagné d'un geste vague. Quand ils se furent un peu éloignés, elle dit avec une soudaine émotion :

« Je les hais ! Je pourrais les tuer ! Je ne comprends pas comment un homme peut supporter leur contact. Il n'y a que la racaille pour les fréquenter... »

Une haine suspecte, pensa Gurdweil sans rien répondre.

Ils étaient arrivés à présent devant le Volksoper déjà fermé et silencieux. Ils n'étaient plus très loin de la maison de la baronne. Ils marchaient

lentement, au milieu de la rue. Soudain, Gurdweil se surprit à dire :
« Savez-vous, madame, je crois que nous pourrions faire un bon couple...

– Peut-être, répliqua la baronne en riant. Je n'ai rien contre. Vous me plaisez. »

Elle s'était arrêtée et l'examinait de la tête aux pieds comme un enfant qui vient de dire un mot amusant. Elle passa sa main sur ses cheveux ébouriffés : « Vous avez de beaux cheveux, Herr Gurdweil. »

Celui-ci sentit un torrent de chaleur balayer son cœur. Son chapeau glissa et tomba par terre. Il se baissa pour le ramasser et en profita pour s'emparer de la main de la jeune femme et l'embrasser ardemment. Elle ne protesta pas. À cet instant, le klaxon d'une automobile les fit battre en retraite sur le trottoir. Ils continuèrent leur chemin.

Encore surpris par son geste, Gurdweil n'était plus dans un état normal. Il aurait pu danser en pleine rue. « Nous nous promènerons ainsi toute la nuit, pensa-t-il, exultant. Nous nous assiérons de temps en temps sur un banc et elle posera la tête sur mon épaule. Elle est si belle ! Et je la caresserai... »

La baronne s'arrêta devant un immeuble de cinq étages : « Voilà, nous y sommes. Il est tard. Demain je dois aller au bureau. »

Ils convinrent de se revoir le lendemain soir, dans un autre café, et se quittèrent. Au moment où se faisaient entendre à l'intérieur les pas traînants du portier et le cliquetis des clés, la baronne se pencha vers Gurdweil et l'embrassa avec précipitation sur la bouche, avant de disparaître dans l'obscurité de la porte cochère.

Gurdweil demeura interdit. Tout lui semblait irréel. Il avait les lèvres sèches, comme brûlées, et le cerveau paralysé, sans l'ombre d'une place pour la moindre pensée. Son cœur battait la chamade, il lui martelait les mains, les jambes, la tête. Quelque chose venait de se produire, quelque chose de merveilleux, d'incroyable, mais peut-être était-ce arrivé à quelqu'un d'autre, à un étranger. Gurdweil resta collé à la porte, l'esprit

concentré sur ce qui se passait à l'intérieur de la maison où avait disparu la baronne. Il s'imagina entendre le bruit de ses pas dans l'escalier. Il les suivit pendant un bon moment. Il leva les yeux en espérant voir une lumière s'allumer à l'une des fenêtres du second étage. Oui, cette fenêtre devait être celle de sa chambre... Il finit par s'en aller. Mais, après quelques pas, il s'immobilisa de nouveau et regarda droit devant lui, en direction de la rue suivante, comme s'il cherchait quelque chose. Sur la plaque fixée au mur d'angle, éclairée par un réverbère, il lut sans le comprendre le nom de la rue. Il le relut plusieurs fois, sans plus de résultat. Devant lui se dressait un homme, le dos contre le mur.

« Je suppose qu'il a faim », pensa-t-il dans un éclair. Il reprit sa marche lente et un peu vacillante, et arriva sans réaliser où il était dans Nussdorferstrasse. Ah oui ! Il se souvenait à présent : l'arrondissement de Währing ! Il était déjà venu ici ! C'était explicitement indiqué sur la plaque ! Et elle, elle habitait dans la Schulgasse, au numéro 12. La baronne-Thea-von-Ta-kow, 12, Sch-ul-gasse. Ni 11 ou 13, mais exactement 12... 6 plus 6, 7 plus 5, 8 plus 4 : tout cela faisait 12... Thea von Takow, Rudolf von Takow... Non, von Gurdweil... le baron Rudolf von Gurdweil ! Ha ha ha ! Gurdweil partit d'un gros rire, d'un rire qui lui éclaircit les idées. Une nouvelle partie de sa vie commençait, il le sentait dans sa chair. Ce soir était un jalon. Mille cinq cents pas pour arriver ici. Arrêt. Et on repartait ! Il se sentit un besoin urgent de faire quelque chose, d'aller dans un lieu inconnu, de discuter avec des gens et de les convaincre, de leur prouver que tout allait pour le mieux et qu'il fallait se réjouir, se réjouir et remercier le ciel pour chaque minute où l'on respirait, pour cette incommensurable don offert à l'homme, qui ne le méritait sûrement pas. Il voulait faire partager aux autres cette immense joie de vivre qui inondait son être.

Gurdweil chercha sans succès des cigarettes dans ses poches. Rusées cigarettes – il sourit à cette pensée – qui jouent à cache-cache avec vous. Par contre, il découvrit dans sa veste un schilling dont il avait oublié

l'existence. Il entra dans une petite taverne de Währingstrasse et acheta cinq cigarettes. Mais il avait la bouche si sèche que le goût du tabac lui parut plus âpre au palais. Il commanda alors une chope de bière et s'installa à une table. À cette heure tardive, il ne restait que peu de clients au bar. Un homme et une femme étaient attablés dans un coin, encombrés de sacs à dos dont ils n'avaient pas pris la peine de se débarrasser en s'asseyant. Ils buvaient tous les deux au même verre avec le plus grand sérieux, sans échanger un mot. Un vieux couple marié – décida Gurdweil – qui n'a plus rien à se dire. Près de sa propre table au milieu de la salle, pas très grande, il y avait encore deux hommes assis devant d'énormes chopes de bière. L'un d'eux, en face de Gurdweil, se tenait tout raide sur sa chaise. Quand Gurdweil s'assit à son tour, l'homme le regarda à la dérobée, avant de revenir à la contemplation de son verre où il semblait voir un spectacle magique. Entre de longues pauses, il recommençait à avaler de larges gorgées de sa bière dont l'écume souillait sa moustache mal brossée.

Pauvre type, pensa Gurdweil compatissant, il boit certainement par désespoir. Il eut envie d'entamer une conversation avec l'étranger, de le consoler, de lui alléger l'âme. Son bonheur, il le dissimulait au secret de son cœur, se réservant le privilège, tel un enfant qui met de côté des sucreries, d'en jouir plus tard quand il serait seul. Il aurait voulu que l'homme se réveille, s'insurge, se lève et l'insulte bassement. Il était prêt à payer pour le bonheur qui lui était donné et qu'il ne méritait certainement pas. Il leva son verre et le reposa délibérément d'un coup sec sur la table. Son voisin ne bougea pas. Quelques minutes s'écoulèrent. L'horloge accrochée au mur indiquait 1 heure moins dix. Le couple aux sacs à dos se leva pour partir. Gurdweil finit sa bière et se prépara aussi à sortir. C'est alors que son vis-à-vis murmura d'une voix éteinte et un peu rauque, sans lever la tête :

« Vous, jeune homme, êtes-vous marié ? Non ? Je l'aurais deviné tout de suite. Je peux m'en rendre compte d'un seul coup d'œil. »

Il se tut puis reprit :

« Ne vous mariez pas, jeune homme... je vous en conjure. Tant qu'elles ne sont pas sûres de vous, les femmes sont bonnes et elles obéissent sans broncher. Mais c'en est fini dès que vous leur mettez la bague au doigt ! Elles ruent comme des mules... et vous ne pouvez rien y faire. C'est une loi de la nature, jeune homme ! Toute la raison du monde n'y fera rien. Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

– Mais toutes les femmes ne sont pas pareilles, se risqua à remarquer Gurdweil.

– Vous croyez ? Je vous dis que si ! Elles sont toutes les mêmes ! »

L'homme avala une nouvelle gorgée de bière et répéta avec emphase :

« Non ! Pas de différence !

« Regardez-moi, ajouta-t-il après une minute en indiquant son visage bouffi et gris. Non, regardez bien. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous ne pouvez pas dire que je suis laid ! Personne ne vous croirait ! Et voyez ce qui m'est arrivé ! La première, la défunte Fritzl, n'a été que le commencement. Là, c'est moi qui me suis conduit en vrai porc. Un vrai porc, je vous le dis franchement. Mais elle aussi, la Fritzl, un chien n'en aurait pas voulu. Vous pouvez me croire. Elle en avait deux, Herr Mentzl, le cheminot, et le soudeur Poldi – deux amants, ce n'est pas beaucoup, d'accord. Et quand je suis revenu du front italien en 1918, elle était morte. Elle avait un bon cœur, Fritzl, mais c'était une vraie traînée. Je ne dirai pas un mot... Dieu ait pitié de ses cendres ! Alors bon ! J'ai pris Gustl. Vous boirez un autre verre, Herr Doktor ? Cette fois, sur mon compte ! Non, j'insiste. Schurl, apporte une autre bière au Herr Doktor ! Arrive donc Gustl. Je lui dis : "Gustl, c'est terminé une fois pour toutes ! À partir de maintenant, tu dois compter avec moi. Et je sais de quoi je parle !... Les hommes n'existent plus pour toi. Fini ! Même pas un seul ! On commence avec un et puis avant qu'on s'en aperçoive c'est deux, trois, cinq... et c'est sans fin !" C'est ce que je lui ai dit. Et qu'est-ce que vous croyez, Herr Doktor ? Que je sois damné si ça a servi à quelque chose ! »

Gurdweil était las. Il avait une longue marche à faire pour rentrer chez lui. Mais son interlocuteur l'intéressait.

Ce dernier continuait à parler, les yeux déjà rouges et le regard vague.

« Vous voyez, Herr Doktor, vous qui êtes un homme intelligent – je l'ai vu tout de suite ! –, on ne la refait pas deux fois à Heidelberger Franzl ! Je vous le dis, et vous me comprendrez : une femme qui a commis une fois une peccadille est finie pour moi ! Les coups n'y changeront rien ! Et quand Heidelberger Franzl laisse sa marque, on la sent passer pour un moment, croyez-moi ! Mais les scandales en public, ça non ! Heidelberger Franzl ne veut pas son nom dans les journaux ! L'homme n'est pas un porc, et l'ordre doit régner ! »

Les clients quittaient le bar les uns après les autres. Le serveur apparut avec un balai et entreprit de retourner les chaises sur les tables. On entendit quelqu'un bâiller bruyamment. Le silence signalant la fermeture envahissait la salle. Gurdweil se leva.

« Je vois que vous êtes pressé, dit Heidelberger Franzl. Attendez-moi, je pars aussi. Vous habitez aussi au 17 de Liechtenstrasse, ajouta-t-il une fois dehors, je vous y ai vu plusieurs fois. »

Non, il n'y habitait pas. Il ne faisait qu'aller de temps en temps chez le cordonnier Vrubiczek.

« C'est donc ça ! Vous êtes étudiant, Herr Doktor ! Je l'ai deviné tout de suite. J'ai l'œil pour ces choses ! Bon, je vois que vous êtes pressé. C'était un honneur pour moi, Herr Doktor ! J'ai été heureux de parler à un homme intelligent. La prochaine fois que vous irez chez Vrubiczek, faites un saut chez moi. Heidelberger Franzl est votre frère ! »

Gurdweil prit la direction du Schottentor. Épuisé, il traînait les pieds. La journée qui venait de s'écouler lui semblait avoir duré une semaine entière. Mais de cette immense fatigue sourdait une grande joie. Il n'avait pas le courage à cette heure de passer les événements en revue, tant ses sens étaient émoussés par la fatigue et la boisson. Quand il arriva chez lui à

2 heures du matin, il se laissa tomber sur son lit comme un mort et s'endormit sur-le-champ.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, Gurdweil se réveilla à 10 heures. Une vague de bonheur le frappa au visage. Il avait bien dormi et se sentait dispos, plein d'énergie.

Ulrich était déjà parti. La vue du ciel nuageux et sombre à l'extérieur n'entama pas la bonne humeur de Gurdweil. Les événements de la veille lui revinrent à l'esprit dans tous leurs détails. La baronne Thea von Takow apparut à ses yeux telle qu'en elle-même, élancée, blonde, voire belle, dans son manteau de laine bleu marine, ses livres aux reliures noires à la main : sa personne donnait un nouveau sens aux choses. Tout tendait désormais vers une direction précise. La vie avait cessé d'avancer à tâtons dans le noir, comme elle semblait l'avoir fait jusqu'alors. Devenue claire, ouverte, elle possédait désormais une forme nette et visible. Gurdweil eut soudain la certitude que son long et difficile chemin l'avait conduit délibérément, avec ses multiples détours, à ce moment.

Il se leva et commença à se raser avec soin et tendresse. Il se voyait brusquement comme un être précieux exigeant une attention particulière. Il éprouvait, à cet instant, un certain respect pour lui-même. Son visage lui semblait moins laid, pas du tout laid. En vérité, le nez était là où il devait être, un nez bien fait, viril ; les yeux étaient beaux, le front, les cheveux pas mal du tout. Et, s'il était petit de taille, cela ne représentait pas un insurmontable handicap. La preuve ! Frau Fisher, la propriétaire de la chambre, une vieille femme sourde, entra avec son balai, sans frapper

comme d'habitude, et Gurdweil ne la vit que lorsqu'elle se fut postée près de lui. « Herr Gurdweil se fait beau de nouveau, souffla d'une voix rauque la vieille en découvrant des chicots noircis. J'aime voir un homme se raser. Mon cher défunt mari » – elle n'omettait jamais d'ajouter l'épithète « cher » en parlant des membres de sa famille, qu'ils fussent vivants ou morts – « mon cher mari me laissait toujours le regarder quand il se rasait. Aïe, aïe, aïe ! »

Elle posa le balai contre le mur et se mit en devoir de passer un chiffon humide sur l'armoire, le dos des chaises et le lit, mais seulement aux endroits visibles. Au bout d'une minute, elle revint se planter devant Gurdweil et soupira :

« Ah ! Je suis malade et fatiguée ! N'êtes-vous pas malade et fatigué, vous aussi, Herr Gurdweil ? »

Non, Gurdweil n'était pas « malade et fatigué ». Il sourit sans répondre.

« Vous ne savez pas ce que c'est, poursuivit Frau Fisher, quand on devient vieux. Aïe, aïe ! On ne peut plus s'endormir, on entend l'horloge sonner 3 heures, 4 heures. Le 25 juillet j'aurai soixante et onze ans – soixante et onze ans, pas un jour de moins ! Quel âge me donneriez-vous ? Pas autant, je parie ? » (Gurdweil hocha de la tête en signe d'assentiment.) « Savez-vous, Herr Gurdweil, que la nuit je pense beaucoup à vous, vous ne savez pas combien je pense à vous ! Psss... ! » Elle fit un geste emphatique de la main. « Vous êtes un homme convenable, Herr Gurdweil, un homme très convenable ! Pensez-vous aussi à moi ? Non, certainement pas... Oui... je suis... une vieille femme, veuve... Cela fait dix ans que j'ai perdu mon deuxième cher mari. » Et, après un silence, elle ajouta : « Vous devez vous marier, Herr Gurdweil. La solitude vous rend malade ! Malade ! Psss !... »

– Quel était le métier de votre second mari ? » s'enquit Gurdweil, qui avait fini de se raser et aiguisait son rasoir pour la fois suivante.

« Que dites-vous ? » La vieille femme se pencha vers lui en indiquant son oreille gauche. « C'est que j'ai du mal à entendre. Depuis le jour où

mon cher second mari est mort, j'ai un peu de mal à entendre !

– Sa profession ! lui cria Gurdweil pratiquement dans le tympan. Je vous ai demandé quelle était sa profession !

– Pourquoi criez-vous, Herr Gurdweil ? Je vous entends ! Je vous entends très bien !... All-bert, (elle prononçait le prénom en redoublant le « L » de la première syllabe), Allbert – c'est le fils de mon cher premier mari – est un bon garçon. Il travaille comme apprenti-tailleur et dans deux ans il aura fini son apprentissage. C'est un bon métier, tailleur. »

Gurdweil se lava la figure et la vieille femme se mit à faire les lits à son rythme lent et mou. Ses cheveux gris clairsemés échappés d'une tresse flottaient sur sa nuque comme la queue courte et fine d'un petit animal. Une minute ne s'était pas écoulée qu'elle revenait vers lui.

« Aujourd'hui, Herr Gurdweil, chuchota-t-elle comme à son habitude, je me sens bien, Dieu merci. Mon deuxième petit déjeuner est descendu dans l'estomac du bas, Dieu merci ! » Elle montra son ventre. « Quand la nourriture reste dans l'estomac du haut – elle mit la main sur sa poitrine – aïe, aïe, aïe ! Ça pèse comme une pierre. J'ai mal pendant toute la journée et je ne peux plus rien manger. Aujourd'hui je me sens la santé d'une jeune fille ! »

Gurdweil connaissait son discours par cœur. Ce n'était pas la première fois que sa logeuse l'entretenait de ses deux estomacs et du reste. Mais aujourd'hui il se sentait disposé à l'écouter, et même avec plaisir. Poursuivant son bavardage, elle lui racontait maintenant, comme chaque matin quand elle faisait le ménage, les nouvelles qu'elle avait lues dans le *Journal*, en particulier les meurtres et les catastrophes, les seules choses qui l'intéressaient et l'amenaient à acheter la gazette. Secouant la tête avec un air de compassion, elle parla de l'officier qui avait tué sa maîtresse à Paris, « il lui a tiré cinq balles dans la tête et elle est morte sur le coup », et du tremblement de terre en Chine qui avait laissé trois mille morts et cinq mille

sans-abri « nus comme des vers, aïe, aïe, aïe ! » et du cambriolage en plein jour d'une grande banque au centre de Chicago.

Gurdweil qui, entre-temps, s'était habillé, alla dans la cuisine se préparer du thé. Il décida de rester chez lui et de travailler. Il en avait une grande envie et il sentait qu'il avancerait bien aujourd'hui. Quand il revint un moment après avec la bouilloire noire de suie, la pièce était rangée et la vieille femme s'apprêtait à partir. Mais elle se posta devant lui avec son balai et son chiffon, et dit non sans hésiter :

« Ma Siedl affirme que je devrais augmenter le loyer de cinq schillings. Les prix montent, Herr Gurdweil, vous vous en rendez compte vous-même. Mais je lui ai dit : "Herr Gurdweil est un homme convenable et tranquille. Donnons-lui encore un mois." La chambre est vraiment une belle chambre. Vous pouvez vous en rendre compte, Herr Gurdweil ! Grande et propre... Vous n'y trouverez pas une seule puce, même si vous passez la journée à en chercher...

– Je ne peux pas maintenant. Je parlerai à votre fille. »

À présent la logeuse avait recouvert l'ouïe.

« Comme vous voulez, Herr Gurdweil. Pas aujourd'hui, mais le mois prochain. Que vous parliez à Siedl ou à moi, c'est pareil. Même avec cinq schillings de plus, la chambre est pour rien ! Où pourrez-vous trouver une chambre aussi belle et grande pour quarante schillings ? Et pour deux personnes ! Ce n'est que parce que vous êtes une personne aussi convenable.

– Bon, dit Gurdweil, nous trouverons bien une solution. »

Il emprunta un peu d'argent à la vieille et descendit manger un morceau et s'acheter des cigarettes. Puis il revint se mettre au travail.

Au bout de deux bonnes heures, il se leva, satisfait de lui. Il lui restait encore six heures jusqu'au rendez-vous, il ne pouvait plus écrire et ne savait pas comment tuer le temps. Il décida de transvaser l'encre d'un encrier dans l'autre : un travail complètement superflu. Il se tacha les mains et alla les

laver. Puis il découpa des feuilles de papier en petites pages pour les disposer en piles parfaites et prit soin que chaque feuille ne dépasse pas le format d'un livre relié. Toute l'opération n'excéda pas vingt minutes. Il se souvint que ses vieux manuscrits avaient également besoin d'être rangés. L'idée lui trottait depuis longtemps dans la tête sans qu'il arrivât à l'exécuter. Il extirpa de l'armoire un paquet enveloppé de papier brun froissé et poussiéreux dont il dénoua le ruban. Mais après avoir fouillé dedans quelques minutes, il en eut assez, refit le paquet et le remit en place. Il regarda sa montre : 2 heures et quart. Avait-il une chance de trouver le Dr Astel chez lui ? Cela lui arrivait parfois à cette heure. Sinon, ce serait au moins une promenade. Gurdweil sortit et gagna à pied Karlsgasse, une marche de cinquante minutes dans l'air tiède sous un ciel nuageux, mais il ne trouva pas le Dr Astel à son domicile. Il ne lui restait plus qu'à rentrer et à se remettre au travail, histoire de faire passer le temps. Il traversa l'Opernring, tourna à gauche en direction de Herrengasse au lieu de suivre tout droit la Kärntner Strasse, qui était le chemin le plus court. À l'entrée de la Hofburg, il tomba sur Lotte Bondheim qui, ravie de le rencontrer, l'invita à l'accompagner. Elle devait récupérer quelque chose chez elle, après quoi ils pourraient faire un tour ou s'asseoir dans un café, comme il voudrait. Elle prendrait aussi un parapluie car elle était sûre qu'il allait encore pleuvoir. Les journées de printemps se révélaient souvent pluvieuses. Aujourd'hui surtout, avec ces nuages pratiquement au-dessus de leurs têtes. Et puis elle avait un nouveau chapeau – il ne l'avait pas remarqué, ce n'était pas du tout gentil de sa part ! Il ne la regardait jamais ! Elle pariait qu'il ne connaissait pas la couleur de ses yeux ! Comment ? Il savait ? Ce devait être un hasard. Une pure coïncidence ! Alors son chapeau, lui seyait-il ? Oui ? Elle était heureuse de l'entendre ! Son opinion lui importait beaucoup. Il était le seul homme de sa connaissance qui comprît quelque chose à l'habillement féminin. Le bleu lui allait bien, le bleu clair. Elle s'était réveillée ce matin un peu triste, peut-être à cause du temps. Les nuages lui

faisaient toujours cet effet. Et elle avait eu envie de s'acheter un nouveau chapeau ! Histoire de se changer les idées. Sortir, essayer, acheter. À présent, elle se sentait mieux. Vraiment, il aimait son chapeau ? Oui ! Elle suivrait son avis, elle baisserait un peu le bord sur la gauche. Mais Gurdweil avait l'air distrait aujourd'hui, que se passait-il ? Non, non, elle avait tout de suite compris. Elle ne se trompait pas. Bon, si c'était un secret, elle ne le forcerait pas bien sûr. Dommage qu'il ne soit pas venu prendre le thé l'avant-veille ! Mais là, maintenant, il ne refuserait pas ! Elle était vraiment contente de l'avoir rencontré. Elle venait de jeter un coup d'œil à l'intérieur du café, pensant y trouver peut-être Astel. Gurdweil l'avait vu aujourd'hui ? Non ?

C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans Myrtengasse, la rue où habitait Lotte.

« Monte donc avec moi, Gurdweil, insista-t-elle, nous soufflerons un peu, nous prendrons une tasse de thé et nous redescendrons. »

Gurdweil hésita un moment. Il se rappelait qu'il devait trouver quelqu'un à qui emprunter de l'argent pour le soir. Finalement, il céda et suivit Lotte.

Il n'y avait personne chez elle. Lotte jeta un œil dans la cuisine. « La bonne est sûrement descendue faire une course, dit-elle, elle va bientôt revenir. »

Elle fit entrer Gurdweil dans le salon et alla préparer le thé. Elle réapparut, après un instant, revêtue d'un ample kimono bleu fleuri et s'assit sur le canapé près de Gurdweil qui remarqua, comme en se parlant à lui-même : « C'est une chose étrange...

– Quoi donc ? demanda la jeune fille.

– Je veux dire, cette rencontre par hasard. Je me trouvais dans Kärntner Strasse et je pensais revenir chez moi travailler. Et voilà que sans raison, j'ai pris un autre chemin. En fait, la mauvaise direction...

– Peut-être n'était-ce pas du tout la mauvaise direction... », rétorqua Lotte avec un sourire plein de sous-entendus.

Gurdweil prit une cigarette dans l'étui ouvert devant lui sur la table, Lotte frotta une allumette et la lui tendit. Puis elle s'absenta pour rapporter sur un plateau d'argent le thé, le beurre, un pot à lait en porcelaine et des brioches.

« Veux-tu du lait dans ton thé ? »

Avec des gestes délicats et gracieux, elle étala le beurre sur les brioches et versa le thé. Ils burent en silence. Un vague bourdonnement montait de la rue, soulignant le calme de la maison. De pâles rayons de soleil perçaient temporairement les nuages et touchaient le clavier du grand piano dans un coin de la pièce sans en tirer un son. Lotte alluma une cigarette, soufflant la fumée en l'air. De temps en temps, elle jetait sur son hôte un regard en coin, l'air de vouloir deviner ses pensées. Elle se leva brusquement, fit un pas vers le milieu de la pièce, changea d'avis, se rassit sur le canapé, serra les plis de sa robe, comme si elle avait froid, renversa la tête contre le dos du canapé et allongea les jambes.

« Et ta mère ? demanda Gurdweil d'une voix un peu plus forte que d'habitude. N'est-elle pas à la maison l'après-midi ?

– Il lui arrive d'aller au café ou chez l'une de ses amies. C'est une femme moderne, ma mère. Bien plus que moi. Tu la connais, n'est-ce pas ?

– Oui. Tu me l'as présentée une fois. »

Lotte se leva et se rassit de nouveau. Elle regarda Gurdweil, voulut lui dire quelque chose, mais se ravisa. Un moment plus tard, elle le questionna sur son travail. Il répondit qu'il s'y consacrait un peu. Et puis, comme s'il se rappelait soudain qu'il était pressé, il sortit sa montre et dit : « 4 heures et demie. Il faut que je rentre. » Lotte prit un air offensé : « Si tu veux partir, pars... Personne ne te retient... Ton travail est une chose bien trop importante. Personne ne songerait à se mettre en travers », ajouta-t-elle, moqueuse.

Elle se mit à jouer avec l'étui à cigarettes posé sur la table et le tourna dans tous les sens avant de l'installer en équilibre sur la boîte d'allumettes.

La fébrilité de Lotte n'échappa nullement à Gurdweil, bien qu'il n'en comprît pas la raison. Soudain, elle se prit à rire, d'un rire fort et saccadé, courut du canapé à la fenêtre où elle demeura debout, le dos légèrement voûté, à regarder dehors. De sa place, Gurdweil vit ses épaules secouées de tressaillements comme si elle pleurait silencieusement, et il se sentit vaguement responsable, sans savoir vraiment pourquoi.

« Ne voulais-tu pas sortir, Lotte ? » dit-il d'une voix encourageante.

Lotte ne répondit pas immédiatement. Puis elle répliqua, sans se retourner, qu'elle n'en avait plus envie.

Gurdweil se rendait confusément compte qu'il aurait dû rester encore un peu avec elle. La situation s'éclaircirait certainement. Néanmoins, comme malgré lui, il annonça : « Je dois vraiment partir. »

Lotte l'accompagna jusqu'au couloir, lui tendit la main sans un mot. Il eut l'impression qu'elle attendait impatiemment son départ. Mais il ne vit pas, en sortant dans la rue, qu'une fenêtre s'ouvrait au second étage. Et il ne sentit pas le regard de Lotte le suivre jusqu'au tournant de la Lechenfelder Strasse.

Sur le chemin du retour, Gurdweil chercha en vain une raison à l'étrange comportement de Lotte. Il passa en revue tout ce qu'il avait dit : il ne trouva rien qui ait pu la blesser en aucune manière. Il en conclut qu'il ne s'agissait que de nervosité et il se sentit un peu désolé pour cette pauvre Lotte ; c'était vraiment une très gentille fille, un cœur pur, pour laquelle il éprouvait depuis longtemps la plus vive amitié.

Le ciel s'était éclairci entre-temps. Les lambeaux de nuages sales découvraient des bouts d'azur profond, impeccablement propre. Gurdweil se rappela avec joie qu'il ne lui restait que trois heures jusqu'au rendez-vous et il allongea inconsciemment le pas comme pour s'en rapprocher plus vite.

À la maison, l'attendait une lettre de sa sœur d'Amérique, avec un billet de dix dollars glissé à l'intérieur. Il venait à point nommé, pensa Gurdweil. Cela lui permettrait de payer ses dettes les plus criantes et de faire de nouveaux emprunts. Et, chose plus importante : il n'irait pas au rendez-vous les mains vides. Outre cet avantage concret, Gurdweil vit dans cette lettre inattendue un heureux présage... Elle marquait sans nul doute le début d'une époque nouvelle et bénie.

Les bureaux de change du quartier étaient déjà fermés, mais Gurdweil se souvint à temps que l'on pouvait changer de l'argent à la gare. Puis il s'acheta un col neuf, un casse-croûte et rentra chez lui.

Ulrich revint peu après. Lui aussi s'était muni de pain, de beurre et de saucisses, et ils se mirent à table. Ulrich raconta qu'il avait vu Lotte au café une demi-heure plus tôt. Elle lui avait demandé de transmettre ses amitiés à Gurdweil et de le convier à faire un saut au café le soir même s'il était libre. Elle s'y trouvait en compagnie du Dr Astel et semblait de fort bonne humeur.

« C'est une jolie fille, ajouta Ulrich, ses yeux, surtout, sont magnifiques.

– Oui, elle est très jolie, acquiesça Gurdweil d'un air absent.

– J'ai entendu dire qu'elle était officiellement fiancée au Dr Astel », dit Ulrich qui ajouta, après un silence : « Je ne suis pas sûr que ça marche.

– Dans ces affaires-là, on ne peut jamais rien prévoir. Il y a toujours des surprises. Et pourquoi ne s'entendraient-ils pas ? Astel a l'air très amoureux. Et je présume qu'elle l'est aussi.

– Là, vois-tu, je ne serais pas aussi affirmatif.

– Et pourquoi pas ? s'emporta sans raison Gurdweil. Elle est peut-être un peu excentrique, mais c'est le cas de toute notre génération.

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je la trouve trop bien pour lui. Et, en plus, je crois qu'elle ne l'aime pas.

– Comment le sais-tu ? Bien au contraire ! »

Mais, au fin fond de lui-même, il savait qu'Ulrich était dans le vrai.

Après avoir mangé, Gurdweil se leva et mit son manteau. Ulrich voulut savoir s'il viendrait plus tard au Herrenhof.

« Non, j'ai un rendez-vous. » (Il était trop timide pour dire avec qui.)

« La fille d'hier ? » s'enquit simplement Ulrich. Et, pour plaire à son ami, qu'il tenait en réelle affection, il ajouta : « Elle est vraiment jolie. Elle a un charme secret, qui ne se remarque pas au premier abord. »

Gurdweil arriva au café avec un quart d'heure d'avance. Il choisit une table d'angle face à la porte et commanda un café. Les rares clients disséminés dans la petite salle carrée, bien qu'il les vît pour la première fois, lui firent l'effet de vieilles connaissances, d'amis qui lui voulaient du

bien. Il aurait voulu leur serrer la main à chacun et leur demander des nouvelles de leur famille. C'est à tort qu'il avait parfois méprisé des gens comme ceux-là ! Tous ces hommes, sans exception, étaient simples et bons, et méritaient d'être aimés !

Quand le garçon lui apporta son café, Gurdweil lui demanda s'il n'avait pas aperçu la baronne. Il la décrivit en détail, son visage, son corps, ses vêtements. Il retirait un plaisir singulier de parler d'elle à un étranger.

« C'est ma fiancée, vous comprenez... », conclut-il.

Le garçon de café, un géant à l'air endormi et sot, l'écoula jusqu'au bout et dit :

« Je n'ai vu aucune jeune femme qui lui ressemble. Ce n'est pas une habituée.

– Pouvez-vous me donner l'heure exacte ?

– 8 heures.

– Dans ce cas, elle ne saurait tarder. Elle doit venir après 8 heures... Elle est ponctuelle... »

Gurdweil but son café en scrutant l'entrée avec vigilance. Il fuma une cigarette, puis une autre, mais la baronne n'arrivait pas. Déjà 8 heures et quart. Peut-être n'était-ce pas le bon café ?... Le doute l'assaillit. Non, c'était impossible ! Ils avaient clairement convenu de se rencontrer au café Alserbach ! Il ne pouvait pas s'être trompé !

À ce moment précis, la baronne fit son entrée. Elle se dirigea droit vers lui, comme si elle avait su à l'avance qu'il serait assis dans ce coin. Gurdweil bondit à sa rencontre, le visage radieux.

« Je ne suis pas en retard ? dit la baronne, souriante en lui tendant la main.

– Mais si, vous êtes en retard, car je vous attends depuis hier...

– Mais pas ici en permanence, j'espère. Cela aurait été plutôt ennuyeux. »

Elle s’assit sur la banquette de moleskine adossée au mur, sortit de son réticule un paquet de cigarettes, en alluma une et en offrit une autre à Gurdweil. Elle avala la fumée avidement comme une fumeuse invétérée, privée depuis longtemps de sa passion, et commanda un café noir.

Gurdweil avait une foule de choses à lui dire, mais sa langue restait collée au fond de son palais. Assis en face d’elle, il la regardait tendrement, le visage éclairé d’un pâle sourire qui traduisait à la fois sa joie et son embarras. La baronne termina son café, puis lui demanda son prénom.

« Ah ! Rudolf, dit-elle, Rudolf, Rudolfus, Rudolfinus !... Mon cousin s’appelle aussi Rudolf. Il a deux têtes de plus que vous, mais c’est un âne...

– J... je suis heureux de le savoir, bégaya Gurdweil avec un sourire idiot.

– Quoi ? Vous êtes heureux de savoir que c’est..., reprit la baronne gagnée par le fou rire.

– Je voulais simplement dire... » – Gurdweil s’était ressaisi et essayait de se rattraper. « Ce que je voulais dire, c’est que... je suis heureux pour autre chose, bien sûr... Je me suis mal exprimé... Je l’imagine grand, efflanqué, les cheveux raides et gras séparés par une raie médiane, et des chaussures toujours cirées à glace. Des chaussures vernies. Et, quand il regarde quelqu’un, il incline la tête à droite, comme un poulet et prend une expression des plus sérieuses, ce qui le rend très ridicule, puisqu’il n’est réellement rien d’autre qu’un âne...

– Vous l’avez très bien décrit – sauf qu’il n’a pas de chaussures vernies, mais des chaussures marron. Et vous avez oublié sa canne à pommeau doré... “Dorothea” (il m’appelle toujours ainsi, parce qu’il croit que c’est plus digne et traditionnel), “Dorothea”, me dit-il dans le style pompeux et ridicule d’un vieillard, “vous êtes le rejeton d’une vieille race. Vous aviez des Croisés pour ancêtres, ne l’oubliez pas ! Vous devez faire attention aux Juifs. La ville de Vienne s’est totalement enjuivée. Le sang ne veut plus rien dire... Ils empoisonnent l’air. Sans eux, nous n’aurions jamais perdu la

guerre...” Et pendant ce temps-là il ne cesse de courir après une petite Juive qui lui a complètement tourné la tête.

– Et lui obéissez-vous, baronne ? s’enquit Gurdweil.

– À quel propos ?

– La pureté de la race ? »

La baronne éclata d’un rire haut et insolent.

« Écoutez, dit-elle à brûle-pourpoint, sautant du coq à l’âne, pourquoi ne m’appellez-vous pas simplement Thea ?... C’est mieux... Les titres m’ennuient... »

Gurdweil la regarda avec gratitude. Sans trop savoir pourquoi, il lui proposa de boire un cognac. Une sorte d’insouciance le gagna ; ses longues mains pâles, aux doigts fins, à la recherche d’un objet pour y imprimer leur surcroît d’énergie, rencontrèrent sous la table celles de la baronne qui n’opposa aucune résistance. Et, quand le garçon leur servit leurs cognacs, Gurdweil vida son verre d’un trait. La baronne annonça que le lendemain, un samedi, elle n’irait pas au bureau car le « Général » (ainsi surnommait-elle l’avocat pour qui elle travaillait) était parti pour le week-end ; ce qui lui permettait de se coucher plus tard ce soir-là.

« C’est merveilleux ! » s’écria Gurdweil.

Ils bavardèrent à bâtons rompus de choses et d’autres et leur conversation, apparemment banale et entrecoupée de longs silences, recélait néanmoins une immense signification – tandis que le temps s’enfuyait aussi vite qu’une plaine entrevue d’un train rapide.

11 heures. Ils éprouvèrent en même temps le besoin de quitter le café. Gurdweil appela le serveur et régla.

Dehors la baronne lui prit le bras et ils descendirent en silence l’Alserbachstrasse pour tourner dans la Sechsschimmelgasse. Subitement, elle lança, mi-sérieuse, mi-narquoise :

« Serais-tu prêt à m’épouser, Rudolfus ?... Tu me plais, je te l’avoue... »

Gurdweil demeura stupéfait. Cette possibilité ne l'avait même pas effleuré. Quelle fille incontestablement intéressante ! La manière dont elle l'avait dit, si franchement ! Non, il n'avait jamais rien entendu de pareil... Il se hâta de répondre : « Évidemment ! Évidemment ! Tout de suite ! Aucune objection ! » Puis peu après : « Mais votre famille, que dira-t-elle ? Je crains qu'elle ne consente pas...

– Ma famille ? s'exclama-t-elle, méprisante. Qui ? Mon cousin Rudolf ? Et moi, pour quoi je compte ? J'ai l'habitude de faire ce qui me plaît ! D'ailleurs, mon père est un homme très sympathique. Tu verras quand tu le rencontreras. Je suis sûre que tu lui plairas. »

Ils discutèrent de l'affaire en détail, le long des rues endormies. La baronne voulait un vrai mariage, en d'autres termes un mariage religieux « selon la tradition juive ». Elle devrait donc se convertir au judaïsme, ce qui ne présentait aucun problème en ce qui la concernait. Elle ne voulait pas faire traîner les choses plus qu'il ne fallait et ils décidèrent de « faire les démarches nécessaires » et de se marier dès qu'elle se serait convertie. À dire vrai, la perspective des changements sur le point d'intervenir dans son mode de vie fit germer un léger malaise dans le cœur de Gurdweil, mais il le repoussa tout aussitôt, comme dénué de fondement. À présent, pensait-il, au faîte du bonheur, à présent le rêve qu'il avait si longtemps caressé allait s'accomplir ! Dans un an, ou même deux !... Et grâce à qui ? Grâce à elle !... Un fils d'elle ! Deux lignées antiques !... (Car Rudolf Gurdweil descendait aussi d'une ancienne famille juive. Son arbre généalogique remontait à un grand et célèbre rabbin de Prague.)

Il était si heureux qu'il s'arrêta au milieu de la rue pour embrasser la baronne.

« Un fils, murmura-t-il avec ardeur, vous me donnerez un fils, n'est-ce pas ? »

La baronne lui jeta un regard étrange et sourit sans répondre. Il lui paraissait ridicule que ce petit homme puisse vouloir un fils...

Ils se trouvaient dans une ruelle mal éclairée. Il devait être minuit et demi. Dans l'épais silence, leurs pas résonnaient clairement. Non loin, clignotaient les ampoules orange de l'enseigne lumineuse d'un hôtel. De la porte ouverte, s'échappait un flot de lumière qui glissait sur les pavés de la rue pour remonter à mi-hauteur sur le mur d'en face. Gurdweil s'aperçut que sa compagne ralentissait le pas, sans raison apparente. Elle s'arrêta devant la porte de l'établissement et, se penchant vers Gurdweil, lui murmura à l'oreille, comme à un enfant :

« Pourquoi ne pas célébrer notre mariage maintenant, mon petit fiancé... ? »

C'est alors seulement qu'il remarqua l'hôtel brillamment éclairé. Il eut l'impression que le sol se déroba tout d'un coup sous ses pieds. Un obscur désir de révolte s'éveilla en lui mais s'évanouit aussitôt. Et, avant qu'il comprît ce qui arrivait, ils étaient déjà à la réception de l'hôtel. Gurdweil inscrivit machinalement son nom sur le registre : Rudolf Gurdweil, né à telle date, dans telle ville, et son épouse, etc.

Un garçon d'hôtel, dont l'expression de totale indifférence n'avait d'égale que l'air fatigué et somnolent, les conduisit par un escalier recouvert d'un vieux tapis dans une chambre chichement meublée, au deuxième étage.

« Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit-il, vous sonnez ici ! » Il leur montra un bouton d'ivoire près de la porte et empocha le pourboire que lui tendit Gurdweil.

La baronne fit le tour de la chambre comme si elle était chez elle, vérifia que la carafe d'eau était pleine et inspecta les draps sous les couvertures du lit. Gurdweil fut soudain assailli par une ambiance hostile, empestant les aventures sordides et les accidents imprévus, l'ambiance inhérente à ce genre de chambre, et il retrouva brièvement sa lucidité. Toute cette affaire, il fallait bien l'avouer, était plutôt bizarre. Avant d'avoir pu se retourner, il se trouvait dans une situation nouvelle et ambiguë, incapable de

contrôler ses actions et de les diriger à son gré. Que faisait-il donc là, dans cette chambre étrange et sinistre ? L'espace d'un instant, il regretta d'être entré et songea à fuir. Une sorte de honte l'accablait. Ce n'était pas ainsi qu'on commençait une nouvelle étape de sa vie ! Il demeura au milieu de la chambre, vêtu de son manteau, son chapeau à la main, comme sur le point de sortir. Puis il se tourna vers sa compagne qui avait retiré son chapeau et libéré ses longs cheveux de lin. Il se sentit très embarrassé. Il chercha un endroit où poser son couvre-chef et, en désespoir de cause, le remit sur la tête. Il se dirigea vers la fenêtre, tira le rideau et regarda un moment au-dehors sans rien voir. Alors il revint vers Thea qui, assise sur le lit, délaçait ses chaussures, le menton frémissant et la poitrine haletante. Gurdweil s'assit à côté d'elle. Elle abandonna aussitôt ses chaussures et lui fit face. Il y avait quelque chose de cruel et de sanguinaire dans l'expression de son visage. Elle le fixait de ses yeux flamboyants tels des éclairs, comme pour le soumettre complètement. D'un mouvement vif, elle se rejeta en arrière, puis telle une bête de proie, elle le mordit à la nuque. Gurdweil étouffa un gémissement. Il crut s'évanouir de douleur et de désir. Il sentit ses forces l'abandonner. Des étincelles rouge vif dansèrent devant ses yeux, son front s'inonda de sueur. Mais il souhaita en même temps que cette sensation s'éternise, que sa douleur soit mille fois plus forte et qu'elle l'anéantisse entièrement. Aucune femme ne l'avait jusqu'à présent plongé dans un tel état. Thea se releva brusquement.

« Déshabille-toi, Rudi ! » lui enjoignit-elle d'une voix rauque, tandis qu'elle arrachait ses propres vêtements et les jetait sur la chaise. Puis elle s'empara de Gurdweil, le souleva du sol comme une marionnette et l'étendit sur le lit.

À 5 heures et demie du matin, après avoir raccompagné Thea chez elle, Gurdweil se traînait dans les rues mortes. Chancelant, il avançait à petits pas, la tête lourde et pourtant vide. La brise fraîche du petit matin lui fouettait le visage, puis, changeant de direction, le frappait de côté et de

dos, s'acharnant à vouloir lui dérober son chapeau qu'il ôta machinalement pour rester tête nue, les cheveux en bataille. Une procession de grosses carrioles remplies de montagnes de légumes se dirigeait lentement vers le marché de la ville ; les grincements de leurs roues raclant lourdement les pavés mirent un terme au règne du silence. Assis sur leur perchoir, les chauffeurs, emmitouflés de sacs pour se protéger d'une possible averse et du froid matinal, somnolaient, recroquevillés sur eux-mêmes comme des paquets inertes. Ils donnaient l'impression de rouler ainsi depuis toujours. Les allumeurs de réverbères aux uniformes crasseux zigzaguaient d'un trottoir à l'autre pour éteindre les becs de gaz avec de longues gaules de bambou qu'ils portaient sur les épaules à la manière de lances redoutables. De temps en temps, une voiture de livraison émergeait d'une rue latérale avec ses bidons de lait empilés les uns sur les autres, ou ses petits pains tout frais sortis de chez Hammer ou de chez Anker. Ici et là, on attendait le premier tram : des prostituées au visage fané et fatigué, dont l'absence de maquillage accentuait les rides, tristes à voir dans leurs vêtements trop voyants et fripés et leurs chapeaux posés de guingois ; des femmes du petit peuple, l'une serrant une liasse de journaux du matin dans un fichu vert foncé, une autre portant un immense cabas de légumes ; quelques ouvriers. Le jour naissant déversait sa pâle et laiteuse clarté dans la rue et tout prenait aux yeux de Gurdweil l'allure irréaliste d'un rêve. La nuit l'avait laissé sur un étrange sentiment de détresse infinie mêlée de légèreté joyeuse. Il était arrivé sur le quai et soudain s'arrêta net, riant en lui-même, la moitié du visage tendu par une sorte de rictus. Qui l'aurait rencontré à cette minute l'aurait pris certainement pour un ivrogne. Il se reprit, traversa le Pont-Ferdinand et attendit le tram. La vue de deux prostituées lui rappela la chambre d'hôtel où il avait passé la nuit. Ce souvenir réveilla en lui un sentiment si pénible qu'il dut détourner les yeux, bien que au même moment il fut dévoré par l'envie de voir Thea. Un instant, il s'imagina qu'il ne la reverrait jamais, qu'ils s'étaient séparés pour toujours et il se sentit

désespérément seul, fatalement malade et absolument inutile. Il en aurait pleuré. Gurdweil comprit alors, en toute conscience, qu'il était devenu l'esclave de cette blonde et forte jeune femme et que sans elle il n'était plus qu'un objet brisé, bon à rien. Il quitta l'arrêt du tram et descendit, les jambes flageolantes, la Praterstrasse. Quand il réintégra sa chambre, le matin s'était levé. Et, venant de la pièce voisine, il entendit le cri : « Albert » – le petit-fils de sa vieille propriétaire se disputant avec sa tante Siedl, comme chaque fois que le garçon passait la nuit à la maison.

OceanofPDF.com

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la rencontre de Gurdweil et Thea. Il ne restait plus que dix jours jusqu'à leur mariage qui devait avoir lieu pendant la fête de Lag ba-omer¹. Les papiers nécessaires étaient déjà à la disposition de la communauté, et la baronne ne manquait jamais chaque soir, au sortir du bureau, d'aller chez le rabbin qui l'instruisait en matière religieuse. Elle prenait cela pour une espèce de sport et, après chaque leçon, elle étalait ses connaissances, non sans une pointe d'ironie.

Il avait été convenu qu'Ulrich chercherait une autre chambre et que Thea déménagerait chez Gurdweil après le mariage. Ulrich avait accepté de bon cœur bien que la crise générale du logement ne facilitât point la recherche d'une chambre. Hormis Lotte Bondheim qui, pour une raison quelconque, n'avait guère récemment fréquenté le café, la plupart des amis de Gurdweil connaissaient déjà Thea. Le Dr Astel qui se prétendait un connaisseur avait déclaré la baronne « superbe » comme il aimait à le répéter en français. Bien que descendant d'une vieille famille, elle ne montrait pas, disait-il, de signes de décadence. Elle était naturelle et saine, une véritable « Brünhild ». Quand elle apprit la nouvelle du prochain mariage de Gurdweil, Lotte Bondheim éclata d'un rire hystérique. Elle se trouvait alors au café en compagnie du Dr Astel. Pendant une dizaine de minutes, elle rit comme une folle, n'arrêtant que pour reprendre souffle, jusqu'à ce que tout le monde cesse de parler pour se tourner vers elle. « Ce n'est pas vrai, s'écria-t-elle, mais c'est trop ridicule !... Je n'ai jamais rien

entendu de plus grotesque !... Le petit Gurdweil épouse une baronne ! Une grande et blonde baronne, dites-vous ! Ha ha ha ! Le petit baron ! Un jour il lancera un pogrom contre nous ! »

Comme le Dr Astel essayait de la raisonner : « Lotte, qu'y a-t-il de si risible ? Je ne vois aucune raison de rire », elle rétorqua : « Non, bien sûr, tu es trop aveugle pour ne pas voir le ridicule de la chose ! » Et, trois jours plus tard, quand elle rencontra Gurdweil dans la rue, elle avait le visage encore pâle et triste, et des cernes bleuâtres autour de ses grands yeux gris, comme si elle relevait de maladie. Elle lui demanda gravement si les rumeurs qui couraient sur son prochain mariage étaient exactes et, Gurdweil lui ayant répondu par l'affirmative, elle ne réagit pas et le quitta bientôt après l'échange de quelques banalités.

Gurdweil vécut les jours qui précédèrent le mariage dans un permanent ahurissement. Il voyait tout ce qui l'entourait comme à travers un brouillard. La vérité était que, contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer, il ne nageait pas dans la joie et le bonheur. Il avait plutôt l'air de quelqu'un de préoccupé par un problème important exigeant la concentration de toutes ses ressources spirituelles. Il devait en effet régler un certain nombre de problèmes mineurs qui, à la lumière des changements de sa vie, revêtaient une urgence nouvelle. Y compris la nécessité de trouver impérativement un travail.

Il avait plusieurs fois rendu visite au père de Thea. Malgré ses soixante ans le baron était encore un bel homme de fière prestance, dont les tempes argentées ne faisaient que rehausser l'allure aristocratique. Outre Thea, il avait deux grands fils, Poldi et Freddi, une seconde épouse et une chatte tigrée, grasse et paresseuse, à laquelle il consacrait le plus clair de son temps. Il vivait modestement des revenus d'une fortune dont la valeur avait été considérablement réduite par la dévaluation de dix mille pour cent de la monnaie autrichienne, et du salaire de Poldi qui était employé de banque. Gurdweil lui plut dès le premier instant et il l'invitait souvent à boire du

café très noir et à jouer aux échecs, ce qui était, au dire de Thea, un signe de grande affection.

Gurdweil voyait Thea tous les soirs, généralement à leur café. Un jour, il l'attendit devant son bureau, dans Johannesgasse, ce qui ne plut pas à sa fiancée. Après une harassante journée de travail, expliqua-t-elle, elle avait besoin de changer d'air et rien ne lui faisait plus de bien qu'une longue promenade solitaire dans le vacarme de la rue... Quoiqu'un peu surpris, Gurdweil s'inclina et n'alla plus la chercher. Ils s'étaient retrouvés plusieurs fois au Herrenhof, le café attitré de Gurdweil. Ils étaient convenus de s'y rencontrer ce soir encore. En attendant, Gurdweil avait pas mal de temps à tuer – plus de quatre heures. Il se força à travailler un peu, mais, après avoir écrit quelques lignes, il se rendit compte qu'il n'avait pas l'esprit à ce qu'il faisait et il décida de sortir.

La ville baignait dans un soleil printanier, les arbres dans les jardins et en bordure des rues bourgeonnaient. Gurdweil prit plaisir à errer d'une rue à l'autre, tête nue, tenant à la main la canne au pommeau d'argent dont le Dr Astel lui avait autrefois fait cadeau. Elle hibernait derrière l'armoire à vêtements et réapparaissait dès l'éclosion du printemps pour accompagner Gurdweil partout jusqu'à l'automne, au lieu du chapeau qui, lui, restait à la maison tant que durait l'été.

En arrivant dans la rue du Schottenring, l'idée lui vint d'aller voir le cordonnier Vrubiczek qui vivait à proximité et qu'il n'avait plus revu depuis des semaines. D'étranges liens d'amitié liaient les deux hommes qui n'avaient pourtant rien en commun quant à l'âge, l'éducation ou la profession. Lorsqu'il habitait le quartier, deux ans auparavant, Gurdweil avait apporté à Vrubiczek des chaussures à réparer et était ainsi entré en conversation avec lui. Depuis il lui faisait régulièrement visite bien qu'ayant déménagé du quartier.

À son entrée, Vrubiczek se précipita pour l'accueillir : « Enfin, vous revoilà, Herr Gurdweil ! J'allais avertir le bureau des objets perdus ! Où

aviez-vous donc disparu ? »

Gurdweil s'assit sur un tabouret carré, un siège de cuir noir graisseux et avachi que le cordonnier avait débarrassé de souliers maculés de boue séchée et de formes sales constellées de traces de clous. Vrubiczek cala la chaussure qu'il avait à la main entre ses genoux et s'employa à remplacer le talon.

« J'aurais voulu venir plus tôt, mais impossible, dit Gurdweil. Comment vous portez-vous, Herr Vrubiczek ? Et votre bonne épouse ?

– Bien, bien ! répondit le cordonnier satisfait. Tout va pour le mieux ! Quand les chaussures vont, la tête va, comme dit le proverbe. Oui, mon Johann s'est marié dimanche dernier, et que peut-on vouloir de plus, Herr Gurdweil ? Les vieux à la tombe et les jeunes à la noce, c'est la marche du monde. Ma moitié m'a questionné plusieurs fois à votre sujet : que devient Herr Gurdweil, on ne le voit plus ? Je lui ai dit : s'il ne vient pas, c'est qu'il a ses raisons. Peut-être a-t-il pris une femme qui le garde à la maison, peut-être ses affaires sont-elles prospères et s'y consacre-t-il comme il faut.

– Les affaires ne prospèrent pas, dit Gurdweil avec un léger sourire, mais je vais bientôt me marier. Il est temps.

– Vraiment ? Permettez-moi alors de vous féliciter ! dit Vrubiczek, tendant sa main calleuse. Vous êtes comme mon fils, Herr Gurdweil, un véritable fils ! Je l'ai dit plus d'une fois à ma bourgeoise. Je suis content pour vous ! Un célibataire est semblable à une chaussure dépareillée, comme je dis toujours, même si elle est chère, elle ne sert à rien... Vous approchez quand même de la trentaine ! »

Et, après un moment, il poursuivit : « Dans tous les livres savants que vous lisez, Herr Gurdweil, avez-vous trouvé un autre sens à la vie ? Dites-moi, avez-vous appris autre chose de mieux ? Depuis quarante ans que je suis assis sur mon trépied et que j'y réfléchis, voilà ce que je dis : mariez-vous, élevez des enfants et profitez le plus possible de l'existence ! »

Gurdweil acquiesça d'un signe de tête. Il connaissait Vrubiczek, son esprit lucide plein de saines pensées sur les choses de la vie, pensées qui semblaient sourdre des profondeurs de la terre et posséder la même force et la même éternité. En présence de Vrubiczek, il se sentait fortifié, plus fermement enraciné au sol : une impression semblable à celle que lui procurait la proximité de la nature, loin de la ville et de ses tracasseries. À ces moments-là, il se sentait en paix, et tout devenait clair, aussi simple qu'une ligne bien droite.

Vrubiczek interrompit son travail, s'essuya les mains sur un tablier sale et se roula une cigarette. Il en proposa une à Gurdweil. Puis il le regarda de ses yeux limpides et francs, aussi innocents que ceux d'un enfant mais remplis d'une extrême sagesse, et il dit, un peu paternel :

« Mais vous avez moins bonne mine que la dernière fois que je vous ai vu, Herr Gurdweil. Vous me paraissez soucieux.

– Ce n'est rien. Un peu de fatigue peut-être, rien de plus. »

Il ignorait lui-même pourquoi il n'avait pas l'air d'aller bien. Il se sentait en pleine forme et ne pouvait attribuer sa mauvaise mine qu'au manque de sommeil des dernières semaines. Cependant, la remarque du cordonnier lui déplut profondément.

Il resta assis, fumant silencieusement sa cigarette, regardant Vrubiczek qui, penché sur la chaussure retournée et coincée entre ses genoux, y clouait le talon à petits coups de marteau monotones et rythmés. Peu à peu, il sombra dans une sorte d'engourdissement. La tête dans les mains, les coudes sur les genoux, il s'abandonna avec un certain plaisir à cet état semi-comateux. Il tournait le dos à la porte vitrée donnant sur la rue, et les bruits de l'extérieur lui semblèrent s'éloigner de plus en plus pour ne plus former qu'un vague murmure sourd sans commencement ni fin. Mais le murmure fut bientôt rompu par une voix virile de baryton, un peu enroué, qui s'éleva d'une cour voisine pour entonner une chanson populaire. Une chanson apparemment très triste, mais qui ne toucha pas le cœur de Gurdweil. Au

contraire, il eut l'impression que l'homme ne chantait pas, mais annonçait quelque chose, en haussant la voix pour se faire entendre par-dessus les coups de marteau de Vrubiczek, ce qui lui parut du plus grand ridicule. « Ah ! Si seulement Thea pouvait l'entendre ! Elle rirait bien !... Et Vrubiczek lui-même, pensait-il, assis dans son échoppe depuis quarante ans... Oui, quarante ans qu'il ne cesse d'enfoncer ses clous. Cela aussi est étrange et incompréhensible, si on y réfléchit... »

« Vous savez, Herr Vrubiczek, dit soudain Gurdweil à voix basse, sans lever la tête, il y a un an ou plus, j'ai fait un rêve étrange. J'ai rêvé que ma jambe gauche avait été amputée. D'abord j'ignorais pourquoi, mais immédiatement après je comprenais que cette jambe je la devais à ma sœur d'Amérique et tout devenait parfaitement naturel. Et je ne sentais pas son absence quand je marchais, car j'avais aussitôt trouvé un remède : je m'étais souvenu de la manière dont les enfants sautent à cloche-pied et je faisais exactement la même chose, à l'étonnement de tous. En revanche, un de mes bras était devenu subitement très long, long de plusieurs mètres, si bien que, lorsque je me trouvais d'un côté de la rue, je pouvais subtiliser n'importe quoi dans un magasin sur le trottoir d'en face. Et, quand je m'allongeais pour dormir, je devais plier ce bras une dizaine ou une quinzaine de fois, comme l'instrument de mesure des marchands de bois, et à mon grand désespoir il se transformait vraiment en mètre pliant. »

Vrubiczek le regarda à la dérobée, gratta ses courts cheveux gris du manche de son marteau, et ne répondit rien. Il lui était venu à l'idée que Gurdweil n'était pas du tout heureux et il le plaignait.

Pendant ce temps, dans la cour voisine, le chanteur s'était tu. Machinalement Gurdweil prit une chaussure de femme posée sur une étagère basse, la retourna pour l'examiner sous toutes ses faces, puis la remit à sa place. Vrubiczek avait fini de fixer le talon sur le soulier et il en taillait et lissait les bords à l'aide de son canif qui produisait un petit bruit curieux pareil au piaillage d'une souris. De temps en temps, il jetait un

coup d'œil sur son hôte, affaissé sur le tabouret comme s'il était plongé dans de graves pensées. Mais soudain Gurdweil sentit que le silence de Vrubiczek avait trop duré et qu'il cachait quelque arrière-pensée, peut-être même du mécontentement à son égard. Au même moment, il décida de ne pas rendre visite au père de Thea, comme il en avait eu l'intention le matin. Il était certainement trop tard à présent. Il sortit sa montre, la regarda, oublia immédiatement ce qu'elle disait, la consulta une seconde fois : 6 heures et quart déjà ! Et Vrubiczek n'avait pas encore fini.

« Jusqu'à quelle heure travaillez-vous, Herr Vrubiczek ? »

– Moi ? Selon le besoin, bien sûr ! Mais, en général, jusqu'à 6 heures.

« Les gens pauvres ne sont pas maîtres de leur temps, ajouta-t-il. Ils sont esclaves de la nécessité. Mais j'aurai terminé dans une minute. Quand le printemps arrive, vous savez, il y a moins de travail. Le soleil, on peut dire, est mauvais pour le cordonnier. Non pas que je me plaigne, Dieu m'en garde ! Au contraire, qu'il réchauffe les pauvres, le soleil ! » Mais, en voyant Gurdweil se lever pour prendre sa canne, il s'écria : « Quoi, vous partez déjà ? Non, non, Herr Gurdweil ! Vous allez monter un peu et manger un morceau avec nous ! Je ne vous laisserai pas partir ! Vous ne pouvez pas me faire une chose pareille ! »

Rien au monde n'aurait pu retenir Gurdweil, pris d'une envie irrésistible de partir.

« Je vous remercie, Herr Vrubiczek, mais je dois vraiment m'en aller. »

Le cordonnier, déjà debout, ôtait son tablier. Il dit avec un sincère regret : « Herr Gurdweil, je ne veux pas vous forcer, mais sachez que vous me vexez. Ma femme sera désolée.

– Non, je ne peux vraiment pas, insista Gurdweil sans raison. Transmettez mes amitiés à Frau Vrubiczek et à Johann. Je voudrais vous inviter à mon mariage, jeudi prochain, à 3 heures de l'après-midi dans la Seitenstettengasse. Peut-être serez-vous libre ?

– J’en doute. Pendant la semaine, je n’ai pas un moment à moi, vous le savez. Mais vous avez tous mes vœux. Je suis profondément heureux à la pensée que vous allez créer un foyer. Saluez votre promesse de ma part. Venez nous voir avec elle un dimanche. S’il fait beau, nous irons faire un tour ensemble à l’extérieur de la ville. »

En sortant, Gurdweil tomba sur Heidelberger qui s’apprêtait à pénétrer dans la maison voisine. Heidelberger le reconnut aussitôt et l’interpella gaiement :

« Hé ! Bonsoir, Herr Doktor ! Comment allez-vous ? Je suis heureux de vous revoir ! Je rentre à l’instant du travail. »

Il invita Gurdweil à monter avec lui. Gustl était une bonne cuisinière. Avant leur mariage, elle faisait la cuisine dans une maison de maître et elle connaissait son métier sur le bout des doigts. Ils mangeraient et descendraient ensuite bavarder un peu autour d’un verre de bière. Gurdweil expliqua qu’il n’avait pas le temps, mais l’autre le pressa tellement d’entrer une petite demi-heure qu’il finit par céder.

Ils montèrent au troisième étage. Heidelberger ouvrit la porte avec une clé qu’il sortit de la poche.

« Bonsoir, Gustl ! » s’écria-t-il dès qu’il eut franchi le seuil pour s’enfoncer dans un corridor obscur où l’on n’apercevait pas âme qui vive. « J’ai amené un invité ! Herr Doktor m’a fait l’honneur ! Est-ce que le dîner est prêt ? »

À droite de la porte d’entrée apparut une femme de taille moyenne, les manches de son chemisier retroussées jusqu’aux coudes. L’obscurité ne permettait pas à Gurdweil de bien discerner son visage. « Enchantée, Herr Doktor, dit-elle d’une voix très aiguë. Soyez le bienvenu ! Tout sera prêt dans une minute ! » Et elle disparut derrière la porte.

Heidelberger fit entrer Gurdweil dans une pièce qui n’était pas très grande, une sorte de salon aux meubles modestes mais robustes, et lui offrit une des chaises rangées autour de la table qui trônait au milieu du salon.

« Excusez-moi une minute. Il faut que j'aille me laver un peu après le travail », dit-il en ressortant dans le corridor et en refermant la porte derrière lui.

Immédiatement après, Gurdweil entendit les voix vulgaires du mari et de sa femme sans pouvoir démêler un traître mot de leur échange. Il se sentit mal à l'aise et se demanda quelle mouche l'avait piqué d'entrer dans cette maison inconnue. Et, comme pour se donner du courage, il alluma une cigarette et inspecta rapidement la pièce et son contenu. Son œil fut attiré par une série de photos accrochées au mur en face de lui. L'une d'elles représentait, dans un cadre noir, une vieille femme au visage fripé, la bouche affaissée, le regard mauvais et perçant. Un regard qui semblait directement dirigé vers Gurdweil et qui lui donna le sentiment désagréable d'être examiné par quelqu'un de vivant. Ce devait être la mère de son hôte, sans aucun doute. À côté d'elle, se trouvait le portrait de Heidelberger en soldat, la moustache en bataille, et la photo d'un groupe d'hommes en uniforme.

L'épouse de Heidelberger revint avec une nappe et des couverts pour dresser la table. Elle devait avoir vingt-six ans et n'était pas laide du tout avec ses yeux vifs et ses mouvements souples malgré un corps plutôt volumineux.

« Ne bougez pas, dit-elle poliment à Gurdweil qui reculait sa chaise pour lui faire de la place. Mettez-vous à l'aise, Herr Doktor ! » Et elle ajouta avec un sourire appuyé et un pétilllement dans les yeux : « Une bonne maîtresse de maison ne dérange pas ses invités. »

La jeune femme mit vivement le couvert, tout en jetant de discrètes œillades au visiteur. Gurdweil se sentit dans la peau d'un intrus qui aurait pris, au théâtre ou ailleurs, la place d'un autre et s'attendrait à chaque instant à en être expulsé. Gêné, il dit sur un ton d'excuse :

« Chère madame, je n'ai vraiment pas faim, ne vous mettez pas en peine pour moi, je vous en prie. De toute façon, je ne peux pas rester longtemps.

Je ne dispose tout au plus que d'un quart d'heure. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée. »

Peu habituée à être traitée de « chère madame », l'épouse de Heidelberger fut visiblement impressionnée. Elle interrompit un instant son travail et, se plantant devant Gurdweil, la poitrine provocante, elle répliqua, en baissant la voix pour une raison inconnue :

« Vous ne parlez pas sérieusement, Herr Doktor ! Vous me feriez un affront si vous ne restiez pas manger avec nous. Franzl m'en rendrait responsable. Il dirait que je ne sais pas me conduire en société. Vous ne ferez pas cette insulte à notre maison, Herr Doktor ? »

Elle s'efforçait de parler le langage châtié entendu dans les maisons où elle avait travaillé sans y mêler le moindre jargon viennois, donnant ainsi l'impression de réciter une leçon apprise par cœur en une langue étrangère dont elle n'avait pas normalement l'usage. Sur ces entrefaites, Heidelberger revint, bien propre et la moustache lustrée. Sa femme en appela à lui :

« Franzl, Herr Doktor refuse de rester dîner avec nous. Parle-lui, toi...

– Ça suffit ! interrompit-il. Fais ton boulot et ne mets pas ton nez dans ce qui ne te regarde pas ! »

Il l'envoya chercher trois chopes de bière à la taverne et, pendant son absence, il engagea la conversation avec Gurdweil à sa manière, amicale, verbeuse et accablante. Il le questionna sur son nom et sa religion, se vanta lui-même d'être contremaître dans une grande usine de mécanique et de gagner un bon salaire. Gustl remonta avec les bières et ils se mirent à table. Heidelberger mangeait de bon cœur, appréciant visiblement chaque mets. De temps à autre, il pressait son hôte de sa voix rugissante, la bouche pleine :

« Mangez, Herr Doktor, ne vous gênez pas ! D'abord il faut manger, je le dis toujours, le reste vient après ! » Gurdweil n'avait pas faim, mais il mangea par politesse. Il fit l'éloge de chacun des plats, d'ailleurs

admirablement préparés, à la grande joie de Gustl rayonnante de reconnaissance.

Son mari fit chorus : « Je vous l'avais bien dit, qu'elle était un fin cordon bleu ! Vous pouvez raconter n'importe quoi sur elle, mais ça, il faut le lui laisser ! C'est une chose qu'elle sait faire ! Une femme qui ne sait pas cuisiner ni faire le ménage ne vaut pas tripette. Je n'ai pas raison ? » Il but une gorgée de bière et poursuivit :

« Et je dis même que ça ne suffit pas ! Une femme doit savoir qu'elle a un mari ! C'est ce qu'elle doit savoir en premier lieu ! » Il attrapa par l'épaule son épouse assise à sa droite et dit, comme s'il exhibait un objet : « Qu'est-ce que vous en dites, Herr Doktor ? Belle, hein !... Hi hi hi ! Vous aimeriez bien avoir une "belle plante" comme celle-là, n'est-ce pas ? » Il relâcha sa femme et donna une tape affectueuse dans le dos de Gurdweil. « Vous verrez, Herr Doktor ! Parce que vous êtes un homme intelligent ! Je l'ai vu au premier coup d'œil ! Peut-être, hi hi, peut-être qu'un jour... un jour, seulement parce que c'est vous, Herr Doktor... Heidelberger Franzl est votre frère ! » Et il éclata d'un gros rire.

« Pourquoi dis-tu des bêtises, Franzl ? intervint Gustl avec un sourire modeste. Comment peux-tu dire des choses pareilles devant un invité ? Que pensera-t-il de nous ? » En parlant, elle ne quittait pas des yeux Gurdweil, à qui il sembla même qu'elle lui avait adressé un ou deux clins d'œil coquins et prometteurs.

« Ferme-la, Gustl, ordonna son mari. Mêles-toi de tes oignons ! »

Gurdweil ne savait plus où se mettre. Et, pour tourner la chose en plaisanterie, il lança en souriant :

« Pas mauvaise, votre blague, si je puis me permettre, pas mauvaise du tout.

– Une blague, vous dites ? rétorqua Heidelberger. Peut-être pas... qui sait, hi hi hi... Si je dis quelque chose, je le fais ! Vous êtes mon ami et,

quand on est mon ami, hi hi... Mais c'est un beau morceau, dit-il en tendant la tête en direction de sa femme, vous ne pouvez pas le nier, hein ? »

Gurdweil bafouilla, les yeux fixés sur la table :

« Elle... elle est très belle, certainement.

– Vous voyez ! Et en plus, hi hi hi... »

Gurdweil se leva et annonça qu'il devait à regret les quitter, parce qu'il était très en retard. Heidelberger et sa femme se levèrent aussi. Il était déjà près de 8 heures et la nuit qui filtrait à travers les fenêtres remplissait d'ombres la pièce. Heidelberger prit sa femme par la taille et beugla :

« Maintenant, Gustl, embrasse-le, le petit jeune homme ! Il ne dira pas non... Franzl lit dans ses pensées !... » Il la poussa dans les bras d'un Gurdweil éberlué et rapprocha de force leurs visages. Avant même que Gurdweil ait eu le temps de reculer, Gustl l'embrassa sur la bouche, en se serrant si fort contre lui qu'il put sentir les moindres rondeurs de son corps chaud. Le mari encourageait sa femme et braillait : « C'est ça ! C'est ça ! Plus fort ! Ha ha ha, mon petit Herr Doktor !... » Mais, à la fin, Gustl se dégagea et, le visage empourpré, elle dit en s'excusant :

« Pardonnez-nous, Herr Doktor. Franzl a perdu la tête aujourd'hui. Mais il n'est pas méchant. Je peux vous le dire ! »

Gurdweil resta figé sur place, complètement perdu. Son cœur battait la chamade. Il marmonna quelques sons inaudibles, essaya de sourire. Puis il tourna la tête en tous sens, comme s'il cherchait quelque chose. Il évita de regarder Heidelberger et sa femme. Il se souvint alors de sa canne, déposée à côté de la porte, et alla la reprendre.

Au moment des adieux, Heidelberger lui dit : « Ne pensez pas du mal de moi, Herr Doktor, et revenez nous voir chaque fois que le cœur vous en dira. La maison vous est toujours ouverte ! Dommage que vous soyez pressé, mais je ne vous retiendrai pas. N'oubliez pas que je suis votre ami et votre frère ! Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ? »

Et Gustl de renchérir : « Oui, oui, vous nous ferez grand plaisir. »

Il promit de revenir et partit. Ses hôtes l'accompagnèrent jusqu'au bout du couloir et lui ouvrirent la porte. Il descendit les escaliers presque en courant. Dehors, les réverbères étaient déjà allumés. Gurdweil hâta le pas en direction de l'Innere Stadt ; le rendez-vous avec Thea était fixé à 8 heures et il avait déjà un quart d'heure de retard. L'embarras causé par l'étrange scène qu'il venait de vivre s'estompa graduellement et il se concentra pour essayer de la comprendre. Heidelberger avait attiré son attention dès le premier instant de leur rencontre, cette nuit-là au bar, et sa curiosité à son endroit n'avait fait qu'augmenter. Gurdweil n'arrivait pas à trouver d'explication satisfaisante au bizarre comportement de son hôte. Il ne savait pas s'il résultait d'une tendance perverse ou s'il était la curieuse expression d'un sens très amical de l'hospitalité, telle qu'elle se pratique jusqu'à ce jour chez certains peuples – peut-être était-ce les deux à la fois. La femme elle-même, bien que incontestablement attirante – « une vraie femelle » – et qui aurait pu, en d'autres temps, émoustiller son désir, ne lui avait fait aucune impression. Il gardait, au contraire, du contact de ses lèvres et de son corps un goût désagréable, proche du dégoût. Il se promit néanmoins de suivre le développement de l'affaire jusqu'au bout.

-
1. Date du calendrier hébraïque (le « trente-troisième jour de l'Omer »), marquant la période de deuil qui sépare les fêtes juives de Pâque et de Shavouoth, le premier jour où le mariage est permis. (*N.d.T.*)

Gurdweil arriva à son rendez-vous du Herrenhof avec une demi-heure de retard. Thea l'attendait dans un coin retiré de la salle en compagnie du Dr Astel et de Perczik. Ils étaient lancés dans une conversation animée qui lui donna, quand il entra, l'impression désagréable d'une conspiration dirigée contre lui. La présence de Perczik, en particulier, renforça ses soupçons.

Le Dr Astel l'accueillit avec une fausse cordialité :

« Hé ! Gurdweil, tu commences à t'écarter du droit chemin ! Depuis quand les dames doivent-elles attendre leur cavalier ? »

Gurdweil ne releva pas la saillie. Il s'adressa à Thea d'un air conciliant :

« Ce n'est pas ma faute si je suis en retard. J'ai été retenu. » Tout en parlant, Gurdweil remarqua un sourire se dessiner sur le visage de Perczik et il s'imagina en être la cause directe.

« Ce n'est rien, Rudolfus, tu n'es pas très en retard, dit Thea. Autrement, je serais vraiment en colère. Mais assieds-toi ! Pourquoi restes-tu debout ? »

Gurdweil prit la chaise d'une table voisine et s'installa à côté de Thea.

« Tiens, Perczik, bonjour ! lança Gurdweil jouant la surprise comme s'il venait à peine de l'apercevoir. Comment va l'“avant-garde” aujourd'hui ? Ramassez-vous toujours des dollars à la pelle ?

– Quel est le rapport ? rétorqua vivement ce dernier qui, signe d'embarras, se caressait du pouce et de l'index les commissures des lèvres.

Mais tu es d'humeur massacrate, semble-t-il...

– Moi, d'humeur massacrate ? Pas du tout ! Au contraire !...

– Perczik ne se fait plus payer en dollars mais en livres africaines... », intervint Astel.

Perczik fit la grimace et se tint coi.

Gurdweil but le café bouillant que le garçon venait de servir et le Dr Astel reprit le fil de leur conversation interrompue, qui portait sur le rôle du hasard dans la vie. Il était avocat et son métier consistait à discourir. Il aimait s'entendre parler et ne manquait aucune occasion qui s'offrait à lui, surtout quand il se trouvait parmi des femmes.

« Ce n'est que la conséquence d'un entendement limité, chère madame, déclara Astel sur le ton assuré et pontifiant d'un spécialiste. Il ne nous est donné de percevoir que l'aspect externe et visible des choses, et cela aussi, sous la forme de fragments, de bribes incomplètes, tandis que le lien interne, le fil conducteur nous échappe. Le résultat ? C'est que les phénomènes que nous appelons hasard s'insèrent eux aussi dans la chaîne des causes et des effets, et c'est à ce titre qu'ils sont absolument inévitables. Il semble souvent, par exemple, qu'un hasard A qui arrive à X et un hasard B qui arrive à Y sont permutables et que Y puisse arriver à A. Il n'en est rien ! Ces choses obéissent à une loi d'airain. De la même manière que les éléments chimiques ne se combinent pas entre eux n'importe comment, le fait que deux corps se rencontrent et s'unissent sur cette terre n'a rien d'une coïncidence, sauf pour nous, à cause des limites de notre perception. »

Thea s'enquit avec un sourire :

« Ainsi vous pensez que, si nous nous sommes rencontrés, c'est le fruit d'une nécessité interne ?

– Parfaitement. J'en suis convaincu. »

La pensée d'une lointaine possibilité, trop vague à définir, les effleura tous deux en même temps, mais elle disparut aussi vite qu'elle était apparue, avant même qu'ils aient pu se la formuler.

La baronne se contenta de remarquer : « Ce sont des choses invérifiables. On peut les interpréter comme on veut. » Et, se tournant vers Gurdweil, elle demanda : « Et toi, Rudi, tu ne dis rien ?

– Non, j’ai mal à la tête », marmonna Gurdweil soudain en proie à une humeur inexplicable qui lui ôtait toute envie de parler. Il aurait voulu être seul avec Thea, quelque part ailleurs, au calme, mais elle semblait ravie d’être là et ne montrait aucun désir de partir. Adossé à sa chaise, le visage tourné vers la fenêtre garnie à mi-hauteur d’un lourd rideau pelucheux couleur lie de vin, Gurdweil fumait, s’amusant à saisir, à travers la fente du rideau, la silhouette d’un passant. Les ombres des clients assis à l’intérieur du café s’imprimaient sur le mur de l’autre côté de la rue investi par le champ lumineux qui filtrait de la salle. Sans savoir pourquoi, il revit, avec un pincement de cœur, le regard mauvais de la vieille femme dont la photo l’avait surpris chez Heidelberger. Oui, toute l’affaire était étrange, y compris le fait de s’être laissé entraîner chez Heidelberger, alors qu’il avait obstinément décliné l’invitation de Vrubiczek, pourtant son ami...

Sur ces entrefaites, Ulrich et Lotte Bondheim étaient entrés, grisés par la fraîcheur capiteuse de l’air printanier. Les deux femmes se dévisagèrent un instant tandis que le Dr Astel procédait aux présentations. Gurdweil sentit clairement que Thea ne plaisait pas à Lotte, et la chose lui sembla tout à fait naturelle. Comme s’il l’avait toujours su.

Quand elle se fut assise à la place que lui céda le Dr Astel, Lotte dit : « J’ai beaucoup entendu parler de vous, baronne, et je suis heureuse de vous rencontrer. »

En même temps elle notait, satisfaite en son for intérieur : elle est mal habillée et ce n’est pas une beauté ! Son nez est trop court, et son menton trop long et trop bas. Ses petits yeux sans sourcils ont un air dur. Ce n’est pas la peine d’être baronne... Le pauvre Gurdweil aura avec elle ce qu’il mérite... »

Elle lui jeta un regard apitoyé.

« Et toi, Gurdweil, lança-t-elle, tu as abandonné tes vieux amis ? Tu as complètement disparu !

– Je suis venu ici plusieurs fois sans te trouver, répliqua-t-il pour se justifier. J’ai entendu dire que tu n’étais pas bien. Tu vas mieux ?

– Bien sûr ! Il le faut bien ! Si j’avais dû attendre que tu viennes me voir, j’aurais pu attendre longtemps !

– Je suis un peu responsable, dit la baronne souriante. J’accapare Rudolfus. Mais vous ne m’en voulez pas, n’est-ce pas, Fraülein ? »

Un accent vulgaire, nota Lotte derechef. Elle l’appelle Rudolfus... C’est tout ce qui manquait... Puis elle dit à voix haute :

« Non, non, baronne, il n’y a pas de raison ! Bien au contraire ! » ajoutant, cette fois à l’intention de Gurdweil : « Mais tu as l’air épuisé ! Je ne t’ai jamais vu aussi mauvaise mine. C’est peut-être toi qui es malade !

– M... moi ? Je suis en pleine forme. Comme un athlète !

– Je ne vois pas en quoi sa mine est inquiétante, dit la baronne.

– Oui, mais vous ne le connaissez que depuis quelques jours, si je ne m’abuse...

– Certes, mais quand je l’ai rencontré la première fois, il paraissait plus mal en point... »

Cette discussion à son sujet irritait Gurdweil. Derrière les paroles apparemment inoffensives se livrait un âpre combat dont il représentait lui, Gurdweil, le champ de bataille. Se décidant brusquement à y mettre fin, il dit :

« Qu’est-ce que cela peut faire, la tête que j’ai ! L’essentiel est que je me sens bien et fort. Le reste ne compte pas. Après tout, je ne suis pas un bébé que l’on pèse chaque semaine ! conclut-il avec un sourire forcé.

– Qui sait ? lança Lotte, provocante. Peut-être justement es-tu un bébé !... »

Le Dr Astel, occupé à bavarder avec Ulrich et Perczik, saisit au vol le mot « bébé » et voulut savoir :

« Quel bébé ? De quel bébé parlez-vous, mesdames ?

– D'un bébé..., s'empressa de répondre Gurdweil. La question étant de savoir s'il faut le peser deux fois par semaine ou si une seule fois suffit. Qu'en pensez-vous ?

– Humm... Si vous êtes pressé de vous instruire, je cours immédiatement donner un coup de fil... Sinon, remettons ça à plus tard... »

L'échange de propos manquait un peu d'envolée, mais il se révéla suffisant pour faire dévier la conversation dans une autre direction. « Bien sûr que nous sommes pressés ! » reprit Lotte en riant.

La baronne eut un léger sourire de triomphe. Elle avait subitement la certitude absolue que Lotte était follement amoureuse de Gurdweil, mais en même temps il était clair qu'elle, Thea, avait le dessus. « Pas mal du tout, pensa-t-elle. Elle a du caractère, la petite Juive, comme dirait le cousin Rudi. Nous verrons qui est la plus forte ! »

Elle sortit un paquet de cigarettes de son sac à main, en offrit une à Lotte. Son regard dominateur rencontra celui de la jeune femme d'où avait disparu toute hostilité. « La colère doit certainement l'embellir, pensa Thea. Les couleurs vives la flattent... Nous la taquinerons un peu à l'occasion, cette gamine... »

Lotte fouilla maladroitement dans le paquet de Thea avant d'en sortir, la main tremblante, une cigarette. Elle demanda : « Fumez-vous beaucoup, baronne ? » (Elle n'omettait jamais le titre, qu'elle prononçait en allongeant ironiquement les syllabes.)

« Non ! Entre quarante et cinquante par jour...

– Dans ce cas, vous devez être une personne excessivement nerveuse.

– En êtes-vous si sûre, ma chère ? Vous me permettez cette familiarité, j'espère ? Je sens que nous allons devenir de grandes amies. Non, je ne suis pas du tout nerveuse. Au contraire ! Fumer me donne du plaisir, et je ne vois aucune raison de me priver de quelque plaisir que ce soit... Mais les

gens aux nerfs fragiles devraient s'abstenir de fumer, je suis bien d'accord avec vous. »

Lotte la fusilla du regard et ne répondit pas.

Le Dr Astel suggéra d'aller dans une cave. Perczik se leva immédiatement et prit congé, prétextant qu'il se faisait tard et que sa femme l'attendait à la maison...

« As-tu assez d'argent sur toi ? demanda Gurdweil sans détour. Parce que, moi, je suis raide comme un passe-lacet.

– Ne te soucie pas de ça ! dit le Dr Astel. Tout ira bien. Heureusement pour nous, nous pouvons nous permettre de ne pas compter... Ce qui me rappelle l'histoire de mon ami Bloch... »

Et, renversé sur son siège, il entama d'une voix calme et posée son récit :

« Il y a un an, je me trouvais pour quelques jours à Berlin, où habite le Bloch en question. À mon arrivée, je lui écrivis un billet et lui fixai rendez-vous pour le lendemain matin dans un café. Je dois vous prévenir que notre homme est loin d'être pauvre. Son père possède une banque à Berlin et lui verse une mensualité convenable. Bref, je rencontrai Bloch comme convenu et passai une heure avec lui au café. Ensuite, il m'invita à déjeuner, non pas chez lui parce qu'il ne vivait pas en bons termes avec sa femme, mais au restaurant. Arrivés devant le restaurant, mon Bloch s'arrête brusquement, sort son portefeuille et se met à compter plusieurs fois son argent. Il avait environ deux cent cinquante marks, je me souviens. "Pourquoi comptes-tu ton argent ? lui demandai-je étonné. – Par prudence, me répondit-il, je compte toujours mon argent avant d'entrer dans un lieu où il faut payer." Et de me raconter l'histoire drôle qui lui était arrivée alors qu'il avait quinze ans et qu'il était encore élève au lycée. (À cette époque ils habitaient à Dresde ; où il était né et où il avait vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses parents s'étant alors fixés à Berlin.) Il y avait une jeune fille de son âge, élève à l'école des filles, qu'il voyait presque tous les jours en se rendant au

lycée et qui occupa ses pensées pendant une bonne moitié de l'année, sans qu'il trouve jamais le courage de l'aborder. Et pourtant, un dimanche après-midi au début de l'été, rencontrant un ami dans la rue, il s'arrêta pour lui parler. Quelques minutes plus tard, la jeune fille vint vers eux et son ami fit les présentations. Il s'avéra que la demoiselle était la cousine de son ami, que tous les deux avaient projeté de faire une excursion à la campagne, mais que son ami était obligé de rester en ville ce jour-là et qu'il ne pouvait tenir sa promesse. La jeune fille invita alors Bloch, qui ne fut, vous l'imaginez, que trop heureux d'accepter. Quand ils furent assis dans le tram et que le conducteur vint prendre leurs billets, Bloch s'aperçut qu'il n'avait pas plus d'un mark sur lui, ce qui suffirait à peine pour deux aller-retour. Que faire ? La jeune fille voudrait sûrement boire quelque chose par une telle chaleur et peut-être même manger ! Et il avait honte de lui dire qu'il n'avait pas d'argent. Elle, pendant ce temps, voyant une de ses amies à l'arrêt du tram, s'était penchée par la fenêtre pour l'inviter à se joindre à eux, ce que l'autre s'était empressée de faire. Bloch avait aussi payé pour elle, par politesse... Et il ne lui restait plus en poche que vingt-cinq pfennigs, le prix de son billet de retour. »

Le Dr Astel appela le garçon et commanda de l'eau-de-vie. Puis il poursuivit son récit :

« Arrivés à destination, ils n'étaient pas sitôt descendus du tram que les deux filles voulurent des glaces. Ils entrèrent chez un glacier et achetèrent deux cornets. Bloch prétendit qu'il n'aimait pas la glace et ne commanda rien. Quand elles eurent fini, elles voulurent en reprendre. Les glaces étaient délicieuses, s'écrièrent-elles, pourquoi donc Bloch refusait-il d'y goûter ? Comment pouvait-on ne pas aimer la glace ? C'était la meilleure chose au monde, etc. Désespéré, Bloch avait l'impression d'être assis sur un nid de vipères et de scorpions, et il se creusait vainement la cervelle pour trouver une issue. Soudain il eut une idée. Il avisa au-dehors deux jeunes gens qui passaient par là, s'excusa auprès des deux filles en disant qu'il devait les

laisser un moment pour aller parler à des amis qu'il venait d'apercevoir dans la rue, se leva, sortit et s'enfuit à toutes jambes... Et depuis ce jour-là, conclut le Dr Astel, il n'entre jamais dans un café ou un restaurant sans compter auparavant son argent, même s'il en a toujours plus qu'il n'en faut.

– Et les jeunes filles ? demanda Thea.

– Il ne les revit point. Il prenait maintenant un autre chemin pour aller à l'école et vivait dans la peur de les rencontrer. Quinze ans ont passé, les filles sont devenues des épouses et des mères, mais la même peur le saisit chaque fois qu'il va à Dresde, où il évite de se rendre. Et les glaces ? Le mot seul suffit à lui donner la nausée. Qu'une femme exprime le désir d'en manger et elle perd aussitôt tout charme à ses yeux. Il s'esquive sous n'importe quel prétexte et disparaît de sa vie. Il n'épousa sa femme qu'après s'être assuré qu'elle détestait les glaces autant que lui. Ce Bloch, conclut Astel, est un étrange individu. Je pourrais vous parler de ses particularités et de ses excentricités pendant des jours et des jours.

– C'est un malade, dit Gurdweil, un véritable névrosé.

– Et maintenant, les enfants, allons-y ! » ordonna le Dr Astel. Après avoir décidé d'aller à l'Opernkeller, ils se levèrent et quittèrent le café.

Il était 10 heures et demie. Le vacarme des rues s'atténuait comme s'il disparaissait dans des trous béants. La chaussée étirait devant eux son ventre d'asphalte lisse et scintillant dans la nuit. L'ombre des passants s'y reflétait, comme dans un miroir déformant, tantôt réduite à la taille de nains, tantôt démesurément allongée et fine. La lumière vermeille qui s'écoulait à flots des cafés luxueux était si violente qu'elle vous faisait fermer les yeux de douleur à l'entrée. Les portes à tambour avalaient les clients d'un côté pour les dégorger de l'autre, en tournoyant comme d'étranges machines. Les portiers en livrée rutilante s'inclinaient en balayant l'air de leurs bras, comme pour ouvrir de lourds battants. Des airs de jazz, de fox-trots et de tangos voletaient autour de vous comme d'invisibles chauves-souris vous laissant légèrement ahuris, bras et jambes marquant machinalement la

cadence. Dans ce décor, les policiers solitaires qui faisaient leur ronde avaient l'air inutiles, désarmés et pitoyables. Le groupe avançait à petite allure au milieu de la rue : le Dr Astel et Lotte en tête ; derrière eux, à une distance de vingt pas, Gurdweil, Thea et Ulrich. Thea devisait avec Ulrich, tandis que Gurdweil était perdu dans ses pensées. Son imagination vagabondait.

« Les gens se précipitent dans les lieux de plaisir, de divertissement et de débauche, poussés non pas toujours par un désir avide de jouissance, mais plus souvent par un besoin de fuite. La plupart de ces gens sont malheureux, fatigués de vivre et incapables de se supporter davantage... Les soucis quotidiens, l'ennui ou simplement la peur, une peur obscure dont ils ne sont même pas conscients, qui les prive de leur sécurité, les poursuit inlassablement et les empêche d'examiner avec franchise et courage ce qui se passe en eux et autour d'eux... Le phénomène du déracinement a même empiré depuis la guerre, au point que tous ces gens donnent parfois l'impression de regretter en réalité d'avoir survécu... Peut-être a-t-on besoin d'une nouvelle religion, une religion capable d'arrêter ces masses fuyantes, de les ramener à elles-mêmes, à la proximité de la nature et à une saine simplicité... »

Une douce mélancolie envahissait Gurdweil sans vraiment l'émouvoir, une mélancolie qui lui donnait un certain plaisir et ressemblait davantage à une sorte de bonheur subtil. C'était agréable, après tout, de pouvoir se promener ainsi par une belle soirée de printemps, en compagnie d'amis proches et fidèles et bons, oui, bons malgré eux, et de parcourir les rues sans but. Le contact du bras de Thea passé sous le sien donnait à Gurdweil un solide sentiment de sécurité, comme s'il mettait enfin pied sur la terre ferme après des mois d'errance en mer sur un bateau à la dérive. Puis il entendit Thea dire à Ulrich : « Oui, c'est un bel homme... Il peut plaire aux femmes... Mais Lotte n'a pas l'air d'en être vraiment entichée... » Il comprit aussitôt de qui ils parlaient et il éprouva comme un écho atténué du

malaise qui l'avait frappé tout à l'heure en entrant dans le café. Non ! Lui, Gurdweil, ne trouvait pas, en toute objectivité, le Dr Astel beau. Ce grand nez trop long et trop lourd pour ce visage étroit et qui semblait tirer vers le bas une tête chauve comme un œuf : on ne pouvait pas appeler ça beau... ! Et ces petits yeux incolores, deux fentes obliques pareilles aux yeux bridés d'un Mongol, et qui paraissaient toujours avoir une expression différente de celle du reste du visage, pouvait-on sérieusement prétendre qu'ils étaient attirants ? Mais les femmes avaient un autre goût. En général, il trouvait grâce à leurs yeux. Ses vêtements élégants confectionnés par l'un des meilleurs tailleurs de la ville devaient incontestablement l'aider. Les femmes aiment ce genre de chose. En tout cas, l'impression qu'un homme fait sur les femmes ne prouve rien, ni à son avantage ni à son désavantage. Au contraire, on peut même dire qu'elle est plutôt à son désavantage...

Entre-temps, ils étaient arrivés à destination. Ils descendirent quelques marches pour pénétrer dans une grande salle basse de plafond, meublée en style rustique et bondée. Il en firent le tour avant de trouver une place dans un coin ; ils s'assirent à une table carrée, en chêne marron massif.

« J'imagine que vous n'avez rien, mesdames, contre un vin de Malaga ? lança le Dr Astel sur un ton enjoué. Il est aussi épais et moelleux qu'une soirée d'été à Vienne...

– En ce qui me concerne, répliqua la baronne, je n'ai pas spécialement besoin de vin doux. Je bois de l'alcool avec autant de plaisir... Plus il est fort, mieux c'est ! » Mais elle aimait aussi le malaga. C'était un bon vin. Elle se tourna vers Lotte : « Et vous, ma chère, que prendrez-vous ?

– Moi ? dit Lotte, fermement décidée à l'insulter, moi, ma chère baronne, je bois rarement... S'il m'arrive de boire un peu à l'occasion, c'est pour me montrer sociable mais sans y trouver le moindre plaisir... Boire n'est pas très féminin, à mon avis. »

Thea, qui avait prévu ce genre de réaction de la part de Lotte, fut très amusée.

« Pourquoi donc ? s'étonna Ulrich. Certes, une femme s'enivre, ce n'est pas beau, mais un verre ou deux ne nuisent ni à sa féminité ni à son pouvoir de séduction. Au contraire, cela active un peu la circulation du sang et rend une belle femme encore plus belle et désirable. »

Le garçon déboucha la bouteille couverte de poussière et le Dr Astel remplit les verres de ses invités. Il commanda immédiatement une deuxième bouteille. Ils trinquèrent et burent. Très vite le vin capiteux alluma un feu dans leurs corps, les visages s'empourprèrent, les voix se firent plus fortes, plus vives et plus audacieuses.

Deux hommes passèrent devant leur table et saluèrent la baronne d'une manière trop familière au goût de Gurdweil. Ils s'installèrent tout près, à l'une des tables qui venaient de se libérer. Gurdweil les regarda avec suspicion. Ces hommes appartenaient au passé de Thea, un passé inconnu où il n'avait pas part mais qu'il haïssait, sans l'admettre. Elle ne lui avait rien dit jusqu'ici de son passé et il ne lui avait rien demandé, de peur d'entendre peut-être des choses pénibles qu'il valait mieux laisser dans l'ombre. Mais tout homme qu'elle avait connu avant lui éveillait d'avance son antipathie et un profond sentiment d'hostilité qu'il préférait ne pas examiner de trop près.

Il avala un verre de malaga et alluma une cigarette. Il ne cessait pas d'espionner les deux étrangers.

L'effet du vin sur Lotte ne se fit pas attendre. Assise à gauche de Gurdweil, elle passa son bras autour du cou de ce dernier, un bras nu jusqu'à l'aisselle, un bras lisse, blanc et joliment fait, qu'un léger duvet voilait du coude au poignet, et lui chuchota à l'oreille, haletante, des bribes de phrases : « Elle ne... tu verras... tu comprendras à la fin... elle ne t'aime pas... une femme sent ces choses tout de suite... elle n'a pas de cœur... tu verras plus tard... »

Mais Gurdweil n'avait cure de ce qu'elle disait. Il intercepta soudain un sourire des deux hommes à Thea. Il lui sembla qu'ils lui faisaient des signes

avec leurs verres et même des clins d'œil. Une grosse boule brûlante se forma dans sa gorge et lui monta brusquement à la tête. Il fut pris de sueurs froides. Il repoussa sa chaise et se jeta devant leur table avant que quiconque ait compris ce qui se passait.

« Où vous croyez-vous ? dit-il d'une voix rauque et tremblante. Voulez-vous avoir la bonté de cesser sur-le-champ votre manège grossier !

– Q... qu... oi ? s'écrièrent en chœur les deux hommes en se levant d'un bond. Déguerpis ! Ça ne te regarde pas ! » Thea se précipita pour retenir Gurdweil qui, le bras levé, s'apprêtait à les frapper.

« Laisse-les tranquilles, Rudolfus ! ordonna-t-elle d'un ton sans réplique. Cherches-tu la bagarre ? Tu es ivre ! Ces hommes sont mes amis ! »

Le Dr Astel et Ulrich accoururent, eux aussi, en renfort. Mais leurs tentatives de médiation ne firent que décupler la fureur de Gurdweil. Il se débattit pour se libérer de l'étreinte de ses amis, tout en hurlant, le visage congestionné :

« Je ne suis pas ivre, je vous dis ! Je ne suis pas du tout ivre ! Mais quelle grossière insolence que de faire des signes en public à une femme convenable ! Je n'ai jamais vu pareille goujaterie ! » Obéissant à un signe de Thea, les deux hommes se rassirent avec un sourire méprisant.

On ramena Gurdweil, lui aussi, à sa place. De sa chaise, il continua à jeter des regards venimeux en direction de ses deux ennemis, qui buvaient leur vin, riant et plaisantant comme si de rien n'était. Sa colère ne s'était pas encore apaisée. Elle bouillonnait au fond de lui comme un épais poison sans trouver d'exutoire. Il regrettait amèrement de ne pas avoir pu les frapper pour leur apprendre, à ces scélérats, les bonnes manières. Il se versa un nouveau verre de vin et le but d'un trait.

« Quel démon t'a saisi, Gurdweil ? demanda gentiment le Dr Astel qui n'aimait pas les scènes. Je dois avouer que tu m'as surpris. Tu m'as vraiment surpris ! Je ne t'aurais jamais cru capable de ça ! »

Lotte n'arrêtait pas de répéter en chuchotant : « Ça n'en vaut pas la peine... tu verras... tu le regretteras... »

« Comment osent-ils dévisager ainsi les gens ! Quelle grossièreté ! Je ne suis pas ivre, mais vous êtes des lâches ! Oui, une paire de lâches !

– Quoi, ils n'ont pas le droit de regarder par ici ? Tu ne peux pas les empêcher de regarder ! s'insurgea Thea.

– Regarder ! Tu appelles ça regarder ? Des gens civilisés ne regardent pas de cette manière une honnête femme ! »

Mais ce n'était plus qu'un faible écho de sa colère, qui s'était évanouie entre-temps pour faire place à une sorte de douloureuse tristesse. L'incident avait perdu brusquement de son importance, comme s'il ne le concernait plus du tout. Résigné, il baissa la tête.

Il n'entendait plus ce qu'on lui disait que comme un murmure étouffé venu d'une pièce voisine. Une soudaine pâleur décolora son visage et il eut envie de pleurer. Au même instant, une scène d'un autre lieu et d'un autre temps lui revint en mémoire. Sa mère était à côté de lui et lui posait une compresse froide sur les tempes. Il était malade, alité. Sans savoir pourquoi, il posa sa main sur le dos de sa mère, penchée à son chevet. Le premier contact, glacé, de la compresse, le fit claquer les dents, mais il se sentit peu à peu soulagé : son mal de tête disparaissait. Sa mère se redressa, mais resta près de lui. Elle lui sourit très tendrement et demanda : « Ça va mieux, mon bébé ? Tu seras bientôt sur pied ! » Mais Gurdweil ne dit rien. Tout à la contemplation du délicat visage de sa mère, à son teint pur et transparent, il ne voulait pas ouvrir la bouche. Il était heureux de sa présence et de son amour... Gurdweil revoyait la scène comme s'il était scindé en deux, une moitié de lui observant la seconde couchée et malade... Et le plus étrange c'est que l'apparence de Gurdweil enfant ne différait en rien de celle qu'il avait aujourd'hui. Il lui sembla aussi que le Gurdweil malade n'était pas rasé et il en éprouva un bref regret. La scène ne dura que trente secondes. Les événements ne s'étaient pas succédés, mais s'étaient regroupés,

juxtaposés pour ainsi dire. Et soudain tout disparut. Sa main jouait distraitement avec le verre vide posé sur la table et sa tête ballait sur sa poitrine. Brusquement une terrible lourdeur lui envahit le crâne en même temps qu'une douleur sourde. Il leva le menton et posa sur Thea un regard perplexe et vitreux :

« Nous ne sommes pas des héros..., dit-il. Au moindre petit mal de tête, nous ne sommes pas des héros, pas vrai ? » Et, un instant après : « Ah ! Th... Thea, verse-moi un peu de vin ! Ma... man est par... tie... »

« Qu'est-ce que tu marmottes, mon lapin ? s'enquit Thea en riant. De quelle maman parles-tu ? » (« Lapin » était le surnom affectueux donné par Thea à Gurdweil, à cause de sa petite taille et de ses gestes vifs.)

« Non, rien ! se reprit Gurdweil. On s'en va bientôt, hein ?

– Attends encore un peu ! » répondit Thea qui ajouta dans un murmure : « Nous irons ensuite nous amuser tous les deux, n'est-ce pas ? » Et elle regarda en même temps Lotte comme si elle souhaitait que cette dernière comprenne à demi-mot.

« Oui, oui », répliqua machinalement Gurdweil sans entendre.

La chaleur qui régnait dans la cave, ajoutée à l'effet de la boisson, alourdisait leurs corps ankylosés de sommeil. Lotte s'affala contre le Dr Astel et posa sa tête sur son épaule, avec un sourire triste et résigné.

« Pourquoi êtes-vous tous tellement silencieux ? cria Astel. Allons, un peu d'animation, messieurs ! Gurdweil, Ulrich !

– Il n'y a aucune raison de s'exciter ! » dit Ulrich.

Le Dr Astel leva son verre et essaya d'apercevoir Lotte à travers l'épaisseur du liquide rouge sombre. Faute d'y arriver, il but le vin et leva de nouveau son verre à hauteur de ses yeux.

« Ah oui ! dit Ulrich en brandissant le sien. C'est ce que je dis toujours ! Gurdweil est témoin ! Pas vrai, Gurdweil ? Le monde est comme un vêtement unique pour une famille entière... Une grande famille où on trouve toutes les tailles, de l'enfant au berceau à l'homme mûr... Et le

vêtement est trop long et trop large pour l'un, ha ha ha !, tandis qu'il est trop court et trop étroit pour un autre... ! »

Devant les yeux de Gurdweil passa l'image d'un énorme enfant vêtu d'une veste verte rayée, qui lui arrivait à peine à la taille et dont les coutures craquaient en de nombreux endroits, laissant voir des bouts de son tricot de corps. Gurdweil hocha la tête avec un sourire satisfait.

« Excellente métaphore, dit Astel d'un ton mi-sérieux, mi-ironique. J'en prends note pour plus tard. »

S'adressant en fait exclusivement à la baronne et gesticulant abondamment, Ulrich poursuivit sa démonstration d'une voix rauque :

« Ici vous vous heurtez, Fraülein, à un obstacle définitif ! La Raison, la Volonté, tout s'envole !... L'homme doit se satisfaire de ce qu'il a – et tenir sa langue ! Sinon, s'il refuse, eh bien, il est libre de s'agiter autant qu'il veut jusqu'à ce qu'il soit fatigué et s'arrête... Vous me direz : mais regardez Untel, il s'est battu et il a gagné, il a réussi à changer sa vie ! À cela, chère baronne, je répliquerai : la personne en question n'était qu'un pion obéissant aux ordres secrets d'un autre... Il donnait seulement l'apparence de contrôler ses actes. Et les apparences ne comptent pas !

– Pardonnez-moi, interrompit la baronne, mais votre philosophie est une philosophie d'hommes fatigués ! Les hommes jeunes, j'en suis sûre, qui ont du sang chaud dans les veines ne calculent pas, ils agissent ! À quoi servent tous ces calculs ? Au mieux, à écrire un livre destiné à des vieilles filles et à des hommes mous, impotents... Quel pauvre substitut ! La vie authentique, vibrante, n'a rien à voir avec le calcul ! Elle exige de la passion et de la force !

– Cette conception de la vie, intervint le Dr Astel, est le produit de notre génération. On sait le sol qui la nourrit. C'est la négation totale de toute la culture. Mais l'homme, à mon sens, n'est pas un animal. Ce sont précisément ces calculs que vous, madame, vous attribuez aux vieux et aux faibles, qui, pour moi, distinguent l'être humain du reste du monde animal.

Et n'oubliez pas que les avions et les automobiles et tout le reste, qui sont la fierté de notre époque, sont aussi fondés sur des calculs !

– Assez parlé ! dit Lotte. Il est temps de rentrer. Je suis fatiguée. »

Le Dr Astel appela le garçon et paya l'addition. Il était minuit et demi quand ils sortirent. La rue s'étirait dans la nuit, tachetée par la lumière des réverbères. Un vent frais et vif soufflait entre les murs, faisant cliqueter les volets métalliques des magasins, cherchant à s'échapper comme un animal pris au piège. De temps à autre, une légère averse venait balayer les visages. Les robes des femmes se gonflaient comme les voiles de navires. La flamme des becs de gaz vacillait, dansait, mourait pour repartir de plus belle. On voyait les policiers se draper soudain de pèlerines imperméables orange qui les rendaient moins sérieux. De rares automobiles passaient, leurs garde-boue étincelant sous la pluie. Les lumières rouges, bleues et violettes des panneaux publicitaires clignotaient inutilement au-dessus de leurs têtes.

La vivacité du vent dégrisa un peu leurs cerveaux embrumés et les ramena à la réalité. Il était vain d'attendre un tram à cette heure. Ils étaient tous pressés de rentrer. Thea saisit Gurdweil par la main, comme si elle récupérait sa propriété, et cria à Lotte :

« Vous viendrez nous voir à la maison, ma chère, n'est-ce pas ? À partir de jeudi, Kleine Stadtgutgasse, mais vous connaissez, naturellement ! Et je suis sûre que nous nous verrons auparavant au café. Si vous êtes libre, je serais heureuse que vous assistiez à notre mariage... jeudi prochain, à 3 heures de l'après-midi, dans Seitenstettengasse... Venez ! »

Lotte ne répondit pas.

Thea et Gurdweil prirent la direction du Schottentor.

Le lendemain matin, Gurdweil se rendit chez le Dr Kreindel. Cette fois il n'eut pas à attendre. Le Dr Kreindel feignit de l'accueillir avec enthousiasme et l'embrassa presque.

« Ah ! monsieur, enfin ! Je m'impatients. Asseyez-vous, je vous en prie, Herr... G... Goldwein !

– Gurdweil ! corrigea Gurdweil.

– Excusez-moi, Herr... G... Gurdweil. Vous avez un nom étrange, monsieur. Un nom rare... mélodieux et rythmé : Gurd-weil... et même un peu mystique... qui se passe de titre ou de quelque qualification que ce soit... Le nom parle de lui-même. Un nom de ce genre est une garantie de grandeur, si je puis dire, sans une ombre de flatterie. Préférable à tous les pseudonymes les plus brillants... Avez-vous écrit récemment quelque chose de bon, Herr Goldwein – oh ! pardonnez-moi ! – je veux dire Herr G... Gurd... Gurdweil ? »

Déjà Gurdweil bouillait intérieurement de colère. Quel bouffon que cet homme et quel scélérat !

« Je crois vous avoir dit la dernière fois, répliqua-t-il sèchement, que je n'écrivais pas ! D'ailleurs, ce n'est pas le sujet. Je suis venu vous voir à un tout autre propos.

– Bien sûr, bien sûr, monsieur, interrompit le Dr Kreindel avec une petite tape amicale sur l'épaule. Je sais très bien pourquoi vous êtes venu. Ne vous énervez pas, Herr Gold... Gurdweil ! Nous y viendrons, bien sûr !

Nous avons le temps ! Plus qu'il n'en faut !... Il ne me faut pas longtemps, voyez-vous, pour régler les affaires matérielles. Une ou deux minutes... d'une manière ou d'une autre – c'est mon caractère ! Mais pour ce qui est des choses de l'esprit, c'est une tout autre paire de manches ! Là, j'aime prendre mon temps, au contraire... Nous pouvons en discuter à loisir, comme de vieux amis... Vous me comprenez très bien, Herr Gurdweil, je présume, hi hi hi. Nous sommes tous les deux des hommes intelligents, cultivés. Non, non, ne dites pas le contraire : des hommes intelligents et cultivés ! J'insiste ! C'est la définition exacte de ce que nous sommes et de ce que nous avons en commun... Par ailleurs, nous devons être sensiblement du même âge. Vous devez avoir, d'après mes estimations, vingt-huit ou vingt-neuf ans, et moi j'en ai trente-deux : le même âge pour ainsi dire ! Et l'essentiel, c'est que nous nous comprenions mutuellement. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de rencontrer un homme – hum – un homme de votre niveau... n'est-ce pas, Herr Gurdweil ? Comme Schiller l'a si bien dit : il arrive qu'on cherche l'âme-sœur pendant une génération sans que... hi hi hi... »

Gurdweil qui fixait des yeux le Dr Kreindel trouva subitement incongru d'être assis dans ce bureau à écouter les sornettes de cet homme avec ses dents en or et son sourire malicieux. Le visage de Gurdweil était plus pâle que d'habitude et son regard plus terne. Il sentait un grand vide se creuser dans son crâne, comme un trou où s'engouffrait une brise glaciale... Il caressait machinalement le pommeau argenté de sa canne serrée entre les genoux. Le souvenir de l'altercation qu'il avait eue la veille au soir avec les deux amis de Thea lui revint à l'esprit et le plongea dans la détresse. Il avait dû être drôlement ivre pour se ridiculiser ainsi aux yeux de Thea. Non, l'idée lui traversa l'esprit, comme si elle était liée d'une certaine manière à l'incident de la veille ; non, il ne devait pas espérer trouver un emploi chez cet homme ! Il se leva et dit d'un ton décidé :

« Je regrette, mais je suis pressé. Je voudrais savoir si j'ai l'espoir d'obtenir un emploi chez vous ou si je dois chercher ailleurs.

– À Dieu ne plaise ! » Le libraire s'arracha à son fauteuil. « L'espoir ! Bien sûr que vous pouvez espérer ! Le poste est dans votre poche, mon ami ! Comme je vous l'ai dit, je vous attendais. Le salaire est de cent quatre-vingts schillings par mois. Pour commencer. Plus tard, vous serez augmenté. Si cela vous convient, vous êtes mon homme. »

Après une brève négociation, ils tombèrent d'accord qu'il commencerait le lendemain avec un salaire de deux cents schillings, « pour l'unique raison qu'il ne pouvait, lui, le Dr Kreindel, renoncer aux services d'un homme tel que lui, si proche de cœur et d'esprit... ».

Gurdweil prit congé et sortit. Il prit machinalement la direction du quai, en pressant le pas comme s'il n'avait pas de temps à perdre. L'anxiété le rongait bien qu'il eût encore une pleine journée de liberté devant lui. Secrètement, le résultat positif de son entretien le décevait. Il fut submergé par une vague de nostalgie à l'égard des mois passés, dont tous les jours lui avaient appartenu en propre, il avait disposé de chaque minute à son gré sans l'intervention de quiconque. Il ne pouvait s'empêcher, malgré le dénuement et les mesquineries quotidiennes qui avaient caractérisé cette période de sa vie, de la parer rétrospectivement d'une irréprochable beauté. Mais voilà que cet âge d'or était révolu. Dès le lendemain, il serait condamné à passer en permanence, jour après jour, huit heures avec cet infâme bouffon.

La vie avait, semble-t-il, ses lois propres qu'on ne pouvait pas toujours adapter aux désirs du cœur.

Il était midi. Le soleil inondait à nouveau la ville rafraîchie par l'averse de la nuit. Les magasins et les centres d'affaires commençaient à dégorger leurs foules qui prenaient d'assaut les trottoirs et les rames de tramways. Sans avoir remarqué qu'il revenait depuis quelques minutes sur ses pas, Gurdweil se trouva bientôt, après avoir descendu Rotenturmstrasse, aux

abords de la cathédrale Saint-Étienne, dont l'horloge sonna gravement l'heure. Il sortit sa montre et la régla : midi et quart. Thea devait sortir à cet instant de son bureau pour déjeuner, pensa-t-il, il pourrait aller la surprendre, bien qu'elle n'appréciât pas les visites imprévues. Le cœur un peu hésitant, il accéléra néanmoins l'allure. Parvenu au bout de Johannesgasse, il jeta un coup d'œil furtif sur la rue. Une vingtaine de mètres plus loin, il tourna les talons et rebroussa chemin, cette fois sans regarder, puis il repartit et recommença sa manœuvre une troisième fois. Il fit halte un peu plus loin et scruta la foule des passants. Non, pas de Thea. Peut-être était-elle sortie un peu avant. Il se décida alors à pousser jusqu'au Ring, sans hâte, en se retournant de temps à autre. Il irait rendre visite au Dr Astel, qui demeurait dans le quartier. Comme il n'y avait pas urgence, il prit son temps, s'arrêtant au passage devant une droguerie pour examiner la vitrine remplie de rasoirs mécaniques. Gurdweil avait un faible pour les accessoires de rasage, en particulier pour les bons rasoirs. Il possédait chez lui trois coupe-chou qui ne le satisfaisaient point. Il avait décidé de s'acheter, dès qu'il aurait un peu d'argent, un véritable rasoir anglais et un bon cuir à aiguiser. En attendant, il tombait régulièrement en arrêt devant ce genre de vitrine pour établir son choix : il hésitait entre un rasoir à manche d'ivoire qui coûtait vingt schillings et un autre, plus simple et noir, qui coûtait le même prix mais dont la lame était certainement meilleure. Il aurait acheté de bon cœur tous les rasoirs et accessoires de rasage qui se trouvaient dans cette vitrine et d'autres aussi, s'il en avait eu les moyens. Juste comme il se rappelait qu'il devait faire affûter la lame de l'un de ses rasoirs, il entendit une voix familière. Il tourna la tête et aperçut Thea derrière lui en compagnie d'un homme de haute taille. Gurdweil se sentit comme transpercé de part en part mais il se reprit aussitôt et se morigéna : « Eh bien ! Tu deviens fou ? Elle a bien le droit de parler à quelqu'un, non ? Ou bien serait-ce aussi un péché ? Imbécile ! » Néanmoins, il aurait voulu savoir qui était l'homme, non pas pour l'espionner – certes non, à Dieu ne

plaise, personne ne pouvait l'accuser de cette pensée –, mais par simple curiosité. Ce type pouvait tout aussi bien être une connaissance de Gurdweil. Pourquoi se cacherait-il ? Il simulerait une rencontre de hasard. Tout cela lui passa par la tête à la vitesse d'un éclair ; il se jeta à travers la foule agglutinée sur le trottoir, faillit dans sa hâte, renverser une vieille femme qui l'injuria vertement. Il traversa la rue sans se retourner et se mit à courir le long du trottoir sans quitter des yeux, une seule seconde, celui d'en face afin de s'assurer que le couple était toujours dans sa ligne de mire. Après avoir laissé Thea et son compagnon à deux cents mètres derrière lui, il retraversa la chaussée et se dirigea vers eux avec, à présent, l'allure désinvolte d'un promeneur. Mais son cœur battait la chamade et son front ruisselait de sueur, peut-être à cause de sa course, ou de son excitation, ou la combinaison des deux. Il examina de loin l'homme qui escortait Thea, un homme d'âge mûr, bien mis, dont le visage agréable lui était totalement étranger. Il les salua au passage d'une profonde courbette et fit mine de continuer son chemin mais Thea l'arrêta : « Où cours-tu, Rudolfus ? »

Avec une espièglerie qui cachait peut-être un léger embarras de sa part, elle fit les présentations : « Rudolfus Gurdweil, mon fiancé, jeune écrivain plein d'avenir, et le Dr Ostwald, mon général.

– Général, vous exagérez, madame, protesta le Dr Ostwald avec un sourire modeste.

– Pourquoi ne rentrerais-tu pas à la maison avec moi, mon lapin ? » suggéra Thea qui ajouta aussitôt en le voyant hésiter : « Accompagne-nous au moins jusqu'au tram, si tu as un peu de temps. Tu décideras après. »

Ils se mirent en route. Le Dr Ostwald marchait avec l'assurance d'une personne consciente de son importance, comme s'il annonçait à chacun de ses pas : « Voici le Dr Ostwald, le célèbre avocat à qui tout réussit et qui connaît les secrets de l'univers comme la paume de sa main. Il ne dit rien, mais tout le monde sait... » Il sortit un Corona d'un étui à cigares doré, l'offrit à Gurdweil d'un air protecteur comme à un ami plus jeune. Ils

échangèrent quelques phrases anodines, de pure convenance. Gurdweil regrettait finalement cette rencontre. Il n'aimait pas partager la compagnie de Thea. Les étrangers élevaient une sorte de barrière entre eux. Et Thea elle-même, chaque fois qu'elle se trouvait avec d'autres, lui semblait différente de la femme qu'il connaissait. Elle parlait différemment, riait différemment, et il n'aimait pas cette différence-là. Elle n'était pas la même non plus au sein de sa propre famille.

Quand ils atteignirent l'Opéra, l'avocat prit congé d'eux, puisqu'il devait prendre la direction opposée. Ils guettèrent le tram. Gurdweil ne s'était pas encore décidé à accompagner Thea. Il désirait deux choses contradictoires : être avec elle et rester seul. Comme toujours aux heures de choix difficile, il savait que le mieux était de laisser faire les événements... Une solution s'imposait toujours au dernier moment, soit qu'elle fût le fruit d'un instinct qui finissait par découvrir ce qui lui convenait le mieux, soit par l'intervention d'un facteur extérieur non encore entré en ligne de compte.

Thea lui demanda ce qu'il pensait de son « général ».

« Un homme bien, apparemment. Mais un peu snob, j'imagine. Quoique, ajouta-t-il, après une seconde de réflexion, il soit impossible d'en juger sur une première impression.

– Tu le juges bien, mon lapin. Mais il lui arrive parfois de ne pas se contrôler. Il devient alors une autre personne. Il a des appétits secrets bien dissimulés sous son élégant costume de ville... En tout cas, il ne manque pas d'intérêt, quand on le connaît bien... Alors, viens-tu avec moi ou non ? » lui demanda-t-elle en voyant le tram s'approcher.

– Non. » Le mot lui échappa de la bouche.

« Oh ! Tiens, j'ai oublié de te dire que j'avais trouvé un travail, je commence demain », ajouta-t-il alors qu'elle était déjà montée sur la plateforme du tram.

Puis il traversa le Ring et déboucha sur Karlsplatz. De toute manière, il irait voir le Dr Astel, même s'il risquait fort maintenant de ne plus le trouver chez lui. Les pavés de la place, descellés en raison de la réfection de la voie du tramway, s'entassaient au bord d'une longue tranchée qui laissait apparaître un sous-sol de marne jaunâtre. « En tout cas, se dit Gurdweil, les pieds enfoncés dans la terre meuble, il vaudrait mieux travailler avec un homme comme le "général" qu'avec mon bouffon. » Au même instant, son attention fut attirée par un attroupement autour d'un petit square clôturé au centre de la place. Il se fraya un chemin dans la foule. Un policier était penché sur une jeune femme assise sur le trottoir, adossée contre la clôture et apparemment évanouie. Son visage était d'une pâleur mortelle. Son chapeau noir avait glissé de côté tandis que sa tête dodelinait comme une chiffie molle. Le policier la soutenait d'une main, tout en essayant, de l'autre, de la faire boire. Mais les lèvres serrées de la femme laissaient dégouliner l'eau sur son menton et sur sa robe. Ses yeux finirent pourtant par apparaître au travers de deux étroites fentes, puis les paupières se refermèrent. Peu après, elle ouvrit d'elle-même la bouche et but le reste du verre d'eau. Elle ouvrit aussi les yeux et regarda avec ahurissement autour d'elle. Elle tenta vainement de lever une main inerte comme pour se protéger et murmura quelque chose d'inintelligible. Elle finit par reprendre totalement connaissance et l'embarras se peignit sur son visage. « C... ce n'est rien ! C... ce n'est rien ! parvint-elle à articuler. Un peu de faiblesse, c'est tout. » Elle tenta de se mettre debout, en prenant appui sur ses mains, mais celles-ci étaient trop faibles pour la soutenir et elle retomba par terre avec un sourire coupable. « Je vais me re... reposer encore une minute », balbutia-t-elle en regardant autour d'elle comme si elle plaidait pour sa vie. Son regard se posa et s'attarda un instant sur Gurdweil. Lequel se sentit soudain poussé en avant, fit un pas vers le policier qui s'était relevé et demandait à la foule de se disperser, et déclara d'un ton ferme :

« Je connais cette femme, monsieur l'agent ! Elle habite dans mon quartier, dans la Heinestrasse. Je vais la ramener chez elle. »

Il devait s'étonner plus tard de l'étrange comportement qui avait été le sien à ce moment-là et du geste instinctif qui l'avait poussé, une nécessité urgente qui ne souffrait pas de refus. En tout cas, le policier le crut et accepta son offre. Gurdweil se pencha sur la femme et murmura en l'aidant à se relever :

« Pardonnez-moi, madame, ne craignez rien. Je vous raccompagnerai là où vous voudrez. »

La femme lui jeta un regard reconnaissant et se leva docilement. Elle était encore néanmoins très faible, ses jambes ne lui obéissaient pas et elle s'accrocha de tout son poids au bras de Gurdweil. Il l'emmena lentement et, dès qu'ils furent à quelques pas du policier et du groupe des curieux, qui avaient commencé à se disperser, déçus par le dénouement du spectacle, il la rassura d'une voix douce :

« Allons d'abord dans le square vous reposer un peu, puis je vous raccompagnerai chez vous. »

La femme ne répondit pas.

À l'entrée du square, Gurdweil acheta une orange à une marchande de quatre-saisons, avant de faire asseoir la femme sur un banc inoccupé. Gurdweil, soudain embarrassé, ne savait que dire. Il éplucha l'orange qu'il lui tendit quartier par quartier. À la vue de ses mains délicates, il conclut qu'« elle venait sûrement d'une bonne famille ». Il se sentait un peu gêné, gêné pour cette femme étrangère, comme on se sent parfois gêné devant le geste inconvenant ou le propos ridicule de quelqu'un qui vous accompagne. Il attendait de l'inconnue qu'elle passât sa colère sur lui d'une manière ou d'une autre. Il souhaitait qu'elle le fît au plus vite pour qu'elle se sente mieux. Mais non, elle prenait les morceaux d'orange qu'il lui tendait et les mangeait en silence, un peu malgré elle, avec l'air absent d'une personne qui pense à quelque chose de très lointain ou bien à rien. De temps en

temps, Gurdweil la regardait à la dérobée, sans mot dire. Et puis, soudain, elle se tourna vers lui, plongea ses yeux dans les siens et dit d'une voix ténue mais claire, avec un petit sourire pitoyable.

« J'ai confiance en vous, monsieur. Je sens que vous êtes un homme bien. Mais je ne voudrais pas... vraiment, je n'oserais pas vous importuner davantage et abuser de votre temps. Vous n'êtes pas furieux contre moi, n'est-ce pas ? »

Gurdweil l'assura qu'il n'en était rien : « Bien sûr que non ! J'ai tout mon temps aujourd'hui et je le mets volontiers à votre disposition, madame ! »

La femme continuait à manger. Elle mâchait longuement, sans appétit, comme une enfant que l'on gave. Elle avait l'air de reprendre des forces, mais son visage gardait sa pâleur d'ivoire. Un beau visage à l'ovale délicat, avec des yeux bruns cernés par la fatigue. Elle se souriait à elle-même, un bébé consolé de son chagrin. Gurdweil se sentit heureux et purifié. Il avait l'impression de toucher du doigt les fils secrets qui le reliaient à toutes les âmes pures et souffrantes de l'univers.

Soudain, la femme se mit à trembler de tout son corps, comme prise d'un accès de fièvre. Elle se tourna vers lui avec une expression de peur terrible, une peur animale, et laissa tomber le quartier d'orange qu'elle tenait à la main.

« J'ai peur, dit-elle d'une voix étranglée. J'ai si peur ! » Elle agrippa sa main. « Oh ! Mon Dieu, il vous tuera !... Oh oui ! Il en est capable. Il a tué mon enfant... C'est lui et personne d'autre. On a essayé de me faire croire qu'il était mort de diphtérie, mais je sais la vérité. Il tue tout ce qui est proche de moi... toute personne qui veut mon bien. Il me veut seule au monde... sans personne pour me protéger...

— Quoi ? Qui ? Calmez-vous, madame, je vous en prie, implora Gurdweil gagné à son tour par son agitation. Calmez-vous, s'il vous plaît, rien n'arrivera...

– Non, non, vous ne savez pas, monsieur ! Il voit tout et sait tout. Oh ! Mon Dieu, il pourrait passer par ici et vous tuer ! Il pourrait passer ici par hasard... Non, non, nous devons partir d'ici sans plus tarder... S'il nous voyait ensemble ! Accompagnez-moi, monsieur, chez moi. Je sais qu'il n'y est pas pour l'instant. »

Avec un soudain regain d'énergie, elle se leva comme une flèche et obligea Gurdweil à en faire de même.

Gurdweil la suivit. Il était effrayé, non par l'homme imaginaire dont elle parlait, mais par cette femme étrange qui lui semblait avoir perdu l'esprit. Sa peur subite et ses propos étranges faisaient souffler un vent de folie venu du pays des cauchemars et de l'horreur. Mais peut-être n'était-elle pas folle du tout ? Peut-être y avait-il derrière ses propos une bribe de réalité ? Il regretta de s'être embarqué dans cette aventure, mais l'idée ne lui vint pas un seul instant de s'esquiver et de disparaître sous un prétexte quelconque. Ils se hâtèrent hors du jardin public, tandis que la jeune femme jetait des regards terrifiés dans toutes les directions, comme s'ils étaient poursuivis. Elle resserra son étreinte sur le bras de Gurdweil. Mais, à son étonnement, à mesure qu'ils s'éloignaient du jardin, elle retrouva son calme. À l'approche du Ring, elle ralentit le pas. La terreur qui l'avait paralysée un moment auparavant semblait s'être totalement dissipée. Gurdweil eut alors le courage de lui demander son nom et son adresse.

« Frau Franzl Mitteldorfer, répondit-elle avec un sourire bizarre. 27, Neubaugasse. » Elle se reprit aussitôt : « Non, non, monsieur, à vous je ne mentirai pas, j'habite au 14, Stumpergasse. Tram numéro 61. »

Gurdweil, perplexe, garda le silence. Il la conduisit à l'arrêt du tram le plus proche et monta avec elle dans une rame à peu près vide. Une fois qu'ils furent assis, elle s'excusa :

« Le printemps est harassant. C'est la troisième fois que je m'évanouis cette année. Heureusement pour moi, les deux fois précédentes, cela s'est passé à la maison. Ma mère était là. C'était un après-midi, j'étais devant

l'armoire, prête à m'habiller pour sortir avec le bébé, quand tout à coup j'ai senti la pièce et les meubles s'effondrer. L'armoire vacillait et menaçait de tomber sur moi. Et une sorte de langue violette, longue et pointue, s'est mise à danser sous mes yeux et à vouloir toucher mon visage, ce qui m'a remplie d'une terreur inouïe. Après quoi, je ne me rappelle plus rien. Je me suis réveillée sur le canapé, souffrant d'une terrible douleur au coude droit. Ma mère était près de moi. Surprise de me trouver allongée, j'ai voulu me lever. Mais je n'en avais pas la force. J'ai dû rester couchée une demi-heure de plus.

– Mais chère madame, vous n'avez pas consulté de médecin ? demanda Gurdweil, apitoyé.

– Le médecin dit qu'il s'agit d'une fatigue générale, une anémie. Une séquelle de l'accouchement de mon fils. J'ai besoin de partir à la campagne me reposer quelques mois. Mais les temps sont difficiles. Mon mari ne gagne pas grand-chose actuellement. Je ne peux pas me permettre un tel luxe.

« Tout à l'heure, sur la Karlsplatz, continua-t-elle après un silence, j'ai été prise de panique à la vue de tout ce monde et de toute cette agitation. J'ai eu soudain l'impression que les automobiles et les wagons du tram quittaient la chaussée pour monter sur le trottoir et se jeter sur moi. J'ai voulu rebrousser chemin et fuir... la suite, vous la connaissez, monsieur. »

Entre-temps, ils étaient arrivés et ils descendirent du tram. Il leur fallut encore marcher cinq bonnes minutes. Gurdweil monta avec la femme les trois étages et l'accompagna jusqu'au seuil de sa porte. Alors qu'il s'apprêtait à lui dire au revoir, la porte s'entrouvrit et une femme d'un certain âge, un peu corpulente, des cheveux grisonnants plaqués sur le crâne, apparut dans l'encadrement de la porte.

« Maman ! s'écria Frau Mitteldorfer, en montrant Gurdweil. Ce monsieur m'a ramenée à la maison. Je me suis sentie mal sur la Karlsplatz,

un léger étourdissement, et ce monsieur a pris soin de moi et m'a raccompagnée ici. N'est-ce pas très gentil de sa part ? »

Les deux femmes insistèrent tant pour qu'il entre se reposer un peu et boire une tasse de café qu'il accepta. Elles le poussèrent dans un salon bourgeoisement meublé et le firent asseoir à une table ronde. La vieille femme partit préparer le café.

Des fenêtres ouvertes sur une large cour refluaient le bruit sourd et cadencé de coups de marteau donnés apparemment par un menuisier et les aboiements plaintifs d'un chien. La pièce était imprégnée d'une odeur de renfermé, légèrement acide, qui lui rappela celle du musée de l'Histoire des armes et des uniformes militaires, à laquelle s'ajouta bientôt, filtrant à travers la porte, l'arôme corsé d'un café chaud. Franz Mitteldorfer ôta son chapeau et, face au miroir encastré dans la porte de l'armoire, remit de l'ordre dans ses cheveux gris coupés à la garçonne. Elle ne parlait pas. Soudain un enfant se mit à pleurer dans la chambre voisine et la jeune femme se rua hors de la pièce en s'excusant auprès de son hôte et en lui fourrant dans les mains un gros album de photos. Gurdweil l'ouvrit machinalement et lut sur l'épais papier verdâtre de la page de garde ces mots qu'une écriture arrondie avait tracés à l'encre rouge : « À ma chère Franz... » Il ne lut pas les quelques vers qui suivaient le prénom. Il se sentait soudain à des milliers de kilomètres de lui-même, de sa vie, de son milieu et même de Vienne – comme miraculeusement transporté dans un pays lointain et étranger, au milieu d'un peuple, d'une race inconnus. Les cris de l'enfant cessèrent dans la chambre voisine, mais les coups de marteau du menuisier redoublèrent dans la cour. La première photo de l'album montrait un jeune homme debout, maigre mais robuste, les cheveux séparés par une raie médiane, la lèvre supérieure ornée d'un fin duvet. Ce visage ne disait rien à Gurdweil. Il tourna la page et contempla une autre photo : une jeune fille assise, la poitrine haute sous le chemisier blanc, une

épaisse frange blonde recouvrant son front. Elle essayait manifestement de sourire, mais n'avait réussi qu'à tordre ses lèvres en une étrange grimace.

La porte s'ouvrit et la vieille femme entra, portant sur un plateau des tasses à café qu'elle posa sur la table. Elle fut immédiatement suivie de sa fille, tenant un enfant dans les bras. Le bébé, dans les huit mois, avait de bonnes joues et un front étroit que couronnait un toupet de cheveux fins et incolores dressés comme la crête d'un coq. Il sourit de sa bouche édentée et brandit son bras potelé en direction de Gurdweil, à la grande joie des deux femmes.

« Il vous aime bien, le petit trésor, dit la jeune mère en chassant de sa main libre une boucle de cheveux qui lui tombait dans les yeux. Fritzerl, mon tout petit, le monsieur a trouvé maman dans la rue et te l'a ramenée pour que tu ne pleures pas. Et maman restera toujours avec toi, toujours. »

Ils burent le café odorant et Gurdweil apprit de nouveaux détails sur la vie de la famille : le mari de Franzl travaillait dans une grosse maison de commerce en tissus, la vieille femme était veuve et Franzl était sa fille unique. Herr Gurdweil avait pu se rendre compte qu'elle n'était pas de constitution très forte, surtout depuis la naissance de Fritzerl...

Gurdweil se leva pour partir. Il pinça la joue rebondie du bébé qui attrapa maladroitement le nez de Gurdweil, et c'est ainsi qu'une alliance se scella entre eux. Les deux femmes le remercièrent et l'invitèrent aimablement à revenir parfois les voir. Il les salua et sortit.

Il était déjà près de 4 heures. Gurdweil descendit les escaliers et fut happé dehors par un ciel gris et lourd. Par une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, il vit une vieille femme repasser du linge blanc, les lunettes relevées sur le front, les yeux rouges enflammés. Sur le bord du trottoir, un petit garçon pissait dans la rue. Tout près de Gurdweil, une voix éraillée, stridente, ironique, croassait : « Vieux chi-ffons, vieilles casseroles ! » Gurdweil, surpris, chercha en vain autour de lui la source de ces cris, jusqu'à ce qu'il découvre, dans l'encadrement d'une fenêtre, un perroquet

dans une cage qui répétait la leçon apprise le matin auprès des chiffonniers. Gurdweil sourit et poursuivit son chemin. Il se demanda s'il allait revenir chez lui en tram ou bien continuer à se promener dans les rues. Une voiture passa à toute vitesse et disparut en laissant derrière elle une traînée de fumée suffocante. Quelque part, au-dessus de sa tête, un piano égrenait des notes fatiguées à l'effet soporifique. Non – Gurdweil rejeta une pensée qui mijotait depuis un moment dans sa tête –, non, il ne rentrerait pas maintenant. Que ferait-il chez lui ? Travailler ? Il n'en avait nulle envie à cette heure. Dès demain allait commencer une série de jours fastidieux. Ah ! Il battit l'air de sa main comme pour chasser une mouche gênante. Il déboucha, loin du centre de la ville, à l'autre bout de la Gumpendorferstrasse, une rue longue et étroite à forte circulation. Le visage rieur du bébé lui revint en mémoire et un flot d'allégresse l'inonda. Cela faisait de nombreuses années qu'il ne s'était trouvé en présence d'enfants. Aucun de ses amis n'en avait. Il lui fallait se contenter de ceux qu'il voyait dans les rues et les jardins publics. Et, maintenant, il avait un nouvel ami : le petit Fritzerl ! Oui, il ferait un saut chez ces gens un de ces jours. Et qui sait, peut-être dans un an, peut-être moins, lui aussi aurait... Gurdweil n'osa pas, par superstition, poursuivre cette pensée réjouissante... Sans l'avoir voulu, il se retrouva en face de l'arrêt du tram au milieu d'une file d'attente, puis l'instant d'après en route vers le centre de la ville. Une demi-heure plus tard, presque à son corps défendant, il était chez lui.

Il fut accueilli à son entrée par sa vieille logeuse en pantoufles qui déambulait silencieusement dans la pénombre du couloir comme une poule affolée tirée de son sommeil au milieu de la nuit.

« Herr Gurdweil, äie, äie, lui annonça-t-elle dans son chuchotement habituel, il y a une lettre pour vous. Le facteur vient de l'apporter à la seconde. Vous devez l'avoir croisé. Äie, äie, äie, quel dommage !... Une lettre recommandée. De Berlin, il a dit. J'ai signé pour vous. Elle est sur la

table de votre chambre. J'ai dormi un peu cet après-midi et voilà que mon estomac du haut me reprend, pssss ! »

Gurdweil l'abandonna pour gagner sa chambre. Ainsi sa précipitation involontaire en plein après-midi était fondée ! Dans sa lettre, accompagnée d'un chèque de cinquante marks, le directeur d'un magazine littéraire chantait les louanges de Gurdweil et lui prédisait un bel avenir. Sa nouvelle était déjà à l'imprimerie et paraîtrait dans le prochain numéro dont il lui enverrait naturellement un exemplaire dès la parution. Il pria Gurdweil d'envoyer au plus vite une autre de ses œuvres...

Gurdweil se sentit à cet instant l'âme d'un héros. Bien que ce ne fût pas la première fois qu'il était loué pour ses mérites littéraires, il éprouvait toujours la même exaltation, le même élan d'un espoir qui mourait tout aussi vite, surtout quand il se remettait au travail et rencontrait les difficultés habituelles (la louange ne faisant, comme un fait exprès, que les exacerber !) ; il s'arrêtait, se désolait, reprenait courage et recommençait. Il reconnaissait ses défauts et ses travers, et parvenait souvent à la conclusion attristante qu'il ne réussirait jamais, au grand jamais, à exprimer tout ce qu'il avait dans le cœur, à le dire exactement comme il le voulait, à la manière dont ses yeux le voyaient. Quand il était dans cet état, que pouvaient valoir les éloges des autres ?

Mais aujourd'hui, aujourd'hui, il était heureux malgré tout ! Thea était sienne, exclusivement, indéniablement sienne !.... (Il repoussa énergiquement certains doutes qui semblaient vouloir germer dans les recoins sombres de son âme.) Quelques jours de plus, oui, dans neuf jours, tout se réaliserait ! Il entamerait une nouvelle vie, une vie toute en lignes droites et nettes, une vie paisible et heureuse. Il pourrait travailler pour lui tant qu'il voudrait à ses heures de loisir. Dorénavant, il adopterait une méthode toute différente. Il attaquerait pour aller droit au cœur des choses, à l'essentiel – nul doute qu'il y arriverait !

« Et le Dr Ostwald, par exemple ? » L'incertitude réussit brusquement à faire surface dans sa conscience.

Gurdweil s'éloigna du canapé où il s'était machinalement assis et se mit à arpenter la pièce de long en large.

« Quoi, le Dr Ostwald ? se prit-il, furieux, à répéter tout haut.

– Oui, le Dr Ostwald, précisément.

– Et alors ? Un homme bien, apparemment, rien d'autre ! Thea travaille pour lui depuis deux ans et ils sont amis, un point c'est tout !...

– Et ses connaissances de la veille, à la cave, s'interrompt lui-même Gurdweil, c'étaient de fieffés coquins ! De véritables goujats ! Ceux-là avaient besoin d'une bonne correction !... »

Une scène aux contours flous défila rapidement devant ses yeux : il se vit en train de faire ramper ces hommes devant lui tandis qu'eux, à genoux, lui demandaient pardon... De rage, il froissa la lettre qu'il tenait encore à la main. Le froissement du papier le ramena à la réalité. Quelle absurdité ! se dit-il en souriant. Il se rapprocha de la table pour y mettre à plat la lettre chiffonnée et la défroisser soigneusement de la paume, comme s'il s'agissait d'un document de la plus grande importance. Puis il consulta sa montre : 6 heures moins vingt. Il se dirigea vers la fenêtre, tira les rideaux sales. Une bruine imperceptible tombait dans la rue luisante de reflets noirs. Au deuxième étage de l'hôtel Zum Nordbahnhof, en face, une fenêtre était à demi ouverte. Dans les profondeurs d'une chambre se profilait la silhouette d'une femme nue, probablement devant un psyché, et qui se poudrait le corps avec une houppette, tandis qu'un homme en manches de chemise, cigarette au bec, tournait autour d'elle. Tantôt l'homme ôtait sa cigarette pour embrasser la femme sur la nuque et le dos, tantôt il se remettait à tourner autour d'elle en fumant. Puis la femme disparut dans un coin de la pièce, hors de la vue de Gurdweil qui pensa soudain : « Quelle escroquerie ! » Il resta cependant là, à épier et à attendre, le cœur battant. Au bout de quelques minutes, la femme reparut à moitié habillée. Gurdweil

délaissa la fenêtre pour se laisser tomber sur le canapé. Une onde de chaleur parcourut ses veines. Des détails de sa vie intime avec Thea lui revinrent en mémoire, parmi lesquels, sans raison, le souvenir d'une vieille croûte représentant un homme penché sur une table dans une attitude méditative. Ce tableau qui s'était apparemment glissé dans son inconscient devait orner les murs de l'une de ces chambres visitées la nuit en compagnie de Thea, il ne savait dire où. Il revoyait le tableau avec une grande clarté, comme s'il était accroché devant lui, et il ne l'aimait pas du tout. Au contraire, il lui paraissait d'une extrême laideur, mais il continuait à l'intriguer malgré ses efforts pour le chasser de son esprit. Il alluma une cigarette et se remit à la fenêtre. On ne voyait plus rien dans la chambre d'hôtel. « Ils sont sûrement sortis ! » conclut Gurdweil. Il resta un moment immobile avant de penser à se raser. Il s'était rasé le matin même, mais il valait mieux, décida-t-il, recommencer, en l'honneur de ce dernier jour de liberté et aussi parce qu'il devrait se lever tôt le lendemain matin pour se rendre au travail et qu'il n'aurait guère de temps.

Il passa vingt minutes à se raser. Puis se posta devant le miroir pour nouer sa cravate, une cravate noire rayée de blanc que lui avait récemment offerte le Dr Astel et qu'il mettait pour la première fois. Il était 7 heures. Le jour gris et pluvieux s'achevait et la chambre baignait dans la lumière du crépuscule. Gurdweil, toujours face au miroir, se plaisait à contempler sa nouvelle cravate qu'il trouvait plus belle que la précédente, verdâtre. Il eut soudain l'impression que quelqu'un était derrière lui. Il frissonna. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec Frau Fisher. « Bon sang ! » siffla-t-il entre les dents.

La vieille logeuse voulait lui proposer une tasse de café. Elle venait d'en faire une pleine cafetière et en avait assez pour lui aussi. Et son café était bon, Herr Gurdweil en savait quelque chose ! Du vrai café ! Son cher défunt époux l'adorait. Le cher homme avait coutume de dire : vous pouvez chercher pareil café dans toute la ville, vous n'en trouverez pas. Elle

profitait de cette occasion, continua-t-elle en se grattant derrière l'oreille, pour lui signaler qu'il n'avait pas encore, selon Siedl, réglé sa mensualité alors que le 20 du mois était déjà passé ! Elle ne voulait surtout pas le presser – rien n'était plus éloigné de ses pensées ! Au contraire, s'il ne pouvait pas maintenant, elle attendrait volontiers. Elle attendrait même quelques semaines. Elle faisait confiance à Herr Gurdweil, pssss ! Il n'y avait personne d'aussi droit que lui ! Elle ne faisait que le lui rappeler, pour qu'il n'oublie pas. Elle savait que Herr Gurdweil avait bien d'autres soucis en tête, naturellement... Elle allait lui apporter son café sur-le-champ, il était au chaud, sur la cuisinière. Non ? Il n'en voulait pas ? Quel dommage ! Un si bon café !...

Gurdweil l'assura qu'il paierait le lendemain et sortit. Il se dirigea vers l'Innere Stadt d'un pas lent, l'estomac un peu tiraillé faute d'avoir déjeuné. Il mangerait un morceau en ville, pensa-t-il, il avait largement le temps. Avec délectation, il abandonna sa tête nue à la bruine qui tombait du ciel, aussi invisible qu'une farine passée au tamis. Les réverbères étaient allumés, car le soir avait déjà envahi les rues et, au-dessus de sa tête, à hauteur de leur source lumineuse, la pluie miroitait et ressemblait à la poussière qui danse dans les faisceaux que le soleil darde parfois par la fenêtre d'une chambre. C'était un temps d'automne, bien qu'il ne fût pas froid. Il arriva au canal où miroitait le reflet brisé des réverbères. L'eau, d'apparence noire et glaciale, n'invitait pas à la baignade. Les magasins étaient fermés, à l'exception de quelques vitrines qui continuaient à briller de tous leurs feux. Les lumières vives du centre-ville étaient un peu ternies par la pluie. Sur l'asphalte humide et étincelant comme un sombre miroir se reflétaient les ombres inversées des passants, avec leurs jambes au-dessus de leurs parapluies retournés, et, à l'envers aussi, les deux rangées de maisons qui bordaient chaque côté de la rue.

Le cœur content, Gurdweil prit une rue perpendiculaire à la Rotenturmstrasse et entra dans un petit restaurant qu'il connaissait bien,

pour y dîner avant de rejoindre Thea.

OceanofPDF.com

Il devait se trouver à 3 heures à l'endroit convenu et, comme 2 heures venaient de sonner (il avait passé selon l'habitude la matinée dans le bureau du Dr Kreindel), il lui restait encore une petite heure, moins la demi-heure du trajet ; en d'autres termes, il ne disposait plus en tout et pour tout que de trente minutes. Ce qui en clair signifiait qu'il devait s'apprêter sans tarder.

Ulrich logeait depuis la veille dans Rembrandtstrasse mais, à cette minute précise, il tenait compagnie à Gurdweil, dans sa chambre. Le Dr Astel était censé les rejoindre ici et il était entendu que, s'il n'arrivait pas à temps, il se rendrait directement là-bas. Il restait vraiment peu de temps.

Ulrich était ému, comme s'il s'agissait de son mariage à lui. Il ne tenait pas en place, il n'arrêtait pas de s'asseoir et de se lever, de tourner en rond et de se cogner dans Gurdweil, de fumer cigarette sur cigarette et de prodiguer ses conseils. Habillé de noir pour la circonstance, rasé de frais et poudré d'un talc bleuté, il frétillait d'impatience fiévreuse. C'était un jeudi, un jour de semaine ordinaire, quoique particulièrement chaud pour la saison – mais en même temps un jour très spécial.

Gurdweil commença par cirer ses chaussures. Elles n'étaient plus très neuves, leur empeigne était plissée, le cuir finement craquelé, mais un énergique traitement leur rendit meilleure apparence. Il se lava la figure, le torse et revêtit une chemise blanche, prêtée pour l'occasion par son beau-frère Poldi, une chemise dont le plastron et les manchettes avaient une raideur toute métallique. Il mit naturellement un col dur et – circonstance

oblige – une cravate noire : il avait la chance d’en avoir une, passablement usée, mais qui lui évitait d’en emprunter. Inutile de dire qu’un costume noir était obligatoire et Gurdweil en portait un : la veste était à lui (vieille et lustrée, mais peu importait). Quant au pantalon, qui appartenait à son beau-frère, il était trop long, étant donné que son propriétaire était aussi grand qu’un poteau télégraphique. Gurdweil avait remédié la veille à ce défaut en retournant les ourlets de huit centimètres avant de les faufiler, de les humecter et de les laisser à plat toute la nuit sous le poids de plusieurs gros volumes. Mais, quand Gurdweil eut enfilé le pantalon et qu’il fit quelques pas vers la fenêtre, Ulrich, assis en face de lui sur le bord du canapé, remarqua un petit trou mal placé qui laissait apparaître une auréole blanche de la grosseur d’un bouton. Heureusement pour Gurdweil, il valait mieux que cette affligeante découverte eût lieu maintenant et non après, devant des étrangers ! Au moins, le dommage pouvait être réparé tout de suite ! Gurdweil enleva prestement le pantalon, sortit du tiroir de la table un nécessaire à couture et s’assit pour repriser le trou. Il lui en coûta de la peine. Ses mains étaient maladroites, le col dur lui sciait le cou et le menton, le plastron le gênait autant qu’une cuirasse ; la sueur ruisselait sur son visage rouge et dégoulinait sous sa chemise en petites rigoles glacées pareilles à des colonnes d’insectes répugnants. Après être venu à bout de sa tâche, Gurdweil compléta sa toilette sans autre mésaventure. Il se coiffa d’un chapeau melon (prêté aussi par son beau-frère), chose qu’il n’avait jamais faite jusqu’à ce jour. Le chapeau trop petit était bizarrement perché au sommet de son crâne et lui donnait un air ridicule. En se voyant dans la glace, Gurdweil ne put s’empêcher d’éclater de rire, imité par Ulrich qui roulait les yeux de manière grotesque. Puis ils sortirent en courant et dévalèrent les rues. Gurdweil était engoncé dans sa tenue comme dans une barrique étroite. Étouffant, suant et soufflant, il s’épongeait fréquemment le visage avec le mouchoir qu’il serrait dans ses mains gantées de blanc, risquant le vol plané dans sa hâte. Le soleil tapait comme en plein juillet

alors qu'on était en mai et les pieds s'enfonçaient mollement dans l'asphalte du trottoir qui fondait par endroits et d'où s'échappait une invisible vapeur. Ils devaient pour ainsi dire se forcer un chemin à travers l'air épais. Aucun des deux n'avait eu l'idée de prendre le tram, comme s'ils avaient absolument oublié ce moyen de transport. Enfin, au bout de cette épuisante marche, ils arrivèrent à temps à leur destination.

L'« autre côté » attendait déjà dans un vestibule ouvert sur la rue. En tête, naturellement, Thea, drapée dans une sorte de voile blanc ; son père, le vieux baron, grand et très droit, à l'allure martiale ; la belle-mère de Thea, une dame à la cinquantaine agréable ; ses deux frères, Poldi et Freddi, aussi grands que leur père et vêtus de noir comme lui. Il y avait encore un jeune couple que l'on présenta à Gurdweil comme des parents éloignés et une vieille tante à l'allure aristocratique.

Il leur fallut attendre la fin du mariage précédent dans la grande salle de la synagogue, d'où refluaient à présent les échos mourants d'un chœur, accompagné des notes basses et profondes d'un orgue qui semblaient venir de très loin. Le chant solennel se déversa dans Seitenstettengasse, imprégnant la rue d'une insouciance rêveuse, difficilement compatible avec la grossièreté des Juifs de ce quartier, des chiffonniers pour la plupart.

Sa course avait épuisé Gurdweil. Ses vêtements ridicules le gênaient horriblement aux entournures. Il ne pouvait se débarrasser de l'impression de s'être déguisé pour un bal masqué. Sa situation lui apparaissait d'autant plus absurde qu'il faisait une chaleur torride et que la rue pullulait de Juifs encombrés de montagnes de ballots. Sur le trottoir d'en face, sur le pas de porte d'un magasin de chaussures, un petit Juif rondouillard, avec une barbichette et une calotte de soie noire, le contemplait, les bras croisés, avec un air de crétin satisfait. Toute cette mascarade ne rimait à rien, absolument à rien, et dévalorisait l'essentiel. Pour comble, un des gants qu'il avait ôtés et tenait à la main tomba par terre, obligeant Gurdweil à se baisser dans ses

vêtements trop étroits et à le ramasser. Au moins il faisait frais dans le vestibule et l'on pouvait y respirer.

Son beau-père lui dit quelque chose à quoi il répondit machinalement. Les amis de Thea se tenaient un peu à part et bavardaient entre eux. Gurdweil ne s'était pas rendu compte que, derrière eux, les chants s'étaient arrêtés. Le Dr Astel apparut, salua chaleureusement la compagnie et baisa la main des dames. Tout de suite après, le bedeau en habit de cérémonie les informa que leur tour était arrivé.

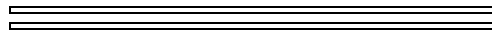
Ils se retrouvèrent sous le dais nuptial dans la petite salle de la synagogue. Un rabbin court de taille, avec une barbe bien taillée, lut ce qu'il devait lire et Gurdweil, qui avait recouvré ses esprits, pensa avec joie que c'était bientôt la fin et qu'il allait pouvoir se débarrasser de ses vêtements. Le rabbin lut : « Sois sanctifiée... » Il attendait que le marié répète après lui mot à mot mais Gurdweil, se souvenant soudain de ce qu'il avait appris dans son enfance, acheva triomphalement le verset seul en glissant l'anneau nuptial au doigt de Thea. Le rabbin jeta sur Gurdweil un regard meurtrier, comme s'il l'avait injustement privé de son droit. Il avait l'air à cet instant de quelqu'un qui, s'épuisant à soulever un sac lourd, s'aperçoit qu'il ne contient en fait que de la plume, perd l'équilibre, et tombe à la renverse. Gurdweil, que la déconfiture du rabbin n'était pas sans remplir d'aise, sourit béatement. Puis, se reprenant aussitôt, il afficha un air grave. Le rabbin continua sa lecture. Le chantre entonna un hymne ; Thea écoutait tout avec une attention soutenue. Enfin la cérémonie arriva à son terme et Gurdweil se sentit libéré. Tout le monde le félicita et s'embrassa, même la vieille tante qui posa sur la joue de Gurdweil un aristocratique et froid baiser. Puis ils prirent tous le tram pour se rendre chez le baron von Takow.

La table mise dans la salle à manger offrait du cognac, des liqueurs et des petits fours. On y remarquait même une bouteille poussiéreuse de tokay 1897, qui était la fierté du baron. Il y avait aussi des oranges et les

premières cerises de l'année, le tout présenté avec goût. « Mesdames et messieurs, s'il vous plaît ! » dit le baron en plaçant la vieille tante en tête de la table. Ils burent à la santé du jeune couple, dégustèrent fruits et douceurs, bavardèrent, portèrent d'autres toasts, surtout les plus jeunes, et la chaleur devint intolérable. Le baron les régala du récit de sa vie militaire et d'anciens « secrets de cour ». La sueur perlait sous ses cheveux gris taillés en brosse et sur ses grosses joues veinées de couperose. La vieille tante parla de son défunt époux, le baron von Hochberg, général des hussards. Habilement, le Dr Astel détourna la conversation sur un autre sujet, plus actuel. Gurdweil suffoquait de chaleur ; rien ne l'intéressait. Il attendait impatiemment le moment d'aller prendre l'air sans enfreindre les règles de la politesse. Enfin – il était déjà 6 heures –, la vieille tante décida de se lever de table. On commença à se séparer. Ulrich et le Dr Astel prirent congé. Aussitôt Gurdweil emprunta à son beau-frère une chemise plus souple et partit se changer dans une chambre voisine. Il se sentait comme sorti de prison. Les jeunes, Gurdweil, Thea et ses deux frères, décidèrent d'aller au cinéma avant de dîner. Au cinéma, il faisait frais, mais le film était sentimental et inintéressant ; Gurdweil se réjouit de le voir se terminer. Ce jour, le jour de son mariage, qui devait symboliser le début d'un nouveau chapitre de sa vie, se révélait être le plus ennuyeux et le plus détestable qu'il eût jamais connu. Tout y était désagréable, étouffant et irritant. Sa vraie délivrance arriva quand le dîner familial s'acheva, à 10 heures, et qu'ils purent enfin partir. Thea ne prit qu'un petit sac avec elle – elle recevrait le reste de ses affaires le lendemain – et suivit son mari, Rudolf Gurdweil, chez lui, dans la chambre qu'il occupait chez la vieille veuve Fisher, dans la Kleine Stadtgutgasse.

DEUXIÈME PARTIE

LE COMMENCEMENT



OceanofPDF.com

L'été touchait à sa fin, un été aride, presque sans pluie. Dans les jardins et sur les boulevards les feuilles sèches et jaunies des arbres – quelques-unes encore accrochées aux branches, la plupart tombées – crissaient sous l'effet de la moindre brise. Les nuits étaient devenues plus fraîches et souvent, à l'aube, une pellicule de gel saupoudrait de sucre glace les pavés et les bandes de maigre verdure qui bordaient les rives du Danube.

En ville, on remarquait dans la foule les visages tannés par le soleil : le visage des gens revenus récemment, ou seulement la veille, de la campagne, de la mer ou des montagnes – ou de ceux qui avaient passé l'été en ville, mais en profitant de ses nombreuses piscines, au centre et dans les environs, pour se baigner et rôtir au soleil. La saison artistique s'ouvrait : théâtres, opéra, cinémas et cafés se remplissaient. Les usines et les bureaux recommençaient à fonctionner à plein régime.

Au cours de cet été torride et sec, les habitants contraints de rester en ville avaient respiré non pas de l'air, mais une sorte d'émanation métallique jaunâtre, un mélange suffocant de gaz d'échappement et d'asphalte fondu. Ils avaient souffert en se plaignant amèrement de leur sort mais, maintenant que la belle saison mourait, ils se sentaient le cœur serré.

C'était un dimanche matin à 11 heures. Gurdweil s'était levé tôt pour travailler quelques heures pendant que sa femme dormait et maintenant il gisait tout habillé sur le canapé qui lui servait de lit la nuit et sur lequel étaient encore empilés draps et oreillers. Réveillée peu de minutes

auparavant, de bonne humeur, Thea avait sauté du lit, tiré Gurdweil de sa table, en le soulevant de sa chaise comme s'il était un petit enfant, puis, elle en longue chemise et lui vêtu et chaussé, elle l'avait pris dans ses bras pour le faire valser tout autour de la pièce en criant et en riant fort : « Mon petit Lapinou, tu es une adorable chose, malgré tout !... L'enfant de mon vieil âge ! » Comme chaque fois qu'elle l'enlaçait de la sorte, Gurdweil faisait grise mine. Il éprouvait un plaisir étrange, mêlé d'un vague sentiment de honte pour lui-même, pour Thea et pour le monde entier, comme si la plus intime partie de son être était exposée en public – et il n'aimait pas ça. Mais il ne protestait pas. Il se contentait de répéter de temps à autre, exigeant et suppliant à la fois, avec un sourire grimaçant : « Arrête, Thea, lâche-moi », mais Thea n'entendait rien et ne le libérait que lorsqu'il devenait trop lourd. Reprenant haleine, elle s'exclamait : « Eh bien, lapin, je ne pourrais pas te trimballer ainsi toute la journée ! »

Thea était à présent nue devant sa coiffeuse et Gurdweil, allongé sur le canapé près du mur opposé, ne voyait que son dos. La tête enturbannée pour ne pas mouiller ses cheveux, elle se frictionnait avec une éponge couleur de rouille et ses fesses tremblaient voluptueusement. Le visage pâle et tiré, Gurdweil aspirait des bouffées de sa courte pipe – depuis peu il fumait aussi la pipe. Il avait vieilli les derniers six mois, les plis de sa bouche s'étaient creusés davantage et de fines rides sillonnaient son beau front blanc. Il se leva, s'approcha de sa femme et caressa affectueusement son dos mouillé.

« Va faire le café, Rudolfus ! dit Thea d'un ton de commandement, sans tourner la tête. Je meurs de faim ! Y a-t-il encore du beurre ?

– N... non.

– Alors, descends en acheter !

– Mais le magasin... le magasin est fermé, tu sais bien. C'est dimanche...

– Quoi ? Le magasin est fermé ? » Elle se retourna brusquement, le visage mauvais. « Pourquoi n'y es-tu pas allé avant ? »

Gurdweil lui faisait face, petit et frêle, les yeux à hauteur des gros seins laiteux qui laissaient voir sous leur peau fine un lacs de veines bleuâtres. Il se taisait. L'idée lui passa soudain par la tête que les gens nus étaient un peu ridicules quand ils se mettaient en colère : « Ridicules, vraiment ridicules, et pas très impressionnants... »

Mais Thea criait toujours :

« Il me faut du beurre ! Même si tu dois en chercher dans tout Vienne ! Dans Praterstrasse, il doit bien y avoir une boutique ouverte ! »

Et elle le poussa vers la porte.

Gurdweil, naturellement, descendit chercher du beurre. Il chercha longtemps avant d'en trouver dans une petite boutique juive de Novaragasse, où il pénétra en douce par la cour, comme un voleur. Une demi-heure plus tard, il était de retour dans la chambre. Thea était toujours nue.

« En as-tu trouvé ? demanda-t-elle dès qu'il eut ouvert la porte. Pourquoi as-tu mis si longtemps ? »

La vue du beurre dissipa un peu sa colère.

« Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Va faire chauffer de l'eau pour le café ! »

Gurdweil servit le café, beurra les tartines et ils s'attablèrent. Il mangea en silence parce qu'il savait que chacun de ses mots risquait de ranimer la fureur de sa femme. Laquelle mangeait avec grand appétit. La maison était plongée dans un silence que troublait de temps à autre le cliquetis des trams passant dans Heinestrasse ou Nordbahnstrasse. Sa faim apaisée, Thea dit en baissant la tête sur ses seins nus sous sa robe de chambre entrouverte :

« J'ai décidé de me faire opérer, mon lapin. Je ne veux plus d'aussi gros seins. Ça m'énerve. »

Gurdweil s'arrêta de manger et la regarda, surpris, ne sachant si elle était sérieuse ou se moquait de lui. Il attendit un moment, puis, comme elle ne disait plus rien, il avança avec précaution :

« Mais pourquoi, ma chérie ? Ils sont beaux comme ils sont. Vraiment beaux...

– Tu n’y connais rien, mon lapin ! interrompit Thea. Si je t’assure qu’ils sont trop gros, tu peux me croire. C’est une opération bénigne, qui ne comporte aucun risque. J’ai parlé au doyen Schramek, tu le connais ! Il a dit que c’est une très simple intervention, un jeu d’enfant... »

Et elle entreprit de la lui décrire en détail, avec un tel plaisir qu’elle en oublia son café et ses tartines. Elle jouissait visiblement d’imaginer l’opération. Gurdweil l’écoutait, dégoûté. Il ne pouvait supporter ce genre d’évocation. « Comment une femme peut-elle avoir tout le temps envie de se faire opérer ! pensa-t-il. Il n’y a pas si longtemps, c’était le nez, une idée tout aussi absurde, et voilà qu’elle recommence avec ses seins ! »

« Mais nous n’avons pas d’argent, remarqua-t-il.

– Nul besoin, répliqua-t-elle, la bouche pleine. Du moins pas tout de suite. Le doyen Schramek a une clinique. C’est un ami et il ne me fera pas payer. Et, s’il faut payer, nous pourrons le faire plus tard, quand nous aurons de l’argent. »

Gurdweil garda le silence, puisque tout ce qu’il aurait pu dire n’aurait rien changé. Thea voulait se faire opérer à la fin de la semaine, et il savait que rien ne l’en empêcherait. Il regretterait ses seins qu’il aimait tels qu’ils étaient et il redoutait les dangers inhérents à toute intervention. Il ne put terminer son café. Il resta assis à jouer avec son couteau, puis bourra sa pipe et l’alluma. Pendant ce temps, Thea avait fini son petit déjeuner.

« Va me rouler une cigarette, lapin ! dit-elle comme il se levait, et débarrasse la table tant que tu y es ! »

Elle s’étira, alluma sa cigarette et s’allongea sur le canapé comme un animal rassasié. Gurdweil débarrassa la table, lava la vaisselle et la rangea sous la tablette du lavabo qui leur servait de placard. Puis il revint s’asseoir à son bureau. Suçant sa pipe, il levait les yeux de temps à autre vers sa femme dont le corps d’albâtre, presque entièrement nu, dégageait un

érotisme puissant et obsédant. Gurdweil se sentait la tête lourde d'un homme ivre. « Cette femme, cette femme-là, est ma femme... ma femme », rêvassait-il, quand soudain il éprouva une violente douleur au cœur, comme si un objet aigu le transperçait. Et, avant qu'il ait pu se défendre, il fut submergé par un flot de souvenirs de toutes sortes, des choses qu'il s'était toujours efforcé d'écarter de sa conscience, des souvenirs qui n'étaient pas le pur produit de ses rêves et de ses peurs, mais, malheureusement pour lui, d'une réalité incontournable qui l'empêcherait de reprendre le cours récent de ses pensées. Gurdweil eut tout à coup la vision d'une foule d'hommes – les uns connus, les autres étrangers – s'approchant un par un du corps quasiment nu de sa femme, Thea, allongée sur le canapé contre le mur, et qui leur souriait, leur montrait ses seins, leur tendait les bras... Gurdweil n'en pouvait plus, mais il se devait de regarder jusqu'au bout. Et le douloureux, le terrible spectacle qu'il s'infligeait n'était pas sans lui procurer en même temps un étrange et inexplicable plaisir...

Le bruit sec de sa pipe tombant de sa bouche sur la table le réveilla. Thea était couchée et fumait. Gurdweil se leva. Il avait le souffle court, la tête lui tournait. Il se blottit contre sa femme et commença à l'embrasser, à lui enfoncer ses ongles dans la chair comme une bête sauvage. Son extrême excitation et son désespoir lui firent monter les larmes aux yeux. « Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui, mon lapin ? » commenta simplement Thea.

Il rajusta ses vêtements et resta assis à côté d'elle au bord du canapé. Il avait encore les yeux humides et il sentait son être entier plongé dans une immense tristesse. Il était abandonné, seul au monde, désespéré. Comme à la recherche de secours, sa main caressa machinalement les cuisses tièdes de sa femme. Le regard absent, il murmura : « Ah ! Si seulement tout était différent, ne fût-ce qu'un peu différent, comme tout serait merveilleux...

– Que diable marmonnes-tu, lapin ? »

Gurdweil ne répondit pas : peut-être n'entendit-il même pas la question. Il haussa les épaules avec résignation. Il savait pertinemment que rien ne

serait plus jamais différent.

Thea bondit du canapé et se posta devant le miroir au-dessus du lavabo. Prenant ses seins à pleines mains, elle les soupesa un moment, comme si elle voulait connaître leur poids exact. Puis elle alla s'habiller.

Le dimanche, comme les jours de fête, s'ils n'étaient pas invités à déjeuner chez les parents de Thea, ils se contentaient en général d'un repas frugal à la maison. Leurs salaires ne suffisaient pas à leurs besoins et ils étaient toujours à court d'argent. Surtout Gurdweil, car Thea dépensait tous leurs revenus pour elle. Elle ne se privait de rien. Elle réclamait constamment de l'argent. Il ne leur restait rien pour les nécessités quotidiennes. Bien qu'il gagnât désormais chez le Dr Kreindel deux cent vingt-cinq schillings par mois, somme parfaitement suffisante pour une personne aux besoins modestes, Gurdweil n'avait jamais un sou vaillant en poche et passait sa vie à mendier de ridicules emprunts pour s'acheter du tabac ou une tranche de pain. Il n'avait jamais eu aussi faim ni autant de dettes qu'aujourd'hui.

Ses relations avec Thea avaient été scellées dès le premier jour. Immédiatement après la cérémonie, Thea l'avait averti, sans autre forme de procès, que leur mariage ne changerait rien – surtout qu'il ne se fasse pas d'illusions ! – à sa manière de vivre... Elle était libre comme hier de n'en faire qu'à sa tête. Et elle n'en faisait qu'à sa tête. Ses heures libres, le soir après le travail ou les jours de congé, elle les passait pour la plupart sans Gurdweil, en des lieux et des circonstances mystérieux. Elle allait et venait à son gré. Et, si Gurdweil avait pu s'étonner au début que leur vie conjugale ne ressemblât pas à ce qu'il avait imaginé, il l'avait finalement acceptée faute de choix. Ainsi avait-il réussi apparemment à dominer la jalousie qui n'avait au début cessé de le torturer, sinon à la déraciner, mais il l'avait refoulée dans un coin de son âme, où elle attendait de resurgir avec d'autant plus de force à la première occasion. Il cherchait des excuses au comportement de sa femme, lui accordait le bénéfice du doute, interprétait

des faits évidents sous un jour spécial, plus commode, et surtout il faisait tout son possible pour se masquer la vérité. Mais un malaise permanent l'habitait, comme s'il portait dans sa chair les germes d'une maladie dangereuse, mortelle. Prisonnier d'une incessante tension intérieure, il se referma sur lui-même, sombra dans la mélancolie. Une barrière invisible le sépara du monde. Ce n'était plus que rarement qu'il s'évadait de sa claustration et montrait à ses amis un visage joyeux.

Bien qu'il s'efforçât de dissimuler autant qu'il le pouvait la nature véritable de ses relations avec Thea, ses amis savaient la vérité. Leur jugement était celui d'observateurs extérieurs, à la fois plus aigu et général. Ils voyaient nombre de choses qui échappaient à l'attention de Gurdweil. Avec le temps, même ceux de ses amis qui s'étaient trompés au début sur le compte de Thea comprirent qui elle était et prirent Gurdweil en pitié.

Thea avait fini de s'habiller, prête à sortir. Elle avait mis son manteau et son chapeau. Il était aux environs de 1 heure.

« Je vais déjeuner à la maison, dit-elle à son mari, resté immobile sur le canapé. Veux-tu venir avec moi, mon lapin ? »

Au ton de sa voix, il comprit qu'elle ne voulait pas de lui. D'ailleurs, ils n'avaient pas été invités. Et il répondit non.

« As-tu un peu d'argent ?

– Non, rien, qu'une vingtaine de groschen.

– Mais où part donc tout l'argent ?

– Tu sais bien que je suis fauché, s'excusa-t-il. Hier je t'ai donné trois schillings. J'ai aussi payé le beurre, et voilà tout.

– Mais j'ai besoin d'argent ! Fais quelque chose ! Demande à Frau Fisher, peut-être t'en donnera-t-elle.

– Je ne peux pas, répondit Gurdweil en tripotant sa pipe. Nous lui devons encore le loyer du mois dernier. En plus, je lui ai déjà emprunté dix schillings.

– Mais que vais-je donc faire ? gémit Thea désespérée en s’effondrant sur une chaise. Il me faut de l’argent ! À la maison il n’y a rien non plus. J’ai vu Poldi hier. Ils n’ont pas un sou. »

Elle réfléchit un moment, puis entreprit de nouveau Gurdweil :

« Écoute, Rudolfus, peut-être devrais-tu tout de même demander à la vieille. Ne vois-tu pas combien j’ai besoin de cet argent ?

– Je ne peux pas, ma chérie, je ne peux vraiment pas, répéta-t-il. Elle ne nous donnera rien, je sais qu’elle ne nous donnera rien. Cet après-midi, j’irai en ville et j’essayerai d’emprunter quelques sous.

– Je te dis que j’en ai besoin maintenant, maintenant, à la minute ! » Furieuse, Thea hurlait en martelant chaque mot. « Tu ne comprends pas, idiot ! »

Gurdweil se taisait. Embarrassé, il sortit le tabac de sa poche pour en bourrer sa pipe dont le fourneau était à moitié fendu. « L’argent, l’argent. » Le mot cognait dans sa tête. « Où trouver de l’argent ? » Il s’approcha de sa femme assise à la table, la tête entre les mains. Debout derrière elle, il tenta de l’apaiser, lui caressa le dos en disant gentiment :

« Ce serait de tout mon cœur que je le ferais, si je pouvais, tu le sais bien... »

Avant qu’il sache ce qui lui arrivait, une gifle lui cingla la joue gauche. Des étoiles jaillirent de ses yeux et sa tête valsa, comme décollée de son corps. Il crut d’abord que la maison s’effondrait et lui tombait dessus. Il avait du mal à localiser sa douleur. Cela ne dura que quelques secondes. Puis il sentit une brûlure nette sur la joue gauche et vit, à travers un brouillard, Thea se diriger vers la porte et sortir. Il continua pendant un moment à regarder la porte par où sa femme avait disparu. Le carré ensoleillé sur le sol à l’angle de la porte attira son attention. Il lui parut soudain terriblement chaud et brillant. Gurdweil avança d’un pas et s’accroupit par terre pour le palper. « Il n’est pas si chaud, marmonna-t-il. C’est mon imagination. » Il se remit debout, s’immobilisa. Il détourna ses

pensées de l'autre endroit. Il n'était rien arrivé. Tout était comme d'habitude. Mais, malgré lui, sa main vint se poser machinalement sur son visage et sa joue brûlante, et il revit, comme sous un projecteur, la scène dans tous ses détails. Il sentit la douleur sourde dans sa joue. « Elle devait être debout, pensa-t-il, hors de propos, parce qu'elle n'aurait jamais pu en étant assise... » Un immense sentiment de honte l'envahit. Il regarda distraitement autour de lui pour s'assurer que personne n'avait rien vu. À ce moment précis, il se sentait plus honteux pour Thea que pour lui-même. Il pensa qu'elle n'oserait plus le regarder dans les yeux. Il fut presque sur le point de courir derrière elle – elle n'avait pas dû aller loin – pour la calmer et lui demander pardon. Il fit un pas vers la porte mais s'arrêta, tourna les talons. Il aperçut son reflet dans le miroir, au-dessus du lavabo. Il vit que son visage, d'ordinaire si pâle et triste, avait viré au rouge brique, comme éclairé par une flamme cachée, et une grande lassitude le submergea. Il s'étendit sur le canapé et alluma la pipe qu'il avait gardée à la main.

C'est le moment que choisit la vieille logeuse pour entrer dans la pièce sans frapper, selon sa coutume. Gurdweil ne bougea pas.

« La jeune dame est sortie ? demanda-t-elle, bien qu'elle ait vu Thea sortir. Vous avez une gentille femme, Herr Gurdweil, ajouta-t-elle en se plantant près de lui. Une très gentille femme, psss ! Je vous ai toujours dit qu'un homme bien avait besoin d'une épouse. Il vaut mieux être deux, aïe, aïe, aïe ! Si mon cher mari était encore vivant, je ne manquerais de rien aujourd'hui ! Mais sans lui, qu'est-ce que je vaux ? Une pauvre vieille femme, toute seule ! C'est horrible, horrible !

– Pouvez-vous me prêter un autre schilling, Frau Fisher ? » Les mots lui jaillirent brusquement de la bouche et il se rassit.

« Je comprends, Herr Gurdweil, je comprends. Ne criez pas. Je vais chercher l'argent. Un homme bien comme vous ! »

Elle partit et revint avec le schilling. Elle fit le ménage, bavarda beaucoup en chuchotant de manière toujours aussi irritante, avant de s'en

aller pour de bon.

Gurdweil demeura encore un peu dans la chambre, puis il se lava le visage comme pour le débarrasser d'une tache. Il prit sa canne et sortit.

OceanofPDF.com

Une fois dehors, Gurdweil se sentit soulagé. Même si la profonde et vexante humiliation qu'il venait de subir était encore vivace, et attendait, tapie derrière chacune de ses pensées, de remonter à la surface à la première occasion, son acuité s'émoussa à la vue de la magnifique journée d'automne ensoleillée. Un peu comme un objet qu'il aurait tenu dans les mains pour en examiner la couleur et la forme avant de l'enfouir dans sa poche.

On était au début de l'après-midi. Les magasins, les bureaux fermés et les rues presque vides donnaient à la ville un aspect inhabituel. Elle semblait avoir été méticuleusement nettoyée, décorée et apprêtée pour une circonstance particulière.

Sa tête nue baissée, Gurdweil avançait sans se presser au hasard des rues et des venelles, balançant sa canne comme un pendule au rythme de ses pas. Ici et là, on voyait des concierges, assis en manches de chemise sur le pas des portes, se détendre en lisant un journal. Le bonheur calme et insouciant de ces gens simples qui savaient jouir d'un jour de repos semblait déteindre sur tout ce qui les entourait. De jeunes garçons jouaient au ballon ou faisaient de la bicyclette le long des rues paisibles, dont l'asphalte gris foncé étincelait au soleil. Le visage rouge, les genoux nus, sales, bruns et couronnés de cicatrices, ils se réfugiaient sur les trottoirs dès qu'une voiture les chassait à coups de klaxon. Autant la quiétude des rues que la régularité de ses pas instillaient en Gurdweil une paix mélancolique.

Il avait toujours éprouvé un amour délicat pour cette ville, avec ses faux airs de tristesse, moqueuse et innocente à la fois. Il aimait les méandres de ses rues capricieuses, la magnificence de ses bâtiments hautains et modestes, la tendre morosité de ses parcs et de ses jardins, et le cercle des montagnes qui l'entouraient et où soufflaient déjà les vents froids et nuageux venus des lointains contreforts alpins. Il aimait ses habitants frivoles et spirituels, la gaieté légère et volatile qui l'imprégnait. Il y habitait depuis douze ans, depuis son adolescence. Ah ! L'automne à Vienne ! Les journées étaient merveilleuses, teintées de gris le matin, dorées et transparentes dans la tiédeur de l'après-midi. Le ciel était d'un bleu profond et, à un ou deux mètres du sol, à hauteur d'homme, erraient de fines traînées blanchâtres qui, à en croire les gens, annonçaient des jours encore plus chauds.

Gurdweil n'avait envie de voir personne et il évita d'instinct les rues où il risquait de rencontrer ses amis. Il passa derrière la Bourse, traversa le Schottenring et continua le long de la Porzellangasse. Par la force de l'habitude, il s'arrêta devant un cinéma, regarda les photos placardées des deux côtés de l'entrée. Non, le programme ne l'intéressait pas et il s'éloignait avec l'intention d'entrer dans le parc Liechtenstein tout proche quand, juste à ce moment, quelqu'un lui tapa l'épaule :

« Ah ! Herr Doktor ! Quel honneur, Herr Doktor ! »

Gurdweil eut un mouvement de recul avant de tourner la tête.

C'était Franzl Heidelberger et sa femme Gustl, souriant à Gurdweil comme à un vieil ami.

« Comment vous portez-vous, Herr Gurdweil ? s'enquit Heidelberger avec une mine réjouie. Qu'est-ce qui nous prive de votre visite ?

– Eh b... bien, bégaya Gurdweil, je m'apprêtais à rentrer... Et vous, comment allez-vous ?

– Très bien, Herr Doktor !

– Très bien, reprit Gustl en écho. Nous nous demandions pourquoi on ne vous voyait jamais, Herr Gurdweil.

– Oui, insista Franzl, je disais justement à Gustl : qu'est-il donc arrivé à Herr Gurdweil pour qu'il oublie ses amis ? Est-il possible que nous l'ayons vexé, en ne lui montrant pas tout le respect qu'il mérite ? Mais, maintenant, vous devez monter un peu chez nous ! Puisque je vous ai sous la main, vous n'allez pas nous échapper aussi facilement ! »

Gurdweil tenta de se dérober, mais Franzl revint à la charge :

« Non, non, Herr Gurdweil, rien ne vous sauvera. Vous êtes entièrement à notre merci. Plus de prétextes ni d'excuses !

– Certainement, certainement, Herr Gurdweil ! répéta sa femme. Vous ne nous priverez pas de cet honneur ! »

Franzl la remit aussitôt en place : « Gustl, tiens ta langue ! Personne n'a demandé ton avis ! » Et, se tournant vers Gurdweil, il lança d'un ton sans réplique :

« Eh bien, mon ami, vous nous accompagnez ! » Et il ajouta avec un clin d'œil malicieux que Gurdweil ne remarqua même pas : « Montez d'abord avec Gustl. Je vous rejoindrai après. Le temps de faire un saut au café d'à côté et je suis à vous dans une minute. » Gurdweil partit donc avec Gustl qui, apparemment fort satisfaite du tour pris par les événements, se détendit très vite en gestes et en paroles. Elle bavarda beaucoup sans cesser de rire et raconta qu'ils revenaient de chez un oncle à elle qui habitait le quartier. Elle avait pensé à Herr Gurdweil pas plus tard qu'hier. On pouvait même dire qu'il lui manquait. Elle avait rêvé de lui, voici quelques jours, ha ha ha ! Herr Gurdweil les évitait, ce n'était vraiment pas bien. Et elle décocha à son compagnon un regard chaleureux et prometteur.

Ils atteignirent bientôt la maison et Gurdweil grimpa les escaliers derrière Gustl. Il s'était résigné à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Depuis sa première visite, il n'était pas revenu chez les Heidelberger. Il les avait croisés en ville, un jour par hasard, et ils s'étaient parlé pendant une

demi-heure ; une autre fois, il avait rencontré Franzl seul et était allé boire une bière avec lui. Une autre fois encore, au sortir d'une visite chez Vrubiczek, il avait frappé à leur porte sans obtenir de réponse. Six mois s'étaient écoulés et Gustl avait embelli : son visage s'était affiné et hâlé, ce qui lui allait bien.

Elle ouvrit la porte et fit entrer Gurdweil dans la même pièce aussi méticuleusement propre que lors de sa première visite. Elle ôta son chapeau et invita son hôte à s'asseoir sur le canapé :

« Asseyez-vous, Herr Gurdweil. Ici, s'il vous plaît ! Vous serez plus à l'aise. Je vais fermer un peu la fenêtre, ajouta-t-elle immédiatement. Le bruit de la rue est assourdissant... »

Gurdweil fit d'abord quelques pas dans la pièce, se frotta les mains comme s'il avait froid. Debout devant la table, l'air absent, il sortit sa pipe de la poche, puis l'y remit. La fébrilité intérieure qui l'assaillait laissait présager une inévitable catastrophe. Comme un animal face à un prédateur, il surveillait chacun des mouvements de la femme devenus soudain plus lascifs. Il l'entendit vaguement parler de café, mais il lui fallut un certain temps pour comprendre ce qu'elle murmurait. Il balbutia un « Non... Ce n'est pas nécessaire... Pas maintenant ». Tout à coup Gustl parut épuisée et se laissa choir sur le canapé, le visage congestionné. Et la minute d'après, sans qu'il sût comment c'était arrivé, Gurdweil se retrouva à côté d'elle en train de fourrager dans son corsage tandis qu'elle se contentait de souffler d'une voix défaillante : « No-o-o-on... No-o-o-on... » tout en s'allongeant...

Gustl se recoiffa devant le miroir, avec un petit sourire satisfait sur son visage embrasé. Gurdweil se sentait gêné et un peu honteux. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait parti sur-le-champ. Assis sur le canapé, il ressortit sa pipe pour cacher son embarras et se mit à la bourrer avec un air de grande concentration. Puis il se leva et s'approcha en silence de la table, en évitant le regard de Gustl. Celle-ci vint près de lui et parut hésiter un moment avant

de lui planter sur la joue gauche un baiser brûlant. Elle fut la première à rompre le silence :

« Vous voudrez bien m’excuser, Herr Gurdweil, je vais préparer le café ! » Et elle sortit de la pièce.

Gurdweil prit une chaise. Un bruit de vaisselle lui parvint de la cuisine, mais cessa aussitôt. Gurdweil se rappela soudain la gifle du matin et sentit une douleur sourde dans sa joue gauche. « Ah ! Quelle absurdité ! » s’exclama-t-il tout haut, en essayant d’écarter de son esprit ce pénible souvenir et de concentrer son attention sur la femme portant un bébé dans les bras, qu’il apercevait à l’une des fenêtres de la maison d’en face.

Depuis qu’il connaissait Thea, c’était son premier contact physique avec une autre femme. Et, cette fois encore, il n’en avait pas été tout à fait responsable : la chose s’était faite d’elle-même, comme s’il avait été poussé à agir par quelque puissance extérieure. Gurdweil refusait de s’avouer coupable, mais se trouvait dans un étrange état d’esprit. Comme un homme qui, étouffant dans une pièce étroite, aurait ouvert la fenêtre pour respirer l’air frais, il se sentait momentanément libéré d’un certain nombre de ses préoccupations antérieures. Diverses vexations, qui lui pesaient comme des pierres au fond du cœur, avaient trouvé pour l’heure une sorte de compensation. Il lui semblait même que la domination que Thea exerçait sur lui ne fût plus aussi totale. Il découvrait un Gurdweil pas encore tout à fait perdu et qui ne devait donc pas désespérer. À l’évidence, l’affaire lui avait rendu un certain équilibre et l’avait momentanément débarrassé de la constante pression qui s’acharnait sur lui. Tout cela, Gurdweil l’appréhendait confusément. La sensation de confiance retrouvée lui rendit soudain sa gaieté, une gaieté qu’il n’avait plus connue depuis longtemps, comme si sa véritable valeur personnelle, sa valeur essentielle d’homme lui était restituée ; du même coup, il eut la certitude que dorénavant tout irait bien. Il voyait Thea, assise là-bas, chez eux, l’attendre impatiemment. Elle ouvrait un livre et le reposait nerveusement. Elle s’allongeait sur le canapé,

allumait une cigarette, fumait quelques bouffées et la jetait en se relevant d'un bond. Elle allait demander à la propriétaire si elle l'avait vu sortir, à quelle heure exactement, et s'il n'avait pas dit quand il reviendrait. Gurdweil voyait et entendait tout distinctement dans sa tête. Il entendait la vieille répondre avec son habituel chuchotement : « Ah ! C'est un si honnête homme, Herr Gurdweil, aïe aïe aïe ! Et tranquille et aimable... psss ! » Thea remontait dans la chambre, regardait par la fenêtre, s'en éloignait, marchait de long en large, reprenait le livre, l'ouvrait et, au moment précis où son attention était distraite par la lecture, la porte s'ouvrait et Gurdweil entra. Thea sautait sur lui et s'enroulait amoureusement autour de son cou : « Mon petit lapin, mon chéri, où avais-tu disparu ? J'ai cru voir s'écouler une année entière, j'ai pensé qu'il t'était arrivé malheur. Je me suis sentie soudain si seule que j'ai cru mourir. Le monde m'a semblé vide, comme s'il n'y avait plus personne. Non, non, mon chéri, tu ne dois plus me laisser seule. Je ne peux pas supporter la solitude. Sans toi, je suis perdue, je ne suis rien. Ne me quitte plus jamais. Je te suivrai partout, où que tu ailles. » Et Gurdweil répondait d'une voix câline (ses lèvres remuaient comme s'il parlait réellement) : « Mais bien sûr, bien sûr, ma chère. Peux-tu croire qu'il m'est agréable de rester sans toi ?... Ne sais-tu pas combien je t'aime ? Ne sais-tu pas que je suis prêt à tout instant à te donner ma vie ? – Et Gustl ? – Ah ! Ce n'est rien ! J'étais si malheureux. Ça ne compte pas. Je croyais que tu ne m'aimais plus et que je n'avais plus de valeur à tes yeux, et mon chagrin devenait trop lourd à porter... C'est tout ! Comment pouvais-tu croire une seule seconde qu'elle ait la moindre place dans mon cœur ? Mais maintenant que je sais que tu m'aimes, tout est oublié. N'en parlons plus... »

Un sourire bienheureux éclairait le visage pâle de Gurdweil. Il ressemblait à un enfant ravi de recevoir enfin, après avoir pleuré des heures, le jouet désiré. Le nez baissé sur la table, il tripotait nerveusement sa pipe quand Franzl fit soudain irruption dans la pièce :

« Eh bien, Herr Doktor, le temps ne vous a pas paru trop long, j'espère ? » dit-il en tortillant sa moustache, avec un clin d'œil malicieux.

Gurdweil le dévisagea, le regard ahuri et le sourire idiot. Il ne comprenait pas qui était cet homme et de quoi il parlait. Ses yeux se fixèrent sur un bouton dé cousu de la veste de Franzl qui ne tenait plus que par un fil, menaçant de tomber à tout moment. Et Gurdweil attendit la chute du bouton avec une particulière impatience. Qu'il tombe et qu'on en finisse ! Pourquoi faisait-il l'innocent, comme s'il ne savait pas ?... Il prenait son temps pour contrarier Gurdweil. Il le faisait exprès, tout bonnement !

« J'espère que Gustl ne vous a pas trop importuné, hein ? poursuivit Franzl. Nous savons tous comment sont les femmes...

– N... non, pas du tout... », balbutia Gurdweil distrait par le bouton, vers lequel il pointa le doigt en ajoutant d'un ton péremptoire, tel un médecin à l'adresse d'un malade récalcitrant : « Vous devriez le recoudre tout de suite, sinon il va tomber ! »

Franzl prit le bouton entre ses doigts, l'arracha d'un coup sec et le posa sur la table. Gurdweil contempla le bouton noir luisant comme s'il s'agissait de son ennemi mortel et sourit triomphalement. Puis il se mit à rire fort, l'air de penser à quelque chose de très drôle, s'enfonça la pipe dans la bouche et dit entre ses dents :

« Eh bien, Herr Heidelberger, qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ?

– J'ai été si longtemps dehors ? » Franzl éclata aussi de rire. « Je n'ai fait qu'acheter des cigarettes. Mais une telle soif m'a pris que j'ai bu une chope de bière. Gustl ! » – Il éleva la voix en direction de la porte.

« Presse-toi ! Ce café ne va pas te prendre toute la journée, non ?

– J'arrive, j'arrive ! cria Gustl de la cuisine.

– Un joli brin de fille, Gustl, hein ? » Heidelberger se tourna de nouveau vers son hôte avec un sourire ambigu : « Comment vous la trouvez, vieux frère, hein ? lança-t-il en tapant sur l'épaule de Gurdweil.

– Pas... pas mal, je dois dire », répondit Gurdweil un peu confus. Le visage de Gustl flotta un moment devant ses yeux, très près du sien ; avec ses belles couleurs, ses yeux polis comme des diamants et ses cheveux ébouriffés, c'était le visage d'une femme des cavernes.

« Ha ha ha ! » Heidelberger riait avec complaisance quand Gustl entra avec son plateau. Elle le posa sur la table et ouvrit la fenêtre. Puis elle versa le café. De temps à autre, elle adressait un sourire affectueux à Gurdweil, assis en face d'elle.

« Et comment va votre bourgeoise ? reprit Heidelberger.

– Bien... Je veux dire très bien, naturellement.

– Et on travaille toujours dans sa librairie ?

– Oui. J'y suis encore.

– Vous avez oublié de mettre du sucre, Herr Gurdweil. Tenez ! » dit Gustl en lui tendant un bocal en verre.

Entre deux gorgées de café, Heidelberger se mit à philosopher : « C'est amusant, les livres. Je me demande toujours où les gens prennent la patience d'écrire tant de livres, ou de les lire d'ailleurs – j'ai tort ? Quand vous vous imaginez combien de millions de livres existent dans chaque pays du monde et dans chaque langue, il y a de quoi s'affoler !... Je ne parle pas des livres de science. Là, il n'y a rien à redire : l'homme a besoin de science pour savoir le comment et le pourquoi ! Mais les autres, je vous jure ! Tous ces livres avec des histoires ! Là je ne comprends plus. Quel besoin en a-t-on ? Moi, par exemple, il me suffit d'apercevoir ce genre de livre à un kilomètre pour commencer à bâiller et à m'endormir. Vous pouvez me croire, Herr Doktor, je n'exagère rien ! »

Il prit encore un peu de café, posa sa tasse et poursuivit : « Il y avait un type, à l'hôpital militaire, qui pouvait vous lire trois livres par jour ! Deux mois entiers nous sommes restés couchés côte à côte, lui aussi avait une jambe écrasée, trouée de schrapnels, eh bien, croyez-le ou pas, Herr Gurdweil, il a dû lire pendant ce temps, sans exagérer, au moins un millier

de livres ! C'était toujours sœur Steffie qui les lui apportait. Un jour, je lui ai dit : "Dites-moi, sœur Steffie, pourquoi vous ne m'apportez pas un de ces bouquins à moi aussi ? Je veux voir ce qu'il y a dedans." Elle m'en a apporté un. Le titre était, je crois : *La Maison perdue*, ou quelque chose d'approchant, je ne pourrais pas en jurer. Je ne vous tiendrai pas la jambe une semaine avec ça mais, bref, j'en ai lu deux pages – croyez-moi, ni plus ni moins – et j'en ai eu ma claque. Impossible de continuer ! Mais l'autre, mon voisin, il l'a avalé en un seul après-midi et en s'en délectant par-dessus le marché ! "Dis-moi, voisin, je lui ai demandé, de quoi s'agit-il là-dedans ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Je veux savoir, moi aussi, pour une fois !" Tout ce qu'il a pu me répondre, c'est : "Ah, c'est si beau ! Si beau ! Tu ne peux pas comprendre !" Et qu'est-ce qu'il y a à comprendre là-dedans, je vous demande, Herr Doktor ? Vous qui êtes un homme intelligent, expliquez-moi qui ça intéresse, qu'ils se marient ou pas, ou si Untel est un voleur et trompe froidement son monde jusqu'au jour où il se fait pincer ? Dites-moi, qui ça peut intéresser ? N'ai-je pas raison ? »

Gurdweil sourit, gêné. Il ne savait que répondre. Un instant, lui aussi trouva ridicule le genre de livres en question. Il lui semblait soudain être tombé parmi des sauvages qui, n'ayant jamais encore vu d'homme civilisé, l'examinaient de la tête aux pieds et le tâtaient comme si c'était lui le sauvage.

Gustl voulut ajouter son grain de sel : « Mes maîtres lisaient aussi toujours. Madame s'étendait sur le canapé et lisait, Monsieur aussi souvent. Une fois, j'ai jeté un œil dans l'un de ces livres où il était question d'une jeune fille séduite et déshonorée par un jeune homme élégant » (Gustl employait à présent le langage raffiné de ses « maîtres » ou du livre dont elle parlait) « qui l'avait ensuite abandonnée pour une autre. La jeune femme qu'il avait engrossée était restée triste à mourir et inconsolable. Et voici que l'autre femme venait la trouver et lui proposait de l'argent, une énorme somme d'argent qu'elle refusait en disant : "Ton mari ou rien !" »

Bien parlé. Elle lui rendait la monnaie de sa pièce ! C'était une femme fière ! Mais, au fur et à mesure qu'approchait le jour de ses couches, son désespoir grandissait. Tant et si bien qu'elle achetait un pistolet et attendait la nuit tombée pour tuer son séducteur. Elle lui tirait trois fois dessus jusqu'à ce qu'il tombe raide mort. Alors elle courait se jeter dans le Danube. C'était un beau livre. Très triste. Il m'a bien fait pleurer.

– Absurde ! coupa Heidelberger. Qu'est-ce qu'une femme comprend ? Qu'y a-t-il d'intéressant là-dedans ? » Et, s'adressant à Gurdweil : « Vous voyez, Herr Doktor ? Du bavardage et des sornettes ! Et pour qui, je vous le demande ? Seuls des idiots peuvent écrire pour d'autres idiots qui vont les lire parce qu'ils leur ressemblent ! Je n'ai pas raison ?

– On ne peut pas généraliser, dit Gurdweil, évasif, il existe de meilleurs livres. Mais pourquoi voulez-vous qu'on n'écrive pas ce genre de livres, puisqu'il se trouve des lecteurs pour les apprécier ? Et quand bien même certaines personnes ne les trouveraient pas intéressants, ce n'est pas la preuve que les livres ne valent rien en général. C'est comme si un homme sain possédant ses deux jambes ne voyait pas l'utilité que peuvent avoir des béquilles, alors que l'unijambiste ne peut vivre sans elles. C'est toujours ainsi. Les hommes sont aussi différents dans leur nature physique et morale que dans leurs besoins : à chacun selon sa nature. »

Gustl acquiesça avec enthousiasme :

« Très juste ! Herr Gurdweil a parlé sagement et il n'y a rien à redire ! » Gurdweil voulut en profiter pour tenter une sortie.

« Je dois m'enfuir maintenant !

– Qu'est-ce qui presse ? protesta son hôte. Restez encore un peu ! Puisque vous êtes déjà là... » Et Gustl d'enchaîner : « Oui, Herr Gurdweil, restez ! »

Mais Gurdweil fut ferme. Soudain agité, il voulait rentrer le plus vite possible. Secrètement, au fond de son cœur, il était persuadé que Thea

l'attendait. Il en était sûr parce que c'était ce qu'il souhaitait de tout son être et rien au monde n'aurait pu le retarder plus longtemps.

« Eh bien alors, *servus*, mon frère ! finit par concéder Heidelberg. Donnez le bonjour à votre bourgeoise de la part de Heidelberg Franzl ! Pourquoi ne viendriez-vous pas avec elle un de ces jours ? Je suis curieux de la rencontrer. Mais ne nous faites pas languir trop longtemps ! Venez la semaine prochaine, ou même avant, si possible – quand vous voudrez ! Gustl est toujours à la maison...

– Oui, oui, Herr Doktor, je reste à la maison. Ça me fera très plaisir ! » renchérit Gustl en serrant la main de Gurdweil avec une particulière insistance.

Il était presque 6 heures quand il arriva chez lui. Thea n'était toujours pas là et Frau Fisher l'informa qu'elle ne l'avait pas vue de la journée. En revanche, il fut assailli, à la minute même où il entra, par le souvenir de la gifle du matin, encore suspendu dans l'air de la chambre, dans l'attente de son retour, semblait-il. Aussi désœuvré qu'une âme en peine, Gurdweil se laissa tomber sur une chaise près de la table, la même chaise où Thea s'était assise avant de le gifler. Son retour précipité lui apparaissait maintenant bien ridicule. Un irrépressible désespoir s'empara de lui, un désespoir auquel il était impossible d'échapper. Tout lui paraissait vain et superflu : aussi bien ses propres faits et gestes que les autres hommes et les objets qui l'entouraient. Et il tendait à croire que tout demeurerait ainsi, jusqu'à la fin des temps : vide, futile et insignifiant. Machinalement, il chercha fébrilement du tabac au fond de la poche de son manteau, comme s'il en allait de son salut. Ne sachant quoi faire, il demeura vissé sur son siège à tirer si fort sur sa pipe qu'au bout d'un moment un lourd nuage de fumée grise et sale se forma au-dessus de sa tête et envahit la pièce avant de s'évanouir au-dehors par la fenêtre ouverte. Le crépuscule pénétra lentement à l'intérieur et un profond silence s'installa, un pénible et douloureux silence. C'était un jour de repos que ne perturbait pas, en bas de la rue, le grincement et le gémissement quotidiens des rames bondées du tramway. Gurdweil n'entendait plus que les bruits feutrés et distants de la ville, perçus plus par l'imagination que par les sens, comme s'ils

émergeaient de son âme même. Il fumait, prostré sur sa chaise. Mais le sang irriguait encore ses veines et au fond de lui le secret désir de vivre transformait peu à peu son extrême désespoir en une subtile mélancolie qui n'avait paradoxalement rien de désagréable. Oui, et même une pointe d'espoir, la plus pâle lueur d'espoir commença à irradier son âme comme une transfusion sanguine. Il devait exister encore un certain nombre de choses que l'on pouvait changer ! Il y avait ici et là des sources d'espérance. Ne serait-ce qu'un enfant !... Cet enfant, il est vrai, n'était pas encore venu au monde, et il était difficile de savoir quand il y viendrait. Mais s'il arrivait, même si cela prenait plus d'un an... Pourquoi pas ? Ils étaient tous les deux en bonne santé, Thea comme lui ! Tout s'améliorerait, c'était certain ! Outre le fait – et le cœur de Gurdweil faillit éclater à cette pensée – qu'un enfant rapprochait naturellement les parents, Thea resterait davantage à la maison et elle aimerait l'enfant, leur enfant. Peut-être même pourraient-ils échanger leur chambre pour un appartement, un appartement d'au moins deux pièces avec cuisine, il le faudrait... Impossible d'habiter dans une seule pièce avec un bébé... Et il avait lui aussi son œuvre à accomplir, il lui faudrait s'y mettre une fois pour toutes, et pour cela il lui fallait son coin à lui. Oui, il allait travailler dur, il se consacrerait entièrement à son œuvre, à sa femme et à son fils (il ne doutait pas un instant que ce serait un fils !). Et s'il travaillait convenablement, il gagnerait suffisamment de quoi vivre et n'aurait plus à être l'esclave du Dr Kreindel ou de quidams de la même espèce ! Et Thea aussi, fatiguée au fond de besogner pour son avocat, pourrait enfin se rendre tout à fait disponible pour leur enfant...

Du voisinage lui parvinrent les sons frénétiques d'un piano, dans lesquels Gurdweil reconnut immédiatement une valse très sentimentale de Chopin. Dans leur chassé-croisé endiablé, les notes rompirent le silence de la chambre, comme si elles l'envahissaient intentionnellement par une fente invisible du plafond : elles tourbillonnaient, se croisaient, se heurtaient dans

la pièce, en se mélangeant à l'ombre du crépuscule et à la fumée du tabac. Soudain les visages de Thea et de l'enfant se mirent à tourner follement devant les yeux de Gurdweil. Les cheveux défaits de Thea l'effleuraient quand elle se rapprochait de lui, fouettant agréablement son visage. Et leur fils, celui de Thea et le sien, blond comme sa mère, de la blondeur d'une pelure d'oignon, dansait avec elle, le visage rieur, éclatant de bonheur. Gurdweil se souvint tout à coup qu'il avait acheté une petite voiture pour l'enfant et qu'il l'avait laissée dans la cuisine – comment avait-il pu l'oublier jusqu'à présent ? Il entra dans la cuisine – la cuisine de la maison paternelle – pour découvrir à regret que la voiture avait disparu. Il était pourtant sûr de l'avoir laissée là, dans le coin de gauche, entre le mur et le buffet, et voilà qu'elle n'y était plus. Gurdweil chercha encore partout, il ouvrit même les portes du buffet, mais sans succès. Un inexprimable chagrin le submergea. Il sut qu'il mourrait de ce chagrin sans que cette certitude l'affligeât : ce qu'il voulait c'est que l'échéance arrivât de suite car il ne pourrait supporter ce terrible chagrin une seconde de plus. Puis il se rappela avoir vu sur le buffet un long radis noir, un magnifique radis qu'il pourrait donner au bébé... Cela le remplirait de joie, un si joli radis noir ! Gurdweil ouvrit de nouveau le buffet – oui, il y était encore ! Il le prit et le palpa, le soupesa : il était ferme et lourd, preuve que c'était un excellent radis ! Mais tandis qu'il continuait à l'examiner, il vit lentement s'animer la longue queue du radis, elle remuait de gauche à droite, exactement comme celle d'un animal, et tout à coup, au lieu de n'en voir qu'une, il vit trois, cinq, des milliers de queues qui remuaient et frétilaient dans tous les sens, s'enchevêtraient et lui chatouillaient tant le creux de la main qu'il finit par éclater de rire. Mais soudain Thea se dressa devant lui, écumante de rage, elle lui arracha le radis des mains en criant : « Quoi, tu allais lui donner un radis ? Le bébé meurt de soif et tu veux lui donner un radis piquant ? Sais-tu ce que dirait de ça le doyen Schramek ? » Elle enfonça le grand radis dans la bouche de Gurdweil, en hurlant comme elle seule savait le faire :

« Eh bien, mange-le, toi, toi, toi ! » Gurdweil faillit s'étouffer, sa bouche était pleine et il ne pouvait plus respirer. « C'est ma fin », pensa-t-il.

On frappa dehors une première, puis une seconde fois et la porte s'ouvrit. La pièce était plongée dans l'obscurité, mais en face, dans l'une des chambres de l'hôtel, la lumière était déjà allumée. Gurdweil était assis de profil à la porte, la tête affalée sur la table, telle une masse informe.

Le Dr Astel et Lotte Bondheim entrèrent.

« Ohé ! Gurdweil, est-ce ainsi qu'on reçoit des invités ? » s'écria le Dr Astel.

Gurdweil se réveilla dans un sursaut.

« Ah ! la lumière..., bégaya-t-il. J'ai oublié d'allumer... Je ne sais pas ce qui m'est arrivé... Mais asseyez-vous, les enfants, asseyez-vous, s'il vous plaît ! »

Il fit le tour de la pièce dans le noir, comme s'il cherchait quelque chose, puis avisa sur la table de chevet, entre le lit et le poêle, une lampe à pétrole qu'il posa sur la grande table au milieu de la chambre en disant :

« Très bien, excellent !... La bonne idée, la merveilleuse idée de venir ainsi à l'improviste ! »

Il alluma la lampe et tendit la main à ses amis. Ils s'assirent, le Dr Astel à côté de la table et Lotte sur le canapé. Gurdweil, dont la gêne persistait, continuait à s'affairer comme si une tâche urgente l'appelait.

« Où est Thea ? demanda Lotte.

– Thea ? Elle doit arriver d'un instant à l'autre, mentit Gurdweil effrontément. Elle sera là dans une minute. Elle est allée chez ses parents... Et vous, mes très chers ? Comment allez-vous ? »

Et, se tournant vers Lotte :

« Quand es-tu revenue de la montagne ? T'es-tu bien amusée ?

– Oui, pas mal ! Je suis rentrée il y a quatre jours. Et toi, tout va comme d'habitude ?

– Oui, comme d’habitude, naturellement ! Mais toi, Lotte, tu parais en pleine forme et tu m’en vois ravi, enchanté ! Allez, raconte ce que tu as fait là-bas. Oh ! J’ai complètement oublié : que préférez-vous, thé ou café ?

– Non, rien ! répondit Lotte. Ne te dérange pas ! Nous sortons du café. »
Ce que le Dr Astel confirma : « Assieds-toi, mon vieux, on n’a besoin de rien.

– Et Thea, que fait-elle ? s’enquit Lotte malicieusement.

– Rien de spécial. Elle travaille.

– En revanche, toi, Gurdweil, dit Lotte avec sollicitude, tu n’as pas bonne mine. Quelque chose cloche ?

– Rien. Je ne pense pas avoir plus mauvaise mine que d’habitude, répliqua Gurdweil qui, ne supportant pas ce genre d’allusion, s’empressa de changer de sujet. Êtes-vous venus directement de la maison ? dit-il en regrettant aussitôt de paraître manquer de discrétion.

– Non, nous étions au Prater, répondit simplement Lotte. Nous pensions d’abord monter chez toi, mais nous avons eu peur de ne pas te trouver, par un temps pareil !

– En effet, je n’étais pas là. Je ne suis revenu qu’il y a une demi-heure. »

Gurdweil s’assit sur le bord du canapé à côté de Lotte et, l’interrogeant du regard, il lui dit avec un sourire :

« Tu es encore plus belle ! Beaucoup plus belle ! Et ton nouveau chapeau te va à merveille ! »

– Eh bien, Gurdweil, plaisanta Lotte, commencerais-tu dans ton vieil âge à me faire des compliments ? Je ne t’ai jamais connu aussi galant !

– Rien à voir avec des compliments ! Je dis ce que je pense, sans une once de flatterie.

– Nous savons depuis longtemps que Lotte est belle, ajouta le Dr Astel. C’est un fait reconnu.

– Toi aussi ? s’écria Lotte, espiègle. Mais c’est un véritable complot ! »

Puis elle entreprit de questionner Gurdweil sur ses travaux littéraires. Elle venait, au cours de ses vacances, de lire la dernière nouvelle qu'il avait publiée et en avait gardé une impression inoubliable. Quelle excellente histoire, une nouvelle de tout premier ordre ! Elle le pensait sincèrement ! Le Dr Astel souscrivit à cet enthousiasme, tout en relevant de légères imperfections qui n'enlevaient rien à la qualité de l'œuvre, mais qu'il faudrait éviter à l'avenir. Gurdweil se plaignit de ne pas avoir le temps de travailler. Le soir, en rentrant à la maison, il se sentait littéralement épuisé et ne pouvait pas se concentrer convenablement. Et voilà pourquoi il écrivait si peu en ce moment. Il ne raconta pas, bien entendu, que Thea, dans une crise de rage, lui avait déchiré un jour un manuscrit presque achevé et que, depuis, il était contraint de travailler en secret, quand elle dormait ou sortait, et de cacher ses manuscrits. Il ne pouvait pas le leur dire, mais le Dr Astel et Lotte comprirent d'eux-mêmes que Thea était responsable de son incapacité à travailler comme il le souhaitait.

C'est alors que Thea fit une entrée impromptue. Elle faillit embrasser Lotte comme si elle retrouvait, après une longue absence, sa meilleure amie.

« Je suis si contente de vous voir tous les deux, s'exclama-t-elle. Je pensais justement à vous tout à l'heure dans la rue. »

Gurdweil se félicita qu'elle eût choisi précisément ce moment pour rentrer. Il se sentait lui-même un peu mal à l'aise de la revoir après ce qui s'était passé et il s'imaginait que la présence d'étrangers serait particulièrement appréciée par Thea, sans nul doute encore plus gênée que lui. Mais Thea ne montrait aucun signe d'embarras. Elle semblait avoir déjà tout oublié. Elle s'adressa à son mari :

« Mais pourquoi n'as-tu rien offert à nos invités, mon lapin ? » Sa voix douce réchauffa tendrement le cœur de Gurdweil.

« Je leur ai proposé une tasse de café et ils ont refusé. Mais je suis prêt à leur en préparer s'ils le désirent. »

Les invités refusèrent à nouveau.

Thea ôta son chapeau de feutre noir et le jeta sur le lit. Elle recoiffa en arrière, d'une main experte, ses longs cheveux blonds et lisses, ce qui lui donna l'air d'un poulet déplumé. Thea n'était pas belle, d'aucuns l'auraient même considérée laide. Sans chapeau et avec ses cheveux tirés, elle était d'une laideur qui sautait aux yeux. Son visage très pâle semblait nu, un visage allongé avec un front plutôt haut. La distance entre son petit nez retroussé et son menton plat et carré paraissait immense, un espace lisse et vide à peine interrompu par des lèvres minces. Quelque chose manquait dans cet espace, peut-être une grosse moustache...

Thea alluma une cigarette à la flamme de la lampe à pétrole, tira à elle une chaise pour s'asseoir en face de Lotte, les jambes croisées.

« Vous avez un nouveau chapeau. Un peu trop clair pour vous, je trouve... Une teinte plus sombre vous irait mieux...

– Non, dit Lotte. J'en ai essayé un plus foncé et il ne m'allait pas. D'ailleurs, celui-ci plaît à tout le monde. C'est l'opinion des hommes qui compte..., conclut-elle dans un sourire.

– L'opinion des hommes ? Qu'en savent-ils, les hommes ? protesta Thea. Les hommes ont été frappés de cécité, prononça-t-elle d'un ton biblique tout en décochant une œillade au Dr Astel.

– Allons, n'exagérez pas, Thea, rétorqua ce dernier. Pour qui les femmes sont-elles belles, sinon pour les hommes ? S'ils n'existaient pas, vous pourriez faire vos bagages ! Je voudrais vous voir vous débrouiller sans hommes !

– Nous pourrions très bien survivre sans eux, je vous assure !

– Peut-être vous... vous êtes exceptionnelle. Mais d'autres femmes ne seraient pas de cet avis.

– À quoi bon des discussions absurdes ! intervint Gurdweil. Hommes et femmes ont été créés les uns pour les autres et ils ont mutuellement besoin les uns des autres, un point c'est tout.

– Et vous, Lotte, s'enquit Thea, mi-sérieuse, mi-ironique, vous ne pensez pas vous marier prochainement ?... Il me semble avoir entendu des bruits... »

Lotte sourit. « Il me faudrait d'abord vous consulter en premier, pour voir si la chose en vaut la peine... Avec toute votre expérience... six mois de mariage !

– Mon expérience se limite à mon lapin de mari, ce qui ne me permet guère de généraliser... À moins que vous n'ayez l'intention de l'épouser, lui ? Chose que je ne saurais vous recommander ! »

La conversation n'était pas du goût de Gurdweil. Un sourire gêné aux lèvres, il contemplait le bout de ses chaussures comme si elles détenaient la clef d'une énigme. Soudain, le canapé sur lequel il était assis devenait dur et inconfortable.

« Vous-même, Thea, vous ne sauriez être un exemple, dit le Dr Astel amusé. Ce qui est vrai pour vous ne l'est pas forcément pour une autre femme... »

Gurdweil l'interrompit en se levant bruyamment. « As-tu une cigarette ? » demanda-t-il. Il prit la cigarette et se planta à côté de la table.

« Devine qui j'ai rencontré cet après-midi, mon lapin ? Perczik. Il t'envoie ces amitiés. Nous avons fait quelques pas ensemble. Quel type ridicule... »

« Tiens, le voilà lui aussi, cette petite ordure ! » se dit Gurdweil. Il ne savait que trop bien ce que Thea entendait par « ridicule ». Chaque fois qu'elle traitait quelqu'un de « ridicule », c'est qu'elle le trouvait intéressant. Pourquoi se croyait-elle obligée de lui raconter ces choses-là ?

« Il n'est pas du tout ridicule, protesta-t-il, simplement un peu limité. » Mais avant d'avoir fini sa phrase, il la regretta et, furieux de sa stupidité, il rectifia : « Tout homme n'est-il pas un peu ridicule, chacun à sa manière ?

– Il m'a raconté des histoires bizarres, poursuivit Thea avec un sourire significatif, sur sa vie de famille. Fascinant...

– Quels sont vos projets à présent, les enfants ? demanda le Dr Astel en se levant. Pourquoi ne pas venir avec nous ? Il fait si beau ! »

Tout le monde tomba d'accord. Il était déjà 8 heures. Le Dr Astel, qui avait faim, suggéra d'aller d'abord au restaurant et d'aviser ensuite. Il les emmena dans un excellent établissement au coin de Heinestrasse, où ils mangèrent tous de bon cœur, à l'exception de Gurdweil. Puis ils se rendirent au Prater.

Les foules de gens qui entraient et sortaient du Prater baigné d'une vive lumière orange lui donnaient des allures de fourmilière. Une foule dominicale composée d'ouvriers, d'employés de bureau, de domestiques, avides d'excitation et d'aventures propres à compenser une sinistre et monotone semaine de travail. Le Prater vibrait de milliers de voix mêlées aux grincements des orgues de Barbarie et aux coassements des bateleurs qui vantaient toutes sortes d'attractions : clowns bariolés, singes, nains, femmes géantes, faux Nègres et faux Indiens, athlètes d'un jour aux bras musclés de bouchers d'abattoir, personnages de cire enfermés dans des coffres de verre, acrobates en collants couleur chair, faiseurs de miracles et magiciens, avaleurs de sabres. Tout ce monde vous invitait avec des cris assourdissants et des lumières aveuglantes : « Entrez, mais entrez donc mesdames, messieurs, ne ratez pas l'occasion de votre vie ! » Il y avait aussi des puces savantes, des tas de balançoires et de manèges, des stands de tir avec des prix dérisoires pour les gagnants, des cirques de second ordre et des salles de cinéma affichant des « westerns », des montagnes russes, une grande roue, des cabarets bon marché, des vendeurs de saucisses chaudes, de pâtisseries et de gâteaux, des bars, des ivrognes titubants et des prostituées de bas étage – de quoi satisfaire les goûts simples et naïfs du petit peuple. Mais, derrière tout cela, derrière les marchands de plaisirs et leurs clients, couvaient la pauvreté, la souffrance et la maladie, le vrai et permanent noyau, la quintessence de ces vies – c'est ce que ressentit Rudolf Gurdweil au moment où ils franchirent le seuil du Volksprater et la

respiration lui manqua. Une mortelle solitude s'empara de lui, une veine commença à battre furieusement dans sa tempe. Il s'agrippa au bras de Lotte avec une telle violence que cette dernière s' alarma : « Que se passe-t-il, Gurdweil ?

– Rien, rien ! » murmura-t-il en ajoutant aussitôt : « C'est tout ce monde... »

Thea et le Dr Astel précédaient Lotte et Gurdweil. Ils passèrent sous le pont d'une voie ferrée et débouchèrent dans la Hauptallee où le pâle éclairage de rares réverbères s'évanouissait aussitôt dans l'épaisse obscurité des massifs d'arbres en bordure. C'était une soirée étoilée, fraîche, mais d'une fraîcheur un peu humide. À mesure qu'ils avançaient dans l'avenue, les clameurs du Prater s'atténuaient pour ressembler au ronronnement lointain d'une gigantesque usine. Lotte et Gurdweil marchaient en silence. Ici et là, les rires étouffés d'un couple d'amoureux cachés entre les arbres trouaient la pénombre. De temps à autre, un policier solitaire surgissait brusquement des ténèbres, bondissant sous leur nez à la manière de l'un de ces malfaiteurs qu'il était chargé de poursuivre ; il fixait d'un regard noir les promeneurs, puis disparaissait de l'autre côté de l'allée.

Soudain Lotte dit d'une voix douce :

« J'ai souvent pensé à toi, Gurdweil, là-haut à la montagne. J'avais le temps de penser et le silence des hauteurs favorise la méditation. Je me suis dit que tu aurais un destin difficile... » Elle s'interrompit un instant, puis reprit : « Je ne sais pas pourquoi, mais dès le premier instant de notre rencontre, j'ai senti quelque chose de sombre et de mystérieux dans ta personnalité, dont tu n'as peut-être pas conscience. Peut-être devrais-je l'appeler ton "être métaphysique"... Je n'ai jamais senti rien de pareil chez un autre. Et j'ai peur. Non de toi mais pour toi... Cette peur est devenue plus fréquente ces derniers temps, presque constante. Ce n'est plus comme avant, quand elle ne faisait que me traverser l'esprit. Elle s'est installée en moi et ne veut plus me lâcher... Souvent, alors que je suis en train de lire,

de coudre ou de parler avec quelqu'un, je me trouble sans raison apparente et aussitôt après la peur réapparaît : "Peut-être lui est-il arrivé quelque chose !" ... Et je n'ai plus de repos tant que je ne t'ai vu et constaté qu'il ne t'est rien arrivé ! ... C'est comme si tu te trouvais en danger permanent... »

« Je n'ai jamais la paix, songea Gurdweil. Partout où je vais, c'est toujours pareil... » Mais les propos chaleureux de Lotte eurent néanmoins pour effet de dissiper un peu son impression de solitude et sa détresse. Il serra inconsciemment le bras de la jeune femme comme pour la remercier. Feignant une subite gaieté, il s'écria :

« C'est absurde, Lotte ! Il n'y a aucune raison de s'inquiéter ! Que peut-il arriver à un vieux mécréant comme moi ?... »

Lotte se tut. Ils passèrent devant Le Troisième Café et continuèrent à marcher sur le gravier crissant. Il devait être 9 heures et demie. Thea et le Dr Astel revinrent vers eux et le Dr Astel les invita à venir boire un verre chez lui. L'invitation fut acceptée et ils prirent tous le tram le plus proche pour revenir en ville.

Le Dr Mark Astel était associé à son frère aîné qui avait une solide réputation d'excellent avocat. Depuis plus d'un an, son nom figurait aussi sur la plaque de cuivre à la porte du numéro 7 de Wollzeile : « Dr Richard et Dr Mark Astel, avocats à la cour. Droit commercial et criminel ». Il était né et avait grandi dans une famille bourgeoise de Vienne. Son éducation avait suivi la filière normale, du collège à l'université, et à l'âge de vingt-deux ans il avait obtenu son diplôme sans difficulté ni distinction particulière. Il avait eu, dès le départ, un avenir dessiné conformément à la tradition familiale et à son caractère raisonnable : le Dr Mark Astel aurait la même existence bourgeoise, aisée et tranquille que son frère et leur père qui avait été aussi avocat. Même pendant la guerre, la chance l'avait servi. Fait prisonnier quelques semaines à peine après sa mobilisation, il avait passé la durée des hostilités dans un camp en France. Depuis six ans et son retour de captivité, il travaillait avec son frère et tout allait pour le mieux, à l'exception de sa liaison avec Lotte Bondheim qui l'acceptait ou bien le rejetait au gré de son humeur fantasque, rendant toute décision impossible.

Il possédait son propre appartement dans Karlsgasse – trois pièces spacieuses, décorées avec goût, une cuisine et une entrée – que lui avait abandonné deux ans plus tôt son frère après son mariage.

Astel fit entrer ses invités dans le salon où les accueillit l'odeur un peu humide et renfermée des pièces que l'on n'aère pas.

Jetant des regards curieux autour d'elle, comme pour souligner qu'elle y venait pour la première fois, Thea s'écria :

« Quel adorable appartement, docteur ! Si j'étais de nature jalouse, je vous l'envierais !

– Ce qui ne m'empêcherait pas, naturellement, de m'y sentir tout aussi à l'aise », répliqua son hôte avec humour.

Il posa sur la table une bouteille ventrue de Bénédictine et deux bouteilles de muscat extraites d'un dressoir aux portes vitrées. Puis il sortit des verres de cristal irisé au pied long et gracile comme des tiges de fleurs, une boîte de cigarettes et un mélange d'amuse-gueules dont il avait toujours une provision à la maison.

« Je peux vous offrir du café ou du thé si vous le préférez », dit-il en s'asseyant à son tour.

Lotte ôta son chapeau et son manteau pour jouer la maîtresse de maison. « Elle a changé en l'espace de quelques mois, pensa Gurdweil en observant les gestes gracieux de Lotte. Elle est devenue plus calme. » Elle s'installa à côté de lui. Ils trinquèrent et retrinquèrent. L'atmosphère se détendit très vite et les langues se délièrent. Le Dr Astel se mit à raconter des histoires drôles, indifférent au fait que la plupart d'entre elles étaient fort « risquées ». C'était un merveilleux conteur qui savait mettre l'accent là où il fallait et ils s'esclaffèrent tous comme s'ils se libéraient d'invisibles chaînes. Le rire aigu et fort de Gurdweil se prolongea longtemps après que les autres se furent tus. Son hilarité excessive semblait moins résulter des plaisanteries scabreuses que d'un besoin nerveux trouvant prétexte à s'exprimer. Affalé, les épaules rentrées, la tête fléchie sur la poitrine, son corps entier tremblait de rire... Thea se renversa sur sa chaise, jambes croisées et mains nouées derrière la nuque, et fixa un point invisible du plafond. Elle avait le visage empourpré. Lotte jouait machinalement avec son verre vide et le Dr Astel avec la boîte à cigarettes tout en continuant à raconter ses anecdotes.

Au bout d'un moment, le Dr Astel se leva et apporta de plus grands verres qu'il remplit de vin. Gurdweil vida le sien d'un trait sans regarder personne. La tête toujours baissée, il se mit à fredonner en sourdine.

« Hé ! Les enfants ! lança Thea. Réveillez-vous ! Pourquoi avez-vous l'air si mélancolique, Mark ? » (Lotte remarqua qu'elle appelait Astel par son prénom.) « Et toi, mon lapin ? Que vous arrive-t-il, les hommes ? »

Gurdweil leva imperceptiblement la tête et regarda sa femme d'un air stupide. Il esquaissa même un pauvre sourire absurde qui ressemblait davantage à une grimace larmoyante. Le Dr Astel entonna une chanson populaire. Sa voix, quoique pas très forte, ne manquait pas d'agrément. Il chantait avec élégance, faisant palpiter les ailes de son grand nez.

Thea joignit sa voix un peu vulgaire et discordante à la sienne. Puis Lotte l'imita. Mais elles semblaient chanter plus par obligation que par réel enthousiasme, et finalement elles se turent.

Soudain Gurdweil prit la parole et tous tournèrent vers lui un visage étonné, comme si un sourd-muet s'était mis à parler.

Sans lever même la tête, il déclara d'un ton convaincu :

« Les petites choses, voyez-vous, ne sont pas importantes... Elles ne doivent pas être prises au sérieux... C'est ce que j'ai toujours dit. Mais pourtant, elles sont nécessaires... nécessaires à l'e-ssen-tiel... C'est ainsi ! Mais si l'essentiel manque, alors quoi, hein ?... » Gurdweil avait maintenant redressé la tête pour interroger les autres : « Que se passe-t-il si la chose essentielle manque ?... Versez-moi encore à boire, Doktor ! Hi hi ! »

Il but une gorgée de vin et reprit :

« Prenez par exemple un bébé... Un bébé est quelque chose de concret, il existe, indiscutablement... Vous avez donc un bébé et vous lui achetez un jouet... Un ours, un train, une auto, un r... radis, oui, pourquoi pas un radis noir, hi hi !... Un bébé aime aussi les radis ! Pour jouer, bien sûr, seulement pour jouer... Mais s'il n'y a pas de bébé, puis-je manger moi-même le

radis ?... Et si je n'aime pas les radis ? Si je ne les aime pas du tout ? Que se passe-t-il ? Le Dr Kreindel aime à répéter : au lieu que les petits restent debout, ce sont les grands qui devraient s'asseoir, comme dit Schiller... Hi hi, le Dr Kreindel aime les citations ! Thea en sait quelque chose...

– De quoi parles-tu, mon lapin ? dit Thea en riant. Viens, que je te donne un baiser ! Tu es vraiment trop mignon aujourd'hui ! » Et elle pencha à l'oblique son grand corps vers Gurdweil qui recula comme pour esquiver un coup.

« Non, pas de ça ! protesta-t-il. Pas de ça ! Ce n'est pas le moment... N'est-ce pas, Doktor ? Vous êtes mon ami, je sais, même si vous êtes un peu madré et tordu comme tous les avocats... et même un peu stupide : ne niez pas ! C'est la vérité ! » Gurdweil fendit l'air d'un grand geste de la main. « Mais je vous aime tel que vous êtes ! Vraiment ! » Et il sourit béatement.

« Mon cher Gurdweil, s'écria Astel en riant, vous me flattez trop !

– Mais non ! Mais non, ce n'est rien ! »

Gurdweil se leva, passa devant Lotte et vint se placer de l'autre côté de sa chaise :

« Lotte, tu es une âme pure. Buvons à notre santé à tous les deux ! »

Il prit un verre qui n'était pas le sien et trinqua avec Lotte. Lotte le regarda avec pitié.

« Allez, bois, insista Gurdweil. Tu ne veux donc pas boire avec moi ? Tu veux m'insulter ? »

Lotte but une goutte de vin. Thea mit son bras autour du cou du Dr Astel et lui murmura quelque chose à l'oreille. On n'entendit que la réponse : « Plus tard ! Plus tard ! »

Gurdweil s'assit en face sur le canapé et reprit la parole :

« Vous pensez tous que je suis ivre, avouez-le ! On essaye toujours de vous faire passer pour ivre ou fou... Je suis simplement gai... vraiment très gai ! Je peux même rire, si vous voulez : ha ha ha ! N'est-ce pas, Thea ? Ma mère répétait : un enfant doit jouer avec les autres enfants et être gai ! Et me

voilà donc gai... Et comment ! Et si l'un de vous veut danser, je suis prêt ! Tout de suite ! Fin prêt ! » Il se leva et s'approcha de Thea : « Tu veux ? Tu n'as qu'à dire : je veux !

– Quoi ? dit-elle en riant.

– Rien ! Je veux simplement que tu sois gaie... Parce que je t'aime très fort, tu le sais bien.

– Je ne suis pas du tout triste, mon lapin ! Tu vois bien que je suis follement gaie !

– Bien ! Très bien ! Et tu ne m'en veux plus ? Tout est oublié ?... Voistu, je craignais que tu m'en veuilles... Mais à présent tout va bien !

– Ne bois pas tant, Gurdweil ! s'écria Lotte en lui prenant le verre des mains. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu deviens fou !

– J'ai soif, c'est tout... Laisse-moi boire ! »

Il attrapa la bouteille et la porta à ses lèvres, mais le Dr Astel la lui arracha avant qu'il en ait bu plus d'une gorgée.

– Tu nous fais honte, Gurdweil ! Ici on boit dans des verres, pas au goulot ! »

Gurdweil sourit avec dédain. « Pourquoi se gêner ? dit-il. Écoute, Doktor, pourquoi ne prendrions-nous pas tous un autre verre, après quoi tu nous jouerais quelque chose au piano, hein ? On veut danser, Thea et moi, hi hi... » Et il gloussa bruyamment.

Lotte s'était mise à sangloter doucement sans que personne le remarque tout d'abord, mais à présent son corps était secoué de hoquets. Derrière ses mains qui lui cachaient les yeux, on voyait frémir sa bouche charnue et sur chaque joue ruisseler ses pleurs. Minuit sonna au clocher de l'église de Karlsplatz, et ce fut comme si ces coups réguliers de carillon prononçaient une inexorable sentence.

Le Dr Astel bondit de sa chaise, étreignit Lotte et lui caressa tendrement les cheveux.

« Qu'y a-t-il, Lotterl ? dit-il d'un ton câlin, comme s'il s'adressait à une petite fille. Quelqu'un t'a fait du mal ? Non, peu importe... Ne t'en fais pas. Ça va passer ! Tout ira bien d'ici une minute. »

Thea se leva aussi et se mit à marcher de long en large en ricanant. Une porte claqua dans le couloir. Lotte essuya son visage en feu avec un mouchoir et se força à sourire :

« Ce n'est rien. Rien du tout ! Les nerfs... Ça va déjà mieux ! »

Assis à l'autre bout de la table, sur la chaise que venait de quitter Thea, Gurdweil, la mine grave, contemplait la scène avec un intérêt soutenu. Quelque chose lui échappait. Pourquoi Astel se trouvait-il soudain aux côtés de Lotte ? Il aurait dû réagir tout à fait autrement !...

Pendant ce temps, Lotte avait repris son calme.

« Incompréhensible, marmonna Gurdweil, tout à fait incompréhensible... comme tout le reste... »

Il se rapprocha de Lotte et annonça, le doigt en l'air :

« Cette nuit est faite pour se réjouir !... Ceux qui ne se réjouissent pas la nuit ne se réjouiront pas non plus le jour ! »

Lotte avala une gorgée de vin et dit : « Assieds-toi près de moi, Gurdweil. Tu es vraiment le plus gai de nous tous... »

– Vous ne devriez pas boire, ma chère, dit Thea, étouffant un ricanement, c'est mauvais pour vos nerfs. Beaucoup de gens ne le supportent pas. »

Lotte feignit de ne pas entendre. Le Dr Astel s'assit au piano et tapota quelques notes d'une nouvelle opérette, doucement, à cause de l'heure tardive. Gurdweil battit la mesure du pied. Il commença même à se trémousser sur place, de manière d'autant plus ridicule qu'il ne savait pas danser. Quand le Dr Astel s'arrêta, Thea, debout à côté du piano, lança à la cantonade, pour que tout le monde pût entendre : « Vous vouliez me montrer votre appartement, Doktor ! Pourquoi pas maintenant ? » Ils se retirèrent dans l'autre pièce sous l'œil soupçonneux de Lotte. Le rire de

Thea, un instant après, lui fit l'effet d'un coup de poignard. Incapable de rester en place, elle se précipita vers Gurdweil qui feignait de danser en fredonnant. Dans la chambre voisine, le rire s'éteignit brusquement. Lotte saisit la main de Gurdweil et l'entraîna sur le canapé.

« Assieds-toi, mon cher. C'est si dur, si dur... »

Gurdweil s'assit malgré lui et murmura : « Ah oui, Lotte ! Bien sûr !... »

D'un geste machinal, il posa sa main sur la tête de la jeune femme et lui caressa lentement les cheveux, comme pour la consoler de quelque chose. Le geste de Gurdweil procura à Lotte un plaisir inexprimable, au point qu'elle faillit de nouveau fondre en larmes. Mais elle se contrôla. Un silence épais régnait dans la pièce voisine.

« Où Thea a-t-elle disparu ? demanda Gurdweil.

– Thea ? » Lotte s'enflamma brusquement. « Tu as besoin de Thea ? Ne t'inquiète pas ! Tu ne la perdras pas, cette perle. » Elle s'arracha à lui : « Tu es un idiot, un irrécupérable idiot ! Tu mérites tout ce qui t'arrive, et bien davantage ! Vous êtes tous les mêmes ! Vous aimez ceux qui vous rendent la vie dure !... »

– Comment ? » s'étonna Gurdweil qui n'avait pas entendu un mot.

Lotte pleurait sans faire de bruit, laissant les larmes ruisseler le long de ses joues. Personne n'aurait pu la consoler. Elle se sentait totalement abandonnée, seule au milieu de la nuit, dans un monde immense et noir en compagnie d'un homme ivre dont le cœur continuait d'appartenir à une femme qui ne savait que le tourmenter. Gurdweil s'allongea sur le canapé et s'endormit à la seconde même, la tête sur la poitrine de Lotte qui fut prise d'une grande pitié pour elle-même et pour cet homme, cette chère âme tourmentée, couché sur elle comme un enfant. Elle se pencha, pressa ses lèvres sur ses cheveux. Puis elle se leva doucement, glissa sous la tête de Gurdweil un petit coussin de velours cramoisi, se dirigea vers la fenêtre et

contempla la rue déserte. Dans l'autre pièce résonnaient à nouveau les voix de Thea et du Dr Astel. Lotte s'essuya les yeux. Thea et Astel réapparurent.

« Regardez, Rudolfus s'est endormi ! Il faut rentrer, il se fait tard ! s'écria Thea en secouant Gurdweil sans réussir à le réveiller.

– Laissez-le dormir ici ! intervint Lotte. Pourquoi le traîner chez vous alors qu'il est si fatigué ?

– En ce qui me concerne, il peut rester ici, si le Doktor n'y voit pas d'inconvénient.

– Bien sûr que non, Thea, bien sûr que non ! Vous pouvez rester, vous aussi, si ça vous chante. Vous prendrez tous les deux ma chambre, et moi le canapé. »

Thea refusa. Elle ne pouvait bien dormir que dans son lit. Les deux femmes remirent leur manteau et leur chapeau et le Dr Astel se mit en devoir de les raccompagner.

La triste journée d'automne que l'on apercevait de la fenêtre donnant sur une petite cour imprégnait l'âme comme un épais brouillard. Sur le mur de brique en face, l'ombre tremblée du palais solitaire et insolite, miraculeusement parachuté dans cette cour marchande en plein cœur de la ville, semblait indiquer qu'un vent fort soufflait à l'extérieur, un vent ravageur dont cette ville avait le privilège.

Confortablement installé dans un fauteuil capitonné, devant sa table de travail au centre du bureau, le Dr Kreindel fumait un gros cigare couleur chocolat dont il avait gardé la bague rouge et or. Rudolf Gurdweil, son secrétaire et « bras droit », assis à un autre bureau accolé au mur, fumait aussi, mais une mince cigarette qui n'était pas du meilleur tabac, et cette différence résumait l'écart de situation entre les deux hommes. Le Dr Kreindel pouvait se permettre d'autres luxes, comme celui de donner libre cours à une humeur contrariée à la fois par cette triste journée d'automne et la perte de deux mille schillings, concédés à sa femme le matin même pour l'achat d'un nouveau manteau de fourrure plus à la mode que celui qui lui en avait coûté mille deux ans auparavant.

Le Dr Kreindel ôta son cigare de sa bouche, en contempla le bout consumé, le passa sous son nez pointu et en huma avidement la cendre encore chaude et aromatisée, tout en commentant avec une note de résignation dans la voix : « Ce sont toutes des dépensières, d'incorrigibles dépensières... Il n'y en a pas une seule de sensée... Elles n'ont que chiffons

dans la tête !... » Et, comme s'il était arrivé à une décision soudaine, il projeta la cendre d'une pichenette dans le grand coquillage qui servait de cendrier, se colla le cigare aux lèvres et braqua un œil du côté de Gurdweil qui travaillait, penché sur son bureau.

« Avez-vous écrit aux Éditions Rowohlt, Herr Gurdwein ? » (Quand il était de mauvaise humeur, il estropiait toujours son nom. Avec le temps, Gurdweil s'y était habitué et n'y prêtait plus attention.) « La lettre doit partir ce matin ! Sans retard !

– C'est déjà fait, répondit Gurdweil sans lever le nez.

– Bon ! » approuva le Dr Kreindel qui, après un silence, reprit : « À propos, comment va votre épouse ? Je l'ai rencontrée l'autre jour dans la rue, il y a deux semaines environ, pour être exact... Elle n'avait pas mauvaise mine, hi hi, en fait elle m'a paru radieuse ! » Et comme Gurdweil ne réagissait pas : « Oui, je vous l'assure, mon ami, le monde a été créé pour elles et elles seules. Les femmes, mon cher ! Elles en prennent vraiment le meilleur ! Que dit Heine ? “Noble créature, sur toute chair placée par Dieu pour régner...” Pensez-vous qu'elles aient des conflits spirituels comme nous ? Se soucient-elles d'autre chose que de leurs plaisirs ? Et pendant que nous torturons nos cervelles avec des questions philosophiques et autres, elles courent après les plaisirs terrestres...

– Qui se torture la cervelle avec des questions philosophiques ? s'enquit Gurdweil en tournant la tête. Personne que je connaisse...

– Allons, allons, mon ami, ne soyez pas si modeste ! » Le Dr Kreindel sourit derrière son cigare, satisfait d'avoir réussi à faire parler Gurdweil. « Mais comme je comprends votre modestie ! Mieux que personne ! Nous sommes faits tous deux de la même pâte... Non, non ne le niez pas ! C'est la pure vérité !... Ce sens de la modestie, voyez-vous, j'en connais toutes les mesures... L'envers et l'endroit, pour ainsi dire. Pour reprendre les mots de Lichtenberg : “Le génie se cache dans le secret de sa chambre, mais son parfum... etc.” Remarquable, hein ?... Mais revenons à notre sujet : les

femmes, Herr Gurdweil, les femmes en tout cas n'ont aucun goût pour la philosophie... Là, je suis tout à fait d'accord avec vous. Évidemment, je ne connais pas suffisamment votre épouse pour en juger. Peut-être s'y intéresse-t-elle, peut-être que non... Vous le savez mieux que moi. Mais les autres en général, y compris ma propre femme, elles s'intéressent à tout autre chose. "Soit à la moelle, soit à l'os...", comme dit le proverbe chinois...

– Vous possédez un fonds inépuisable de citations, Doktor Kreindel ! ricana Gurdweil. Et quelle mémoire !

– Comment ? De la mémoire, vous dites. Oh là là ! Déjà, à l'école primaire j'étais célèbre pour ma mémoire... Une mémoire parfaite ! J'étais fameux. Quelle mémoire, dites-vous, comme si vous découvriez l'Amérique ! Mais je pourrais par exemple vous citer de mémoire, hum... la nouvelle que vous avez publiée récemment, mot pour mot, hi hi... »

Une énorme nausée s'empara de Gurdweil, comme si un insecte répugnant lui rampait sur le corps. Il ralluma immédiatement le mégot éteint pendu au coin de sa bouche. Il était néanmoins condamné à écouter.

« Pas mauvaise, votre histoire, soit dit en passant, poursuivit Kreindel avec une grande satisfaction. Bien écrite, rien à redire ! D'abord : le style ! Un style classique, noble... le style d'un baron de naissance et d'éducation, on peut dire !... Du Goethe, pas moins. Je vous assure si je devais écrire la même histoire, je choisirais le même style et pas un autre. Une langue pure et raffinée : une perle ! J'ai toujours su que je pouvais compter sur vous, mon cher Herr Gurdweil ! Que dit Mörike à ce sujet ? "Si vous aimez quelqu'un, vous aimez aussi..." Vous connaissez certainement la suite ! »

Gurdweil se sentit incapable d'en supporter davantage. Le sang lui montait à la tête. « Qu'il continue une seule minute et je ne réponds plus de rien... » Il repoussa si fort sa chaise que le Dr Kreindel bondit en l'air : « Que vous arrive-t-il, Herr Gurdweil ? Vous voulez détruire la maison ? » Son geste avait un peu fait tomber la fureur de Gurdweil qui se força à

sourire, comme pour se punir d'avoir perdu son sang-froid. Au fond, que m'importe, pensa-t-il, laissons cet idiot débiter ses âneries ! Voyons ce qu'il a encore à me dire...

« En ce qui concerne l'histoire en soi, reprit le Dr Kreindel du même ton calme et avec la même mine satisfaite, je veux dire la conception de l'intrigue, l'enchaînement et l'ordre des événements, dois-je en faire l'éloge devant vous ? Vous savez mieux que moi qu'ils sont de tout premier ordre, au-dessus de toute critique, hi hi hi !... Klopstock l'exprime fort bien : "Ce que l'artiste lui-même dit de son œuvre, c'est..." On y voit la main d'un véritable artiste, la main d'un artiste inspiré... Vous avez en moi, mon cher Gurdweil, un lecteur dévoué ! Un lecteur qui se penche sur chaque mot et à qui rien n'échappe ! Voilà la sorte de lecteur qu'il vous faut, hi hi... En d'autres termes, un lecteur qui soit votre frère de cœur et d'âme, un frère jumeau qui puisse comprendre ce que vous essayez d'exprimer !... Ce lecteur, vous n'avez pas à le chercher très loin... Il est assis devant vous et vous parle ! Vous aurez beau chercher, vous n'en trouverez jamais un autre de mon espèce ! Et d'ailleurs, pourquoi chercher ? Nous savons parfaitement tous les deux que personne n'a besoin de plus d'un lecteur, le bon ! Or vous l'avez déjà en moi et en moi seulement, hi hi hi... Et si je ne me trompe, vous le dites vous-même, mon cher Herr Gurdweil, précisément dans cette nouvelle : "Seul l'homme, l'homme créateur donne leur valeur aux choses..." Une belle phrase, non ? Une perle, hi hi hi !... »

Gurdweil éclata soudain d'un énorme rire incontrôlable auquel fit aussitôt écho le Dr Kreindel comme à un signal attendu.

« Excellent ! Excellent ! » s'exclama le libraire en pleine hilarité. « Herr Doktor, dit enfin Gurdweil, puisque nous sommes désormais frères jumeaux, offrez-moi donc un bon cigare. Je suis surpris que vous n'ayez pas encore pensé que je pourrais aussi apprécier un de vos cigares !

– Bien dit, Herr Gurdweil, hi hi hi, très bien dit, des frères jumeaux en effet !... Un cigare ? Bien volontiers ! Mais cet après-midi, je n'en ai plus.

Cette fille dans votre histoire, Gertrude, qui ne commence à aimer Reinhold que lorsqu'il perd son œil droit, c'est un personnage vraiment intéressant... Un phénomène psychologique rare, qui n'attendait qu'un véritable artiste comme vous. Très franchement, hi hi, en ce qui me concerne, vous avez tapé dans le mille... J'avais ce sujet en tête depuis quelque temps, bien avant la publication de votre histoire, et moi aussi j'étais arrivé à la même conclusion que vous, absolument la même conclusion, croyez-le ou non ! Vous avez dit exactement ce que j'avais en tête. Sachez que, si je ne vous savais pas homme honnête, si je ne savais pas qu'une telle chose est hors de question, j'aurais pu vous soupçonner, hum... de me voler mes idées ! Ne vous méprenez pas, mon cher monsieur Goldweil, ce n'est qu'une façon de parler, bien entendu, de vous expliquer la manière identique dont nos esprits opèrent, c'est tout ! »

Gurdweil contemplait le Dr Kreindel avec le sourire, curieux de voir jusqu'ou il irait. Mais Kreindel était sur le point de conclure. Son excitation était tombée et, d'ailleurs, il sentait que Gurdweil n'avait rien compris à ses propos. Il se contenta donc de lui demander : « Et qu'écrivez-vous en ce moment, mon ami ?

– Rien, répliqua Gurdweil innocemment, je viens de terminer toutes les lettres.

– Pas mal du tout, hi hi hi !... Que dit Novalis ? “Le profond mystère d'un mot qui, etc.” Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je faisais référence à votre travail de création, hi hi hi... Dans quel projet littéraire êtes-vous présentement engagé ?

– Je ne suis actuellement engagé et ne m'engagerai à l'avenir dans aucun travail littéraire.

– Et pourquoi pas ? s'exclama le Dr Kreindel, s'enflammant à nouveau. Je ne peux pas croire que vous parliez sérieusement ! C'est impensable ! Vous n'allez pas me priver de ce grand plaisir ! Le seul plaisir, si je puis dire, que j'aie dans la vie ! Enfin quoi, c'est exactement comme si j'écrivais

moi-même ! Comme dans ce bureau, où vous faites apparemment toutes les écritures, alors qu'en réalité c'est moi qui écris !... »

Là-dessus, la femme du Dr Kreindel, une petite blonde très vive, entra en coup de vent dans un nuage de parfum et une bouffée d'air glacé, et, comme si elle poursuivait une conversation entamée à l'extérieur, s'écria immédiatement, en montrant son manteau de fourrure neuf : « N'est-il pas merveilleux ? Et regardez comme il me va bien, Paulerl ! Touchez comme il est doux ! Je l'ai mis tout de suite, il fait assez froid pour porter un manteau de fourrure, n'est-ce pas ? Et il est si léger, léger comme une plume ! On ne le sent pas plus qu'un peignoir de bain ! Il me faut maintenant un autre chapeau, un petit chapeau de feutre tout simple...

– Asseyez-vous un instant, ma chère, interrompit son mari, qui s'était levé à son arrivée. Comment voulez-vous que Herr Gurdweil travaille dans cette agitation ?

– Ah ! Herr Gurdweil ! » Elle le remarqua enfin et lui offrit une main gantée de blanc. « Pardonnez-moi. Je ne vous avais pas vu caché dans votre coin, ha ha ! Et que pensez-vous de mon nouveau manteau de fourrure ? Je viens de l'acheter, à l'instant même ! »

Gurdweil jeta un regard expert sur la fourrure brune et blanche. « Très belle ! Elle vous va très bien, madame ! dit-il.

– N'est-ce pas ? Touchez-la, je vous prie, Herr Gurdweil ! La dernière mode !

– Mais le chapeau ne convient pas, ajouta malicieusement Gurdweil. Il vous faudrait quelque chose de plus simple, une petite cloche noire, dirais-je...

– Bien sûr, bien sûr, je vais de ce pas en acheter une ! Vous voyez, Paulerl, Herr Gurdweil est un expert en mode féminine. Lui aussi pense que j'ai besoin d'un nouveau chapeau !

– Très bien, ma chère, faites donc ! Mais pourquoi cette hâte ? Vous pouvez l'acheter cet après-midi. Vous avez le temps ! Votre cloche ne

s'envolera pas !

– Non, non, il me le faut de suite ! Cet après-midi, je n'aurai pas une minute. À 3 heures la manucure vient, puis j'ai rendez-vous à 5 heures avec Malvina Holtzer, vous la connaissez, elle est rentrée hier de Munich. »

Le Dr Kreindel fit une dernière tentative : « Mais il est déjà midi. L'heure du déjeuner !

– Je n'en ai pas pour longtemps, insista sa femme. Un quart d'heure tout au plus. La boutique est à deux pas ! Rentrez à la maison et je vous suis. »

Le Dr Kreindel n'avait plus le choix. N'ayant pas réussi à retarder cette dernière « folie », il tendit l'argent, contraint et forcé, à son épouse qui disparut en un clin d'œil.

Gurdweil lui présenta les lettres à signer, puis il prit son manteau et son chapeau et sortit déjeuner. Dans la librairie, il fut arrêté en chemin par le sourire de la caissière.

« Vous allez déjà déjeuner, Herr Gurdweil ? Peut-être voulez-vous venir au concert ce soir ? J'ai deux billets. Pour la *Neuvième* de Beethoven, avec Salk.

– N'essayeriez-vous pas par hasard de séduire un homme marié, Fraülein Koppler ? plaisanta le vendeur roux qui venait de vider un carton de livres et s'étirait voluptueusement.

– Occupez-vous de vos affaires, Herr Rudel. Vous, en tout cas, je n'essaierai pas de vous séduire !

– Quel dommage ! Mais peut-être me permettriez-vous de vous tenter ?

– Ce que vous pouvez dire comme bêtises, Herr Rudel, vous n'arrêtez pas !

– J'ignore encore si je suis libre ce soir, dit Gurdweil. Je vous le dirai cet après-midi. »

La jeune fille parut un peu offensée et Gurdweil s'empressa d'ajouter : « En fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas oui maintenant ! En tout cas, je ferai mon possible pour me libérer.

– Oh ! Mais non, interrompit la jeune caissière, j’avais tout à fait oublié qu’un vieil ami d’enfance m’avait demandé à plusieurs reprises de lui trouver un billet pour la *Neuvième* avec Salk... Je vais lui téléphoner. Il sera ravi de sauter sur l’occasion. Mais s’il ne peut pas, je vous le ferai savoir cet après-midi, Herr Gurdweil.

– Très bien ! Gurdweil lui sourit avant de sortir. Nous verrons donc plus tard. »

En vérité, comme il n’avait aucune envie d’aller au concert, il n’avait lâché cette demi-promesse que pour faire plaisir à la jeune fille qu’il voyait malheureuse.

Depuis deux semaines au moins, Thea était à la clinique du doyen Schramek. L’opération avait réussi. Gurdweil lui rendait visite presque chaque jour après le travail. La bonne humeur et l’affection qu’elle avait manifestées pendant toute cette période lui avaient rendu l’espoir et la sérénité. Il employait son temps libre à écrire sans que personne le dérange et la satisfaction qu’il retirait de son travail contribuait aussi à l’amélioration de son état d’esprit général. Provisoirement soulagé de la tension qui le minait en permanence, c’est avec un regard neuf et les sens en éveil qu’il percevait le monde, comme un prisonnier libéré d’une longue détention. Cette libération intérieure, Gurdweil l’attribuait à tort à toutes sortes de fausses raisons, parce que son esprit se dérobaient à la vérité nue. Quelque chose en lui de plus fort que la vérité l’empêchait d’explorer sa conscience. Il se forçait à croire que le changement provenait de sa propre maturité, maintenant à son apogée, sans rapport aucun avec des facteurs extérieurs. Et il se satisfaisait de cette explication.

Quand il avait de l’argent, il déjeunait dans un petit restaurant proche du bureau. C’est donc là qu’il entra. La salle n’était pas pleine et il s’assit à sa place habituelle où on le servit tout de suite. Comme il avalait sa soupe, dont l’odeur évoquait désagréablement le grailon, le souvenir de sa colère contre le Dr Kreindel lui traversa l’esprit, lui faisant du même coup perdre

l'appétit. Il posa sa cuillère et repoussa brusquement le bol de soupe, avec un tel bruit que la femme en voiles de deuil devant lui, qui avait même gardé ses gants noirs pour manger, eut un léger recul et le regarda, étonnée. Il lui sembla soudain impossible de revenir au bureau et de revoir cette stupide gueule de porc. Non, après le déjeuner, il téléphonerait et prétexterait une migraine – et qu'ils aillent au diable ! Cette décision inattendue le calma temporairement et lui donna même un agréable sentiment de vengeance. Il allait être libre l'après-midi entier. Il se hâta de finir son repas et régla l'addition. Mais, dans un recoin caché de sa conscience, le remords commença à le ronger. Yettie Koppler, la caissière, et son invitation au concert lui revinrent en tête pour y prendre une importance démesurée. « Tu ne peux pas faire cet affront à cette pauvre fille, pensa-t-il. Elle t'attend... Non ! » Il se ressaisit. « Je ne retourne pas là-bas ! Pas aujourd'hui ! » Et, sa décision prise, il se leva et quitta d'un pas ferme le restaurant.

Gurdweil erra longtemps sans but sur le quai François-Joseph, s'arrêtant parfois, pour tromper son oisiveté, à la devanture de magasins. Puis il traversa la rue pour marcher le long du canal. Penché sur le parapet, le col de son manteau relevé, il scruta la surface bourbeuse de l'eau ridée par le vent d'automne, d'où lui semblait monter le froid aigu de la ville. Deux policiers apparemment à l'exercice tanguaient dans une barque : l'un, le buste courbé, ramait vigoureusement d'une seule rame tandis que le second fouillait l'eau avec une longue perche. « Ils recherchent déjà le type qui se noiera demain ou dans un mois – imagina soudain Gurdweil en les observant de la berge. Quelqu'un qui n'a peut-être pas même encore l'idée de... » Près du pont Stephanie, à l'arrêt du tram, il reconnut la mère de Franz Mitteldorfer. Bien qu'il eût souvent songé à le faire, il n'était jamais revenu rendre visite à la jeune femme qui s'était évanouie six mois plus tôt sur la Karlsplatz et qu'il avait raccompagnée chez elle.

Il s'approcha de la vieille dame, qui le reconnut aussitôt, et il lui demanda des nouvelles de sa fille et du bébé.

« Ah ! Quel malheur ! s'écria la femme en sanglots. Quel malheur ! Ne m'en parlez pas, mon cher monsieur ! Qui aurait pu l'imaginer il y a seulement deux mois ! Au début nous avons cru qu'il ne s'agissait que d'une crise de nerfs passagère. C'est une petite chose si délicate – vous l'avez bien vu, Herr Gurdweil. Elle a toujours été ainsi, très menue. Mais depuis la naissance du petit Fritzerl, ses nerfs l'ont complètement lâchée. »

Gurdweil sentit son cœur se serrer. Il comprit immédiatement la situation. Déjà, à l'époque, il avait eu l'impression que la jeune femme n'avait pas toute sa tête et il avait prévu une catastrophe.

« On a cru que cela passerait, reprit la vieille femme avec une profonde douleur. Nous avons décidé de l'envoyer à la campagne avec l'enfant, quoique les temps soient durs, comme vous savez. Mon gendre ne gagne pas beaucoup. Mais nous étions prêts à faire un effort. Mon gendre aime beaucoup Franz. C'est un homme bon, il ne boit pas, ne joue pas et passe tout son temps libre à la maison. Nous pensions emprunter un peu d'argent à des amis et mettre au clou quelques bijoux. Non qu'on en ait beaucoup, mais enfin... Et voilà que le malheur est arrivé !

– Où se trouve-t-elle maintenant ? demanda Gurdweil, plein de compassion.

– Où elle est ? Là-bas ! dit la femme avec un geste vague derrière elle. Ils l'ont emmenée ! Prise de force ! Je ne les aurais jamais laissés faire de mon plein gré, comme vous pouvez imaginer ! Mais ils l'ont emmenée contre ma volonté ! Je n'ai pas pu les arrêter. Et maintenant, elle est là-bas depuis deux mois, la pauvre petite. »

Gurdweil devinait bien ce que « là-bas » signifiait, mais il voulut en savoir davantage.

« Mais pourquoi l'emmener ? A-t-elle commis un acte violent ?

– Qu'allez-vous imaginer là, Herr Gurdweil ? protesta la vieille femme. Comment pouvez-vous penser pareille chose ? Une petite fille délicate et fragile comme elle, violente ? Sûrement pas ! Elle n'a jamais fait de mal à une mouche ! J'étais occupée à la cuisine et elle était encore au lit. Il devait être 10 heures du matin. Mon gendre était alors absent de la ville, parti deux jours pour ses affaires à Wienerneustadt. Je m'apprêtais à porter à Franz son petit déjeuner quand elle a traversé la cuisine et le couloir en chemise de nuit. Il faut passer par la cuisine pour sortir de la chambre, voyez-vous. J'ai cru qu'elle se rendait aux toilettes sur le palier, qu'elle allait d'abord se

mettre un châle ou un manteau et je n'ai rien dit. Au bout de quelques minutes, je me suis inquiétée. J'ai couru sur le palier, elle ne s'y trouvait pas et j'ai compris aussitôt qu'il était arrivé un malheur. J'ai descendu les escaliers quatre à quatre, je me suis précipitée dehors comme une folle et qu'est-ce que j'ai vu ? Un attroupement de gens au coin de Gumpendorfer Strasse. Je n'ai pas eu besoin de demander pour savoir qu'elle se trouvait là. Elle était bien là, en chemise de nuit, toute pâle et silencieuse au milieu d'une foule de curieux. Un policier était déjà arrivé et je n'ai rien pu faire. Il l'a emmenée droit au commissariat de police le plus proche et elle n'est pas revenue à la maison. »

La vieille femme éclata de nouveau en sanglots.

« Je suis rentrée chez nous lui chercher des vêtements. J'ai confié Fritzerl à la concierge, une âme charitable dont le mari est mort il y a un an. J'ai donc apporté ses vêtements au commissariat de police. La malheureuse enfant était assise sur une banquette, le regard complètement perdu. Je l'ai habillée, ou plutôt elle m'a laissée l'habiller, tant elle était apathique. Et quand j'ai eu terminé, tout ce qu'elle m'a dit, c'est : "Rentrons chez nous, maman. Victor (c'est le nom de mon gendre) sera fâché si je tarde trop. Il a faim." Mais elle n'a pas bougé. Et elle n'a même pas mentionné Fritzerl. "Bien sûr, qu'on va rentrer, je lui ai dit, où irait-on sinon chez nous ?" Mais on ne l'a pas laissée partir. Le médecin du quartier devait d'abord l'examiner et ils l'ont emmenée chez lui. Après l'avoir vue, le docteur m'a dit : "Chère madame, j'ai le regret de vous informer que l'état nerveux de votre fille est préoccupant et qu'il exige un contrôle médical. Nous allons l'envoyer à l'hôpital général. Pour quelques jours, deux semaines tout au plus. Elle entrera dans le service du Pr Wagner-Jauregg, n'ayez crainte, chère madame, c'est le service des maladies nerveuses." Vous pouvez imaginer ma terreur. Mon sang s'est glacé. Vous avez sûrement entendu vous aussi ce qu'on dit sur le compte de Wagner-Jauregg, le peu de cas qu'il fait de la vie humaine ! Je suis restée sans voix. J'ai dû pâlir car le docteur

m'a fait asseoir et a demandé que l'on m'apporte un verre d'eau. Mais Franzl, elle, restait immobile, comme si tout ça ne la concernait pas. J'ai supplié, j'ai discuté, en vain ! "C'est un cas typique de dépression, a dit le docteur, de mélancolie accompagnée d'états d'angoisse et de tendances suicidaires. Elle demande une attention totale. Que ferez-vous, si une nuit elle saute par la fenêtre ? N'habitez-vous pas au troisième étage ? Pouvez-vous vous permettre d'employer deux infirmières pour la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Comment ?" Et il a téléphoné à l'hôpital ; une demi-heure plus tard une ambulance est arrivée et l'a transportée dans le service de Wagner-Jauregg. Évidemment, je l'ai accompagnée. Elle n'a pas dit un mot tout le temps du trajet. Mais, à l'arrivée, quand j'ai voulu lui dire au revoir, elle a éclaté brusquement en sanglots : "Maman, où suis-je ? – Tu es à l'hôpital, ma fille, tu es malade." J'ai cru m'évanouir en lui disant cela. Et elle s'est mise à hurler : "Je ne veux pas, maman, je ne veux pas ! Je ne suis pas malade ! Je veux rentrer à la maison, à la maison !" Et elle se débattait et envoyait des coups tout autour d'elle. Je me suis évanouie et, quand j'ai repris mes esprits, elle avait disparu. » La vieille s'essuya les yeux. Très ému, Gurdweil la regarda avec pitié.

« Et croyez-vous qu'elle est restée là-bas ? poursuivit la malheureuse d'un ton amer. Trois jours seulement ! Pas plus de trois jours ! "Il n'y a pas de place ici ! ont-ils dit. Ce n'est qu'un lieu de transit pour quelques jours et d'ici on vous envoie ailleurs. On ne peut jamais savoir à l'avance avec cette maladie, ça peut prendre parfois deux mois, parfois six mois, et ici il n'y a pas de place." J'ai protesté, pleuré, supplié, j'ai même parlé au professeur, à Wagner-Jauregg en personne. Et il m'a dit : "Nous verrons. Si c'est possible, je la garderai volontiers. Mais si la direction dit qu'il n'y a pas de place, ils savent de quoi ils parlent et mon intervention sera inutile. Entre parenthèses, les conditions là-bas sont meilleures qu'ici. Notre bâtiment est vétuste, là-bas tout est neuf et adapté aux besoins des malades. Il n'y a que le nom qui fasse peur. Pur préjugé !" Et quand je suis venue la voir le matin

suivant, on m'a dit qu'elle avait déjà été transférée à l'hôpital psychiatrique du Steinhof. Et elle y est toujours. »

Gurdweil gardait le silence. Après un moment, il s'enquit :

« Et comment va-t-elle maintenant ? Un peu mieux ?

– Je n'en sais rien ! Qui peut le savoir ? Le médecin m'a dit, il y a une semaine, qu'elle allait mieux et que, si son état continuait à s'améliorer, elle pourrait rentrer à la maison dans deux mois. Je ne peux pas me rendre compte. Au début, elle refusait la nourriture. Elle prétendait qu'elle voulait mourir de faim. On a dû l'alimenter artificiellement. Elle était indifférente à tout. Vous vous imaginez, elle refusait même de me voir ! Elle ne demandait pas de nouvelles de son enfant, elle s'enfermait dans le silence. À présent, elle parle un peu et mange ce que je lui apporte. Une fois, au commencement, je lui ai amené le bébé, je croyais lui faire plaisir, mais elle ne l'a même pas regardé. Depuis je ne l'ai plus ramené. Mon gendre y va une fois par semaine ; il est trop occupé pour y aller plus souvent. L'autre jour elle m'a demandé de lui apporter des oranges. Maintenant, elle m'attend, l'infirmière m'a confié qu'elle guettait mon arrivée par la fenêtre. Dernièrement, elle a même posé des questions à l'infirmière sur le bébé. Mais elle ne demande qu'à rentrer à la maison et nos séparations sont déchirantes, à vous briser le cœur. Elle refuse de me laisser partir, elle me supplie de la ramener. Elle court après moi jusqu'à la porte en pleurant. Quand je sors de là, je suis malade pendant deux jours. Je ne peux pas supporter de voir ma petite souffrir !

– Dans quel pavillon est-elle ? J'aimerais aller la voir.

– Au début elle était au 9, mais la semaine dernière, ils l'ont mise au numéro 7. L'infirmière a dit que c'est pour des cas plus légers. Je ne vois pas la différence. Je ne vois partout que de pauvres malades. »

Gurdweil décida impromptu de se rendre à Steinhof. La vieille femme lui conseilla de se présenter là-bas comme un parent de sa fille, sans quoi on ne lui permettrait pas d'entrer. Il devait téléphoner au bureau. Alors qu'il

s'y apprêtait, Gurdweil jugea préférable de faire appeler par quelqu'un d'autre, Ulrich par exemple. Et, comme il arrive parfois, au moment où il pensait à lui, Gurdweil tomba justement devant la cabine du téléphone public sur son ami.

Ulrich avait perdu son travail quelques semaines plus tôt et occupait ses loisirs à musarder dans la ville, à fréquenter les cafés et, à l'occasion, à écrire des poèmes. Pour l'instant, il vivait aux crochets de son oncle et n'avait pas de problèmes matériels. Il était toujours habillé avec élégance et, en général, d'excellente humeur.

« Tu ne vas pas au bureau ? Pourquoi ?

– Pour le Dr Kreindel, c'est parce que je ne me sens pas bien. Mais si tu veux la vérité : je n'en ai pas envie. Je dois aller à Steinhof. Tu viens avec moi ?

– De mon propre gré ? Pas question ! Il faudrait m'y traîner ! Qui dois-tu voir là-bas ?

– Une connaissance. Je viens seulement d'apprendre qu'elle s'y trouvait. Et toi, où vas-tu ?

– Au Herrenhof. Je n'ai pas encore lu le journal aujourd'hui. Pourquoi ne pas m'y rejoindre à ton retour ?

– Pas avant 5 heures. C'est loin.

– Ne t'en fais pas. Je serai encore là. »

Gurdweil acheta une plaque de chocolat et des oranges et monta dans le premier tram. Le trajet prit environ trois quarts d'heure ; il dut changer deux fois de ligne, rester debout coincé dans une foule de femmes du peuple chargées de paniers et de sacs de nourriture chaude destinés à leurs malades. L'établissement, très vaste et situé sur une colline, à l'extérieur de la ville, se voyait de loin : une vraie ville isolée, entourée d'une clôture grillagée, le dôme de son église brillant d'un éclat doré dans la grisaille du ciel.

Gurdweil sentait un malaise s'installer en lui, un malaise teinté de peur.

Le tram s'arrêta dans un dernier grincement de roues, le bruit de son moteur s'éteignit et un terrible silence tomba. Les voyageurs, ahuris, semblaient hésiter à descendre. Soudain un cri perçant, à glacer les sangs, déchira le silence, le cri animal et persistant d'une femme, et retentit au loin, au-delà de la grande vallée qui s'étendait au pied de l'établissement. Un frisson glacé parcourut Gurdweil et son cœur s'arrêta de battre. Puis le silence retomba, plus profond qu'auparavant. Une vieille femme s'exclama à la cantonade : « Pauvres malheureux ! Comme ils souffrent ! »

Gurdweil descendit avec le flot des visiteurs, fit halte un instant au bas du tram avant de s'approcher du portail. De l'autre côté de la grille, s'élevait à présent un rire fou, démoniaque, mêlé à la voix claire et haute d'une femme chantant un air joyeux d'opérette. Quoique Gurdweil ne comprît pas les paroles, il connaissait fort bien l'air : la ville entière le fredonnait. Mais l'entendre en ce lieu le déprima profondément, comme si, paradoxalement, cet air résumait à lui seul les souffrances et l'angoisse des malades, voire de l'humanité entière.

Un portier athlétique, à la moustache aussi terrifiante qu'une paire de cornes, lui montra le bâtiment des admissions, un bâtiment blanc qui faisait face au portail et où l'on retirait son laissez-passer. Une fois qu'il l'eut obtenu, Gurdweil ne se rendit pas directement au pavillon, mais se promena un peu dans les allées de gravier bien tenues, le long desquelles couraient des rails étroits qui servaient à convoier la nourriture depuis les cuisines. Au milieu des arbres, des pelouses, et des plates-bandes fleuries se dressaient de beaux bâtiments blancs de deux ou trois étages, isolés les uns des autres et cernés de hauts grillages. L'automne était ici apparent. Les arbres se dénudaient et les feuilles mortes jaunissantes s'accumulaient au bord des allées. L'air était plus vif et froid. Ici et là Gurdweil croisait des infirmières en uniforme gris, des surveillants costauds, des malades accrochés aux bras des visiteurs. Tous avaient cette expression morne, hébétée, qui semblait la marque de ces lieux. « Voici le revers de la

médaille, se dit Gurdweil. Trois quarts d'heure seulement de voyage en tram, et vous avez en face de vous le vrai visage de la vie, la vie dans toute sa nudité ! » Il avait le sentiment d'être dans un autre monde, un monde où les lois de la vie et de la mort n'étaient pas les mêmes, un lieu où les soucis et les intérêts du monde ordinaire perdaient leur signification. Une horloge sonna trois coups sourds qui lui rappelèrent qu'il devait entrer avant qu'il ne soit trop tard.

Une infirmière lui indiqua le chemin et il pressa la sonnette. Une grosse surveillante au visage rougeaud le fit entrer puis referma à clef derrière lui. Ils montèrent au premier étage. L'infirmière ouvrit la porte qui donnait sur un long corridor, puis la referma aussi à clef.

« Attendez là ! » Elle indiqua une autre porte à sa droite. « Je vais l'appeler. »

« Frau Mitteldorfer ! cria-t-elle d'une voix forte dont l'écho résonna dans le corridor. Une visite ! Habillez-vous ! »

Gurdweil attendit sur le seuil de la pièce réservée aux « visites ». Son cœur battait très fort. Toutes les portes de gauche étaient verrouillées. De temps en temps une infirmière parcourait le corridor. Une malade, de toute évidence un cas moins grave, passa, mordant dans une grosse pomme. Elle lança à Gurdweil un regard en coin accompagné d'un sourire stupide. Puis, dès que le couloir fut un instant désert, elle s'approcha et tendit sa pomme entamée.

« Prends, chéri, c'est bon ! dit-elle la bouche pleine. Tu veux être mon fiancé ? Qui est ta femme ? »

Elle le tutoyait avec un accent vulgaire, visiblement très contente d'elle. Le sourire ne quittait pas son visage gris, flasque et laid. Gurdweil prit conscience de l'étrange odeur, aigre et désagréable, flottant dans le corridor, et qui émanait avec force de l'uniforme de la malade à côté de lui. Une odeur particulière, une combinaison d'effluences qu'il n'avait jamais respirées auparavant.

Une clef grinça dans une serrure et la femme s'enfuit aussitôt en disant : « *Servus*, mon chéri ! Je ne peux pas rester, mais je serai toujours heureuse de te donner une pomme ! Au revoir ! »

Une porte s'entrouvrit en face de Gurdweil. Une infirmière apparut et derrière elle Franz Mitteldorfer. Un flot de voix féminines se déversa en même temps dans le couloir où se mêlaient des rires et des pleurs. Gurdweil eut le temps d'entrevoir une chambre spacieuse avec une rangée de lits métalliques blancs, un coin de fenêtre garnie de barreaux et un groupe de femmes à demi nues rassemblées autour de l'un des lits.

Franzi Mitteldorfer se précipita vers Gurdweil. Elle s'était manifestement habillée à la hâte et sans soin. Un de ses bas de laine tirebouchonnait sur sa pantoufle et découvrait un mollet blanc et maigre. Sans un mot, dans une sorte d'agitation silencieuse, elle lui prit la main et le tira dans le salon des visiteurs où se trouvait déjà une autre malade, en compagnie d'une femme plus âgée. Trois petites tables rondes, plusieurs fauteuils capitonnés et des bancs meublaient la pièce. Franz le conduisit vers la table du coin, à l'écart des deux femmes. Dès qu'ils furent assis, elle fondit silencieusement en larmes et lui chuchota sans le regarder :

« Que va-t-il m'arriver ? Peut-être pouvez-vous me sauver ? Personne au monde ne veut me sauver ! Pas même ma propre mère. Voyez de quoi j'ai l'air, voyez comme je souffre. » Elle jeta un coup d'œil craintif autour d'elle. « Et il n'y a personne au monde qui veuille me sauver ! »

Ses grands yeux bruns jetaient ici et là des regards terrifiés et ses doigts ne cessaient de triturer les franges de sa grossière tunique rayée.

Le cœur douloureusement serré, Gurdweil ne pouvait prononcer un mot. Il ne savait même pas si elle l'avait reconnu. Il sortit de ses poches le chocolat et les oranges, les posa sur la table. Il commença à éplucher une orange et l'offrit à Franz quartier après quartier. Elle grignota à contrecœur avant finalement de reposer les morceaux sur la table. Puis elle recommença à sangloter.

« Mangez donc, cela vous fera du bien ! dit Gurdweil, se reprenant un peu.

– Comment puis-je manger alors que je veux rentrer chez moi et que personne au monde ne veut m’aider ? J’espérais que vous m’aideriez comme l’autre fois sur la Karlsplatz, mais je vois bien que votre cœur à vous aussi est devenu de pierre. Personne au monde ! On m’a laissée ici souffrir toute seule ! Elles me battent et me griffent. Non, pas les infirmières !, s’empressa-t-elle de préciser avec une peur animale. N’imaginez pas que c’est à elles que je pensais ! Les infirmières n’ont pas le droit de nous battre, même si elles en ont envie. Je n’ai jamais dit que les infirmières me frappaient ! Mais les femmes me frappent et me tirent les cheveux. Elles sont mauvaises. Elles sont vraiment malades et folles ! Elles crient tout le temps et ne vous laissent pas la paix. On est obligé de les enfermer dans le lit-cage ou le cabanon. »

Soudain, elle sourit malicieusement en indiquant d’un signe de tête la direction des deux femmes : « En voilà une là-bas ! »

Gurdweil lui tendit un autre quartier d’orange, puis un deuxième et un troisième qu’elle avala machinalement. Elle mangea même les morceaux abandonnés sur la table.

« Et tout ça pourquoi ? reprit-elle au bout d’un moment. Quelle bêtise ! J’aurais pu me gifler ! Comment ai-je pu être si bête ? Comme si je ne le savais pas ! Qui donc ignore qu’il est interdit de sortir nue dehors ? Un enfant au berceau le sait ! Mais j’ai oublié... Je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais... Quelle étourderie ! Je voulais simplement voir s’il pleuvait. Alors je me suis levée et je suis sortie... en oubliant que j’étais nue et que c’est interdit de se promener ainsi dans la rue... »

Elle se leva brusquement, lui fit face, le dos au mur, et commença à égrener une sorte de litanie larmoyante, en accentuant chaque mot et en agitant solennellement son doigt :

« Il ne faut pas sortir nue dans la rue ! Il ne faut pas sortir nue dans la rue ! Il ne faut pas sortir nue dans la rue ! »

Elle répéta la phrase plusieurs fois, comme pour la graver profondément dans sa mémoire et ne plus jamais l'oublier.

Un frisson d'horreur glissa tel un ver le long de la colonne vertébrale de Gurdweil. Une sueur froide inonda son front. Il tourna la tête vers les deux femmes assises de l'autre côté de la pièce, comme pour leur demander de l'aide, mais elles n'avaient rien remarqué. La malade mangeait silencieusement les plats disposés devant elle sur la table, tandis que la visiteuse lui caressait la tête en lui chuchotant à l'oreille. « Elle n'arrête pas de manger », pensa-t-il distraitement. Il se leva et, s'approchant de Franz Mitteldorfer pour lui prendre la main, il bégaya :

« Venez, venez vous asseoir. La fin de la visite va bientôt sonner et nous avons encore beaucoup à nous dire. »

Il avait peur de la regarder et ses yeux restaient fixés sur le bas qui retombait sur l'une des pantoufles.

Franzi se laissa reconduire à sa chaise comme une enfant obéissante. Elle semblait s'être un peu calmée. Elle arborait même un sourire satisfait.

« Vous devriez remonter votre bas, dit Gurdweil.

– Ah ! Mes bas ! J'étais si pressée... Je n'ai pas eu le temps de les accrocher. J'ai même perdu mes jarretières. On me les a volées. Vous ne pouvez rien garder ici, on vous vole tout. »

Elle se baissa et, d'un geste excédé, remonta son bas au-dessus du genou.

Gurdweil lui tendit un carré de chocolat qu'elle refusa. « Je le mangerai plus tard. Dites-moi plutôt ce que je vais devenir. Vous voyez de vos yeux ce qui se passe ici. Écoutez seulement les cris et les lamentations ! Dites-moi s'il est possible de vivre ici. Mettez-y la personne la plus normale, elle en sortira folle, je vous le jure ! Rien d'étonnant quand on n'entend jour et nuit que des cris et des pleurs ! Que vais-je devenir, je vous le demande ! Je

sens que ma raison s'en va. Si je reste ici, je finirai par devenir folle. Personne ne pourrait l'endurer et ça fait déjà dix semaines, dix semaines... » Son visage tordu par une nouvelle crise de pleurs étouffés déchira le cœur de Gurdweil. « Dix se-mai-nes, dix se-mai-nes ! » Gurdweil se sentit sur le point d'éclater, lui aussi, en sanglots. Sa douleur était quasiment physique. Il lui semblait n'avoir jamais éprouvé un chagrin comparable. Il serra les dents et se força à ravalier les larmes qui l'étranglaient.

Franzi répétait avec un entêtement monotone :

« Dix semaines, dix semaines ! »

Machinalement, Gurdweil porta un quartier d'orange à sa bouche. La fraîcheur acidulée du jus le ranima un peu. Mais tout d'abord il ne comprit pas ce qu'il avait avalé et recracha dans sa main le morceau d'orange. Après l'avoir examiné attentivement, il le jeta sous la table. Il prit le bras de la malade et lui dit d'une voix persuasive :

« Calmez-vous, ma chère, calmez-vous, je vous en prie. Mangez une orange. Vous verrez, tout ira mieux. Vous rentrerez chez vous bientôt. Dans quelques jours, vous verrez. Restez calme et le médecin vous renverra alors de lui-même chez vous. Mangez de tout, soyez calme et vous verrez.

– Non, je ne veux pas, je ne peux pas, sanglota la malheureuse. Pas un seul jour ! Pas une heure de plus ! Je veux partir maintenant ! Je ne peux pas rester ici une minute de plus ! Je suis en train de perdre la raison ! Je ne veux pas devenir folle ! Je ne veux pas ! Vous êtes tous coupables de m'avoir amenée ici ! Je dois rentrer chez moi tout de suite ! Immédiatement ! Sinon, ce sera trop tard ! Je deviendrai vraiment folle et je ne sortirai jamais d'ici. Tout le monde m'a abandonnée, personne ne se soucie de moi. Même vous, vous ne voulez pas me sauver. Pourtant j'espérais que vous le feriez ! Mais personne ne veut ! Vers qui, dites-moi, vers qui je peux me tourner maintenant ? Steinhof ! Steinhof ! Maintenant j'aurai honte de sortir dans la rue. On me montrera du doigt, comme si

j'avais tué quelqu'un ! Désormais plus personne ne peut me sauver ! Je suis perdue ! Steinhof ! Avec les fous ! Et tout ça pour rien ! Pour une bêtise ! » Elle se pressait le front d'une main comme si son crâne allait éclater.

« Vous avez la migraine ? s'enquit Gurdweil, soucieux.

– Ma tête me fait mal ! Elle me fait mal en permanence ! Tout me fait mal ici ! Je souffre tellement ! Tellement ! À la maison je serais déjà guérie, mais ici je suis de jour en jour plus malade ! Je vous en supplie, cher ami, ayez pitié de moi, je vous en supplie. » Et elle se mit à caresser les cheveux et les joues de Gurdweil.

« Je vous en implore à genoux, devant Dieu, sauvez-moi ! Je ne l'oublierai jamais ! Sauvez-moi avant qu'il soit trop tard. Je suis encore jeune, je veux vivre. Je ne veux pas devenir folle et rester ici le reste de mes jours. Je ne peux pas vous dire à quel point c'est terrible ici ! Je vous le demande à genoux. » Elle s'agenouilla réellement devant lui. « Sauvez-moi tant qu'il est encore temps ! »

Gurdweil l'obligea à se relever et à s'asseoir. Mortellement pâle, il tremblait de tout son corps. Il était prêt à tout tenter pour elle, mais ne savait pas quoi. Il avait la tête vide, sans l'ombre d'une idée. Il dit d'une voix rauque :

« J'essaierai de faire quelque chose. Je ferai tout mon possible. Mais calmez-vous. Je vous en prie, calmez-vous.

– Il faut que vous alliez parler au Dr von Eichendorf, le médecin-chef, le directeur de l'hôpital. Vous le trouverez à cette heure-ci dans son bureau. Il n'y est pas chaque jour, mais aujourd'hui c'est son jour de consultation. Trois fois par semaine, il a une heure de consultation, et vous pouvez lui parler. Insistez. Il fait tout ce qu'on lui demande quand on insiste... Il a laissé partir une malade, il y a quelques jours. Sa famille est intervenue, et ça a aidé... Et pourtant elle était très malade. Elle criait et pleurait tout le temps. Mais sa famille a tellement supplié qu'il l'a laissée repartir chez elle. Tout dépend du Dr von Eichendorf, de notre médecin-chef. Mais, pour

l'amour de Dieu, ne dites pas que c'est moi qui vous envoie, car tout serait perdu ! » Elle jeta un coup d'œil derrière elle pour voir si personne n'écoutait.

À cet instant, Gurdweil la crut vraiment. Peut-être serait-elle mieux chez elle, peut-être guérirait-elle plus vite.

« Je parlerai au directeur. Je ferai mon possible.

– Alors vous devez y aller tout de suite ! le pressa-t-elle ! Je veux connaître sa réponse. Revenez ici me dire ce qu'il a dit. »

Gurdweil consulta sa montre.

« Il ne reste plus que cinq minutes. Je n'aurai pas le temps de revenir. Je verrai le Dr von Eichendorf dès que les visites seront terminées. »

Il lui tendit encore un quartier d'orange, comme s'il s'agissait d'une sorte de panacée. Franzl le mit machinalement dans sa bouche, le mâcha en silence, l'air pensif, avant de recommencer à gémir :

« Vous voyez, il est déjà trop tard !... Si vous étiez parti tout de suite, j'aurais pu rentrer à la maison aujourd'hui... Vous m'auriez ramenée comme la dernière fois... Et maintenant c'est trop tard... Il me faudra encore attendre... Dieu seul sait combien de temps il me faudra encore attendre ! Et chaque jour mon état empire... Je vais tomber vraiment malade et je ne pourrai plus m'en sortir... Quand on tombe malade ici, on n'en repart plus jamais ! Jusqu'à présent j'ai résisté, je me suis battue ; je pensais qu'on s'apitoierait sur mon sort et qu'on me ramènerait à la maison... Mais maintenant je n'en peux plus... Il ne me reste plus qu'à devenir vraiment folle...

– Non, non ! protesta Gurdweil. Vous ne tomberez pas malade ! Au contraire, vous guérirez vite et reviendrez chez vous. Je parlerai au directeur.

– Au direc... » Franzl s'interrompit et bondit de sa chaise. La porte s'ouvrit et l'infirmière entra annoncer que l'heure de visite était terminée.

Gurdweil se leva, ramassa le chocolat et le reste des oranges et les donna à Franzï qui s'adressa d'un air important à l'infirmière :

« Juste une minute de plus, sœur Charlotte, je dois encore lui dire quelque chose. » Et elle souffla à l'oreille de Gurdweil : « Allez-y tout de suite ! Vous savez qui... Insistez ! Dites-lui que j'ai un bébé à la maison et qu'il a besoin de moi... Faites-le pour mon enfant... Allez-y tout de suite ! Vous le trouverez à son bureau. »

Elle l'accompagna au bout du couloir et lui fit signe de la tête et de sa main libre d'aller tout droit chez le directeur. Avant que la porte se referme, Gurdweil eut une dernière vision du visage anguleux et émacié de Franzï Mitteldorfer, avec ses yeux égarés et sa chevelure en bataille. Il remarqua aussi que son bas droit était de nouveau retombé sur sa pantoufle. Il se sentit le cœur brisé de la quitter ainsi, au milieu de ces souffrances inhumaines. Mais la porte se referma, mettant un terme à la visite. L'infirmière l'accompagna dans les escaliers et verrouilla l'entrée du pavillon derrière lui.

Une fois dehors, il resta un moment debout près de la porte, à respirer l'air frais. Il avait l'impression que beaucoup de temps, des journées entières même, s'étaient écoulées depuis son arrivée ici. Il avait les membres endoloris et la figure très pâle, comme s'il relevait d'une longue maladie. Ses oreilles retentissaient encore du refrain lugubre de Franzï : « Dix semaines, dix semaines ! Il ne faut pas sortir nue dans la rue » et d'autres phrases qu'elle avait prononcées. Il ne sentit pas la pluie fine fouetter son visage. Indécis, il se demanda, un instant, s'il irait voir le directeur, mais rejeta aussitôt cette idée absurde. Il fouilla dans ses poches à la recherche d'une cigarette. Il n'y dénicha qu'un mégot qu'il contempla distraitement avant de l'allumer et de se mettre en route.

Il n'avait pas fait quelques pas qu'un terrible hurlement déchira l'air, pareil à celui qu'il avait entendu à son arrivée, mais beaucoup plus proche cette fois. Il s'immobilisa, pétrifié. Le cri mourut brusquement. On

n'entendit plus que le froissement des feuilles mortes le long de l'allée déserte qu'emprunta Gurdweil, conscient soudain de la pluie. Avec un mélange d'horreur et de curiosité, il attendit que le hurlement recommence. Mais le cri ne se répéta pas et Gurdweil s'achemina lentement vers la sortie. Le tram numéro 6 était déjà bondé, mais Gurdweil ne le remarqua pas. Il était hanté par un sentiment de culpabilité à l'égard de toutes ces créatures tourmentées qu'il avait abandonnées à leur misère. Il se considérait comme une sorte de déserteur et se sentait un peu honteux du soulagement qu'il avait éprouvé en sortant du pavillon et surtout en franchissant la grille du Steinhof.

Une méchante voix de teigne gronda à côté de lui :

« Ne poussez pas, jeune homme ! Si vous voulez le confort, prenez une auto ! »

Gurdweil tourna légèrement la tête à droite en direction de la voix. Le reste de son corps restait coincé comme une brique dans un mur. Il ne réussit à voir que la courbe d'un dos large, interminable, revêtu d'un manteau de laine noire pelucheuse.

« Oui, vous ! reprit la voix. Vous, avec le chapeau noir ! »

Quelqu'un ricana et Gurdweil se rendit compte que son coude droit s'enfonçait dans quelque chose de mou et chaud. La vision de l'énorme poitrine spongieuse d'une femme laide lui traversa l'esprit, provoquant une violente réaction de répulsion. Il essaya de toutes ses forces de retirer son coude, mais n'arriva qu'à se faire pousser par l'immense dos devant lui.

Peu après le tram arriva au terminus. Les voyageurs se bousculèrent pour sortir. Avant de descendre, Gurdweil se retourna sur sa droite, comme on se tourne vers la pierre sur laquelle on vient de buter, et il vit une femme âgée, courtaude et râblée, dont le visage s'ornait d'une légère moustache noire et d'une verrue poilue au menton. Il lui sembla reconnaître la femme assise tout à l'heure dans le salon des visiteurs avec l'autre malade. Aussitôt, le souvenir de la pièce lui revint à l'esprit, la folle en train de

mâchouiller stupidement et, au-dessus d'elle, sur le mur orange, un portrait de l'empereur François-Joseph.

Gurdweil quitta le tram et gagna à pied l'arrêt du 59 qui le conduirait jusqu'au Ring. Il ne pouvait pas se souvenir s'il avait réellement vu sur le mur la photo de l'empereur et cette incertitude ne cessa de le tracasser. Il aurait voulu savoir si son imagination lui jouait des tours en accrochant la photo de l'empereur sur un mur vide, ou à la place d'une tout autre photo – celle, par exemple, de quelque psychiatre célèbre dont la barbe était taillée sur le modèle de celle de l'empereur : deux pointes effilées sur chaque côté d'un menton rasé au centre ne créaient-elles pas une certaine ressemblance entre eux ?... Dommage qu'il n'ait pas regardé de plus près quand il était là-bas !... Mais en quoi cela le concernait-il, après tout ? C'était sans importance !... Il monta dans le tram et s'assit sur le seul siège libre, près de la porte. Il mit sa main dans la poche de la veste, y trouva une cigarette encore entière, dont il avait oublié l'existence et qu'il allait distraitement allumer quand il s'entendit dire :

« Ce n'est pas une voiture de fumeurs ici, jeune homme ! Vous auriez dû monter dans la dernière voiture pour fumer ! »

Cette voix de mégère lui parut familière. Il leva les yeux et vit en face de lui la grosse femme à la moustache et à la verrue sur le menton qui le regardait méchamment. Gurdweil fut envahi par une rage froide tandis qu'il sentait son estomac se contracter comme s'il venait d'avaler quelque chose de particulièrement dégoûtant. Il voulut sauter du tram, mais celui-ci s'ébranlait déjà. Faute d'autre choix, Gurdweil fut forcé de demeurer à sa place. Il ôta la cigarette de sa bouche et la remit dans sa poche. Puis il s'installa confortablement sur son siège, les jambes croisées, et se mit délibérément à fixer du regard la verrue sur le menton de la femme. Au bout de quelques instants, sa colère avait disparu. Sur la verrue poussaient trois longs poils, dont l'un était blanc et les autres noirs, tous aussi durs et épais que du fil de fer. Il serait intéressant de voir la tête de la bonne femme,

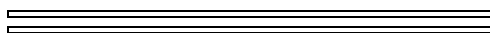
pensa Gurdweil avec une évidente satisfaction, si quelqu'un se saisissait d'un poil à l'improviste avec une pince à épiler ou simplement avec ses doigts – à cette idée, sa main droite se mit à frémir d'envie –, le poil blanc, par exemple ou, l'un des noirs, et tirait ! Gurdweil guetta le visage de la mégère, curieux de voir sa réaction à son attaque imaginaire. Pas de doute, si on tirait d'un seul coup les trois poils à la fois, elle ressentirait non seulement de la douleur physique, mais aussi un brin de regret devant cette perte comparable à celle d'un membre... Il se pourrait aussi que les premiers temps elle se sente plus laide sans eux, jusqu'à ce qu'elle accepte leur absence...

La voix du contrôleur interrompit la rêverie de Gurdweil : « Billets, s'il vous plaît ! »

Dehors, le soir tombait et les réverbères s'allumaient. Le tram s'arrêta et la femme se leva. Avant de descendre, elle jeta sur Gurdweil, en guise d'adieu, un regard franchement hostile. Gurdweil chercha à voir par la fenêtre s'il pleuvait toujours, mais la vitre était si embuée qu'il ne put se rendre compte de rien. Peu après, quand le tram atteignit son terminus sur le Ring, il faisait déjà nuit noire sur la ville.

TROISIÈME PARTIE

DEDANS ET DEHORS



OceanofPDF.com

Gurdweil décida d'aller à pied jusqu'au Herrenhof. Une pluie fine et glacée lui cinglait le visage. Il emprunta un raccourci, passa derrière le Burgtheater et se retrouva bientôt dans Herrengasse. La vue des passants dans les rues pluvieuses, plongée dans leurs soucis journaliers, le consterna. Il jugeait étrange qu'aucun d'eux ne semblât conscient de l'authentique et terrible souffrance qui guette les êtres à chaque pas et devant laquelle tous les tracassés du quotidien ne sont rien. Mais, conclut-il, peut-être cela valait-il mieux, autrement la vie ne deviendrait-elle pas impossible ?

Ulrich était encore au café, assis dans le renfoncement d'une fenêtre, en compagnie de Perczik qui lisait *Der Abend* en fumant. Il accueillit Gurdweil avec un peu de reproche dans la voix :

« Tu en as mis, du temps, mon vieux ! Il est 6 heures moins le quart. Je m'apprêtais à partir. Alors, comment ça s'est passé ?

– Rien de spécial ! répondit Gurdweil à contrecœur, en prenant place. Tu sais, des malades ! »

Mais Ulrich n'entendait pas en rester là : « Et ton amie ? » insista-t-il.

Perczik reposa son journal et tendit l'oreille : peut-être y avait-il là matière à un feuilleton.

« Mon amie, dit Gurdweil évasif, mon amie aussi est malade. Du moins, on le présume. Sinon, elle ne serait pas là-bas.

– On laisse entrer tout le monde ? tenta encore Ulrich.

– Où ça ? Où ça ? interrogea Perczik, profitant de l'occasion.

– À l'hôpital Rothschild, lança Gurdweil que la curiosité de Perczik agaçait. Un café crème, Herr Krüger ! »

Une ombre de mauvaise humeur se peignit sur le visage de Perczik. Il savait très bien d'où venait Gurdweil et voulait entendre son récit, mais ce dernier refusait de parler. Feignant l'intérêt, Perczik reprit :

« J'ai entendu dire que votre épouse était souffrante, va-t-elle mieux ?

– Oui, merci !...

– Elle est à l'hôpital Rothschild ?

– Si vous voulez... »

Désespérant d'amener Gurdweil à la conversation, Perczik reprit son journal. Ulrich comprit que son ami était bouleversé et le laissa souffler un moment avant de lui signaler :

« Lotte est passée, voici une demi-heure. Elle reviendra à 6 heures. Elle veut te voir. »

Gurdweil ne réagit pas. Il but d'un air indifférent le café posé devant lui. Dans l'entrebâillement des rideaux, il voyait passer les gens pliés en deux sous leur parapluie : il pleuvait donc encore. Une tristesse infinie l'envahit. « Oui, pensa-t-il, l'homme est une bien faible créature pour que la moindre averse ou le plus petit moustique lui fasse perdre la tête. » Il regarda Ulrich, comme pour chercher une confirmation à sa théorie. Il constata que la fossette au menton de son ami était toujours à sa place, qu'elle continuait à lui donner un air de vaniteuse suffisance et que sa cravate à rayures blanches et noires, impeccablement nouée, reposait bien au milieu de sa poitrine où elle semblait retenue par d'invisibles clous. Tous ces efforts puérils lui parurent soudain ridicules. Et dans un contraste grotesque, le visage grimaçant de Franz Mitteldorfer, défiguré par la peur, surgit devant ses yeux. Son cœur battit à rompre.

« Elle est restée longtemps ? demanda-t-il en guise de diversion.

– Non, elle ne s'est même pas assise. Elle te cherchait. Elle repassera plus tard. Elle voudrait que tu l'attendes. Mais, tiens, la voici ! » dit-il en se

tournant vers la porte à tambour, où apparaissait à la seconde même Lotte Bondheim.

Lotte s'approcha de leur table dans le claquement précipité de ses hauts talons, quêtant des yeux un endroit où mettre son parapluie mouillé que Perczik lui prit des mains pour le poser sous la table, tout en proposant galamment sa chaise à la jeune femme.

Gurdweil lui trouva un visage tiré et plus pâle que lors de leur dernière rencontre, ce qui l'émut immensément.

« Comment vas-tu, Gurdweil ? Je ne t'ai pas vu depuis longtemps ! dit-elle en ébauchant un sourire timide. À force de nous voir si rarement, nous finirons par ne plus nous reconnaître.

– Pas de danger, répondit Gurdweil gravement, du moins en ce qui me concerne.

– Et comment se porte Thea ? Doit-elle rester encore longtemps en clinique ? »

La question avait apparemment échappé à Lotte qui, gênée, se mit à tortiller nerveusement son gant marron entre ses doigts (bien que Gurdweil eût soigneusement dissimulé la vérité, tous ses amis avaient appris de la bouche même de Thea la vraie nature de la « maladie » qui la retenait en clinique).

« Une dizaine de jours, je pense. Si tout va bien... »

Gurdweil détestait parler de sa femme avec quiconque et en particulier avec Lotte, qu'il savait hostile à Thea.

Lotte ne put s'empêcher de remettre le sujet sur le tapis :

« Je pensais lui rendre visite mais j'ai toujours eu un problème de dernière minute... et avant que l'on ait le temps de se retourner la journée file... Et toi, Ulrich, tu es encore assis à l'endroit où je t'ai laissé il y a une heure. Comment pouvez-vous tous passer votre vie dans un café ? Vous n'en avez pas assez ?

– Chère madame, dit Ulrich souriant, la fréquentation des cafés est une barrière contre l’obligation d’activité qui rend nos vies si misérables, c’est l’étape ultime avant le pur nirvana de notre maître Bouddha... Les gens comme nous ont toujours l’impression erronée qu’ils perdent leur temps, qu’ils ratent quelque chose d’unique... comme si un homme devait accomplir un certain nombre de choses en un certain espace de temps... L’influence néfaste de notre génération matérialiste, une génération de travail physique et de développement technique... Mais dès l’instant où l’on entre dans un café, c’est la fête, le joug vous est ôté des épaules, brisé en deux moitiés ! Comme une grève générale où l’oisiveté est de rigueur... Voyez-vous, ce que je hais le plus, c’est l’obligation de travailler. Toute tâche, quelle qu’elle soit, pourrait être agréable si seulement les hommes ne la transformaient pas en un devoir moral. La première question que vous posent ces détectives de l’espèce humaine c’est : “Que faites-vous ? Quelle est votre profession ?” J’aimerais pouvoir leur répondre sans honte ni complexe : “Moi ? Mais je ne fais rien, monsieur !... Strictement rien !... Je vis parce que Dieu m’a donné le souffle de la vie, d’accord ? Pour le reste, je ne reçois d’ordre de personne et je ne sais rien de rien, je ne suis contraint à rien ! Je vis, c’est ma seule obligation...” Ceci ne s’applique pas, bien entendu, à ces malheureuses créatures forcées de travailler pour vivre et qui méritent notre pitié. Je ne parle que de ceux qui, pourvus par ailleurs du nécessaire, éprouvent néanmoins le besoin de travailler, non pour payer leur nourriture, mais l’air qu’ils respirent, comme s’ils avaient une dette éternelle à acquitter pour le droit même d’exister ! »

Lotte avait depuis longtemps cessé d’écouter le discours d’Ulrich qui ne l’intéressait nullement. En revanche elle avait gardé les yeux fixés sur Gurdweil qui paraissait perdu dans ses pensées.

« Vous parlez comme un éditorial de la *Neue Freie Presse*, Ulrich, dit-elle enfin. Vous devriez consigner par écrit votre laïus, le leur envoyer, et vous faire payer !

– Mais l’écriture c’est aussi du travail, madame ! » répliqua Ulrich en éludant le sarcasme. Au fond de lui, cependant, les paroles de Lotte l’avaient blessé. Il lui tendit son étui à cigarettes, comme pour montrer qu’il ne lui tenait pas rancune.

« Les choses sont tellement compliquées, dit Gurdweil, et les gens pas moins, même les plus simples en apparence. On ne peut les mesurer tous à la même aune. »

Impossible de savoir si c’était là une réponse à Ulrich, ou bien une conclusion à ses propres pensées. Personne ne releva son propos. Peu après, Lotte annonça qu’elle devait rentrer chez elle et demanda à Gurdweil de la raccompagner. Ulrich et Perczik quittèrent le café en même temps qu’eux, mais prirent une autre direction.

Il ne pleuvait plus, mais les rues brillaient encore de reflets mouillés sombres comme une laque noire. Lotte et Gurdweil marchèrent un moment en silence. C’était l’heure de la fermeture des magasins et on entendait partout claquer les rideaux métalliques. Gurdweil sentait Lotte triste, désespérée, pathétique en fait, et il eut pitié d’elle. « Comme elle est malheureuse, cette pauvre Lotte, songea-t-il... Elle aussi... » Et aussitôt, il s’accrocha à cet « aussi », et tenta de se l’expliquer. Il devait absolument s’en défaire et l’appliquer à n’importe qui d’autre, sauf à lui. Il passa son bras sous celui de Lotte.

« Cet après-midi, je suis allé au Steinhof, dit-il doucement. Voir une amie. Là-bas, on se trouve soudain face au néant absolu des choses... Un petit boulon se détraque et tout est mis instantanément à nu. »

Lotte garda le silence.

Ils arrivèrent sur le Ring, encombré d’automobiles et de trams bondés. Devant eux, se dressait le Parlement, un bâtiment d’une pompeuse arrogance, une forteresse retranchée, faisant peser sur les passants l’ennui accablant de la politique. Des policiers en faction patrouillaient au seuil de cet espace rempli de vide. Au loin, de l’autre côté du Schottentor,

clignotaient tels des yeux les réclames lumineuses pour le savon Schicht ou les fours Salamandra. Une foule de curieux s'était rassemblée autour d'un énorme camion de meubles qui venait de perdre une roue. Tout cela n'avait plus de sens dès lors que l'esprit était tourné ailleurs...

Gurdweil et Lotte durent attendre un moment avant de traverser le Ring derrière le Parlement, flanqué sur sa gauche d'un jardin sombre dont les arbres surplombant la clôture ruisselaient encore de pluie. Lotte dit :

« Il ne faut pas penser à de telles choses. Les êtres sains qui possèdent des instincts sains n'y songent pas. Pour eux, elles n'existent pas et pourtant, sans ces gens, le monde s'arrêterait de tourner... quant aux autres, ils sont déjà malades... »

« Des êtres sains ! » pensa Gurdweil. Il n'avait pas le moindre désir de faire partie de ces gens-là. « D'ailleurs, eux aussi étaient malades... malades sans le savoir... »

À présent, ils remontaient la Lerchenfelder Strasse. Appuyée au bras de Gurdweil, Lotte dit d'un ton implorant :

« Mais chacun veut un peu de bonheur et de paix... La vie est si difficile... » Puis elle ajouta avec plus de chaleur :

« Je n'ai pas de scrupule à reconnaître mon égoïsme. Pourquoi en aurais-je honte, Gurdweil ? Combien d'années me reste-t-il à vivre ? Je veux les vivre ! En exprimer jusqu'à la dernière goutte ! Peut-être est-ce dans la nature des femmes. Mais je ne peux pas supporter de souffrir. Je serais même capable de faire souffrir autrui pour me l'éviter personnellement... Je l'avoue. Suis-je mauvaise pour autant ? Sûrement pas plus que d'autres. Et pourquoi serais-je meilleure ? Pour cela il faudrait payer un prix que je ne veux pas payer, renoncer à mon bonheur personnel, ce que je refuse. Et je ne peux pas non plus me satisfaire de miettes. Je veux tout ! Tout ce que la vie peut offrir, je l'exige pour moi ! Parce qu'il n'existe rien d'autre que cette vie ! Je ne crois et ne veux croire en rien d'autre !... La vie telle qu'elle est, qui se révèle à travers nos cinq sens, est assez bonne

pour moi ! La vie est belle, extraordinairement belle, et je veux en profiter jusqu'au bout !... »

Après quoi, ils poursuivirent leur chemin en silence. Alors qu'ils approchaient de chez elle, Lotte voulut faire une autre halte dans un café. Elle pouvait s'offrir une demi-heure de plus avec Gurdweil et ce serait un plaisir tout spécial pour elle, ajouta-t-elle mi-sérieuse, mi-ironique, un plaisir devenu fort rare puisqu'ils ne se voyaient presque plus. Gurdweil accepta d'autant plus volontiers que, fatigué et irritable, il espérait retrouver sa bonne humeur en compagnie de Lotte maintenant de nouveau paisible, encore qu'un rien mélancolique.

C'était un petit café de troisième ordre peu fréquenté à cette heure. Le garçon se réveilla à leur entrée et leur désigna d'un grand geste une table dans un coin, comme s'il l'avait spécialement réservée pour eux. D'une salle voisine fusaient des airs de piano. Gurdweil commanda deux cafés et des cigarettes, et avisa en même temps sur le mur d'en face un écriteau qui annonçait : « Réunion des Amoureux aryens de la nature. Section de Neubau. » Il eut soudain la vision de magisters aryens en veste de velours vert et culottes de peau sales laissant à découvert des genoux nus et calleux, tannés par le soleil, des colosses aux visages inexpressifs et bestiaux avec de longues pipes recourbées entre les dents : des « amoureux de la nature ». Le garçon apporta café et cigarettes, et Gurdweil entendit le président de la société proclamer : « Et maintenant, messieurs, je laisse la parole à notre très honoré membre, Herr Eigmeyer, après quoi, avec votre permission, nous passerons à l'ordre du jour. » Herr Eigmeyer se leva et, d'une voix éraillée, entama son discours : « L'importance extrême, messieurs, sur laquelle on ne saurait trop insister, l'importance que nous attachons à la création de sections spéciales de notre société pour l'organisation de la jeunesse aryenne, et son éducation dans l'amour de la nature et d'une vie de plein air, saine et fière, conforme aux enseignements de Notre Sauveur Jésus-Christ et à l'abri des éléments étrangers indésirables qui... hum...

venus de l'Orient se sont infiltrés en notre sein pour s'emparer de tout – je pèse mes mots –, tout, depuis les secteurs de l'économie jusqu'à ceux de l'esprit, pour s'emparer même, messieurs, de notre dernier et plus précieux trésor, de la nature glorieuse de notre pays chéri... et admirable... Mon cœur saigne, mes amis... » De retour chez lui, Herr Eigermeier réveillerait son épouse pour lui raconter d'un ton dégagé qu'il avait fait un discours d'une demi-heure à la réunion du soir. Il n'était pas homme à se glorifier, elle le savait, mais tous les membres de la société avaient apprécié la clarté de ses idées et le style concis et précis de ses propos... Son épouse pousserait un long bâillement, écoutant sans rien entendre, et se réendormirait tandis qu'il se déshabillerait et se mettrait au lit avec un profond sentiment de satisfaction.

C'est avec un certain détachement ironique que Gurdweil se complaisait à imaginer la scène. Il sourit et but son café. Non loin, le garçon était adossé à une table dans une attitude méditative. Mais il s'arracha à sa prostration pour proposer du feu à Lotte qui portait une cigarette à ses lèvres.

Influencée peut-être par l'humeur rêveuse de Gurdweil, à moins qu'elle ne poursuivît le cours de ses pensées, Lotte remarqua :

« Je trouve quelque chose de singulier à l'atmosphère, ici. Comme si tout l'univers se réduisait à une seule et unique chose élémentaire, limitée, animale, terre à terre... Ce lieu me rappelle une taverne perdue dans un village de montagne. » Lotte arrondit les lèvres, souffla un rond de fumée et continua :

« Tu es assis dans un endroit comme celui-ci pendant la journée ou le soir. Il ne s'y trouve que de rares clients. Les uns jouent aux cartes, un vieux jeu de cartes écornées tandis que les autres ruminent, le nez dans la bière. Les montagnards ont l'esprit et le geste lent, comme s'ils portaient une de leurs montagnes sur le dos... Ils ne disent pas grand-chose. Tu les regardes et, soudain, tu te rends compte que le monde entier, avec toutes ses complications, te file entre les doigts... Disparaît, s'évanouit... Et tout ce

qu'il en reste, c'est cette petite taverne et cette poignée d'hommes au milieu de ces énormes montagnes. Crois-moi, c'est une extraordinaire sensation. À ce moment, tu n'es pas le moins désolé de perdre le monde, malgré la grande peur qui t'étreint en même temps que la conscience d'une extrême solitude... Au contraire, cette peur ne fait qu'accroître ton courage, parce que, à partir de cet instant, tu ne possèdes rien d'autre que toi. »

Elle se tut, voulut aspirer une bouffée de sa cigarette qui s'était éteinte tandis qu'elle parlait. Gurdweil s'empressa de gratter une allumette.

Dans la pièce voisine, le piano aussi s'était tu.

« Et pourtant, dit Lotte, de retour en ville, dans la foule, tu ne veux plus rien abandonner. Et tout redevient naturel et évident... »

Lotte sentit brusquement qu'elle tournait autour du pot sans aborder le sujet qui lui pesait si lourd sur le cœur. Jusqu'ici elle n'avait rien dit de l'essentiel parce qu'elle n'arrivait pas à l'exprimer. Faute de ne pas trouver ses mots, elle se tut, bien qu'elle éprouvât le désir le plus vif à présent de se confesser totalement à Gurdweil. Elle voulait qu'il la voie comme elle était, sans fard, qu'il devine toutes les nuances de son âme sans qu'elle ait à parler, à traduire ses sentiments en des mots qui faussent et compliquent plus les choses qu'ils ne les expliquent. Mais, en même temps, Gurdweil ne la connaîtrait vraiment jamais, parce qu'elle ne comptait pas pour lui, qu'il ne s'intéressait pas plus à elle qu'à une passante quelconque. Et elle fut balayée par un torrent de ressentiments contre cet homme assis en face d'elle, très occupé à enrouler une mèche de ses cheveux sur un doigt.

« Eh bien, Gurdweil, lui jeta-t-elle, railleuse, tu n'es pas un grand héros, pas vrai ? Voilà une chose dont on ne peut pas t'accuser ! » Et elle éclata d'un rire moqueur.

Gurdweil la regarda, stupéfait. « Un héros ? Pourquoi ça, un héros ?

– Parce que... tu penses probablement être un héros...

– Moi ? Jamais de la vie ! L'idée ne m'a même jamais effleuré.

– Oui, mais ça ne change rien ! »

La folle envie qu'elle avait de le taquiner disparut d'un seul coup. Elle se sentit malheureuse, insatisfaite. Tout lui apparut insipide, sans intérêt, y compris le fait d'être assise là avec Gurdweil apparemment à des milliers de kilomètres d'elle. Même son visage lui semblait complètement inconnu et la distance entre elle et ce visage était trop vaste pour être franchie. Peut-être valait-il mieux en rester là et rompre de manière nette et définitive. Mais Lotte reculait devant ce geste qui impliquait, au-delà, un abîme de néant. Aussi désirait-elle faire une nouvelle tentative avec tous les moyens dont elle disposait. Le mariage de Gurdweil ne pouvait pas durer. Certainement pas si cela dépendait de Thea, incapable de vivre longtemps avec quiconque et encore moins avec un homme tel que Gurdweil. Outre le fait qu'elle ne l'aimait pas, elle ne le connaissait pas, elle ne savait rien de lui. (Cette constatation n'était pas sans consoler un peu Lotte, convaincue d'être la seule à bien connaître Gurdweil et de mériter à ce titre de le posséder sans partage.) Tôt ou tard, la situation devait exploser, pas de doute. Mais quand et comment ? Lotte frissonnait toujours en évoquant cette échéance inévitable, car elle ne pensait pas que ces deux êtres puissent se séparer sans une catastrophe.

Et Gurdweil étant le plus faible des deux, il serait probablement celui qui souffrirait le plus. Peut-être aussi parce qu'il était celui qui aimait le plus. Mais aimait-il vraiment Thea ? Comment pouvait-on aimer cette femme ? Surtout lui, Gurdweil ? Impossible. Lotte scruta le visage de son ami comme pour y trouver la réponse, mais en vain. Gurdweil continuait à fumer, la tête entre ses mains, impénétrable. Il sentit le regard de Lotte et commenta d'un air absent :

« Tu penses trop, Lotte. À quoi bon ? Ce n'est pas sain pour une jolie fille comme toi de se torturer. »

Lotte ne répondit pas. Peu après, elle déclara qu'il était tard et qu'il lui fallait se dépêcher de rentrer chez elle. Mais, avant qu'ils se séparent devant sa porte, elle dit :

« Je voulais en réalité te parler de tout autre chose, Gurdweil, mais aujourd'hui je n'en ai pas eu l'occasion. La prochaine fois peut-être. Quand nous reverrons-nous ?

– Je ne sais pas, Lotte. Tu sais combien je suis occupé. Mais dimanche après-midi, je serai à la maison. Si tu es libre, pourquoi ne passerais-tu pas avec le Dr Astel ? »

« Avec le Dr Astel ? pensa Lotte avec amertume. Était-il vraiment aussi stupide, ce Gurdweil, ou bien feignait-il seulement de l'être ? »

Et elle le quitta sans lui répondre.

OceanofPDF.com

Un vent furieux accompagné de giboulées glaciales fouettait le visage de Gurdweil. Il tambourinait sur les enseignes en fer-blanc et les volets clos, faisait danser les lumières électriques qui décoraient la ville comme des rangs de perles ambrées. Un vrai temps de chien par lequel Gurdweil aurait été bien avisé, s'il avait eu la présence d'esprit nécessaire, de s'accrocher à son chapeau, ce qu'il négligea de faire. Il se trouva vite dans la situation absurde d'un homme lancé à la poursuite de son couvre-chef, lequel, voletant le long de Lerchenfelder Strasse, s'appliquait à le ridiculiser et le tourmenter : il se posait parfois sur le sol pour l'attendre et puis s'envolait de nouveau sous son nez. Pourtant, Gurdweil persévérait, ne rechignant pas à s'agenouiller pour saisir le chapeau à la volée. Soudain celui-ci se mit à jouer les cerceaux, décolla et pirouetta en l'air comme un étrange oiseau noir avant de retomber raide mort sur le trottoir. Gurdweil bondit et posa le pied dessus. Épuisé et hors d'haleine, il le secoua en le réprimandant : « Non, mais tu deviens fou ou quoi ? Que ça ne se renouvelle pas ! »

Puis il le nettoya du mieux qu'il put et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 8 heures et quart. Soudain, toute la scène du Steinhof lui revint à l'esprit, comme s'il existait un lien occulte entre ces images et l'heure. La peur l'étreignit, lui laissant une crampe douloureuse à gauche de l'estomac. Il pensa à sa chambre horriblement vide. Qu'allait-il faire chez lui maintenant ? Il était encore trop tôt. Il continua néanmoins à marcher dans la tempête, son chapeau à la main, et se retrouva brusquement tout près de

l'université. Ah oui ! Tiens ! Il était grand temps de rendre visite à Vrubiczek ! Cela faisait des siècles qu'il ne l'avait vu. Avec un peu de chance, il le trouverait à la maison. Mais il se pouvait aussi que le brave homme fût allé avec sa femme au cinéma ou ailleurs. Maintenant que le doute s'était insinué dans son esprit, Gurdweil était moins sûr de trouver Vrubiczek au logis... Mais il repoussa cette pensée aussi loin qu'il put, pratiquement au bout de ses orteils, si l'on peut dire, et refusa de la laisser remonter à la surface de sa conscience, afin de ne pas tenter le sort qui déteste adapter les événements aux désirs de l'homme. Il n'arrêtait pas en même temps de se répéter dans la partie de son cerveau où les idées étaient claires et définies qu'il ne trouverait pas Vrubiczek chez lui, de façon à mettre indirectement en quelque sorte la chance de son côté en lui disant : « Vois-tu, je sais d'avance que je ne le trouverai pas, impossible donc de me surprendre ou de me décevoir... » parce que sa hantise de rentrer seul dans sa chambre déserte ne cessait de croître et qu'il espérait trouver un réconfort dans la présence de Vrubiczek.

Vrubiczek était chez lui.

« Julie, Julie ! Regarde qui est là ! » s'écria-t-il, absolument ravi, tout en aidant le visiteur à enlever son manteau. « C'est un mauvais vent qui n'annonce rien de bon ! »

Les deux vieux étaient au milieu du dîner. Un air de tranquille sécurité régnait dans la petite salle à manger où flottait une odeur de viande rôtie et de soupe aux herbes, qui fit saliver Gurdweil. La vieille femme tira une chaise vers la table.

« Ne vous dérangez pas, je peux m'asseoir n'importe où. Je ne veux pas interrompre votre repas.

– Au contraire, dit la femme qui avait la cinquantaine, une petite taille et un visage rayonnant de bonté. Puisque vous êtes là, vous allez manger avec nous.

– Non, merci ! J'ai déjà dîné, mentit Gurdweil. Je viens à peine de finir.

– Quand bien même, Herr Gurdweil, insista Vrubiczek. Vous ne pouvez pas refuser. L'estomac est élastique, il s'étire comme le cuir trempé dans l'eau. D'ailleurs, il ne reste pas grand-chose : j'ai presque tout mangé ! »

Gurdweil se laissa convaincre. Le couple en était déjà à la viande, mais Frau Vrubiczek apporta à son hôte un bol de soupe.

Vrubiczek prit la serviette nouée autour de son cou, en essuya sa grosse moustache poivre et sel et demanda :

« Alors comment vous portez-vous, mon cher ami ? Et votre épouse ?

– Bien ! Très bien ! Thea est en clinique, laissa échapper Gurdweil qui le regretta aussitôt.

– Qu'est-ce que vous dites ? En clinique ? s'exclama un Vrubiczek inquiet. Et vous m'annoncez ça tout calmement ? Qu'est-ce qu'elle a ?

– Rien de grave ! Une petite intervention sans danger. D'ailleurs, l'opération s'est très bien passée. »

Frau Vrubiczek, de retour de la cuisine, fut horrifiée d'entendre le mot « opération ». Rien ne l'inquiétait tant que la pensée d'une opération, même bénigne. Elle aurait sans nul doute préféré mourir plutôt que d'être « opérée ».

« Qu'avez-vous dit ? Une opération ? s'écria-t-elle, affolée. Qui a été opéré ? Où ça ?

– Ma femme, répondit Gurdweil. Aucun danger.

– Où ça ? Où ça ? insista la vieille.

– Au... au..., bégaya Gurdweil en rougissant... Au nez, naturellement. Où donc ailleurs, puisqu'elle est en bonne santé ! On l'a opérée des végétations...

– Mais on ne les lui a pas déjà enlevées l'été dernier ? s'étonna Vrubiczek. Elles ont repoussé ?

– L'été dernier, on l'a opérée d'un côté et cette fois-ci de l'autre. C'était probablement nécessaire. Le doyen Schramek est un spécialiste de la question... Il a affirmé que, si on n'intervenait pas tout de suite, les

végétations risquaient de finir par bloquer le nez. Ha ha ha, ce sont là de diaboliques créatures ! »

Un instant, ils eurent tous les trois la vision d'une répugnante chose noire et violacée de la taille d'un haricot grossissant à vue d'œil dans l'antre caverneux d'un nez imaginaire.

« Opérations, opérations, soupira profondément la vieille femme. C'est la pire des choses. Je pense que je mourrais de peur si je devais me faire opérer. Et puis, peut-on faire confiance au docteur ? Ce n'est qu'un homme, après tout ! Ils passent leur vie à se tromper et vous coupent toujours là où il ne faut pas, des organes parfaitement sains ! On m'a cité plein de cas. Et ils le font parfois exprès, par méchanceté. Ça leur est égal. Pour eux c'est un jeu. Ce n'est pas eux qui souffrent !

– Allons, allons, Frau Vrubiczek, vous exagérez un peu ! Les médecins peuvent se tromper, bien entendu – l'erreur est humaine –, mais ils ne le font pas exprès.

– Ma femme, dit Vrubiczek, a très peur des opérations. C'est une vieille maladie chez elle, depuis la mort de sa sœur qui a succombé après une intervention ratée. Vingt ans ont passé, mais elle reste inconsolable. Il ne faut pourtant pas généraliser. Parfois la chaussure est en si mauvais état qu'on ne peut rien y faire. Alors on accuse le cordonnier d'avoir essayé de la réparer et d'avoir échoué ! Le contraire peut arriver aussi, quand une chaussure, bonne à réparer, tombe entre les mains d'un mauvais cordonnier. Mais, là non plus, il ne faut pas généraliser.

– Non, non, protesta Frau Vrubiczek, debout près de la table, les yeux mouillés de larmes. Tu trouves toujours des excuses aux gens, parce que tu les vois de loin, et de loin le verre peut avoir l'éclat du diamant. Je les avais suppliés de ne pas l'opérer. Elle était robuste comme un chêne, Herr Gurdweil, vous pouvez demander à Karl » – elle indiqua d'un signe de tête son mari –, « il l'a bien connue. Nous étions déjà mariés depuis quelques années. Belle comme le soleil, qu'elle était. Dix-neuf ans ! Et ces assassins

lui ont ouvert le ventre. Fichez-lui la paix ! que je leur ai crié. Elle n'a pas besoin d'opération ! Elle guérira toute seule ! Vous avez déjà vu ça, vous ? Une personne a mal à l'estomac et les voilà qui sortent leurs couteaux ! Les docteurs savent, répétait tout le monde. S'ils disent que c'est le cancer, c'est le cancer, voilà tout ! Et le seul remède c'est la chirurgie. Cette petite serait encore vivante aujourd'hui, je vous le jure, sans ces maudits docteurs ! Ils s'en fichent ! Un être de moins au monde ! La belle affaire ! »

Elle se laissa choir sur la chaise voisine et reprit :

« Et pensez-vous, Herr Gurdweil, qu'ils se seraient contentés d'une seule opération ? Mais non ! Deux ! L'une après l'autre, la malheureuse ! La première avait réussi, qu'ils ont dit, mais il en fallait une seconde. Un phénomène rare, qu'ils ont dit, un phénomène très compliqué, une opération ne suffisait pas. Vous avez déjà entendu ça ? Pour moi, c'est sûr, la première fois ils ont coupé là où il ne fallait pas ! J'en mettrais ma main au feu ! Alors ils me l'ont ouverte une seconde fois et elle en est morte. Comment voulez-vous survivre après avoir eu le ventre charcuté par deux fois ? Impossible même pour la personne la plus robuste !

– Ça suffit, Julie ! interrompit gentiment Vrubiczek. Tu ne peux pas la ressusciter. Prépare-nous donc quelque chose à boire au lieu de te mettre dans ces états. Du café, par exemple... Les vivants passent avant les morts, ma mie, et c'est d'eux qu'il faut se soucier avant tout. »

Il entreprit de rouler une cigarette de ses doigts calleux tandis que sa femme repartait vers la cuisine en traînant la jambe comme une vieille. Elle s'arrêta sur le seuil et se retourna pour déclarer :

« Tout ce que je veux dire, c'est qu'on ne doit jamais se fier aux médecins. Il vaut mieux attendre que la maladie passe toute seule... Il y a quantité de bons vieux remèdes éprouvés, je n'ai rien contre ! Mais les docteurs, je ne les laisserai jamais approcher ceux qui me sont chers ! »

Sur quoi, elle quitta la pièce.

« Ah ! Les femmes ! dit Vrubiczek avec indulgence. Plus elles vieillissent, plus leur cerveau se ramollit ! » Il tendit à Gurdweil sa tabatière et du papier à cigarettes.

« L'opération a donc réussi ?

– Oui, c'est fini.

– Et quand rentre-t-elle chez vous ?

– Dans une semaine ou dix jours, je pense.

– Très bien, parfait ! » dit le cordonnier.

Gurdweil ne voyait pas ce qu'il y avait de si bien et d'ailleurs il s'en fichait complètement.

Le dîner l'avait un peu alourdi et agréablement fatigué. Et le vent qui cognait sans discontinuer au carreau de la fenêtre branlante lui rendait d'autant plus doux le séjour dans cette maison douillette et claire, en compagnie de ces deux êtres simples et chaleureux. Dès que le vent tombait un peu, on entendait le sifflement d'un bec de gaz en même temps qu'un mystérieux murmure venant de la cuisine.

Les événements de la journée avaient perdu de leur gravité. Tout était devenu plus simple, plus facile. Y avait-il vraiment motif à désespérer ? Comme il aurait été agréable que Thea fût là, à ses côtés, heureuse et satisfaite, tous les deux ensemble à l'abri du chaos de la vie...

Frau Vrubiczek apporta le café.

« Et comment va Johann ? demanda Gurdweil. Je ne l'ai pas vu depuis des siècles.

– On n'a pas à se plaindre ! C'est un bon garçon, répondit Vrubiczek. Il travaille dur et profite de la vie avec sa jeune épouse. Que peut-on demander de mieux ? Bien sûr, maintenant il vient nous voir moins souvent. Une jeune femme accapare son mari – et à juste titre. Nous aussi, quand nous étions un jeune couple, nous étions jaloux de chaque minute, n'est-ce pas, Julie ? » Vrubiczek caressa affectueusement la joue de sa femme en souvenir des bons vieux jours.

« Voilà un homme qu'on peut dire heureux ! » pensa Gurdweil avec une certaine satisfaction.

Alors qu'il buvait son café, la tête penchée sur la table, le souvenir d'une matinée d'été passée, des années auparavant, au bord d'une rivière, interrompit le cours de ses pensées. Il devait être tout petit. Il n'était pas seul au bord de la rivière, mais sa mère ne se trouvait pas avec lui – il était absolument sûr de ce détail. Il devait cependant y avoir une autre personne puisque, au moment où il essayait de s'approcher de l'eau, quelqu'un l'arrêtait, quelqu'un qui disait : « Les petits garçons n'ont pas le droit de s'approcher, ils peuvent seulement regarder de loin ! » Non ce n'était pas sa mère. La voix était plus dure, celle d'une nourrice probablement. Une voix qui lui écorchait les oreilles, il s'en souvenait parfaitement. Et soudain, au milieu de la rivière, en plein soleil, glissaient des radeaux et l'un des marins, le torse tanné comme du cuir, les jambes nues jusqu'aux genoux, lui faisait signe de la main. Son radeau avançait si lentement qu'il paraissait immobile et, à cause de la distance, Gurdweil ne pouvait entendre ce que le marin criait. Pris d'une envie folle de monter sur l'embarcation, il se mettait à hurler, à pleurer et à trépigner au point que la personne qui l'accompagnait l'éloignait de force de la rivière...

Toute la scène intriguait profondément Gurdweil. Sa ville natale ne possédait pas de rivière pareille à celle-ci et jamais aucun radeau ne l'avait descendue. D'où lui venait donc ce souvenir ? D'une lecture ou d'un récit entendu quelque part et qui se serait enraciné dans sa mémoire comme le souvenir d'un événement réel ?

« Si c'est vrai, c'est vraiment trop triste ! » se surprit-il à dire si fort que, effrayé par le son de sa propre voix, il jeta un regard ahuri autour de lui.

« C'est la vérité, mon ami, confirma Vrubiczek croyant que Gurdweil se référait à ses propos. Mais pourquoi s'attrister ?

– Quoi ? Comment pouvez-vous le demander ? s'exclama Gurdweil. Quand votre mémoire s'embrouille et vous regurgite subitement d'étranges événements comme s'ils vous étaient réellement arrivés... »

À cet instant, Johann entra sans frapper. « Ah ! Johann !

– Seul ? Mais où est Mitzi ? » demandèrent en chœur ses parents.

Johann se découvrit et, d'un geste puéril, envoya promener son chapeau sur le canapé. Puis il embrassa sa mère, serra la main de son père et celle de Gurdweil.

« Mitzi ? répéta-t-il avec un peu d'embarras. Bien, elle va bien... Elle voulait aller... au cinéma, et moi je n'en avais pas envie... Comment allez-vous, Herr Gurdweil ? Tout va-t-il comme vous voulez ? » Le regard étrange et anxieux qu'il lui jeta mit la puce à l'oreille de Gurdweil.

« Oui, pas trop mal, cela pourrait être pire », répliqua-t-il en le dévisageant.

Le jeune homme se laissa tomber pesamment sur une chaise, l'air accablé de fatigue. Sa mère assise à ses côtés lui caressa les cheveux.

« Je suis si heureuse de te voir, mon chéri. Tu as faim ? »

Johann secoua la tête.

« Mais tu boiras bien une tasse de café ? Je te l'apporte tout de suite. Imagine-toi : à la minute même, nous parlions de toi. Une minute avant que tu arrives. Dommage que Mitzi ne t'ait pas accompagné. Herr Gurdweil aurait fait sa connaissance. Vous ne l'avez jamais vue, n'est-ce pas, Herr Gurdweil ?

– Qui donc ? » demanda celui-ci, complètement absorbé dans son examen. L'expression contrariée de Johann l'intéressait au plus haut point, sans qu'il sût pourquoi.

« Ma bru ! Mitzi.

– Non, pas encore.

– Mitzi est allée au cinéma, répéta Johann machinalement, les yeux fixés sur la table. Elle voulait aller au cinéma et moi ça ne me disait rien. »

Les caresses de sa mère semblaient avoir une influence bénéfique. Il baissa la tête et parut sur le point de s'endormir.

« Je vais chercher ton café », dit la vieille femme.

Debout, adossé au buffet, Vrubiczek fumait en silence et semblait réfléchir intensément. De temps en temps, il soufflait un épais nuage de fumée de la même teinte que sa moustache et qui paraissait la prolonger. Puis il annonça sur le ton d'un verdict :

« Vois-tu, mon garçon, une femme ne doit pas sortir seule ! Si son mari la néglige, elle finira par trouver un autre homme... C'est tout ce que j'ai à te dire sur le sujet ! »

Johann regarda froidement son père comme pour lui faire comprendre que cela ne le regardait pas. Mais il se ravisa et rétorqua :

« Bien sûr. Mais elle voulait aller au cinéma... et je ne pouvais pas l'accompagner. Veux-tu me donner une cigarette, papa ? »

Sa mère arrivait avec le café. « Enlève ton manteau, Johann, ou tu prendras froid en sortant.

– Oui, oui ! acquiesça Johann avec un regain soudain d'énergie. Mais je dois partir. Je ne faisais que passer. Je me lève tôt pour travailler. Il doit se faire tard. Quelle heure est-il, Herr Gurdweil ? 10 heures ?

– 10 heures précises !

– Alors, il faut que je me dépêche ! J'ai rendez-vous avec Mitzi devant le cinéma. Je bois mon café et je sors. Maman, tu as encore trop sucré mon café ! Un seul morceau suffit. Et vous, Herr Gurdweil, vous restez ou vous descendez avec moi ? Ah oui ! J'oubliais de vous dire que mon patron m'a augmenté. Dorénavant j'aurai soixante-dix schillings par semaine : qu'est-ce que vous en dites ? À compter de cette semaine. »

Il avala son café à grandes gorgées et se leva d'un bond :

« Eh bien, Herr Gurdweil, vous préférez rester encore un peu ?

– Pourquoi veux-tu chasser Herr Gurdweil, Johann ? dit sa mère. Si tu dois partir, ce n'est pas une raison pour empêcher Herr Gurdweil de rester

avec nous. Nous ne l'avons pas vu depuis très longtemps. »

Mais Gurdweil s'était levé, lui aussi. Il avait compris au regard de Johann que celui-ci souhaitait qu'il l'accompagne.

Il n'y avait pas de lumière dans les escaliers. Vrubiczek les précéda sur le palier, une bougie à la main, et attendit qu'ils aient descendu les deux premiers étages. Ils tâtonnèrent pour le dernier et sortirent enfin. Un vent froid leur siffla en plein visage comme un linge mouillé. Johann attrapa Gurdweil par l'épaule.

« J'ai besoin de vous parler, Herr Gurdweil ! Il le faut ! C'est impossible avec mon père. Au sujet de Mitzi. De ma femme. » Sa voix tremblait légèrement.

« Oui, bien sûr, dit Gurdweil.

– Asseyons-nous quelque part, suggéra Johann. Mais à condition que vous ayez le temps, naturellement. J'ai été heureux de vous trouver là-haut. Je ne peux pas parler à mon père. Asseyons-nous dans un café ou une taverne, à votre choix, pour bavarder sans être dérangés.

– Certainement ! dit Gurdweil. Bien volontiers. »

Il ressentait déjà par anticipation la gêne qu'éprouvent les gens délicats devant le déballage des secrets d'autrui, surtout des problèmes de couple qui n'ont pas à être révélés à des tiers. Malgré sa vive curiosité, il redoutait cette confession.

« Que boirez-vous ? » demanda Johann, après qu'ils eurent pris place autour d'un guéridon dans une petite taverne quasiment déserte et mal éclairée de Wasagasse.

Gurdweil commanda une bière et Johann un demi-litre de vin.

Johann demeura silencieux un moment. Assis en face de Gurdweil, il ne le regardait pas, mais demeurait les yeux fixés sur un point au loin derrière son dos. Manifestement, il avait du mal à parler. Gurdweil, lui aussi, évitait le regard de son compagnon de peur de l'embarrasser. En pareil cas, se disait-il, mieux valait feindre la distraction. Car plus tard, si jamais votre

interlocuteur regrette de vous avoir ouvert son cœur, il pourra toujours se bercer de l'illusion que vous n'avez pas tout entendu, en tout cas pas l'essentiel...

Le garçon apporta les consommations et Johann se servit un grand verre de vin pour se donner du courage.

« Je ne sais pas, commença-t-il dans un murmure, je ne sais pas si elles sont toutes pareilles ou si c'est seulement elle... Mais je ne veux pas... je ne peux pas le supporter... Il va arriver un malheur... Je ne suis plus responsable de mes actes. »

Il reprit sa respiration.

« Au début, j'ai pas pu y croire. Je ne voulais pas y croire. Mais je l'ai vu de mes propres yeux. De mes propres yeux. Est-il possible qu'ils se baladent bras dessus, bras dessous dans la rue et qu'ils entrent ainsi au cinéma, sans qu'il n'y ait rien entre eux ? Elle m'a raconté qu'elle allait au cinéma avec sa sœur. Sa sœur n'habite pas très loin de chez nous. C'était il y a quelques jours, peut-être une semaine. Je lui ai fait une scène. Elle m'a ri au nez et m'a traité d'idiot jaloux. Elle le connaissait, qu'elle a dit, avant notre mariage, du temps où ils habitaient le même quartier. Une vieille connaissance, rien de plus. Il l'avait rencontrée dans la rue et invitée au cinéma. N'avait-elle pas le droit d'aller au cinéma avec un vieil ami ? En plus, il était marié, avec un enfant, qu'y avait-il donc à craindre ?... Peut-être ne mentait-elle pas. Oui, mais si... ? Hier soir, après le dîner, elle est repartie. Chez sa sœur, soi-disant. Je l'ai laissée filer, puis je l'ai suivie. Elle est bien entrée au numéro 55, où habite sa sœur. J'ai attendu un quart d'heure devant la porte, peut-être une demi-heure, je ne sais pas au juste. Mitzi n'est pas ressortie. Alors je suis monté au deuxième étage et j'ai frappé à la porte. Pas de réponse. J'ai recommencé. Toujours rien.

« De toute évidence, il n'y avait personne. Alors où avait donc disparu Mitzi ? Je ne l'avais pas vue quitter la maison. Je suis redescendu et j'ai encore attendu dehors une demi-heure ou une bonne heure sans rien voir

venir. Je suis rentré chez nous. Mitzi venait juste d'arriver. Elle n'avait même pas eu le temps d'ôter son manteau. Elle avait encore le visage rouge comme si elle avait couru. Je lui ai demandé comment allait sa sœur. Exprès. Sa sœur allait bien, elle a dit. Elles étaient sorties toutes deux se promener. Tout de suite. Par un soir aussi beau, qui aurait voulu rester enfermé ? Et puis sa sœur l'avait raccompagnée chez elle. Elle n'arrêtait pas de rire, tout excitée. Mais moi, je ne les avais pas vues sortir, alors que je n'avais pas bougé de ma place en face de la porte. Impossible pour elles, en toute logique, de sortir sans que je les repère. Pourtant je n'avais rien vu. Je l'ai vue entrer, ça j'en suis sûr. C'était bien elle, Mitzi. Pas de problème. D'ailleurs, j'étais derrière elle et je ne peux pas m'être trompé. Mais quand et comment est-elle sortie ? De tout le temps où j'y étais, je ne me rappelle pas avoir vu deux femmes quitter le numéro 55. C'est une petite rue où rien ne passe inaperçu. Et puis, si sa sœur l'avait raccompagnée, comme elle le prétend, j'aurais dû la rencontrer pas loin de chez nous, puisque je suis arrivé sur leurs talons, par le même chemin qu'elle aurait dû emprunter pour revenir chez elle. Le chemin le plus court de sa maison à la nôtre. De plus, je n'ai pas cessé de regarder tout autour de moi parce que je cherchais Mitzi. »

Ces phrases chuchotées, Gurdweil les écoutait avec une agitation croissante ; elles rouvraient de vieilles blessures qu'il croyait en voie de cicatrisation. Les derniers temps, il s'était forcé à croire que ces choses n'avaient plus de prise sur lui, qu'il était cuirassé contre elles, mais soudain il s'apercevait de sa vulnérabilité. Il comprit brusquement qu'elles étaient toujours là, prêtes à sortir de leur cachette et à lui tomber dessus. Pour Gurdweil, le tourment de Johann, c'était le sien propre. Bien qu'il n'eût jamais rencontré Mitzi de sa vie, il l'imaginait parfaitement, mettant son manteau gris et disant : « Je vais juste une minute chez ma sœur. » Son âme se consumait de jalousie, tandis qu'il se demandait avec son mari où elle avait été pendant tout ce temps et ce qu'elle avait bien pu faire. Il porta la

bière à ses lèvres et but. Et, comme pour chasser les doutes de son cœur à lui, il dit à Johann qui, assis, la tête baissée, tambourinait des doigts sur la table :

« Vous n'avez aucune raison de la soupçonner. Peut-être a-t-elle réellement fait ce qu'elle a dit. Que vous ne l'avez pas vue sortir ne prouve rien. Elle est probablement sortie au moment où vous regardiez ailleurs. Et c'est justement parce qu'elle était en compagnie de sa sœur que vous ne l'avez pas remarquée ; vous ne l'avez pas remarquée parce que vous ne vous attendiez pas à la voir avec une femme. » Johann le fixait d'un regard implorant : « Mais ne pas savoir ! Ne pas savoir ! s'écria-t-il. Je ne peux pas le supporter ! Ça reste là » – il se frappa la poitrine – « comme un gros caillou ! Et si jamais je découvre qu'elle m'a menti, je ne vous dis pas ! Ça fera du vilain ! Il arrivera un malheur ! »

Il but un coup de vin et poursuivit :

« La nuit dernière, je n'ai pas fermé l'œil. Était-elle avec sa sœur ou non ? Et sinon, où était-elle ? Ça me torturait tellement que j'ai cru devenir fou. Mais je saurai, et alors ils feraient mieux de se méfier ! »

Trois rides profondes et menaçantes se creusèrent entre ses sourcils, l'extrémité de son nez pointu s'aiguisa un peu plus, comme un silex taillé. Qui aurait pu imaginer que le calme, le gentil Johann – le « bon garçon » de son père – fût capable d'une telle rage ? Gurdweil eut même un peu peur : « Tenez, prenez une cigarette », dit-il d'un ton conciliant.

Il aurait voulu lui expliquer que ses craintes étaient probablement excessives, que ses soupçons se révéleraient dénués de raison... Au lieu de quoi, il se surprit à demander : « Et l'homme, celui qui l'a invité au cinéma, le connaissez-vous ?

– Celui qui est allé au cinéma avec Mitzi ? Non, je ne le connais pas. Mais... je me rappelle l'avoir entendue dire qu'il écrivait dans les journaux américains. Il s'appelle Pe... Pen... – un nom bizarre.

– Perczik, peut-être ?

– Oui, c’est cela. Je crois que c’est ce nom : Perczik. »

Gurdweil eut soudain la certitude absolue qu’il s’agissait bien de Perczik, ce qui le remplait d’une rage folle. Il continua à questionner compulsivement Johann.

« Était-il petit ? Sombre de peau, rondouillard ? Avait-il un chapeau gris sur la tête ?

– Oui, pas très grand. Le teint mat. Je n’ai pas remarqué son chapeau. Je l’ai à peine entrevu. Pourquoi ? Vous le connaissez ?

– Si c’est Perczik, je le connais bien. Mais... je ne crois pas que ce soit lui...

– Si, si, c’est certainement lui ! » Johann sautait sur cette possibilité, comme si elle le soulageait d’un poids. « Je suis sûr que c’est lui ! Je me rappelle maintenant l’avoir entendue dire Perczik. A-t-il une femme et un enfant ?

– Oui.

– Alors, c’est bien lui. »

Johann sourit avec le soulagement du grand malade qui, le danger passé, sent que désormais il guérira et vivra. Son humeur se fit même franchement gaie. Il donnait l’impression que sa certitude qu’il s’agissait de Perczik, le mettait hors de danger. Mais Gurdweil savait que Perczik, lui surtout, n’emmenait pas la femme de Johann Vrubiczek au cinéma pour rien. Et il plaignait Johann de tout son cœur. Car il savait aussi que ce n’était pas la fin de l’affaire, mais seulement une brève accalmie et que le doute reviendrait torturer Johann.

Il faut que je parle à ce porc au plus vite ! se promit-il. S’il n’est pas au café demain, je lui écrirai pour lui fixer un rendez-vous.

« Voulez-vous boire autre chose ? proposa Johann. Une autre bière ou un peu de vin ? »

Gurdweil refusa.

« Prenez donc un verre de vin, Herr Gurdweil, insista Johann. Le vin est bon. Vraiment bon. Il faudra que je revienne un jour ici avec... avec... » – il hésita une seconde – « Mitzi. Elle aime le bon vin. Oui, je l'amènerai ici, certainement. Et vous, comment ça va, Herr Gurdweil ? s'enquit-il tout à coup, l'air de se rendre compte seulement à l'instant de sa présence. Tout va bien ? Et votre épouse ? Bien aussi, j'espère ? »

Gurdweil hocha affirmativement la tête.

« Vous m'en voyez heureux ! Très heureux ! » Johann donna une tape affectueuse sur la main de Gurdweil, posée à plat sur la table. « Vous êtes un chic type, Herr Gurdweil ! Sincèrement ! Vraiment un chic type. Buvez quelque chose avec moi. Nous en avons si peu l'occasion. »

Gurdweil finit par accepter et commanda une autre bière. Johann se fit servir un verre de vin. Et puis soudain, sans regarder Gurdweil, il demanda :

« Il est comment ? Quel type d'homme ?

– Qui ?

– Votre ami, ce Perczik. »

Gurdweil resta évasif : « C'est un écrivain et un journaliste. Je le connais depuis plusieurs années. On se voit parfois au café. » Il leva le pot de bière écumante que venait de lui apporter le garçon. « À votre santé, Johann, et à votre bonheur en ménage !

– À votre santé, monsieur », grommela Johann qui baissa la tête pour contempler la table d'un œil mélancolique. Gurdweil consulta sa montre.

« À présent, mon cher Johann, il faut rentrer. Il se fait tard.

– Quelle heure est-il ?

– 11 heures et demie.

– Oui, il est temps d'y aller, acquiesça Johann qui appela le garçon. En tout cas, dit-il en se levant, je vous remercie de m'avoir consacré un peu de votre temps, Herr Gurdweil. Et si vous voyez Herr Perczik, dites-lui de ma part de tout laisser tomber dorénavant, dans son propre intérêt. Qu'il invite sa femme au cinéma et laisse Mitzi tranquille.

– Oui, dit Gurdweil, je le lui dirai. Et vous Johann, vous feriez mieux de ne plus y penser. Vos craintes ne sont pas fondées, j’en suis certain. » Sur quoi chacun partit de son côté.

OceanofPDF.com

Le journal se consuma si rapidement que le petit bois n'eut pas le temps de prendre. Une épaisse colonne de fumée noire s'échappa du poêle en faïence blanche et se répandit dans la pénombre de la pièce. À genoux, Gurdweil s'efforçait vainement d'attiser le feu en y soufflant dessus.

« Ah ! Quel incapable tu fais ! gronda Thea qui tournait en rond dans la chambre, tout habillée, le chapeau sur la tête, comme si elle était dans la rue. Il faut des masses de papier !

– J'ai mis le charbon un peu trop tôt et il a étouffé le feu », s'excusa Gurdweil qui se releva pour chercher d'autres vieux journaux.

Par la fenêtre, on apercevait de gros flocons de neige tomber dru et voler comme des plumes. La vue de la neige faisait sentir d'autant plus cruellement l'absence de chauffage dans la pièce. Gurdweil explora la table de chevet et le fond de l'armoire, mais sans grand succès. Par extraordinaire, tout le papier de la maison semblait avoir disparu.

« Tu n'as pas vu de vieux journaux, Thea ? Il devrait pourtant y en avoir des quantités.

– Je n'ai rien vu ! répliqua avec impatience Thea sans cesser de déambuler. Dépêche-toi, veux-tu ? On gèle de froid ! Et pourquoi n'allumes-tu pas la lampe ?

– Une minute. Je voudrais d'abord allumer le poêle. Mais il me faut du papier...

– Prends tes manuscrits, ricana Thea. Au moins ils serviront à quelque chose. »

Gurdweil se tut. Il grimpa sur une chaise, tendit le bras pour fouiller le haut de l'armoire.

« Tu ne pourrais pas t'activer un peu ! le rabroua Thea. Allume d'abord la lampe pour voir ce que tu fais, tête de mule ! »

Il redescendit de sa chaise et alluma la lampe. Puis après avoir été quérir des journaux auprès de sa logeuse, il revint s'agenouiller devant le poêle. Il lui fallait tout recommencer, et d'abord vider le poêle de son charbon et du petit bois. Thea continua à tourner en rond, tout en jetant de temps à autre un regard en coin à son mari qui lui tournait le dos, et en l'accablant de ses instructions. Quand le feu prit enfin, elle ordonna : « Maintenant, Rudolfus, dépêche-toi d'aller faire les courses ! De quoi avons-nous besoin ? Nous avons encore du café et du sucre. Achète des marrons, un demi-kilo, n'oublie pas ! Et du riz, tu entends ? Et de la cannelle. Rapporte la bouteille de lait. Et achète des sardines, mais des bonnes ! Pas comme la dernière fois ! Bon, je crois que c'est tout. Ah oui, des cigarettes, j'ai failli oublier. Prends des Khédives, cinquante, n'oublie pas ! Allez vite ! » Gurdweil s'emmitoufla dans son vieux manteau et sortit. À son retour, une demi-heure après, croulant sous les paquets et couvert de neige, il trouva sa femme comme il l'avait laissée : vêtue de son manteau et de son chapeau. Avant qu'il ait eu le temps de poser ses paquets et de secouer la neige de son manteau, elle se jeta sur lui : « Mais qu'as-tu donc fabriqué avec le poêle ? Il ne chauffe pas du tout ! Ne reste pas planté là, fais quelque chose ! »

Encore tout habillé, Gurdweil se pencha sur le poêle et l'ouvrit. Un souffle brûlant sauta à son visage, qui tourna à l'écarlate. La neige de son chapeau se mit à ruisseler.

« Mais que veux-tu ? osa-t-il protester. Il marche très bien ! Il ne peut pas marcher mieux.

– Ça me fait une belle jambe qu’il marche ! Ce que je veux, c’est avoir chaud ! Débrouille-toi !

– Il prend un moment pour démarrer. Tu connais ce poêle autant que moi. Une fois qu’il chauffe, il chauffe très bien. »

Il jeta une autre pelletée de charbon dans le fourneau, le referma et se redressa. La neige fondue de ses vêtements formait à présent de petites flaques d’eau à ses pieds.

« Où sont les cigarettes ? »

Il sortit de sa poche deux boîtes bleu sombre et les tendit à Thea. Elle en ouvrit une et prit une cigarette qu’elle se colla aux lèvres.

« Tu as rapporté les côtelettes de porc ? »

– Non, tu n’en as pas parlé.

– Idiot ! Il faut tout te dire ! Ce n’est pas Noël tous les jours et tu ne sais même pas prendre l’initiative d’acheter quelque chose de convenable ! Descends tout de suite chercher des côtelettes ! Et une petite bouteille de cognac, grouille-toi ! »

La mort dans l’âme, Gurdweil obéit et repartit. « Nous aurions pu nous passer de porc », pensa-t-il. Même si ses chaussures éculées ne laissaient pas encore pénétrer l’eau, il ressentait en permanence une telle impression d’humidité – peut-être à cause du froid – qu’il lui semblait patauger pieds nus dans la neige sale. Il détestait par-dessus tout les chaussures trouées. Des pieds mouillés, avait-il coutume de dire, sont la source de toutes les maladies. Priorité aux chaussures ! Des pantalons troués ne trempent pas dans l’eau, ce qui n’est pas le cas des chaussures ! Mais il n’avait pas encore trouvé le temps d’aller chez Vrubiczek faire réparer ses semelles. Il n’avait découvert que la veille qu’elles en avaient besoin.

Aussitôt remonté chez lui, il s’empressa de se déchausser. Non, ses pieds étaient tout à fait secs. Il approcha une chaise du poêle et allongea les jambes.

« Tu te chauffes les pieds comme un vieux, ironisa Thea, qui ôtait enfin son chapeau. Veux-tu que je te prépare aussi une bouillote ?

– Ça ne me ferait pas de mal, répliqua-t-il en riant. J’ai les orteils glacés. »

Peu à peu une agréable chaleur envahit la chambre.

À cause de l’abat-jour vert, la maigre lumière diffusée par la lampe à pétrole n’éclairait que le bas de la pièce, abandonnant le reste à l’obscurité, excepté un cercle orange brillant qui se découpait sur le plafond, juste au-dessus du manchon de la lampe.

Thea jeta à toute volée son manteau sur le canapé, puis elle se rapprocha du poêle et alluma une cigarette.

« Tu en veux une, mon lapin ? » Elle tendit le paquet à son mari.

Gurdweil mit une cigarette dans sa bouche. Plus que huit mois, se dit-il avec bonheur, ou peut-être sept. On ne savait jamais exactement. Et il serait là, un nouveau petit être humain, son sang et sa chair... Il regarda le ventre de Thea comme s’il était déjà possible de voir quelque chose.

Dès le moment où il avait appris qu’un embryon s’y développait, le ventre de sa femme lui était devenu sacré, la chose la plus précieuse au monde. Il lui semblait posséder une vie autonome, indépendante, qui exigeait les plus grands égards. S’il l’avait pu, il l’aurait emmené partout avec lui, ce ventre sacré, pour veiller à ce qu’il ne lui arrive aucun mal. Désormais, quand il pensait à son épouse, qu’elle fût présente ou non, il se concentrait exclusivement sur cette partie de son corps qui abritait cette merveilleuse créature, leur fruit et celui de la Mère Nature, cet enfant qui n’existait pas encore et pourtant existait déjà. Et, en même temps, il réfléchissait avec révérence au caractère sacré des femmes, choisies pour porter et donner naissance à l’humanité. Et pas seulement la compagne de l’homme, mais toutes les femelles de la création – toutes étaient sacrées.

Machinalement, il tendit la main pour caresser le ventre de Thea.

« Que crois-tu, ma chérie, un garçon ou une fille ? »

Thea le regarda, moqueuse, et dit d'un ton provocant :

« Rien du tout ! Et d'ailleurs je peux m'en débarrasser, si je veux. Qui m'en empêche ?

– Tu ne ferais pas une chose pareille, j'en suis sûr.

– Qu'en sais-tu ? Pourquoi en es-tu si certain ? Si je veux, je peux... Et si tu penses que c'est si agréable, tu n'as qu'à le porter, toi, les huit mois qui restent !

– Non, non ! s'exclama Gurdweil, mortellement pâle. C'est impossible ! Tu plaisantes. Tu ne parles pas sérieusement. Mais si tu le fais, alors... »

Gurdweil ne termina pas sa phrase. Il ne savait pas lui-même ce qui arriverait « alors ». Il se leva et ajouta : « Je t'en supplie, ne dis pas de sottises, ma chérie. Pourquoi raconter des choses que tu ne penses pas ? » Thea eut un méchant sourire. Puis, paraissant faire marche arrière, elle donna à son mari une tape sous le menton comme à un bébé et dit :

« Ne t'emballe pas, mon petit, peut-être après tout que je le garderai. On verra... » Et puis, un moment après : « Mes parents m'ont invitée ce soir. Toi aussi, mon lapin. Je n'en avais pas envie, alors j'ai refusé. Poldi passera peut-être ici, vers 9 heures et demie. Es-tu content que j'aie refusé ?

– Oui, on ira une autre fois. Demain. Ce soir, je préfère rester seul avec toi chez nous. »

L'ennui s'empara brusquement de Thea. La soirée s'annonçait longue et vide. Impossible d'aller nulle part. Cinémas et cafés fermés, aucune chance de rencontrer quiconque. Chacun était en famille ou bien invité chez des amis.

Thea prit la chaise que son mari venait d'abandonner et obligea celui-ci à s'asseoir sur ses genoux.

« Viens ici, mon lapin ! À qui veux-tu qu'il ressemble, à toi ou à moi ? demanda-t-elle d'un ton faussement sérieux.

– Ça m'est égal, dit Gurdweil en lui embrassant les cheveux. Aucune différence. S'il te ressemble, il sera plus fort et cela vaut mieux. Sinon, peu

importe. Après tout, je ne suis ni malade ni chétif, même si je suis petit de taille. »

Thea rit. « Ça non, tu n'es pas très grand. Et on ne peut guère te le reprocher. Va me chercher mon livre. Et pose la lampe ici, sur la table de chevet. »

Gurdweil, en chaussettes, exécuta les ordres. Puis il prit ses chaussures qui séchaient près du poêle et les enfila.

« Dépêche-toi, lapin, fais chauffer le café, dit Thea sans même tourner la tête. J'en voudrais une tasse.

– Et si tu attendais un peu plus tard, dans une heure ? Tu ne devrais pas boire trop de café noir, en ce moment. Ce n'est pas bon pour lui...

– Comment ? Comment ? s'insurgea Thea qui du coup se retourna. De quoi te mêles-tu ? Ce sont mes affaires ! Qu'est-ce que tu en sais ? Fais ce qu'on te dit ! »

Gurdweil partit donc à la cuisine mettre la vieille cafetière noircie sur le réchaud à gaz. « Quel horrible temps, pssss ! dit Frau Fisher, qui s'y trouvait en train de préparer quelque chose. Un vrai temps de Noël. Vous êtes un jeune homme, Herr Gurdweil, et vous vous en fichez. Mais moi, äie äie äie ! Quand on est vieux, on sent la neige vous tomber dans le corps. Ni chauffage ni vêtements n'y peuvent rien. Mais si, mais si, Herr Gurdweil ! Ne croyez pas que j'invente. C'est mon cher défunt mari, le second, qui le disait. Un sage, pssss ! Et maintenant je la sens dans mon corps, ici » – elle indiqua son dos, bardé d'une épaisse veste de laine et d'un grand châle rouge – « et là » – elle montra sa cuisse – « ... et tout ça en plus de mon estomac, bien sûr. »

Avec ses maigres cheveux grisonnants, collés à son crâne, la tête desséchée de la vieille femme paraissait minuscule comparée à son corps épais, gonflé. Elle faisait penser à une poule grasse et dodue qui aurait niché sa tête sous son aile.

« La seule chose qui me tient sur mes jambes, poursuivit-elle en chuchotant, c'est une bonne tasse de café. Il n'y a rien de mieux ! Sans café, je serais morte depuis longtemps. Une vieille femme seule. Pssss ! »

Entre-temps, le café de Gurdweil avait commencé à bouillir. Il se précipita sur la cafetière et la rapporta en hâte dans la chambre. Thea, toujours assise près du poêle, lisait en fumant.

« Verse-moi le café ! Non, ouvre d'abord le cognac ! »

Gurdweil obtempéra sans mot dire. Il savait pertinemment qu'elle n'aurait pas dû, dans son état, boire de café, et encore moins du cognac, mais il ne pouvait pas l'en empêcher. Après l'avoir servie, il s'allongea sur le canapé et alluma sa pipe.

« Tu ne prends rien, lapin ?

– Non, pas pour l'instant. Plus tard. »

Tout s'arrangerait, se dit Gurdweil, avec la venue du bébé. Thea n'avait pas vraiment mauvais fond... juste un peu capricieuse, comme toutes les femmes. Elle l'aimerait aussi, le bébé, quand il arriverait.

Gurdweil aimait bien fumer sa pipe, ainsi étendu sur le dos. Surtout au milieu de la nuit, quand Thea, endormie à côté sur le lit, lui appartenait à lui, à lui seul. Et si, par extraordinaire, ils ne s'étaient pas querellés avant, son bonheur était complet. Poussé par un réflexe d'autoprotection, il essaya de chasser les autres pensées de son esprit. Après tout, il ne s'agissait peut-être que d'un tas de mensonges et de calomnies... Il n'y avait pas de témoins, n'est-ce pas ? Quant à ses propres doutes et soupçons, on ne pouvait certainement pas se fonder sur eux... Et, en dernière analyse, ne se répétait-il pas souvent que c'était une affaire de caractère et qu'elle n'était pas responsable ?... on ne change pas le caractère des gens. Et, d'ailleurs, était-elle sa propriété privée ? Avait-on le droit d'asservir quiconque en aucune manière que ce fût ? Chacun était libre de faire ce qu'il voulait, et personne n'avait le droit de dominer quelqu'un d'autre. Et de quoi pouvait-il se plaindre ? De quoi ? Alors qu'il n'y avait rien de précis pour

l'accuser... Toutes les femmes convoitaient les hommes... C'était le propre de leur nature, un trait impossible à corriger. Et si elles ne suivaient pas leurs instincts, c'est qu'elles étaient laides, hypocrites ou tout simplement parce qu'elles n'osaient pas. Pourquoi Thea aurait-elle fait exception à la règle ? Elle avait au moins l'avantage d'agir franchement et ouvertement.

Cet enchaînement d'idées avait le don de calmer Gurdweil, surtout quand Thea se trouvait à la maison, réfutation vivante des doutes et des calomnies. Toutes ces spéculations sont futiles, se disait-il avec satisfaction, une perte de temps. Tout cela n'a aucune importance. Surtout maintenant, maintenant...

Il tira une bouffée de sa pipe avec un infini plaisir. La fumée chaude de ce mauvais tabac qui lui brûlait la langue et lui chatouillait la gorge lui semblait le plus grand des délices. Et, pour intensifier sa volupté, il se colla le fourneau de la pipe aux narines et huma l'odeur forte et âpre de la nicotine, comme si elle avait le pouvoir d'un parfum revigorant.

En toute honnêteté, se rassura-t-il, il ne pouvait pas se plaindre. Au contraire, il avait beaucoup de raisons de satisfaction. Que demander de plus ? Même son travail avançait bien, ces dernières semaines. Oui, on pouvait dire qu'il portait ses fruits. Vrai, c'était encore très loin de la perfection. Il ne le savait que trop. Mais quand même ! Il espérait être maintenant sur la bonne voie. L'essentiel n'était-il pas, au fond, d'exprimer ses sentiments et son univers de la manière la plus simple, la plus immédiate et la plus discrète possible ? Il sentait clairement qu'il approchait du but à pas de géant. Que souhaiter de plus ? Et voilà qu'aujourd'hui il était en vacances, il avait l'après-midi libre, le lendemain et le surlendemain aussi !

« Tu ferais bien de te mettre à préparer le dîner, lapin », dit Thea.

Gurdweil consulta sa montre :

« Mais il est encore tôt, il n'est que 7 heures ! Attendons un peu. Évidemment, ajouta-t-il, battant aussitôt en retraite, si tu as faim, nous

pouvons manger tout de suite. »

Thea se replongea dans son livre sans répondre. Gurdweil alla à la fenêtre et écarta le rideau. Dehors, il neigeait toujours à gros flocons dans un silence duveteux. La ruelle était déserte. La neige tombait sans que rien n'entrave sa chute, mollement, secrètement. Gurdweil retrouva son vieux désir d'enfant de se vautrer dans cette neige douce et profonde. Ce souvenir fit resurgir en sa mémoire une autre image de lui, petit, le corps enseveli sous une montagne d'édredons. Cette image sans réalité flotta un instant devant ses yeux avant de céder la place à une autre scène. Gurdweil vit une vaste plaine enneigée sur laquelle tombait avec un bruit mat un sac rempli de graines, de farine ou bien de sel. Un sac suivi d'innombrables sacs qui s'enfonçaient dans la neige. Cette scène lui causa un plaisir indicible et amena un sourire sur ses lèvres. À cet instant, deux hommes sortirent de l'hôtel en face et prirent la direction de la gare. Ils marchaient vite et Gurdweil en déduisit qu'ils se dépêchaient probablement pour attraper le train, et qu'après un trajet d'une demi-heure ou d'une heure ils descendraient dans un village recouvert de neige et de silence et rentreraient chez eux où les attendaient femme et enfants autour d'un somptueux sapin de Noël, une odeur appétissante de cuisine et un chat paresseux. Le corps agréablement réchauffé, Gurdweil s'approcha de sa femme et posa la main droite sur le dos de sa chaise. Thea lui jeta un regard interrogatif.

« Tu sais, dit-il, j'aimerais bien un chat. À défaut d'un chien, au moins un chat... Avec un chat, la chambre paraîtrait moins vide... »

Thea éclata bruyamment de rire. « J'ai l'impression que tu as des envies de vieille fille !

– Non, balbutia Gurdweil hésitant, je pensais... surtout plus tard... les enfants aiment bien les animaux domestiques...

– Quels enfants ?

– Tu sais... plus tard... le bébé...

– Il n’y a pas de bébé ! coupa sèchement Thea. Il n’y a encore rien de certain ! » Depuis sa première rencontre avec Gurdweil, elle avait toujours eu un besoin fou de le blesser, de le rendre misérable par tous les moyens. Et leur vie commune, loin d’atténuer ce penchant, n’avait contribué qu’à le renforcer. La soumission et la résignation permanentes de son époux ne faisaient que le provoquer davantage. Elle le méprisait de souffrir en silence et inventait toutes sortes de cruautés pour le tourmenter. Pourquoi se retenait-il de crier, de perdre son sang-froid, de la jeter dans les escaliers, pourquoi ne la chassait-il pas ? Peut-être alors l’aurait-elle aimé un peu, autant que sa nature lui permettait d’aimer. Car, dans une certaine mesure, elle lui restait attachée, même à présent. Il lui était nécessaire, elle ne pouvait pas imaginer la vie sans lui. Mais qu’il acceptât tout sans protester l’irritait profondément. Elle ne pouvait pas croire, un seul moment, qu’il fût lâche. Elle savait pertinemment qu’il ne l’était pas. Pourquoi donc montrait-il tant de patience à son égard ? Elle se sentait même offensée par ce comportement. Elle savait bien, pourtant, qu’il accusait chacun de ses coups et que son silence ne cachait pas un manque de sensibilité. Dès l’instant où son instinct de femme lui avait fait découvrir ses points vulnérables, elle les avait visés directement – mais Gurdweil avait tout encaissé en silence.

« Tu n’es pas aussi mauvaise, dit-il en la fixant droit dans les yeux, non, tu n’es pas aussi mauvaise... Et ce bébé, tu l’aimeras comme moi et même plus que moi, je le sais...

– Tu ne sais rien du tout ! Quant au bébé, nous verrons ! Ça dépend de moi seule ! Je te l’ai déjà dit, ça ne te regarde pas ! »

Mais Gurdweil était sûr qu’elle aurait le bébé. Si rien de fâcheux n’arrivait, elle aurait le bébé. Et aucune menace de Thea n’aurait raison de sa bonne humeur.

Il changea de sujet : « Qu’en dis-tu, je prends le temps de me raser d’abord ou je remets ça à demain ? Si tu as faim et que tu veux manger de

suite, alors bien sûr... » Il caressa à rebrousse-poil sa barbe de deux jours, produisant un léger crissement.

Thea, qui désirait poursuivre sa lecture, lui donna la permission d'aller se raser.

« Dans ce cas, j'ai besoin de lumière. Je n'y vois rien.

– Et que veux-tu que j'y fasse ?

– Si tu pouvais, avança-t-il prudemment, t'asseoir ici, sur le canapé, et mettre la lampe sur la table, nous y verrions assez tous les deux.

– Non ! Déplace la table si ça t'arrange. La lampe reste ici ! »

Gurdweil installa donc la table en longueur entre le lit et le canapé et s'assit de l'autre côté, près de la porte. Le petit miroir qu'il posa en face de lui était trop éloigné de la lumière pour y distinguer son visage, aussi se rasa-t-il au jugé. Comme toujours le raclement du rasoir lui procura un plaisir étrange, inexplicable, qu'il fit durer plus que nécessaire.

« Pourquoi traînasses-tu autant, lapin ? s'enquit sa femme sur le ton du reproche, mais sans lever la tête.

– J'aurai terminé d'ici une minute », répliqua Gurdweil.

Il remit la table à sa place, se rinça la figure et entreprit de préparer le dîner. Il ouvrit la boîte de sardines et la vida dans une assiette. Puis il fit cuire le riz avec l'aide de Thea – et ils s'attablèrent. Thea mangea sans appétit jusqu'à ce qu'elle se rappelle l'existence du cognac.

« Où est le cognac ? Pourquoi le caches-tu, espèce d'idiot ? »

Gurdweil se leva de mauvais gré pour aller chercher l'alcool.

« Je ne cache rien, grommela-t-il. Je l'avais simplement oublié. »

Il s'en versa aussi un verre.

« Nous n'avons pas vu Perczik depuis un bon moment, remarqua soudain Thea. Il ne vient plus au café. As-tu de ses nouvelles ?

– Pourquoi en aurais-je ? Quel besoin as-tu de Perczik ?

– Je me demandais, c'est tout. On ne le voit plus. On m'a raconté une longue histoire à son propos. Ulrich m'a dit que tu savais tout.

– Ça n’a aucun intérêt. Le fils de Vrubiczek lui a flanqué une raclée et il est au lit. Je l’avais mis en garde, cette canaille. Je l’avais averti, mais il ne m’a pas écouté. Il a récolté ce qu’il méritait.

– Eh bien, c’est du joli ! s’esclaffa Thea. Il a dû lui flanquer une sacrée roustes ! Et sa femme ?

– La femme de qui ?

– Du jeune Vrubiczek !

– Ils se sont réconciliés.

– Et toi, lapin, il a fallu que tu te mêles des affaires de tout le monde ?

– Comment ça, me mêler ? Tout ce que j’ai fait, c’est de le prévenir dans son propre intérêt. Johann m’a demandé de lui parler. Il peut s’estimer content de s’en être tiré à si bon compte. Il a de la veine. Ça aurait pu être pire.

– Tu crois qu’il le traînera en justice ?

– Non, je ne pense pas qu’il soit aussi stupide. Il ne voudra pas d’un scandale public. En outre, il a probablement peur de sa femme. Il a dû lui raconter une histoire en bois.

– Comment l’affaire s’est-elle ébruitée ?

– Johann m’a tout avoué et je l’ai répété à Ulrich. Aucune raison de laisser ce salaud de Perczik s’en tirer comme ça !

– Quand est-ce arrivé ?

– Il y a quinze jours environ.

– Le soir ?

– Oui. Johann a suivi sa femme à son rendez-vous avec Perczik. Au moment où ils s’enfonçaient dans une allée sombre, il leur est tombé dessus. Sa femme a pris ses jambes à son cou. »

Manifestement, l’histoire enchantait Thea. Elle exigea d’autres détails, rit beaucoup, voulut savoir exactement le fin mot. Mais Gurdweil en avait assez de cette affaire, et il finit par déclarer qu’il n’en savait pas plus. Après le repas qui avait duré plus que d’habitude, il alla réchauffer du café qu’ils

burent ensuite accompagné de cognac. Thea, d'excellente humeur, s'était tout à fait résignée à cette soirée qui s'annonçait ennuyeuse et vide. Cigarette au bec, elle gambadait dans la chambre, pinçant et griffant son mari chaque fois qu'elle passait devant lui.

« Si tu veux, proposa soudain Gurdweil, je vais te lire un passage du Nouveau Testament.

– Magnifique ! Une merveilleuse idée ! »

Il débarrassa la table, sortit un petit livre à la reliure noire typique et, d'une voix basse et douce, se mit à lire le récit de la Nativité dans l'Évangile selon saint Matthieu. Il lut pendant une bonne demi-heure, tandis que sa femme assise en face de lui, le menton entre les mains, fumait cigarette sur cigarette. À la fin de sa lecture, il demeura immobile. Un étrange silence s'abattit sur la pièce dont la partie supérieure était toujours plongée dans la pénombre. Un sentiment voisin de la honte envahit Gurdweil sans qu'il sût pourquoi. Ce qu'il venait de lire lui parut subitement fort naïf, insipide et dénué de la moindre inspiration poétique, ne laissant qu'un arrière-goût désagréable de chewing-gum trop mastiqué...

« Autrefois, murmura-t-il comme pour lui seul, tout cela me fascinait et me terrifiait à la fois. Je veux dire, tout ce qui se passe de l'autre côté de la frontière qui sépare les Juifs des Chrétiens. J'étais encore un enfant, bien entendu. Les femmes que je voyais aller à l'église le dimanche ou les jours de fête m'attiraient, je ne sais pourquoi. Et même l'église, près de notre maison, ne cessait de me tenter. Le monde semblait se diviser en deux catégories séparées, aussi radicalement différentes que les chats et les chiens. Dans un petit village, au contraire d'une ville, la religion continue à jouer un rôle important. Les frontières sont bien définies : les Juifs sont des Juifs et les Chrétiens des Chrétiens. On ne peut pas les confondre. Surtout dans les bourgades de Galicie et de Pologne. Mes parents n'étaient pas des juifs orthodoxes, mais ils n'avaient néanmoins aucun contact avec les chrétiens. Bref, ceux-ci me fascinaient par leur étrangeté. Plus tard, ému et

excité, je tournais autour de l'église les jours de fête. Le chant des chœurs, sombre et menaçant, se déversait dans l'air limpide de l'été comme une coulée noire de goudron. Je savais déjà tout de l'Inquisition, des croisades, de la persécution des Juifs et je vivais dans la peur d'être emmené de force à l'intérieur et obligé de faire quelque chose de terrible. Ce qui ne m'empêchait pas de traîner devant l'église. Au fond de moi je désirais secrètement que la chose se produise. Qu'ils me prennent, pensais-je, et me forcent (je ne savais pas trop à quoi !), ça ne leur servirait à rien. Je souffrirais toutes les tortures du monde, mais je ne plierais pas à leur volonté. Un jour, je m'enhardis à m'approcher de la porte et regardai à l'intérieur. Je ne vis rien, excepté une obscurité épaisse que pointillaient les flammes vacillantes des cierges. J'aperçus aussi des fidèles agenouillés. Depuis ce jour, quand je pense aux chrétiens, je vois toujours devant moi quelque chose d'obscur et des cierges tremblotants...

– Et tu n'as jamais pénétré à l'intérieur ? demanda Thea. Si tu étais entré, toute la magie se serait évanouie.

– Pas là-bas, dit Gurdweil. Plus tard, bien sûr, j'ai visité des tas d'églises dans d'autres cités, mais pas là-bas. Si je devais retourner dans ma ville natale, je le ferais. Non que ça m'intéresse aujourd'hui, mais juste pour le geste.

– Pourquoi ne me racontes-tu jamais, demanda soudain Thea, la première fois où tu as fait l'amour à une femme ? Ça m'intéresserait.

– Je n'ai pas grand-chose à raconter ! répliqua Gurdweil en allumant une cigarette. Une affaire banale avec une domestique.

– Raconte quand même, mon lapin.

– J'avais quinze ans, commença tranquillement Gurdweil, mais tout le monde m'en donnait douze, tant j'étais maigre et petit. Très naïf aussi, ce qui vous rend toujours plus jeune. Je n'avais pas d'amis, ni à l'école ni ailleurs. Les garçons ne m'aimaient pas, ou du moins j'en avais l'impression, et, comme j'étais de nature timide et par-dessus le marché

orgueilleux, je ne faisais aucun effort pour me rapprocher d'eux. Je ne participais ni à leurs jeux ni à leurs espiègleries, je restais à part, dans une sorte de cage invisible. À l'heure de la récréation, je les voyais parfois se chuchoter à l'oreille d'un air mystérieux, comme s'ils préparaient un mauvais coup. Il m'arrivait même par inadvertance de saisir au vol un phrase énigmatique dont, sans comprendre la signification, je devinais néanmoins qu'elle contenait un secret me concernant. Je m'épuisais des heures durant à me répéter ces phrases. Inutile de préciser qu'il ne m'est jamais venu à l'idée de demander ce qu'elles voulaient dire. Je sentais confusément que je me ridiculiserai en questionnant ces garçons.

« Pendant cette période, j'étais extrêmement nerveux et irritable. Je n'avais pas un moment de paix. Je cherchais partout le mystère ; chaque chose me semblait enveloppée d'énigmes. J'étais à la fois curieux et malade de tout ce qui se passait autour de moi. J'attendais une révélation, dans la tension et l'angoisse de la manquer. Je me rappelle en avoir perdu l'appétit et ma bonne mine au point que ma mère s'en inquiéta. Je sombrais dans une étrange apathie vis-à-vis des choses quotidiennes, je négligeais mes études, je n'avais même plus l'énergie de lire. Pourtant, il pouvait m'arriver de me prendre d'une passion subite pour un livre et de m'y plonger à m'en faire tourner la tête. Le soir, impossible de m'endormir. De temps à autre, j'avais de telles bouffées de chaleur que j'envoyais promener mes draps. Puis je tombais dans un sommeil agité de rêves bizarres et terrifiants pour me réveiller au matin épuisé et déprimé sans le moindre goût pour quoi que ce soit. J'errais souvent sans but dans les rues et des allées inconnues, à la recherche d'un objet indéfini jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il me faille rebrousser chemin. Un jour, à la même époque, j'ai été attaqué par une bande de jeunes Chrétiens. Je me suis battu désespérément, comme si je luttais pour ma vie. Mais j'étais seul et j'ai dû baisser les bras. En rentrant à la maison, meurtri et couvert de bleus, j'éprouvai une certaine satisfaction, une sorte de paix mentale. Une autre fois je fus touché par une pierre – ici,

tu vois ? » Gurdweil indiqua sa tempe gauche. « J'ai encore une petite cicatrice. On la sent au toucher. Quand avec le temps ils se sont aperçus que je ne les craignais pas et que je savais me servir de mes poings, ils me laissèrent tranquille. Je me souviens aussi d'avoir trouvé un jour à la maison une grosse aiguille à repriser que je me suis planté un peu au-dessus du poignet après avoir retroussé ma manche. En l'enfonçant peu à peu dans la chair à un demi-centimètre de profondeur à deux ou trois endroits, j'ai ressenti un curieux plaisir et une espèce de revanche. Puis j'ai lavé le sang et collé du papier à cigarettes de mon père sur les blessures. Je ne l'ai fait que trois fois, d'ailleurs. J'ai arrêté parce que la vue du sang me soulevait le cœur et me donnait le vertige. J'ai jeté l'aiguille aux ordures et je me suis trouvé un moyen de torture moins sanglant qui consistait à frotter une allumette et à me brûler le bout du petit doigt – pourquoi le petit doigt, je ne sais pas – jusqu'à ce que je ne puisse plus endurer la douleur. Je plongeai alors mon doigt roussi dans l'encre, remède connu pour les brûlures.

« À cette époque, la situation de mes parents s'était améliorée. Ma sœur, qui avait émigré en Amérique avec son mari, nous envoyait de l'argent chaque mois, suffisamment pour nous faire vivre. Nous n'étions que trois personnes à la maison : ma mère, mon père et moi, et nous nous contentions de peu. Avec l'argent que mon père arrivait aussi à gagner, nous pouvions joindre les deux bouts. Mais, cet hiver-là, ma mère tomba malade et dut s'aliter, la jambe droite paralysée de rhumatismes. Elle n'était pas gravement atteinte, mais elle ne pouvait pas bouger. Tout d'abord mon père pensa écrire à sa sœur qui habitait une ville voisine pour lui demander l'aide de sa fille. Nous occupions un grand appartement de plusieurs pièces dans notre vieille maison que, malgré sa "ruine", mon père n'avait voulu vendre à aucun prix. "Je ne vendrai pas le toit qui couvre ma tête, déclarait-il. Un homme qui possède une maison reste un homme, alors que, s'il la vend, il devient un mendiant." À présent que ma mère était malade, nous avons

besoin d'une personne qui prenne soin du ménage et surtout de la cuisine. Après mûre réflexion, mes parents décidèrent d'engager une servante. »

Gurdweil alluma une autre cigarette.

« Zushka, la bonne, était une brunette rondouillarde de vingt-cinq ans, au teint mat. Elle avait le regard brillant et des dents bien blanches et acérées d'animal, mal couvertes par une lèvre supérieure trop courte, ce qui lui donnait l'air de sourire en permanence. Vive, malgré son corps lourd, elle était, selon ma mère, dure à l'ouvrage. Zushka connaissait beaucoup de chants polonais qu'elle fredonnait en travaillant. J'aimais écouter sa voix mélodieuse : ces airs populaires fort sentimentaux flottaient le long du couloir de la cuisine pour venir échouer dans ma chambre et m'émouvoir jusqu'aux larmes. J'ai longtemps ignoré que Zushka en était la source, tant la voix semblait extrêmement lointaine. Je l'appris plus tard, par hasard, mais cela ne changea rien. Tout ce qui comptait, c'était cette manière de chanter. Quant à la bonne, je n'y prêtais aucune attention. On peut même dire que je ne savais pas à quoi elle ressemblait exactement ; elle demeurait en ce qui me concernait une sorte d'abstraction : une domestique et c'est tout. Mais, au bout de quelques semaines, je pris conscience de sa présence. Subitement, elle est devenue réelle et la maison s'est remplie de Zushka. J'ignore si c'était intentionnel ou pas, mais partout où j'allais, je tombais sur elle. Quand j'étais dans ma chambre, elle surgissait toujours avec plumeau ou balai. C'était le moment qu'elle choisissait pour faire les carreaux, épousseter les meubles ou aérer le lit. De plus, elle me frôlait de si près que je pouvais quasiment sentir la chaleur de son corps et entendre sa respiration. Elle me fixait alors d'un sourire étrange comme si j'étais quelque chose de ridicule, jusqu'à ce que je perde contenance et que mon cœur se mette à battre la chamade. Elle m'intimidait un peu, sans que je sache pourquoi ; et, dès qu'elle s'en allait, je me ruais vers le miroir pour voir si j'avais une tache de crasse ou autre chose sur la figure. Ce manège dura plusieurs jours, peut-être une semaine.

« Un soir, il était presque minuit, étendu sur mon lit dans ma chambre, je lisais. Mes parents dormaient, trois pièces plus loin. Mon livre était si passionnant que je ne m'étais pas encore déshabillé. Je terminais ma lecture quand la porte s'ouvrit sans bruit et que Zushka apparut. Debout sur le seuil, elle me regarda et me dit en souriant : "Vous avez de si beaux livres, monsieur Rudolf... Comme je n'arrive pas à m'endormir, j'ai pensé : pourquoi ne pas demander un bon livre à monsieur Rudolf..." Elle me fit de nouveau son étrange sourire. Je m'aperçus seulement alors qu'elle ne portait que son jupon et son corset, et qu'elle avait les épaules nues. Cette découverte me donna immédiatement le vertige. Je sautai du lit en évitant de la regarder et, les jambes tremblantes, je m'approchai de la bibliothèque pour y choisir un livre. Zushka me suivit et se poussa contre moi, comme si elle manquait de place. Mes mains tremblaient et le livre tomba par terre. Zushka le ramassa. Je ne savais même pas de quel bouquin il s'agissait, j'avais pris le premier qui se présentait. Je n'osais pas parler, tout mon corps tremblait de fièvre. J'avais peur de me tourner vers elle. Je demeurai planté sur place. Si je bouge, pensais-je, il va se produire quelque chose de terrible, quelque chose d'inimaginable. Mais Zushka me prit la main, me ramena au lit où elle me fit asseoir comme un enfant. Elle resta debout à mes pieds, muette, et moi assis, étourdi, la tête baissée. Et puis soudain, elle lança : "Alors, as-tu déjà vu une femme nue, petit sot ? – Comment ?" bégayai-je, stupéfait. Sans réfléchir, je levai les yeux et vis qu'elle avait son corset défait et le haut du corps entièrement nu. Je détournai immédiatement mon regard. Je crus m'évanouir. Zushka poussa un petit rire étouffé : "Si tu n'es pas un sot, tu en verras beaucoup plus, beaucoup plus, mon garçon..." Tout à coup elle fut à côté de moi sur le lit. Elle prit ma main et la posa sur sa poitrine. Je sentis sous mes doigts ses seins tièdes s'animer comme des créatures vivantes. Zushka était déjà étalée de tout son long sur moi, au point de m'étouffer. Puis elle blottit ma tête entre ses seins nus. Elle ne cessait de murmurer : "Mon petit garçon, n'aie pas peur, mon

petit garçon”, tout en guidant ma main sur son corps complètement dévêtu. Au même instant, je sentis une main étrangère, brûlante comme un feu, frémir sur ma peau, sous mes vêtements... »

Gurdweil se tut. La respiration courte et haletante, il revivait l'événement de jadis. Il avait terminé son récit dans un murmure, les yeux fixés sur la table, comme honteux. Thea garda un moment le silence puis elle éclata d'un rire énorme, incontrôlable. Gurdweil la regarda d'abord éberlué, apparemment étonné de sa présence, avant de se mettre à rire lui aussi.

« Bravo ! Bravo !... s'exclama Thea ravie. Tiens, mon lapin. » Elle lui tendit une cigarette comme si elle lui décernait un prix. « Continue. Que s'est-il passé ensuite ?

– Ensuite ? Ensuite, j'ai été très malheureux. Je me suis endormi tout habillé et, en me réveillant le lendemain matin, j'ai eu l'impression qu'un malheur s'était abattu sur moi. Comme si j'avais perdu la chose la plus précieuse du monde et que cette perte fût irrémédiable. J'ai pleuré. J'ai pleuré longtemps. J'avais honte de sortir de ma chambre, je croyais que le monde entier lirait sur mon visage ce qui était arrivé... Et en arrivant dans la cuisine pour me laver, je n'ai pas pu regarder Zushka en face. C'est elle qui m'a demandé, comme si de rien n'était : “Avez-vous bien dormi, monsieur Rudolf ? Quelle journée magnifique !”... Après quoi, quand je suis entré dans la chambre à coucher de mes parents, j'ai rougi et j'ai baissé la tête. J'étais persuadé qu'ils savaient tout et qu'ils allaient me gronder. Qu'attendaient-ils ? Pourquoi me torturaient-ils ainsi ? Je ne pouvais supporter leur silence et j'attendais, le cœur battant, qu'ils commencent. Mais ils n'ont rien dit. Alors j'ai prétexté une migraine pour sécher l'école. J'avais peur de me montrer, d'exposer ma honte aux yeux de mes compagnons de classe. Longtemps après, je rougissais encore chaque fois que je me sentais dévisagé.

– Et il n'y a eu que cette fois-là ? s'enquit Thea, curieuse.

– Non, bien d’autres. Le même jour, Zushka revint dans l’après-midi. Et plus je m’habituais à la chose, moins j’avais de problème. J’ai même commencé à la retrouver dans la cuisine. J’y allais la nuit quand je savais mes parents endormis. Elle m’attirait beaucoup. Elle n’était pas du tout laide. Trois mois plus tard, quand elle est partie, je l’ai terriblement regrettée. Mais, peu après, j’ai quitté à mon tour la maison de mes parents. »

Thea se leva et s’étira. Elle s’approcha de la fenêtre et regarda dans la rue. Sous la lumière des réverbères, les flocons de neige, désormais plus légers, paraissaient s’envoler. En face, l’hôtel était plongé dans l’obscurité, à l’exception de deux fenêtres au quatrième étage et d’une autre au second. Il était manifestement tard. Dans la gare de chemin de fer toute proche, retentit soudain le bref sifflement d’un train, suivi d’un second et enfin d’un troisième plus long qui résonna comme un gémissement dans la paisible nuit enneigée. Thea vit en imagination passer une gare, la gare d’un petit village perdu où elle n’avait peut-être jamais mis les pieds ; au guichet un vieux prêtre attendait son tour pour acheter un billet. Elle s’arracha de la fenêtre et s’approcha de son mari, toujours assis dans la même position.

« Il fait froid. Ajoute un peu de charbon, lapin. »

Elle se pencha vers Gurdweil, lui gratta le nez en signe d’affection. Puis elle bâilla longuement et entreprit de se déshabiller.

« Viens ici, mon lapin, enlève-moi mes bas ! »

Gurdweil referma le poêle après y avoir jeté deux pelletées de charbon, puis alla ôter les bas de son épouse.

Étendue en travers du lit, Thea offrait ses jambes à son mari agenouillé devant elle. Gurdweil pressa ses lèvres sur les cuisses ouvertes.

« Dépêche-toi ! s’écria Thea. Il fait froid. » Et puis, songeant à voix haute, elle remarqua : « Ce doit être intéressant de séduire un jeune garçon...

– Comment ? » La même exclamation stupide que lors de sa fameuse soirée avec Zushka échappa à Gurdweil. « Comment ? »

« Déshabille-toi vite, mon lapin ! Je te permets de dormir avec moi cette nuit, dit Thea avant de glisser sous les draps. Apporte les cigarettes et les allumettes ! »

Gurdweil prit ses draps et ses couvertures, les plia sur une chaise et prépara son lit sur le canapé. Il étendit son manteau sur l'édredon rouge couvert de taches, de façon à ne pas souffrir du froid de la nuit. Puis il se déshabilla, éteignit la lampe et se glissa dans le lit de sa femme.

Gurdweil regagna son canapé et s'allongea sur le dos, comme il le faisait toujours avant de s'endormir. La nuit l'enveloppait d'un silence presque tangible. Thea dormait déjà. Gurdweil sentit dans ses membres l'agréable picotement qui suit par exemple un bain chaud ; quelque part dans son corps, palpitait une veine secrète difficile à situer exactement : s'il écoutait sa jambe, c'était dans sa jambe qu'elle battait, s'il écoutait sa tête, c'était dans sa tête qu'elle palpitait très doucement et sans intention apparente de le faire souffrir. « Bon, pensa Gurdweil, ce n'est pas le moment de t'en soucier si tu veux t'assoupir... Mais qui a dit que tu voulais dormir ? On aura bien assez le temps de dormir. Demain est un autre jour ! Et si tu pensais plutôt à cette chose heureuse, spéciale, qui est aussi en toi ? Dommage que tu ne puisses te rappeler ce que c'est exactement... Il doit être très tard. Il y a très longtemps, une éternité, il était minuit ! » Non, il n'allait pas consulter sa montre maintenant : trop d'effort. Se lever, frotter une allumette, non ! Mais si une horloge pouvait se décider à sonner l'heure, par exemple ! Peu importait, ça ne changerait rien. L'essentiel était qu'il détenait, quelque part en lui, une source de bonheur. Il ne souhaitait pas savoir où elle se trouvait précisément. De l'autre côté du lit, à sa gauche, tout allait on ne peut mieux ! Il n'y avait pas à se plaindre... Au contraire, la soirée avait été calme, satisfaisante à tous égards... Les vétilles ne comptaient pas ! Inutile d'y prêter attention !

« Et séduire un jeune garçon, par exemple ? demanda une voix au fond de lui.

– Ça ne veut rien dire... Un lapsus sans importance particulière..., répliqua Gurdweil nonchalamment. Il y a des choses plus importantes et même celles-là, nous n'en tenons pas compte...

– C'est précisément la question que je voulais poser. Pourquoi n'en tenons-nous pas compte ? »

Gurdweil essaya d'esquiver la réponse : « Il est tard. Il est temps de dormir. »

Mais l'autre refusait de se taire.

« Nous étions pourtant convenus que demain était jour de repos et que nous pouvions dormir tout notre soûl, si seulement on nous laissait...

– Qui ne nous laisserait pas ? s'exclama Gurdweil tombant dans le piège.

– On ne nous laissera pas, trancha l'autre. Tu es un type intelligent, quand tu veux. Tu désires des noms ? Tu sais très bien qui...

– Absurde ! jeta dédaigneusement Gurdweil. Tu dis des absurdités ! Tu sais très bien que personne ne me donne d'ordres...

– Allons, allons... ! persifla l'autre. Ce n'est pas tout à fait exact ! On peut se montrer sceptique...

– Cesse de tourner autour du pot ! s'excita Gurdweil. Je n'aime pas les devinettes ! Parle clairement !

– Je pense le faire suffisamment. C'est toi qui aimes les mystères par ici ! Veux-tu vraiment que j'appelle les choses par leur nom ? La peur, par exemple ?

– Quelle peur ? protesta Gurdweil. Personne n'a peur ! L'idée de peur est déplacée ici !

– Pourquoi cette susceptibilité, alors, si tu es sûr que tout va si bien ?

– Assez ! cria Gurdweil. Je ne veux pas en entendre davantage ! Je préfère fumer une pipe !

– Une pipe ne changera pas les faits..., insista l'autre. Je te parle de cette peur enfantine de voir les choses telles qu'elles sont... sans mentionner l'autre, que nous connaissons bien...

– Âne bête ! Idiot ! » Les injures habituelles de Thea remontaient en vrac aux lèvres de Gurdweil. Il oublia complètement la pipe. « Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus entendre ce mot ! Tu t'empares d'un mot stupide et tu ne veux plus le lâcher ! La peur ! La peur ! Peur de qui ? Est-ce ainsi que tu me vois lâche ? Prouve-le !... Je pourrais te citer quelques faits qui témoignent du contraire ! Par exemple... Mais je ne veux vraiment pas discuter avec un idiot de ton espèce !

– Tout d'abord, mon ami, du calme. Je t'ai déjà dit que ton excitation me semblait suspecte... Mais oublions cela ! Ne voulais-tu pas fumer une pipe ? Vas-y donc. Nous avons le temps, non ? Quant au reste – c'est justement l'important ! Le fait que tu ne sois pas lâche de nature rend toute cette affaire stupéfiante. Qu'une femme... bon, peu importe ! Allume d'abord ta pipe... »

Gurdweil tendit le bras dans le noir vers la chaise à côté du canapé où il avait posé ses vêtements, sa montre et ses accessoires de fumeur. Après un bref tâtonnement, il trouva sa blague à tabac et commença à bourrer sa pipe.

« J'avoue que la pipe est une chose agréable, reprit l'autre en chuchotant, mais quand c'est la seule chose au monde qu'un homme possède, c'est peu, il me semble...

– Que veux-tu dire par la seule chose ? Quel mensonge ! Il existe pas mal d'autres choses ! Il y a l'enfant et il y a Thea... il y a...

– Un moment ! L'enfant, dis-tu. Parfait. Mais l'enfant n'est pas encore né ! Comment peux-tu en parler ? Dieu sait que je ne te souhaite pas de mal. Mais il peut se passer beaucoup de choses avant qu'un enfant naisse... Qui peut les prédire ? Et si Thea décidait vraiment de s'"en débarrasser" comme elle dit ? Elle en est capable, tu sais ! Qui l'arrêtera ? Toi, peut-être ?

– Elle le gardera, se hâta de répliquer Gurdweil pris de panique. Ne dis pas de choses pareilles ! Elle le désire autant que moi... La vérité, c'est qu'elle n'est pas du tout une femme cruelle...

– Qu'elle le soit ou pas, le problème n'est pas là. Je n'ai pas l'intention d'en discuter avec toi. Mais tu admettras qu'elle est sujette à toutes sortes de folies, de caprices, appelle-les comme tu voudras. Et si par hasard elle se mettait en tête que la grossesse et la maternité nuisent à son physique, penses-tu réellement qu'elle tiendra compte de toi et de tes protestations ? Nous savons déjà qu'elle ne craint pas les opérations ! Au contraire, elle cherche tous les prétextes pour se faire opérer ! Avait-elle vraiment besoin de cette opération des seins ? Et les autres interventions qu'elle a subies depuis que tu la connais, étaient-elles nécessaires ? Trois en l'espace de quelques mois ! C'est vraiment grotesque quand on y songe, tu ne peux pas faire semblant de l'ignorer. Et maintenant, devant une telle occasion...

– Aucun médecin ne consentira. Il n'y a aucune indication médicale. Elle est en parfaite santé...

– Es-tu si sûr ? insista l'autre. Je ne te croyais pas aussi naïf. Elle trouvera un médecin qui le fera pour de l'argent ! Il y a une foule de charlatans qui vivent de ça...

– Assez, arrête de me torturer ! Je suis mort de fatigue. »

Une bouffée de chaleur l'inonda, une chaleur désagréable, fiévreuse. Le sang tambourinait à ses tempes et à la base de son crâne sourdait une douleur diffuse. La bouche pâteuse, il sentait le goût âpre de la fumée lui dessécher la langue. Il repoussa ses draps.

« En tout cas, recommença l'autre, c'est une possibilité à ne pas négliger. Pas aussi inconcevable que tu le penses. Une femme comme elle...

– Qu'entends-tu par “une femme comme elle” ? » Gurdweil bouillait de rage. « Tu es un irrécupérable idiot ! Elle n'est pas pire que les autres femmes !

– Vraiment ? Lotte Bondheim – disons – ressemble-t-elle à Thea ? Ou Jenny Koppler, ou n’importe quelle autre femme ? Non, non, mon cher, ne sois pas aveugle !

– Je reconnais qu’elle est différente et c’est pour cette raison que je l’aime.

– Tu l’aimes, dis-tu. Ne me fais pas rire ! Il serait plus correct de dire – au risque de te vexer encore – que...

– Continue, dis ! Ça m’intéresse.

– Je dirais : tu as peur...

– Oh non ! Pas ça ! grogna Gurdweil. Tu n’as que ce satané mot à la bouche ! Idiot ! Si tu ne cesses pas, je vais... je vais devenir fou.

– Du calme, mon ami. Ce n’est pas aussi facile ! Je te rassure : tu ne deviendras pas fou. Sais-tu ce dont tu as besoin ? D’un peu de courage, c’est tout.

– Pourquoi, du courage ? J’en ai déjà suffisamment ! Et puis je n’ai envie de me battre contre personne... J’aspire à la tranquillité, à la tranquillité !

– C’est le malheur ! En croyant gagner... tu ne fais que remettre à plus tard... et à la fin, tu devras te battre ! Plus tu attends, plus ce sera difficile...

– Je te dis que je ne me battrai pas, s’entêta Gurdweil, et je ne me battrai pas ! De toute façon, je n’ai personne contre qui me battre ! Tu entends ? Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Maintenant laisse-moi dormir, dormir, dormir ! »

Gurdweil se retourna encore en répétant plusieurs fois le mot « dormir ». Ses pensées commencèrent à s’enfuir comme si elles s’évaporaient graduellement de son esprit ; il devenait de plus en plus léger, il s’envolait et planait de l’autre côté, de l’autre côté... Seul le mot « dormir » couvait dans sa tête comme un tison à moitié éteint. Au même moment, le silence fut rompu par un craquement de bois sec. D’un bond violent, il se redressa. Il s’imagina qu’il était tombé de haut. Il écouta

attentivement la nuit et n'entendit rien. Il se rendit bientôt compte que le craquement provenait d'un meuble. Il se rappela même l'instant précis où le bruit s'était produit, ce qui le tranquillisa en quelque sorte, en même temps qu'il s'emportait contre la propriétaire et ses « maudits meubles ». Il faut chercher une autre chambre, se dit-il, il n'est pas possible de dormir ici. Il se recoucha. Il fallait tout reprendre depuis le début, puisqu'il était tout à fait réveillé. Il allait compter jusqu'à mille, parfois ça aidait. Il entendit au loin sonner 3 heures, encore qu'il fût impossible de savoir si c'était 3 heures moins le quart ou 3 heures. Non, il ne regarderait pas sa montre ! De toute façon ça n'avait aucune importance !

Gurdweil se mit à compter. Arrivé à dix, il fut saisi par une forte envie de vérifier si la neige avait cessé de tomber au-dehors. S'il gèle un peu, demain sera une belle journée d'hiver... douze, treize... Absurde ! Tout était parfait ! Comment pouvait-il se torturer le cerveau avec de telles bêtises ! Quand était-ce, aujourd'hui ou il y a longtemps ?... Vingt, vingt et un, vingt deux, Zushka... Si ses parents l'avaient appris alors ! Un beau brin de fille, incontestablement... Peut-être fallait-il changer la fin de la nouvelle qu'il avait commencé à écrire la veille... Ce n'est pas seulement le mari qu'elle abandonne, mais aussi son amant, tous les deux ensemble... en particulier l'amant... Il fallait y resonger... cinquante-six, cinquante-sept, cinquante-huit – « Pensez-vous à moi, Herr Gurdweil ? Je pense beaucoup à vous, aïe aïe aïe ! » Il entendait sa vieille logeuse lui susurrer : « Une gentille épouse que vous avez là, Herr Gurdweil ! Une gentille épouse, pssss ! Hi hi hi ! Très gentille vraiment, exemplaire, pas moins ! Ho ho ho ! L'avenir le dira... »

« Non, non ! Je n'en peux plus, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six...

– Naturellement ! Si tu n'as pas le courage de regarder la vérité en face ! Pourquoi ne relèves-tu pas les allusions de tes meilleurs amis ? Et les remarques sarcastiques de cet idiot de Dr Kreindel ? Est-ce là de la fumée sans feu ? Mais tu connais la vérité, tu fais néanmoins semblant de

l'ignorer, parce que c'est plus commode et que tu préfères une tranquillité illusoire à la vérité... Pourtant tu sais bien toi-même que cette situation ne peut pas durer. »

Gurdweil pensa devenir fou. Une sueur froide lui perlait au front. Il se redressa de nouveau et commença à chercher fébrilement ses allumettes sur la chaise. Il en frotta une et regarda sa montre : 4 heures moins cinq. Il garda l'allumette jusqu'à ce qu'elle lui grille le bout des doigts ; il en fit ainsi brûler beaucoup d'autres. Pour la première fois de sa vie, il avait peur du noir et de ses folles divagations. Il jeta un coup d'œil sur le lit voisin. Thea dormait, le visage tourné du côté opposé, vers la fenêtre. Il entendait sa respiration paisible et basse remplir le silence comme une sève. À part cela, rien ne bougeait. Et la petite flamme de l'allumette crépita, trembla, s'évanouit tel un mirage avant de lancer un dernier éclat au moment où il en rallumait une autre. Gurdweil fut soudain pris d'une immense colère contre cette femme assoupie à côté de lui, comme si elle était l'unique raison de ses souffrances depuis qu'il était né. Il ne pensait plus à l'enfant. Tout lui était égal à présent. Il ne voyait plus que cette grande femme le soulevant dans ses bras pour le faire valser autour de la pièce. Il ressentit un terrible affront, un affront qui l'ébranla jusqu'au tréfonds de son être et la lui fit haïr, à cette seconde, d'une haine mortelle. Il aurait pu se lever, s'habiller et partir, partir loin pour ne plus jamais revenir. Il n'avait besoin de personne ni de rien ! Mais en même temps il comprit qu'il n'en ferait jamais rien parce qu'il était enchaîné à cette femme à la vie et à la mort, et que son destin était irrévocablement lié au sien. Alors il se souvint de nouveau de l'enfant et se dit : « Absurde ! Je l'aime en dépit de tout ! » Incroyable, comme une insomnie peut troubler la raison d'un homme ! Ce n'est pas par hasard que les crimes sont commis la nuit ! Quand un homme ne peut pas dormir, il est capable de tout ! Les fous et les malades restent éveillés la nuit. Il se rappela le vers d'un poème : « La nuit est ensanglantée de crime et de folie. » Gurdweil se recoucha comme s'il avait décidé de se résigner à

son destin. Il n'avait pas plus tôt abandonné tout espoir de sommeil que sa tension nerveuse se relâcha et, terrassé par la fatigue, il s'endormit profondément en l'espace de quelques minutes.

Au matin, Thea se réveilla la première.

« Mon lapin, mon lapin, on est privé de café aujourd'hui ? »

Sa voix contenait la nuance de satisfaction paresseuse que l'on ressent après une bonne nuit paisible.

Une odeur de tabac refroidi et d'haleine rance flottait dans la pièce. L'idée du poêle éteint, hostile, n'inspirait pas l'envie de sortir d'un lit chaud.

La voix de Thea s'insinua dans le demi-sommeil de Gurdweil mais sans l'atteindre. Il bougea imperceptiblement et continua à dormir. Un moment après, il fut victime d'une deuxième salve, plus énergique :

« Eh bien, Rudolfus, as-tu l'intention de dormir toute la journée ? »

Un déclic se fit dans son cerveau. Plus de doute, on s'adressait à lui. Il se sentait le corps rompu d'un être qu'on a passé à tabac toute la nuit. Il aurait donné le reste de sa vie pour quelques minutes de plus au lit.

« Une minute, une minute, Thea ! » grommela-t-il.

Espérant un répit, il se remit à somnoler. Mais c'était à présent un sommeil nerveux, agité, un sommeil envahi et imprégné par la peur de l'inévitable et imminent réveil, non plus la forteresse interdite à tout étranger. C'était comme si on lui avait retiré ses draps et qu'il dormît maintenant absolument nu, exposé à des regards d'inconnus. L'appel lui fit l'effet d'une morsure et il se redressa en sursaut. Les cheveux en bataille, le visage chiffonné et pâle, la joue gauche barrée d'une cicatrice rose laissée par le pli de l'oreiller, il ressemblait à un malade gravement atteint. Il inspecta la pièce d'un œil affolé, comme s'il ne l'avait jamais vue, jusqu'à ce que son regard rencontre celui de sa femme occupée à allumer une cigarette, et la mémoire lui revint d'un coup, le souvenir de sa nuit d'insomnie et de frayeurs. Gurdweil sourit, heureux de savoir que tout cela

était fini, qu'on était au lendemain et que tout avait repris son allure habituelle : la chambre, les meubles, Thea. Il regarda sa montre posée sur la chaise : 10 heures, ce n'était pas très tard !

« Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux, mon lapin, comme si tu venais de tomber de la lune ? Nous sommes à Vienne, Kleine Stadtgutgasse, dans la maison de Frau Fisher, un 25 décembre, jour de Noël ! Et maintenant file préparer le café pour ta femme Thea, née baronne von Takow et présentement mariée à Rudolfus Gurdweil, dit “petit lapin”, selon la loi de Moïse d'Égypte et de la communauté juive de Vienne. Compris ? »

Gurdweil sourit. Elle s'était réveillée de bonne humeur.

« Si ça ne te fait rien, osa Gurdweil, lance-moi une cigarette. Le temps de la fumer et je me lève dans une minute. Il n'est que 10 heures. »

La cigarette lui atterrit sur le visage avant de tomber par terre. Gurdweil la ramassa, l'alluma et resta couché.

« Nous allons déjeuner chez le baron von Takow ! proclama Thea.

– Excellent ! »

Si seulement elle faisait preuve d'une humeur toujours égale, pensa Gurdweil, nous filerions le parfait bonheur ! Il découvrit avec plaisir qu'il n'était pas le moins du monde fatigué, malgré son manque de sommeil.

« Alors, ce petit déjeuner ? »

Il se leva, s'habilla à la hâte et se précipita vers la cuisine, sans faire sa toilette.

Il revint bientôt avec un café bouillant, du pain, du beurre et le reste des sardines de la veille qu'il servit au lit à sa femme. Thea mangea voracement, comme après une intense activité physique, à la joie de son mari qui la contemplait de la table où il prenait son propre repas.

« Tu dois manger beaucoup, ma chérie, n'oublie pas que tu manges pour deux maintenant... »

Thea n'entendit pas ou fit mine de ne pas entendre. Au moment de la débarrasser de son plateau, Gurdweil se pencha vers elle avec une soudaine

ferveur et pressa ses lèvres sur sa main. « La main qui frappe », pensa-t-il, et il éprouva un indescriptible plaisir. Thea retira sa main et lui jeta un regard plein de mépris et de dégoût, un regard qu'il ne vit pas. Après avoir posé le plateau sur la table, il revint près de sa femme, le visage rayonnant de joie.

« Tu ne sais pas, com... combien..., bégaya-t-il, le regard mourant. Com... combien tu m'es chère, unique... Je suis prêt à tout accepter de toi... pourvu que... tu ne fasses pas de mal à... »

Thea le repoussa d'un geste impatient : « Arrête, je veux me lever ! » Elle sauta à bas du lit. Docile, Gurdweil alla se rasseoir et regarda sa femme, nue, se laver. Non, songea-t-il tristement, quoi que je fasse, je ne gagnerai pas son cœur. La vue de la lumière laiteuse qui inondait la chambre glaciale en désordre accrut sa tristesse. Mais Thea se retourna pour s'essuyer, il posa les yeux sur son ventre, qui lui parut un peu plus arrondi, et il retrouva immédiatement sa sérénité.

« Mon père ne sait pas encore..., dit Thea comme si elle avait lu ses pensées. N'en parle pas, tu entends ? Ça me regarde !

– Vas-tu lui annoncer aujourd'hui ? Il sera très heureux.

– Non, pas aujourd'hui ! répliqua-t-elle avec un sourire rosse. Si je décide de le garder, je lui dirai en temps voulu. Et toi, ne t'en mêle pas ! »

En fait, elle n'avait pas la moindre intention d'avorter. Elle voulait ce bébé pour une raison qui n'était pas non plus très claire pour elle. Certainement pas par un amour excessif des enfants. Ses paroles ne visaient qu'à faire trembler Gurdweil et à le rendre plus malheureux. Elle savait son désir d'avoir un fils et entendait le tourmenter au maximum par la menace d'un avortement. Et quand cette menace perdrait son effet, elle trouverait autre chose. Il était intéressant de voir jusqu'à quel point il pouvait souffrir en silence...

Thea s'habilla avec les gestes vifs et précis que Gurdweil connaissait et aimait tant. Un caractère indépendant et fort, pensa-t-il, une vitalité qu'on

pouvait mesurer presque mathématiquement et qui chez elle s'exprimait sans détour ni ambages...

« Tu en fais une drôle de tête, lapin ! Habille-toi vite ! »

Gurdweil regarda par la fenêtre. La neige de la veille avait fondu. La rue était trempée, boueuse. Des blocs de neige sale s'entassaient encore dans les caniveaux, le long des trottoirs.

Gurdweil serait volontiers resté à la maison. Il avait un irrésistible besoin de repos et de solitude. Il voulait être seul avec lui-même. Chez son beau-père, il serait obligé de parler, de faire bonne figure, et l'effort lui coûtait.

« Peut-être pourrais-tu y aller sans moi, Thea ? Je ne suis pas en forme. J'ai peu dormi cette nuit. »

Mais, pour une fois, Thea ne l'entendait pas ainsi :

« Il faut que tu m'accompagnes ! J'ai promis que nous viendrions tous les deux. Ils nous attendent. Tout est arrangé. » Puis : « De toute façon, j'ai un rendez-vous cet après-midi. Tu pourras revenir ici. »

Gurdweil alla faire sa toilette. L'eau froide le revigora et son cerveau ankylosé se remit à fonctionner. Il ôta sa chemise et se lava le reste du corps – un corps maigre, mal développé, encore juvénile, entièrement glabre, d'une blancheur de porcelaine. Thea était prête, vêtue d'un chemisier de soie blanche et d'une jupe-cloche marron. Assise à la table, elle fumait en regardant son mari se frotter le dos avec un gant de toilette, comme si elle voulait pénétrer les secrets de l'âme cachée sous la blancheur de cette peau sensible. Gurdweil sentit son regard et en fut troublé. Il avait un peu honte d'exhiber son corps fluet, surtout à sa femme dont il soupçonnait le mépris. Il se glissa derrière elle et enfila en vitesse une chemise.

Ils s'apprêtaient à partir quand Ulrich frappa à la porte.

« Ah ! Vous sortiez ! s'exclama-t-il sur le seuil. Je ne vous dérangerai donc pas ! Mais si vous allez au restaurant, je vous accompagne !

– Nous sommes invités à déjeuner chez le vieux baron, dit Thea, mais entrez un moment ! Nous avons le temps ! »

Ulrich entra et s’assit sur le bord du canapé sans enlever son manteau.

« Franchement, je n’en ai guère envie, dit Gurdweil dont la langue se déliait en présence d’un tiers. Mais Thea a promis et on nous attend. Et de ton côté, Ulrich, quoi de neuf ?

– Rien, comme tu sais. On fait de son mieux pour jouir de cette oisiveté providentielle sans se plaindre. Ne t’ayant pas vu depuis quelques jours, je craignais qu’il ne te soit arrivé quelque chose. Et vous, Thea, comment avez-vous passé la “sainte nuit” ?

– Dans un mortel ennui, mon ami. La sainteté est toujours assommante, c’est connu...

– Vous avez peut-être raison, acquiesça Ulrich. Moi aussi, j’ai cru mourir d’ennui. Sans la neige, je me serais certainement pendu.

– La neige ? Comment ça ? s’étonna Thea en riant. Si je voulais me pendre, la neige ne m’en aurait pas empêchée !

– Mais oui, la neige ! Quand j’ai vu la rue toute blanche, je me suis ravisé... Je me suis dit : autant faire une dernière promenade sous la première neige. C’est ce que j’ai fait et c’est ainsi que j’ai été sauvé. Après ma promenade, je n’ai plus eu envie de me pendre. Je suis rentré simplement me coucher. Et vous étiez chez vous ? Si je l’avais su, j’aurais fait un saut. » Il se leva : « Bon, je ne veux pas vous retarder davantage. Viendrez-vous cet après-midi au café ?

– Pas moi ! s’empressa de répliquer Thea. J’ai un rendez-vous. Peut-être après, vers 6 heures. Et toi, Rudolfus ?

– Je ne sais pas encore. Probablement, mais je ne peux rien promettre. »

Ils descendirent dans la rue. Gurdweil et Thea se dirigèrent vers le Praterstern et Ulrich les accompagna jusqu’à l’arrêt du tram. Il faisait un froid humide, pénétrant, dont Gurdweil eut l’impression qu’il le visait personnellement. Il releva le col de son vieux manteau, s’y emmitoufla le

plus possible. « C'est un froid intérieur, pensa-t-il, il n'y a plus de combustible... Que dit le Dr Astel ? Les êtres humains devraient être bien chauffés et huilés... Tiens, Astel ! » Il ne l'avait pas revu depuis des siècles. Ni Lotte non plus.

« As-tu vu Astel récemment ? demanda-t-il à Ulrich qui bavardait avec Thea. Que devient-il ?

– Rien ! Son ami Bloch est arrivé de Berlin pour les fêtes. Je pense qu'ils seront au café cet après-midi. »

À l'arrêt du tram, ils aperçurent le Dr Kreindel, cigare au bec et dans une belle pelisse, qui vint à leur rencontre.

« Quelle heureuse coïncidence ! s'exclama-t-il avec une joie feinte en baisant la main de Thea. Je peux dire que je la pressentais. J'avais à faire ici et j'hésitais à revenir en taxi, mais, faute d'en trouver un, j'ai décidé de prendre le tram. Et maintenant que je vous vois, je n'ai aucune raison de le regretter ! Je n'ai pas encore eu l'honneur, jeune homme... », dit-il en se tournant vers Ulrich.

Ce dernier se présenta.

« Ainsi, Herr Ulrich, vous êtes, je présume, un ami de Herr Gurdweil, poursuivit le Dr Kreindel avec un coup d'œil en coin à Thea. Un écrivain, aussi n'est-ce pas ? Ai-je deviné juste ? Évidemment ! Et vous, chère madame, vous allez bien, j'espère ?

– Très bien, Herr Doktor », dit Thea en souriant. Le Dr Kreindel sourit aussi de toutes ses dents en or. « Heureux de l'entendre, *gnädige Frau* ! Tant qu'on a la santé et un bon appétit, hi hi hi... »

« C'est le diable qui me l'envoie ! songea Gurdweil dissimulant sa fureur, voilà que je dois le rencontrer aussi les jours de fête ! »

Kreindel se tourna vers Ulrich : « Permettez-moi de vous demander si vous écrivez aussi des nouvelles et des romans comme notre ami Herr Gurdweil, ou bien des essais philosophiques ?

– Ni l'un ni l'autre, se hâta de répondre Ulrich. Tout le contraire !

– Qu’entendez-vous par là, sans indiscrétion ?

– Le contraire, c’est-à-dire que je n’écris rien, sinon quelques lettres, et le plus rarement possible.

– Dans ce cas, vous n’êtes pas un écrivain selon votre aveu même ! Quel dommage ! Je me suis trompé ! Je pensais qu’un ami de Herr Gurdweil devait être, comme le dit Mörike, une âme qui a trouvé son âme sœur... Et quelle est votre profession, monsieur, si je puis me permettre, puisque je me suis déjà trompé une fois...

– Plumeur de volailles professionnel...

– Ha ha ha ! » – Le Dr Kreindel s’esclaffa bruyamment. « Comment ne l’ai-je pas deviné ! Excellent ! Vous avez vraiment le visage d’un... qu’avez-vous dit ?... plumeur... En vous voyant, j’ai hésité entre plumeur de volailles et philosophe et c’est le second que j’ai choisi... Quelle erreur, hi hi hi ! Dites-moi, est-ce une activité lucrative ?

– Bien sûr ! Très !

– C’est essentiel, mon ami. Voyons, que dit Schiller ? “L’honneur d’un homme est son travail, car... etc.” Dommage que je n’ai pas le temps. Voici mon tram. Mais j’ai eu grand plaisir, un véritable plaisir de l’esprit... J’espère que nous nous reverrons, monsieur. Il faut que nous ayons une longue conversation. Au revoir ! »

Le Dr Kreindel leur serra rapidement la main et sauta dans le tram qui repartait déjà. Il les salua encore de loin, souriant de ses dents d’or étincelantes.

« Quel numéro ! commenta Ulrich. Celui-là, je découvrirai un de ces jours ce qu’il a dans les tripes !

– Tu ne le démasqueras pas aussi facilement ! remarqua Gurdweil. Il peut en faire tourner une douzaine comme toi autour de son petit doigt. Je peux t’assurer que ces quelques minutes lui ont suffi pour te connaître de fond en comble, mais, s’il t’intéresse, pourquoi ne viens-tu pas un jour me chercher au bureau à 6 heures ? »

Cependant, Thea le tirait déjà par la manche : « Allons, viens ! Voici notre tram ! »

Ils partirent déjeuner chez le vieux baron.

OceanofPDF.com

« Un vrai temps de chien ! s'exclama le vieux baron en leur ouvrant la porte.

– Oui, glacial », acquiesça Gurdweil.

Au salon, Poldi, le frère aîné de Thea, affalé sur le canapé, son long fume-cigarette ambré à la bouche, lisait le journal, tandis que le chat tigré pelotonné sur ses genoux ronronnait d'aise. Il leur tendit la main sans lever les yeux de sa lecture.

Freddi, les mains dans les poches, marchait de long en large. Il attendit que Thea s'éloigne un peu arranger ses cheveux devant le miroir pour demander en chuchotant à Gurdweil de lui prêter de l'argent. Il le fit d'un air dégagé sans même s'arrêter de marcher, histoire de bien manifester le manque d'importance du sujet. Le refus de Gurdweil ne sembla pas l'affecter outre mesure. Sa manière d'arpenter la pièce de ses longues jambes, en fredonnant, faisait penser à une espèce d'oiseau exotique.

Gurdweil fut frappé dès l'entrée par l'atmosphère oppressante de profond ennui qui régnait dans le salon. Il eut l'impression d'être resté alité ici même pendant une longue période, imprégnant les murs et les meubles de l'odeur unique des chambres de malades. Il eut envie de se précipiter aux fenêtres et de les ouvrir toutes grandes. Il fit du regard le tour de la pièce avec le sentiment de la découvrir pour la première fois, étonné par le mobilier hybride, dont une partie était ancienne, massive, sombre, fruit d'héritages familiaux, tandis que l'autre se composait d'objets médiocres,

neufs, produits en série. Un sentiment de futilité absolue s'abattit sur lui, le heurta de plein fouet comme quelque chose de tangible et lui coupa le souffle. Mais il se reprit aussitôt avec la pensée qu'il ne s'agissait que des effets d'une nuit blanche. Comme à chacune de ses visites, il alla examiner de plus près le portrait du baron. C'était une peinture à l'huile, de moyen format, entourée de quatre autres tableaux d'ancêtres. Le baron était représenté sanglé dans un uniforme de major : un homme d'âge mûr, la barbe taillée dans le style de l'empereur François-Joseph. Gurdweil lui trouvait l'air stupide. Ces minuscules yeux fixes d'un bleu aqueux n'exprimaient rigoureusement rien. On aurait pu les effacer sans nuire au reste du visage. Le nez était puissant, énergique, tout autant que le menton saillant entre les deux pointes de la barbe. Impossible de discerner la moindre ressemblance entre ce visage et celui de Thea ; personne n'aurait pu imaginer qu'elle était sa fille, alors que les fils, eux, tenaient de leur père. En particulier Poldi, l'aîné.

Thea tira une chaise pour s'asseoir au bout du canapé et jeter un œil sur le journal de Poldi. Il lisait un roman d'aventures en feuilleton. « Pffft... Poldi ! s'exclama-t-elle. Comment peux-tu lire de telles âneries ? » Et elle lui arracha le journal des mains. Réveillé par son geste brusque, le chat pelotonné sur les genoux de Poldi leva vers elle des yeux ronds comme des soucoupes.

« Rends-le-moi, Thea ! dit Poldi sans bouger.

– Laisse tomber ces absurdités ! dit Thea en jetant le journal dans un coin. Tu vois Richard aujourd'hui ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Pourquoi ?

– Si tu le vois, dis-lui que je n'ai pas pu venir l'autre jour au café. Il comprendra. Qu'il me téléphone après les fêtes au bureau. Tu n'oublieras pas ?

– Non. »

Gurdweil n'écoutait pas mais le nom de Richard le transperça comme une lance. Sans savoir qui était Richard et ce qu'il y avait entre lui et Thea, le nom en soi le troublait. Il éprouva même une sorte de colère contre ce Richard, bien qu'il ne fût encore pour lui qu'une abstraction. Mais il se ressaisit vite : en quoi serait-il concerné ? Aucun intérêt ! Il ne put cependant s'empêcher de tendre l'oreille en direction de sa femme. Il se leva machinalement de sa chaise mais se ravisa et se rassit.

« Et Reizi, que fait-elle ? demanda Thea à Poldi.

– Je ne l'ai pas vue, répliqua l'autre mollement.

– Comment ? C'est fini, vous deux ?

– Presque. Ça suffit !

– Tu as raison, Poldi ! approuva Thea satisfaite. Entre nous soit dit, je savais que c'était une passade. Reizi est une jolie fille, mais elle ne sait pas garder un homme : elle manque d'intelligence... Et sur qui as-tu jeté ton dévolu maintenant ?

– Je ne te le dirai sûrement pas, ricana Poldi. C'est un secret !

– Espèce de petit malin ! » Sa sœur le chatouilla sous l'aisselle. « Tu veux exciter ma curiosité. Est-ce qu'elle est blonde ?

– Je ne dis rien ! Pas encore. Peut-être une autre fois. »

Freddi continuait à arpenter tristement le salon, comme s'il attendait un train en retard. La conversation de Thea et de Poldi commençait à assommer Gurdweil. Leur ton égrillard l'irritait aussi. Il était 1 heure moins le quart ; il restait du temps jusqu'au déjeuner. Le baron avait disparu dans une pièce voisine et la baronne s'affairait dans la cuisine. Gurdweil ramassa le journal et se plongea dans sa lecture sans cesser, malgré lui, d'écouter sa femme et son beau-frère.

Tout à coup, Freddi s'arrêta près de lui et dit :

« Aimez-vous les chats, Rudolf ? Moi non. Ni les chats, ni les chiens, ni aucune autre espèce d'animal domestique ! Je n'arrive pas à comprendre ce que père leur trouve. Un chat, par exemple, vous donne toujours

l'impression de guetter l'instant de vous sauter dessus. Regardez-le : il fait semblant de dormir, d'accord ? Mais vous ne pouvez jamais être sûr qu'il dort vraiment. À cette minute précise il se peut qu'il écoute... et entende tout ! J'en suis convaincu ! Même vos pensées les plus intimes, il les entend ! Même celles dont vous n'avez pas conscience !... Et c'est plutôt déplaisant ! Parfois, quand je suis seul dans la pièce avec le chat, j'ai envie de le tuer... Je ne peux pas supporter l'idée que l'on m'espionne en permanence. Non que j'aie quelque chose à cacher, mais parce que c'est un sentiment très désagréable. Les gens, c'est différent ! Ils ne voient rien ! Vous pouvez être avec eux et en même temps être seul et penser à ce qui vous passe par la tête. Ils ne remarquent rien. Mais pas les animaux, ni les chats ni les chiens... »

Gurdweil le regardait, stupéfait. Il n'aurait jamais soupçonné chez son beau-frère de telles pensées. Ce garçon, long et mince, qui donnait l'impression d'être à tout moment sur le point de se casser en deux avec un petit bruit sec, avait toujours paru à Gurdweil aussi creux qu'un fêtu de paille. Ils n'avaient jamais échangé plus de quelques remarques oiseuses.

Freddi approcha une chaise de Gurdweil et poursuivit tranquillement :

« Ce chat sait très bien que je ne l'aime pas. Il se cache... maintient une certaine distance entre nous... Il ne s'approchera jamais de moi. Et il va sans dire qu'il ne s'avisera jamais de sauter sur mes genoux ou de se frotter contre mes jambes. Il sait... Il s'approchera de tout le monde, sauf de moi... Je dois vous dire que je ne lui ai encore jamais fait de mal à part le regarder de temps à autre. Mais il sait ce que je pense et il a peur... Il sait probablement aussi que dans mon enfance j'ai étranglé un chat, et il a peur...

– Vous exagérez, dit Gurdweil, qui commençait à se sentir mal à l'aise. Ils ne savent rien ! »

Mais Freddi feignit de ne pas l'entendre.

« Ce n'est pas ici que c'est arrivé. Nous étions en vacances à Salzkammergut. Je devais avoir neuf ans. Il y avait un chat. Il ne nous appartenait pas. Peut-être appartenait-il à notre voisin, je ne sais pas. Un professeur de Vienne possédait une petite villa à côté de chez nous. En tout cas, le chat avait l'habitude de se promener dans notre jardin. Chaque fois que j'y venais, je le trouvais là, se baladant comme chez lui, ou bien assis, immobile, tendant l'oreille... Il n'était pas très gros et son pelage était rayé de noir et d'orange. Il m'arrivait même de le croiser dans le couloir, parfaitement calme et sûr de lui. Son insolence finit pas m'irriter. N'importe quel chat aurait pris peur et se serait enfui, mais celui-là demeurait impassible, ce qui me contrariait beaucoup, mais je continuais d'attendre. Une fois ou deux j'ai tenté de l'approcher, très lentement, et il ne s'est jamais enfui. Quand j'étais assez près pour le toucher, il se contentait de me tourner le dos et de s'en aller le plus paisiblement du monde... Ce mépris dédaigneux ne faisait qu'accroître ma fureur. J'avais du mal à penser à autre chose et j'en perdais le sommeil. Une nuit, je rêvai que le chat entra dans ma chambre, la chambre que je partageais avec Poldi, qu'il s'approchait de son allure flegmatique et restait au pied de mon lit pour m'observer. Dans mon rêve, je dormais et je refusais de me réveiller pour ce chat insolent. Je pensais attendre et voir ce qu'il voulait. Il continuait à me regarder comme s'il réfléchissait. Je voyais ses yeux d'un rouge brun et leur éclat perçant. Je n'avais jamais encore prêté attention à ses yeux. Bref, j'étais couché, je le regardais, il me regardait et j'avais la conviction qu'il me voulait du mal. Au bout d'un moment, il sauta sur mon lit, à mes pieds, et commença à marcher lentement sur mon corps en direction de ma tête. Je fis le mort. Il s'arrêta un instant et me fixa de ses yeux ronds qui, de près, paraissaient démesurément grands. Puis il s'enroula peu à peu autour de mon cou. Je sentis une légère pression, presque agréable, et une intense chaleur. Mais la pression s'accrut, il me devint difficile de respirer, et je me rendis soudain compte qu'il avait l'intention de m'étrangler. Je sortis brusquement une

main de dessous les couvertures et l'attrapai au collet. Avec un grand effort, je réussis à l'éloigner de moi. Je lui serrai le cou en regardant son corps se débattre. Mais ses tendons étaient aussi durs que le fer : j'avais mal aux mains à force de serrer. Brusquement je m'aperçus que ses yeux avaient complètement disparu. D'ailleurs sa tête n'était plus la tête d'un chat, mais quelque chose d'étrange, ressemblant d'avantage à un objet qu'à un animal. Je le jetai par terre. Il tomba avec un bruit lourd et métallique. À mon grand étonnement, je constatai que le chat, le même chat, se relevait aussitôt en s'étirant comme après avoir dormi et tournait sa tête vers moi. Puis il bondit de nouveau sur le lit et l'épisode se répéta dans les mêmes détails plusieurs fois de suite.

« Le lendemain, j'ai guetté le chat toute la journée, je l'ai cherché dans le jardin et le reste de la maison, mais en vain. Il restait introuvable. La nuit, il n'est même pas apparu dans mes rêves. Mais le jour suivant, je l'ai vu sortir du couloir, en prenant son temps comme d'habitude. Je l'ai suivi de loin. Il est entré dans le jardin, s'est couché sous le grand poirier de la pelouse et il a attendu... j'ai commencé à m'approcher, sans qu'il bouge. Une fois tout près de lui, je me suis penché pour lui flatter l'échine ; il a miaulé de plaisir et il est venu se frotter contre ma jambe. Je me suis assis sur l'herbe encore humide de rosée et j'ai pris le chat sur mes genoux. Il s'est laissé faire. Je l'ai caressé en fixant ses yeux qui, contrairement à mon rêve, étaient bleu clair et aussi transparents que du verre. Tout en le caressant, mes doigts se sont rapprochés peu à peu de son cou ; soudain, mes deux mains l'ont encerclé et j'ai serré plus fort et encore plus fort. Le chat a poussé un miaulement bref et puis il s'est tu. Il se débattait avec ses pattes et tout son corps, il voulait m'atteindre au visage, mais je le tenais à distance. J'ai encore serré, ses yeux sont devenus très ronds, exorbités, et puis il a cessé de remuer. Je n'ai plus eu en face de moi que sa longue langue étroite, pareille à un ruban rose. Il me semblait qu'il respirait encore et j'ai maintenu mon étreinte. Finalement, pris de nausée, je l'ai envoyé

rouler à terre. Il est tombé lourdement dans l'herbe et s'est figé, les quatre fers en l'air. Je me suis levé d'un bond. Il fallait le cacher, mais l'idée de le toucher me remplissait de dégoût. Pourtant, je n'avais pas le choix. Je l'ai tiré par la queue jusqu'aux buissons de fraisiers, près de la clôture, où je l'ai caché provisoirement. Le soir même, je l'ai jeté dans la rivière. »

Suivit un moment de silence. Puis Gurdweil dit :

« Quelle étrange et terrible histoire... vraiment terrible... »

Machinalement, il se tourna vers le chat, toujours niché sur les genoux de Poldi. Il se sentait vaguement honteux, incapable de regarder Freddi dans les yeux. À son avis ce dernier avait insisté sur chaque détail avec une sorte de plaisir sadique. Nul doute que le destin du chat de cette maison ne fût également scellé... Gurdweil fut aussitôt horrifié par ses pensées, qu'il soupçonna soudain Freddi de pouvoir lire. Il essaya de trouver de quoi distraire son attention, mais il avait l'esprit vide.

Thea continuait à bavarder avec Poldi. Quand allait-on enfin se mettre à table ? Il se sentait un creux à l'estomac. À aucun prix, il ne repartirait d'ici sans déjeuner. Soudain, il s'entendit proposer :

« Je peux vous donner un demi-schilling... si ça peut vous dépanner. »

Freddi ne réagit pas tout de suite. Il laissa passer une ou deux minutes avant de répliquer brièvement :

« Oui. Donnez toujours ! »

Il prit la pièce et la fit disparaître dédaigneusement dans le gousset de sa veste, sans même regarder Gurdweil. Il était visiblement satisfait de l'impression produite par son histoire sur son beau-frère. Il se leva et chuchota à l'oreille de Gurdweil, avec un sourire bizarre :

« Vous verrez, sa fin viendra aussi... à celui-ci, je veux dire.

– Mais pourquoi ? protesta Gurdweil, terrifié. Ne faites pas ça, Freddi, ce n'est pas bien ! »

Il vit en imagination Freddi étrangler le chat de ses doigts noueux et un immense dégoût l'envahit. Mais Freddi s'était remis à déambuler dans le

salon, les mains enfoncées dans ses poches de pantalon, la tête un peu inclinée de côté, l'air de réfléchir à un problème compliqué.

La baronne fit alors sa réapparition, suivie du baron qui annonça :

« À table, les enfants ! »

Le repas se prolongea interminablement, à la grande irritation de Gurdweil. Assis à côté de Freddi, il ne pouvait s'empêcher de repenser à ce que celui-ci avait raconté et il en avait perdu tout appétit. Le vieux baron mangeait avec enthousiasme ; le visage congestionné par le plaisir et l'effort de la table, il louait chaque plat confectionné par la baronne, que le manque de domestiques obligeait à s'absenter constamment à la cuisine. Il parla de politique, de la grave situation économique, en s'interrompant de temps à autre pour solliciter respectueusement l'avis de Gurdweil. Immédiatement après le café, au moment où le baron s'installait sur le canapé pour fumer son cher cigare, Thea et Gurdweil prirent congé. Une fois dehors, Thea se plaignit d'être en retard et fila vers son rendez-vous.

Gurdweil se dirigea vers le centre-ville. Il ne savait pas encore où il allait, mais il était heureux de se retrouver seul. Le froid pénétrant de la matinée s'était un peu adouci. La brise soufflait plus légèrement, accompagnée d'une imperceptible odeur de printemps. Sans se hâter, s'arrêtant fréquemment, il descendit Währinger Strasse, encore plongée dans une atmosphère de fête, passa devant l'hospice des vieillards dont l'horloge indiquait 3 heures moins le quart, arriva au Schottentor et prit à droite dans le Ring sans avoir une idée précise de sa destination. Sa bonne humeur lui revint soudain, comme si tous les obstacles avaient été balayés de son chemin ; il accéléra le pas. De quelque côté qu'il se tournât, tout allait bien à tous points de vue... De quoi manquait-il, s'il vous plaît ? Ne pouvait-on pas dire, sans exagérer, qu'il était enviable ? À supposer que les choses, par malheur, tournent au pire, il lui resterait encore sa personne, lui, Gurdweil, pourvue de cinq sens intacts. Cinq sens en bon état de marche devraient bien suffire pour n'importe qui, non ? Le monde entier lui appartenait.

Devant le Parlement, il hésita un moment inconsciemment, comme l'un de ces sujets que l'on hypnotise au théâtre avant de lui faire découvrir un objet dissimulé dans la main, puis il prit une rue perpendiculaire. Il se rendit compte, peu après, qu'il se trouvait dans Lerchenfelder Strasse et s'arrêta. Que diable venait-il faire ici ? Au moment précis où il se posait la question, il s'aperçut qu'il n'était pas très loin de chez Lotte Bondheim. Si c'est ce

que veulent mes jambes, pensa-t-il amusé, il faut leur obéir. Elles ont raison. Et il prit l'ascenseur jusqu'au second étage.

La servante le fit entrer dans le salon qu'il connaissait bien.

« Veuillez patienter un instant, monsieur. Fräulein Lotte sera à vous dans une minute. »

Il s'installa dans un fauteuil de cuir brun et bientôt Lotte entra, vêtue d'un kimono. Elle lui tendit la main sans manifester la moindre surprise, comme si elle attendait sa visite.

« J'avais le pressentiment que nous nous verrions aujourd'hui. Ce que j'ignorais, c'est que tu me ferais l'honneur de me rendre visite. Je m'apprêtais à m'habiller et faire un tour au café. J'ai rendez-vous avec le Dr Astel, mais pas avant 5 heures et demie. En tout cas, c'est bon de te voir. »

Elle approcha une chaise, s'assit et posa sur Gurdweil un regard pénétrant.

« Et qu'as-tu fait de Thea ? dit-elle brusquement.

– Thea... avait... elle avait un rendez-vous quelque part... »

Un sourire ironique éclaira le visage de la jeune femme.

« Si tu permets, ajouta-t-il, j'aimerais bien une cigarette. J'ai oublié d'en acheter.

– Tu préfères peut-être un cigare ? Papa en fume d'excellents. »

Elle s'échappa dans la pièce voisine et rapporta un gros cigare.

« Mets-toi pour une fois dans la peau de Herr Bondheim, directeur de la banque agricole.

– Ou du Dr Kreindel, le pourvoyeur de mon pain quotidien », rétorqua Gurdweil sur le même ton rieur. Il tira quelque bouffées : « Pas mauvais du tout ! Les riches savent vivre. »

Lotte était exceptionnellement pâle, d'une pâleur que faisaient ressortir les couleurs sombres de sa robe.

« Je n’aime pas les dimanches et les jours de fête, dit-elle. On s’ennuie tellement. »

Elle se leva, entrouvrit la porte donnant sur le couloir et cria à la servante de préparer le thé.

Une personne chez elle ressemble à un fruit débarrassé de sa peau, songea Gurdweil. Son moindre geste révèle un petit secret intime. Le ton à la fois impératif et cajoleur de sa voix, par exemple, pour appeler la servante...

Lotte reprit sa place. Elle arrangea les plis de son peignoir autour de ses genoux, sortit une cigarette de la boîte placée devant elle sur la table, l’alluma d’un geste négligé et commença à souffler d’innombrables ronds de fumée aux reflets bleus et gris. La nuit tombait très vite sur cette courte journée d’hiver. Un silence morne envahissait la maison, comme si tout habitant l’avait désertée.

« Tes parents ne sont pas là ?

– Non, ils sont partis prendre du “bon temps”. C’est la même chose à chaque fête. Ils vont ensemble au café, y passent une heure ou deux. Papa lit les journaux et maman feuillette les magazines et les revues de mode. Ma mère, je dois dire, se passionne encore plus que moi pour la mode. Elle ne cesse de me reprocher de ne pas être assez bien habillée et m’envoie périodiquement chez la couturière ou la modiste. Quand ils ont terminé leur lecture, ils discutent de la meilleure manière de me marier. C’est leur sujet de conversation préféré. Me trouver un mari est le principal but de leur existence. Après quoi, si le temps est beau, ils se promènent encore une demi-heure avant de revenir à la maison. S’ils me trouvent ici, papa m’invite à une “conversation sérieuse”. Toujours avec le même visage grave, comme s’il s’agissait d’un événement historique. Il m’invite à m’asseoir du même geste bref et impératif qu’il doit avoir dans son bureau directorial vis-à-vis de ses employés de la banque. Ma mère assiste généralement à ces séances. Je m’assieds et j’attends. Papa aussi. Après un

court silence, il prononce toujours les mêmes mots : “Eh bien, Lotte ?” Je fais celle qui ne comprend pas. “Quand vas-tu nous inviter à ton mariage ?”... Moi : “Je l’ignore. Je n’ai encore personne avec qui me marier. Personne ne veut de moi. – Ce n’est pas vrai, Lotte”, dit papa solennellement. Et maman de répéter : “Ce n’est pas vrai, Lotte. C’est toi qui ne veux de personne.” Là-dessus, tout le monde se tait. Au bout d’un moment, papa revient à la charge, soudain frappé, semble-t-il, par une idée brillante : “Et le Dr Astel, par exemple ? Il veut t’épouser, lui...” Et il me décoche un regard perçant, à l’affût de ma réaction. “Nous verrons...”, dis-je... Silence. Puis viennent encore quelques questions brèves et tendues sur le même sujet et la “conversation sérieuse” se termine. Ce rituel se répète au moins une fois par semaine, selon la même formule, et toujours le dimanche ou les jours de fête. Les autres jours de la semaine, nous abordons tous les sujets, sauf celui-ci. »

La servante apporta le thé et un assortiment de petits fours.

« Quel âge a ta mère ?

– Quarante-cinq ans.

– Je n’aurais jamais deviné. Elle paraît plus jeune. D’au moins six ou sept ans. »

Lotte se leva pour allumer l’électricité qui emplit la pièce d’une lumière orange et dense. Gurdweil remarqua les gestes charmants et harmonieux avec lesquels elle servait le thé : « Quelle merveilleuse fille, cette Lotte ! se dit-il. Quelle race ! Elle mérite vraiment d’être aimée... Si je n’aimais déjà... Quel étrange cauchemar j’ai eu la nuit dernière... Le jour, les choses reprennent leurs vraies proportions, leurs vraies couleurs... Un cauchemar pareil peut conduire un homme au désespoir. Heureusement que de telles nuits ont une fin. »

« Tu as de belles mains, Lotte, se surprit-il à dire.

– Ce n’est que maintenant que tu t’en aperçois ? Un peu tard...

– Mais non. Je le sais depuis longtemps. Elles semblent douées d’une vie autonome... »

Il lui prit une main, la contempla :

« Elles ressemblent à deux ravissantes petites créatures. On les contemplerait longtemps sans se lasser.

– Très bien ! dit Lotte, ravie et rougissante. Et maintenant, prenons notre thé ! »

Elle saisit l’anse de la tasse entre le pouce et l’index, les autres doigts délicatement déployés en l’air, pinça ses belles lèvres et commença à boire à petites gorgées. De tendres petits bruits de succion vibrèrent dans l’air comme les notes intimes d’un indéfinissable bonheur...

Lotte reposa sa tasse, ses yeux gris soudain noyés d’une tristesse qui n’échappa pas à Gurdweil. Il se sentit envahi à son tour par une vague mélancolie. Et brusquement un miracle se produisit : il eut une vision, une sorte de rêve éveillé qui ne dura pas plus de trois ou quatre minutes, mais si clair et précis qu’on ne pouvait en réfuter la réalité. Gurdweil vit Lotte petite fille, ses boucles mordorées flottant au vent. Elle portait une robe de cotonnade blanche courte, car on était en été, peut-être l’après-midi. Elle était debout toute seule dans une grande prairie verte. Elle fit quelques pas hésitants et s’immobilisa.

Elle leva la main, la mit au-dessus des yeux pour se protéger du soleil et scruter l’horizon. Au bout d’un moment, un homme beaucoup plus grand qu’elle, coiffé d’un chapeau de paille, apparut et s’approcha sur sa droite (Gurdweil ne le vit qu’à la dernière minute). Il se pencha vers Lotte et lui dit quelque chose. Lotte se tourna vers lui, le toisa et recula d’un pas. Mais l’homme tendit les bras, pour l’enlacer, semblait-il, et sa canne lui échappa. Lotte se mit à courir, à courir de toutes ses forces, les cheveux défaits. Le premier mouvement de l’homme fut de se lancer à sa poursuite. Mais il se ravisa et se courba pour ramasser sa canne qu’il brandit en la regardant fuir. Bien que très loin, Lotte continua à courir à travers champs, sans se

retourner. Soudain elle trébucha et tomba. Elle essaya vainement de se relever et demeura allongée sur le flanc gauche, le visage crispé par la douleur et les larmes. L'homme accourut vers elle, la souleva et l'emporta dans une maison dont il franchit le seuil par une grille verte. Puis Gurdweil vit Lotte couchée dans un lit, pâle, les yeux clos, entourée d'un groupe de personnes, dont l'homme qui l'avait secourue. Puis, plus rien.

« As-tu fait quand tu étais petite une chute, après laquelle tu as dû rester au lit ? »

– Oui. J'y pensais à l'instant. Comment as-tu pu deviner ?

– Je viens de le voir. Et qui était l'homme au canotier qui t'a ramenée à la maison ? »

Lotte le regarda, bouche bée, pétrifiée.

« Mais comment sais-tu ? Je ne t'ai jamais rien raconté !

– Je sais. Je viens de le voir. Cela se passait en été dans un grand pré. Tu portais une robe blanche et tu étais seule...

– Oui, c'est ça. L'homme était mon oncle. Il passait l'été avec nous dans notre maison de vacances. Il est mort il y a trois ans. »

Elle réfléchit un moment, les yeux baissés, et ajouta :

« J'ai soudain eu très peur. Il m'avait surprise. Et il y avait surtout quelque chose dans sa voix qui contenait une menace secrète.

– Étrange », grommela Gurdweil, le regard fixé sur Lotte qui, la tête renversée en arrière, jouait avec une boîte d'allumettes.

Il reposa sa tasse vide sur la table et s'écria avec enthousiasme :

« N'est-ce pas merveilleux, malgré tout, de vivre et même de souffrir ?

– Souffrir ? répéta Lotte, soudain mécontente. Question de goût ! En ce qui me concerne : non ! »

Elle se leva. Gurdweil voulut l'imiter. « Attends. Je vais m'habiller, et puis nous sortirons ensemble. »

Elle fit deux ou trois pas vers la porte et revint à Gurdweil :

« Mes nerfs se dégradent..., dit-elle tout bas en hésitant. Je ne trouve plus le sommeil... Je ne sais pas comment tout cela va finir... »

Elle se rassit machinalement. Son visage révélait un profond chagrin qui serra le cœur de Gurdweil. Il voulut dire quelque chose, mais ne trouva pas les mots. Il lui prit la main silencieusement et la serra doucement.

« Parfois, reprit Lotte, dont la voix tremblait un peu, tu as l'impression de rouler à la manière d'une balle dévalant une pente raide, de tomber à toute allure dans un gouffre... Tu sens vraiment la vitesse... Et tu te désespères de ta totale impuissance... À ce moment-là, ne serait-ce que pour défier la force aveugle qui te domine, pour affirmer ta volonté propre contre la tyrannie de la nature, contre le monde et contre toi-même, tu es capable de tout, de n'importe quoi... Tu refuses de te résigner à ton destin... Tu es étendu là au milieu de la nuit, livré à une foule d'étranges idées, qui vont et viennent dans ton esprit comme dans un moulin. Et tu t'aperçois alors comme dans un miroir déformant : ce visage terrifiant et grotesque, ce n'est pas le tien et pourtant si, irréfutablement... comme si, après t'avoir bien secoué, on t'avait mis la tête en bas... La nuit est noire et lisse – une bête énorme et menaçante aux aguets. Et là-bas, dans la chambre voisine, tes parents dorment. Je ne pense pas vraiment à eux, mais je sais qu'ils sont là, et cette certitude m'étouffe... Et brusquement une idée folle me traverse l'esprit : et si... si je me levais maintenant, si je me glissais sur la pointe des pieds dans la chambre de mes parents pour leur taper sur le crâne avec un marteau, d'abord sur le crâne de mon père, ensuite sur celui de ma mère ?... Et je vois soudain, avec la clarté d'une vision, où se trouve le maillet en bois dans la cuisine, bien que je ne l'aie jamais utilisé de ma vie et que je ne l'aie vu peut-être qu'une seule fois, et je réussis même à entendre tout à fait distinctement le bruit sourd que font deux corps solides qui se heurtent... Et je sens une crampe dans mes muscles et un étrange fourmillement dans mes doigts, puis une douleur sourde que j'ai du mal dans un premier temps à localiser. Soudain je me rends compte que mes

ongles se sont enfoncés si profondément dans mes cuisses qu'elles saignent...

« Et tout cela, continua Lotte, après avoir repris haleine comme si elle manquait d'air, non parce que j'éprouve une rancune quelconque à l'égard de mes parents. Au contraire, on peut même dire que je les adore. Aussi bien papa que maman. D'accord, ce n'est pas l'amour aveugle, animal, que l'on rencontre parfois entre enfants et parents. Je suis parfaitement consciente de leurs travers ridicules – ils sont aussi voyants que des bosses sur le terrain plat de leur petite existence monotone. Mais je leur suis néanmoins très attachée. Et tout à coup, au milieu de la nuit, être prise d'une idée pareille... »

La poitrine haletante, Lotte respira profondément. Elle planta si vivement son regard dans celui de Gurdweil qu'il baissa les yeux. Avec un effort évident, elle réussit à articuler :

« Peut-être... peut-être n'est-il pas nécessaire qu'il en soit ainsi... »

Gurdweil eut peur qu'elle dise quelque chose d'encore plus terrible que ce qu'elle venait de dire, quelque chose qui l'impliquerait lui aussi d'une certaine manière et il s'y prépara mentalement. Mais Lotte n'ajouta plus rien. Elle demeura immobile un instant avant de se lever et de quitter la pièce.

Gurdweil, en état de choc, suivit du regard les chaussons soyeux qui s'enfonçaient dans le moelleux tapis persan. La maison entière lui parut soudain remplie de terreur, comme si elle avait abrité un meurtre. Il se leva à son tour et fit le tour de la pièce, plein de pitié pour Lotte, de toute évidence désespérément malade. Il se dirigea vers la fenêtre et tira le rideau. L'asphalte, dans la petite rue déserte, brillait de reflets humides et noirs. On aurait dit que personne n'oserait jamais s'aventurer dans cette rue désolée que la faible lumière des réverbères éclairait en vain. Le cœur de Gurdweil se serra. Il serait resté là, en oubliant le temps, si la voix cristalline de Lotte n'était venue interrompre sa rêverie. Il sursauta violemment, comme s'il

émergeait d'un sommeil profond, et contempla d'un air ahuri Lotte, vêtue à présent d'un chapeau et d'une fourrure noire et prête à sortir. Il se souvint des propos qu'elle venait de lui tenir et il frissonna.

« J'ignorais que tu puisses t'habiller si rapidement », dit-il, prenant son propre manteau sur le canapé où il l'avait déposé en entrant.

Puis, la mine pensive, il dit soudain :

« Le mieux à faire, il me semble, c'est de consulter un médecin... et sans plus tarder... Il y a des remèdes contre l'insomnie... »

Dans un éclat de colère aussi brutal qu'incompréhensible, Lotte s'exclama :

« Quel médecin ?! Que racontes-tu ? Tu es vraiment trop bête ! »

Elle reprit immédiatement son sang-froid pour ajouter d'une voix apaisée :

« Sortons, veux-tu ? Je m'habille toujours vite. Une demi-heure au plus. » Et elle ouvrit la porte avec un petit rire dur, qui déchira Gurdweil tel un cri de douleur.

Au Herrenhof, ils trouvèrent Ulrich en compagnie du Dr Astel et de son ami de Berlin, un homme timide au regard hésitant dont on avait du mal à deviner l'âge et la profession. Quand le Dr Astel le présenta sous le nom de Herr Bloch, il sourit d'embarras, comme si le seul fait de s'appeler Bloch et d'être là le rendait coupable de quelque crime. Après les présentations, il resta debout, esquissant de vagues gestes maladroits destinés à indiquer son désir de céder sa place à Fräulein Lotte. Mais celle-ci avait déjà pris le siège d'Ulrich. Une fois que tout le monde fut assis, il se laissa tomber à son tour sur sa chaise avec le soulagement d'un homme libéré d'une tâche ardue.

« Herr Bloch vient de Berlin, si je comprends bien ? voulut savoir Lotte.

– Oui, répondit Bloch en rougissant un peu, je viens de Berlin... C'est-à-dire que j'y habite...

– J'y suis allée une fois, dit Lotte. C'est une ville qui ne me plaît pas. Elle ressemble à un nom gravé sur une plaque, sans personnalité. Vous

habitez le Kurfürstendamm, je présume ?

– Non. Je suppose que je devrais... mais il se trouve que j'habite Freiburg Strasse.

– Pourquoi diable devriez-vous habiter le Kurfürstendamm ? plaisanta le Dr Astel.

– Je ne sais pas, dit Bloch confus. Simplement une idée... Peut-être parce que je déteste cette rue... et que généralement on est obligé de vivre dans des conditions qui sont à l'opposé de ce que l'on désire...

– Pas tout le monde ! trancha le Dr Astel.

– Et que pensez-vous de Vienne ? demanda Lotte. Les premières impressions sont toujours intéressantes.

– Une ville qui a du cœur, à mon avis. Une ville qu'on peut certainement aimer. Mais je ne peux encore rien dire de définitif. Je n'y suis que depuis trois jours. »

Ils discutèrent d'autres cités, puis la conversation se porta sur la nation allemande sans que Gurdweil y participe. La salle du café avait sa clientèle des jours de fête, des visages inconnus qu'on n'aurait jamais vus en semaine. Il faisait très chaud, étouffant, l'air était si épais qu'on aurait pu le couper au couteau. Un lieu à éviter par tous les gens sujets à migraine. À une table, sur leur droite, un homme corpulent, au visage gras et pâle d'eunuque, envoyait la fumée de son cigare au visage de Gurdweil sans tenir le moindre compte des regards furieux de ce dernier. À la fin, Gurdweil n'y tint plus :

« Je vous demande pardon, monsieur, pourriez-vous souffler votre fumée dans une autre direction que la mienne ? »

L'homme le toisa avec insolence, puis répondit d'une voix grasseyante, l'air satisfait :

« Volontiers, monsieur », tout en soufflant un nouveau nuage de fumée en plein dans la figure de Gurdweil. Celui-ci déplaça sa chaise bruyamment de manière à tourner le dos au malotru.

« Quel porc ! marmonna-t-il entre les dents, mais assez fort pour que l'autre entende.

– Comment ? Que dites-vous, monsieur ? » Son voisin lui tapa sur l'épaule comme s'il cognait à une porte. « Répétez, s'il vous plaît, ce que vous venez de dire ! »

Gurdweil se leva d'un bond, le visage en feu.

« Je vous prie de me laisser tranquille, fichez-moi la paix ! » répéta-t-il d'une voix tremblante, en se penchant jusqu'à toucher le nez de son voisin.

L'homme effrayé, sembla-t-il, dit aussitôt d'une voix conciliante :

« Calmez-vous, monsieur, je vous en prie, personne n'essaie de vous provoquer. Vous avez des nerfs bien fragiles !

– L'état de mes nerfs ne vous regarde pas ! Occupez-vous de vos oignons ! »

Cet échange de propos entièrement chuchotés s'était déroulé très vite, sans attirer la moindre attention. On aurait pu penser que ces deux personnes étaient de vieilles connaissances qui, se rencontrant par hasard, saisissaient l'occasion de bavarder un peu. Seule Lotte avait remarqué l'incident.

Gurdweil se rassit, sa colère évanouie, comme balayée par une bourrasque. Il leva les yeux, vit Lotte qui l'observait et il lui sourit sans raison apparente. Elle se pencha par-dessus la table et murmura :

« Tu lui as donné une bonne leçon, à ce gros lard ! »

Si seulement il était capable de traiter sa femme de la même manière, pensa-t-elle *in petto*, comme tout serait différent !

« Te joindras-tu à nous pour dîner, Gurdweil ? » demanda le Dr Astel.

Gurdweil ne savait pas. Il attendait Thea.

Mais quand devait-elle arriver ?

« À 6 heures environ.

– Eh bien, il est déjà presque 7 heures. On attend encore une demi-heure. Si elle vient, nous partirons tous ensemble. »

À cet instant, apparut Thea.

« Voici Thea ! cria Lotte assise en face de la porte.

– Vous êtes bien pâlotte, ma chère, lui lança Thea après avoir salué la compagnie et s'être assise sur la chaise de son mari. Il y a longtemps que je ne vous ai pas vue. L'hiver n'a pas l'air de vous réussir. » Elle réprima un sourire venimeux. « Espérons que l'été vous rendra vos couleurs... »

Lotte ne répliqua pas.

« Pourquoi ne venez-vous jamais nous voir, ma chère ? Vous connaissez notre adresse, je pense.

– Vous êtes toujours si occupée... même en pleine nuit, il semble que ce ne soit jamais le bon moment pour vous rendre visite...

– En pleine nuit ! » Thea éclata de rire. « Je suis très occupée, c'est vrai. Et par des choses sérieuses, ma chère... Mais pour vous, je suis prête à me libérer, si vous me dites le moment qui vous convient. En outre, Rudolfus est à la maison tous les soirs. N'a-t-il pas suffisamment de valeur à vos yeux ?

– Au contraire, rétorqua gravement Lotte, à mes yeux il vaut énormément, il vaut mille fois plus que d'autres...

– Ta-ta-ta, n'exagérez pas ! Si je ne savais pas qu'il n'en est rien, je pourrais croire que l'amour parle par votre bouche, ha ha... Mais vous exagérez vraiment, ma chère. Sur ce sujet, je pense pouvoir me targuer d'une science supérieure à la vôtre. »

Engagés dans leur propre conversation, les hommes ne prêtaient nulle attention à ces chuchotements.

Assis maintenant à l'autre bout de la table, Gurdweil ne pouvait rien entendre. Pourtant, il sentit que Thea parlait de lui, ce qui le mit mal à l'aise. Il crut, du coup, suffoquer de chaleur. Il aurait voulu sortir respirer un peu d'air frais. Quel crime de venir s'enfermer dans ce café par un jour de fête ! se dit-il... Ces visages laids, l'affluence, la chaleur !

Éclatant soudain de fureur, Lotte coupa la parole à Thea :

« Vous devriez avoir honte ! chuchota-t-elle. Honte de parler ainsi de votre mari ! Il se trouve que je le connais bien, en effet ! Je l'ai connu bien avant vous ! Honte à vous !

– Pourquoi vous énervez-vous tellement, ma chère ? dit Thea avec un calme affecté. Il n'y a aucune raison de vous exciter. Encore un peu et je vais croire que vous êtes follement amoureuse de lui...

– Et si je l'étais ? cria Lotte, les yeux lançant des éclairs. Oui, si je l'étais ? Vous pouvez penser ce que vous voulez, ça n'intéresse personne. Mais laissez-moi vous dire ceci : tous les hommes qui... tournent autour de vous ne lui arrivent pas à la cheville ! Ils ne valent pas la poussière de ses chaussures !

– N'exagérez pas, mon enfant ! ricana Thea. Que savez-vous des hommes ? Allons, allons, bébé !

– Ce que vous savez des hommes ne m'intéresse pas du tout ! Je n'ai pas besoin de votre science ! Vos hommes ne sont rien pour moi ! Rien ! Je n'ai pas besoin de prendre le premier venu ! Je peux choisir ! Je suis assez jeune et belle pour avoir le meilleur !

– Rudolfus, en d'autres termes ? » Thea rit méchamment. « Non, ma petite ! Celui-là, tu ne l'auras pas ! Non pas que j'aie besoin de lui. Mais tu ne l'auras pas ! Je le tiens bien et je ne le laisserai pas s'échapper de sitôt ! Je peux faire de lui tout ce que je veux ! Je le bats même, et souvent ! Qu'est-ce que tu en dis ? Je le bats autant que je veux, pour mon seul plaisir – et il ne me quittera jamais ! Tant que je ne le chasserai pas, il ne me quittera pas ! Je pourrais le chasser n'importe quand, il ne m'est d'aucune utilité. Mais je ne le ferai pas ! Et tu ne l'auras pas ! Je le tourmenterai jusqu'à la mort, jusqu'à la mort, te dis-je, parce que j'en retire du plaisir – et malgré tout cela, il ne me quittera jamais de son plein gré !

– Espèce de vipère ! Espèce de bête malfaisante ! Des femmes comme vous, il faudrait les fouetter, les battre comme des chiennes, les jeter en

prison... les... Vous verrez ! Vous aurez la fin que vous méritez ! Prenez garde !

– Puis-je savoir si c’est une menace ou une prophétie, ma beauté ? Peut-être me ferez-vous la grâce de me le dire ? »

Lotte se tut. Son cœur battait à rompre. Elle avait l’impression que sa tête était coincée dans une fournaise. Elle eut besoin de tout son sang-froid pour ne pas se jeter sur cette femme et lui tordre le cou. Elle aurait donné sa vie pour le bonheur de le faire ! Jamais elle n’avait éprouvé une telle haine pour quelqu’un. Une haine à la rendre folle.

« Vous m’en voulez beaucoup, n’est-ce pas, ma chère ? Allons, oublions tout ça... Ne serait-il pas dommage de laisser de telles bêtises nuire à notre amitié ?... »

Et, dans un geste de conciliation, Thea mit sa main sur celle de Lotte, posée sur la table. Lotte se dégagea avec une expression de dégoût, comme si elle se débarrassait d’un insecte répugnant.

« Laissez-moi tranquille ! dit-elle. Il n’y a pas d’amitié entre nous ! Je ne me lie pas avec les poissardes.

– Voyez-vous ça ! dit Thea. La petite snob ! Qui l’eût cru ? Comme c’est amusant ! Il faut que nous ayons un jour une longue conversation... Vous m’intéressez, ma chère...

– Mais vous, pas du tout ! »

Lotte se tourna alors vers le Dr Astel et lui suggéra de partir : la chaleur était terrible. Astel appela le garçon, peu pressé apparemment d’apporter l’addition.

« Restez-vous longtemps à Vienne, Herr Bloch ? s’enquit Thea.

– Je ne sais pas encore. Deux ou trois semaines. »

Thea le jaugea du regard. Elle se rappela ce que le Dr Astel leur avait raconté au sujet de Bloch et décida de s’amuser un peu à ses dépens.

« Et que pensez-vous des Viennoises ? demanda-t-elle en souriant. Sont-elles plus belles que les Berlinoises ?

– Je... je n'ai pas eu... l'occasion... Je n'y ai pas encore vraiment réfléchi...

– Pourquoi y réfléchir ? Tenez, il suffit de regarder ! » D'un geste circulaire, Thea indiqua la salle. « Autant de femmes que vous voulez ! Vous pouvez vous décider en une minute ! Prenez Fräulein Lotte, par exemple, n'est-elle pas ravissante ?

– Certes oui ! Fräulein Bondheim est ravissante ! Il est difficile de trouver plus jolie ! dit Bloch avec gravité et même révérence, les yeux baissés.

– Eh bien, vous voyez, monsieur ! Rien que des belles femmes, où que vous vous tourniez ! » Thea riait. Elle s'adressa à Lotte :

« Grâce à moi, ma chère, on vous fait des compliments, et vous ne me remerciez même pas ! »

Sa voix reflétait un tel cynisme que chacun commença à se sentir mal à l'aise. Un silence désagréable tomba, dont Gurdweil se sentit responsable, mais comme toujours, en de semblables circonstances, il ne trouva rien à dire. Ce fut une fois de plus l'infatigable Dr Astel qui dissipa l'embarras :

« Eh bien, messieurs, ce dîner, nous y allons ou pas ?... »

Dans le vestibule, Thea trouva le temps d'échanger quelques mots amicaux avec Bloch et de lui fixer un rendez-vous pour le lendemain après-midi.

Chaque matin, des banlieues au cœur de la ville, les trams rouge et bleu charriaient des flots d'êtres humains vers leur lieu de travail, des jeunes gens et jeunes filles, pour la plupart, arrachés au plus exquis des sommeils par la nécessité d'aller gagner leur vie. Entassés dans les wagons bondés, au coude à coude, ils finissaient d'avalier leurs tartines beurrées enveloppées de fin papier grisâtre. L'intervalle entre le sommeil et le travail était si court qu'il suffisait à peine à couvrir le temps du transport et qu'assez souvent, au grand dam des employeurs, le territoire de l'un empiétait sur celui de l'autre. Mais, même si les passagers des trams bruyants ne le voyaient pas, un jour neuf, avant-coureur du printemps, se levait sur Vienne, Vienne l'insouciant, Vienne la dévergondée. Les rues paraissaient plus claires, plus spacieuses et plus raffinées, comme la carte postale d'une autre cité, lointaine et inconnue. Ces belles rues étaient à votre portée, vous les fouliez aux pieds, et pourtant, pris d'une folle nostalgie, on éprouvait le désir étrange de monter dans un train et de rouler quelques heures afin de les atteindre... D'autres, plus sages, s'étaient levés tôt pour accueillir ce jour merveilleux, comme s'ils avaient pressenti sa venue. Après un petit déjeuner hâtif, ils s'étaient dépêchés de sortir dans la rue, où on les voyait maintenant promener leur chien, ce chien de chasse, par exemple, long et gracile, levant la patte sur le premier lampadaire trouvé, le museau en alerte, respirant l'air frais du matin.

Oui, c'était un jour à réjouir le cœur, à éveiller de nouveaux espoirs. Et, puisqu'il s'était lui aussi levé de bon matin, Gurdweil décida de se rendre à son bureau à pied. À la lumière de cette matinée printanière, son manteau, effiloché aux manches et aux poches, paraissait encore plus râpé qu'il ne l'était en réalité. Mais Gurdweil s'en moquait. À mesure qu'il remontait la Praterstrasse, son pas prenait une sorte d'élasticité rebelle. Par un jour pareil, il devenait de plus en plus difficile d'envisager d'aller passer huit heures en compagnie du Dr Kreindel. Même les affiches placardées sur la façade du Karlstheater annonçant en énormes lettres rouges les représentations de *La Veuve joyeuse*, et auxquelles Gurdweil n'avait jamais accordé un seul regard, attireraient maintenant son attention, comme si elles promettaient une autre vie, libre et totalement différente de celle qu'il connaissait dans l'arrière-boutique de la librairie.

Il faisait encore un peu frais ; la fine pellicule de verglas sur les trottoirs n'avait pas eu le temps de fondre. Mais la température se réchaufferait d'ici deux ou trois heures et aujourd'hui, sans doute, les fermiers procéderaient aux premières semailles dans les champs récemment labourés.

Une odeur forte de café grillé s'échappait d'une maison et c'est en la respirant que Gurdweil sentit quelque chose de noir et d'informe lui traverser l'esprit, entraînant à sa suite un autre noir souvenir, celui de la nuit précédente et de sa conversation avec Thea, commencée à la lumière de la lampe à pétrole et poursuivie, d'un lit à l'autre, après son extinction. L'argent, l'argent, l'argent ! grommela Gurdweil. Mais où le prendre ? C'est vrai, elle avait besoin de se nourrir davantage pour l'enfant, mais que pouvait-il lui donner de plus ? Il vivait déjà de pain sec, et même ce minimum, souvent il ne l'avait pas ! Et puis ce qu'elle avait dit... – Non ! Ce n'était tout bonnement pas vrai ! Ce n'était qu'un lapsus dû à la colère, pour le provoquer... Si ça l'avait été, le lui aurait-elle dit, même sous le coup de la colère ? Inconcevable ! Et d'ailleurs elle n'avait pas dit non plus qui était le père. « L'enfant n'est même pas de toi ! » Comme ça, à

l'improviste... Non ! Elle était furieuse et elle avait lancé n'importe quoi... Elle cherchait constamment à le tourmenter... Comme le jour où elle avait menacé de s'« en débarrasser » pour n'en rien faire, finalement ! Et maintenant elle avait inventé un nouveau mensonge, histoire de le blesser. Pourtant, si c'était vrai ? Inconsciemment il s'arrêta de marcher. Et puis après ? Un enfant est un enfant... Puisqu'il était à elle, il serait à lui aussi... Ce serait son enfant et au diable le reste ! À bien y réfléchir, pas un seul père au monde ne pouvait jurer que son enfant était réellement le sien ! Qui pouvait en être sûr ? Et pourquoi serait-il lui, Rudolf Gurdweil, une exception à la règle ? Non, il devait cesser de se livrer à des spéculations oiseuses ! L'enfant était le sien, un point c'est tout !

Mais la bonne humeur de Gurdweil était désormais gâchée. Ce matin de printemps lui semblait à présent sans rapport avec lui, destiné aux autres. La pensée des jours à passer avec le Dr Kreindel ou un autre type de ce genre l'accablait. Il se sentait soudain vieux et fatigué. Il s'engonça un peu plus dans son manteau, comme un homme qui ferme ses portes et tire les rideaux en plein jour, courba la tête et se résigna à son sort.

Arrivé à la librairie, il lança un bref salut à ses collègues et se retira aussitôt dans la pièce du fond. Le Dr Kreindel n'était pas encore là. Gurdweil ôta son pardessus et s'assit à son bureau. Il sortit quelques vieux mégots de sa poche, du papier et entreprit de se rouler une cigarette. Demanderait-il une avance de quelques shillings sur son salaire ? Oui. Une somme modeste : dix shillings ! Rassuré par cette idée, il débarrassa sa machine de sa housse en toile cirée noire et, la cigarette collée au coin de la bouche, il commença à taper une lettre.

Peu après, le Dr Kreindel fit son apparition et le salua d'un cordial bonjour.

« Quelle magnifique journée, hein ? dit-il en accrochant son manteau. Une journée de poète ! Par un temps pareil, on préférerait se promener dans les rues ou à la campagne, mon cher Herr Gurdweil ? Ne dites pas non ! Je

ne vous comprends que trop bien ! Est-ce que je n'appartiens pas, moi aussi, à la famille choisie des poètes et des artistes ? Ha ha, vous savez bien que oui... »

Gurdweil continuait à taper comme s'il n'avait rien entendu.

« Comment ? Avez-vous dit quelque chose ? s'enquit-il.

– Si j'ai dit... ? Naturellement, j'ai dit quelque chose ! Et une chose qui vaut son pesant d'or ! Mais les grands hommes n'écoutent jamais que leur voix... Selon les mots de Gottfried Keller, il n'y a qu'une personne par génération pour prononcer le mot de génie, etc. »

Il s'installa dans son fauteuil devant sa table de travail et se mit à lire le courrier du matin. Il défigure tout, pensa Gurdweil en continuant à écrire. Sur le mur en face, dans la cour, s'inscrivit un triangle de soleil lumineux qui resta là un moment sans changer de forme. Pendant une heure et demie, seul le cliquetis rapide de la machine à écrire et le bruissement du papier remplirent la pièce. Puis Gurdweil prit sa pile de lettres et les donna à signer à son patron qui lui communiqua le courrier arrivé le matin, en indiquant ce qu'il fallait répondre ; il lui demanda aussi de vérifier les comptes à partir du début de mars, parce qu'il lui semblait qu'une erreur s'y était glissée. Gurdweil reprit lettres et registre et retourna à sa place.

« Aimeriez-vous un bon cigare ? » proposa soudain le Dr Kreindel.

« Mauvais signe ! » songea Gurdweil qui n'en accepta pas moins l'offre et profita de l'occasion pour solliciter une avance de dix shillings.

« Bien entendu, mon cher monsieur ! Avec plaisir ! Rappelez-moi simplement de vous les donner plus tard. »

Alors que Gurdweil regagnait sa table, le Dr Kreindel lui proposa d'allumer son cigare.

« Oui, ajouta-t-il, je voulais vous demander si votre travail avançait. Il y a longtemps que nous n'en avons pas parlé... Votre vrai travail, j'entends, le travail qui vous rendra immortel, et non celui que vous faites ici, sans intérêt pour des intellectuels tels que nous... » Et dans un grand sourire il

découvrit ses dents en or. « Voyez-vous, monsieur, les grands esprits se rencontrent... Si je dis : “travail”, vous pouvez être sûr que je pense à votre travail personnel, à votre œuvre littéraire, qui s’accomplit “dans l’obscurité mais diffuse sa lumière d’un bout du monde à l’autre”... pour citer le grand Goethe.

– Si elle s’accomplit “dans l’obscurité”, il est difficile d’en parler en public ! ironisa Gurdweil.

– En public ! Bien sûr que non ! Je conviens avec vous qu’on ne peut en discuter devant le premier venu ! Personne ne le sait mieux que moi... En public : certes non ! Mais à moi, qui suis votre ami et votre frère de plume, vous ne devez rien cacher... Et un bon conseil n’est pas à dédaigner non plus ! Et qui peut mieux vous conseiller et vous comprendre que moi ?... Un expert, c’est tout autre chose ! “Si seulement nous laissions faire les experts”... Qui a dit cela ? Ça m’échappe. En tout cas, celui qui l’a dit savait de quoi il parlait... »

Revenu à sa table de travail, Gurdweil s’assit face au Dr Kreindel. L’odeur capiteuse du cigare le rendait plus tolérant et l’immunisait, si l’on peut dire, contre les sarcasmes de son patron. Il retirait même de ce caquetage un certain plaisir, comme s’il ne s’adressait pas à lui.

« Expert en littérature, poursuivit le Dr Kreindel, vous devriez maintenant savoir que je le suis, mon ami... Et surtout en ce qui concerne votre propre écriture, précisément parce qu’elle est si profonde... Les choses superficielles ne m’intéressent pas. “Un bon nageur a besoin d’une rivière profonde.”, dit le proverbe.

– Et si je n’avais pas besoin de conseils ? dit en souriant Gurdweil.

– Vous voulez dire que votre travail progresse bien. Alors, c’est une autre paire de manches ! Bien que, voyez-vous, un bon conseil donné par un expert puisse toujours servir !

– Et si nous changions de sujet ? Celui-ci commence à devenir assommant !

– Changer de sujet ? Ho ho, mon cher ! Si vous saviez ! Changer de sujet risquerait d’être encore plus ennuyeux... ennuyeux et désagréable... “Le pire vient après le meilleur”, dit Kleist. Malheureusement, il en est toujours ainsi... “changer de sujet” ! Si j’étais sûr d’en trouver un plus agréable, je changerais sur-le-champ, croyez-moi. Comme vous le savez vous-même, mon ami, les seuls sujets dont j’aime parler sont les sujets nobles qui exaltent l’âme ; quant aux sujets terre à terre, je m’en débarrasse le plus vite possible. Parce qu’ils sont invariablement déplaisants et qu’un esprit raffiné répugne à s’y attarder. Par exemple, si j’étais dans la nécessité de vous signifier votre renvoi et de vous donner, disons, un mois de préavis à compter d’aujourd’hui, trouveriez-vous ce “changement de sujet” plus passionnant ? »

« Bon, nous y sommes ! pensa Gurdweil. Voilà la manière que ce filou a trouvé de me congédier ! » Un torrent de sentiments contradictoires le submergea aussitôt et lui fit monter le sang à la tête. Pourtant, c’est la satisfaction qui l’emporta. Il se rendit soudain compte que son cigare était éteint. D’une chiquenaude, il fit tomber la cendre et le ralluma. Encore un mois, et puis... Mais que dirait Thea ? Une boule épaisse et dure se noua dans sa gorge. Il essaya de s’en défaire, mais il ne réussit qu’à avaler une bouffée de l’âpre fumée du cigare, ce qui lui souleva le cœur. Machinalement, il sortit son mouchoir et cracha bruyamment dedans plusieurs fois.

« Naturellement, poursuivit le Dr Kreindel d’un ton solennel, avec des gens de notre valeur, on ne peut jamais être sûr. Il y a toujours des surprises. Quelque chose qui paraît désagréable d’un point de vue matériel peut susciter paradoxalement chez nous, pour une raison mystérieuse, une réaction contraire. Exactement contraire... À quelque chose malheur est bon, dit le proverbe persan. N’ai-je pas raison, mon cher Herr Gurdweil ? En l’occurrence, l’un de nous pourrait bien se dire : à partir de tel ou tel jour je n’aurai plus de travail. Quoi ? Mais c’est exactement ce que j’espérais !

Dorénavant, je serai entièrement disponible pour mon vrai travail, ma vocation unique, la seule chose qui compte... n'est-ce pas ? Quant aux activités matérielles, manger, boire et le reste, ont-elle une importance pour moi ? Vous voyez, mon ami, je connais le sujet par cœur, de toutes mes fibres, si je puis dire, puisque c'est ma nature aussi. Je pense vous l'avoir déjà dit : nous sommes quasiment des jumeaux... des jumeaux au sens spirituel et intellectuel, le seul sens qui compte pour des gens tels que nous !...

– En résumé, dit Gurdweil, faisant un effort surhumain pour s'exprimer de manière normale, je dois comprendre que vous me donnez mon congé ?

– Peut-il y avoir un doute à ce sujet, mon cher ? À mon regret, à mon grand regret ! Les affaires vont mal, je n'ai pas le choix. Mais qui va en souffrir le plus ? Certainement pas vous. Comme je vous l'ai dit, vous en serez probablement ravi. À partir de maintenant, vous pouvez vous consacrer à vos travaux littéraires et oublier le reste du monde. Mais pour moi ? Qui compensera la perte de votre précieuse compagnie ? Vous oublierez en moins de deux le Dr Kreindel, je vous le promets, du premier cheveu de sa tête au dernier furoncle de son derrière, hi hi, pour citer le dicton. Disparu, évanoui en ce qui vous concerne ! Mais moi, il me faudra longtemps, très longtemps avant d'oublier les conversations intellectuelles inspirées que nous avons ensemble... Buvant à la source de cette abondance divine... Qui dit cela ? Schiller, il me semble... Je l'ai sur le bout de la langue. Vous voyez, la vivacité de mes émotions me brouille la mémoire... Oui. Pour en revenir à notre sujet, je dois vous complimenter en face, cher Herr Gurdweil : il n'existe pas d'autre homme au monde à qui j'ai pu parler aussi franchement, intimement. Pouvez-vous le nier ? Les gens intelligents ne poussent pas sur les arbres. Un ou deux par génération, pas plus ! Intelligents, j'entends, comme vous et moi... Imaginez mon chagrin à l'idée de vous perdre...

– Et combien de temps pouvez-vous... continuer à discourir ainsi, mon noble et cher ami ?

– Moi ? Aussi longtemps que vous continuez à vous taire, hi hi ! Des amis doivent exprimer leurs sentiments avant de se séparer, et si l'un d'eux est trop pudique pour le faire, l'autre est obligé de parler pour deux... Quand vous cesserez de travailler ici, vous ne voudrez plus perdre votre précieux temps à venir bavarder avec le malheureux Dr Kreindel, n'est-ce pas ? Avouez-le ! Et quand aurai-je la chance de jouir à nouveau de votre charmante compagnie ? Ce n'est qu'au moment où l'heure de la séparation approche que je puis commencer à estimer la profondeur de mon attachement pour vous... Quant au vôtre pour moi, il ne me paraît pas de la même nature, n'est-ce pas ? Ne dites pas le contraire, de pareilles choses se sentent d'instinct ! Enfin ! C'est exactement comme une malheureuse histoire d'amour, où l'on meurt d'amour tandis que l'autre sourit avec mépris, n'éprouvant que pitié et impatience... Dans notre cas, je crains que ce ne soit moi, l'amant malheureux... »

Soudain Gurdweil se leva, la fureur peinte sur son visage devenu très pâle, et s'approcha lentement du Dr Kreindel. Le Dr Kreindel s'interrompit immédiatement pour observer les gestes de Gurdweil comme s'il surveillait un animal sauvage, prêt à fondre à tout moment sur lui. Gurdweil atteignit le bureau et se planta en face de son patron. Pendant un moment il le dévisagea en silence, puis murmura d'une voix un peu rauque en pesant chacune de ses paroles :

« Doktor Kreindel, voulez-vous que je termine le courrier de ce matin ? Oui ou non ? Si oui, fermez-la ! Fermez-la ! »

Il eut brusquement devant lui la tête d'un insecte incroyablement répugnant, et sa colère se transforma instantanément en une violente nausée. Ses jambes lui manquèrent, comme liquéfiées. Sans attendre une réponse, il tourna les talons et revint à son bureau.

« Est-ce tout, mon cher ? ricana le Dr Kreindel. Il ne fallait pas vous donner cette peine, hi hi... Je ne suis pas sourd ! J'entends fort bien de loin, surtout ce qui sort de votre bouche et qui vaut son pesant d'or... Vous auriez vraiment pu vous épargner cette peine ! Quant aux lettres, rien ne presse. Si elles ne sont prêtes que cet après-midi, ce ne sera pas une catastrophe ! La belle affaire ! Alors que nous avons des choses importantes à discuter ! Sommes-nous de si grossiers matérialistes ? Notre amitié, une amitié aussi unique, n'a que faire de ces petites choses, vous le savez autant que moi. Nous deux et les lettres ! C'est bon pour la galerie, pour les petits esprits... Mais la vraie relation qu'il y a entre nous relève du domaine de l'âme... deux âmes-sœurs... »

Gurdweil écrasa avec dégoût le reste de son cigare sur le sol et inséra une nouvelle feuille de papier dans sa machine dont le cliquetis furieux réduisit au silence le Dr Kreindel qui se contenta de sourire d'un air satisfait. Il était presque midi et le mur d'en face était entièrement inondé par le soleil, dont la lumière dorée illuminait déjà la moitié de la cour. « Si seulement, c'était tout de suite ! » Cette pensée s'infiltra dans l'esprit de Gurdweil, s'insinua entre les lignes de sa lettre, courut sur le papier de la machine à écrire. « Advienne que pourra, mais tout de suite, maintenant ! Au milieu d'un jour comme celui-ci. Encore un mois à tirer, je ne peux pas le supporter ! » Il entendit le Dr Kreindel partir dans la librairie et il eut le sentiment d'une bouffée d'air frais balayant le bureau. S'il devait attendre encore un mois entier, il perdrait le bénéfice de la surprise, le goût fort de sa première joie. Peu à peu il s'habituerait à la certitude et, à la fin, il risquait même de verser dans l'autre extrême et de regretter la perte de son travail. Il termina la lettre et regarda sa montre. Il était temps d'aller déjeuner. Et les dix shillings ? Non, il valait mieux les oublier. Impossible d'aller en reparler au Dr Kreindel.

Gurdweil s'apprêtait à sortir quand le Dr Kreindel revint dans le bureau.

« Ah ! vous m'aviez demandé dix shillings, n'est-ce pas ? dit-il. Les voici ! » Et il lui tendit un billet. « *Bon appétit*, mon cher ami ! »

OceanofPDF.com

En rentrant ce soir-là, Gurdweil ne trouva pas son épouse à la maison. Thea allait et venait au gré de sa fantaisie : il lui arrivait parfois de ne rentrer qu'après minuit. Gurdweil alluma le poêle et, comme toujours quand il était seul, il y réussit du premier coup. Ce poêle avait des caprices de femme hystérique : tantôt il refusait obstinément de brûler sans qu'on y puisse rien, tantôt il s'embrasait à la première allumette. Gurdweil se prépara du café noir, chose qui ne manquait jamais à la maison, et s'offrit une tranche du délicieux pain frais qu'il avait rapporté. Après ce frugal repas, il sortit son cahier de la valise où il cachait ses manuscrits et s'installa avec l'intention de reprendre l'histoire qu'il avait commencé d'écrire, mais il ne put se concentrer. Il était la proie d'une grande agitation intérieure. Si seulement Thea rentrait plus tôt ce soir, il pourrait se décharger de la nouvelle de son renvoi ! Il imaginait la scène, entendait déjà les insultes de sa femme et, pire, il pressentait les remords qui finiraient par le tenailler vis-à-vis de son irascible épouse. Les deux cigarettes qu'il fuma à la chaîne ne l'aidèrent nullement à rassembler ses pensées. Bouillonnant de colère contre personne et n'importe qui, il referma son cahier et se rhabilla pour sortir.

Il comptait faire une petite promenade le long de la Hauptallee. Mais en sortant, au lieu de prendre à gauche, vers Nordbahnstrasse, ses pieds le portèrent à droite ; quand il réalisa sa méprise, il se trouvait déjà au coin de Kleine Stadtgutgasse et de Heinstrasse. Dans ce cas, se dit-il, autant aller

voir ce qui se passe dans Praterstrasse. Il traversa donc avant de tourner dans la Novaragasse, qui débouchait sur le Prater. Arrivé au bout de la rue, il aperçut soudain, à deux mètres, Thea prenant congé d'un inconnu. Gurdweil s'immobilisa, pétrifié. Il voulut fuir, mais ses jambes, comme dans un cauchemar, refusèrent d'obéir. L'inconnu baisa la main de Thea et Gurdweil lui entendit dire : « À demain, donc ! » avant de sauter dans un tram. C'est au moment où elle s'engageait dans la Novaragasse que Thea vit son mari. Elle vint droit sur lui. Elle écumait de colère, d'une colère avide d'un prétexte d'explosion.

« Comment ? Tu oses m'espionner ? Attends voir ! »

Gurdweil ne bougea pas.

« Allons, viens ici ! » Elle l'attrapa par le bras et le tira de force. « Tu rentres avec moi ! »

Gurdweil obtempéra en silence et la suivit comme il aurait suivi un policier venu l'arrêter. Près de chez eux, il se ressaisit un peu et marmonna :

« Je ne faisais qu'une petite promenade. C'est une pure coïncidence... Je n'ai pas l'intention de rentrer tout de suite... »

Thea ne répondit pas et Gurdweil monta les escaliers derrière elle. Ils pénétrèrent dans la chambre.

« Allume la lampe ! » commanda Thea. Et, dès qu'il eut obéi : « Tiens, prends ça ! » cria-t-elle en lui administrant une gifle magistrale.

– Mais tu es folle ! » laissa échapper Gurdweil en se penchant pour ramasser son chapeau tombé à terre.

– Et si tu t'avises de m'espionner encore, je te chasserai de la maison comme un chien, à coups de pied ! Comme un chien, tu m'entends ? Où je vais et qui je rencontre ne te regarde pas ! Et que tu saches à l'avenir, si ça t'intéresse, que je couche avec qui je veux, avec autant d'hommes que je veux, tous tes amis y compris ! »

Gurdweil la regardait, l'esprit tout à coup parfaitement clair, comme si la gifle l'avait rendu sobre après plusieurs jours d'ivresse. À cet instant

précis, il n'éprouvait nulle colère. Mais pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il découvrait, en une sorte d'illumination intérieure, qu'elle était laide, si bien que l'affirmation qu'elle couchait avec autant d'hommes qu'elle le voulait lui sembla ridicule, impossible, pure vantardise... Il songea à l'enfant. À son enfant qui devait venir au monde dans cinq mois, si le calcul des médecins s'avérait juste, et un flot de bonheur le submergea. Il s'assit sur le canapé, tout habillé, le chapeau à la main. Mais il se souvint de son désir de ressortir et il se releva. Thea se lavait les mains. Et Gurdweil dit d'un ton calme, comme s'il ne s'était rien passé :

« Écoute, Thea, le Dr Kreindel m'a flanqué à la porte aujourd'hui. Il m'a donné un mois de préavis. »

Thea se retourna et le regarda un moment sans rien dire.

« C'est la vérité. D'après lui, les affaires marchent mal, et il est obligé de me licencier.

– Tu m'annonces ça comme si ça te faisait plaisir », dit Thea et, à la surprise de Gurdweil, toute trace de colère avait disparu de sa voix. « Peu m'importe où tu prends l'argent, pourvu que tu m'en donnes ! »

Et elle retourna à sa toilette, non sans avoir ajouté : « Tu t'imagines peut-être que je vais travailler pour t'entretenir ?

– Je n' imagine rien. Que dois-je faire ? Ce n'est pas ma faute. J'essaierai de trouver de l'argent. Je peux te donner cinq shillings maintenant. J'ai pris une avance.

– Bon ! Mets-les sur la table. Et le reste ne m'intéresse pas ! Tu sais que je dois manger convenablement à cause du bébé ! Surtout ne l'oublie pas !

– Bien sûr que non, naturellement ! Comment le pourrais-je ? »

Le fait qu'elle mentionne maintenant le bébé dans leur conversation rendit Gurdweil follement heureux. N'était-ce pas la preuve que les propos malveillants de la veille et toutes les allusions de ces derniers jours ne visaient qu'à le taquiner et à le tourmenter... La vérité, c'était ce qu'elle venait de dire spontanément en toute innocence. Dès lors, il n'y avait plus

place à d'inutiles spéculations ! Du coup, il n'eut plus envie de sortir. Il s'apprêta à ôter son manteau, mais se ravisa pour demander : « Aimerais-tu venir au café avec moi ? Une fois par an, ajouta-t-il avec humour, il peut être intéressant de sortir aussi avec son mari. »

Il était sûr qu'elle refuserait. Mais, chose surprenante, elle accepta son offre, à condition qu'il lui prépare d'abord une tasse de café. Le café bu, elle alluma une cigarette, appela son mari et l'assit sur ses genoux.

« En réalité, tu n'es pas un poltron, mon lapin, ou bien je me trompe ?

– Poltron ? Je ne sais pas. Pourquoi ?

– Simple curiosité. Imagine, par exemple, que par une sombre nuit je veuille t'étrangler dans ton sommeil... Ha ha ! Tu n'as pas peur ?

– Je n'ai pas peur. Je te sais incapable de pareille chose. Et pourquoi le ferais-tu ? D'ailleurs, même si tu m'étranglais, cela me serait égal. »

Thea éclata de rire. Et, comme si elle voulait mettre son mari à l'épreuve, elle lui encercla le cou à deux mains et serra un peu.

« Comme ceci, par exemple ! » Elle rit méchamment et accentua sa pression.

Gurdweil écarta ses mains. Un frisson de terreur lui parcourut le corps à la manière d'une décharge électrique.

« Tu as dit dans mon sommeil et non quand je serai éveillé », fit-il remarquer en feignant de sourire.

D'être assis sur les genoux de Thea le mit mal à l'aise. Sa femme était devenue soudain une étrangère dont il fallait tout craindre et, à cet instant précis, il la croyait réellement capable de l'étrangler. Sans aucune raison, le souvenir lui revint alors de sa vieille peur enfantine quand il devait passer, la nuit, devant l'unique bordel de sa petite ville. Le bâtiment se dressait un peu à l'écart, sur une colline à la périphérie de la ville, et une lumière rougeâtre filtrait à travers les rideaux écarlates des fenêtres étroites. Devant, des soldats ivres titubaient et criaient à tue-tête ; chaque fois que la porte s'ouvrait pour les laisser entrer ou sortir, un fracas de rires, mêlés aux

rythmes tonitruants d'un piano, envahissait la rue. À quatorze ans, Gurdweil n'avait aucune idée de la vraie nature de l'endroit, mais il sentait que quelque chose d'extraordinaire se déroulait à l'intérieur. Il imaginait un repaire de voleurs. Cette vieille peur des maisons closes subsistait encore en lui ; la preuve, c'était qu'il s'en souvenait aujourd'hui. Il abandonna les genoux de Thea, tandis que celle-ci continuait à fumer pensivement. La chambre exsudait une atmosphère lourde et troublante. La lumière de la lampe semblait avoir faibli et Gurdweil monta la mèche d'un cran.

« Eh bien, veux-tu sortir ou non ? »

Quelques minutes plus tard, ils descendaient silencieusement Heinestrasse, bras dessus, bras dessous comme un couple amoureux. Puis ils tournèrent à gauche dans Taborstrasse. Il faisait frisquet, mais c'était le froid vif des premiers soirs de printemps, dont le mordant est déjà émoussé et sous lequel on s'imagine sentir un parfum de violettes et de lilas en fleurs. Gurdweil vibrait de l'espoir secret, joyeux, que quelque chose d'indéfini mais de merveilleux pouvait arriver. Un espoir qu'il associait à cette attente générale du printemps qui envahissait à présent la nature entière et s'infiltrait secrètement dans son cœur à lui aussi en dépit des barrières de la ville et de ses agitations. De découvrir qu'il avait encore gardé, malgré tout, une capacité à percevoir les changements de la nature, le remplait d'un bonheur immense. Ses liens avec elle – si forts auparavant, dans son village natal et même au début de son séjour à Vienne, et qui s'étaient affaiblis avec le temps, surtout au cours de la dernière année –, ces liens n'étaient pas encore brisés, ce qui signifiait que ses instincts demeuraient sains et n'avaient pas dégénéré sous l'influence de la vie urbaine. Il devait avoir gardé intacte la fraîcheur de sa jeunesse, source indispensable de la création. Gurdweil comprit alors qu'il était destiné à écrire quelque chose de prodigieux, foncièrement original et ne ressemblant à rien de ce que l'esprit humain avait jamais pu concevoir. Il désira passionnément faire part à quelqu'un de cette conviction, l'expression totale

de son moi le plus vrai, mais il ne pouvait rien dire à Thea. Il imaginait trop bien de quel rire moqueur elle accueillerait cette confidence. Dès l'instant où il avait pris conscience de l'attitude frivole et méprisante qu'elle témoignait à l'égard de cet aspect essentiel de lui-même, Gurdweil s'était réservé dans son âme un compartiment à part où Thea n'avait aucun moyen d'accéder. Il lui en interdisait l'entrée. Il lui aurait certainement été plus facile de révéler l'existence de ce coin secret à Lotte, par exemple, qu'à sa femme.

Au coin de l'Obere Augartenstrasse, ils furent soudain accostés par Franzl Heidelberger qui leur barra le chemin en les saluant de son gros rire habituel.

« Ho ho, quelle surprise ! Très heureux de vous rencontrer ! Vous nous évitez, Herr Doktor ! Et *gnädige Frau* ne nous a jamais encore fait l'honneur ! Votre dame doit nous rendre visite, j'insiste ! Pas question d'un refus. Je le prendrai pour une insulte, n'ai-je pas raison ? Et vous, Herr Doktor, je dis toujours à Gustl : Gustl, qu'est-il arrivé à notre Herr Doktor, où a-t-il disparu ? Peut-être ne l'avons-nous pas traité avec le respect nécessaire ? Ou peut-être l'as-tu vexé ? Que lui as-tu fait pour qu'il ne remette plus les pieds dans notre humble demeure ? Moi ? s'écrie Gustl, je n'en sais diablement rien ! Je ne lui ai pas fait le moindre mal ! Et voilà ! »

Depuis ce fameux dimanche de l'été passé, Gurdweil n'était pas revenu chez les Heidelberger. Il se rappela sans plaisir ce qui s'était passé entre lui et Gustl à cette occasion. Gêné, un peu honteux même, il préférerait ne pas s'attarder maintenant.

« Je n'avais pas le temps, mon cher Herr Heidelberger », dit Gurdweil en regrettant tout de suite « cher » qui lui parut flagorneur, une sorte de paiement pour « services rendus ». « Beaucoup de soucis et de problèmes.

– Qui donc n'a pas fort à faire ? Mais quand on veut, on peut, n'est-ce pas, madame ? Tenez, au lieu de parler debout ici à cette heure, on pourrait faire un saut chez moi. À condition, bien sûr, que vous n'ayez rien de plus

pressé ! Nous sautons dans le tram et en dix minutes nous y sommes ! Qu'en dites-vous ?

– Il est tard, répliqua Thea. Une autre fois, avec joie. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ? Nous allons passer un moment au café.

– Avec grand plaisir ! Puisque je ne peux pas vous convaincre ! »

« Quelle soirée ! reprit Heidelberger alors qu'ils se remettaient en route. Une vraie soirée de printemps ! Le jour, l'homme est traité pire qu'un animal. Le travail, et encore le travail ! Les vaches et les cochons sont mieux servis que les hommes ! Au moins, ils sont nourris gratuitement, tandis que nous, nous devons nous tuer à la tâche pour une maigre pitance. Le destin est injuste, je vous dis. Ce n'est pas que je sois bolcheviste ! Non, monsieur, Heidelberger Franzl n'est pas un imbécile ! Social-démocrate et fier de l'être ! "Sotzi" oui-oui ! Membre d'un parti légal ! Mais bolcheviste, jamais de la vie ! Pas pour moi ! Pourquoi ? Eh bien, même chez les bolchevistes, on travaille huit heures par jour. Eh oui, voilà, on en est là. Les hommes sont plus maltraités que les bêtes, aussi bien ici qu'en Russie ou en Amérique, ou dans le monde entier. Aucune différence ! »

Ils passèrent devant une taverne et Heidelberger insista pour qu'ils s'y arrêtent. Ils iraient au café ensuite. Thea n'ayant pas d'objections, ils entrèrent.

« Aujourd'hui, bien entendu, vous êtes mes invités. Que voulez-vous boire ? Un bon vieux Karlovitz ? Ou du vin nouveau ? »

Le garçon apporta le vin, Heidelberger les servit avec un plaisir évident, et ils trinquèrent. Après avoir bu une lampée et s'être lissé la moustache du revers de la main, il continua : « Le soir, voyez-vous, c'est autre chose ! On se sent redevenir un homme. Le soir et la nuit, chacun ses plaisirs. Les cartes, les femmes, et même le théâtre, ou les livres et le reste. À chacun selon ses goûts. Je ne sais pas pour vous, Herr Doktor et madame la baronne. » (D'où tenait-il qu'elle était baronne ? se demanda Gurdweil.) « En ce qui me concerne, je peux vous dire une chose : les cartes, pas

question ! Je me fiche des cartes ! Ce n'est pas elles qui me retiendront ! Je les laisse à d'autres !

– Et les femmes ? s'enquit malicieusement Thea.

– Les femmes, c'est une autre paire de manches ! Là, je ne dirais pas non ! Dieu soit remercié pour les femmes ! Mais, je dis toujours, il faut être prudent. Il y en a de toutes les sortes. Si vous prenez une salope, pardonnez-moi l'expression, madame la baronne, elle ne vous laissera plus une minute de paix ! Heidelbergger Franzl sait de quoi il parle ! Croyez-moi ! À votre santé, madame et Herr Doktor ! Le vin n'est pas mauvais, hein ? Un bon vin vaut n'importe quoi, pas vrai ? Attention, pas trop : point trop n'en faut ! Un demi-litre, un litre, ça suffit pour vous rendre heureux.

– Avez-vous des enfants, Herr Heidelbergger ?

– Non, madame, pas encore. Mais ça ne tardera pas ! Un homme doit avoir un fils ! Autrement la femme s'ennuie. Et Gustl veut un enfant. Et puis, Heidelbergger Franzl peut se permettre ce luxe. Je gagne bien ! Je suis contremaître dans une grande usine de mécanique ! précisa-t-il fièrement. Juste au-dessous de l'ingénieur Schmidt, ce n'est pas rien ! »

Gurdweil n'avait plus envie de vin, mais il désirait surtout empêcher Thea de boire, de crainte que cela nuise au bébé. En outre, sans qu'il sût trop pourquoi, Heidelbergger l'insupportait particulièrement en présence de Thea. Oppressé comme par une sorte d'attente, il tremblait à la certitude qu'il allait inévitablement se produire quelque chose de désagréable. Il indiqua à Thea son désir de partir.

« Qu'est-ce qui presse, mes amis ? dit Heidelbergger. Je vous offre une nouvelle tournée. Nous nous rencontrons si rarement ! Gustl n'arrête pas de demander de vos nouvelles, Herr Doktor ! ajouta-t-il avec un sourire plein de sous-entendus. Je crois que vous lui manquez, Herr Doktor. Une brave fille, non ? »

Thea lança à son mari un regard moqueur. Il ne répliqua pas. Alors Heidelbergger se fit plus insistant :

« Eh bien, quand pouvons-nous compter sur vous, Herr Doktor ? Que dois-je dire à Gustl ? Et vous, madame la baronne ? »

Ils lui promirent de venir à l'occasion, puis prirent congé. Heidelberger ayant encore « soif », ils le laissèrent dans la taverne. Il était déjà 10 heures et demie, mais ils décidèrent néanmoins d'aller au café.

« Quel genre de femme c'est, cette Gustl ? s'enquit Thea d'un air dégagé.

– Une fille simple, répliqua Gurdweil, suffisamment gêné pour demeurer évasif. Il n'y a pas grand-chose à dire sur elle.

– Mais tu sembles avoir eu beaucoup de succès auprès d'elle. Bizarre... »

Gurdweil ne répondit pas. Quelle intuition, ces femmes, songea-t-il. Elle a tout de suite deviné !

« Ce Heidelberger n'est pas aussi idiot qu'il s'en donne l'air. J'aimerais bien l'étudier à fond, un de ces jours... Que dirais-tu d'un petit échange, par exemple, hein ? »

Gurdweil fit mine de ne pas comprendre.

« Ça pourrait être intéressant... »

Gurdweil voulut protester, mais se retint à temps. Mieux valait tenir sa langue et ne pas attiser les désirs de Thea en opposant une résistance quelconque. S'il se tenait tranquille, elle n'y penserait plus. L'idée que Heidelberg touchât son épouse lui répugnait. Lui surtout... et avec son consentement !... Peu importaient les autres. Il ne les connaissait pas, et il ne savait pas s'ils existaient. Mais le faire ouvertement, avec sa « permission », ça non ! Si elle ne pouvait pas s'en empêcher, qu'elle le fasse en cachette, sans qu'il le sache... Pas question de lui donner son accord. Ah ! Si seulement cette grossesse était déjà terminée ! Avec la venue du bébé, tout changerait pour le mieux. Plus rien d'autre ne compterait. Il pourrait alors tout supporter sans peine.

Il ne lui restait plus trace de sa bonne humeur. Sa vieille et fidèle mélancolie, qui semblait désormais faire partie de lui, se remit à lui ronger le cœur. Il devint insensible à la caresse fraîche et réconfortante de la brise nocturne, il n'entendit plus le grincement sourd des trams sur le Schottenring. Il aurait mieux fait sans doute de sortir se promener tout seul, comme il en avait eu initialement l'intention.

Au café, ils retrouvèrent un Ulrich et un Perczik apparemment perclus d'ennui. Ils étaient assis là, silencieux, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire. Leur vue rappela à Gurdweil le grenier de ses parents, où l'on montait une fois par an en évitant de toucher aux vieilleries poussiéreuses qui s'y amoncelaient. Eux aussi, ils sont usés, démodés, inutiles, pensa-t-il. Il savait déjà par avance ce qu'ils feraient ou diraient jusqu'à la fin de leurs jours, et il eut un instant dans la bouche le goût de cet ennui suprême. Non, aucune surprise à attendre de ces gens-là. Il aurait préféré ne pas les voir ou, au moins, s'asseoir à une autre table. Mais Thea se dirigea droit vers eux. Leurs visages s'éclairèrent aussitôt comme à l'apparition miraculeuse d'une planche de salut. Ils se levèrent avec fracas pour accueillir les nouveaux venus. Ils passèrent un bon moment à parler de tout et de rien, sans que Gurdweil participât à la conversation. Puis Perczik raconta l'histoire, rapportée dans un journal américain, d'une belle jeune femme (les deux adjectifs étaient pour faire plus d'impression) qui avait perdu son oreille droite dans un accident d'automobile et se disait prête à payer cinq mille dollars à quiconque lui vendrait la sienne... L'oreille devait mesurer exactement cinq centimètres et demi de long. Dans le numéro suivant du même journal, une femme de Willington offrait une oreille correspondant à cette taille, mais refusait de s'en séparer à moins de dix mille dollars.

Ulrich palpa son oreille avec une affection admirative, comme s'il s'apercevait brusquement qu'un petit caillou qui traînait depuis des années chez lui était en fait une pierre précieuse.

« Je ne la vendrais pour rien au monde ! annonça-t-il.

– Et vous, Perczik ? intervint Gurdweil. Je parie que oui ! Imaginez : dix mille dollars !... Après, vous pourriez vous trouver une autre oreille moins chère. Ici, en Europe, on peut certainement se procurer une bonne oreille pour deux mille dollars... Ajoutez-en mille pour l'opération, et il vous restera encore un bénéfice net de sept mille dollars !

– Si vous me cédez votre oreille pour deux mille, je vendrais volontiers la mienne pour dix mille.

– Je ne vendrais pas la mienne pour un million ! Je n'ai rien à vendre ! J'ai besoin de tout ce que je possède ! Et, de toute façon, je n'ai pas besoin d'argent.

– Pourtant, dit Thea, narquoise, si tu as un acheteur, je te conseillerai de les vendre toutes les deux, mon lapin. Il ne faut pas cracher sur dix mille dollars ! Mais qui voudrait de tes oreilles ? »

Perczik esquissa un sourire venimeux. Gurdweil imagina soudain une oreille amputée, comme celles que l'on voyait dans les abécédaires illustrés pour enfants, bien emballée dans du coton et une petite boîte, expédiée par la poste en Amérique... Son estomac se souleva comme s'il avait mangé quelque chose de trop gras. Il repoussa sa tasse de café encore à moitié pleine. Mais il ne put chasser de son esprit l'image troublante qui s'y arrima en s'amplifiant. Il essaya en vain de se distraire en jouant avec la cuillère posée devant lui. Il était important que l'oreille arrivât à bon port. La soute du bateau qui contenait les sacs de courrier devait être infestée de rats... Et si la boîte arrivait vide en Amérique ? Il fallait trouver autre chose... On pouvait supposer que les responsables de la poste disposaient de moyens éprouvés... Penser que son oreille puisse être dévorée par des rats ! Gurdweil sentit une sorte de chatouillis dans ses tympans, comme s'ils grouillaient de fourmis.

Ah bah ! Suis-je bête ! se rabroua-t-il en même temps qu'il entendait Thea s'écrier : « On dirait que Rudolfus s'est endormi ! Ça ne va pas, lapin ? Allez, on rentre ! »

Ulrich et Perczik se levèrent aussi sous le prétexte, comme s'ils avaient besoin de se justifier, qu'après être restés assis depuis des heures, une promenade à l'air frais leur ferait du bien. Ils accompagneraient volontiers Gurdweil et Thea. Par une si belle nuit, c'était dommage de rentrer trop tôt chez soi.

Et ils partirent tous ensemble, malgré la mine boudeuse de Gurdweil qui se serait notamment bien passé de la présence de Perczik.

« Vous allez rater le dernier tram, dit-il, tentant de s'en débarrasser, et vous devrez rentrer chez vous à pied ! » Mais Perczik resta impassible. « Eh bien, je marcherai ! dit-il. Cette nuit, c'est un plaisir ! »

Ils longèrent Tuchlauben, fort calme à cette heure, et tournèrent dans Grabenstrasse semblable à un vaste salon inondé de lumière. La rue très animée était remplie de joyeux noctambules. Des automobiles s'arrêtaient devant des maisons violemment éclairées, d'autres démarraient en trombe en laissant échapper leurs vapeurs d'essence qui se mélangeaient au parfum des corps féminins. D'ailleurs tout se mêlait : smokings, splendides robes de soirée, musique nègre, gémissements de saxophones, livrées rouges des portiers figés à l'entrée des cabarets comme des poteaux indicateurs. Mais, non loin de là, à l'entrée de Kärntner Strasse, commençait le règne massif et silencieux de la cathédrale Saint-Étienne, surgie directement du Moyen Âge avec, encore accrochée à ses flancs, la poussière du voyage. Ses flèches gothiques semblaient toucher de leurs doigts osseux la nuit céleste, nullement troublée par les misérables lumières de la ville. Une sorte d'intermédiaire, pensa Gurdweil, entre la nuit du ciel et celle de l'enfer. Sur le parvis de la cathédrale, deux vieilles femmes assises derrière de petits étals vendaient des fleurs, des oranges et des bananes. Recroquevillées sous leurs multiples châles, adossées au mur, immobiles, elles semblaient faire partie des statues qui ornaient la façade. Voyant que l'horloge de la cathédrale indiquait minuit moins cinq, Perczik changea brusquement d'avis et dit :

« Je file au Schottentor. Je peux encore attraper un tram ! »

Dès qu'il se fut un peu éloigné, Gurdweil demanda à Ulrich :
« Comment peux-tu passer une soirée entière avec cet homme ? Tu dois avoir la patience d'un saint !

– Je ne sais pas ce que tu as contre lui, s'étonna Thea. Je ne le trouve pas pire qu'un autre.

– Il est pire ! Assommant et mesquin par-dessus le marché.

– Vrai ! concéda Ulrich. Mais quand il vient s'asseoir à ta table, il est impossible de le chasser. »

Ils se quittèrent au bord du canal et Gurdweil regarda pensivement Ulrich descendre le quai de son pas lent et sonore. Il éprouvait de la pitié pour cet homme, dont la vie lui semblait désespérément vide et solitaire. Il eut soudain envie de le rattraper, de le réconforter et de le raccompagner chez lui ; il était impossible de l'abandonner dans un tel état. En comparaison, Gurdweil se sentait à cet instant un homme heureux. Il avait de la chance. Tout allait bien pour lui, en fait. Et s'il existait de petites imperfections, elles ne comptaient pas... Tandis que pour Ulrich...

« Comme les gens sont pathétiques ! Vous voyez un homme jeune, rayonnant de santé et même de bonheur : l'idéal. Et soudain un regard involontaire, un geste, trahissent de secrètes blessures plus nettement que n'importe quelle longue confession. Le monde manque de pitié. Non pas de la pitié grossière, importune, mais de cette compassion muette et pudique qui se déverse d'une âme à l'autre, sans un mot ou même un geste, et qui est seule capable de consoler et d'encourager... C'est peut-être cette pitié qui sauvera le monde... »

Gurdweil ne s'était pas rendu compte qu'il parlait tout haut et il fut surpris d'entendre la voix de Thea :

« Ah ! les pieuses pensées des faibles ! Ils sont eux-mêmes pitoyables et ils prêchent la pitié au monde ! Mais le monde n'a que faire de la pitié. Le monde appartient aux forts et le seul espoir qui reste aux faibles est de le

quitter bien vite. Il est inutile de prolonger leur agonie... ou de penser à sauver le monde. Quelle erreur ! Il continuera d'exister tout seul en fonction des lois immuables qu'il s'est fixées. Il existe grâce aux forts, aux élus, qui sont les seuls à respecter ces mêmes lois d'airain. Sans le vouloir, sans le savoir, poussés par une irrésistible force intérieure. C'est grâce à eux et pour eux que le monde existe !

– C'est ce qu'a dit Nietzsche et il avait tort. Puisque le monde est principalement composé de faibles, c'est que de toute évidence il en a besoin. Même les héros sont faibles ! De toute manière, qui sommes-nous pour décider qui est ou n'est pas nécessaire ? Comment pouvons-nous connaître la signification cachée des choses ? Tout ce qui se trouve dans le monde possède sa nécessité... Les systèmes philosophiques ne sont que des thèses toujours réfutables par des antithèses. Le fait qu'une personne ou un objet existe est en soi la justification de son existence et il n'est nul besoin de permission particulière...

– En tout cas, dit Thea, en ce qui me concerne, je me passe de la pitié. Je n'en ai pas besoin ! Et je n'ai pitié d'aucune créature au monde. C'est un sentiment que j'ignore totalement, grâce à Dieu !

– C'est ta nature, et il en faut comme toi aussi... Qui sait si finalement tu n'as pas besoin de pitié... »

À ces mots, Thea éclata d'un rire incontrôlable en plein milieu de Praterstrasse et les passants se retournèrent pour lui jeter des regards curieux.

Aussitôt rentrés, ils se déshabillèrent et se mirent au lit.

Gurdweil fit un rêve étrange, dans lequel Perczik voulait manger le foie d'Ulrich, qui avait la forme des cigares du Dr Kreindel. Ulrich criait et suppliait jusqu'à ce qu'arrive Thea qui annonçait alors que Perczik devait payer deux mille dollars à Ulrich et lui fournir aussi un nouveau foie, importé d'une usine américaine...

QUATRIÈME PARTIE

L'ENFANT

OceanofPDF.com

Thea donna prématurément naissance, au septième mois, à un garçon qui avait le nez retroussé et possédait, d'après les médecins, de bonnes chances de survivre. Le visage pâle, diaphane, elle se remettait de son accouchement à la maternité de l'Hôpital général. Elle était d'excellente humeur, comme chaque fois qu'elle était hospitalisée, et traitait son mari gentiment. L'enfant, à présent âgé de huit jours, s'appelait Martin, Martin Gurdweil. Gurdweil venait le voir chaque après-midi à l'heure des visites. Toutes les autres heures du jour et de la nuit étaient subordonnées à cette heure-là dont elles se nourrissaient, tels des parasites. Cette heure précieuse s'avéra vite beaucoup plus courte, deux ou trois fois plus courte que n'importe quelle autre heure. Gurdweil n'avait pas plus tôt gagné la chambre de Thea, après avoir traversé une longue salle entre deux rangées de lits, qu'il entendait crier : « Les vi-si-i-tes sont fi-nies ! » alors qu'il n'avait même pas eu le temps de contempler convenablement son fils.

On était au début de juillet. L'asphalte noir des trottoirs suintait sous les feux torrides irisés de l'été. La bière blonde, glacée et mousseuse, était à l'ordre du jour. Les vêtements pesaient des tonnes, la chemise collait à la poitrine et au dos. En traversant un des ponts du Danube, on se sentait aussi irrésistiblement attiré par l'eau que n'importe quel candidat au suicide. On envoyait les corps nus vautrés dans le sable près des cabines de bain sur les rives du fleuve et, parfois même, les ouvriers qui travaillaient torse nu sur les échafaudages de nouveaux chantiers.

Depuis deux mois et son départ de chez le Dr Kreindel, Gurdweil était sans emploi. Il était difficile de trouver une autre place, surtout en période de vacances. Il écrivait pour lui et recevait à l'occasion un peu d'argent de ses éditeurs. Il arrivait à joindre les deux bouts grâce à des emprunts, avec l'espoir qu'un jour, à long terme, il pourrait vivre de ses écrits. Depuis la naissance de son fils, il était extrêmement harassé. La naissance l'avait pris de court, non parce qu'elle était survenue avant terme, mais parce qu'elle l'obligeait à s'adapter à une situation nouvelle. Bien qu'il n'eût pensé pratiquement qu'à cela durant la grossesse de Thea, il n'y était pas préparé. Il éprouvait ce qu'un étranger éprouve dans un pays dont il ne connaît ni le langage ni les coutumes. Cette naissance ouvrait une ère nouvelle, traçait une nouvelle ligne de partage dans sa vie. Désormais, c'était le bébé qui prenait la première place : tout le reste devenait secondaire. Même Thea perdait de son importance. Il pouvait maintenant chasser facilement de son esprit les inquiétudes dont elle avait été la source permanente : l'enfant compensait tout. Et même la lettre signée « un ami sincère », qui l'avait mis dans tous ses états quand il l'avait reçue la veille, cette lettre ne comptait plus. Ces choses ne signifiaient rien, ne méritaient pas son attention. Tout bien considéré, quelle valeur pouvait-on accorder aux propos d'un mouchard ? Car enfin ce mystérieux « ami » ne pouvait être un homme honorable ! Aucun type décent n'écrivait des lettres anonymes ! Ce n'étaient que des ragots malveillants ! Et comment l'auteur de la lettre savait-il que le Dr Ostwald était le père ? Avait-il tenu la chandelle ? Avait-il une preuve ? Simplement parce qu'elle travaillait chez lui ? Si elle trompait son mari, ce devait être avec tout le monde et pas seulement avec le Dr Ostwald ; dans ces conditions, comment le correspondant anonyme pouvait-il raisonnablement lui attribuer la paternité ? Était-ce parce que le Dr Ostwald avait envoyé un cadeau pour la naissance de l'enfant ? Ça ne voulait rien dire. C'était une très vieille tradition ! Après tout, Thea travaillait pour lui depuis plus de trois ans, pourquoi n'aurait-il pas fait un

geste, puisqu'il pouvait se le permettre ? Au contraire, s'il s'était senti responsable, il n'aurait jamais rien offert, et surtout pas un landau, de quoi éveiller à coup sûr des soupçons... Mais ce dernier argument ne rassurait Gurdweil qu'à moitié. Non ! Cela ne prouvait rien ! Il aurait pu l'avoir envoyé précisément pour brouiller les pistes ! En vérité, quoi qu'il en fût, cela ne changeait rien, et il avait gâché une journée entière à ruminer pour des prunes. Au fond, il pouvait être aussi bien, lui, Gurdweil, le père de l'enfant... C'est lui après tout qui vivait avec Thea. Ça, du moins personne ne pouvait le contester. Pourquoi fallait-il donc chercher un autre père que lui ?! En tout cas, ce n'était pas le Dr Ostwald. Il en était pratiquement certain... Quant aux fréquentes allusions de Thea, inutile de les prendre au sérieux. Elles n'avaient pour but que de le tourmenter. D'ailleurs, elle n'avait jamais prononcé le nom du Dr Ostwald, jamais ! Seulement affirmé que l'enfant n'était pas de lui, Gurdweil... et cela aussi ne voulait pas dire grand-chose... Aussi décida-t-il de mettre un point final à ses conjectures et de faire place nette une fois pour toutes dans son esprit.

Gurdweil était assis sur un banc du Volksgarten. Le soleil mêlait ses rayons aux cimes des arbres, caressait les toits du Parlement, dont les reflets dorés brillaient au-dessus de la clôture. L'après-midi s'achevait et les petits enfants dans le parc étaient fatigués de courir et de jouer. Les joues en feu, affamés, ils revenaient vers leurs mères ou leurs nourrices et se jetaient goulûment sur les restes de leur goûter. En contrebas, l'avenue plongeait dans l'ombre, mais la chaleur encore vive faisait vibrer l'air. Non loin, l'orchestre continuait à jouer dans le kiosque à musique et les notes allaient se fondre dans le vacarme strident des trams et des klaxons. En se concentrant intensément sur la musique et au prix d'un énorme effort, il était possible de la purifier de ces éléments étrangers. Gurdweil, cependant, la préférait telle quelle, avec le pouls de la ville battant à l'intérieur. C'est ainsi qu'il s'imaginait la musique d'un orchestre sur un bateau en pleine mer, couvrant la rumeur furieuse de vagues géantes. Soudain il fut

submergé par la joie de vivre dans cette ville, de faire partie de sa vaste harmonie. À cette seconde précise, il se prit à aimer le monde entier. Les gens qui l'entouraient devinrent ses proches : les enfants devinrent les siens. Il sourit affectueusement aux bambins qui encerclaient le banc et, lorsque la fillette en mousseline bleue et les deux garçonnets aux genoux sales lui rendirent son sourire, il déborda de bonheur. Bientôt son petit Martin serait lui aussi un garnement aux joues rouges et aux genoux nus et poussiéreux. Tout paraissait si beau qu'il eût été mesquin de se plaindre. Il était vrai, bien sûr, qu'il existait beaucoup de souffrance dans le monde, mais à cet instant, il était incapable d'y penser. Il n'était pas, lui, Gurdweil, capable d'en sentir un gramme. Était-ce sa faute si la cigarette qu'il fumait était la meilleure qu'il eût jamais fumée ? Si les couleurs exquises et subtiles des œillets et des narcisses autour de lui déteignaient sur son âme ? Et s'il avait maintenant un fils, un vrai fils, qui se prénomrait Martin et occupait pour l'heure le berceau numéro 26 de l'Hôpital général de Vienne ? Peut-être en ce moment même pleurait-il de sa petite voix fluette, mais il ne fallait pas s'inquiéter. Il ne faisait que se débarrasser de son surplus d'énergie. Comme le jour qui déclinait maintenant ! Qui vivait une seule journée goûtait incontestablement à l'éternité entière. Heureux l'homme qui avait le privilège de vivre un seul jour !

« Et comment t'appelles-tu, toi ? » demanda-t-il à la fillette à côté de lui qui l'observait en grignotant une barre de chocolat. L'enfant se mit à rire et ne répondit pas.

« Pourquoi ne réponds-tu pas au monsieur, petite mal élevée ? » dit la nurse, une jeune femme non sans charme qui, assise à côté de Gurdweil et lisant un livre, faisait soudain des grâces comme si l'intérêt manifesté par Gurdweil pour l'enfant était un compliment qui lui était destiné.

« Je veux pas, s'entêta la gamine en secouant la tête. Il n'a qu'à deviner ! »

Gurdweil déclina une suite de noms, et l'enfant prit tant de plaisir au jeu qu'elle en oublia son chocolat. À chaque proposition elle s'écriait « Non ! Non ! » et il se mit à inventer des noms étranges avec des résonances de langage propres à certaines tribus d'Afrique, et qui évoquaient des images de nègres nus et d'arbres exotiques chargés de fruits énormes. « Boutoomi, lançait-il, Kashilou, Mou, Arousi, Mémhourou, Bizimi...

– Non, non ! » criait la fillette, tordue de rire, la bouche ouverte sur de jolies quenottes barbouillées de chocolat. « Ça n'existe pas des noms pareils ! »

La nurse s'amusait aussi.

« Alors tu dois t'appeler Suzi ! Oui, c'est ça ! Car tu lui ressembles et tu es aussi grande qu'elle...

– C'est pas vrai, protesta l'enfant. Je suis plus grande qu'elle et Suzi est encore petite ! Elle est pas plus grande que ça – elle leva sa main à une quinzaine de centimètres du sol – et Suzi ne va pas encore à l'école, même pas l'an prochain, et moi j'entrerais cet hiver à la petite école ! N'est-ce pas vrai, Fraülein ?

– C'est vrai, ma chérie. »

La nurse referma son livre et le posa sur le banc, s'apprêtant de toute évidence à une conversation plus intéressante que sa lecture.

« Ainsi, reprit Gurdweil, si tu vas bientôt à l'école, c'est que tu es vraiment une grande jeune fille. Et une grande jeune fille comme toi doit avoir un nom !

– Bien sûr que j'en ai un ! Je peux le dire au monsieur, Fraülein ?

– Mais oui !

– Eh bien, je m'appelle Tini. Tini Mertel. » Et, après un court silence : « Et vous, comment vous appelez-vous ? Le monsieur doit aussi dire son nom !

– Ne sois pas aussi effrontée, Tini ! gronda la nurse.

– Mais c’est avec plaisir que je vous le dirai, petite demoiselle ! Je m’appelle Rudolf !

– Comme mon oncle ! Comme l’oncle Rudolf ! s’écria la fillette ravie. Et votre autre nom ?

– Gurdweil !

– Gurdweil, répéta la gamine déçue. Mon oncle Rudolf, lui, a le même nom que nous. Mertel ! Et il a une grosse auto. Il m’emmène toujours en auto ! Une fois, il m’a emmenée jusqu’à Grinzing. Et maman aussi. Avez-vous une auto ?

– Non, ma petite demoiselle, dit Gurdweil en souriant. Je n’ai pas d’auto, mais j’ai un fils qui s’appelle Martin.

– Et dans quelle classe il est ?

– Il ne va pas encore en classe. Il est encore au berceau. Il est grand comme ça, dit-il indiquant des deux mains sa taille supposée.

– Ah ! » fit-elle d’une moue dédaigneuse. (« Je parie qu’elle imite une mimique de sa mère », se dit Gurdweil.) « Aussi petit que ça ! Je n’aime pas les garçons ! Ils sont trop bêtes !

– N’as-tu pas de petit frère comme lui ?

– Non, je n’en ai pas besoin ! Ça crie toute la journée !

– Mais mon Martin ne crie pas, dit Gurdweil. Il ne fait que rire !

– Non », répéta la petite comme si elle risquait de se voir imposer un frère. Elle se repentit aussitôt et dit : « Mais tu peux l’emmener ici un jour, ton Martin, pour que je le voie. S’il ne crie pas, il pourra venir avec moi dans l’auto de l’oncle Rudolf. Je lui demanderai et il permettra. Mais une fois seulement, pas plus ! Pas vrai, Fraülein ? On peut bien laisser monter le bébé une fois. Mais s’il crie, fini ! Je vous avertis d’avance !

« Non, attendez ! se ravisa encore la fillette. Maintenant c’est impossible. Amenez-le une autre fois. Quand on reviendra de vacances. On part dans deux jours. Peut-être vous allez aussi à Ischl ?

– Non, je ne vais pas à Ischl. Probablement ailleurs... »

Il s'imagina un village blotti entre d'énormes montagnes et il eut une envie paisible et tendre de se retrouver là-bas avec Thea et son fils Martin, vivant en paix, à l'abri des menaces et des troubles, dans le charme permanent d'un après-midi tel que celui-ci.

« Tu as déjà été à Ischl ? » demanda-t-il. La petite se vanta :

« Bof ! plein de fois ! L'an dernier, on y était aussi. On prend le train une journée entière. On traverse trois ponts très, très hauts ! Et je regarde par la fenêtre. Maman me permet. En bas, c'est très profond, mais moi je n'ai pas peur ! Même pas un peu. Je vois de minuscules maisons et des vaches aussi grandes que des mouches, mais de vraies vaches, vivantes. Elles mangent debout, la tête enfoncée dans l'herbe. Il y en a une noire, aussi noire que le chien de Herr Messerschmidt. Celle-là, je ne l'aime pas : oh ! qu'elle est laide ! Après, on entre dans un long tunnel. Tout est si noir qu'on ne voit plus rien. Même pas maman. On ferme vite les fenêtres pour que personne tombe dehors dans le noir, mais moi, je n'ai pas peur. Et puis la lumière revient. Et le soleil brille. On ouvre les fenêtres. Puis il y a encore un autre tunnel, plus long même. Et il fait encore nuit. Et quand on arrive à Ischl, le train fait : tra-ta tra-ta ! Et puis il siffle et voilà, on est arrivés à Ischl ! Votre petite garçon aurait sûrement peur ! Les petits garçons sont tellement bêtes ! Mais moi, j'ai pas peur. Il a déjà pris le train, votre petit garçon ?

– Non, répondit Gurdweil en souriant.

– Vous voyez, c'est parce qu'il a peur !

– Mais non, Tini, dit Gurdweil en caressant affectueusement les boucles couleur de lin. C'est un brave petit gars qui ira bientôt à l'école. Et il aura une petite auto. Une vraie auto verte avec deux sièges et une roue de secours à l'arrière. Et vous pourrez y monter tous les deux ensemble.

– D'accord ! concéda Tini. Mais qui conduira ?

– Chacun à son tour. Une fois toi, une fois Martin. »

À ce moment-là il aperçut de loin le Dr Astel et Lotte. Eux aussi avaient remarqué sa présence et ils s'approchaient. Gurdweil se leva, tendit la main à la petite :

« Eh bien, Tini, il faut que je m'en aille. Mais nous nous reverrons, j'espère ? » Il fit un signe de la tête à l'adresse de la nurse et partit à la rencontre de ses amis.

« Eh bien, eh bien, regardez-moi donc qui est là, s'exclama le Dr Astel en guise de salut. Depuis que tu es devenu père, on ne te voit plus ! »

Gurdweil rougit et s'en voulut à mort.

« Et comment va l'héritier ? Tout va bien ? À la manière dont tu as disparu, on aurait pu croire que c'était toi qui accouchais, ha ha ha !

– Non, je ne suis pas allé jusque-là, répondit Gurdweil en s'efforçant à un ton léger.

– Et comment s'appelle-t-il ? demanda Lotte qui ne l'avait pas quitté des yeux.

– Martin, répondit Gurdweil, regardant Lotte dont la voix lui semblait morne et désespérée, au bord de la dépression, sans pourtant que cela se traduisît sur son visage.

Ils marchèrent en silence entre deux rangées de chaises jusqu'au débit de boissons glacées, tournèrent à droite, tout près de la grille, et se retrouvèrent de l'autre côté du massif de fleurs. La chaleur se faisait moins oppressante : on pouvait prévoir une soirée fraîche et agréable. Gurdweil se sentait léger, détendu. Un grand et pur bonheur l'inondait. Des jeunes filles encore adolescentes, assises au milieu du jardin, étaient plongées dans la lecture de romans dont elles ne cessaient de s'émerveiller que les héroïnes raffinées et mystérieuses leur ressemblaient tant. Elles étaient si absorbées dans leur lecture qu'elles ne remarquaient même pas le manège des jeunes hommes qui passaient devant elles pour la dixième fois en dévorant des yeux la juvénile fraîcheur de leur teint avivé par la flamme de la lecture. Les chaises de location étaient occupées aussi par des jeunes femmes

mariées, attendant apparemment que leurs époux les rejoignent au sortir des bureaux. Elles tricotaient, brodaient ou lisaient, mais avec moins d'innocence et de candeur que leurs jeunes sœurs, et gardaient l'œil ouvert sur tout regard masculin. On trouvait aussi toutes les catégories d'hommes. Certains ne travaillaient plus : militaires retraités dont l'habit civil ne cherchait pas à cacher l'ancien rang, et qui portaient aussi fièrement leurs impressionnantes moustaches blanches qu'une décoration gagnée sur le champ de bataille ; respectables ex-hommes d'affaires, coiffés de chapeaux démodés et ridicules, vêtus de costumes vieux de quinze ans. D'autres attendaient d'entrer dans la vie active : collégiens, lycéens, étudiants. D'autres enfin qui n'appartenaient ni à l'un ni à l'autre de ces groupes et passaient leurs vacances dans le parc, faute d'avoir les moyens de s'offrir la mer ou la montagne. Mais dehors, à l'extérieur de la grille, montaient les rumeurs de la ville ; les trams allaient et venaient, les voitures klaxonnaient, les grosses charrettes roulaient bruyamment, les gens se hâtaient, les vendeurs de journaux hurlaient et des invalides de guerre demandaient l'aumône. Le soir tombait lentement et on le sentait venir plus nettement dans le parc que dans les rues.

« Que diriez-vous de passer la soirée quelque part hors de la ville, à Cobenzl par exemple ? » suggéra Gurdweil à ses amis.

Le Dr Astel et Lotte n'avaient pas d'objections. « Pourquoi pas ? » dit Lotte. Elle n'avait pas à rentrer chez elle pour le dîner puisqu'en été ses parents prenaient d'autres habitudes. Et puis ne partait-elle pas en vacances dans deux jours ; il convenait de fêter la séparation, n'est-ce pas ?

En route vers l'arrêt du tram, Gurdweil lui demanda où elle pensait aller cette année.

Elle n'avait pas encore décidé. Mais probablement à Achensee ou à Zell am See. En tout cas, au Tyrol. Oui, cette fois, elle avait envie du Tyrol. Et le reste se déciderait, comme toujours avec elle, à la dernière minute, au

moment d'acheter son billet, au petit bonheur. Il se pouvait aussi bien que son choix se portât finalement sur Zillertal ou Mayrhofen, par exemple.

En l'entendant parler de son prochain voyage, Gurdweil eut chaud au cœur. Il se rendit soudain compte combien Lotte lui était chère et à quel point elle faisait partie de son âme. Il ne lui serait pas facile de se passer d'elle si elle devait partir pour longtemps. C'est vrai qu'ils se fréquentaient peu, mais la certitude de la savoir proche, attentive, et la pensée qu'il pouvait la voir quand il voulait, le tranquillisait. Et si elle mourait subitement... ? L'idée lui vint, inattendue, comme par effraction de conscience et l'horrifia tellement qu'il s'arrêta net. Pourquoi songer à la mort maintenant, et précisément à celle de Lotte encore jeune et apparemment en bonne santé ? Consterné, il essaya de penser à autre chose, au plaisir d'une promenade nocturne à Cobenzl, de la même manière que l'on masque une mauvaise odeur dans une maison en l'aspergeant d'eau de Cologne. Mais il fut incapable de recouvrer son équilibre. L'affreuse idée, tapie au fond de lui, continua à répandre son poison. Il avait perdu sa bonne humeur.

« Qu'est-ce qui te rend si triste tout à coup, Gurdweil ? demanda Lotte qui avait vu son visage s'assombrir.

– Pas du tout, je ne suis pas triste », répondit Gurdweil s'efforçant de sourire. Et le Dr Astel ajouta spirituellement :

« Pas étonnant qu'il se fasse du souci ! Il est père désormais ! »

Un tram stoppa devant eux ; les trois voitures désertes se remplirent en un clin d'œil. Une demi-heure plus tard, ils arrivaient à Grinzing où ils décidèrent de monter au sommet pour dîner. Ils eurent la chance de trouver un autocar en partance pour Cobenzl et prirent la belle route ourlée de villas et de jardins, de bois, de prairies et de vignes. Les bois étaient déjà plongés dans l'ombre, mais ailleurs, un rose crépusculaire nappait l'horizon. Une brise légère venait à la rencontre du gros véhicule qui escaladait la montagne et dont le bruit étouffait le chant des oiseaux, haut perchés sur les

arbres, et le cri strident d'invisibles cigales. Quand, arrivé à destination, l'autocar s'immobilisa, il se fit un grand silence, presque insupportable. Puis les voyageurs commencèrent à descendre. Ils se trouvaient à présent devant la spacieuse terrasse en plein air du grand « café-restaurant Cobenzl », remplie de monde. Les trois amis préférèrent un café populaire des environs. Du coin de l'endroit où ils avaient choisi de s'asseoir, ils voyaient la ville s'étendre au pied de la montagne sur un vaste territoire où ici et là la silhouette sombre des clochers se découpait sur le ciel lumineux. Au loin se dessinait l'énorme et célèbre grande roue parée de tous ses feux, bien qu'il fût encore jour. Toute la scène semblait appartenir à un monde féérique, et on avait peine à croire que les acteurs qui s'y agitaient fussent réels.

« Quelle bonne idée d'être venus ici, dit Lotte. On a l'impression de s'être débarrassé d'un lourd fardeau et de respirer plus librement. »

Ils commandèrent du vin pour accompagner le repas. Lotte n'avait pas d'appétit et laissa la moitié de son omelette. Gurdweil remarqua alors son visage émacié et très pâle, ses yeux cernés. Il eut un pincement au cœur. Que se passait-il ? Une jeune femme si gaie ! Pas plus tard qu'il y a un an, c'était une tout autre personne. Il faudra que je lui parle, à son retour du Tyrol. Son propre appétit s'évanouit soudain et sa tranche de rôti lui sembla complètement insipide.

Le crépuscule envahissait le ciel, le colorant d'un gris bleuté. L'air s'imprégnait de quelque chose d'indéfinissable, qui gagnait l'âme pour l'alanguir et la rendre un peu mélancolique, sensible à de subtiles mouvements, à peine perceptibles. Non loin de là, dans un pré, un petit animal détalait à toute vitesse. Sûrement un lièvre, pensa Gurdweil avec une fraternelle tendresse. En bas, dans la ville, d'innombrables lumières se relayaient d'horizon en horizon. Très, très loin à gauche, une chaîne d'ampoules orange se déplaçait en vacillant. « Ici, regardez, fit Lotte en tendant le bras. C'est sûrement un train. »

Ils s'efforcèrent tous trois de distinguer, dans le foisonnement des lumières, la traînée phosphorescente du train.

« Je le vois maintenant, dit le Dr Astel. Là-bas, à côté de la grande roue ! »

Mais on ne voyait déjà plus rien. Le train avait disparu. Sur la terrasse du café, on avait allumé aussi. Il n'y avait plus beaucoup de monde. Trois garçons en veste blanche immaculée trompaient leur oisiveté devant le parapet. Ils paraissaient si pitoyables qu'on aurait voulu les appeler, leur passer une commande, ne fût-ce que pour les arracher à leur mélancolie.

« On règle et on fait une promenade ? proposa le Dr Astel. Ou préférez-vous rester là encore un peu ? »

Aucun d'entre eux n'avait envie de rester davantage, ils se levèrent donc et partirent. Lotte confia son sac à main au Dr Astel et prit chacun de ses compagnons par un bras. Gurdweil sentit la chaleur de son corps à travers l'étoffe des vêtements et ce contact lui donna un agréable sentiment de calme et de sécurité. Ils marchèrent le long d'un chemin étroit et caillouteux entre deux buissons de rosiers qui frôlaient de temps à autre leurs jambes dans l'obscurité. Il faisait sombre et l'air embaumait l'herbe fauchée de frais. De temps à autre, des murmures étouffés s'échappaient des arbres. Et puis tout redevenait silencieux. On n'entendait plus que l'écho irrégulier de leurs pas. Personne n'éprouvait le besoin de parler. Si seulement une voix féminine pouvait s'élever de derrière les arbres et entonner, comme si elle était la bouche même de la nuit, une mélodie ni trop gaie ni trop triste, ce serait merveilleux, pensa Gurdweil. Il songea à un autre soir d'été d'avant-guerre, lorsque tout était encore si simple et compréhensible. Il se promenait avec Ilse Rubin sur la route, aux environs de Meddling et elle avait dit soudain : « Notre bonheur et notre malheur ne viennent pas de l'extérieur : ils sont en nous. » Elle avait raison. Même lui, il avait su qu'elle avait raison. C'était une fille étrange. Elle savait découvrir le bon côté de tout et la moindre chose la ravissait. Que le monde

lui paraissait simple ! C'était la seule personne qu'il eût connue qui ne put en aucun cas inspirer de la pitié. Impossible d'avoir pitié d'Ilse Rubin. Car, même dans les pires circonstances, son amour de l'univers la rendait plus heureuse que n'importe qui. Où pouvait-elle bien être à présent ?

Astel se mit à fredonner un air qui eut le malheur de déplaire à Lotte.

« Stop ! dit-elle.

– Quoi, nous redescendons déjà ? dit-il immédiatement comme pour s'excuser. Mais il est encore tôt ! Et ce sentier mène directement à Sievering.

– Il n'y a pas d'autre chemin.

– On peut retourner là-haut se promener jusqu'à 11 heures et redescendre sur Grinzing à temps pour attraper le dernier tramway.

– Non, nous continuons par là, dit Lotte. D'accord, Gurdweil ? »

Ça lui était égal, répliqua Gurdweil. Comme ils voudraient.

« Alors très bien ! Nous remontons ! » dit Lotte, mécontente.

Le chemin du retour leur parut moins beau, comme s'ils avaient défloré sa beauté en l'empruntant à l'aller.

« Je suppose que tu l'aimes beaucoup, ton fils ? demanda soudain Lotte.

– Oui, je l'aime beaucoup, répondit Gurdweil simplement.

– Il est né avec des cheveux ?

– Oui, des cheveux blonds.

– Hum... des cheveux blonds... Je suppose que nous allons nous fiancer, Mark et moi... dans quelques mois... Peut-être cet automne, annonça-t-elle avant d'éclater d'un petit rire nerveux. Je serai bientôt vieille fille si je ne me dépêche pas, pas vrai ? Ha ha... Et mes parents aussi s'inquiètent. Tu m'épouseras, Mark, n'est-ce pas ? Tu n'as pas changé d'avis ? » Et, affectant de le supplier : « Je t'en prie, mon chéri, épouse-moi...

– Mais, Lotte, je suis d'accord, dit le Dr Astel mi-sérieux, mi-comique. Quand tu voudras ! Je n'attends que ton consentement !

– Vraiment ? Tu es sûr de ne pas avoir changé d’avis ? Je t’ai seulement demandé d’attendre un peu. Quelques mois, c’est tout. Tu n’es donc pas dégoûté de moi ? Tu entends, Gurdweil, il n’est pas encore dégoûté de moi ! Et je m’appellerai : Frau Doktor Mark Astel – quel joli nom ! Tu mérites un baiser ! »

Elle leur lâcha le bras et embrassa rapidement le Dr Astel sur la bouche.

« Voilà mon chéri, c’est un acompte. Et combien d’enfants désire Herr Doktor Astel ? Cinq ? Six ? Avec des cheveux blonds aussi, hein ? »

Sa voix se fit rauque. « Peut-être n’en veux-tu pas du tout ? Un mariage moderne ? Chacun pour soi dans le même appartement ? Tables et lits à part ? Notre ami Gurdweil n’accepterait pas un mariage pareil, je le sais. Il aime les enfants, notre ami Gurdweil, ha ha ! Un seul ne lui suffira pas, n’est-ce pas, Rudolfus ?

– Pourquoi parles-tu ainsi, Lotte ? murmura Gurdweil, malheureux. Tu sais bien que ce n’est pas vrai... »

Chaque parole de Lotte lui enfonçait un couteau dans le cœur. Il voulut la réconforter et il lui prit la main pour la serrer avec chaleur. Mais Lotte se dégagea. La terrasse du café surgit devant eux, brillamment illuminée. Lotte, agitée d’un tremblement nerveux, fit un effort surhumain pour le dissimuler. Elle reprit son sac, sortit un mouchoir et sous le prétexte de se moucher s’essuya rapidement les yeux. Personne ne parlait. Un moment après, devant le café Cobenzl, le Dr Astel consulta sa montre et dit à voix basse, comme s’il craignait de réveiller quelqu’un :

« Il n’est que 10 heures et quart. Nous avons encore le temps de boire quelque chose, si vous voulez.

– D’accord ! dit Lotte qui avait retrouvé une voix normale. J’ai soif. »

Ils s’assirent près de la balustrade. Gurdweil, placé en face de Lotte, vit que son visage avait encore pâli et que ses yeux brûlaient de fièvre. Lotte voulut de la bière et ils en commandèrent trois chopes avec des cigarettes. Elle but le tiers de son verre, puis le repoussa au milieu de la table.

« Pourquoi restez-vous silencieux ? » dit-elle en se forçant à rire.

Elle ôta sa cloche de paille bleu clair et ses cheveux courts, épais et bouclés, lui encadrant le visage, la firent paraître encore plus pâle. Elle avait un beau front sensuel, un peu bas. Elle sortit un peigne blanc de son sac pour se recoiffer. Le Dr Astel suivait chacun de ses gestes d'un air mélancolique en soufflant d'épais ronds de fumée que la brise légère cueillait sur ses lèvres pour les éparpiller dans la nuit. Deux feuilles de marronnier voltigèrent soudain sur la nappe à carreaux roses et bleus, près du verre de Gurdweil. Il en prit une et l'examina de près. Il en arracha le petit bout jauni et se mit à mâchonner distraitemment le reste entre deux bouffées de cigarette, tout à la pensée de Lotte et de son chagrin secret dont il venait à l'instant d'être le témoin. Il ne savait pas comment l'aider, et la tristesse lui rongait le cœur. Il jeta la feuille et porta son regard sur l'océan de lumières scintillantes. La ville cachée paraissait maintenant étrangère, hostile, et un sentiment d'inquiétude jaillit en lui, inquiétude pour son fils et sa femme égarés quelque part là-bas, seuls et sans défense. Personne ne parlait. Même Astel semblait avoir perdu sa bonne humeur coutumière et gardait un mutisme obstiné et inhabituel qui le faisait ressembler à un gamin espiègle se mettant brusquement et sans raison à pleurer. Lotte rangea son peigne dans son sac. Et Gurdweil, qui se sentait comme toujours responsable de la mauvaise humeur générale, dit au Dr Astel :

« Et toi, où vas-tu passer tes vacances ? Pas au Tyrol ?

– Je ne sais pas. Peut-être à Vorarlberg. Mais pas avant la fin du mois. » Puis, après un silence, Astel ajouta : « Je t'invite volontiers à m'accompagner une ou deux semaines, si ça te chante. »

Lotte lui jeta un regard reconnaissant. Quoi qu'elle en dise, c'était un homme bon et un ami fidèle !

« J'aimerais bien. Malheureusement... avec le bébé... c'est impossible. Je ne peux pas le laisser seul.

– Mais pourquoi aurais-tu à t'en occuper ? intervint Lotte. Et Thea, alors ? Et ses parents ? Tu peux tout de même te libérer pour une semaine ?

– Non, c'est impossible. Une autre fois, oui, je serais ravi. Et puis je n'ai pas besoin de vacances. Je suis en pleine forme. En revanche, je voudrais bien envoyer Thea quelque part... C'est elle qui aura besoin de repos en sortant de l'hôpital. »

Il ne remarqua pas la grimace que fit Lotte et le regard significatif qu'elle échangea avec le Dr Astel. Gurdweil n'aimait pas parler de Thea en public et il essayait toujours de dissimuler sa gêne en changeant de sujet de conversation au plus vite.

Il avala une gorgée de bière comme pour dissiper son embarras. De nouveau, un certain malaise plana sur les trois amis. Le café se vidait de ses clients. Les uns montaient dans des automobiles qui les attendaient devant la terrasse, à la manière de chevaux de relais, klaxonnaient, puis disparaissaient dans la nuit. D'autres, au contraire, repartaient à pied, ponctuant la nuit d'éclats de rire ou de bribes de chansons. Lotte exprima aussi le désir de partir. Son humeur s'était considérablement améliorée, ce qui eut le même effet sur celle de ses compagnons. Une fois les maisons et les lumières disparues derrière eux, Lotte se mit à descendre gaiement la route en courant et força ses deux compagnons à l'imiter. Égrenant un rire cristallin, Lotte fuyait et faisait résonner ses talons, tandis que le Dr Astel la laissait prendre de l'avance pour la rattraper en quelques enjambées. Ce manège se répéta plusieurs fois. Puis Lotte, haletante, lança un défi : « Gurdweil, tu cours comme un manche ! Essaie donc, toi aussi, de me rattraper, pour voir ! »

Gurdweil se mit à sa poursuite et la rattrapa aisément. Il était petit, mais agile et souple. Fatiguée, Lotte posa la tête sur son épaule et attendit que le Dr Astel arrivât à leur hauteur.

« Je suis épuisée, mes enfants ! Je ne peux plus faire un pas. Il faut me porter !

– D'accord ! »

Les deux hommes croisèrent leurs mains pour lui faire un siège. Lotte s'installa sur cette chaise improvisée et les prit par le cou. Ils la promenèrent ainsi une centaine de mètres, son corps gracile se balançant au rythme de leurs pas.

« Voilà enfin Lotte telle je l'ai toujours connue jusqu'à l'an dernier », pensa Gurdweil, tout en continuant néanmoins à s'inquiéter pour elle.

« On peut te porter ainsi jusqu'à la maison, dit le Dr Astel gaiement. Tu es aussi légère qu'une plume ! »

Lotte demanda alors à descendre. Elle n'était plus fatiguée. Elle craignait aussi que le « pauvre Gurdweil » ne s'écroulât sous son poids.

Il la rassura : « Non. Je te porterais pendant des heures. Mets-moi donc à l'épreuve ! »

Quant au Dr Astel, il se déclara prêt à la porter seul et sans aide, jusqu'à la ville. Tout le plaisir serait pour lui !

Mais Lotte refusa. Elle marcherait, à condition qu'ils ralentissent le pas.

Une auto arriva à toute allure derrière eux, inondant la route de la lumière de ses phares aveuglants et les forçant à se ranger sur le côté.

« Ah ! Les nuits d'été ! s'exclama Lotte. Elles ressemblent parfois au corps d'une jeune femme ardente ! L'avez-vous remarqué ? Qu'elles soient tièdes ou étouffantes, elles embaument toujours le même parfum féminin ! Rien d'étonnant que des nuits pareilles provoquent chez certains hommes des élans de désir fou. Je peux les comprendre. Les nuits d'été rendent plus fous que les nuits de printemps, surtout loin de la ville ! Une nuit noire comme celle-là, on la sent respirer et murmurer ! Comme elle est douce et caressante, comme elle est passionnée ! »

En proie à la chaleur, à une sorte de vertige enivrant, la bouche sèche, ils se sentirent fatigués pour la première fois depuis le début de la soirée. Ils poursuivirent leur descente sur la route déserte, entre deux rideaux d'arbres. Les feuilles frémissaient doucement, presque sans bruit. Au loin, un train

siffla ; puis ce fut le silence. Seuls les pas conjugués de Lotte, du Dr Astel et de Gurdweil frappaient à la porte de la nuit : tap-tap-tap... Aucun d'eux n'aurait songé à prononcer un mot. Il fallait que la nuit demeurât provisoirement intacte, ronde et dense, exempte de paroles. Peut-être tous les trois se rappelleraient-ils toute leur vie cette nuit et, dans vingt ou trente ans, l'évoqueraient-ils avec la nostalgie des souvenirs exquis.

Lotte étouffa un petit rire qui semblait conclure une série de pensées secrètes. Les deux hommes sursautèrent, surpris et vaguement embarrassés, comme tirés d'un sommeil profond.

« Passe-nous une cigarette ! » dit Gurdweil.

Et tous trois allumèrent des cigarettes.

La route virait brusquement à gauche, découvrant plus loin quelques maisons isolées. De la lumière brillait aux fenêtres et des réverbères commencèrent à apparaître en ordre dispersé. Derrière la grille d'une villa, un chien aboya.

« Nous voilà aux abords de Grinzing ! » s'écria le Dr Astel.

Il regarda sa montre à la lueur d'un réverbère : « 11 heures dix ! Nous avons encore le temps ! Dix minutes pour attraper notre tram ! »

Ici commençait la ville mais elle naissait dans la campagne, hésitante d'abord, gardant un pied dans les deux camps avant de se décider vraiment. Quelques pavillons bordaient la route, puis cédaient de plus en plus fréquemment la place à des immeubles. La ville ressemblait à un musicien qui accorde son instrument, émet quelques fausses notes, puis, une fois satisfait, commence à jouer. Les rues, mal éclairées, étaient désertes, les petites maisons endormies. Les rideaux blancs tirés sur les fenêtres donnaient l'impression d'un sommeil paisible, sous l'aile maternelle. On entendit un enfant pleurer, mais il s'arrêta aussitôt. Un petit chien boiteux courut vers eux, s'arrêta, les renifla puis les regarda s'éloigner. À l'entrée d'une allée sombre, un couple s'embrassait sur un banc. La rue s'élargissait pour s'ouvrir sur une place bien éclairée, et les trois amis se retrouvèrent

face au terminus des trams. À l'instant où ils arrivaient, un tramway quittait la station en direction de la ville dans un grand bruit de clochettes. Bien que ce ne fût pas le dernier de la soirée, ils se mirent tous trois à courir derrière comme à un signal convenu à l'avance. « On va l'avoir, on va l'avoir ! » cria le Dr Astel. Et ils sautèrent sur le dernier wagon, continuant leur course à l'intérieur pour aller s'asseoir en tête de la rame. Ils se regardèrent, l'air de ne pas s'être vus depuis longtemps, comme des gens restés ensemble dans le noir au moment où la lumière revient brusquement. La voiture était presque déserte. Deux ouvriers en bleu de travail sale se préparaient, recroquevillés dans un coin, à piquer un somme comme au début d'un long voyage. Les seuls autres passagers étaient une femme de condition modeste, avec un petit garçon et un panier, d'où pointait la tête d'un lapin mort. L'enfant essayait de caresser le lapin et la femme le rabrouait en lui tapant sur la main, ce qui ne faisait que redoubler le rire du gamin. La femme finit par cacher le panier sous son siège. « Vas-tu rester sage, petit garnement ! » dit-elle. La tête du lapin continuait à poindre sous la banquette. Le tram, pas très chargé, roulait vite, dans un tintamarre assourdissant. Il bringuebalait et cahotait tant qu'on aurait cru qu'il avait déraillé et roulait à même le pavé. Il s'arrêtait à toutes les stations. Le contrôleur des billets n'osa pas réveiller les ouvriers ; lui aussi avait l'air de dormir debout.

Les lieux publics destinés aux foules deviennent très déprimants, pensa Gurdweil, quand ils sont déserts, jonchés seulement de traces de passage : mégots de cigarettes, vieux billets, journaux froissés. Ils éveillent à la fois la pitié et le dégoût. Tout comme les bureaux de poste, la nuit, les cinémas, les cafés, les théâtres, les cirques et autres.

Il examina, sur les vitres du wagon, les affiches annonçant l'exposition de printemps de la Sécession – déjà terminée –, la Sixième Foire de Vienne, qui devait avoir lieu à l'automne, les publicités vantant, pêle-mêle, le chocolat Suchard, les lames de rasoir Gillette, la nouvelle grande star de théâtre, Roneggar, une nouvelle et fantastique machine à coudre, la plus

grande « maison mobile, transportable dans n'importe quel endroit du monde », le journal *Der Tag* (« Achetez-le et lisez-le »)... Il n'avait besoin d'aucune de ces choses-là. Il lisait distraitemment, ne retenant des mots que l'ennui qu'ils masquaient. Certaines affiches s'étaient décollées et battaient de manière irritante contre les vitres.

Gurdweil regarda Lotte à la dérobée. Assise à côté de lui, elle semblait lasse et abattue. Il se souvint que, quelques heures plus tôt, il avait songé à sa mort et il ressentit le même effroi. Mais il chassa vite cette idée en pensant que sa peur était stupide et irréaliste. S'il devait s'émouvoir de tout ce qui lui passait par la tête, il n'avait pas fini de trembler ! Ce serait tout de même une bonne chose qu'elle épouse le Dr Astel. La vie conjugale remet de l'ordre dans les idées. Les petits soucis quotidiens remplissent bien le vide de la vie. Il eut envie de parler à Lotte pour effacer la mauvaise impression qu'elle devait avoir de lui. Mais il eut peur en même temps de lâcher une remarque idiote qui gâcherait tout, comme cela était arrivé maintes fois dans le passé. Et dès que cette appréhension s'empara de lui, il sut qu'il était condamné à dire une bêtise. Et il sut même laquelle. Précisément ce qu'il devait ne pas dire maintenant. Il lutta un instant contre lui-même, parfaitement conscient de l'inutilité de ses efforts. Incapable de rester en place, il commença à s'agiter. Il s'écarta un peu de Lotte, croisa les jambes. Finalement, il ne put se contrôler davantage. Il se rapprocha brusquement de la jeune femme et jeta avec une hâte étrange, comme s'il se débarrassait d'une chose répugnante :

« As-tu peur de la mort, Lotte ? »

Il sourit stupidement, en regardant ses chaussures. Voilà, c'était fait, pensa-t-il, soulagé. La réponse n'importait plus du tout. Tout ce qui comptait, c'était la question qui se justifiait à son sens comme une sorte d'avertissement devant un danger... Cependant le silence de Lotte commençait à l'inquiéter. Il leva les yeux et constata qu'elle avait toujours la tête légèrement tournée vers la fenêtre opposée. Le doute le prit : Avait-il

réellement posé la question ou se l'était-il seulement imaginé ? Alarmé par cette possibilité, il répéta, assez fort cette fois pour que le Dr Astel l'entende aussi :

« As-tu peur de la mort, Lotte ? » Elle lui lança un regard hostile et répliqua avec humeur :

« As-tu besoin de le savoir tout de suite ? Ça ne peut pas attendre ?

– Gurdweil est d'humeur philosophique, dit Astel en souriant.

– Oh ! laisse tomber, ça n'a aucune importance ! »

Deux stations avant Nussdorfer Strasse, la femme au lapin et son garçon descendirent. Un gros type lourd, au visage rougeaud, cigare au bec et chapeau melon sur la tête, monta en traînant après lui une petite femme maigrichonne. Le couple s'assit en face de Gurdweil et de ses amis. L'homme, qui soufflait d'invisibles bouffées de son cigare tout en dévorant Lotte des yeux, dit soudain à sa femme, d'une voix de stentor :

« Ces Polaks, ils sont partout !... »

Les trois amis firent semblant de ne pas entendre. Lotte, pétrifiée, sentant qu'il allait se produire quelque chose, aurait voulu demander à ses amis de descendre, mais demeura muette.

Voyant que ses paroles avaient raté leur but, l'homme s'adressa à eux directement :

« Oui, oui, dit-il avec un accent viennois et une voix grossière de boucher, je parle de vous ! Pourquoi vous me regardez comme ça ? Je parle des Juifs ! Vous êtes juifs, pas vrai ? »

Le Dr Astel et Gurdweil bondirent comme un seul homme. Gurdweil sentit le sang lui monter à la tête et son visage rougir, puis pâlir alternativement.

« Espèce de, espèce de..., bégaya le Dr Astel furieux, agitant son poing au nez du gros type, fermez votre gueule ! Ou je vous jette par la fenêtre !

– Comment ? Tu veux me jeter par la fenêtre ? C'est à moi que tu parles ? beugla l'homme en se levant à son tour. Moi, un Viennois ?

Retourne dans ta Galicie natale ! Non, mais c'est moi qu'il veut jeter du train ! dit-il en prenant à témoin les deux ouvriers soudain réveillés et qui ouvraient des yeux ronds.

– Messieurs, si vous n'arrêtez pas de suite, je vous fais tous descendre ! annonça le contrôleur en passant la tête par la portière.

– Quoi ? Moi, j'ai payé mon billet ! Faites descendre les Juifs ! »

La petite femme, qui n'avait cessé de tirer son époux par la manche en répétant : « Arrête, Schurl, arrête ! », se leva : « Viens, Schurl, faut changer de tram ! On est déjà à Nussdorf !

– La ferme, vieille pouffiasse ! Je sais où il faut changer ! »

Ils descendirent. Astel et Gurdweil regagnèrent leurs places. « C'est un ivrogne », s'excusa le contrôleur avant de repartir. Les deux ouvriers reprirent leur somme. D'autres voyageurs montèrent et la tension se relâcha. Le Dr Astel, qui avait instantanément oublié sa colère, déclara sur un ton vainqueur :

« Quel salaud ! Ils se soûle comme un cochon et vient baver sur les Juifs ! »

Personne ne répondit. Gurdweil se sentait honteux comme s'il avait été la cause de la querelle. Il avait la vague impression d'avoir raté l'occasion de faire quelque chose qu'il aurait dû faire et il n'était pas content de lui. Il regarda par la fenêtre ; les rues à moitié vides lui parurent inconnues et inamicales. Il n'osait pas regarder Lotte par peur de l'avoir offensée. Ils arrivèrent enfin au Schottentor, et il se sentit sauvé. Il était minuit. Astel et Lotte devaient encore prendre le tram du Ring alors que Gurdweil allait dans la direction opposée.

« Eh bien, Gurdweil, dit Lotte au moment de se séparer, nous ne nous reverrons probablement pas avant mon départ. À moins que tu n'aies envie de venir me voir demain ou après-demain dans l'après-midi. »

À son grand regret, il ne le pourrait pas. Pour lui, les après-midi étaient particulièrement difficiles. Lotte se rappela alors qu'elle aussi d'ailleurs

était prise. Elle avait pas mal de préparatifs et d'emplettes à faire pour le voyage. Mieux valait donc se dire au revoir maintenant. Elle lui enverrait une carte postale de là-bas... peut-être même une lettre...

« Bien sûr, bien sûr ! dit Gurdweil sans remarquer le ton ironique. Écris-moi, je t'en prie, et je te répondrai pour te donner de mes nouvelles et de celles du petit Martin, si toutefois le sujet t'intéresse.

– M'intéresser n'est pas exactement le mot ! répliqua Lotte avec un soupçon de moquerie. Au revoir. Je te souhaite plein de bonnes choses entre-temps ! »

Gurdweil regarda un moment le tram de Lotte et du Dr Astel s'éloigner dans la nuit, puis il se décida à partir. Il avait tout le temps de rentrer à pied. Les punaises l'attendraient ! pensa-t-il, amusé. Soudain délivré d'un poids, il avançait d'un pas léger. Une exquise douceur l'envahit au souvenir de sa conversation avec la fillette du jardin. Quand Martin aurait son âge – ce qui n'était pas très loin –, quelle source de bonheur ! Les années passeraient avant qu'il ait le temps de se retourner. En attendant, il s'occuperait de son enfant, lui-même, il le chérirait comme la prunelle de ses yeux. Et Lotte se rétablirait aussi. Tout finirait par s'arranger... ses nerfs, c'est-à-dire... Délibérément Gurdweil s'efforça de tourner ses pensées dans une direction moins dangereuse, car il sentait sa vieille terreur lui remonter en boule à la gorge et il préférait mettre l'état de Lotte sur le compte de ses nerfs ébranlés et dont la guérison résoudrait tous les problèmes.

Le quai était désert. Un journal gisait abandonné. Ici et là, un couple s'attardait sur un banc. Deux êtres enlacés se confondant de loin en un seul. De temps en temps, un policier jaillissait de l'obscurité et inspectait le boulevard – en bon gardien des bonnes mœurs ! Ah oui ! Faire l'amour sur un banc public du quai François-Joseph était interdit par la loi et, chaque fois que le policier apparaissait, les couples se redivisaient immédiatement en deux, deux personnes réunies par hasard sur le même banc. Le repos était permis. D'une allée, surgissait parfois, comme émergeant des entrailles de la terre, un misérable clochard titubant en zigzag dans la lumière. Les

haies s'agitaient de mouvements nocturnes. Très rarement, une auto filait dans la rue déserte.

À l'approche de l'aube, les punaises perdent leur pouvoir, se dit Gurdweil. De plus, il pourrait dormir jusqu'à dix heures et même jusqu'à midi. Mais le banc sur lequel il était assis se mouillait de rosée, et Gurdweil se leva pour continuer son chemin. L'horloge de l'hôtel Metropol indiquait 1 heure moins le quart. Le temps qu'il arrive chez lui et se mette au lit, il serait déjà 2 heures ! À cette heure-là, le danger n'était pas si grand ! Tout de même, il lui faudrait parler à la logeuse de la saleté de la chambre. Maintenant que les grandes chaleurs commençaient, la vie deviendrait insupportable si elle ne faisait pas convenablement le ménage. Le problème était qu'elle prétendait toujours qu'il n'y avait pas l'« ombre d'une puce » dans la maison. Comment lui prouver le contraire ? Un dégoût immense le saisit en pensant au canapé éventré qu'il imaginait en ce moment couvert de vermine. Non, demain il fallait qu'elle le nettoie !

Du pont, il regarda la surface noire de l'eau et se souvint d'avoir entendu qu'un bain glacé avant le coucher était un excellent remède contre les punaises. Très bien, il le prendrait. Puis il songea combien le fleuve, la nuit, était effrayant, mais excitant aussi au point de donner envie de s'y jeter... Cette réflexion lui sembla aussitôt stupide, résultat d'une fatigue dont il prenait conscience maintenant. Tout à coup, par une étrange association d'idées, il repensa à Lotte. Et un détail le tracassa : il ne pouvait plus se rappeler si aujourd'hui elle portait ses chaussures de ville ou bien les sandales de cuir tressé dont elle avait fait l'acquisition voici quelques semaines. Les sandales n'étaient pas pratiques. En cas d'averse, elles s'imbiberaient immédiatement d'eau... et ce serait pire la nuit... Si seulement elle l'avait consulté, il lui aurait déconseillé ce genre de chaussures pleines de trous. Mais le plus grave bien sûr, c'était ses nerfs...

Pensif, le nez au sol, il redescendit lentement Praterstrasse en frôlant le mur des maisons sans remarquer, jusqu'à ce qu'elle l'accoste, la jeune

femme qui s'avancait vers lui. En découvrant, sous le chapeau rouge, le visage horriblement fardé, il frémit. Sa vieille peur des femmes de ce genre lui retourna l'estomac et il recula, tout tremblant. Mais la fille, apparemment convaincue qu'il ne la trouvait pas suffisamment attirante, se mit à le supplier d'une voix enjôleuse. Il verrait, le petit cœur, comme elle le comblerait. Elle connaissait toutes les méthodes de l'amour. Il ne paierait que s'il était content. L'hôtel était tout près, à trois pas. Elle lui caressa la joue. Gurdweil pensa suffoquer sous les effluves de son médiocre parfum. Il repoussa sa main, dit qu'il était désolé mais qu'il ne pouvait pas monter avec elle. Il était fatigué et devait se lever tôt le matin, et puis il n'avait pas suffisamment d'argent sur lui. Il débita tout cela très simplement et conclut d'un air grave qu'il n'en était pas question maintenant, peut-être une autre fois. Mais, si elle avait besoin d'argent, il pouvait lui donner deux schillings avec plaisir. Se sentant insultée, la fille refusa. Elle ne demandait pas la charité, Herr Doktor, elle travaillait pour de l'argent ! Il pouvait garder ses deux schillings, elle n'en voulait pas. Elle n'en avait nul besoin. Au contraire, elle pouvait lui faire cadeau de deux autres, ça lui en ferait quatre. Mais elle accepterait volontiers une cigarette. Gurdweil lui en donna une et la lui alluma. Et puis, sans savoir pourquoi, il lui tendit la main, dit « Au revoir ! » et s'empressa de partir avec une profonde impression de malaise. Il n'arrivait pas à surmonter son dégoût et s'en voulait. C'était là de pauvres, de misérables créatures et sa réaction était injustifiée. Mais rien à faire. C'était la première fois qu'il parlait à une fille des rues. Chaque fois que l'une d'elles l'abordait, il bégayait quelque chose d'incompréhensible et s'enfuyait ou faisait un détour dès qu'il les voyait de loin. Il gardait, depuis son adolescence, une peur panique de ces femmes qui n'avaient jamais éveillé chez lui, inutile de le dire, le moindre désir. Il les excluait du sexe féminin. Et, bien qu'il eût résolu à plusieurs reprises dans le passé d'avoir des rapports avec elles – soit que son attitude lui semblât puérile et morbide, soit qu'il estimât de son devoir d'écrivain d'explorer tous les

aspects de la vie –, il n'avait jamais sauté le pas, trouvant toujours au dernier moment des excuses pour ne pas s'exécuter.

Il entra dans sa chambre et alluma la lampe à pétrole noircie de suie. Dans le silence de la nuit, la chambre paraissait vide. Gurdweil tourna en rond entre les quatre murs, puis il se prépara à dormir sur le canapé. Il ne lui vint pas à l'idée de coucher dans le lit, pourtant beaucoup plus propre. Il était, dans une certaine mesure, un homme d'habitudes et il s'était accoutumé à dormir sur le canapé. D'ailleurs, pourquoi changer pour quelques jours ? Le canapé aussi s'était fait à son corps, il épousait sa forme comme un moule et, lorsque la fatigue ou le sommeil le prenait loin de chez lui, c'était toujours à son vieux canapé qu'il pensait. Mais, l'été, il lui en voulait secrètement, comme s'il le trahissait, de devenir un nid à punaises.

Gurdweil se lava le torse, posa comme il le faisait toujours sa pipe et son tabac sur une chaise, ainsi qu'une bougie « au cas où », puis éteignit la lampe. Il était déjà 2 heures et demie et il soupira d'aise : le danger était passé ! Dans une heure, il ferait jour ! Pour plus de sûreté, il ouvrit en grand les deux fenêtres afin de laisser entrer toute la fraîcheur de la nuit et se coucha sur le canapé avec autant de précaution que s'il craignait de réveiller quelqu'un. Il se souvint alors qu'il avait oublié d'inspecter le drap. Il se releva résolument pour l'examiner à la lumière de la bougie, mais ne trouva rien de suspect. Rassuré, il se recoucha et souffla la chandelle. Il avait le corps rompu par une sorte d'ivresse et aspirait à un long sommeil réparateur, mais il se força à demeurer éveillé un peu plus longtemps, les sens en alerte, retenant sa respiration tel un chasseur embusqué. Non ! Aucun signe ! Il les avait eues cette fois ! se félicita-t-il, ravi. Il commençait à perdre conscience, les derniers vestiges de ses pensées s'égaillant au loin comme les abeilles d'une ruche enfumée, quand soudain il sentit sur son pied droit une morsure aiguë, qui lui fit l'effet d'une décharge électrique, suivie d'une seconde morsure sur la cheville et d'une troisième, cette fois sur l'autre jambe. Agité d'un tremblement convulsif, Gurdweil battit des

pieds sous le drap. Tout à fait réveillé, à présent, il fut envahi d'une rage folle. Instantanément, la silhouette de sa logeuse se dressa devant ses yeux et c'est vers elle qu'il dirigea sa colère, comme si c'était elle qui le mordait. Il rallongea les jambes et attendit. Maintenant il ne sentait plus rien. Peut-être que ses nerfs lui jouaient un mauvais tour. Et il se prépara à se rendormir. Ce n'était pas impossible. Car, enfin, l'heure du danger était passée ! Il sombrait déjà dans l'inconscience quand, soudain, quelque chose lui tomba sur le bout du nez, quelque chose de léger et de mou comme une miette. Si léger qu'il crut d'abord à un petit tiraillement de la peau, un tic nerveux sans cause extérieure. Mais tout de suite après il sentit quelque chose ramper sur sa joue, qui le chatouillait à la manière d'un cheveu et répandait une abominable odeur, cette odeur particulière qu'il ne connaissait que trop. Bon Dieu ! L'une d'elles venait de se catapulte du plafond sur son nez ! C'était bien leur style ! Il s'immobilisa sur-le-champ pour la surprendre. La punaise rampait déjà sur son cou, sur l'épaule, à toute vitesse, comme si elle fuyait. Très doucement, Gurdweil leva la main pour la rattraper, et au même moment il fut mordu en plusieurs endroits à la fois : à la poitrine, aux jambes, dans le dos et sur les mollets, comme si la punaise parachutiste avait donné l'ordre à ses troupes d'attaquer l'ennemi sur tous les fronts. Fou furieux, Gurdweil sauta à bas du canapé en signe de reddition. Il ralluma la chandelle et se mit à fouiller sous le drap, sous l'oreiller : non, il n'y avait rien ! Il étendit la couverture sur le lit et reprit sa chasse, la bougie à la main. C'est alors qu'il en vit une grosse, immobile au pied du canapé, qui faisait la morte. Mais Gurdweil ne s'y trompa point. En voilà une qui ne la lui ferait pas ! Il posa doucement la bougie sur la chaise, prit une allumette, et s'apprêtait à embrocher la punaise quand celle-ci détala à toutes pattes sur le drap qui pendait à terre. « Ah ah ah, dit-il à haute voix, tu ne m'échapperas pas, cette fois-ci. Tu es entre mes mains ! » Et il l'écrasa avec l'allumette, partagé entre la satisfaction de la vengeance et un immense dégoût. Sa colère se calma un peu. Il ôta sa chemise de nuit

et la secoua par la fenêtre. Il aéra de même le drap et la couverture, et refit son lit. Mais il hésita avant de se recoucher. Sa montre marquait 3 h 10. Il alluma une cigarette et se promena nu dans la chambre pendant cinq minutes. Finalement, mort de fatigue, il décida qu'il fallait en finir. Il se recoucha et tenta de trouver le sommeil. Le calme régnait – elles devaient avoir déclaré une sorte de trêve. Il sentit une légère morsure sur l'un de ses genoux, résolu de ne point y prêter attention et de s'efforcer de dormir afin de connaître un peu de paix. Mais ses bonnes intentions ne servirent à rien. La douleur devint insupportable. Une nouvelle offensive de morsures se développa sur tout son corps, qui sembla se couvrir de ces répugnantes créatures. Il courut de nouveau à la fenêtre, désespéré. Il aurait voulu crier à tue-tête, réveiller toute la maison pour exiger de l'aide. Cette fois, il n'alluma pas la chandelle. À quoi bon ? Il resta debout près de la fenêtre, épuisé, tremblant de froid et de nervosité, ayant peur du canapé à l'autre bout de la pièce, ayant peur d'y penser, submergé de dégoût. Il envisagea même de coucher par terre sous la fenêtre, mais il rejeta cette idée. Qui pouvait l'assurer qu'elles ne viendraient pas là aussi ? Non, rien à faire. Il serait obligé de veiller debout jusqu'au matin. Et, demain, gare à la vieille si elle ne nettoyait pas le canapé !

Un bébé se mit à pleurer dans le quartier. Au loin, un policier fit retentir son sifflet, un sifflement ondulé comme une vrille, qui rassura Gurdweil. Il se sentit moins seul. La nuit était fraîche, pas très sombre. Il entendit le son d'un pas vif et régulier, tout près, probablement dans Heinestrasse. Il demeura accoudé à la fenêtre, le corps engourdi de fatigue. Finalement, il n'y tint plus et regagna en titubant le canapé. Bientôt il ferait jour, se consola-t-il. Il eut une dernière pensée pour l'absurde lapin du tram, et Lotte qui devait acheter sans faute des chaussures pour ne pas prendre froid, des chaussures rouges comme celles de la fille de Praterstrasse... Gurdweil voulut s'envoler de l'autre côté du Danube où Martin, son fils Martin, lui faisait signe de la main. Mais il ne put absolument pas décoller ce qui lui

causa un chagrin inhumain. En cherchant la raison, il fut surpris de découvrir son pied enchaîné à un pieu enfoncé dans le sol et cette chaîne – dont il sentait la pression douloureuse au-dessus de la cheville – l’empêchait de s’envoler. Martin continuait à faire de grands signes et à l’appeler, et Lotte aussi qui surgit soudain à côté de Martin, pour brandir quelque chose. Tout d’abord, il ne put deviner ce dont il s’agissait, puis il vit que c’était une chaussure, une très grande sandale de cuir tressé qu’elle avait ôtée de sa tête pour l’agiter comme un chapeau... Soudain ils furent entourés par une foule de gens qui l’appelaient, en agitant leurs chapeaux et leurs mains, sans qu’il fût capable de faire le moindre geste.

Alors il rassembla ses dernières forces et s’arracha de terre d’un coup, brisant en deux sa jambe enchaînée. Il sentit une grande douleur au genou au moment où il plongeait dans le canal. Ah ! Maintenant tout était perdu ! Comment pourrait-il nager d’une seule jambe ? Il essaya de crier, de demander de l’aide, mais l’eau lui pénétrait dans la bouche et il suffoquait, tout en coulant au fond à une vitesse prodigieuse.

Il se réveilla en sueur. Diable ! Quelle histoire ! Son cœur battait violemment et il respirait mal. Il se gratta le genou jusqu’au sang. Dehors le ciel virait déjà au bleu. Un oiseau gazouillait dans l’air matinal. Dans la chambre, à côté, un lit craqua. Gurdweil se retourna vers le mur et s’endormit d’un sommeil profond et sans rêves.

Il se réveilla à 11 heures du matin, la tête lourde, mais reposé. Tombant à l’oblique du haut de la fenêtre, un rayon de poussière dorée venait dessiner en dansant un carré de lumière sous la table. À la fenêtre de l’hôtel d’en face, une femme en robe de chambre se pencha vers la rue comme si elle voulait s’y jeter. Gurdweil aurait voulu voir son visage, mais elle gardait la tête baissée et il renonça. En bas, des charrettes grondaient, une clochette de tramway retentissait, des automobiles klaxonnaient, un fouet claquait. Une voix cria « Frau Voi-tik ! » tandis qu’un chiffonnier répétait d’une voix monotone : « Chiffons, vieux papiers, chiffons, vieux papiers ».

Gurdweil se trouva d'emblée jeté au milieu d'une journée trépidante qui ne manquait pas de poésie. Il interrogea son âme et la trouva pleine de joie et de belle humeur. Avec une seule petite note discordante qui refusait de se faire oublier, exigeait son attention. Il commença à en chercher l'origine, passa en revue toutes ses affaires personnelles ; tout semblait en ordre. Une nuit blanche, l'attaque des punaises. Non, c'était déjà du passé, un cauchemar terminé et classé ! Non, ce n'était pas la raison ! Alors quoi ? Impossible de situer la source de son léger malaise, et il abandonna.

La femme d'en face avait disparu de la fenêtre. Dommage ! Elle avait emmené avec elle un peu du charme de ce matin. Gurdweil sauta du lit, enfila son pantalon et commença à se raser. Du corridor arrivaient les pas traînants de la logeuse. Puis on apporta le courrier de l'après-midi et il entendit prononcer son nom, par la voix autoritaire propre aux facteurs qui semblent se considérer les propriétaires de toutes les maisons qu'ils desservent. Il venait de finir sa toilette et sortit chercher la lettre, avant que sa logeuse ne puisse s'en emparer pour satisfaire sa curiosité. Ce n'était pas une lettre importante. L'éditeur le pressait d'envoyer la nouvelle promise pour le numéro à paraître... La vieille entra dans la chambre sur ses talons, se hâtant de venir aux nouvelles. Gurdweil, qui avait encore la lettre à la main, montra le canapé d'un signe de tête et hurla :

« Les punaises ! Les punaises ! Il faut nettoyer ! On ne peut pas dormir ! »

Il se rendit compte qu'il venait de parler comme elle, d'employer son ton de voix, et un sourire lui traversa le visage. Il fut obligé de se répéter plusieurs fois avant de se faire comprendre. Finalement, la vieille répliqua, en chuchotant comme à son habitude :

« Herr Gurdweil se trompe... Il s'imagine ! Il n'y a pas de punaises ici... Dix ans que j'habite dans cette maison, dix ans, äie äie äie, et je n'ai jamais vu de punaise. Ailleurs, pensez donc ! Des centaines, des milliers, psss ! On ne peut pas fermer l'œil ! Elles vous mordent jusqu'au sang. Elles

sont attirées par la saleté, hi hi hi ! Mais chez moi c'est propre, grâce à Dieu. Très propre, vous le savez bien ! »

Gurdweil était hors de lui. Les horreurs de la nuit lui revinrent à l'esprit et il jeta à sa logeuse un regard meurtrier. Il souleva rageusement la couverture du canapé.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? Et ça ? Et ça ? cria-t-il en montrant les endroits suspects du drap. C'est ce que vous appelez propre ? Il faut nettoyer convenablement ! »

La logeuse s'approcha et se pencha pour examiner le drap. « Aïe aïe aïe ! murmura-t-elle en secouant la tête. Ce doit être l'une de ces puces, Herr Gurdweil... Il faut aérer un peu les draps et les couvertures... Et ça suffira. Le principal, c'est qu'il n'y ait pas de punaises ! C'est dégoûtant, psss ! Mais une puce ce n'est pas si terrible, on en trouve dans les meilleures familles. On les rapporte du cinéma... Le nombre de puces qu'il y a au cinéma, psss ! Herr Gurdweil aime probablement aller au cinéma et aura ramené une puce... Ce n'est pas si terrible ! J'aime aussi le cinéma, aïe aïe aïe ! On y voit de jolies choses. Il n'y a pas longtemps, j'ai vu...

– Ça n'a rien à voir avec le cinéma ! dit Gurdweil, les dents serrées, rouge de colère. Je vous dis que ce ne sont pas des puces ! Ce sont des punaises ! Des punaises ! Il faut me nettoyer tout ça tout de suite ! »

La vieille femme inclina la tête et tendit l'oreille.

« J'ai du mal à entendre, Herr Gurdweil, j'ai du mal à entendre, aïe aïe aïe ! C'est la faute à la vieillesse ! »

« Foutue vieille bique ! » murmura Gurdweil dans sa barbe. Et il lui cria dans l'oreille :

« Nettoyer ! Il faut nettoyer ! »

La vieille recula. « Pourquoi criez-vous si fort ? Je vous entends très bien ! Naturellement qu'on va nettoyer ! Que croyez-vous ? On nettoie tous les jours ! Chez moi, c'est toujours propre, grâce à Dieu. C'est pas comme chez les autres... »

De son doigt osseux, elle gratta ses cheveux gris clairsemés tirés en un maigre chignon, et ajouta :

« Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, Herr Gurdweil. On fera le nécessaire. J'aime la propreté, figurez-vous ! Mon défunt mari, le second je précise, qu'il repose en paix, me grondait souvent à ce sujet. J'aime que tout brille chez moi comme un sou neuf. Vous pouvez vous en rendre compte vous-même ! Il me répétait : Pourquoi te fatigues-tu inutilement ?! Assez ! Oui, c'était ses propres paroles, äie äie äie ! Et votre fils, Herr Gurdweil, comment va-t-il ? Va-t-il rentrer bientôt à la maison ? »

Gurdweil fit un signe de tête affirmatif. En désespoir de cause, il décida d'abandonner le chapitre du nettoyage. Que faire contre une vieille sourde qui déménageait par-dessus le marché ? Il essayerait de parler à la fille, Siedl. Peut-être aurait-il plus de succès. D'autre part, il n'aimait pas que la logeuse le questionnât sur son fils.

« C'est sûrement un bel enfant que vous avez, Herr Gurdweil. Tout comme son père ! Je suis curieuse de le voir, psss ! » Elle désigna avec admiration le landau verni noir coincé entre le lit et la fenêtre. « Et quelle belle voiture vous lui avez achetée ! Elle a dû coûter cher ! »

Gurdweil éloigna un peu la voiture du lit. Il n'aurait plus manqué que les punaises s'y installent aussi ! La voiture offerte par le Dr Ostwald, était en effet très jolie, la plus coûteuse certainement mais, sans qu'il sache exactement pourquoi, elle ne lui plaisait pas. Dès l'instant où elle avait été livrée, elle avait été comme une épine dans sa chair. À chaque instant, il lui imaginait de nouveaux défauts. Un, elle était trop lourde... et elle serait difficile à monter et à descendre chaque fois qu'il emmènerait le bébé en promenade... Deux, elle était trop grande, faite pour des jumeaux, elle encombraient toute la chambre... Bref, elle ne convenait pas à Martin... Et voilà qu'en la regardant de nouveau, il eut une idée géniale : et s'il l'échangeait contre un autre landau, meilleur ? Comment l'idée ne lui était-elle pas venue plus tôt ? Thea ne l'avait pas vu et ne devinerait rien... Il

emprunterait pour compléter la somme, si nécessaire. Cette voiture ne convenait pas à Martin... Aujourd'hui même, en revenant de l'hôpital, il irait au magasin procéder à l'échange. Il n'était pas sûr d'avoir à ajouter de l'argent. Ces voitures coûtaient des fortunes même si elles ne les valaient pas. Sa décision lui ôta un poids du cœur, il recouvra sa bonne humeur et les punaises perdirent dès lors toute importance.

La logeuse, qui s'était absentée un moment, réapparut armée d'un balai qu'elle posa contre la table. Puis elle entreprit, avec beaucoup de zèle, de frotter les battants de l'armoire, le dossier des chaises et du lit, pour bien démontrer son souci de propreté.

Gurdweil alla à la cuisine réchauffer un reste de café noir de la veille et la flamme du gaz fit entendre sa petite musique familière tout en léchant de ses languettes bleues le fond noirci de la cafetière. La cuisine était plongée dans la pénombre. La grande fenêtre carrée qui donnait sur le couloir avait un carreau opaque en verre dépoli. On sentait à peine ici la chaleur étouffante de l'extérieur. Une cloche sonna midi. Assis sur une chaise près du réchaud, Gurdweil écoutait avec bonheur le sifflement du gaz qui évoquait pour lui de bonnes ménagères placides et la paix des ménages... Cette réflexion amena un sourire heureux sur ses lèvres. Quand le café fut chaud, il éteignit le gaz et le sifflement s'arrêta brusquement comme si la cuisine perdait son âme. La pénombre lui sembla soudain plus épaisse et pesante.

Ayant refait le lit, la vieille logeuse balayait le parquet. Naturellement, elle n'avait pas touché au canapé et il était clair qu'elle n'avait nulle intention de le faire. Mais Gurdweil n'avait plus la force de se remettre à discuter avec elle. Après tout, c'était une pauvre vieille femme fatiguée. À la première occasion, il achèterait une bouteille de désinfectant et aspergerait le canapé, après l'avoir nettoyé à l'eau bouillante. Il but son café, finit de s'habiller et, une demi-heure plus tard, il prit sa canne et quitta la chambre.

Dehors, la chaleur accablante s'appesantissait sur toute chose. L'air était imprégné d'une grande lassitude et même la circulation semblait se mouvoir plus lentement que d'habitude. Les chiens, avec leurs langues frémissantes pendant comme de longs rubans roses et leur respiration haletante, donnaient l'impression d'exhaler eux-mêmes de la chaleur.

Gurdweil hésita un moment avant de se décider à manger quelque chose. Il n'avait pas faim. Finalement, il choisit un petit restaurant de Nordbahnstrasse et commanda du bœuf rôti et de la bière. Puis il prit un tram pour l'hôpital où il arriva avec une demi-heure de retard.

Une trentaine de berceaux blancs s'alignaient dans la pouponnière, une longue salle avec beaucoup de fenêtres, à présent toutes grandes ouvertes. Quelques-uns des bébés dormaient, d'autres pleuraient d'une petite voix aigrelette. Les infirmières allaient et venaient. Les fenêtres donnaient sur des pelouses carrées bien entretenues, et bordées d'arbres, séparées par des allées de gravier pourvues de bancs peints en vert. Une grande infirmière blonde reconnut Gurdweil, le conduisit au numéro 26 et prit l'enfant dans son berceau pour le tendre à son père en disant : « Il est gentil, il ne pleure pas ! » Elle lui recommanda, comme elle le faisait tous les jours, de « ne pas l'embrasser et de ne pas lui toucher la bouche ». Elle resta auprès de Gurdweil, surveillant du coin de l'œil sa manière de tenir l'enfant langé de blanc et de lui sourire, au comble d'une félicité sans bornes. Il remarqua

avec plaisir que le petit visage, presque sans traits à la naissance, prenait forme de jour en jour.

« Eh bien, mon gaillard ! dit Gurdweil. Nous avons déjà un nez, un menton et aussi une bouche souriante, tout comme un grand. Comme Goethe, par exemple, ou Kant. Et c'est le principal, n'est-ce pas ? Et, bientôt, nous marcherons. Comme tout le monde. Jusque-là, je te porterai partout où tu voudras, tu peux compter sur moi. »

Soudain conscient de la présence de l'infirmière, il se sentit un peu idiot et lui sourit :

« Alors, ainsi, c'est un bon petit gars qui ne pleure pas. Je suis ravi de l'apprendre ! »

À ce moment, le bébé fit la moue et se mit à geindre.

Alors qu'il le berçait, Gurdweil fut saisi par l'étrange désir de le lancer au plafond pour le rattraper ensuite comme une balle, mais il se retint. Il fit claquer sa langue pour l'amuser, mais l'enfant continua à hurler. L'infirmière prit le bébé et le remit au lit.

« Assez ! Il ne faut pas le fatiguer ! »

Il était maintenant temps de partir. Avant de s'en aller, Gurdweil se pencha sur le berceau et dit comme s'il parlait à un adulte :

« Vraiment, mon ami, tu te rends ridicule ! Ce n'est pas une façon de se comporter ! Mais, si tu y tiens, vas-y ! Quelques larmes ne te feront pas de mal ! Papa va aller t'acheter une superbe voiture, attends un peu ! Un vrai carrosse pour Sa Majesté ! »

Le bébé cessa de pleurer comme si cette promesse le consolait.

« Voilà qui est mieux ! » dit Gurdweil en partant à reculons et en secouant la main pour lui dire au revoir. Il retraversa le long corridor et alla rendre visite à sa femme. Assise sur son lit, Thea parlait avec sa voisine de chambre. Gurdweil jeta un coup d'œil sur la feuille de température accrochée au pied du lit, qui lui parut satisfaisante. Thea interrompit sa conversation :

« Et comment vas-tu, mon lapin ? As-tu vu le petit ?

– Oui. Il a pleuré un peu et puis il s’est arrêté. »

Gurdweil prit une chaise et commença à jouer avec sa canne.

« J’ai décidé d’aller chez papa en sortant d’ici, dit Thea. Je serai mieux là-bas les premiers temps. Ma mère m’aidera un peu jusqu’à ce que je reprenne des forces. J’ai encore trois semaines de congé. J’y resterai une ou deux semaines, selon ce que jugerai nécessaire. Papa doit arriver d’un moment à l’autre et je lui parlerai. Je ne comprends pas qu’il ne soit pas là. Tu peux apporter le landau et le reste là-bas, je te dirai ce qu’il me faut. »

Gurdweil ne souffla mot. Il savait que, pour plusieurs raisons, c’était la meilleure solution, mais elle ne lui plaisait guère. Il ne pouvait compter sur Thea pour prendre au sérieux ses responsabilités. Il craignait pour l’enfant, dès lors que celui-ci ne serait plus sous sa protection. Mais, puisqu’il n’avait pas le choix, il décida de s’arranger pour passer le plus de temps possible chez les parents de Thea.

Son beau-père ne vint pas ce jour-là. C’est Freddi qui arriva à sa place. Il s’assit au bord du lit, étira ses longues jambes jusqu’au lit voisin. De toute sa visite, il ne prononça guère plus d’une ou deux phrases. Il demanda seulement des nouvelles de sa sœur et de l’enfant. Après quoi, il resta là avec le sourire réjoui de quelqu’un qui détient un amusant secret. Assis en face de Gurdweil, il cherchait, de ses petits yeux inexpressifs, à capter son attention, comme pour lui rappeler quelque chose. Ces regards répétés déplurent foncièrement à Gurdweil. Il se souvint alors de l’histoire du chat racontée par Freddi quelques mois auparavant, il pensa brusquement à son fils, à Martin, qui partagerait le même toit que Freddi. Il frémit d’horreur. Mais il écarta immédiatement ses craintes qu’il jugea sans raison ni substance. Et, autant pour paraître franc et sans peur que pour apaiser ses frayeurs absurdes, il cria presque à Thea, de manière que son frère entende aussi :

« Ton père viendra probablement demain. Et quand tu lui auras parlé, j'apporterai le landau et tout ce dont tu as besoin. Tu as raison. Ce sera mieux pour toi de rester chez tes parents une semaine. Mieux pour toi et pour l'enfant ! »

Tout en parlant, il observait Freddi du coin de l'œil pour guetter sa réaction. Mais celui-ci continua à sourire, comme s'il n'avait rien entendu, puis, après quelques minutes, se réveilla.

« Comment ? Le nouveau-né va venir habiter à la maison ? On va bien s'amuser... ! »

Gurdweil se retourna vers lui.

« Que veux-tu dire, s'amuser ? dit-il d'un ton belliqueux.

– Ce que je viens de dire – s'amuser. Il n'y a rien qu'un bébé aime comme hurler à pleins poumons, comme si on l'assassinait ! Ha ha ! »

Gurdweil eut une envie folle de frapper son beau-frère au visage pour en effacer le sourire insolent. Chacune de ses paroles lui paraissait cacher une signification malveillante derrière une apparente innocence. Mal à l'aise, Gurdweil se leva. Il voulait fuir cet homme, mais, au lieu de prendre congé, il reprit sa place. « De toute façon, pensa-t-il, il me faut rester sur mes gardes. »

« Et que fais-tu de tes journées, Freddi ? » demanda-t-il avec une indifférence affectée, en le regardant droit dans les yeux.

– Rien. On transpire tant par cette chaleur ! Que faire quand on n'a pas de travail, et pas un sou en poche ? On va se baigner. »

Gurdweil baissa les yeux et aperçut les chaussures de son beau-frère, dont l'épaisse couche de poussière indiquait une longue marche à pied. Curieusement, la vue de ces chaussures poussiéreuses lui rendit son calme. Ce n'est qu'alors qu'il prit conscience des forts effluves d'iode et de phénol, une odeur commune à tous les hôpitaux, celles de leur âme, semblait-il, une odeur qui le troublait toujours beaucoup. Il jeta un coup d'œil sur la longue salle et vit, entre les barres des lits métalliques, qu'une

partie des visiteurs se préparait à partir. Sa montre indiquait 4 heures moins cinq. Il se leva. Il voulait passer voir encore une seconde fois son fils avant de s'en aller. Thea était toujours assise sur le rebord du lit, les pieds chaussés des pantoufles grises de l'hôpital. Gurdweil lui suggéra de se recoucher afin de ne pas trop se fatiguer, mais elle ne lui prêta aucune attention. Il l'embrassa et partit. Freddi lui emboîta le pas. Dans le corridor, Gurdweil fit mine de lui dire au revoir.

« Non, je t'accompagne. Je veux le voir aussi. »

Faute de pouvoir l'en empêcher, Gurdweil ne resta près du berceau qu'un bref instant. Freddi pencha son long corps maigre sur le bébé endormi, avec toujours aux lèvres ce même sourire mystérieux.

Il donnait l'impression, pensa Gurdweil, d'un oiseau de proie penché sur sa victime.

« Bon ! Partons ! » dit-il.

Dans la cour, Freddi demanda :

« Es-tu libre maintenant ? Nous pourrions passer une ou deux heures ensemble.

– Il faut que j'aille à Mariahilfer Strasse. Puis j'ai un certain nombre de courses à faire.

– Bien ! Je viens avec toi. J'ai du temps à revendre. As-tu de l'argent sur toi ?

– Non. Seulement mon billet de tram. »

Gurdweil regretta fort de ne pas pouvoir se débarrasser de Freddi en lui prêtant quelques shillings. En l'occurrence, Freddi, ayant de quoi payer son tram, était prêt à l'accompagner n'importe où. Gurdweil décida de marcher en plein soleil dans l'espoir que la chaleur torride découragerait son beau-frère, mais en vain. Avec ses longues jambes, Freddi suivait allègrement Gurdweil, qui n'avait guère plus que la moitié de sa taille, sans dire un mot. Gurdweil commença à transpirer et à s'éponger le front avec son mouchoir. Il se résigna à son sort et passa à l'ombre avec son beau-frère jusqu'à ce

qu'ils arrivent à l'arrêt du tramway. Les vendeurs de journaux criaient « *Der Tag ! Die Zeit ! Der Abend...* » Leur voix enrouée portait sur les nerfs et ajoutait encore aux tortures de la chaleur. Quelle vile manière de gagner sa vie, pensa vaguement Gurdweil en montant dans le tramway. Freddi ne prononça pas un mot de tout le trajet. Il attendit Gurdweil à l'extérieur du magasin de meubles. Les négociations durèrent une vingtaine de minutes, prolongées intentionnellement par Gurdweil. Il voulait pour son fils un beau landau – le plus beau. Il en choisit finalement un sans s'apercevoir que c'était exactement le même que celui du Dr Oswald. Excepté qu'il n'était pas noir, mais bleu marine. Il essaya de le soulever et décida qu'il était léger comme une plume, pas comme l'autre qui pesait un camion. Il accepta de payer le supplément de dix schillings et d'apporter l'autre landau et l'argent le lendemain à 5 heures et demie. Il leur dirait alors où livrer son acquisition (directement chez ses beaux-parents afin de s'éviter d'inutiles complications). L'affaire étant conclue à l'entière satisfaction des deux parties, Gurdweil quitta le magasin d'excellente humeur. Tous les doutes au sujet de sa paternité semblaient s'être évanouis soudain comme si elle était désormais sûre et attestée par d'irrévocables preuves... À présent tout était à lui : l'enfant, le landau, Thea, aucune incertitude ! Il rayonnait de bonheur. Il avait complètement oublié son beau-frère. Mais Freddi attendait toujours. Adossé à un réverbère, de l'autre côté de la rue, il surveillait la porte tel un détective. Néanmoins, sa présence n'ennuyait plus Gurdweil. Au contraire, il était content dans un sens qu'il fût là, comme un témoin... Il alla vers lui.

Freddi feignit de se plaindre :

« Tu en as mis du temps ! Mais pas d'importance. Je n'ai rien d'autre à faire. »

Gurdweil devait maintenant se rendre chez le Dr Astel pour emprunter de l'argent. Et, comme il n'espérait pas le trouver à la maison avant 6 heures, il n'avait aucune raison de se presser, et c'est lentement qu'ils

remontèrent vers le Ring. Après quelques pas en silence, Freddi demanda à brûle-pourpoint :

« En fait pourquoi voulais-tu un enfant ? »

Gurdweil s'arrêta et le regarda, interloqué, comme s'il était devenu fou. Freddi s'expliqua :

« Je veux dire, comment peut-on éprouver de l'amour pour un petit être insignifiant ? Ce n'est ni de la chair ni de l'esprit, rien du tout !... Une affaire pour femmes idiotes. Et quand on pense que des gens dévouent leur vie à ça, et avant même que ça vienne au monde... Incompréhensible !

– Je crois que tu n'as pas toute ta raison. Les choses les plus naturelles et les plus élémentaires t'échappent. »

Freddi prit deux cigarettes dans la poche supérieure de son veston, une pour lui et une pour Gurdweil, les alluma et poursuivit tout en marchant :

« Ça n'a rien à voir avec la nature ! Pour les hommes, du moins, ça n'a rien de naturel !... Ce que je veux dire c'est que pour les femmes, je peux comprendre. C'est leur vocation ! Mais les hommes ! D'où leur vient cet amour ? Je ne suis pas du tout sûr qu'il ne s'agisse pas d'une pure et simple affectation. Que peut-on ressentir pour une chose de rien du tout ? Quant à moi, je ne peux pas dire que j'aime beaucoup ces créatures.

– Ne t'en fais pas, tu changeras. Quand tu seras plus vieux.

– Je ne crois pas ! répondit Freddi calmement, avec son singulier sourire. Entre nous, je ne pense pas me marier. Pour quoi faire ? J'ai assez de femmes autour de moi sans avoir besoin de me marier. En tout cas, elles me lassent au bout d'une demi-heure. Allons boire une bière. J'ai encore quelques groschen... Après, elles m'ennuient à mourir. Et, si tu me parles d'amour, je te répondrai : sornettes ! Ça n'existe pas ! Pourquoi tomber plus amoureux de l'une que de l'autre ? Non, merci, pas pour moi ! Elles se valent toutes ! »

Ils passèrent devant une petite brasserie où Freddi l'engagea à entrer. Ils s'assirent à une table de bois et un garçon leur apporta deux chopes de bière

bien fraîche débordant d'une mousse neigeuse.

« Dieu soit loué pour la bière ! dit Freddi, après avoir étanché sa soif. Elle aide l'humanité à vivre. »

Un moment après, il retourna à son sujet favori : « Toi, par exemple : qu'est-ce qui t'a pris d'épouser Thea ? Quel besoin avais-tu d'elle ? Elle aurait couché avec toi de toute manière. J'en suis convaincu ! Elle a beau être ma sœur, je m'en fous ! Tu m'étonnes vraiment, tu n'es pas un imbécile, alors pourquoi avais-tu besoin de te marier ? Il aurait suffi que tu couches avec elle une ou deux fois et puis suffit ! Est-ce qu'il manque des femmes dans le monde ?! Il y en a à revendre. À ta place, je ne resterais pas avec elle un seul jour !

– Voyons, voyons, tu es un vrai misogyne ! dit Gurdweil en riant. Je l'ignorais !

– Misogyne ! Je ne suis pas misogyne ! Je ne hais pas les femmes et je ne les aime pas. Tout ce que je veux, c'est la paix. Renoncer à ma tranquillité pour un jupon, non ! Surtout qu'on peut avoir ça à bon marché, sans obligations. Et l'ennui ? Comment peux-tu supporter l'ennui ? Que faire d'elles après ? » Il avala une gorgée de bière et conclut fermement :

« Non, moi, on ne m'attrapera pas à ce jeu-là !

– Mais tout le monde n'est pas comme toi. Il y a des gens qui pensent autrement.

– Tant pis pour eux ! Ils n'ont pas la tête sur les épaules et méritent leur sort, voilà tout ! »

Suivit un bref silence.

« Écoute, Rudolf, pourquoi ne pas laisser tomber ces âneries et partir ensemble à l'étranger ? En France, en Amérique, au Brésil, n'importe où ! J'ai soupé de tout ! La ville, les gens, la famille, tout ! Nous trouverons bien l'argent du voyage. Qu'as-tu à faire de Thea et de son vermisseau ? Laisse-les tomber, pour l'amour du ciel ! Tu trouveras mieux, crois-moi ! Au moins, nous verrons le monde, puisque nous devons y vivre, que nous

l'aimions ou pas ! D'autres peuples, d'autres modes de vie, un peu de mouvement, l'aventure ! Ici, on risque de crever d'ennui ! Je trouverai l'argent ! Pour moi certainement, peut-être même pour toi aussi. On n'a pas besoin de beaucoup. Nous irons d'abord en France, à Paris, et puis on verra.

– Non, dit Gurdweil. Je ne pars nulle part ! Je ne m'ennuie pas. Je me trouve bien ici. »

Il savait bien en son for intérieur qu'il ne disait pas toute la vérité, qu'il n'était pas toujours aussi content. Mais la proposition de Freddi, même sincère, paraissait bien puérile et aussi bizarre que s'il avait proposé de s'envoler immédiatement vers la lune ou de mettre fin à ses jours.

« Non, ajouta-t-il, si tu veux vraiment partir, tu devras le faire seul. Le temps des aventures est passé pour moi. Un jour, si j'ai de l'argent, je partirai en voyage, mais dans d'autres conditions.

– C'est parce que tu es pendu aux jupes de Thea, je le sais bien. Depuis quand es-tu devenu un citoyen embourgeoisé, qui ne voyage qu'en wagon-lit ? Bon, laissons tomber ! »

Furieux, il vida son verre : pour lui, Gurdweil était un cas désespéré.

« Je partirai seul ! Je trouverai les moyens ! »

Gurdweil éprouva soudain de la peine pour ce jeune homme dont le sourire cynique avait disparu pour faire place à une expression sinistre et douloureuse qui le vieillissait. Il n'est pas très satisfait de sa vie, pensa-t-il. En comparaison, Gurdweil était un homme tout à fait heureux, qui trouvait un sens à la vie... Son bonheur le gênait un peu devant Freddi. L'hostilité qu'il avait ressentie envers lui à l'hôpital s'était évanouie. « Il finira mal » – la pensée le traversa, telle une révélation et, comme pour le consoler, il demanda :

« Tu m'accompagnes un peu ? Il faut que j'aille chez le Dr Astel à Karlsgasse. Il rentre du bureau après 6 heures. »

Freddi se leva sans mot dire et le suivit jusqu'au coin de la rue. Puis, changeant subitement d'idée, il s'arrêta :

« Non, je ne t'accompagne pas ! C'est assommant ! »

Le sourire cynique réapparut sur son visage. « Au fait, notre chat a disparu, il y a trois jours, hi hi... » Il regarda Gurdweil droit dans les yeux. « Papa est au désespoir, le vieux crétin ! Il doit être en train de devenir gâteux pour faire un tel foin à propos d'un vieux chat dégoûtant. »

Gurdweil pâlit.

« Tu l'as tué, espèce de monstre, et tu n'as même pas honte ! »

Freddi sourit et ne répondit pas. Puis il tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées, sa haute silhouette légèrement voûtée.

Le Dr Astel n'était pas chez lui, et Gurdweil redescendit l'escalier pour se poster à l'entrée. Il ne cessait de repenser au chat que Freddi avait tué. Il s'imaginait avec une grande clarté de détails l'horrible scène. Il voyait Freddi tordre le cou du chat tigré, tandis que celui-ci se raidissait et se débattait follement. Puis les mouvements convulsifs faiblissaient progressivement avant de cesser pour de bon. Le chat était mort. Cette scène le remplissait d'une immense horreur. Impossible de la chasser de son esprit. Le crime avait eu lieu au crépuscule, Gurdweil en était certain, lorsqu'il n'y avait personne à la maison. Un crime parfait. Son forfait perpétré, le meurtrier avait pris une valise vide, la petite valise marron en cuir de veau lissé, dont les étiquettes jaunies collées sur les parois portaient les noms de Budapest, Bruck, Graz, etc., et que Gurdweil avait souvent vue dans la maison de ses beaux-parents. Il y avait enfermé le cadavre pour l'emmener au Danube. C'est dans le Danube probablement que Gurdweil l'aurait lui-même jeté s'il avait été à sa place, et la pensée le fit frémir. Agité, il se mit à arpenter la rue déserte... Naturellement, il aurait pu aussi le jeter derrière une clôture voisine. Un, parce qu'il n'aurait pas voulu le transporter aussi loin, deux, par faute de temps. Quelqu'un aurait pu revenir à la maison, le surprendre avec la valise, et tout aurait été découvert. Non, impossible de le porter jusqu'au fleuve, c'était trop risqué... Il s'interrompit brusquement : qu'avait-il donc à se préoccuper de cette ignoble histoire ?

Il regarda sa montre : 6 heures et demie. Astel était en retard aujourd'hui. Peut-être ne reviendrait-il pas ? Il attendrait jusqu'à 7 heures et demie au plus tard. Astel s'arrêtait parfois avant de rentrer chez lui. S'il ne se montrait pas, il lui faudrait le chercher ce soir au café ou demain matin au bureau ou alors dénicher une autre source d'emprunt. Il passa mentalement en revue toutes ses relations et se décida pour Vrubiczek le cordonnier. Oui, celui-là, il était certain de le trouver chez lui. Quant aux autres, rien n'était moins sûr.

La rue avait maintenant basculé dans l'ombre, mais la chaleur n'avait pas diminué pour autant. Dans le voisinage, quelqu'un faisait des gammes au piano : de bas en haut, de haut en bas avec une constance et une monotonie à rendre fou. Sur le trottoir d'en face, passa une nounou qui donnait la main à un garçonnet tirant par une ficelle un éléphant gris en peluche ; l'enfant se retournait régulièrement pour s'assurer que tout allait bien pour son jouet. Une jeune fille montra sa tête rousse à l'une des fenêtres du dernier étage en face de la place à l'angle de la rue, jeta un regard rapide et disparut. Un télégraphiste arriva sur une bicyclette qu'il posa contre le mur d'en face et rentra dans l'immeuble, le bas de ses pantalons serré par une pince. Il revint une minute après, sauta sur son vélo et s'éloigna rapidement. Une brise imperceptible apporta le fumet d'un rôti aux narines de Gurdweil. L'odeur alléchante lui causa un petit picotement au palais et il ravala sa salive.

« Non ! » Il se surprit de nouveau à ruminer sur le même sujet... Dans le Danube, c'est impossible... Il a dû le déposer pas loin, peut-être dans un jardin quelconque. Si l'on cherchait bien, on trouverait certainement... Mais pourquoi chercherait-on ? Un chat mort, pffft ! Et après ? Après, il est revenu tout simplement chez lui avec la valise vide, ornée de ses étiquettes. Les parents étaient absents et personne ne l'a vu rentrer. Il a remis la valise en place et il s'est tranquillement allumé une cigarette. Et, au retour de ses parents, il a fait l'innocent. Pour plus de sûreté, il a certainement ouvert la

fenêtre de la cuisine qui donne sur le corridor. « Le chat a dû s'échapper par la fenêtre... » Ah ! Si le vieux savait que c'est Freddi qui l'a tué ! Il le chasserait. Et dire que Martin allait habiter cette maison ! À cette idée un frisson lui parcourut l'échine, une crampe lui tordit brusquement l'estomac. Quoi ? Il se ressaisit immédiatement. As-tu perdu la raison ? Il ne fera jamais rien à l'enfant ! Absurde ! Je le tuerai s'il ose le toucher. Que diable m'arrive-t-il aujourd'hui ? C'est de la folie pure ! Il prit sa pipe, histoire de se rassurer, et chercha fébrilement dans ses poches sa blague à tabac, sans la trouver. Il l'avait sans doute oubliée chez lui. À ce moment, le Dr Astel lui donna une tape à l'épaule. « Tu m'attends depuis longtemps ? Je suis passé par hasard. Je repars tout de suite. Mais monte un instant. »

Dès son entrée dans l'appartement, Astel releva les persiennes du salon, qui restaient baissées toute la journée pour protéger les meubles du soleil, puis alla se changer. Gurdweil s'étendit sur le canapé moelleux, tendu de velours vert, dont le toucher le faisait penser à une chevelure rase. Tout à coup, il se sentit libéré de son obsession, comme de la peau d'une mue. Ses peurs lui semblaient à présent étranges, le produit d'une imagination morbide et hyperactive. La fraîcheur agréable de la pièce l'avait requinqué ; il fumait la cigarette offerte par le Dr Astel en prêtant l'oreille au clapotis du robinet de la cuisine, où son ami se lavait. Il l'écoutait avec le plaisir et la satisfaction d'un aveugle auquel une opération aurait redonné la vue. Comment une telle idée avait-elle pu lui venir en tête ? Un enfant n'est pas un chat, après tout ! Et qui disait que Freddi avait vraiment tué le chat ? Peut-être se vantait-il, voilà tout... Il se pouvait fort bien que le chat se fût enfui par la fenêtre de la cuisine qu'on avait oublié de refermer... Et peut-être reviendrait-il, peut-être était-il déjà revenu ? Et, à supposer qu'il ne revînt pas, il y avait d'autres possibilités : il avait pu se faire écraser par une auto, ou un camion ou un tram... N'avait-il pas vu lui-même de ses yeux un petit chien réduit instantanément en charpie par un tramway. Ou alors on l'avait volé... Il y a bien des gens qui volent les chats... C'était un beau

chat, il faut l'admettre, pourquoi quelqu'un n'aurait-il pas sauté sur l'occasion ? Et puis, enfin, quel rapport entre le chat de son beau-père et son fils à lui, Gurdweil ? Au diable, le chat ! Il fulmina soudain de colère contre ce chat qui ne cessait de l'obséder au point de finir par lui donner l'envie de l'étrangler de ses propres mains ! Quant à Freddi, il ne voulait plus en entendre parler. Ses sornettes n'avaient aucun intérêt. Il jeta rageusement son mégot par terre, mais le ramassa aussitôt pour le déposer dans le cendrier posé sur un guéridon. Puis il se rallongea sur le canapé. C'est alors qu'il se souvint, par une mystérieuse association d'idées, de Franz Mitteldorfer qu'il était allé voir, plus de six mois auparavant, au Steinhof, et dont la mère, rencontrée par hasard dans la rue au printemps, lui avait dit qu'elle allait mieux et reviendrait bientôt à la maison. Elle devait être guérie et chez elle à présent. Gurdweil décida d'aller lui rendre visite le soir même, puisque le Dr Astel était pris. Dans quelques jours, lorsque Thea quitterait l'hôpital, il n'aurait plus le temps.

Astel revint dans la pièce, vêtu d'un nouveau costume gris et prêt à sortir. Nonchalamment, il tendit à Gurdweil les quinze schillings qu'il lui avait demandés.

« Voilà. Malheureusement, je ne peux pas passer la soirée avec toi. En fait, je suis, même déjà en retard. Es-tu libre après-demain, samedi soir ? Bon. Alors à 7 heures au Herrenhof ! Très bien !

Ils sortirent dans Karlsplatz où Astel héla un taxi en maraude et fila.

Gurdweil avait faim et il se rendit dans un petit restaurant bourgeois à l'entrée de Wiedner. Une demi-heure après, il était assis dans un tram à moitié vide dont les vitres flamboyèrent littéralement quand il vira soudain sur la gauche, sous les reflets du soleil en train de se coucher loin à l'horizon, au-delà de la ville et de toute habitation. Un sentiment de bonheur, peut-être pas étranger au délicieux repas qu'il venait de faire, s'empara de Gurdweil. La chaleur de la journée s'était estompée, et on respirait mieux. Un courant d'air frais traversa le wagon, frôlant son visage,

ébouriffant ses cheveux. Gurdweil pensa tout à coup à Lotte et il eut follement envie de la revoir avant son départ. Quel dommage de ne pas avoir demandé à Astel quand elle partait ! Il devait savoir. À son retour, Martin serait un gros bébé. Il l'inviterait chez lui, pour le voir. Elle l'aimerait certainement beaucoup... Quelle étrange fille ! Pourquoi n'épousait-elle pas Astel ?... La maternité lui irait bien... Thea n'était pas faite pour être mère, même si elle semblait aimer Martin, on s'en rendait compte au premier coup d'œil...

Perdu dans ce genre d'agréables réflexions, à la tombée d'une nuit calme, il arriva à sa destination. C'est Franzl en personne qui lui ouvrit la porte ; il ne la reconnut pas immédiatement, parce qu'il faisait sombre dans le couloir, mais aussi parce que son visage s'était arrondi et qu'elle avait changé depuis leur dernière rencontre au Steinhof. Il recula d'un pas, croyant un instant s'être trompé de porte. Mais la jeune femme le reconnut aussitôt et s'écria joyeusement :

« Oh ! Herr Gurdweil, quelle bonne surprise ! Maman, viens voir qui est là ! »

Elle le fit entrer dans la pièce qu'il connaissait déjà. Rien n'avait changé, comme si les mois s'étaient écoulés loin à l'extérieur, tandis qu'ici le temps s'était figé. Soudain, Gurdweil eut aussi la certitude absolue que son moi profond était lui aussi demeuré intact et que ni le temps ni les circonstances externes de la vie ne pourraient le changer, ce qui provoqua en lui une brève perception de l'éternité de l'univers. Il dit : « Je suis heureux, profondément heureux, Frau Mitteldorfer, de vous voir en aussi bonne santé ! »

La mère entra à cet instant et faillit lui sauter au cou. Quelle joie d'accueillir un si cher invité ! Elle allait de ce pas lui préparer une tasse de café. Ça ne prendrait qu'une seconde. Herr Gurdweil arrivait juste à temps. Franzl s'apprêtait à aller au cinéma de Gumpendorfer Strasse. Un quart d'heure plus tard, il l'aurait manquée ! Mais, maintenant, pourquoi ne pas

l'accompagner ? La pauvre enfant, elle méritait un peu de distraction avec tout ce qu'elle avait subi, n'est-ce pas ? Ils pourraient partir après le café. Elle ne serait pas longue.

Et elle sortit en hâte.

« Maman ne ferait pas mieux si elle voulait vous chasser, dit Franzl en souriant. Mais, franchement, je peux me passer de cinéma aujourd'hui. Je suis si contente de vous voir.

– Non, pas question », dit Gurdweil. Elle ne devait pas changer ses projets pour lui. Il l'accompagnerait avec plaisir, si elle le souhaitait. Mais dans ce cas, peut-être devaient-ils se dépêcher s'ils ne voulaient pas rater le début du film.

« Le cinéma est à trois pas d'ici. La séance ne commence qu'après 9 heures. »

Gurdweil voulut éviter de mentionner sa maladie, pour ne pas l'embarrasser. Mais la jeune femme parla tout de suite de la visite qu'il lui avait rendue au Steinhof, avec une franchise qui le déconcerta.

« Vous devez m'excuser, dit-elle, si je ne me suis pas très bien conduite. J'étais dans tous mes états. Imaginez, un endroit pareil ! Si vous saviez comme on souffre là-bas ! Les infirmières se comportent en tyrans et se plaindre auprès des médecins ne sert à rien. On ne vous croit pas. Pour eux, un malade mental est un animal sauvage. Et on a peur de se plaindre. Les infirmières brutalisent les patients, les frappent à tout bout de champ et je crois même qu'elles y trouvent du plaisir. C'est le règne de l'injustice. C'est pire que l'Inquisition ! Et les malades elles-mêmes ! C'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Une expérience impossible à oublier pour le restant de sa vie ! Souvent je me réveille au milieu de la nuit, saisie d'horreur, et il me faut longtemps avant de me rendre compte que je ne suis plus là-bas et de me calmer. Les vrais fous ne s'aperçoivent de rien, mais ce n'est pas le cas de ceux qui ont des périodes de lucidité et peuvent perdre complètement la raison. Un jour je vous raconterai tout en détail. Après

tout, vous êtes écrivain, Herr Gurdweil, et quelqu'un devrait dire au monde la vérité à propos de ce qui se passe là-bas. »

Elle se tut.

Face à Franzl, la tête baissée, le dos appuyé à la fenêtre, Gurdweil revoyait chaque détail de sa visite au Steinhof, ses craintes et ses tourments. Il jeta sans le vouloir un coup d'œil sur les jambes de la jeune femme et s'aperçut qu'elle avait cette fois les bas bien tirés et qu'elle portait des chaussures marron neuves. « Elle a réappris à mettre convenablement ses bas... » La pensée lui traversa l'esprit, le rendant furieux par son absurdité.

« Vous savez, continua-t-elle, même maintenant que je suis rentrée depuis deux mois, dès que j'en parle, j'ai secrètement peur que les infirmières le sachent et se vengent de moi... J'ai beau me dire que c'est ridicule, qu'elles n'ont plus de pouvoir sur moi et qu'elles ne peuvent plus me faire du mal, au fond j'ai encore peur. Je ne peux pas me débarrasser de la terreur qu'elles ont instillée en moi.

– Cette frayeur est tout à fait compréhensible, murmura Gurdweil, comme s'il parlait tout seul. Elle diminuera avec le temps, pour finir par disparaître. Essayez de n'y point trop penser, de vous distraire l'esprit avec d'autres choses, et vous oublierez petit à petit. »

La mère de Franzl revint avec le café.

« Si vous voulez y aller, c'est l'heure ! »

Elle grimpa sur une chaise et alluma la lampe à pétrole. Ils burent presque en silence. La flamme émettait un grésillement sourd et monotone, accompagné du bourdonnement somnolent d'une mouche. D'en bas, on entendit quelqu'un siffler un air bien connu :

*Wo hast du nur die schönen,
blauen Augen her ?
So treu...*

Franzi sortit un instant et revint, coiffée d'un chapeau de paille.

Dehors une brise légère poussait quelques petits nuages grisâtres. L'air sentait l'averse prochaine.

« Vous savez, dit Gurdweil, il y a dix jours j'ai eu un fils.

– Vraiment ? J'ignorais même que vous étiez marié. »

Elle se tourna vers lui et ajouta :

« Vous n'avez pas l'air d'un homme marié.

– Pourtant, voici déjà un an que je le suis. J'ai une femme, un fils, un beau-père, une belle-mère... et aussi un beau-frère... et même deux beaux-frères. Tout est en ordre.

– Vous devez être très heureux d'avoir un fils, je suis sûre. Et sa maman encore plus ! Elle doit déborder de bonheur ! Pour une femme il n'y a rien de plus beau au monde. Quel bonheur pour moi quand mon Fritzerl est né ! Même maintenant, sans lui je ne sais pas comment j'aurais eu la force de supporter toutes ces souffrances.

– Oui, acquiesça Gurdweil. Vous avez raison ! »

Demain, il changerait le landau et alors tout serait bien à lui : sa femme, le bébé, la voiture, tout... Si seulement elle n'avait pas décidé d'aller chez son père... mais le temps passerait vite... Il eut envie d'en parler avec Franzl et il dit :

« Ils sont encore à l'hôpital, ma femme et le bébé. Mais ensuite ils iront chez mes beaux-parents. Une ou deux semaines. J'ai pensé que ce serait mieux ainsi... Elle pourra se faire aider par sa mère. C'est très important, surtout au début, n'est-ce pas ?

– Naturellement », dit Franzl, et Gurdweil sentit son inquiétude s'apaiser. Il faillit ajouter : « L'un de mes beaux-frères aime étrangler les chats... », mais se retint à temps. « Je vais de mal en pis, pensa-t-il furieux contre lui-même. Je devrais mieux me maîtriser ! »

Ils arrivèrent enfin devant le cinéma et il prit place dans la file d'attente pour les billets.

L'automne s'annonçait avec des vents orageux, des nuits plus fraîches, et de larges feuilles dorées pareilles à des feuilles de tabac éparpillées au pied des arbres voletaient hardiment sur les trottoirs et craquaient sous les pieds comme du sucre.

On était à la fin de septembre. Thea allait tous les jours au bureau du Dr Ostwald, tandis que Gurdweil s'occupait de Martin qui avait déjà trois mois et pesait onze livres. Le bébé, bien développé pour son âge, avait le teint légèrement mat et les cheveux couleur de lin de sa mère. Gurdweil lui faisait sa toilette, changeait ses langes, lui donnait le biberon, le calmait quand il pleurait, le couchait, le promenait, tout cela avec amour et dévouement. Il lavait aussi les langes et accomplissait toutes les corvées nécessaires. Thea ne faisait rien sauf allaiter l'enfant, ce qui l'obligeait à revenir à la maison, contre son gré, à l'heure du déjeuner. Le soir, après avoir nourri le bébé et mangé un morceau, elle sortait, sans dire à Gurdweil où elle allait, ne revenant jamais avant minuit.

Surchargé de travail, Gurdweil avait fort mauvaise mine, mais s'en moquait. Il aurait donné sa vie pour Martin. De temps en temps, lorsque sa femme l'ordonnait, il emmenait le bébé chez ses beaux-parents et poussait le landau jusqu'à Schulgasse, en traversant une bonne partie de la ville. Martin demeurait là-bas quelques jours avec Thea. (Le vieux baron adorait son petit-fils, mais ne se consolait pas de la mystérieuse disparition de son chat. Et Freddi, qui préparait son voyage à l'étranger, retournait le couteau

dans la plaie en disant avec son sourire cynique : « Pourquoi se tracasser ? Il reviendra... Il est allé faire un tour à la campagne ! ») Les jours où l'enfant séjournait chez le baron, Gurdweil était un peu plus libre, mais l'inquiétude le dévorait ; la peur qu'un malheur n'arrivât là-bas, en son absence, lui rongea le cœur. Parfois, alors qu'il était avec des amis, il se levait d'un bond et courait prendre le premier tram pour Schulgasse, uniquement pour aller voir son fils et le trouver paisiblement endormi dans sa poussette. Il ne respirait bien que lorsqu'il était à ses côtés. Durant cette période, il n'écrivit pratiquement rien, sinon le soir lorsque Martin dormait et que Thea était absente.

Ses moments les plus agréables, il les passait l'après-midi, sur un banc de la grande avenue du Prater, le landau devant lui, assis entre mamans et nounous. Toutes ces dames le connaissaient et lui donnaient souvent un coup de main. Entre elles, elles l'appelaient moqueusement « la jeune mère », mais elles l'avaient aussi pris en pitié et se faisaient un plaisir de l'aider.

« Le malheureux ! Comment un homme peut-il s'occuper d'un si petit bébé ? Pour un enfant, il faut une femme ! C'est la loi de la nature !

– Mais où est la mère ?

– Certainement morte en couches.

– Le pauvre petit poussin !

– Peut-être n'est-elle pas morte, mais seulement malade.

– Oui, c'est bien possible.

– Mais n'a-t-il pas de grand-mère, ou d'autre parente ?

– Apparemment non.

– Alors pourquoi ne le mettent-ils pas à la crèche municipale ? Là il aurait au moins des nourrices qualifiées !

– Oui, il serait mieux là-bas.

– Qui sait ? Moi, personnellement, je ne laisserais pas mon enfant dans une crèche !

– Mais le bébé a bonne mine. Il paraît en excellente santé.
– Oui, il a l’air de bien pousser.
– Il est magnifique. Il fait plaisir à voir.
– Oui, mais le pauvre petit bout... Il est né sous une mauvaise étoile. Je sais ce que je dis.

– Ce sera un miracle s’il vit plus d’un an. Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, ils meurent après quelques mois. Que voulez-vous, quand il n’y a pas de mère pour s’en occuper !

– Mais il a l’air si gentil !

– Qui ?

– Le père !

– Oui, très gentil.

– C’est aussi un homme cultivé. Un professeur ou quelque chose du genre, je parie. On le voit à son visage.

– Mais pas très riche, à en juger aux apparences. Sinon, il aurait pris une nourrice. Depuis la guerre, la situation des professeurs n’est pas brillante. Ils crèvent de faim.

– Et les autres, ils ne crèvent pas de faim, peut-être ? Qui ne crève pas de faim aujourd’hui, à part les escrocs et les profiteurs de guerre ? »

Elles jacassaient ainsi dans ce bel après-midi de début d’automne, tandis qu’un doux soleil se répandait sur le gazon jauni et sur la cime des arbres dont les branches dénudées laissaient voir de larges portions de ciel, à l’heure où le tumulte de la ville créait une véritable muraille sonore à leur droite.

Un jour, une de ces femmes s’enhardit même à adresser la parole à Gurdweil :

« Un bébé a besoin d’une femme pour s’en occuper, ne pensez-vous pas ? »

Gurdweil ne répondit pas.

Mais la jeune femme n'abandonna pas pour autant. Elle reprit, en frappant, cette fois, droit au but :

« Je veux dire, ne soyez pas offensé, mais nous ne voyons jamais sa mère le promener, le pauvre petit bout ! Je ne veux pas, Dieu me garde, me mêler de vos affaires, mais on a le cœur déchiré de voir un enfant privé des soins de sa mère.

– Sa mère est empêchée, répliqua brièvement Gurdweil.

– Ah ! Elle est empêchée. Dans ce cas, c'est une autre affaire, bien sûr. Je suppose qu'elle est malade, la malheureuse. Quel malheur !

– Elle n'est pas malade, mais néanmoins elle ne peut pas.

– Vraiment ? Elle n'est même pas malade ! Je ne comprends pas. Une mère qui n'est pas malade et ne s'occupe pas de son enfant ! Il semble qu'il y a d'étranges mères dans ce monde ! »

Gurdweil garda le silence. Comment aurait-elle su que Thea travaillait toute la journée ? En outre, quelle importance cela avait-il, qui s'en occupait ? Le principal c'était que l'enfant fût en bonne santé et pousse bien. Il ne manquait de rien. Il en prenait soin mieux que n'importe quelle femme. L'aurait-elle voulu qu'il ne l'aurait pas confié à Thea !

« On ne peut pas dire qu'il ne pousse pas comme il faut, dit-il à sa voisine en montrant du doigt Martin endormi.

– Non, on ne peut pas dire ça. Mais ce n'est cependant pas une occupation d'homme, à mon avis.

– Mais je vous dis que sa mère ne peut pas s'en occuper ! » Maintenant sa voix trahissait de l'agacement. « Elle ne peut vraiment pas ! »

Il sortit sa montre. Il fallait rentrer à la maison : il était déjà 5 heures et demie. Il prit congé de sa voisine et commença à pousser doucement la voiture devant lui. « Les femmes sont vraiment stupides ! pensa-t-il. On a beau leur répéter mille fois la même chose, elles refusent de le croire. »

Il traversa le rond-point bruyant et populeux du Praterstern, au centre duquel se dressait l'imposant monument de l'amiral Tegetthoff noirci par le

temps, et atteignit aussitôt sa rue déjà plongée dans l'ombre et dont le silence lui sauta littéralement au visage. Il laissa la voiture dans le vestibule et prit l'enfant pour le monter jusqu'à la chambre, où il le mit au lit, avant de redescendre chercher le landau. Entre-temps, l'enfant, réveillé, poussait les hurlements de quelqu'un qu'on assassine. Gurdweil le berça en essayant de le raisonner.

« Allons ! tu n'as pas honte ! Un grand garçon comme toi, pleurer comme une femme ! Maman va bientôt venir te donner à dîner, tu vas voir ! »

Le bébé se tut un moment puis recommença de plus belle. Gurdweil le prit dans ses bras pour danser autour de la chambre, comme Thea le faisait lorsqu'elle se sentait d'humeur folâtre. Martin refusa de se taire. « Je ne savais pas, dit Gurdweil, que tu étais un petit imbécile ! Tu ne me l'avais jamais dit. Tu sais bien que papa est occupé maintenant. Il n'a pas une seconde de libre ! Par exemple, il me faut laver le costume de Monsieur pour la soirée de demain. Un jeune homme moderne comme toi ne peut pas aller à un cocktail avec un smoking sale ! Ce n'est pas convenable ! Que diraient les jolies filles ? Toutes tes conquêtes seraient réduites à zéro ! Un petit relâchement dans sa manière de s'habiller peut causer la perte d'un gentleman. Tu le sais bien ! Et papa a un tas d'autres choses à faire, et uniquement pour toi en plus ! Non ! Tu es trop têtu ! Un vilain défaut ! Je te croyais plus intelligent. Et si tu n'arrêtes pas de suite, nous nous séparons ! Tu retournes à ta voiture et je ne dis plus rien. Je ne peux pas tolérer l'entêtement ! »

Gurdweil n'entendit pas Thea ouvrir la porte et entrer.

« Pourquoi crie-t-il tellement ? Pourquoi ne le calmes-tu pas ?

– Il crie parce qu'il a faim. Prends-le et donne-lui à manger.

– Comment ? Simplement parce que tu ne sais pas t'en occuper ! Il attendra un peu, il ne mourra pas de faim. Fais-le taire ! Je ne veux pas supporter ses cris !

– Tu vois bien que c’est inutile. Donne-lui le sein et il se calmera. »

Thea fusilla son époux d’un regard noir et se mit à enlever, avec une lenteur délibérée, son manteau et son chapeau. Puis elle alluma une cigarette, s’assit sur le canapé, la cigarette à la bouche, et dénuda son sein.

« Donne-le-moi ! » ordonna-t-elle.

Le bébé se tut dès que ses lèvres touchèrent le mamelon.

« Tu vois, il avait faim, le pauvre petit ! » Et puis, un moment après : « Ne penses-tu pas que... tu devrais enlever ta cigarette de la bouche quand tu allaites ? La fumée lui pique les yeux.

– Quoi ? Qu’est-ce que ça peut bien te faire ?

– Tu pourras fumer autant que tu veux après, insista Gurdweil. Ça ne dure pas si longtemps, après tout ! » Il s’approcha de sa femme et dit d’une voix câline : « Donne-la-moi, chérie, retiens-toi quelques minutes, sois gentille. »

De sa main libre, Thea le repoussa rudement : « Mêlé-toi de tes oignons. Je fais ce que je veux !

– Mais tu nuis au bébé ! Pourquoi lui faire du mal pour rien ?

– Pourquoi t’intéresses-tu tellement à lui ? dit-elle méchamment. Ne t’ai-je pas répété mille fois qu’il était à moi et à moi seule, à moi... En tout cas, tu n’as rien à voir avec lui !

– Je m’en fiche ! trancha Gurdweil. Ça ne change rien ! Un enfant reste un enfant ! Même si c’était un total étranger, tu n’aurais pas le droit de lui abîmer les yeux avec ta fumée, c’est une cruauté gratuite.

– Ça suffit, je ne veux plus entendre un seul mot ! Descends acheter quelque chose pour le dîner. Je dois repartir très vite ! » Un instant il eut envie de lui arracher l’enfant des mains et de ne plus lui permettre de le toucher – advienne que pourra ! Il n’abandonnerait pas son enfant à ses caprices. Mais il se retint. Bien qu’à cette seconde précise, il détestât sa femme, il n’avait pas les moyens de lui tenir tête. Il se consola avec l’idée qu’il avait encore besoin d’elle mais, dès que l’enfant serait sevré, il le lui

prendrait. Rien ne l'arrêterait ! Il décocha à sa femme un regard hostile qu'elle ne vit pas et quitta la chambre.

À son retour, Martin était couché dans le landau.

« Il faut d'abord lui donner son bain. Nous dînerons après, quand il dormira.

– Non, mangeons d'abord ! Je t'ai dit que je devais sortir ! Donne-lui son bain toi-même, ou demande à la vieille de t'aider. »

Sitôt le repas fini, Thea partit, à la grande satisfaction de Gurdweil. Seul, il se débrouillerait bien mieux, sans cris ni énervement. Il débarrassa la table et apporta la petite baignoire de fer-blanc qu'il cala sur une chaise, prépara un linge propre et des serviettes, et retourna à la cuisine chauffer une grande bassine d'eau. La vieille logeuse fut heureuse de l'aider comme elle l'avait déjà fait souvent. Quelques minutes après, le bébé barbotait dans l'eau tiède, à son grand et manifeste plaisir. Il riait de bon cœur et Gurdweil riait joyeusement avec lui, tout en frottant son petit corps lisse avec une éponge jaune.

« Aïe aïe aïe ! s'exclama Frau Fisher qui maintenait le bébé dans l'eau. Un enfant pareil, Herr Gurdweil, c'est un bonheur dans la maison ! Une femme le sent mieux qu'un homme. Surtout un beau bébé comme Martin ! Il resplendit comme le soleil, que Dieu le garde ! Un plaisir pour les yeux, psss ! »

Gurdweil lui adressa un sourire reconnaissant. « Elle a tout de même bon cœur », pensa-t-il.

« Même dans le noir, poursuivit la vieille en chuchotant, on voit qu'il ressemble à sa mère comme deux gouttes d'eau ! Il ne ressemble pas du tout à Herr Gurdweil, c'est aussi l'opinion de Siedl. Mais il a le caractère calme et honnête de son père, psss ! Je pense comme Siedl que sa mère ne s'occupe pas assez de lui, aïe aïe aïe ! C'est une excellente brave femme, l'épouse de Herr Gurdweil, une excellente femme ! Mais elle a si peu de temps, pauvre mère !... »

Gurdweil enveloppa Martin dans une serviette, le sécha, puis le posa sur le lit et lutta avec lui pour l'empêcher de mettre son poing fermé dans la bouche. Le crépuscule envahissait la chambre à travers la fenêtre. Légèrement voûtée, les mains ballantes le long du corps comme une espèce de quadrupède debout sur ses pattes de derrière, la logeuse se tenait à côté de Gurdweil, épiait chacun de ses mouvements.

« Herr Gurdweil se débrouille très bien, dit-elle d'un ton moqueur. Mieux même qu'une femme... Un homme intelligent met la main à la pâte. Même mon cher époux le disait, que Dieu ait son âme. Sans Herr Gurdweil, que deviendrait le pauvre petit bout, äie äie äie ! Puisque sa mère a si peu de temps à lui consacrer ! Je dis que c'est un grand bonheur que vous soyez si intelligent et habile de vos mains. Des mains en or, psss ! »

Il finit d'emmailloter l'enfant et le coucha dans son landau. Il fit signe à la logeuse de se taire et berça l'enfant en chantonnant une vieille mélodie dont il avait oublié l'origine. Frau Fisher quitta la pièce.

Une demi-heure plus tard, il était penché sur la baignoire poussée contre la porte pour ne pas réveiller l'enfant, essorant, à manches retroussées, les langes fraîchement lavés. La lampe à pétrole répandait une lumière terne. Par la fenêtre à moitié ouverte s'engouffraient la nuit et la rumeur de la ville filtrée et purifiée pour ainsi dire par la distance. Gurdweil aimait cette rumeur lointaine ; une humeur qu'il connaissait bien, faite de contentement et de la dose de mélancolie requise, s'emparait peu à peu de lui. De temps à autre, il se relevait et s'étirait pour soulager son dos. Il eut soudain envie de chanter, mais se retint avec le vague sentiment que ce n'était pas le moment. Immédiatement, il se souvint de Martin endormi et de la raison qui l'empêchait de chanter. Mais l'envie persista et même augmenta jusqu'à ce qu'il ne puisse résister. Il s'apostropha à haute voix : « Imbécile ! »

Le rire cristallin d'une femme monta de la rue puis s'interrompit brusquement. Gurdweil sourit avec indulgence et étendit les langes essorés sur la chaise.

« Oui, continuez à rire, dit-il silencieusement à l'adresse de la femme invisible. C'est un plaisir que de vous écouter. » Il n'entendit pas les pas dans le couloir. On frappa à la porte de la chambre, deux coups hésitants. Gurdweil allongea la main et ouvrit.

« Ah ! s'exclama-t-il surpris.

– Je te dérange ? demanda Lotte. J'ai choisi une mauvaise heure ?

– Mais non ! Pas du tout ! Au contraire ! »

Il se rendit compte alors qu'il ne portait pas de faux-col ni de veste et il rougit un peu.

« Excuse ma tenue, Lotte, bégaya-t-il, confus. J'aurai fini dans une minute. Mais assieds-toi, s'il te plaît, ici, sur le canapé ! Je suis vraiment très content ! Je veux dire... que tu sois venue maintenant. Je ne peux pas te dire à quel point ! Je suis à toi dans un instant. »

Il commença à enlever en hâte le linge de la chaise, puis, se ravisant, l'y remit et s'empara de la baignoire à moitié vide. Lotte l'observait en silence.

« Excuse le désordre. Pendant la journée, je n'ai pas le temps, et maintenant que l'enfant dort... »

Lotte lui ouvrit la porte et il sortit avec la baignoire. On entendit bientôt venant du corridor le clapotis et les gargouillis de l'eau déversée, puis le bruit de la baignoire vide cognant un mur ou un obstacle. Un moment après, Gurdweil revint prendre sa lessive.

« Et tout ceci, tu le fais seul ! dit Lotte d'un ton moqueur, en montrant du menton les langes.

– Oui, pourquoi pas ?

– Hum, j'aurais pensé que ce genre de travail convenait mieux à une femme...

– Ce sont des préjugés démodés, Lotte, dit Gurdweil, se forçant à sourire. De nos jours, les rôles ne sont plus aussi nettement définis. »

Une fois qu'il eut mis le linge à sécher sur une corde tendue dans la cuisine, entre la fenêtre et le mur, il revint dans la chambre passer son col et

son veston. Lotte, assise sur le canapé avec son manteau et son chapeau, tripotait nerveusement son sac à main. Elle déclina l'offre d'un thé ou d'un café. Gurdweil ne devait pas se déranger pour elle, elle n'avait vraiment besoin de rien. Gurdweil approcha une chaise et s'assit près d'elle.

« As-tu aimé le Tyrol ? J'ai appris par Ulrich que tu étais revenue il y a six jours. Je voulais sincèrement te voir, mais c'était impossible. Comme tu peux le constater, je suis occupé même le soir. Je ne peux pas laisser le bébé seul.

– Et je suppose que Thea est prise le soir aussi au bureau..., dit ironiquement Lotte.

– Non, marmonna Gurdweil. Elle n'est pas au bureau. Mais elle aime sortir un peu. Après une journée de travail, elle le mérite. On ne peut pas lui demander de rester à la maison et de s'occuper de l'enfant après une journée exténuante.

– Non, certainement, dit Lotte d'un ton sarcastique. On ne peut pas exiger d'elle un tel dévouement...

– Il me semble que tu n'as pas encore vu mon Martin, remarqua Gurdweil pour changer de sujet. Si tu veux... Bien sûr, si ça t'intéresse... »

Lotte lui jeta un regard énigmatique et se leva. Elle ne voulait pas lui faire de la peine. Gurdweil lui paraissait soudain si profondément pathétique. Elle s'approcha du landau et se pencha sur l'enfant qui dormait paisiblement. Elle le regarda un moment avec indifférence, à la lueur de la lampe à pétrole que Gurdweil avait prise sur la table. Debout ainsi, la lampe à la main, il fut soudain traversé d'une sensation étrange. Une sensation qui lui glaça le sang et le fit frissonner. Il lui sembla tout à coup, à l'expression de son regard, que Lotte s'assurait simplement que l'enfant vivait encore... Gurdweil se pencha alors aussi sur Martin, de l'autre côté du landau, sa tête à toucher celle de Lotte, pour essayer d'écouter la respiration du bébé, mais il n'entendit rien. Il fut pris d'une frayeur immense, son cœur s'arrêta. En un clin d'œil, il posa la lampe par terre près du landau et se jeta sur l'enfant

avec une telle violence que ce dernier se réveilla en criant. Tout cela ne dura qu'une seconde. Puis Gurdweil replaça la lampe sur la table. Il avait le visage livide d'un mort. Lotte s'affola : « Que se passe-t-il, Gurdweil ? Qu'as-tu ? »

– Oh ! Rien ! Ce n'est rien ! »

Il respirait avec peine, comme s'il venait de fournir un effort.

« C'est seulement mon imagination... »

Et il se mit à bercer le bébé qui cessa de crier sur-le-champ.

Lotte demeura debout à le regarder, puis elle se rassit sur le canapé. Le silence s'installa. On n'entendit plus que le bruit feutré des roues en caoutchouc sur le plancher. Dans la rue, on entendit quelqu'un crier d'une voix rude et désagréable : « Jette-le ! Je l'attrape ! Je l'attrape ! » et en même temps un bruit de pas qui s'éloignaient. La nuit se referma de nouveau comme une eau calme sur un pavé. Gurdweil reprit sa place près de Lotte, avec le sourire gêné d'une personne surprise en flagrant délit.

« Il s'est rendormi », murmura-t-il, embarrassé, avec un coup d'œil inquiet vers la jeune femme, impatient de connaître son avis, comme un artiste qui montre ses toiles.

« Oui, il a l'air d'un enfant en bonne santé. Il ressemble tout à fait à Thea, le nez, les cheveux... Et toi, c'est toi qui vas en prendre soin en permanence dorénavant ? Jusqu'à ce qu'il soit grand ? »

– Pas en permanence. De temps en temps, il va chez mon beau-père. Alors je suis plus libre, bien évidemment. Sais-tu que mon beau-frère, Freddi, doit partir bientôt... pour longtemps... Tu le connais, je crois. Non ? Aucune importance.

– Qui s'en soucie, qu'il parte ou non ? L'ordre du monde ne changera pas pour autant.

– Non, tu as raison. Ça n'a aucune importance... Je disais ça en passant. » Et un moment après : « Et comment vas-tu, toi, ma chère ? T'es-tu rétablie là-bas au Tyrol ? »

– Mais je n’étais pas malade, que je sache !

– Non, non, bien sûr que non ! Mais tu avais les nerfs légèrement tendus. La ville nuit aux gens sensibles !

– Je n’ai pas le moins du monde les nerfs tendus ! s’emporta Lotte inexplicablement. Ils ne sont pas et n’ont jamais été tendus ! Tu ferais mieux de t’occuper plutôt des tiens. »

Gurdweil comprit soudain que tout ce qu’il dirait ce soir à Lotte ne rimerait à rien et la mettrait en colère, mais que, malgré tout, il ne pourrait pas s’empêcher de le dire. Cette certitude éveilla en lui une grande agitation et une envie incontrôlable de tout débiter immédiatement, sans attendre, et de se libérer. En même temps, il se sentit envahi d’une immense lassitude, comme s’il anticipait l’imminence d’un châtement corporel. Selon son habitude, pour tromper sa nervosité, il se mit à chercher une cigarette, fourrant machinalement sa main plusieurs fois dans la même poche. Il ne trouva rien, bien qu’il fût sûr d’en avoir encore. Lotte ouvrit son sac à main et lui en offrit une. Il la prit et, avant même de l’allumer, il s’entendit dire : « Et Astel ? Tu disais que tu l’épouserai en automne ? »

Il éprouva un certain soulagement.

Lotte le regarda, stupéfaite, sans répondre. Puis, au bout d’un moment : « En quoi cela te concerne-t-il ? dit-elle. Tu manques vraiment d’éducation ! Je ne te savais pas si impoli ! » Et elle ajouta : « Je l’épouserai quand j’en aurai envie ! Peut-être même que je ne l’épouserai pas ! Tu n’as donc pas d’autres soucis ?

– C’est simplement que je veux te voir heureuse. » Il lui prit la main. « Ne sais-tu pas combien tu m’es chère et combien je désire ton bonheur ? »

Lotte retira sa main, se leva et alla vers la fenêtre ouverte. Elle regarda dans la rue, puis revint s’asseoir.

« Et le bonheur, c’est d’être l’épouse du Dr Astel ?

– Je ne sais pas si c’est là ton bonheur. Je ne connais pas tes sentiments. C’est seulement parce que tu avais dit avant ton départ que tu allais

l'épouser, que j'ai cru... En fin de compte, notre bonheur vient de nous et pas de l'extérieur.

– Et qui te dit que je ne suis pas heureuse ainsi ? Ha ha ha ! Quelle attaque ! Écoute, mon ami, tu vois la paille dans l'œil des autres mais pas la poutre qui est dans le tien...

– Je ne comprends pas de quoi tu parles.

– Pas besoin d'expliquer, ça crève les yeux ! »

De la chambre voisine s'éleva la voix grinçante de Siedl qui criait quelque chose d'incompréhensible.

« Qui croasse ainsi ? demanda Lotte en frissonnant.

– C'est Siedl. Elle a une voix désagréable.

– Qui est Siedl ?

– Ah ! Tu ne la connais pas ? C'est la fille de ma logeuse, une vieille fille. »

La lumière de la lampe à pétrole tombait en plein sur le visage de Lotte, mince et pâle en dépit du hâle ramené de la montagne, et qui portait une nouvelle expression de souffrance. Ses merveilleux immenses yeux gris étaient cernés et paraissaient plus grands et complètement noirs. Gurdweil songea qu'elle souffrait d'insomnie, ce qui lui parut, Dieu sait pourquoi, terrible. « De quoi manque-t-elle ? » se demanda-t-il.

« Tu devrais enlever ton chapeau, suggéra-t-il gentiment. Tu risques d'attraper une migraine. »

Lotte ne répondit pas. Peut-être ne l'avait-elle pas entendu. La tête légèrement penchée à gauche, elle ne bougeait plus, regardant droit devant elle. Elle semblait plongée dans des réflexions sombres et chagrines. Dans la pièce voisine, la voix de Siedl se tut. Le calme régnait aussi dans la rue. Le silence commença à peser sur Gurdweil. Le mutisme glacé de Lotte, d'habitude si pleine d'allant, cachait quelque chose de pénible et effrayant. Gurdweil ne pouvait pas supporter de la voir ainsi, et voulait à tout prix

l'arracher à sa prostration d'une manière ou d'une autre. Il lui caressa la main et dit :

« Tu ne m'as pas encore raconté ce que tu avais fait au Tyrol. Y as-tu trouvé plaisante compagnie ? »

Lotte sursauta et parut se réveiller d'un rêve.

« Plaisante compagnie ? Quelle compagnie ?

– Là-haut, au Tyrol ?

– Non ! Je ne suis pas allée là-bas à la recherche de compagnie !

– N'y avait-il pas d'autres Viennois ?

– Si. Des employés de banque, ce genre-là. Personne d'intéressant. »

Elle frissonna soudain comme si elle avait froid.

« Veux-tu que je ferme la fenêtre ? Tu as froid ?

– Non, je n'ai pas froid. Si, peut-être, j'ai un peu froid. Tu peux fermer la fenêtre. »

Lorsqu'il se rassit près d'elle, il dit :

« Et des chèvres, en as-tu vu beaucoup ?...

– Des chèvres ? Pourquoi des chèvres ?

– Comme ça, sans raison particulière.

– Ha ha ha, quel enchaînement d'idées ! Des employés de banque et des chèvres ! Oui, il y avait des chèvres. J'en ai vu quelques-unes. Il y avait surtout beaucoup de vaches, de grosses vaches. À la tombée de la nuit, le village se remplit du tintement de leurs clochettes, lorsqu'elles reviennent des pâturages. Une grêle de tintements dans tout le village. Mais c'est seulement une partie du troupeau. La majorité reste dans les alpages l'été durant et ne rentre qu'en automne. Et leurs propriétaires les accueillent comme des enfants prodiges. Le soir après le travail, les vaches sont le sujet principal de conversation sur la place de l'église. Elles descendent de là-haut avec des colliers de fleurs et de grosses clochettes autour du cou. Tous les paysans riches ont des vaches dans les alpages.

– Ce doit être intéressant, la vie dans un village tyrolien. Ces gens-là vivent probablement comme il y a trois cents ans.

– Presque. En tout cas les vieux. La nouvelle génération a été abîmée par l'esprit du temps. Ils ont fait la guerre, ils ont été prisonniers et leurs couleurs d'origine se sont un peu estompées. Mais tout cela s'oubliera d'ici quelques années. Les montagnes conquièrent l'homme, lui impriment leur marque particulière. Elles lui imposent un mode de vie. L'existence est difficile là-haut, sévère et déprimante. Ce n'est donc pas surprenant que les gens soient si religieux et superstitieux. » Martin se mit à pleurer et Gurdweil courut bercer le landau. Lotte se leva aussi pour aller voir l'enfant. Ce qui donna à Gurdweil un sentiment de malaise, une sorte d'écho de sa gêne antérieure.

« Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui. Il dort toutes les nuits jusqu'à 4 heures du matin environ.

– Thea l'allaitait-elle ?

– Certainement. Que pensais-tu ?

– Je croyais que tu... Ha ha ha ! Puisque c'est toi qui fais tout le reste. » Gurdweil se força à sourire.

« Il fallait lui prendre une nourrice, dit Lotte moqueuse.

– Je n'en ai pas les moyens ! répondit Gurdweil gravement. Mais non ! Même si je les avais, je n'en aurais pas voulu. On ne peut se fier à elles. Elles ne s'occupent pas comme il faut des enfants des autres...

– Mais les nourrices sont payées pour s'occuper des enfants des autres, pas des leurs !

– Oui, bien sûr... Mais je... j'ai décidé de m'en occuper seul et ça ne me dérange pas du tout. Je peux travailler pour moi aussi, ajouta-t-il comme s'il devait se justifier. Le soir, je peux écrire autant que je veux. J'ai le temps. Et même parfois pendant la journée. En fait, j'adore travailler pendant que Martin dort. Ça me donne une sérénité particulière. Ces

derniers mois, j'ai travaillé beaucoup plus qu'au début de l'été. De ce point de vue, il a été une véritable bénédiction. »

Il se pencha pour voir si l'enfant dormait et fit signe à Lotte de retourner s'asseoir sur le canapé. Il était déjà 10 heures et demie. Lotte annonça qu'elle allait partir. Elle se rassit néanmoins.

« Me permets-tu d'ouvrir un peu la fenêtre ? Seulement si tu n'as pas froid, bien sûr. Je voudrais fumer et la fumée est mauvaise pour lui. »

Lotte alluma aussi une cigarette, mais elle l'éteignit aussitôt.

« Sais-tu, dit-elle soudain, un homme comme toi peut provoquer un désespoir total... Je ne sais pas si tu es bête ou si tu le fais exprès... »

– Que veux-tu dire ? demanda-t-il innocemment. Qu'ai-je fait pour mériter un tel compliment... »

Lotte poursuivit dans un murmure, comme si elle monologuait et ne parlait plus à Gurdweil.

« C'est à devenir fou... Se faire des illusions et croire que tout va bien alors que tout va mal ! Même un enfant peut le voir, ou un aveugle !... »

Gurdweil la regarda sans comprendre. Il sentait cependant qu'il s'agissait de lui et, dans une certaine mesure, il éprouvait même un certain remords à l'égard de Lotte mais il ne savait pas exactement pourquoi. Il s'abstint de demander des explications et se mit à inspecter ses ongles.

Lotte se leva soudain d'un bond :

« Eh bien ! s'écria-t-elle. Je suis sûre que tu réaliseras un jour ton erreur, mais ce sera alors trop tard !... » Et elle lui tendit la main pour dire au revoir.

« Je regrette de ne pouvoir te raccompagner, mais je ne peux pas laisser Martin seul. Si tu attends un peu, Thea va rentrer.

– Je n'ai pas besoin de Thea ! s'exclama-t-elle rageusement. Tu peux garder ta Thea pour toi ! Et je n'ai pas besoin de toi non plus, tu m'entends ? Pas le moins du monde ! Mets-toi bien ça dans la tête ! Et je ne

veux pas que tu m'accompagnes, je ne veux pas ! Vous êtes tous, tous... Ne m'accompagne pas, tu entends ! »

Le visage empourpré, elle tourna les talons et sortit. Gurdweil prit la lampe et courut derrière elle pour lui éclairer le chemin. Il l'entendit descendre les escaliers quatre à quatre. Il aurait voulu la rattraper, l'accompagner jusqu'à ce qu'elle se calme. Il ne pouvait pas la laisser seule dans un tel état. Mais il resta sur le palier, la lampe à la main, et demeura ainsi quelques minutes, même après que la porte d'entrée se fut refermée et que les pas de Lotte furent engloutis dans la nuit. Il rentra dans la chambre et remit machinalement la lampe sur la table. Son cœur se serra si douloureusement qu'il ne put plus respirer. Il avait la certitude d'une terrible injustice commise envers Lotte dont il n'était pas directement responsable mais à laquelle il avait assisté sans protester. Il se dirigea vers le canapé et tomba à genoux. Il enfouit sa tête à la place où Lotte s'était assise et resta ainsi longtemps, pétrifié de désespoir.

Lorsque Thea revint une demi-heure après, elle le trouva agenouillé devant le canapé, immobile. Et il ne se releva que lorsqu'elle le poussa du pied comme un objet.

Tous les soins et le dévouement de Gurdweil ne servirent à rien. Deux jours après la visite de Lotte, le bébé changea complètement. Il commença à pleurer sans arrêt et à souffrir de convulsions. Il n'arrivait plus à s'endormir et, lorsqu'il le faisait enfin, il se réveillait presque aussitôt en criant. Gurdweil téléphona à un médecin du quartier qu'il connaissait et qui avait déjà vu l'enfant à plusieurs reprises. Le médecin vint en début de soirée et diagnostiqua une infection intestinale, chose fréquente chez les nourrissons de cet âge. Il recommanda une hospitalisation immédiate, car cette maladie ne devait pas être prise à la légère. Il mentirait s'il disait le contraire et ici, à la maison, on ne pouvait pas le soigner convenablement. L'enfant aurait besoin d'être ausculté plusieurs fois par jour, ce qui s'avérait impossible ici. La nouvelle foudroya Gurdweil. Les jambes flageolantes, il resta paralysé devant le médecin. Comment pouvait-on lui demander de se séparer de son fils ? Pouvait-il l'abandonner à des mains étrangères, surtout maintenant qu'il était malade, le petit poussin ? Par ailleurs, il savait que c'était nécessaire, qu'il n'avait pas le choix. Il jeta un regard suppliant au médecin, peut-être trouverait-il une autre solution, plus satisfaisante, mais ce dernier lissa sa moustache d'un air professionnel et répéta :

« Rien à faire, cher Herr Gurdweil ! C'est la seule solution dans ce cas. Votre crainte de l'hôpital n'est pas rationnelle. Avez-vous une autre solution ? Dites-moi laquelle. »

Il donna une tape sur l'épaule de Gurdweil pour le réconforter :

« Soyez courageux et essayez de garder votre calme ! À propos, je travaille là-bas tous les matins, je veillerai sur lui ! »

Thea revint du bureau. Elle se rangea immédiatement à la suggestion du docteur :

« Mais naturellement ! Puisqu'il est malade, il doit aller à l'hôpital ! Qui peut s'occuper de lui ici ? »

Le médecin ajouta que le temps pressait et qu'il fallait l'emmener sans retard. Il téléphonerait sur-le-champ pour qu'on lui réserve une place. Gurdweil comprit soudain que tout était irrévocablement perdu. Il se tut. Le médecin parti, il prit l'enfant qui avait juste choisi ce moment pour s'endormir. Il l'enveloppa d'une couverture et sortit avec lui, sans dire un mot, tandis que Thea s'allongeait sur le canapé en fumant.

Il monta dans un tramway de la ligne numéro 15 avec Martin dans les bras. Une vieille femme lui céda sa place, mais il demeura debout. Plus rien ne comptait à présent. L'enfant était léger, tellement léger que c'est à peine s'il le sentait dans les bras, bien qu'il pesât une douzaine de livres, ce qui était de toute évidence un bon poids. Non ! Il pensa à autre chose, à l'attitude de Thea... Quelle indifférence !... Elle ne l'avait même pas regardé lorsqu'il était parti avec lui ! Comment pouvait-on traiter un bébé de la sorte ? C'était incompréhensible. Impossible qu'elle eût un cœur aussi dur !

L'hôpital pour enfants n'était pas loin et il y arriva vite. Le soir tombait, le ciel se couvrait et un vent froid d'automne expédiait les feuilles mortes au visage des passants. Une fois accomplies les formalités d'entrée au bureau de l'hôpital, une infirmière de forte corpulence, le visage rayonnant de bonté, lui prit Martin des bras, et lui rendit la couverture vide. Tout s'était déroulé à toute allure, avant qu'il ait eu le temps de contempler une minute de plus son fils chéri. Il regretta un moment de l'avoir amené et surtout de l'avoir tiré d'un paisible sommeil, comme s'il allait bien. Et si le médecin s'était trompé ? Un doute le traversa : peut-être n'avait-il rien du

tout ?... Il resta debout devant le bureau, perplexe, les yeux vissés au sol. Et soudain il fut frappé par la certitude d'avoir commis un geste terrible, irréparable. Comment avait-il pu obéir au médecin et l'amener ici ? Avait-il perdu la tête ? Et Thea, qui avait accepté sans sourciller ! Avec une indifférence impardonnable ! Une haine immense pour Thea l'envahit, comme si elle était personnellement responsable de ce malheur. Il ouvrait déjà la bouche pour annoncer à l'infirmière qu'il avait changé d'avis, qu'il avait décidé de ramener son fils à la maison quand, celle-ci, sans lever les yeux, lui annonça : « Les heures de visite sont de 10 heures à midi le matin, et de 2 à 6 l'après-midi, pour la mère. Pour les autres, c'est seulement l'après-midi, de 2 à 4 heures. »

Et Gurdweil plia la couverture, la mit sous son bras et quitta l'hôpital.

Dehors, la nuit s'était installée définitivement. La flamme des becs de gaz vacillait sous le vent désormais plus fort. Gurdweil se sentit tout à coup très fatigué. Mais il ne voulait pas rentrer chez lui : qu'y ferait-il maintenant ? Il se promena un certain temps le long de la clôture métallique qui entourait l'hôpital, s'arrêtant de temps en temps pour essayer d'apercevoir l'immeuble blanc à deux étages caché dans le jardin, mais sans succès. Alors il passa sur l'autre trottoir d'où seules étaient visibles les fenêtres éclairées et les rideaux du deuxième étage. Ses yeux s'efforcèrent de percer le blanc immaculé des rideaux, mais en vain. On ne voyait rien ! Un tramway bondé passa dans un grand fracas. Ah ! Qu'aurait-il donné pour qu'on lui permette de rentrer voir Martin ! Juste jeter un coup d'œil et disparaître ! À ce moment précis, un enfant se mit à crier quelque part. Un frisson glacé le parcourut. Il aurait juré que c'était la voix de Martin... oui, exactement le cri de son fils ! Mais il se dit aussitôt qu'il était impossible qu'on entendît sa voix de l'autre côté de la rue et, en plus, à travers des fenêtres closes. Néanmoins, il continua à écouter le bébé pleurer, le cœur serré, et ne se calma que lorsqu'il eut cessé. Alors seulement, il se résolut à s'en aller. Il retraversa la rue et posa l'oreille sur la grille, mais sans

entendre le moindre son. Au bout de quelques minutes, il s'éloigna lentement en traînant les pieds, mais il se ravisa bientôt, colla de nouveau son oreille à la grille, l'esprit en alerte. Cette fois encore, il ne put rien entendre de suspect. Il finit par s'en aller pour de bon.

Non loin de là, sur la petite place en face de l'Augarten, il y avait quelques bancs jonchés de feuilles mortes. Il se dirigea droit sur le premier et s'assit. Il ramassa un journal qui gisait par terre et en lut distraitement le titre, à la lueur d'un réverbère : *Neues Wiener Journal*, puis il le jeta. Demain à 10 heures, il essaierait d'entrer. Peut-être l'infirmière ferait-elle une exception pour lui et lui donnerait-elle la permission. Ah ! Le pauvre petit chou ! Le journal à ses pieds bruissait sous le vent et Gurdweil se baissa instinctivement pour le ramasser de nouveau. Il y avait un lien caché entre lui et ce journal du matin, qui avait déjà rendu l'âme, pour ainsi dire. Il sentait confusément qu'il en avait besoin, de ce journal, sans savoir pourquoi, et cette ignorance le rendait furieux. Soudain, il trouva la raison : pour envelopper la couverture, pardi ! Mais non ! Il se décida instantanément : il utiliserait un nouveau journal, propre, et pas ce papier chiffonné qui gisait à terre ! Il se leva, voulut prendre la couverture et il s'aperçut qu'il ne l'avait plus. Il fut pris de panique. Cette perte était de mauvais augure. Il chercha fébrilement autour du banc. Rien ! Il revint alors sur ses pas en direction de l'hôpital, penché sur le sol, ratissant chaque centimètre du regard. Et il la retrouva. Il exulta de joie, comme s'il était désormais assuré que tout irait bien. Il la replia plusieurs fois, de façon à la porter à la main et non plus sous le bras. Il fit demi-tour et reprit lentement son chemin, passa devant le banc où il s'était assis quelques minutes auparavant et jeta involontairement un coup d'œil sur le journal qui gisait encore à terre. Quel besoin avait-il de ce journal – il fut soudain rempli d'une rage inexplicable – puisqu'il allait en acheter un autre ? Mais le kiosque à côté était fermé, et tout d'abord il ne comprit pas pourquoi. « Ce n'était pas jour de fête aujourd'hui ! Fermer un magasin un jour de semaine,

quel toupet ! » Puis l'idée lui vint que l'heure tardive était peut-être la raison et, en regardant l'horloge illuminée de la Nordwestbahnhof il découvrit qu'il était 7 heures et demie. « Dans ce cas, rien d'étonnant ! » dit-il à haute voix. Comme dans une soudaine illumination, il prit conscience de l'étendue de son malheur et il lui sembla recevoir un énorme coup en plein visage. Il tourna les talons et se mit à courir, convaincu qu'en se hâtant il serait encore temps de réparer le dommage. Il n'alla pas loin. Il s'arrêta bientôt en comprenant l'absurdité de son acte. Il regarda autour de lui et vit qu'il était à côté du même banc. Il se baissa et ramassa le journal, s'assit et commença à envelopper la couverture.

Le vent n'était pas tombé. Gurdweil ne portait pas de manteau, et il sentit soudain le froid le pénétrer jusqu'aux os. Non ! décida-t-il, il attendrait demain. Demain il organiserait tout. Il se leva et se dirigea vers Taborstrasse.

Il marchait lentement. Il avait beaucoup de temps. L'idée germa en lui qu'ici, dans Taborstrasse, il faisait plus chaud, mais il ne s'appesantit guère là-dessus. Après tout, quelle différence cela faisait-il maintenant ? De toute façon, il ne gèlerait pas ! L'important était qu'il ne savait quoi faire de son temps libre. Il n'était que 8 heures, il avait donc un trou de quatorze heures devant lui, quatorze heures libres et infiniment accablantes, jusqu'à demain 10 heures. Il se trouva devant le cinéma Zentral : de l'entrée surgissait un épais rayon de lumière qui éclairait le trottoir d'en face. Machinalement, il regarda sans comprendre un mot les affiches postées des deux côtés de l'entrée. Alors qu'il se retournait pour continuer son chemin, il aperçut Thea venant dans sa direction, accompagnée d'un inconnu. Il retrouva immédiatement ses esprits et sentit sa gorge se nouer. Il demeura figé sur place. Thea, qui l'avait vu de loin, lui fit signe de s'en aller. Gurdweil ne bougea pas. Au moment où elle passait à côté de lui, elle le pinça si fort au bras qu'il faillit crier de douleur. « Imbécile ! » dit-elle les dents serrées, et elle pénétra dans le cinéma avec l'inconnu qui n'avait rien remarqué.

Sa première réaction fut de courir après elle et de lui crier à la figure que l'enfant était gravement malade et comment osait-elle prendre la chose à la légère ? Mais il se reprit à temps et continua de marcher vers le cœur de la ville, accablé et très malheureux. Il était seul sans personne au monde qui pût partager son écrasant chagrin. Il ne s'était jamais senti si seul. Il erra de rue en rue, sans but, fou de douleur, une douleur animale qui fermentait en lui comme un poison mortel. Sans savoir comment, il arriva au Herrenhof et il entra. Attablés, le Dr Astel et Ulrich étaient en pleine conversation. Il accepta de se joindre à eux, mais ne resta assis que quelques minutes.

« Non ! dit-il. Je ne peux pas rester ici ! »

Et il sortit précipitamment. Impossible pour lui de rester en place. Il avait besoin de mouvement et de fatigue physique pour calmer sa douleur et sa solitude. Et il continua à marcher sans faire attention aux rues qu'il traversait. Il évitait cependant, instinctivement, les artères populeuses et illuminées, car la nuit dense de son âme l'empêchait de supporter la lumière. Au bout de deux heures d'errance, il arriva chez lui. Il était déjà 11 heures et demie. Il ouvrit doucement la porte, sans faire de bruit comme d'habitude, pour ne pas réveiller le bébé, mais il se rappela aussitôt que Martin n'était pas là et que ses précautions étaient superflues ; aussi referma-t-il la porte en la claquant rageusement. Thea était absente. Il alluma machinalement la lampe à pétrole et s'assit près de la table, se prenant la tête dans les mains, sa tête à la fois lourde et vide de toute pensée. Le silence régnait sur la maison, le silence montait de la rue par la fenêtre ouverte et envahissait la chambre. Il resta quelque temps dans cette position, hébété de chagrin et harassé par sa longue marche. Sur le mur au-dessus du canapé, juste sous le plafond, une énorme araignée se tenait immobile. Il entendit alors sur les pavés de la rue un fracas sonore de ferraille, et il se rendit compte que c'était là la fin et non le début de la chute d'un objet. Il se leva subitement, s'approcha du landau qui était à sa place entre le lit et la table de toilette et se pencha pour s'assurer que

l'enfant dormait. Il vit que la place était vide, comme il l'avait laissée quelques heures plus tôt. Alors il revint vers le canapé où il avait posé la petite couverture, la débarrassa du journal et l'étendit sur le landau comme il le faisait quand il couvrait Martin. Puis, poussé par une force irrésistible, il empoigna la voiture et se mit à la balancer. Un moment après, terrifié, il la relâcha et courut vers le canapé.

Son visage était blême. Il regarda de tous côtés pour voir si personne n'avait été témoin de son égarement. « Ah ! gémit-il. Je perds la raison ! Que vais-je devenir ? »

Un moment, il demeura recroquevillé, inerte sur le canapé. Puis il se leva d'un bond et marcha d'un pas décidé vers la fenêtre. Pourquoi dramatiser ? se dit-il. Dans quelques jours, il guérira et reviendra à la maison. Imbécile ! Tu n'es pas le seul à avoir un enfant malade ! Et alors ? Il sera guéri dans quelques jours.

Il n'entendit pas Thea rentrer. Lorsqu'il se tourna et la vit, il eut un mouvement de recul. Elle lui jeta un regard moqueur et ôta son manteau sans un mot. Alors Gurdweil dit d'une voix qui lui parut être celle d'un autre :

« Tu peux aller le voir demain matin entre 10 heures et midi, et entre 2 et 6 dans l'après-midi. » Il hésita un moment avant d'ajouter : « Prends un congé et vas-y demain matin pour l'allaiter. »

Thea éclata d'un petit rire méchant.

« Et si je n'obéis pas à vos ordres, mon seigneur et maître ?

– Ce n'est pas un ordre, répondit-il calmement. Je voulais simplement te le rappeler. L'enfant est gravement malade, tu le sais bien, et la moindre négligence de notre part peut avoir des conséquences fatales. Tu as entendu le médecin.

– C'est mon affaire ! J'irai à l'hôpital quand je le voudrai. Et si je ne veux pas, je n'irai pas. Va fermer la fenêtre ! Le froid entre ! »

Après avoir obéi, Gurdweil dit :

« Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne pas oublier ! Il ne s'agit pas d'une plaisanterie. »

Thea qui ôtait sa robe s'arrêta brusquement et regarda son mari, stupéfaite. Elle ne lui connaissait pas ce ton ferme. « Aha ! se dit-elle. Le petit commence à rendre les coups ! » Soudain, la chose lui parut du plus grand ridicule, d'autant qu'une demi-heure plus tôt elle se moquait de son mari avec son nouvel amant en lui racontant comment il s'occupait d'un bébé qui n'était même pas le sien – ce dont elle était absolument certaine. Et, quand son amant avait remarqué que son mari avait « une vocation de nourrice » et qu'il le recommanderait pour cet emploi à la première occasion, ils avaient ri de plus belle.

Thea s'esclaffa bruyamment. Gurdweil sentit le sang lui monter à la tête. La fureur qui s'emparait de lui le surprit. Il était si accoutumé au comportement de Thea qu'en temps normal il n'aurait pas réagi. Mais il se contrôla immédiatement. Il dit seulement d'une voix tremblante :

« Je ne comprends pas ! Pourquoi ce rire ? Il n'y a pas de quoi rire ! La situation n'a rien de comique, ce me semble !

– Et comment sais-tu qu'elle n'a rien de comique ? Viens ici, prends une cigarette ! Tu m'amuses drôlement, mon petit homme ! »

Gurdweil ne répondit pas. Il commença à faire son lit sur le canapé. Piquée par cette révolte ouverte, Thea s'approcha de lui, les bras nus, et, vêtue seulement d'une combinaison, elle lui entourait la taille d'un bras tandis que de l'autre main elle lui plantait une cigarette entre les lèvres.

« Comment, mon lapin, tu refuses ma cigarette ? » Et elle ajouta : « Ce sont les meilleures ! Tu peux me croire ! Je viens de les recevoir en cadeau, ah ah ah ! »

La cigarette donna la nausée à Gurdweil qui la fit tomber sur le lit.

« Je n'ai pas envie de fumer pour l'instant. Que veux-tu de moi ? Je fumerai après...

– Pas après, mais maintenant, s’entêta Thea. Alors ainsi, mes cigarettes te dégoûtent, mon chéri ? C’est du joli ! Allons viens, fumons ensemble ! »

Il fut contraint de lui céder et de surmonter sa nausée. Il ne pouvait pas provoquer une dispute maintenant, à minuit, et il obéit une fois encore, comme toujours. Thea l’assit sur ses genoux et veilla à ce qu’il fume correctement. Le voir fumer une cigarette qu’elle venait de recevoir de son amant lui donnait un plaisir extraordinaire, pervers, surtout parce qu’elle savait que son mari était parfaitement au courant de la provenance de la cigarette et la fumait contre sa volonté.

« Eh bien, quel goût tu lui trouves ? Délicieuse, hein ? Je savais que ça te plairait... »

Assis sur ses genoux, Gurdweil contemplait le mur. Une immense tristesse et un désespoir infini lui tenaillaient le cœur. Il aurait voulu être à des milliers de kilomètres d’ici, dans un autre pays parmi des étrangers, avec Martin, bien sûr, un endroit simple, et lumineux, où personne ne vous forçait à fumer ces cigarettes infectes... où l’on n’avait pas besoin de fumer du tout... Mais en même temps, il savait qu’il n’avait pas d’issue et qu’il ne pourrait jamais se libérer des griffes de Thea. Parce qu’il l’aimait... oui, il l’aimait malgré tout... en dépit de tout ! Son regard rencontra l’araignée qui était toujours à sa place, près du plafond, immense et noire. Elle dormait, conclut Gurdweil, réalisant que lui aussi tombait de sommeil. Il jeta le mégot de la cigarette et voulut quitter les genoux de sa femme, mais celle-ci l’arrêta.

« Quoi, tu ne veux pas être gentil avec moi ?

– Je... pas maintenant... une autre fois... je suis fatigué, marmonna Gurdweil.

– Et alors ? Tu ne m’aimes donc plus ?

– Si, mais... »

Il empoigna soudain son visage à deux mains et pressa ses lèvres contre les siennes, comme s’il sautait dans un abîme profond. Thea le prit dans ses

bras et le renversa sur le canapé. Après coup, Gurdweil se sentit rempli de honte. Là-bas le bébé malade pleurait peut-être à cet instant même, tandis que lui faisait l'amour !

« Tu iras demain l'allaiter, n'est-ce pas, chérie ?

– Je t'ai déjà dit de ne pas te mêler des affaires des autres ! Si j'ai envie, j'irai, sinon, non ! »

Elle était allongée sur le canapé, les mains derrière la tête, et Gurdweil était assis à côté d'elle.

« Va me chercher mes cigarettes ! »

Lorsqu'il reprit sa place, elle dit soudain :

« Et que dirais-tu si tu savais qu'aujourd'hui même, il y a pas plus d'une heure, et même moins, je couchais avec un autre ? Une heure avant toi ! »

Son visage avait une expression cruelle et ses yeux fixaient Gurdweil pour guetter sa réaction. Mais il était habitué. « Elle veut me mettre en fureur, pensa-t-il. Une cruauté superflue ! »

« Je ne te crois pas, dit-il fermement.

– Vraiment ? Tu ne me crois pas ? Et cet homme avec qui j'étais au cinéma, tu ne penses tout de même pas que nous avons enfilé des perles, non ? Ha ha ha ! Tu veux des détails ?

– Ce n'est pas vrai ! persista-t-il. En plus, cela ne m'intéresse pas. Je ne veux rien savoir. »

Il voulut se lever, mais Thea le saisit par le bras.

« Reste tranquille, mon petit ! Tu ne me crois pas ! Très bien... »

Et elle commença à lui raconter de manière cynique et en détail ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu, tout en le retenant par le bras pour l'empêcher de s'échapper. De temps à autre, elle interrompait son récit par un rire bref, incisif, méchant, avant de poursuivre avec un plaisir manifeste. Inondé de sueur, le souffle court, Gurdweil écoutait malgré lui avec dégoût et au prix d'un effort surhumain. Mais, en même temps, le récit de Thea lui

donnait aussi inconsciemment un plaisir étrange et douloureux – le plaisir pervers inhérent à la souffrance – et il ne lui était plus possible de dire avec certitude qu’il n’écoutait que sous la contrainte... Lorsque Thea eut fini, il demeura silencieux. Finalement, il se leva comme pour chasser un cauchemar, s’approcha de la table et s’assit.

« Ce n’est quand même pas vrai, lâcha-t-il comme s’il réfléchissait seul. C’est un tissu de mensonges...

– Idiot ! » s’exclama sa femme.

Rien de plus ne fut dit ce soir-là.

Il était déjà 1 heure du matin et ils se couchèrent. Trop bouleversé par les événements de la journée pour dormir, Gurdweil demeura allongé, les yeux grands ouverts dans l’obscurité. Le vent était tombé et par une des fenêtres un froid vague, fait d’un mélange d’été et d’hiver, s’infiltrait dans la chambre, effleurant le visage de Gurdweil sans qu’il s’en aperçoive. Il était las, les membres brisés, fiévreux et la tête aussi pleine de bribes de pensées qu’un pot de petits pois. Ah ! S’il pouvait dormir ! Il eut l’idée ridicule que, s’il s’endormait, là-bas à l’hôpital Martin ferait de même et guérirait... Il retardait sa guérison... Il ferma les yeux, ne bougea plus, s’intimant l’ordre de dormir. Et soudain il eut l’impression qu’un vent glacé soufflait dans son crâne, irradiant son front de droite à gauche – une douleur aiguë, nerveuse, qui lui fit rouvrir les yeux... Le docteur avait recommandé l’hospitalisation et il savait ce qu’il faisait... Sur qui d’autre pouvait-on compter en pareil cas ? L’hôpital lui avait fait une bonne impression... La grosse infirmière avait souri gentiment à Martin, c’était un signe que... Non, cela ne voulait rien dire. On ne pouvait rien en conclure ! Tant pis, demain il verrait. S’il n’était pas satisfait, il le ramènerait à la maison ! Personne pour s’en occuper à la maison ? Et lui, Gurdweil, alors ? Et s’il fallait les soins d’un médecin, il en ferait venir un deux fois par jour ! Il trouverait l’argent ! Oui, demain il prendrait une décision en fonction de la situation ! Mais ce journal qui traînait sous le banc, quel ennui ! Il ne lui

laissait pas une minute de paix. Pourquoi ne pas transporter la couverture sans l'envelopper ? Pas besoin d'un journal... Au fait, où l'avait-il mis ? Il l'avait rapporté à la maison, il s'en souvenait, et il l'avait posé sur le canapé, mais ensuite qu'en avait-il fait ? Aurait-il étendu le drap sans ôter d'abord le journal ? Gurdweil explora du pied le bout du canapé, à l'affût du moindre bruissement de papier, mais il n'entendit rien. Allons donc, se dit-il, après tout quelle importance ?

Il se tourna sur le côté, le visage vers la fenêtre, résolu à s'endormir. Et Thea ? Une nouvelle pensée germa dans son esprit. Non, il n'y avait pas un traître mot de vrai dans son histoire... Il se refusait à la croire ! Elle avait tout inventé... Elle prenait un malin plaisir à le tourmenter, c'est pourquoi elle concoctait tous ces mensonges... Mais il ne tomberait pas dans le panneau... Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Oui, mais si c'était vrai ?... Si tout ce qu'elle racontait était la vérité pure et simple ? Eh bien, alors... même alors, il ne se sentait pas concerné... Autrement dit, ce n'était pas son affaire... Qu'y perdait-il ? Mais il ne s'agissait que d'un mensonge du début à la fin, c'était évident ! Comme cet autre mensonge, que Martin n'était pas son fils... Il ne devait pas perdre son temps avec de pareilles bêtises...

Une chaleur intense, irritante lui envahissait le corps. « Ah ! Ça ne finira jamais, grogna-t-il, désespéré. À ce rythme, je n'arriverai jamais à dormir ! »

Quelqu'un passa dans la rue. Gurdweil se concentra sur ces pas comme si sa vie en dépendait et les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent engloutis dans la nuit sans laisser de trace. Il ne resta plus que leur écho abstrait qui continua à battre un moment aux oreilles de Gurdweil. Puis le silence retomba, un silence si lourd et palpable qu'il regretta presque le bruit des pas.

« Et le landau, que va-t-on en faire ? » La question lui assaillit soudain l'esprit, avant même qu'il ait pu s'armer contre elle. La terreur s'empara de lui jusqu'au tréfonds de son âme. Pour ne pas y penser, il se mit à se gratter

frénétiquement la cuisse jusqu'au sang. Sans résultat. À travers la douleur aiguë, l'idée surgit très clairement.

« Il faut bien que tu le saches... La voiture ne pourra pas rester dans la chambre après... »

Le corps baigné d'une sueur froide, il se redressa et s'assit.

« Il n'y a pas d'"après" ! » Il faillit crier très fort. « Il n'y aura pas d'"après" !... Le landau est pour le petit, pour Martin !... » Inconsciemment, il se rallongea.

« Le landau n'est qu'un moyen... Il faut être franc... À quoi peut-il servir ?

– Servir ? reprit Gurdweil furieusement. Chacun sait qu'on ne peut s'en passer avec un bébé !

– Tant qu'il y a un bébé... mais lorsque...

– Demain, Martin revient à la maison ! Il n'a pas besoin d'hôpital ! Le médecin n'y comprend rien, absolument rien !... À la maison il ne sera pas malade !...

– Il faut regarder la vérité en face ! Le bébé est malade, tu le sais bien. Impossible de se le dissimuler. Et un enfant malade peut aussi...

– La vérité est qu'il n'a rien ! Je l'ai laissé à l'hôpital pour rien ! Un estomac dérangé, chez un enfant...

– C'est exactement cela ! Chez un enfant, c'est une maladie dangereuse ! N'as-tu rien lu toi-même sur le sujet ? Seul un petit pourcentage en réchappe, le reste...

– Je ne veux pas, je ne veux pas, suffit ! Dormir, je veux dormir ! »

Gurdweil pensa étouffer. Une veine tambourinait dans son crâne et tout son cœur brûlait comme un incendie. La couverture devint très lourde, il la rejeta brusquement et demeura nu un moment. Puis il se leva d'un bond et alla à la fenêtre. Le froid pénétrait à l'oblique, comme un rayon de soleil, enveloppait ses jambes et ses cuisses, lui donnait la chair de poule. Ce n'était pas le moment d'attraper mal ! Il lui fallait rester en bonne santé ! En

quittant la fenêtre, il jeta un coup d'œil au landau dont la couverture blanche luisait dans l'obscurité. Il détourna immédiatement les yeux et revint vers le canapé. Avant de se recoucher, il eut l'idée de le fouiller pour voir si le journal n'était pas caché sous le drap qu'il tira, mais sans rien trouver. Il chercha encore par terre, aux deux bouts du canapé, tâtonnant des mains et des pieds. Puis il écarta le canapé du mur, passa la main dans l'espace libéré, mais le journal n'était pas là. Se rendant compte soudain de sa folie, il se mit en colère contre lui-même. Quel idiot, pourquoi avait-il besoin de ce maudit journal ?! Il s'approcha de la table pour prendre une cigarette. Le journal était sur la table. Oui, ce même fameux journal !

C'était forcément lui, il n'y en avait pas d'autre dans la chambre. À moins que Thea en ait rapporté un ? Pour en être certain, il alla à la fenêtre déchiffrer le titre à la lumière du réverbère. Pris d'un accès de rage, il le lança par la fenêtre, tout en regrettant aussitôt son geste, comme s'il venait de jeter un objet précieux. Il alla même jusqu'à se baisser pour regarder en bas, mais il n'aperçut rien, bien que le trottoir fût parfaitement éclairé par le réverbère. Il n'y avait rien en bas, c'était clair. Où avait donc disparu le journal ? Il commençait à s'inquiéter. Il regarda de tous côtés, jusqu'à ce qu'il le découvre accroché à l'une des branches du seul arbre de la rue, à gauche de la fenêtre. Quel toupet ! pensa Gurdweil. S'il avait un bâton, il l'aurait fait tomber ! Sans savoir pourquoi, il se sentait floué... Finalement il quitta la fenêtre et, oubliant complètement qu'un instant plus tôt il avait voulu fumer une cigarette, il se recoucha et se couvrit. De nouveau le silence régna. Puis une lointaine horloge sonna 3 heures. Seulement ? se dit Gurdweil, satisfait. Dans ce cas ce n'est pas si terrible ! Aussitôt après, il pensa que le film que l'on projetait ce soir au Zentral n'était pas particulièrement intéressant... autrement, il serait entré... Ou plutôt il ne serait entré à aucun prix !

« Certainement pas ! répéta en écho une voix intérieure. Les circonstances ne s'y prêtaient guère. » Gurdweil fit semblant de ne pas

entendre.

« Avec la couverture sous le bras ! continua ironiquement la voix.

– Pourquoi ne pas entrer avec une couverture ? Je suis bien entré au café avec, non ?

– S’il n’y avait que la couverture ! À propos, Thea n’a pas l’air le moins du monde émue... Elle n’a rien changé à ses habitudes : cinéma, amant, etc.

– Ce n’est pas vrai ! Ce n’est pas un amant, seulement une relation !

– Supposons que tu aies raison ! Après tout, ce qui compte, pour l’heure, ce n’est pas qu’elle soit allée au cinéma avec un amant ou un ami, mais qu’elle y soit allée ! Mais ne crois-tu pas que les faits parlent d’eux-mêmes ? Ça en dit long sur son caractère et sur son attitude envers l’enfant... Avoue qu’une autre mère ne se serait pas conduite ainsi...

– Comment ça ? Absurde ! Ce n’est pas sa faute si le bébé est malade. Pourquoi n’irait-elle pas au cinéma ?

– Une autre mère ne l’aurait pas mis à l’hôpital... Elle aurait voulu le garder à la maison, quoi qu’il arrive... Tu sais très bien que j’ai raison... Pourquoi se faire des illusions ?

– Mais elle travaille toute la journée !

– Et alors ? Ne pouvait-elle pas demander un congé de quelques jours ? Et demain matin, crois-tu vraiment qu’elle ira le voir ?

– Certainement !

– Peut-être... mais, même si elle y va, ce sera sur un coup de tête, certainement pas pour l’amour de son enfant. C’est une femme méchante et cruelle ; elle n’a aucun sentiment humain... Arrête de la défendre et de la porter aux nues nuit et jour !... Tu le verras plus tard... Elle n’aura pas le moindre regret...

– Toujours la même histoire ! » Gurdweil bondit. « On n’en finira donc jamais ce soir !

– Un second enfant ne viendra pas aussi vite... Il vaut mieux être prêt à tout...

– Maintenant je vais vraiment fumer une cigarette, déclara Gurdweil, furieux, puisqu’il n’y a pas moyen de dormir ! » Et il se dirigea, zigzaguant de fatigue, vers la table.

« Une cigarette ! chuchota la voix, moqueuse. Tu sais bien à qui appartiennent ces cigarettes, pas vrai ? C’est un cadeau, un cadeau ! Tu ne les trouvais guère à ton goût tout à l’heure...

– Peu importe ! Il n’y en a pas d’autres à la maison ! »

Il alluma une cigarette et revint s’allonger. Après avoir tiré quelques bouffées, il jeta son mégot. Cette cigarette était infumable !

« Je le savais bien !... Mais peut-être ce ne sont pas les cigarettes qui ne te plaisent pas, plutôt leur provenance...

– Pas du tout ! protesta Gurdweil. Elles sont franchement infumables !

– Infumables ! Tu en as pourtant fumé des quantités dans le passé et tu les trouvais bonnes ! Pourquoi le nier ? Les Nilus sont une excellente marque !... Mais, avoue-le, c’est leur provenance qui te dérange. Et c’est bien compréhensible !

– Celles que je fumais étaient meilleures ! Il y en a des bonnes et des mauvaises de la même marque ! On tombe parfois sur un mauvais paquet... Leur provenance ne m’intéresse nullement ! Vraiment pas... Ne me prends pas pour un imbécile !

– Je pense néanmoins qu’il s’est produit ici une petite substitution dont tu n’es même pas conscient... Un phénomène très courant ! Un cas mineur de substitution ou de suggestion – appelle ça comme tu voudras. Mais pourquoi t’en indigner ? Pourquoi ne pas l’admettre simplement ? Il n’y a là rien de déshonorant ni de malhonnête... Il est très naturel pour un homme de ne pas supporter que sa femme soit...

– Mais puisque je te répète que ce n’est pas vrai ! Et que ça m’est égal ! Je n’hésiterais pas à l’admettre si c’était vrai, mais ce n’est pas vrai !... »

Il avait la bouche sèche et amère. Il mourait d’envie de boire un verre d’eau, mais il était trop fatigué pour se lever. D’ailleurs, songea-t-il, rien de

pire que l'eau pour le sommeil, ça vous réveille complètement. Il entendit un train siffler dans la gare voisine, d'abord un sifflement bref, interrompu, puis un deuxième qui se prolongea. Dire qu'ils sont obligés de travailler au milieu de la nuit, les malheureux ! Il éprouva un élan de pitié envers les cheminots. Puis il se tourna sur sa droite contre le mur. Ses membres s'engourdirent et il sombra dans une sorte de stupeur. La nuit l'engloutit.

Alors la grosse infirmière de l'hôpital surgit peu à peu de l'obscurité et prit définitivement forme. Oui, c'était bien elle. Qu'elle ne portât point le bonnet blanc classique, mais un haut chapeau vert vif orné d'une longue plume rouge sur le côté ne le surprit pas. Cet étrange chapeau combiné avec la blouse blanche de l'hôpital lui donnait l'air d'un volatile, d'un coq blanc avec une grande crête rouge. Gurdweil savait qu'il lui fallait s'en méfier, que pour une raison inconnue il ne devait pas s'en approcher. Soudain, il comprit la raison : la plume était excessivement longue et, s'il s'approchait de trop près, sa pointe acérée lui grifferait le visage et il ne pourrait plus se présenter devant Thea... Il se tint à distance et attendit. L'infirmière était devant une sorte de lutrin, son gros visage aux trois quarts tourné vers Gurdweil, ses yeux baissés sur un objet posé sur le lutrin et qu'on ne pouvait identifier de si loin. Ils étaient seuls dans la chambre. L'attente devenait assommante et Gurdweil, fatigué, pensa qu'il serait agréable de trouver un banc, comme ceux du jardin, dehors. Il chercha autour de lui un endroit où s'asseoir mais, hormis le pupitre à musique, la grande pièce était vide. C'est normal, pensa-t-il, un bureau n'est jamais meublé. Il s'appuya au mur et regarda par la fenêtre. À sa stupéfaction il vit un imposant immeuble de plusieurs étages avec d'innombrables fenêtres. Je ne savais pas, se dit-il, qu'on commençait à construire à Vienne des gratte-ciel comme en Amérique. Ce doit être un hôpital, conclut-il. Tout le monde veut aller à l'hôpital et il faut beaucoup de place... Soudain il se souvint qu'il était pressé, sans une minute à perdre, comment avait-il pu l'oublier ? De crainte de déranger l'infirmière occupée à sa besogne, il se sauva sur la

pointe des pieds et sortit par une immense porte semblable à celle d'un hangar. Il fallait bien une porte de cette dimension pour laisser entrer les trains quand ils venaient passer la nuit. Oui, tout cela était très astucieusement agencé !

Puis il se retrouva trimbballant une lourde caisse dans une rue inconnue pleine de monde. Impossible de fendre la foule dense ni de s'en écarter, il était obligé d'avancer pas à pas, freiné par les gens devant lui et poussé par ceux de derrière, inondé de sueur à cause de son fardeau. S'il avait pu poser la caisse un instant et reprendre des forces ! Mais il n'y avait pas de place pour une aiguille. Et pourquoi donc une aussi lourde caisse ? se plaignit-il. Une plus petite et plus légère aurait fait l'affaire. Dès qu'il échapperait à cette foule, il irait l'échanger pour une autre. La caisse était ouverte, il la portait dans ses bras. Soudain il eut une bonne idée. Pourquoi garder tous ces journaux à l'intérieur ? D'autant plus qu'ils étaient écrits dans une langue étrangère qu'il ignorait. S'il avait pu les lire, c'eût été différent... mais, vu la situation... Non, il allait les jeter un par un puisque la foule l'empêchait de renverser la caisse et de les jeter d'un seul coup. La caisse deviendrait ainsi peu à peu plus légère. Mais voilà qu'un phénomène étrange se produisait : à mesure qu'il les jetait, les journaux revenaient dans la caisse ! Ils pleuvaient de partout, en plus grand nombre encore, par milliers et dizaines de milliers, forçant Gurdweil à s'aplatir par terre. La caisse débordait de journaux qui continuaient à tomber. C'était sans fin. Absolument désespérant. Derrière, les gens poussaient, devant, ils lui interdisaient de passer. Et maintenant ce n'était plus des journaux, mais des tuiles blanches et roses qui dégringolaient, s'entassant en une pile plus haute que lui de sorte qu'il n'y voyait plus rien. Il comprit tout à coup que ces tuiles provenaient de l'immense hôpital que la foule avait démoli pour en construire un plus grand, car l'ancien n'avait plus assez de places pour les enfants malades. Juste à temps, songea Gurdweil, car son petit Martin n'allait pas bien, et il pourrait donc l'hospitaliser. Mais comment porter

toutes ces tuiles seul ? D'ici une minute, il s'écroulerait sous le poids et n'aurait pas la force de continuer. Il implora les gens du regard, dans la mesure où le tas de tuiles lui permettait de le faire, mais personne n'eut l'air de comprendre. Il ne pensa pas à appeler au secours à haute voix. Dans un ultime effort, il continua à traîner la caisse, puis lâcha prise. Il s'aperçut alors que la rue était complètement vide, ce qui ne le surprit pas le moins du monde. À ses pieds, la caisse était vide aussi. Gurdweil se souvint qu'il était fatigué et décida de s'asseoir sur le trottoir, mais il se ravisa. Autant s'asseoir dans la caisse vide pour se protéger du vent ! C'est ce qu'il fit. Pour commencer il ne s'y sentit pas très confortable à cause du manque d'espace. Il dut se tasser et replier les jambes dont l'une se mit à lui faire mal, puis peu à peu il s'habitua à sa position et en tira même un certain agrément. Il examina la rue d'un bout à l'autre sans voir personne. Ah oui ! Aujourd'hui était férié... Pas surprenant que les magasins fussent fermés ! Tout à coup, il remarqua un objet oblong sur le trottoir, un peu plus loin. Alors il comprit : c'était la noyée, la fille qu'on avait repêchée dans le Danube, quelque temps auparavant. Et pas un seul policier dans toute la rue pour s'en occuper ! Comment pouvait-on la laisser toute seule, la pauvre malheureuse ! Et si elle avait besoin de quelque chose !... Ah oui ! Une idée merveilleuse lui traversa l'esprit, il fallait la mettre dans la caisse. Rien de mieux pour elle. Il s'approcha et se pencha sur le corps. C'était bien elle ! Mais où était passé son nez ?... Lorsqu'il l'avait vue, elle avait encore son nez ! Elle avait dû se cogner et perdre son nez... Mais peu importait ! Tant pis pour le nez ! L'essentiel, c'était de la mettre en caisse. En la soulevant, il découvrit à sa surprise qu'elle n'était pas lourde, comme le sont généralement les cadavres. Il fit deux ou trois pas ; quelque chose tomba par terre. Il regarda et s'aperçut que c'était un des bras de la fille, arraché à son épaule. Atterré, il se baissa pour le ramasser. Et le deuxième bras tomba aussi. Gurdweil demeura planté sur place, désespéré. Il ne voulait pas poser la fille par terre mais, tant qu'il la tenait, il ne pouvait pas

ramasser ses bras... Ah ! Si seulement Thea était là, pensa-t-il amèrement, elle m'aurait aidé ! Mais elle était toujours au cinéma quand on avait besoin d'elle !...

À cet instant, la fille ouvrit la bouche et dit : « Ne vous souciez pas de mes bras ! Ça n'en vaut pas la peine ! Laissez-les là où ils sont. J'en ai d'autres à la maison, de beaucoup mieux !

– Pourtant, avança Gurdweil, ça me paraît dommage... Franchement, je peux me débrouiller... Un peu de patience, et tout s'arrangera. Après tout, il vaut mieux en avoir deux paires...

– Non, ce n'est pas nécessaire ! Dépêchez-vous ! On m'attend à la maison pour dîner. »

Gurdweil la tira vers la caisse. En chemin, les deux jambes se détachèrent l'une après l'autre. Le cœur serré, Gurdweil les entendit tomber à terre sans pouvoir les ramasser et, lorsqu'il atteignit finalement la caisse, il ne restait plus du corps de la jeune fille que la tête et le torse, sans marques de cicatrices à la place des membres manquants. On aurait dit une de ces poupées rondes sans bras ni jambes qui, lorsqu'on les couche, se relèvent automatiquement. Il la déposa dans la caisse. Répugnant à laisser les membres éparpillés sur le trottoir, il revint sur ses pas. Mais les membres n'étaient plus là. Ils avaient disparu sans laisser de traces. En proie à un désarroi croissant, Gurdweil continua à chercher en vain car il savait qu'elle n'avait pas de membres de rechange à la maison et qu'elle avait menti pour ne pas lui créer de problème inutile. Que faire ? Impossible de la laisser dans cet état. Et puis, brusquement, il se rappela que la fille était déjà noyée, c'est-à-dire morte, et qu'elle n'avait besoin ni de bras ni de jambes... D'ailleurs, il en était sûr, Thea devait les avoir ramassés à la sortie du cinéma et les avait cachés pour l'agacer... Il finirait bien par les dénicher.

À son retour près de la caisse, il trouva l'infirmière. Elle n'était plus aussi grosse, mais grande et droite, et, bien qu'elle ressemblât à Thea,

Gurdweil comprit que ce n'était pas elle. La pensée lui vint aussi que dans les rêves les personnes changent de visage par une sorte de tour de passe-passe et cette découverte le remplit de joie parce qu'il savait qu'il était désormais d'une extrême importance pour lui de rester sur ses gardes et attentif à tout ce qui arrivait. La nuit était maintenant tombée. La caisse et l'infirmière étaient éclairées par la lueur d'un réverbère voisin. L'infirmière lui tendit soudain un petit paquet que Gurdweil n'avait pas remarqué dans sa main, un petit paquet enveloppé d'une couverture blanche (il reconnut immédiatement la couverture de Martin). Elle avait l'air très fâchée et très pressée. Un instant, il hésita à prendre le paquet, mais l'infirmière le gronda, et dès lors il fut clair que c'était Thea : « Prends-le, idiot, et mets-le dans la caisse ! Ne vois-tu pas que c'est Martin ? » Mais Gurdweil ne voyait rien, car l'enfant était complètement enveloppé dans la couverture. Une bonne chose, d'ailleurs, pensa-t-il, car il fait froid et il pourrait s'enrhumer... Il prit le paquet et dit : « Pourquoi dans la caisse ? Si c'est Martin, il a son beau landau à lui ! Et il y a déjà quelqu'un dans la caisse. »

Thea s'esclaffa : « Il n'y a plus de landau ! Je l'ai vendu hier au Dr Ostwald pour l'enfant qui va naître... À partir de maintenant, il aura un nouveau bébé chaque mois et il a besoin d'un tas de poussettes... » Et elle continua de rire comme une folle.

Gurdweil fut saisi d'une telle fureur qu'il pensa en mourir. « Comment as-tu osé faire une chose pareille ? Comment as-tu osé le vendre ? Tu sais bien que Martin n'a qu'une voiture et qu'il en a besoin... »

– Il n'en aura plus besoin, dit Thea avec un rire venimeux. Tu ne vois pas qu'il est mort ? Un bébé mort ne dort pas dans une voiture, mais dans une caisse ! Ne t'ai-je pas répété matin et soir que je ne voulais pas d'enfant ?... Il y a longtemps que je voulais le tuer... À la fin, je l'ai confié à Freddi. Un grand spécialiste ! Il l'a achevé d'un seul doigt dans la gorge... Dépêche-toi de le mettre en caisse ! Le temps presse ! »

Espérant contre toute attente que Thea plaisantait comme d'habitude, Gurdweil ouvrit le paquet. Martin était bien mort. Ses yeux étaient ouverts, et il souriait, son petit poignet à côté de la bouche, mais il était bel et bien mort... Gurdweil le savait maintenant avec une certitude absolue. Il fut pris d'un désespoir infini et d'une terrible colère contre Thea, la coupable, la colère la plus profonde et la plus douloureuse qu'il eût jamais connue. Il lâcha l'enfant et se jeta sur Thea, pour la frapper à coups de poing sur le visage, les seins, le ventre. Mais il s'aperçut très vite que ses poings ne rencontraient que le vide, ce qui le terrifia. Il s'arrêta. Toujours debout devant lui, Thea continuait à rire. Puis elle enleva soudain son chapeau et dit : « Ainsi, mon petit, c'est moi que tu veux frapper ! » Et elle lui prit le cou à deux mains et commença à l'étrangler. Gurdweil cria de toutes ses forces (il y avait déjà du monde autour), mais on n'entendait pas sa voix. Sa bouche n'émettait aucun son. « Ah ! Maintenant, c'est la fin, rien ne peut me sauver ! » Il sentit une grande pression sur son cœur, pas tout à fait désagréable, et sa respiration s'arrêta... Il ouvrit les yeux, le corps baigné de sueur, le cœur battant à tout rompre, la respiration haletante. Il faisait encore nuit. Il ne sut pas tout de suite s'il était réveillé ou mort, car la frontière entre la réalité et le rêve demeurait fragile et impalpable. Il ne se rappelait pas non plus à quel moment il s'était redressé, or il se retrouvait maintenant assis sur le canapé. Il se tâta la poitrine et conclut qu'il était vivant et éveillé. Pour s'en assurer définitivement, il scruta l'obscurité et, au prix d'un certain effort, il arriva à distinguer la forme du lit et des deux fenêtres. Aucun doute : il avait eu un cauchemar. Mais il s'en souvenait dans tous les détails et il eut un certain regret de s'être réveillé... Après tout, on pouvait mourir dans son sommeil... Mais il était réveillé, pas de question. Et où était Martin ? Il y avait un instant à peine, il le tenait dans les bras ! Il sauta à bas du lit et courut au landau. Toujours là, vide, avec la couverture blanche dessus. Thea ne l'avait donc pas vendu au Dr Ostwald ! Malgré cette heureuse constatation, il était encore rempli de fureur contre

Thea, comme si tout ce qu'elle avait dit dans son rêve était vrai. Il toucha la couverture et se rendit compte avec angoisse qu'il n'y avait rien dessous. Puis il se rappela que l'enfant était à l'hôpital et il se recoucha, un peu apaisé. Il s'endormit immédiatement d'un sommeil lourd et sans rêves.

OceanofPDF.com

Le lendemain, à 9 heures et demie du matin, Gurdweil attendait déjà en face de l'hôpital. C'était une belle et claire matinée d'automne. Le soleil brillait et les tramways allaient et venaient bon train. Gurdweil faisait, en fumant, les cent pas le long de la grille. Il ne sentait plus la fatigue de sa sinistre nuit sans sommeil et éprouvait même un léger espoir que tout s'arrangerait à la fin. Mais que cette attente lui était difficile à supporter ! Le temps peut être si lent, si stagnant, si figé, alors qu'il sait parfois filer avec la rapidité d'une flèche ! C'est quand on le guette et qu'on le suit à la trace qu'il ralentit son cours et s'immobilise : une demi-heure peut s'éterniser à l'infini. Les préliminaires, se dit Gurdweil, sont souvent plus longs que l'événement en soi... Toute la vie était faite de ces prologues-là et le reste ne durait guère que quelques brefs instants...

Au bout d'un moment, Gurdweil décida de parcourir une vingtaine de fois la distance qu'il y avait entre les deux extrémités de la grille ; en marchant d'un pas normal, le trajet prendrait environ vingt minutes, après quoi il pourrait enfin pénétrer dans l'hôpital. Les yeux rivés au sol, les basques de son manteau déboutonné flottant à tout vent, il commença à marcher et à compter. Un chiffonnier, portant sur les épaules son baluchon noué dans une étoffe vert bouteille, zigzaguait au milieu de la chaussée, la tête levée vers les fenêtres, en criant d'une voix rauque : « Vieux chiffons ! Vieux papiers ! » Un apprenti boulanger passa avec une corbeille pleine de galettes, un petit chien noir cavalant à ses trousses, à un angle tel qu'il

donnait l'impression de courir sur le flanc. Le chien s'arrêta devant Gurdweil, jeta un coup d'œil en arrière et repartit aussitôt pour rattraper son maître. Une mendiante, le dos voûté, surgit d'une contre-allée perpendiculaire à la grille de l'hôpital, s'avança en hésitant vers Gurdweil, attendant pour l'aborder qu'il mette la main à la poche. Elle prit timidement son aumône et redisparut dans l'allée.

Gurdweil avait cessé d'arpenter le trottoir, et totalement oublié de compter ses pas. Il devait avoir parcouru la longueur de la grille une bonne trentaine de fois. Il sortit sa montre : 10 heures moins quatre minutes.

Une autre infirmière que celle de la veille l'assura que l'état de l'enfant s'était amélioré et qu'elle espérait que d'ici deux ou trois jours il pourrait revenir à la maison. Il était impossible de le voir maintenant, en dehors des heures de visite. Mais où était donc sa mère ? Il fallait tout de même nourrir ce bébé ! Gurdweil la supplia en vain de lui permettre de le voir. Il sortit dans le couloir et attendit jusqu'à ce que, soudain, il aperçoive l'infirmière de la veille. Il la supplia de lui laisser jeter juste un coup d'œil sur l'enfant. Prise de pitié, elle le conduisit dans la salle où étaient rangés une vingtaine de berceaux. Accroché aux pas de l'infirmière, il avait le cœur qui battait très fort et l'estomac contracté. Le bébé était endormi, le visage cireux mais paisible, son petit poing hors du drap et serré contre sa bouche. Gurdweil revit en un éclair la scène de son rêve et crut défaillir de terreur. Sentant ses genoux se dérober, il se cramponna au dos d'une chaise.

« Vous voyez, dit l'infirmière, il dort bien. La nuit a été mauvaise, mais il va mieux à présent. Sa fièvre a baissé. »

Un rayon de soleil traversait le berceau, mais, Dieu merci, pensa Gurdweil, il ne touchait pas le visage de l'enfant et ne troublait donc pas son sommeil... Ici et là, un nourrisson pleurait. Immobile, Gurdweil gardait les yeux fixés sur le petit Martin endormi. Il semblait avoir oublié l'endroit où il se trouvait. L'infirmière lui rappela alors qu'il devait partir ; il reprit ses esprits et quitta l'hôpital.

Une fois dehors, il se souvint qu'il aurait dû remonter un petit peu la couverture de l'enfant, qu'il n'était pas convenablement couvert... Et cette pensée le plongea dans une terrible détresse, comme si le destin de son fils ne dépendait plus que de ce geste. Il s'arrêta et se demanda s'il devait revenir et remettre la couverture d'aplomb : l'infirmière le laisserait faire, il en était sûr, il la supplierait et elle le laisserait rentrer... Et c'est précisément parce qu'il se rendait compte à quel point son vœu était ridicule, sinon impossible à réaliser, que son désir s'amplifia, au point qu'il aurait donné sa vie maintenant pour le seul droit de rentrer et de rajuster la couverture. Il reprit pourtant son chemin. Si au moins Martin n'avait pas eu le poing fermé ! Vrai, les nouveau-nés serrent souvent les poings de la sorte, mais tout de même !... Et s'il serrait son poing, pourquoi si près de sa bouche, comme il le faisait ? Absurde ! Il se morigéna – un rêve n'était qu'un rêve ! Pourquoi lui accorder autant d'importance ? Mais Thea était en retard ! Peut-être n'avait-elle pu se libérer plus tôt, se dit-il, essayant de lui trouver une excuse. Elle était probablement en route à cet instant même. Elle avait dû attendre le tram plus longtemps qu'à l'ordinaire... À Vienne c'était toujours pareil : pas le moindre tram quand vous étiez pressé. Et pas seulement à Vienne, mais dans le monde entier... Et il fut pris d'un accès de rage contre les trams qui lui étaient hostiles. Pourtant il se consola à l'idée que Martin dormait bien et que Thea avait encore le temps d'arriver avant son réveil.

Sans s'en rendre compte, Gurdweil s'approcha du banc de la nuit précédente et s'y laissa tomber. Il réalisa bientôt où il se trouvait, se releva d'un bond, mû par une incompréhensible peur, et reprit le chemin du centre. Il avait le temps, tout le temps du monde ! Il aurait même pu en prodiguer à pas mal de gens dans cette ville, mais personne ne voulait partager son temps. Et donc, il déambulait solitaire, sans but et sans prêter attention aux rues qu'il traversait, en proie à de troubles pensées, luttant contre une sourde intuition de catastrophe qui tentait de faire irruption dans sa

conscience. Le soleil le réchauffa. Les cimes dénudées que les arbres projetaient par-dessus les murs de l'Augarten dans une petite rue silencieuse s'entrelaçaient avec le ciel, et les feuilles répandues sur le trottoir se réduisaient en poussière bruissante sous ses pas.

L'enfant resta à l'hôpital trois jours, et le quatrième, au moment de la visite, on annonça à Gurdweil qu'il était mort dans la nuit. Il reçut la nouvelle avec un calme terrifiant. De même qu'une grave maladie amoindrit, pour le malade, la gravité de la mort en lui administrant lentement son poison de sorte qu'il ne ressent pas aussi intensément la fin inévitable, de même la souffrance et les tourments intérieurs subis par Gurdweil pendant la maladie de l'enfant l'avaient préparé à sa mort. Il s'effondra sur une chaise dans le bureau de l'hôpital et y resta longtemps assis, pétrifié. On aurait dit qu'il ne voyait ni n'entendait plus rien. Il regardait très loin, à travers le mur et au-delà, ses mains posées sur les genoux, son chapeau mou écrasé sous son bras. Peut-être, à ce moment précis, ne pensait-il plus à rien ; peut-être était-il atteint d'un engourdissement général des sens qui lui donnait l'aspect d'un objet inanimé. L'infirmière en chef le surveillait du coin de l'œil ; elle était désolée pour lui et résolue à ce qu'il demeurât là autant qu'il le voudrait. Mais Gurdweil reprit ses esprits et se leva. Il s'approcha de la table dans l'intention manifeste de dire quelque chose. Pourtant aucun mot ne sortit de sa bouche. L'infirmière fixa ses lèvres inertes, comme si elle essayait de lire sur celles d'un muet. Enfin il murmura, d'une voix mal assurée qu'il aimerait le voir, voir le bébé. Car, après tout, trouva-t-il nécessaire d'expliquer, l'enfant était à lui, c'était « sa chair et son sang ».

L'infirmière en chef sonna et aussitôt apparut une de ses collègues qui conduisit Gurdweil le long d'un corridor, puis, après avoir tourné à droite, dans un second au bout duquel elle ouvrit une porte et le fit entrer dans une pièce minuscule, la morgue, qui contenait, entreposés sur une espèce de

rayon en bois, plusieurs petits cercueils ; il y flottait une forte odeur de phénol. Elle se dirigea vers l'un de ces cercueils et en dévissa le couvercle. Avant toute chose, Gurdweil examina la pièce du regard pour voir s'il y avait une fenêtre. Car une fenêtre était très importante... Et ce n'est que lorsqu'il eut découvert une lucarne dans le mur, étroite, certes, mais néanmoins suffisante pour laisser entrer la lumière du jour dans la pièce, qu'il se tranquillisa. Il se tourna alors brusquement vers le cercueil ouvert, comme s'il voulait surprendre quelqu'un. Le petit mort gisait au fond, enveloppé de ses langes. Gurdweil vit que le cercueil était trop grand et qu'il y avait un espace libre entre son extrémité et les pieds du bébé, ce qui, pour une raison quelconque, le dérangerait. Puis il fixa les yeux sur le visage du bébé, jaunâtre, caverneux et encore plus petit que de son vivant. Il continua à l'examiner et soudain il sentit que ce petit cadavre lui était entièrement étranger ; il n'existait aucun lien entre lui et son bébé... Oui, il avait la même forme de visage, le même nez retroussé, les mêmes cheveux que Martin – mais néanmoins ce n'était pas Martin... Martin était différent, vivant, son enfant – tandis que ce corps sans vie n'avait rien à voir avec lui. Il ressentait même un certain dégoût à sa vue et il détourna les yeux. Et soudain une étrange chose se passa : Gurdweil éclata de rire, d'un rire rentré, avec un son de gargarisme, mais il ne faisait aucun doute qu'il riait. Le rire s'échappait de lui, contre sa volonté, et il ne pouvait plus le retenir. L'infirmière avait pâli de frayeur. Elle referma brutalement le couvercle qu'elle tenait encore à la main, tandis que Gurdweil continuait à se tordre de rire. Puis il s'arrêta net comme à la fin d'une crise, et sans un seul regard vers le cercueil ou l'infirmière, il quitta la morgue. Il s'enfuit dans le couloir, heurta une femme qu'il faillit faire tomber et se sauva en courant de l'hôpital.

Dehors, il tourna à gauche, filant à grandes enjambées, presque au pas de course, tel un fugitif. Au bout de Rauscherstrasse, il emprunta une série de ruelles et arriva au pont de Brigittenaver sans savoir ce qu'il faisait. Sa

tête était vide. Qui aurait vu à ce moment-là ce petit homme marcher très vite, la tête nue, balançant les bras (son chapeau était tombé sans qu'il s'en aperçoive), le manteau flottant au vent, l'aurait pris pour un fou. Quelques personnes s'arrêtèrent même sur son chemin, pour le contempler, stupéfaites. Il était midi. Le soleil faisait, de temps à autre, une furtive apparition dans l'embrasure des nuages pour disparaître aussitôt. Une légère brise plissait la surface du Danube. Les rues grouillaient de mouvement : tout le monde se dépêchait d'aller déjeuner. Gurdweil continuait à marcher vite. Il avançait la plupart du temps sur le trottoir mais, quand il avait à traverser une rue, il le faisait avec une attention exagérée, regardant bien à droite et à gauche les tramways et les automobiles qui dévalaient la rue. Parfois, il s'arrêtait net au milieu du trottoir, les yeux rivés au sol, comme perdu dans ses pensées, et il restait là quelques minutes, avant de repartir. On le voyait remuer les lèvres et faire d'étranges signes avec les mains, comme s'il parlait tout seul. Mais Gurdweil ne parlait pas du tout. Il ne faisait que se chantonner une vieille mélodie, sans rien entendre. Quelquefois un sourire se posait sur son visage, y demeurait un moment, donnant l'illusion d'une expression permanente. À deux ou trois reprises, il fit halte sur l'un des bancs du trottoir pour souffler un peu avant de reprendre sa course. Il se trouva bientôt dans la Schulstrasse, devant la maison de ses beaux-parents et, un instant, quelque chose de familier flotta devant ses yeux, un instant seulement. Ses jambes refusèrent, par habitude, d'aller plus loin, mais Gurdweil continua son chemin. Une certaine question commençait à le lacer à présent, sans qu'il puisse lui trouver une réponse. Elle devint plus claire en pleine Schulstrasse, comme si l'air même de la rue l'avait subitement distillée et, dès lors, elle le harcela sans relâche. Pourquoi, mais pourquoi donc avait-on eu besoin d'un cercueil alors qu'il avait une si belle voiture d'enfant, un landau acheté par lui-même, personnellement... Et il ne s'agissait pas d'une bonne blague, non, impossible, puisque Thea elle-même lui avait tout récemment dit que

dorénavant l'enfant dormirait dans un cercueil et non pas dans le landau, et il n'était pas dans les habitudes de Thea de faire des blagues... Et c'était cela qu'il n'arrivait absolument pas à comprendre... Surtout ce cercueil-là !... N'avait-il pas vu de ses propres yeux qu'il était beaucoup trop grand pour un bébé de sa taille ? Même un aveugle l'aurait vu ! Tandis que la voiture d'enfant lui convenait parfaitement, comme si elle avait été faite sur mesure pour lui !... D'ailleurs, comment aurait-on pu les comparer ? La voiture était magnifique, un véritable plaisir pour les yeux, il avait acheté le plus beau landau en magasin alors que le cercueil n'était rien d'autre que de vulgaires planches rabotées et clouées ensemble ! Et qui pouvait vous garantir qu'il fût assez solide pour durer longtemps ?... Il suffirait de le toucher à peine pour bercer l'enfant et il tomberait en pièces à la minute même... Et on ne pouvait tout de même pas aller en acheter un tous les jours !... quel dommage qu'il fût trop fatigué pour aller chercher Thea et l'empêcher de vendre la voiture ! Et la chaleur, quelle terrible chaleur aujourd'hui !... Si seulement il avait eu quelque chose à boire ! Dire qu'il n'y avait personne dans cette canicule pour lui offrir une seule goutte d'eau fraîche ! Ah ! Sa gorge se desséchait de soif !...

Le visage de Gurdweil était maintenant aussi rouge que si on l'avait ébouillanté, et deux filets de sueur ruisselaient de son front congestionné, où quelques cheveux rares restaient collés, pour descendre le long de ses joues. Il avait peu à peu ralenti le pas et avançait en titubant le long du Bezirk, non loin de la gare de l'Ouest. Le soleil avait complètement disparu derrière les nuages. Le vent s'était levé, il devenait plus fort et cinglant. Un train venait probablement d'arriver, car une foule de gens émergeait de la gare et traversait la grande place devant lui, les uns avec des valises ou des paniers à la main, les autres avec des sacs à dos. Il était 3 heures de l'après-midi. Une odeur de fumée et de charbon montait d'une locomotive invisible. Gurdweil s'installa sur un banc dans le parc, en face de la gare. Il resta assis un petit moment, regardant sans vraiment les voir les voyageurs

du train qui passaient par le jardin pour gagner l'arrêt du tramway. Saisi soudain par le froid, il se mit à claquer des dents et se leva pour reprendre sa course, le corps secoué de frissons. En traversant Mariahilferstrasse, il manqua d'être écrasé par une voiture lancée à vive allure dont le conducteur, la tête passée par la portière, l'abreuva d'injures lorsqu'il atteignit l'autre côté de la rue. Mais rien de tout cela ne sembla toucher Gurdweil.

Il n'entendit probablement même pas les jurons furieux de l'automobiliste. Une rue s'ouvrit devant lui. Défaillant de fatigue, il la prit, se traînant avec ce que lui restait de force. La pensée qu'il avait quelque part une chambre et un lit où il pouvait revenir ne l'effleura même pas. Il s'engagea dans la Gumpfendorferstrasse et sans réfléchir tourna à gauche, vers le centre-ville. Il n'avait pas fait une centaine de mètres que quelqu'un vint lui barrer le chemin. Sans lever la tête, il était prêt à s'écarter machinalement quand on lui saisit le bras.

« Mon Dieu, s'écria Franzl Mitteldorfer, horrifiée, vous faites peur à voir ! »

Gurdweil leva vers la jeune femme des yeux ahuris, injectés de sang, sans avoir l'air de la reconnaître. Il ne répondit pas.

« Vous avez beaucoup de fièvre, reprit Franzl, vous devez aller vous mettre au lit immédiatement ! Venez avec moi ! Vous vous reposerez un peu à la maison et puis je vous ramènerai chez vous. »

Elle le prit par le bras et l'emmena. Gurdweil la suivit docilement. Bien qu'il l'eût reconnue à présent, il ne prononça pas un mot. Il ne prononça pas un mot à cause de sa grande fatigue et parce qu'il n'avait rien à dire. Soutenu par la jeune femme, il monta avec difficulté l'escalier et pénétra dans l'appartement. Franzl le guida vers le canapé :

« Voilà ! Couchez-vous et reposez-vous un peu, mon pauvre ami ! Allongez les jambes, n'ayez pas peur. Parfait ! »

Elle l'aida à s'étendre complètement.

« Et votre chapeau, vous n'aviez pas un chapeau ?

– Quoi, mon chapeau ? » C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche. « Ça ne fait rien... pourquoi un chapeau... il fait si chaud... À boire ! N'y a-t-il plus d'eau dans toute la ville ?... Personne ne vous donne une seule goutte d'eau. »

Il chuchotait, comme s'il se parlait à lui-même. Debout, Franz Mitteldorfer le contemplait avec infiniment de compassion, les yeux voilés de larmes.

« Calmez-vous, je vous en prie, je vous apporte de l'eau dans une seconde. »

Elle quitta la pièce pour revenir aussitôt avec un verre d'eau qu'il vida d'un trait.

« À présent, détendez-vous et restez tranquille », dit-elle comme si elle cajolait un petit enfant. Elle lui épongea le front avec un mouchoir immaculé. « Maman est sortie avec le petit. À son retour, je vous raccompagnerai chez vous. » Allongé sur le dos, Gurdweil fixait la fenêtre en face de lui ; elle lui semblait avoir été placée de guingois dans l'angle du mur... Il trouvait la chose du plus grand ridicule. Il voulut bouger un peu sa tête, qui pesait maintenant une tonne, mais la fenêtre demeura de travers. « Ce doit être un style moderne de construction, conclut-il, mais, pour ma part, je préfère le style ancien ; c'est mieux... »

« Voyez-vous, dit-il à haute voix, si je me faisais construire une maison, je ne laisserais jamais installer les fenêtres de travers... Je trouve ça laid et de mauvais goût. Et ce n'est pas fonctionnel non plus. On veut s'accouder sur le rebord et on glisse dans l'encoignure de la fenêtre... Ridicule ! Et la cheminée de la maison d'en face est de travers, elle aussi... Notre génération préfère l'oblique, signe de décadence... »

Et, pour une raison connue de lui seul, il émit un petit rire étouffé.

« Écoutez, s'écria-t-il soudain, il faut que je rentre chez moi maintenant ! Le petit risque de se réveiller et de pleurer ! »

Il tenta de se lever, mais il n'en avait plus la force et retomba sur le dos. D'un bond, la jeune femme revint près de lui. « Ne bougez pas, s'il vous plaît ! Vous serez bientôt chez vous !

– Oui, c'est vrai ! Je dois d'abord me reposer. J'ai trop marché et je suis fatigué, dit-il avec un sourire coupable. Je vais m'allonger une minute et ensuite je pourrai m'en aller. Mais, de grâce, un peu d'eau ! J'ai soif.

– Je vais vous faire du thé. Le thé étanche mieux la soif. »

Soudain, ce fut la nuit. Gurdweil jeta un œil à travers une petite lucarne qui ressemblait surtout à un trou arrondi, de la grandeur d'un verre ordinaire, et qui donnait de l'autre côté sur une pièce brillamment éclairée. Il regardait d'un seul œil (il n'y avait pas de place pour les deux), debout sur la pointe des pieds, parce que l'orifice était plus haut que lui. Il lui en coûta beaucoup, mais il le fit néanmoins parce qu'il se savait le seul témoin et que, s'il n'observait pas tout, l'affaire demeurerait entourée de mystère... À l'intérieur de la pièce, un homme était penché sur un long banc lisse (Gurdweil grava ce détail dans sa mémoire parce qu'il l'estimait de la plus grande importance). L'homme lui tournait le dos, mais Gurdweil savait très bien de qui il s'agissait. Il croit, pensait-il, que je ne le reconnaîtrai pas s'il cache son visage. Mais je le connais très bien : c'est notre grand concierge ! Il ne se cachera pas de moi ! Le concierge se penchait sur la banquette au-dessus d'un autre homme, couché, dont il martelait systématiquement le crâne avec une pierre à un rythme qui évoquait une méthode bien précise. L'homme – bien que son visage fût dissimulé, Gurdweil avait reconnu son beau-frère, Freddi – agitait les jambes avec l'intention apparente de frapper le concierge, mais ce dernier se tenait tout contre sa tête et maintenait si fermement Freddi de sa main libre que sa victime ne pouvait ni se libérer ni l'atteindre d'un coup de pied. Entre-temps, le concierge continuait à frapper Freddi qui s'immobilisa bientôt tout à fait, ses grandes jambes allongées devant lui, et Gurdweil sut qu'il était mort. Bel et bien mort. Le concierge se redressa de toute sa hauteur immense et jeta la pierre dans un coin. Il se

frotta les mains deux ou trois fois, visiblement satisfait de ce qu'il avait fait, boutonna son manteau et alluma une cigarette. Gurdweil regarda Freddi. On ne pouvait pas être plus mort ; c'était clair comme le jour, bien que le visage ne portât aucune marque de sang ni de blessures. Une hémorragie interne, se dit-il, parce qu'il l'a tué avec une pierre plate et c'est comme s'il l'avait étranglé... Et maintenant il lui fallait se dépêcher avant que le meurtrier ne s'enfuie. Malgré sa terrible fatigue, il sauta sur le premier tram, en compagnie de Franz Mitteldorfer et, quelques minutes plus tard, il se présentait devant le commissaire de police qui le reçut assis à une table recouverte d'un tapis noir et se mit à le lorgner à travers des jumelles de théâtre. À peine Gurdweil avait-il ouvert la bouche pour lui raconter le meurtre que de lourds filins d'acier commencèrent à sortir de sa bouche et à s'entasser à ses pieds, en même temps qu'il vomissait un flot de sang. Il était incapable de refermer la bouche ou de proférer un son. Une peur animale s'empara de lui lorsqu'il comprit que ces câbles allaient causer sa perte. Ah ! Si seulement il avait pu parler pour prouver son innocence ! Il essaya de faire des signes avec les mains, mais ses mains refusèrent de lui obéir. D'ailleurs, il savait que les signes étaient inutiles : il fallait parler, parler ! Il entreprit donc d'extirper tous les câbles de sa bouche, dans l'espoir d'en arriver à bout et de pouvoir parler. Il avait les mains pleines de sang et les filins d'acier n'en finissaient pas. Il était déjà entouré par un énorme tas qui le surplombait comme un mur. Soudain, le commissaire jeta ses jumelles de théâtre en un geste mélodramatique de mauvais acteur et se leva d'un bond.

« Regardez, dit-il en pointant son doigt sur Gurdweil, voici le meurtrier ! Il était prêt à dénoncer un innocent concierge, et maintenant vous pouvez voir de vos yeux le sang couler de sa bouche ! Voulez-vous une preuve plus éclatante ? Le sang du meurtre, ce sang que cet homme a avalé pour cacher son crime, ce sang l'accuse !... »

Sans attendre, on se saisit de lui et on le traîna dans un sombre dédale de couloirs et de souterrains ; il ne pouvait même pas crier parce que sa bouche était encore pleine d'interminables câbles. Puis on le jeta dans une pièce circulaire et il comprit que c'était une fournaise et qu'il allait y être brûlé vif.

« C'est l'Inquisition ! voulut-il protester. L'Inquisition a été abolie depuis longtemps ! Ce que vous allez me faire est contre la loi ! » Mais il ne put prononcer un seul mot. Il fut déshabillé en un tournemain et, quand il n'eut plus de vêtement sur lui, la chaleur devint si insoutenable que bientôt il suffoqua, la bouche et les entrailles en feu. Il fit un signe de la main, pour demander à boire. On eut pitié de lui et on lui apporta de l'eau. Mais l'eau, une fois dans sa gorge, se transforma en lave, mille fois plus dévastatrice que la soif. Oh ! Mon Dieu, gémit-il, ils me torturent ! Pitié, apportez-moi de l'eau, un peu d'eau ordinaire à boire ! Comment peut-on être si cruel ? Comment peut-on être si cruel ? Comment étancher la soif avec de l'eau bouillante ? Oh ! Mon Dieu, je meurs de soif !

« Buvez ceci ! lui dit Franz Mitteldorfer en lui tendant le verre, le thé vous fera du bien !

– Ah ! C'est vous ! dit Gurdweil, revenu momentanément à lui. Est-ce du thé froid ?

– Juste ce qu'il faut. Goûtez-le ! »

À demi redressé il but le thé jusqu'à la dernière goutte, puis il dit : « Maintenant je dois vraiment partir.

– Bon ! Je vais écrire un petit mot pour ma mère. »

Elle l'aida à se lever. Elle dut le soutenir pour l'empêcher de tomber. Elle descendit l'escalier avec lui, péniblement. Elle comprit bientôt qu'elle ne pourrait pas lui faire prendre un tramway ; elle héla un taxi en maraude. Gurdweil ne pipa mot de tout le trajet. Tassé dans un coin de la voiture comme un paquet inerte, il paraissait endormi. La nuit tombait quand Franz Mitteldorfer le fit monter dans sa chambre.

« Il est malade », dit-elle à la propriétaire qui leur ouvrit la porte. Cette fois, la vieille femme comprit immédiatement ; elle entra avec eux et prépara le canapé, tandis que Gurdweil restait assis sur une chaise, soutenu par Franzl.

« Je le savais ! commenta la vieille en faisant le lit. Je savais qu'il tomberait malade à la fin ! Travailler tant, un homme si bien ! Et son petit enfant mort aussi ! »

Les deux femmes le déshabillèrent et le couchèrent. Gurdweil se laissa faire dans une indifférence absolue. Seul un profond gémissement s'échappait par intermittence de ses lèvres. La lampe à pétrole fut allumée et la vieille femme apporta un thermomètre, le coinça sous l'aisselle de Gurdweil. Encore vêtue de son manteau et de son chapeau, Franzl Mitteldorfer tournait impatiemment en rond dans la chambre. Le thermomètre indiquait 39,8. La jeune femme demanda que l'on appelle sans plus tarder un médecin. Herr Gurdweil était très malade, expliqua-t-elle à la vieille femme, et à son grand regret elle devait rentrer tout de suite chez elle. Elle reviendrait demain prendre de ses nouvelles. Elle lui dit au revoir et sortit.

Arrivé deux heures après, le médecin diagnostiqua un grave choc nerveux.

Gurdweil était debout depuis trois semaines. Au soir du jour où sa maladie s'était déclarée, ses amis se trouvaient au Herrenhof lorsque Thea vint leur annoncer la mort du bébé. N'ayant pas vu Gurdweil depuis plusieurs jours et connaissant son attachement pour l'enfant, ils s'inquiétèrent immédiatement pour lui et se levèrent tous, Lotte, Astel et Ulrich, pour se rendre à Kleine Stadtgutgasse. Ils arrivèrent peu après le départ du médecin et découvrirent Gurdweil dont la fièvre avait encore augmenté, gisant sur son lit, sans connaissance, les yeux vitreux fixés au plafond. La vieille Frau Fisher, qui préparait une serviette mouillée pour lui mettre sur le front, leur raconta tout de long en large.

Huit jours durant Gurdweil fut la proie d'une fièvre ardente et de délires tour à tour terrifiants et divins, dans lequel les objets et les gens autour de lui se mêlaient en combinaisons étranges et fantastiques. À son chevet, il y avait ses amis, la vieille logeuse et Franz Mitteldorfer qui venait tous les jours et le considérait comme son malade personnel. Thea ne changea rien à ses habitudes et ne leva pas le petit doigt pour l'aider. Finalement, la crise s'acheva et le docteur annonça que le pire était passé.

Complètement épuisé et trop faible pour bouger, Gurdweil fut obligé de rester encore une semaine au lit après que la fièvre fut tombée. Au cours de sa convalescence, il ne mentionna pas l'enfant, comme s'il l'avait entièrement oublié. Mais parfois, lorsque son regard tombait sur l'espace vide entre le lit et la fenêtre (pendant sa maladie, Thea avait vendu le landau

à un marchand de meubles d'occasion), il lui semblait que la chambre entière était déserte et le monde aussi. Cependant, il reprenait des forces et évitait de penser à tout ce qui pouvait troubler son équilibre mental. Il éprouvait la sérénité et le bien-être animal de tout malade grave qui, le danger passé, commence à guérir. Appuyé à ses oreillers, trop fatigué pour parler, il souriait souvent, parfois sans raison, à Lotte qui venait le voir deux fois par jour. Il lui prenait la main et la caressait en signe de gratitude silencieuse tandis que, dehors, se déchaînait un automne furieux et que claquaient les carreaux des fenêtres.

Trois semaines s'étaient donc écoulées depuis qu'il avait remis pour la première fois le pied dans la rue. La vie quotidienne avait repris ses droits et Gurdweil sa routine : il visitait des amis, se promenait dans les rues, échangeait ici et là un mot avec les uns et les autres mais, en dépit des apparences, un changement, invisible pour un œil étranger, et surtout pour lui, s'était produit. Il était plus silencieux encore que de coutume, toujours plongé dans ses pensées, comme sur le point de prendre une décision grave. Il répondait souvent à ses interlocuteurs n'importe quoi d'un air absent. La détresse obscure qui le hantait, depuis qu'il avait compris la vraie nature de Thea et refusé de l'admettre, commençait maintenant à exercer sur lui une violente et intense pression et à exiger une analyse logique de ses causes, voire un remède. Toutes ses pensées convergeaient désormais vers Thea – où qu'il se tournât, elles aboutissaient toujours à sa femme : c'était elle la fautive, l'obstacle, la source du mal. Il cherchait vainement à combattre ses sentiments. Il n'était que révolte et griefs. En même temps, il savait qu'il n'aurait jamais la force de se libérer d'elle. Si seulement elle avait pu le quitter ! Il le regretterait, c'était clair, mais d'un autre côté il l'accepterait comme une fatalité nécessaire. Or il ne venait pas à l'idée de Thea de le quitter. La soumission permanente de son époux provoquait et stimulait ses instincts les plus bas, et son appétit sadique, qui n'avait cessé d'augmenter au cours de leur vie commune, trouvait en lui une source infinie de

jouissance. Dès qu'elle vit à quel point la mort de l'enfant l'avait touché, elle découvrit un nouveau moyen de le blesser. Dorénavant, et contrairement à ses allégations antérieures, elle déclarait à tout bout de champ que l'enfant avait été celui de Gurdweil... Et elle le proclamait avec d'autant plus de véhémence que Gurdweil gardait le silence.

Il restait très peu à la maison. La chambre lui semblait étrangère, vide, répugnante et faisait naître en lui des pensées douloureuses. Il ne travaillait pas non plus. Il était endetté jusqu'au cou, toujours à court d'argent, mais cela, il faut l'avouer, ne le troublait pas beaucoup. Le problème était ailleurs. Il sentait vaguement qu'une certaine fin approchait, que quelque chose allait changer bientôt, sans savoir quoi ni comment.

C'était un mardi. Un jour plus chaud que les jours précédents, froids pour la saison. Gurdweil, qui avait beaucoup erré dans les rues était maintenant assis à côté du poêle ouvert dont les flammes se reflétaient sur le sol carrelé entre le lit et le canapé, projetant une pâle lueur au pied du mur opposé. Il était 6 heures et il faisait nuit. Gurdweil n'alluma pas la lampe à pétrole, car il se sentait bien dans l'obscurité. Dans la lumière, pensait-il, un homme voit ce qui l'entoure et dans l'obscurité, il se voit lui-même. Et il découvre aussi l'intérieur des choses... Il se vit soudain tel l'homme primitif au fond d'une forêt sombre, devant un feu allumé pour éloigner les bêtes sauvages. Il imagina entendre dans les fourrés proches un bruissement furtif qui, à travers des milliers de générations, lui transmettait un message de terreur devant des forces inconnues tendant leurs pièges à chaque pas. Il fit un geste instinctif dans le noir, une sorte de geste de protection qui le ramena à la réalité du présent. Dehors, au même instant, retentit deux fois l'avertisseur d'une automobile. Gurdweil attendit machinalement, immobile, un troisième coup de klaxon qui n'arriva pas. Il reprit le cours de ses réflexions : notre situation est meilleure que celle de l'homme primitif. Une maison telle que celle-ci, avec un poêle allumé et un lit qui vous tendait les bras... Il se souvint de certaines nuits des années

passées où il avait erré dans les rues de cette même Vienne, faute de logis et d'argent ; cela se passait à la fin de l'automne comme aujourd'hui, et sa chambre lui sembla d'autant plus agréable et accueillante. Au moins, ça ne risquait plus de lui arriver ! Et il eut pitié de ces malheureux qui, à Vienne comme partout ailleurs dans le monde, étaient forcés de passer leurs nuits à la belle étoile sur un banc, sous un pont ou dans les égouts. La société devait veiller à ce que chacun eût un toit et un morceau de pain : c'était la moindre des choses !

Il se leva pour remettre du charbon dans le poêle. La pelletée étouffa la flamme, provoquant une série de petits bruits secs tandis que des fumerolles rougeâtres s'échappaient entre les morceaux de charbon. Accroupi par terre, Gurdweil attendit que le feu reprenne. Puis il retourna s'asseoir sur sa chaise. À présent, un rayon de lumière venait lécher à l'oblique le canapé et sa housse orange foncé. Par une association d'idées inconsciente, la vue du canapé suscita chez Gurdweil un sentiment de vague lassitude. Mais il ne céda pas au désir de s'allonger qui soudain s'empara de lui. Non ! Il veillerait encore un peu et puis il ferait son lit et se coucherait tôt. Il n'avait plus envie de sortir ce soir-là.

Dans le corridor, une porte s'ouvrit et se referma. Si quelqu'un était sorti, Gurdweil ne l'enviait pas. Bien qu'il ne fût pas froid dehors, il éprouvait aujourd'hui un plaisir particulier à rester à la maison. Oui, se souvint-il, Lotte avait plus mauvaise mine de jour en jour. Lors de sa maladie à lui, elle lui avait semblé mieux, mais en vérité elle ne se portait pas bien du tout. En outre, elle était devenue silencieuse, ce qui ne lui ressemblait pas. Ou bien elle éclatait en accès de bonne humeur exagérée, ce qui n'avait rien de naturel, non plus. Ah ! Si seulement il pouvait lui être d'un secours quelconque... ! Durant un moment, ses pensées tournèrent autour de Lotte, et finalement il s'endormit. À son réveil, les charbons sifflaient et le feu avait perdu de sa vigueur. Gurdweil frissonna et alla rajouter du charbon dans le poêle. Il frotta une allumette et regarda sa

montre : presque 10 heures. Il avait dormi longtemps. Il se sentait la tête lourde avec une douleur dans le cou, probablement due à sa mauvaise position durant son sommeil. Il fit quelques pas dans la chambre pour se détendre les muscles. Tout était calme dans la chambre voisine. La vieille et Siedl avaient dû aller se coucher. Pas besoin d'allumer la lampe : par la fenêtre pénétrait une lumière faible mais suffisante pour distinguer le contour des meubles.

La porte s'ouvrit et Thea entra, en avance sur son horaire habituel. En apercevant son mari assis dans le noir, elle éclata aussitôt :

« Pourquoi tu n'allumes pas, espèce d'idiot ? » cria-t-elle, avant même d'avoir refermé la porte.

Gurdweil se hâta d'allumer la lampe, qui était prête sur la table. Puis il resta debout, sans bouger. Voyant qu'elle était de mauvaise humeur, il tenait à éviter toute querelle, mais son cœur lui disait que cette soirée n'aurait rien de paisible. Tout à coup il s'en voulut de son attitude et de ses précautions. Jusqu'à quand resterait-il soumis à ses caprices ? Il écarta bruyamment la chaise devant lui avant d'aller se pencher par la fenêtre. Thea finit de se déshabiller et dit :

« Qu'y a-t-il à manger ? »

– Rien du tout ! » répondit Gurdweil sèchement sans se retourner.

Surprise par le ton de sa réponse, Thea tourna la tête et contempla le dos de son époux. D'une voix calme, elle menaça :

« Que veux-tu dire par “rien du tout” ? Pourquoi ne t'en es-tu pas occupé ? »

Gurdweil ne répondit pas de suite, mais pivota sur ses talons pour regarder sa femme en face. Puis, prenant son courage à deux mains, il répliqua :

« Pourquoi ne m'en suis-je pas occupé ? Parce que je n'ai pas d'argent. Tu le sais très bien. Et, d'ailleurs, pourquoi ne t'en occuperais-tu pas toi-même pour une fois ? »

Thea n'en crut pas ses oreilles. Rouge de colère, elle s'avança vers lui :

« Quoi ?! Comment oses-tu ? Dans ce cas, pourquoi aurais-je besoin de toi ? Crois-tu que tu vas rester ici comme un prince et que, moi, je m'occuperai de faire à manger pour toi ?

– Pour toi, pas pour moi, répondit bravement Gurdweil.

– Fiche le camp ! » s'écria-t-elle en lui montrant la porte. Et comme Gurdweil ne bougeait pas, elle ajouta : « Fiche-moi le camp immédiatement, je te dis ! Immédiatement ! Et que je ne te revoie plus jamais ici ! Tu m'entends, plus jamais !

– Es-tu devenue folle ? » s'enhardit à lancer Gurdweil. Mais Thea était déjà sur lui. Elle l'attrapa, le traîna vers la porte et le poussa dans le corridor. Puis elle lui jeta son manteau et son chapeau et verrouilla la porte de l'intérieur. Tout fut fini avant que Gurdweil ait pu comprendre ce qui lui arrivait. Stupéfait, debout dans le noir, il regarda fixement la porte et le mince rai de lumière qui filtrait par-dessous. Soudain, il se dit que tout cela n'était qu'une plaisanterie et il essaya d'ouvrir la porte. Mais elle était fermée à clé. Alors Gurdweil comprit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Il gratta une allumette, ramassa son manteau et son chapeau et descendit.

Dans la rue il consulta sa montre à la lueur d'un réverbère. Il était 10 heures et demie. Il réfléchit à ce qu'il devait faire. Il pouvait facilement passer cette nuit et les suivantes chez le Dr Astel ou chez Ulrich, mais il repoussa immédiatement cette possibilité. Comment leur expliquer sa situation ? Il ne pouvait pas leur dire la vérité, à savoir que Thea l'avait chassé de la maison ! À cette idée, il eut soudain envie de rire. Son agitation s'était calmée et toute l'affaire lui paraissait parfaitement ridicule. En tout cas, il lui fallait trouver un endroit où passer la nuit, et demain il aviserait.

Il n'avait dans sa poche qu'un seul schilling, alors que l'hôtel le meilleur marché en coûterait au moins trois. Pour économiser le prix du tram, il partit à pied vers le centre-ville, espérant rencontrer au café

quelqu'un qui lui prêterait un peu d'argent. Gurdweil était surpris de ne pas être davantage bouleversé par cette histoire. Tout ce qu'il ressentait, c'était une espèce d'agacement devant la situation où il se trouvait maintenant. Son cœur lui disait qu'il ne fallait pas prendre les choses trop au sérieux. Une fois la colère de Thea disparue, tout s'arrangerait. Il ne pouvait croire que c'était la fin, l'important pour l'instant était de se procurer l'argent pour un hôtel. Dans une certaine mesure, il était même content de la tournure des événements. Il valait mieux être chassé de la maison que d'y rester pour servir de cible à la fureur de son épouse. Il ne faisait pas froid. Une pluie fine et tiède commença d'égrener ses gouttes sur son visage ; l'asphalte plus sombre luisait d'un éclat humide. Les tramways circulaient presque à vide et, de temps à autre, un câble électrique flamboyait soudain, en un ruban de feu bleuté avec des crépitements de paille sèche, et puis s'éteignait. Tout à coup, Gurdweil fut submergé par une rage si violente qu'il s'arrêta de marcher. La chambre lui appartenait à lui tout autant qu'à elle, sinon plus ! Il y avait vécu avant elle, et voilà maintenant qu'elle l'en chassait ! Il avait bien envie de retourner là-bas et d'entrer de force. Elle n'avait aucun droit de le chasser de sa chambre. Mais, très vite, il se reprit et continua son chemin. Inutile de provoquer un scandale !

Au café, il ne trouva personne de connaissance. Après un instant d'hésitation, il décida de commander un café et d'attendre : peut-être quelqu'un viendrait-il, mais une demi-heure passa sans que quiconque apparaisse. Il était déjà 11 heures et demie. Gurdweil ne décolérait pas. Il venait de dépenser ses derniers sous. Il essaya de lire les journaux du soir pour se changer les idées mais, incapable de déchiffrer un seul mot, il y renonça. Si encore c'était arrivé en été ! Mais en ce moment ! Et il pleuvait, en plus ! Passer une nuit entière dehors par un temps pareil ! Gurdweil se sentait épuisé rien que d'y penser. Dommage, mais tu n'y peux rien ! dit-il presque à haute voix. Il résolut d'attendre la fermeture du café, à 1 heure et demie, et puis d'aller se promener. Il se résignait à son sort.

Le garçon s'approcha de sa table et il lui demanda d'un air dégagé s'il avait vu ses amis, ce soir. Oui, ils étaient venus plus tôt, juste avant l'arrivée de Herr Gurdweil. Herr Doktor Astel, avec la dame et l'autre monsieur, le blond. Ils étaient restés une heure puis étaient repartis ensemble.

« Je suis fichu ! » pensa Gurdweil.

« Dites-moi, demanda-t-il au garçon, habitez-vous loin d'ici ?

– Moi ? Très loin. Près de la gare de l'Ouest.

– Et comment rentrez-vous chez vous après la fermeture du café ? Il n'y a plus de tramway à cette heure !

– À pied. C'est à une heure de marche. Il m'arrive aussi d'aller jusqu'à la gare François-Joseph, à quinze minutes d'ici, et de prendre le train.

– C'est un dur métier, hein ?

– Et comment ! Être sur ses pieds de 3 heures l'après-midi jusqu'à 2 heures du matin, sans s'arrêter ! »

Le garçon frisa sa moustache, apparemment satisfait de pouvoir parler de son métier qui revêtait tout à coup à ses yeux une importance peu commune.

« Tout le monde pense, ajouta-t-il, que c'est un boulot facile, mais franchement ce n'est pas du tout le cas ! On travaille souvent des journées entières pour rien ! Tout votre bénéfice est perdu à cause d'une petite erreur, dont on ne sait même pas comment elle a pu arriver. La semaine dernière, c'est ce qui m'est arrivé. En faisant les comptes de la journée, j'ai découvert qu'il manquait dix schillings. J'ai été obligé de les sortir de ma poche. Ce jour-là j'ai perdu ma journée. Parce qu'il faudrait pas vous imaginer qu'on gagne dix schillings de pourboires par jour ! Parfois, on ne se fait même pas la moitié de ça !

– Oui, oui, acquiesça Gurdweil d'un air entendu. » Ses pensées étaient déjà ailleurs et il n'avait même pas saisi les dernières paroles du garçon.

« Avez-vous une famille ? Une femme et des enfants ? demanda-t-il soudain.

– Certainement ! J’ai deux garçons. L’aîné termine l’école primaire, cette année... J’arrive ! » cria-t-il à l’adresse d’un client désireux de régler ses consommations.

Deux fils... songea Gurdweil, avec un regard envieux au garçon en veste blanche qui sortait un portefeuille plein à craquer. Perczik apparut à la porte et se dirigea droit vers sa table. Ma dernière chance ! pensa Gurdweil. Je ne lui dois pas un rond mais c’est un cochon d’avare ! Il lui fit signe : s’il s’asseyait sans invitation, Gurdweil décida qu’il obtiendrait ce qu’il voudrait. Sinon, c’était mal parti.

« Tu es encore au café à une heure pareille ! Ce n’est pas dans tes habitudes ! » remarqua Perczik.

Comme toujours, quand il était seul avec Gurdweil, il s’exprimait sur un ton vaguement embarrassé, ce dont Gurdweil n’arrivait pas à comprendre la raison. Il sourit et s’assit.

« Je dois frapper maintenant, pensa Gurdweil, s’il refuse il sera encore plus embarrassé. »

« Écoute, Perczik, dit-il franchement, j’ai besoin d’argent.

– Qui n’a pas besoin d’argent de nos jours ? Moi aussi, j’ai besoin d’argent ! »

Évitant soigneusement le regard de Gurdweil, il sortit un paquet de cigarettes et le lui tendit, comme pour lui offrir un pot-de-vin. Gurdweil prit la cigarette mais ne se laissa pas attendrir...

« J’ai besoin de cinq schillings et tout de suite ! Il faut que tu me les prêtes ! Ne cherche pas d’excuse !

– Cinq schillings ? Non, mais où vais-je trouver cinq schillings ? C’est quasiment un dollar ! Je sais que tu rembourses tes dettes ! Tu es bien le seul ! Je te prêterai ce dollar avec plaisir, crois-moi ! Mais où trouver une somme pareille à cette heure-ci ? Demain, c’est une autre affaire ! J’ai un billet de dix dollars que je changerai pour te donner l’argent.

– Arrête de chercher des excuses, Perczik. Donne les dix dollars et le garçon me les changera. Il le fera sans problèmes. N'essaye pas de te défilier !

– Le garçon, mais c'est impossible ! Il te donnera moins que le cours du change, et pourquoi devrais-je perdre de l'argent ?

– Je te paierai la différence ! On vérifiera le cours d'aujourd'hui et je te réglerai la différence plus tard. Attends, j'ai une idée : je te la payerai tout de suite. Tu me prêtes cinq schillings moins la différence, et je te les rendrai intégralement, d'accord ?

– Sûrement pas ! Je ne suis pas un usurier !...

– Bon, comme tu voudras », dit Gurdweil en haussant les épaules.

Il éprouva soudain un affreux dégoût pour Perczik et tout ce marchandage mesquin. Il tira sur sa cigarette, en regardant droit devant lui. Une profonde tristesse le submergea, qui n'avait rien à voir avec sa présente situation. Car, enfin, quelle différence entre être obligé d'errer toute la nuit ou bien de dormir dans le lit crasseux d'un hôtel minable ? L'idée de ce lit qu'il imaginait parfaitement le fit trembler d'horreur. Mieux valait sillonner les rues jusqu'à l'aube. Mais sa mélancolie avait une source plus profonde. Elle était enracinée dans son âme depuis bien longtemps et son actuelle situation ne lui avait pas donné naissance mais l'avait remontée de ses abysses.

« Mais, dit brusquement Perczik, si tu te contentes de moins, de deux schillings ou de deux et demi, d'accord ! C'est exactement la somme que j'ai sur moi, en dehors du café que j'ai l'intention de boire. »

D'un geste machinal, Gurdweil prit l'argent et le fourra dans sa poche. Soudain, il se sentit un besoin incontrôlable de parler à quelqu'un, d'ouvrir son cœur. Et il commença à se raconter devant Perczik, avec un sentiment de dégoût pour lui-même et son interlocuteur, un homme qu'il avait toujours détesté et dont le moindre geste l'irritait. Il était peut-être le seul être envers lequel Gurdweil avait ressenti, dès le premier jour, une hostilité

inexplicable. Et c'était à cet individu que Gurdweil se confiait maintenant avec une hâte fébrile, comme craignant de ne pas avoir le temps de tout dire, lui racontant toutes sortes de détails sur son enfance qu'il n'avait jamais racontés à personne. Et, en dépit de son sentiment de dégoût, il n'arrivait pas à s'arrêter. Perczik l'épiait, avalait ses paroles, avec l'avidité d'un inspecteur de police qui rêve depuis des mois d'inculper son suspect sans y réussir et obtient soudain des aveux spontanés et complets. Gurdweil avait toujours éveillé sa curiosité, mais était demeuré un livre fermé – et maintenant son heure était venue. Il enregistrerait chacune de ses paroles sans en perdre la moindre nuance, dans un espace mental préparé depuis longtemps. Et bien que n'ayant pas eu à l'origine l'intention de rester au café plus d'un quart d'heure, il ne bougea pas. Il commanda même deux chopes de bière supplémentaires pour lui et pour Gurdweil (il venait de trouver « par hasard » un peu d'argent dans l'une de ses poches). Mais il s'abstint de le questionner ou de l'interrompre, de peur qu'il n'arrête de parler. Sa curiosité ne passa pas inaperçue de Gurdweil, parfaitement conscient que Perczik utiliserait ses propos, déformés et mal compris, dans ses écrits vulgaires et superficiels – mais peu lui importait.

Aucun des deux ne se rendit compte que l'heure tournait et qu'ils étaient les derniers clients dans la salle. Le garçon apporta l'addition ; on fermait.

« Je te fais un bout de conduite, dit Gurdweil en sortant. Je ne suis pas pressé de rentrer à la maison. J'ai envie de me promener un peu. »

Il se sentait à présent un certain lien avec ce Perczik devenu son confident. En outre, ce dernier lui semblait tout à coup moins repoussant, comme s'il s'était élevé à son propre niveau en s'associant à une part intime de sa vie. L'horloge du Schottentor indiquait 2 heures et dix minutes. Il ne faisait pas froid. On ne voyait que de rares passants dans les rues éclairées et désertes qui semblaient plus grandes que pendant la journée. Leurs pas résonnaient dans la nuit de Währinger Strasse, faisant surgir quelques

prostituées des ruelles endormies. Gurdweil accompagna Perczik jusqu'à devant sa maison, où il resta encore une demi-heure à parler avec lui fébrilement. Puis finalement Perczik lui dit au revoir et sonna à la porte. Il était 3 heures et demie. Gurdweil se sentait complètement épuisé, la bouche pâteuse comme au lendemain d'une nuit de beuverie.

Il s'éloigna un peu de la maison de Perczik et s'arrêta au milieu de la chaussée pour tenter de décider où aller. Il lui restait encore quelques heures jusqu'au matin. Demain, après le départ au bureau de Thea, il rentrerait dormir chez lui. Et pourquoi ne pas rentrer maintenant ? Pourquoi devrait-il passer la nuit à errer dans les rues simplement à cause des méchants caprices de Thea ? En fait il n'avait absolument pas sommeil... Quand bien même aurait-il été allongé sur son canapé qu'il n'aurait pas pu dormir – mais malgré tout ! Oui, il allait rentrer de ce pas chez lui et il forcerait la porte, quoi qu'il arrive ! Mais, au fond de lui, Gurdweil savait qu'il ne le ferait pas.

Il se remit en route lentement, comme un promeneur prenant plaisir à sa promenade. La nausée de sa conduite avec Perczik ne l'avait pas lâché une seconde : il se dégoûtait. Il se trouvait maintenant dans le quartier de Währinger, non loin de la rue où habitaient les parents de Thea. Il se rappela un autre soir au même endroit, par une nuit de printemps, un an et demi plus tôt et son cœur se serra de douleur pour une chose à jamais perdue. Comme tout avait changé depuis lors ! Ce soir-là, tous les jours et les nuits à venir avaient semblé resplendir d'un éclat extraordinaire. En tout cas, ils n'avaient certainement pas inclus une nuit comme celle-ci. Un an et demi seulement, et ce court laps de temps avait suffi à le transformer en épave. Pour la première fois, Gurdweil se rendait compte avec une terrible lucidité à quel point la vie commune avec Thea l'avait broyé. Il était un homme brisé, peut-être irrémédiablement brisé.

Il passa devant un banc à côté du Volksoper et se laissa tomber dessus, tout à coup terrassé par un mortel épuisement, le résultat d'une fatigue

accumulée en lui pendant un an et demi. Le pire, pensa-t-il, c'est qu'il n'y avait aucune issue. Il était pris dans un cercle vicieux : il ne pouvait ni vivre avec elle ni sans elle... Un frisson glacé le traversa, il se leva et reprit sa route. Il consulta sa montre. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté Perczik. Jusqu'à 9 heures du matin, une éternité menaçait. Que ferait-il pour tuer le temps ? Il sentit tout à coup un désespoir sans nom et une peur atroce de cette longue nuit. Il pressa le pas, presque à courir, comme si cette hâte devait le mener plus rapidement au but, à la fin de la nuit. Devant l'hospice des vieillards, il s'arrêta au kiosque qui vendait des saucisses pour acheter des cigarettes. Une grosse vendeuse au visage buriné, assoupie derrière le comptoir, se réveilla et compta deux fois les cigarettes. Gurdweil entrevit la cicatrice rouge qui lui balafrait la joue du lobe de l'oreille gauche jusqu'à la bouche épaisse. Une sorte de creux à l'estomac lui donna envie de goûter aux saucisses. Sa faim calmée, il poursuivit son chemin. Revenu au Schottentor, il prit la direction du quai. Alors qu'il longeait celui-ci, il pensa à descendre sur les rives du canal et trouver une place pour dormir sous l'un des ponts, mais il chassa cette idée immédiatement. Il était trop facile d'attraper froid au bord de l'eau. Il marchait très lentement à présent, traînant son corps fatigué ; la perspective de s'allonger quelque part lui paraissait le plus grand bonheur du monde. Ah ! Si seulement il pouvait s'allonger quelque part ! Même ici, sur le trottoir ! Il titubait comme un ivrogne ou une personne affaiblie par une longue maladie. Il ne pensait plus à la cause de son errance. Il savait seulement qu'il était condamné à marcher et à marcher, malgré son immense fatigue. Dommage qu'il n'ait pas pris sa canne... Il le regretta un moment. Tout en se rendant compte de l'absurdité de cette pensée. « Le Juif errant n'a pas de repos », se dit-il. Toutes les salles de théâtre, de cinéma et autres lieux pourraient être facilement converties en abris pour les sans-logis, puisque la nuit elles étaient vides et ne servaient à rien. On y coucherait par terre ! Beaucoup se réjouiraient de pareille occasion ! Il était

révoltant que des personnes fussent obligées d'errer dans les rues toute la nuit alors que ces bâtiments demeuraient inoccupés.

Son corps penché vers le sol, comme déséquilibré par une surcharge de poids, la tête aussi lourde que du plomb, enfoncée dans les épaules, il remonta Praterstrasse. Demain, pensa-t-il avec soulagement, s'il ne trouvait pas d'argent à emprunter, il irait à l'asile des pauvres. Là-bas au moins il trouverait un lit ; on lui avait dit que ce n'était pas si mal, là-bas. Cet espoir pour le lendemain lui redonna un certain courage et il accéléra le pas.

En arrivant au monument de Tegetthoff, il tourna machinalement à gauche, traversa Heinestrasse et se retrouva bientôt dans Kleine Stadtgutgasse. La rue était déserte et chichement éclairée. Gurdweil eut l'impression de la voir pour la première fois de sa vie. De chaque côté, les rangées de fenêtres obscures revêtaient un air menaçant. On avait du mal à imaginer que derrière ces fenêtres closes subsistaient encore des vies. C'était une rue morte. Mais soudain le miaulement désespéré d'un chat invisible déchira la nuit et fit frémir Gurdweil d'horreur. Le chat se tut mais aussitôt après émit un autre miaulement, particulièrement atroce dans la désolation du silence ambiant. Planté en face de sa maison, au milieu de la chaussée, Gurdweil fixait des yeux les fenêtres du troisième étage. Les deux fenêtres au centre – les autres à gauche appartenaient à la logeuse. À présent Thea dormait dans le lit et Gurdweil sur le canapé... Non ! Était-il bête ! Puisqu'il était là dans la rue ! Debout en pleine nuit devant les fenêtres de sa propre chambre, il eut l'étrange sensation de se trouver en face de lui-même, coupé en deux, une partie allongée là-haut sur le canapé, l'autre, ici, au milieu de la rue... Il lui vint en même temps la certitude que, dans un instant, Thea allait se réveiller, ouvrir la fenêtre et le prier de monter se coucher... Il attendit, les nerfs tendus. Une seconde, il crut même apercevoir un léger mouvement à l'intérieur, un mouvement définitif... mais non ! Le chat émit un nouveau miaulement ; la fenêtre ne s'ouvrit pas, et Gurdweil baissa les yeux. Soudain il s'effraya : si un policier passait par

là et le surprenait au milieu de la rue, il le prendrait certainement pour un voleur. Déçu, il s'éloigna à pas lents. Puis la crainte de rencontrer un voisin et de faire ensuite les frais de la conversation de toute la rue l'obligea à précipiter l'allure.

Il retraversa Heinestrasse et sortit sur le Praterstern. Des automobiles stationnaient le long des trottoirs et leurs chauffeurs faisaient la conversation aux prostituées qui avaient apparemment perdu tout espoir de trouver des clients pour la nuit. Une sorte de désolation régnait dans l'air, une impression sinistre de pauvreté profonde, de misère chronique qui se cachait le jour mais qui, maintenant, sortait de ses trous pour s'exhiber dans toute sa nudité, à travers ces misérables créatures jetées sur le pavé. L'autre visage de la vie se dévoilait comme la vilaine doublure d'un costume qui aurait encore une belle apparence extérieure. En inspectant la Praterstrasse déserte, Gurdweil se rendit compte qu'il était fort tard et qu'à cette heure-ci, tout le monde aurait dû être en train de dormir chez soi. Il se sentit plein de pitié pour les malheureux – ces chauffeurs par exemple – obligés de demeurer dans la rue à une heure pareille au lieu d'être chaudement installés dans un bon lit. Mais l'engourdissement de son corps accablé d'une intense fatigue noya vite ce sentiment.

Sans réfléchir, il s'engagea dans la Hauptallee avec la vague idée de trouver un banc pour se reposer. Tout près de lui une horloge – peut-être était-ce celle de la gare – carillonna et Gurdweil se mit à compter les coups bien qu'il eût une montre dans la poche. 5 heures ! Encore quatre heures, quatre heures de plus ! La pensée pénétra dans son esprit embrumé, pendant qu'il passait sous un pont et débouchait sur l'avenue déserte, faiblement éclairée par de rares réverbères. Rassemblant ses dernières forces, il se traîna lourdement vers le premier banc surgi de l'obscurité et s'y affala.

Trois personnes l'occupaient déjà : deux hommes et une femme, qui sursautèrent au moment où Gurdweil s'assit, et tentèrent de l'examiner dans le noir avant de retomber dans leur sommeil, chacun la tête appuyée sur

l'épaule du voisin. Gurdweil ne put rien distinguer de leur visage et découvrit simplement que la femme avait la tête nue. Non que cela l'intéressât, il savait seulement qu'il lui fallait rester sur ses gardes, un policier pouvant apparaître à tout instant. Ils grouillaient par dizaines dans les parages, ils surgissaient devant vous comme s'ils sortaient de terre. Le principal était de ne pas fermer les yeux, se répétait-il, faisant un effort surhumain pour les garder aussi grands ouverts que possible. Mais ses paupières se fermaient toutes seules. Ah ! La pauvre femme – elle avait quelque chose de Thea –, comme elle devait avoir froid, sans chapeau ! Il lui aurait volontiers offert le sien, il lui irait sûrement très bien. Ah oui ! Mais son chapeau, il l'avait perdu, quel dommage ! Quand on devait pousser ces landaus si lourds, avec un bébé dedans, pas étonnant qu'on perde son chapeau ! Si les magasins avaient été ouverts à cette heure-ci, il aurait été lui en acheter un neuf sur-le-champ. Il faudrait une loi pour obliger les magasins à rester ouverts, même la nuit, car nous sommes en hiver et la situation actuelle est intolérable ! Mais elle pouvait s'appuyer sur lui et se réchauffer un peu. Non, il ferait mieux de l'inviter à venir dans sa chambre. Il y faisait bon et chaud maintenant avec le poêle allumé. Mais non, impossible : il n'avait pas encore payé le loyer et Thea ne le laisserait pas entrer !... Elle pouvait même appeler un policier et on le mettrait en prison ! Parce que ne pas payer son loyer est un crime... Horrifié par cette idée, Gurdweil rouvrit les yeux.

La femme du banc demanda d'une voix rauque, masculine :

« Auriez-vous une cigarette pour une voisine, monsieur ? »

« Ah ! J'ai dû m'endormir ! » pensa Gurdweil. Il n'aurait pas juré que la femme s'adressait à lui, mais en tout cas il sortit une cigarette et la lui offrit. Au même instant, un policier apparut tout près d'eux, les dévisagea d'un regard perçant et, après s'être assuré que la « loi » était respectée, redisparut dans l'obscurité.

« Ces cochons ! murmura la femme quand la nuit eut englouti le policier. Ils ne nous laissent pas en paix ! » Et elle ajouta en se tournant vers Gurdweil : « Vous pouvez me dire l'heure qu'il est ? »

Il gratta une allumette et consulta sa montre : 5 heures et demie.

Gurdweil avait les membres paralysés par le froid glacial. Son pied droit, ankylosé et transpercé de multiples aiguilles, était si lourd qu'il avait du mal à remuer. Tout en lui semblait disloqué, son corps s'était allongé, gonflé, dépassant ses limites naturelles pour envahir l'espace environnant, et se fondre dans l'obscurité devenue pour une raison inconnue plus dense. Il avait l'impression d'avoir voyagé longtemps en train et d'être resté éveillé plusieurs jours d'affilée, même s'il venait de somnoler une demi-heure. Les yeux lui faisaient mal. Il claquait des dents.

Un des deux hommes se leva sans mot dire et disparut dans le noir à pas feutrés comme s'il glissait sur ses chaussettes. La femme avait fini sa cigarette et se rendormait sur l'épaule de son voisin. Gurdweil se remit difficilement sur ses jambes – son pied ankylosé et mou comme du coton le faisait boiter – et prit la direction du Praterstern. Le froid augmentait à l'approche de l'aube et le vent qui s'était mis à souffler le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Les premiers tramways apparurent dans la rue. Le temps avait fui, une éternité, depuis que Gurdweil avait quitté sa chambre. Quand était-ce arrivé, au fond ? Il avait le sentiment de n'avoir jamais été chez lui, d'avoir toujours erré ainsi, mort de fatigue. Il n'avait qu'un seul désir : s'asseoir dans un endroit chaud, demeurer immobile et fermer les yeux.

Il était arrivé à la station du tram et s'arrêta machinalement. Un train arriva aussitôt. Gurdweil y monta et se blottit dans un coin. Il était seul à l'exception de deux pauvres femmes et d'un ouvrier. Il continuait à geler, plus même qu'à l'extérieur, et il descendit à l'arrêt suivant. Dehors, il s'immobilisa, hésita. Il ne pensait à rien. Sa poitrine brûlait comme sous l'effet d'un cataplasme de moutarde, bien qu'en même temps il crevât de froid. Il s'emmitoufla dans son manteau, replia les mains dans les manches

et interrogea le ciel, qui se dégageait à mesure que naissait l'aube. Il revint en direction du Praterstern, refaisant à l'inverse le trajet qu'il venait de parcourir en tram. Au bout de quelques pas, il lui vint à l'idée que la Nordbahnhof n'était pas très éloignée et qu'il pourrait y trouver refuge. Les gens croiraient qu'il attendait un train. Il devait faire chaud dans la gare.

Maintenant qu'il avait un but, ses jambes le portèrent plus vite. Il était 6 heures et quart. Un train de banlieue venait apparemment d'arriver : une foule d'ouvriers avec de petits baluchons sous le bras ou dans les mains débouchait des sorties. Le spectacle de ces ouvriers pressés suscita un instant chez Gurdweil un sentiment de honte, honte de la cause futile et ridicule de sa présence en ce lieu. Il était convaincu qu'en le voyant, n'importe qui comprenait ce qui lui était arrivé. Ça se lisait sur son visage. Il jeta un regard courroucé en direction de Kleine Stadtgutgasse et s'engouffra dans la gare.

Elle était vide, plongée dans la pénombre. Deux employés du chemin de fer balayaient le sol chacun d'un côté du hall. Sur un des bancs, un homme était assis, penché sur le panier posé à ses pieds. Un seul guichet était éclairé. Gurdweil eut l'impression d'être l'invité arrivé trop tôt à un dîner, avant que la table ne soit dressée. Il faisait froid dans ce hall de gare et il n'avait pas la force de monter au premier étage, dans la salle d'attente. Feignant d'être un voyageur, il consulta l'horaire des trains affiché sur le mur et l'examina un moment sans rien voir. Puis, Dieu seul sait pourquoi, il s'approcha du guichet éclairé et demanda à l'employé à quelle heure partait le train d'Aspang.

L'employé lui répondit avec une irritation visible, comme si son honneur avait été mis en cause :

« Les trains d'Aspang partent d'Aspangbahn, dans le troisième arrondissement, pas d'ici ! Ici, c'est la gare du Nord !

– Et à quelle heure le train pour Aspang part de là-bas, je vous prie ?

– On vous le dira là-bas ! »

À cause de cette erreur idiote, il ne pouvait plus maintenant feindre d'attendre son train ici. L'employé aurait désormais l'œil sur lui. Il se persuada même un instant de l'urgence de se rendre dans l'autre gare, comme s'il avait vraiment besoin d'aller à Aspang... En tout cas, il quitta le guichet et se dirigea directement vers la sortie, histoire de bien montrer à l'employé qu'il suivait exactement et sans retard ses instructions.

Dehors se levait un jour gris et fatigué. Quelque chose de plus clair filtrait dans l'espace emprisonné par les murs et repoussait l'obscurité. Les réverbères s'éteignaient un à un. Autour de la gare, la vie s'éveillait. L'esprit de Gurdweil se ranima aussi et il eut une nouvelle idée : les cafés ouvraient, il lui restait un peu d'argent, il allait donc boire un bon café pour se réchauffer. Cette perspective lui redonna du courage et c'est d'un pas plus alerte qu'il traversa la rue et se dirigea vers le petit café populaire d'à côté. Il était presque 7 heures ; il lui restait encore deux heures à tuer jusqu'au départ de Thea pour le bureau.

Au bistrot, il choisit un coin discret, s'y assit et commanda un café. Un café noir, se dit-il, le réveillerait. Quelques ouvriers mangeaient leur casse-croûte. Non loin de lui était assise une pauvre femme d'une quarantaine d'années, avec un nez rouge pointu et des cheveux auburn frisés. Elle ne cessait de dévisager Gurdweil tout en avalant gloutonnement ses petits pains. Peut-être était-ce la femme avec laquelle il avait partagé son banc dans la Hauptallee. Ce n'était pas impossible. De toute façon, quelle importance !

Il but le café bouillant et le sang se remit à circuler dans ses veines. Mais il était trop fatigué pour comprendre un seul mot des journaux apportés par le garçon. Il ne désirait qu'une seule chose : dormir ! Le café noir ne faisait pas grand effet. Son cerveau tourbillonnait de pensées chaotiques. Sa tête était très lourde, trop lourde à porter, et une douleur aiguë lui sciait la base du crâne, le martelant sans répit. Le temps paraissait stagner, insensible à ses souffrances. Il aurait juré être entré au café une

heure plus tôt, mais sa montre refusait d'en convenir. Il était désespéré. Que faire ? Si le temps continuait à ramper ainsi, il deviendrait fou ! La nuit n'avait pas été aussi dure à supporter que ces deux heures qui lui restaient à passer. En outre, toute cette affaire était complètement idiote et absurde ! Tout cela à cause d'un caprice, d'une méchanceté injustifiée ! La colère qu'il éprouva soudain contre Thea était telle qu'elle lui coupa le souffle. Si elle s'était trouvée là, il aurait pu faire une bêtise. Gurdweil eut peur de cette folle colère, dont il ne s'était jamais su capable. Thea avait éveillé en lui des instincts diaboliques, pensa-t-il avec amertume. Tant pis pour elle ! Il tremblait de rage. Il aurait voulu se lever et rentrer chez lui, advienne que pourra ! Mais il resta là où il était. Il alluma une cigarette, s'empara machinalement d'un journal et essaya de penser à autre chose.

Sa voisine avait terminé son petit déjeuner mais continuait à filer des coups d'œil en coin dans sa direction, ce qui finit par embarrasser Gurdweil. Que voulait-elle ? Il était en proie à une rage intense contre toutes les femmes, sans exception. Et voilà maintenant qu'elle se levait. Une intuition lui traversa l'esprit : elle vient par ici... Elle fit deux, trois pas vers la porte, se ravisa, fit demi-tour et fonça droit sur Gurdweil. Instinctivement, il recula un peu, tout en lui jetant un regard interrogateur.

« Aurez-vous l'amabilité, cher monsieur, de me donner votre journal quand vous l'aurez fini ?

– Vous voyez bien que je le lis, répliqua Gurdweil, furieux.

– Non, non : seulement quand vous aurez terminé. » Et elle ajouta pour s'excuser : « C'est pour les annonces. Il arrive parfois qu'il y ait une occasion à ne pas manquer. »

Gurdweil lui tendit le journal sans un mot. La femme le prit, le remercia, mais ne s'en alla pas pour autant. Après un bref silence, elle dit :

« Peut-être aurez-vous l'extrême générosité de me donner un peu d'argent ? Je ne peux pas payer mon café. »

Gurdweil n'en crut pas ses oreilles. Néanmoins, il sortit ses quelques sous, déduisit le prix de son café et donna le reste à la femme : soixante groschen.

« C'est tout ce que j'ai. »

La femme sourit d'un air satisfait et retourna à sa table, laissant le journal à Gurdweil. Rageur, il bondit, le journal à la main et courut vers elle.

« Vous vouliez lire les petites annonces, non ? s'écria-t-il tout rouge. Tenez, les voilà, regardez ! »

Et il tapota les dernières pages de la paume.

« Que voulez-vous, mein Herr ? répliqua-t-elle avec insolence. Je n'ai pas envie de lire les annonces ! Vous n'allez pas m'obliger à lire les annonces, si je n'en ai pas envie ! Avez-vous vu ça ? dit-elle en prenant à témoin la salle.

– Dans ce cas... dans ce cas, vous n'avez pas le droit de me demander la charité, comprenez-vous ?

– Qui vous demande la charité ? Vous êtes vous-même un mendiant ! Vous en avez un toupet !

– Si vous ne me rendez pas sur-le-champ mes soixante groschen, j'appelle la police !

– Quels soixante groschen ? Qui vous a pris soixante groschen ? Vous êtes soûl, mon ami ! Est-ce que j'ai besoin de votre argent ? Je peux vous donner soixante groschen ! Et même plus. J'ai plus d'argent que vous ! »

Gurdweil la regarda, éberlué. Son nez pointu était plus rouge que tout à l'heure et ses petits yeux de rat le dévisageaient avec hostilité. Gurdweil fut pris d'une telle haine qu'il en eut envie de vomir. Il tourna le dos et revint à sa table, le journal à la main. Derrière lui, la femme continuait à l'injurier :

« Non mais, avez-vous vu ça ? Un mendiant pareil, un fou pareil, voulant m'obliger à lire les annonces ! Attends un peu que je t'attrape, un de ces jours ! »

Gurdweil se cacha derrière le journal pour ne pas voir l'horrible créature, mais en vain. Son nez traversait le papier pour le narguer, ses injures résonnaient à ses oreilles. Finalement, n'en pouvant plus, il appela le garçon, paya et sortit.

C'était déjà le matin. Un matin nuageux de fin d'automne. Avançant péniblement, Gurdweil regagna la Hauptallee. Il s'assit un instant sur le banc de la nuit précédente, se releva et alla se promener dans Praterstrasse, s'arrêtant de temps en temps devant les vitrines des magasins déjà ouverts pour regarder sans les voir les marchandises exposées. Quand il fut enfin 9 heures, il prit la direction de la maison. Pour plus de sécurité, il attendit encore au coin de la rue jusqu'à 9 heures et quart afin d'éviter une rencontre avec sa femme, puis il monta dans sa chambre. Thea n'y était plus. Il sembla à Gurdweil s'être absenté très longtemps. La chambre lui parut étrange, hostile. Mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir. Il ferma la porte à clé et se jeta tout habillé sur le canapé. Il s'endormit instantanément.

Gurdweil se réveilla à 2 heures et demie de l'après-midi avec une migraine et la bouche pâteuse. Le souvenir de la nuit précédente lui revint immédiatement en mémoire, comme un souvenir honteux et désagréable, dans ses moindres ignominieux détails. Mais le temps pressait : il lui fallait trouver un toit pour la nuit.

Il se leva d'un bond, se déshabilla et alla se raser en se demandant où il pourrait emprunter de l'argent. Pas question de solliciter ses amis : les uns parce qu'il leur devait déjà une somme considérable, les autres parce qu'ils étaient aussi fauchés que lui. Il décida de tenter sa chance auprès de Frau Fisher. Elle ne le renverrait pas les mains vides, même s'il lui devait déjà une jolie somme.

Peu après, il sortit, pourvu de deux schillings et d'une faim de loup. La chance le favorisa ; malgré l'heure tardive, il réussit à se faire servir dans un restaurant de la soupe et du rôti. Étant l'unique client, il avala son repas à la hâte, parce que manger seul dans un établissement public le mettait toujours mal à l'aise. Puis il se dirigea par un temps gris et froid vers le centre-ville tout en réfléchissant à sa singulière situation. Non, il ne retournerait pas à la maison tant que Thea ne le lui demanderait pas expressément. Elle l'avait chassé, c'était à elle de faire le premier pas. Non, il ne ramperait pas devant elle ! D'ailleurs, ça ne servirait pas à grand-chose. Sinon ? Le chagrin l'envahit. Sinon, il n'avait pas le choix, il devait se trouver une chambre. À long terme, cela pourrait se révéler la meilleure solution. Au moins il aurait

un peu de paix et de tranquillité. Mais, malgré tout, Gurdweil sentait bien que ce n'était pas une bonne solution et qu'il ne trouverait pas la paix qu'il désirait. La vie était pour lui pénible, suffocante. Il manquait d'air. Où qu'il se tournât, il n'y avait pas d'issue. Peut-être fallait-il, pour sortir de cette impasse, une action décisive, une rupture rapide et définitive. Mais quoi et comment ? En outre, il se sentait si faible, si peu capable d'une action décisive. Oui, autrefois, dix-huit mois auparavant, il avait eu cette force. Il aurait alors pu influencer le cours des événements. Mais tout avait changé. Il était un homme brisé, broyé. Et, dans pareille situation, la vie ne valait plus d'être vécue. Il ne pouvait plus continuer ainsi.

Plongé dans ses sombres réflexions, il arriva au Herrenhof et il entra. Il ne trouva aucun de ses amis, ce qui ne le déçut nullement. Il ressortit. Sa montre indiquait 4 heures moins le quart : il avait donc une demi-heure devant lui. Il prit la direction du Volksgarten.

L'erreur était peut-être – il reprit le fil de ses pensées – qu'il aspirait à la paix, à une vie calme et normale comme tout le monde, d'où sa déception. Pour commencer, il n'aurait pas dû se faire d'illusions. Gurdweil et le bonheur ! Il y a des gens qui sont destinés dès la naissance à souffrir et il en faisait partie. Néanmoins, qu'il fût destiné à souffrir ne rendait pas ses souffrances plus douces...

Il s'assit sur un banc dans le jardin désert. À la vue de deux nounous poussant des voitures d'enfants, il éprouva une douleur profonde. Il n'était pas revenu dans ce jardin depuis l'été de la naissance de Martin. Comme tout avait été différent alors ! Même maintenant, lui dit une voix intérieure, même maintenant tout n'était pas perdu ! Quelque chose pouvait encore être sauvé. Mais Gurdweil n'écoutait pas. Tandis qu'à travers les branches dénudées, il contemplait le ciel d'automne, il lui vint à l'esprit que lui, Gurdweil, n'habitait plus désormais telle ou telle maison, mais dans la ville de Vienne tout entière : il habitait Vienne au sens littéral du terme. L'idée lui parut si drôle qu'il se prit à sourire.

Sentant le froid, il se leva et se mit à arpenter les sentiers dont le gravier craquait sous ses pas. Il décida d'aller prendre le tram plus tôt. Le temps d'arriver à Meidling, dans le douzième arrondissement ! Et même une fois là bas, il lui faudrait demander son chemin ! D'ailleurs, on lui avait affirmé que l'établissement ouvrait à 5 heures. À vrai dire, l'asile des pauvres l'intéressait en soi et pas seulement parce qu'il en avait besoin en l'occurrence. Autrement, il aurait sûrement pu trouver de l'argent pour un hôtel. Depuis le temps qu'il désirait connaître ce genre d'institution, l'occasion lui en était enfin fournie.

Au bout de trois quarts d'heure de tram, il descendit au terminus. La nuit tombait déjà. Il se trouvait non loin d'un pont de chemin de fer sur une place vide et froide, un endroit où il n'était jamais venu de sa vie. Quelques immeubles se disséminaient çà et là, des constructions neuves à plusieurs étages, des logements ouvriers apparemment. On ne voyait pratiquement âme qui vive. Les seuls voyageurs, tous des gens du peuple, descendus avec lui du tram avaient disparu chacun de leur côté.

Gurdweil s'avança le long des rails, attendant l'hypothétique passant qui lui indiquerait le chemin. Une vieille femme à qui il s'adressa réfléchit un instant et répondit qu'elle ne savait pas où se trouvait l'hospice de l'Empereur François-Joseph. Il continua sa marche et avisa un homme vêtu de haillons, un baluchon à la main. Celui-ci saura certainement, se dit Gurdweil. Effectivement, il le savait.

« Passez sous ce pont, jeune homme. Vous trouverez sur votre droite des escaliers. Montez et vous le verrez juste en face de vous. C'est le seul bâtiment là-bas. »

Gurdweil revint sur ses pas, passa sous le pont, faiblement éclairé par un unique bec de gaz, et gravit les escaliers. Il faisait nuit noire. Il déboucha sur un grand terrain vague désert. À cent pas de là se dressait un grand bâtiment blanc de quatre étages, éclairé par quatre réverbères. « Le voilà ! » se dit Gurdweil en s'avançant droit dessus.

Il arriva devant le pavillon des femmes. Un porche qui s'étendait le long du mur abritait un groupe de femmes de tous âges – une centaine au moins – debout ou à genoux. Il régnait un silence mortel, comme si elles attendaient, le souffle coupé, un événement important. Quelque chose de mystérieux se dégageait de cette scène, et Gurdweil eut le sentiment d'être tombé dans une assemblée de conspirateurs.

Il contourna le bâtiment et, de l'autre côté, découvrit des hommes alignés le long du mur en rang d'oignons, comme à l'armée. Une légion d'hommes sombres, maussades, hirsutes, loqueteux, des vieux et des tout jeunes, le genre de types qu'on ne voyait jamais, ou rarement, en ville. Trois ou quatre par rangée, ils demeuraient silencieux ou chuchotaient entre eux, la plupart dans des postures simiesques. Quelques-uns fumaient de vieux mégots. Il faisait noir. Les deux réverbères aux deux extrémités du long bâtiment ne suffisaient pas à éclairer le secteur.

Gurdweil s'approcha par-derrière, sans attirer l'attention. Son cœur défaillit, comme succombant sous le poids de cette masse humaine. Le lourd et terrible silence envahit aussitôt son âme et il eut l'impression d'avoir attendu là comme eux depuis le jour de sa naissance. Inconsciemment, il se voûta lui aussi et sa silhouette se confondit peu à peu avec celle de ses voisins. De temps en temps, une forme humaine se détachait de l'obscurité et rejoignait la file. On n'entendait pas les gens approcher car ils avançaient à pas de loup. On aurait dit, songea Gurdweil, qu'ils se tenaient cachés dans le noir depuis longtemps, à deux pas, et que maintenant il leur suffisait d'en faire un pour prendre place derrière lui. Avec beaucoup de précautions, comme s'il avait peur de réveiller quelqu'un, il chercha dans sa poche une cigarette. La flamme du bec de gaz scintillait au loin. Et puis soudain le silence fut déchiré par le sifflement aigu d'un train qui pétrifia Gurdweil, comme si ce sifflement imprudent avait pu leur nuire à tous. Son voisin, un homme de haute taille, au visage hâve et à la barbe clairsemée, murmura :

« 5 heures. Il siffle à 5 heures. Ils vont ouvrir dans une minute. » Ils commencèrent à avancer lentement l'un après l'autre, toujours en silence. Il fallut vingt minutes à Gurdweil pour atteindre la porte gardée par deux robustes gaillards moustachus, au visage dur. Une partie des pauvres exhibaient des cartes rouges, d'autres en recevaient de semblables des mains des gardiens. Gurdweil laissa passer devant lui son voisin barbu qui fut arrêté à l'entrée.

« Toi, je te reconnais, tonna un des gardiens, tu es ici depuis huit jours. File, vaurien ! » Et il l'expulsa. « Au suivant ! »

Gurdweil pénétra dans un passage étroit qui conduisait à une grille où deux hommes inspectaient les candidats. Ceux dont la propreté laissait à désirer étaient emmenés pour êtres lavés et désinfectés. Plusieurs réclamaient spontanément un bain. Gurdweil suivit les habitués du lieu. Il déposa sa montre dans le coffre du couloir où l'on gardait les objets de valeur et entra dans une salle d'eau, longue et étroite, où s'alignaient le long des murs des lavabos en zinc, avec au milieu une grande tringle sur laquelle pendaient du linge et des serviettes rêches comme des brosses à récurer. « À Rome, fais comme les Romains », pensa Gurdweil, et il se glissa entre les hommes poilus et torse nu. Il se lava comme eux à l'eau chaude et glacée, comme eux il fourra ses doigts dans ce monticule de savon jaune, mou et gluant, placé entre les robinets. Dans une petite pièce carrée contiguë à la salle de bains, un miroir fêlé brillait sur le mur comme un coquillage, au-dessus d'une table contenant quelques peignes aux dents collées de crasse.

C'est là que l'on coiffait en silence cheveux et barbes mouillés et que les pauvres loqueteux prenaient soudain une physionomie moins sauvage. Puis une porte menait à une grande salle spacieuse avec deux rangées de tables et de bancs de chaque côté d'un passage assez large.

Lavés et peignés, ils s'assirent docilement sans bruit autour des tables et attendirent dans un silence complet. Gurdweil ignorait ce qu'ils attendaient, mais il s'abstint de poser des questions pour ne pas avoir l'air novice, et

aussi parce que la parole ici ne paraissait pas de mise, ni naturelle. C'était à la fois étrange et effrayant d'observer tous ces gens sombres et muets, trois cents adultes qui ne pipaient mot.

Soudain, comme répondant à un signal secret, ils se levèrent tous ensemble, murmurèrent une courte prière qui courut entre les rangs, pareille à un léger bruissement de feuilles, firent le signe de la croix et se rassirent. Puis les deux hommes à l'extrémité de chaque table se levèrent de nouveau ; ils se dirigèrent vers une sorte de large guichet au fond de la salle que Gurdweil n'avait pas aperçu tout de suite, et revinrent peu après avec de grands plateaux contenant une douzaine de tranches de pain noir et autant de bols gris métalliques remplis d'un liquide brunâtre : une épaisse soupe au cumin. Trois cents bouches dévorèrent le pain avec appétit et avalèrent la soupe à même le bol, faute de cuillères. Surmontant son dégoût, pour faire comme tout le monde et ne pas paraître snob, Gurdweil but le breuvage tiède et insipide. Il l'ingurgita comme un médicament en se bouchant les narines pour éviter de respirer le parfum nauséabond qui lui rappelait un peu l'odeur légèrement acide des bains russes du troisième arrondissement.

Une fois le repas terminé et la table desservie, une voix annonça : « Aux dortoirs ! » Dans le corridor, près de la cuisine, ils s'alignèrent à nouveau devant une lourde porte en fer pareille à celle d'une prison. Les nouveaux reçurent des cartes vertes, valables pour cinq jours, qui indiquaient leur dortoir et leur lit. Gurdweil était au troisième étage, au numéro 212. La grande salle, éclairée faiblement par une seule ampoule, contenait cinquante à soixante lits métalliques si rapprochés les uns des autres qu'ils ne laissaient qu'un étroit passage entre eux. Les lits étaient nus, sans matelas. Sur un sommier flexible, il y avait trois couvertures pliées d'un brun foncé.

Par chance, le lit de Gurdweil se trouvait dans un coin près du mur. Il examina ses couvertures autant que la faible lumière le permettait et les trouva assez propres. Son voisin, un petit homme chauve frisant la

cinquantaine, extirpa de sa poche du fil et une aiguille et, ôtant son pantalon, entreprit de le repriser. Il expliqua à Gurdweil (ici on rouvrait magiquement la bouche comme si un sort était dissipé tout à coup) :

« Faut bien le reconnaître, ils tiennent à la propreté ici. C'est le meilleur asile de Vienne, vous pouvez me croire, mais seulement cinq nuits par mois. Ils vous ont drôlement à l'œil, mais on peut quand même se débrouiller pour les rouler. Avec quelques groschen on peut s'acheter une carte pour deux ou trois nuits. Il y a beaucoup de vendeurs. Monsieur mon voisin aurait-il un bout de fil noir ? Je n'en ai que du blanc et ça ne convient pas à mon pantalon. »

Gurdweil n'avait pas de fil.

« Tant pis ! reprit le voisin de Gurdweil avec le sourire d'un vieil ami. Le tout, c'est de raccommoder les trous !

« Je vois que vous ne vous y connaissez pas, dit-il en observant Gurdweil se débattre avec les couvertures. Regardez : on en étend une. en guise de drap, l'autre on la plie pour la mettre sous la tête et on se sert de la troisième pour se couvrir. Vaut mieux aussi cacher les vêtements et les chaussures. Le meilleur endroit c'est sous votre tête. C'est ce que je fais. » Il prit un ton confidentiel : « Parce que ici, vous savez, il y a des types bizarres... et ça paye d'être prudent ! »

Gurdweil prépara son lit selon les conseils de son voisin. Il ôta son manteau, le posa à la tête de son lit et pria l'homme de veiller dessus tandis qu'il allait inspecter les lieux. Le dortoir communiquait avec deux autres grandes salles, remplies elles aussi de lits. Les occupants discutaient en groupe ou restaient assis sur leurs lits à coudre ou à lire des morceaux de journaux ; d'autres avaient préféré enlever leurs loques et se coucher. Il ne faisait pas froid. Il se pratiquait même une sorte de commerce. On faisait des affaires. Un homme parcourait les lits et les dortoirs en questionnant à voix basse : « Qui veut troquer un pantalon ? » tandis qu'un autre annonçait : « Cigarettes ! » Un autre encore s'offrait à cirer les chaussures.

On vendait de tout, qui un canif, un gilet, qui des bretelles... On négociait des cartes d'entrée pour deux, trois ou même quatre nuits. Tout ce marchandage se traitait à voix basse et à la sauvette. Le temps pressait puisqu'ils devaient être tous au lit à 8 heures, au moment de l'inspection. Gurdweil sortit dans le couloir pour fumer. Le couloir était plein, le trafic à son comble. Sur l'escalier, on cirait des chaussures éculées et trouées, on échangeait, on vendait et on achetait. Quelqu'un demanda à Gurdweil s'il voulait vendre sa veste ; il lui en proposait deux schillings avec, en plus, sa veste à lui qui valait bien la même somme. Un autre voulut lui échanger ses chaussures. Il y avait une telle foule devant les toilettes qu'il dut attendre un bon quart d'heure.

Après quoi, il revint dans son dortoir. Son voisin était toujours en plein raccommodage.

« Je vous l'avais bien dit ! Quelqu'un s'est mis à rôder autour de votre lit comme un vautour. Sans moi, votre manteau aurait disparu... Ici il faut se méfier ! »

Gurdweil le remercia et s'assit sur le lit. Son voisin eut bientôt terminé sa couture et étala son pantalon sur sa couche.

« À votre tour de me rendre service et de surveiller mon pantalon. J'en ai pour une minute. » Et il sortit en caleçon dans le couloir.

Gurdweil se déshabilla, mit ses vêtements sous sa couverture de tête et se coucha. Le remue-ménage du dortoir se calmait lentement. La faible lumière qui tombait du plafond éclairait des masses allongées sur les lits et projetait ici et là des taches d'ombre. Le silence qui bientôt régnerait en maître commençait à s'emparer de ces hommes épuisés. Il faisait nuit noire aux fenêtres et il valait certainement mieux être étendu ici sur un sommier métallique, plus doux qu'en apparence et formant une sorte de niche pour le corps, que d'errer dans les rues comme la veille. Gurdweil avait l'impression d'être très loin de Vienne et de toutes les choses familières, sur une île perdue, entre des étrangers aux coutumes bizarres. Il lui semblait ne

pas avoir vu Thea depuis des siècles. Que faisait-elle en ce moment ? Des réponses aussi variées que pénibles étaient déjà prêtes à surgir des limbes de son esprit mais il les chassa bien vite. Pourquoi la nuit dernière, alors qu'il était devant la fenêtre de sa chambre, espérant la voir lui ouvrir et l'appeler, pourquoi n'était-elle pas venue ?... Elle n'avait pas senti qu'il était en bas, dans la rue déserte, en train d'attendre... Une autre femme l'aurait peut-être su...

Il était couché sur le flanc, le visage tourné vers la salle. Tout à coup il entendit des coups sourds et vigoureux qui paraissaient venir à la fois de très loin et de dessous son lit. Incapable de situer la source de ces coups, il fut saisi d'inquiétude. Il se souleva sur les coudes et regarda les autres dormeurs, se demandant pourquoi aucun d'eux ne s'en souciait. Pouvait-il être le seul à les avoir entendus ? Son voisin n'était pas encore revenu. Où avait-il donc disparu, celui-là ? Au bout de deux minutes, les coups cessèrent. Il se rendit compte alors qu'ils venaient d'en bas, de la tuyauterie du chauffage central qui courait le long des murs, à proximité du plancher. Il devait être 8 heures et sans doute était-ce là le signal du couvre-feu.

Au même instant, son voisin revint sur la pointe des pieds et se hâta de se déshabiller. Il lança un regard à Gurdweil et, voyant que celui-ci avait les yeux ouverts, il lui chuchota :

« Maintenant il faut se coucher et se taire ! Chut ! Le règlement est strict et gare à celui qui ne le respecte pas. Je sais de quoi je parle ! »

Il se blottit sous sa couverture sans ajouter un mot. Une minute après, le surveillant arriva de la salle voisine, passa d'un lit à l'autre comme l'unique survivant parmi les morts d'un champ de bataille (le silence n'était rompu à présent que par quelques ronflements isolés) et il sortit satisfait, mission accomplie.

« Et voilà, l'inspection est terminée, grogna son voisin, mais je n'ai pas sommeil. Vous non plus, on dirait ?

— Il est encore très tôt.

– Oui. À vrai dire, ici il faut se lever aux aurores. À 4 heures et demie, on tape sur les tuyaux du chauffage central et il faut se lever en moins de deux. C’est comme à l’armée ou dans une prison. Je connais l’un et l’autre. Je ne suis pas né d’hier, croyez-moi ! »

Gurdweil avait maintenant sa curiosité éveillée par cet homme-là et, comme il n’avait pas sommeil, il lui demanda quand et pourquoi il avait fait de la prison.

« Ah ! Mon cher ami, s’écria le type non sans orgueil, à mon âge on a déjà roulé sa bosse ! Et faire de la prison n’est pas si extraordinaire ! Il suffit d’une bêtise, d’une peccadille, et on vous met au trou. Les pauvres sont spécialement doués pour ça, on peut même dire que les prisons ont été construites exprès pour eux. Car les riches n’y vont jamais. Et si par hasard, ils s’y retrouvent, ils ont vite fait d’en sortir, faites-moi confiance ! Moi, j’ai fait de la prison plus d’une fois. Et, croyez-moi, ce n’est pas si terrible qu’on le dit. Parfois, lorsque l’hiver est dur, on s’arrange pour se faire coffrer. Là-bas, au moins, on a un toit sur la tête et quelque chose dans l’estomac.

« La première fois que je me suis fait coincer, j’étais très jeune. J’en ai pris pour quatre ans : la faute à ma jeunesse et à mon inexpérience. Mon père était tailleur de profession, un coupeur de première classe. Un costume sorti de ses mains était un vrai poème. La preuve, pendant des années, il a été chef tailleur chez Bergner. Mais il n’aimait pas le métier. Il y a des gens qui ne sont pas faits pour travailler. Ils feraient n’importe quoi pour ne pas travailler tous les jours à heures fixes. Et on n’y peut rien. C’est question de tempérament. À mon avis, les humains se divisent entre montures et cavaliers, et mon père voulait être un cavalier. À part ça, il adorait les bijoux en or, en particulier les bagues serties de pierres précieuses. Pas pour en porter, non, il s’en fichait complètement. Il aimait simplement les toucher, les regarder comme un enfant ses jouets. Il avait un énorme plaisir à les tenir entre ses mains. Et un beau jour, il a abandonné les ciseaux et il

est devenu marchand de bijoux : il achetait une bague (il y a une bourse spéciale pour l'or), se régala les yeux pendant quelques heures ou bien une journée entière, et puis il la revendait avec un petit bénéfice ou même parfois à perte et il en achetait une autre. En ce temps-là, il gagnait surtout sa vie en jouant aux cartes. Il avait un ami roumain : un certain Chornotesco. Un homme très impressionnant avec des manières raffinées et des vêtements toujours à la mode. Je me souviens encore de lui : grand, bien fait, un beau visage, viril, encore jeune malgré son épaisse chevelure grisonnante. Ces cheveux gris et son visage jeune lui donnaient un air très aristocratique. Et, d'ailleurs, il aimait bien ajouter à son nom un petit titre de noblesse : un jour c'était comte, un autre baron Chornotesco... Il faut vous dire que tout le monde le croyait. Autrement, ça n'aurait pas été possible. Au contraire, les gens étaient surpris quand on leur affirmait qu'il n'était ni comte ni baron. Même son accent étranger en allemand avait quelque chose d'aristocratique. En plus de l'allemand et du roumain, il parlait plusieurs langues : le français, l'italien, un peu d'anglais. Bref, pour moi, il symbolisait la virilité, l'élégance et la connaissance du monde. En tout cas, ce Chornotesco était un habitué des grands cafés comme le Bristol, le Ritz et d'autres où il guettait ses proies, de préférence les jeunes et les étrangers. Il s'approchait d'eux, se présentait et entamait la conversation. Il n'était jamais à court d'un sujet, il parlait de tout avec intelligence et goût : il avait vécu dans toutes les capitales européennes et même en Amérique. Après avoir tâté le terrain et apprécié le gibier, il invitait sa nouvelle connaissance dans un restaurant somptueux et ensuite à une partie de cartes. Entre-temps, on prévenait mon père qui, le soir, à l'heure dite, apparaissait dans la salle de jeux en parfait étranger, feignait de s'intéresser à la partie et, posté derrière son partenaire, signalait au Roumain selon un code convenu les cartes du pigeon. Vous comprenez bien que celui-ci n'avait aucune chance de gagner. Au bout de quelques heures, il était plumé. Et, s'il demandait une revanche pour le lendemain soir, le Roumain inventait

toujours une excuse pour se dérober. Il ne jouait jamais deux fois avec la même personne. Il était méfiant. Parfois mon père se chargeait de trouver la victime, il était un expert. Alors c'était lui qui jouait tandis que le Roumain regardait, avec le même résultat. Ils fréquentaient aussi les célèbres stations balnéaires : Carlsbad, Marienbad, Ishchl, etc. Chacun s'installait dans un hôtel différent, des hôtels de grand luxe, bien sûr, et le jeu recommençait. Ils gagnaient gros, en général, mais ils avaient aussi des dépenses. À part ça, comme dans chaque profession, il y avait une morte saison où ils devaient vivre de leurs économies et ils se retrouvaient parfois sans le sou. On ne les attrapait jamais, voyez-vous : ils faisaient bien leur boulot. À cette époque-là, j'avais dix-huit ans. J'avais perdu ma mère très jeune et je n'avais ni frères ni sœurs. Mon père voulait faire de moi un commerçant et, après l'école, il m'avait envoyé dans une grande maison de textiles. Je n'y suis resté que quelques mois. Cinquante couronnes avaient disparu et on m'a fichu à la porte. Mais ça m'était égal. Rester à la même place, c'était pas mon point fort. Au bout d'un certain temps où je n'ai rien fait, mon père m'a expédié dans une autre maison. Là-bas non plus, je ne me suis pas éternisé ni dans la troisième, ni dans la quatrième, ni dans la cinquième : il y avait toujours quelque chose qui clochait. À l'époque où mon père a abandonné les ciseaux, j'avais dix-huit ans et j'étais employé depuis six mois dans une grande société d'export. J'étais travailleur, vif et connaissais mon boulot. Je gagnais déjà cent couronnes par mois, un assez bon salaire et mes patrons étaient satisfaits. Mais j'avais d'autres projets. J'attendais seulement l'occasion. Je ne voulais plus donner dans la bricole. L'occasion ne s'est pas fait attendre. Un jour d'automne, mon patron m'a donné deux mille couronnes à envoyer par la poste. C'était midi moins le quart. La pause du déjeuner durait de midi à 2 heures. Je ne devais rapporter le reçu de la poste qu'après. J'ai fait rapidement mon calcul et je me suis décidé : avec deux heures d'avance, je serais hors de portée quand on découvrirait l'affaire. J'ai pris le fric, j'ai sauté dans un fiacre et je me suis fait conduire

directement à la gare du Nord. L'express partait à 1 heure. J'ai donc eu le temps d'acheter un billet et de prendre le train. Le lendemain, j'arrivai à Berlin. Je suis descendu du train à midi, sans bagage, sans ami, libre comme l'air dans la grande cité étrangère. J'étais sûr qu'on ne m'attraperait pas. Hardiment, comme un véritable Berlinoise de souche, j'ai quitté la gare et j'ai débarqué dans la rue qui s'ouvrait devant moi. J'avais faim mais je n'avais pas d'argent allemand. J'ai erré de rue en rue ; les banques étaient fermées au moment du déjeuner. Finalement, après avoir rôdé une bonne heure, j'ai trouvé un changeur ouvert. J'ai échangé un billet de cent couronnes (je ne voulais pas tout changer au même endroit, par précaution) et encore deux cents ailleurs. J'avais assez d'argent pour le moment. Je suis d'abord allé m'offrir un gueuleton dans un restaurant chic. Ensuite, je me suis payé une jolie valise et, un peu plus tard, j'ai loué une chambre chez une vieille femme. Je me suis inscrit sous un faux nom, comme étudiant, né à Munich. À partir de là, je me suis fait appeler Karl Schtippter, un nom qui m'avait plu.

« Les jours suivants, j'ai acheté des vêtements et du linge de corps élégants et je me suis préparé à une vie de confort. Il me restait mille deux cents marks, de quoi suffire pour quelques mois. Maintenant, je commençais à regarder autour de moi. À vrai dire, quelques "occasions" s'offraient de temps à autre, mais c'étaient des broutilles, un plat de légumes sans viande. J'attendais une grosse "affaire". Je n'écrivais pas à mon père, bien entendu. Bien plus tard, j'ai appris qu'il était arrivé à un compromis avec mon patron. De toute façon, l'histoire a été étouffée. Mon père ne tenait pas à ce qu'elle s'ébruite ni qu'on ouvre une enquête. Il avait de bonnes raisons de ne pas vouloir éveiller l'attention des "autorités", sinon il n'aurait pas été aussi généreux. Non, il n'était pas d'une nature généreuse. Le résultat, c'est que j'ai pu rester ainsi tranquillement à Berlin, la bride sur le cou, à poursuivre mes petites affaires. Je m'étais trouvé une jeune "épouse" qui me rapportait un peu aussi. Sa "tante", une vieille garce

pingre, était très douée, entre autres, pour les “disparitions”. Une matrone rouée aux airs de femme respectable, qui avait la cinquantaine passée, un triple menton et le désir de plaire encore. Elle m’avait pris en affection et je pouvais lui demander de l’aide en cas de besoin. Elle habitait un grand appartement avec plusieurs pièces, dans une maison entourant une terrasse qui lui appartenait. Chez elle se réunissaient des gens divers aux occupations mystérieuses qui jouaient souvent aux cartes et buvaient jusqu’à l’aube. Je n’étais pas attiré par le jeu et n’en tirais aucun plaisir. Je n’avais d’ailleurs pas de talent. La seule fois où j’avais joué m’avait amplement suffi, bien que je n’eusse rien perdu. Néanmoins, j’étais parmi les invités réguliers de la tante Bertha. Quatre mois se passèrent ainsi, sans événement majeur. Et voilà qu’un beau jour, je fis une rencontre dans un grand restaurant du Kurfürstendamm (je ne dînais que dans les meilleurs restaurants). Je réalisai immédiatement que c’était la personne et l’occasion que j’attendais : un homme dans la force de l’âge, descendant d’une très riche famille aristocratique, propriétaire de vastes domaines en Westphalie. Il passait ses hivers à Berlin dans sa villa avec sa fille unique de dix-huit ans. Il n’était pas marié et il avait au contraire un penchant pour les messieurs, je l’ai senti tout de suite. J’ai décidé d’en tirer parti. Je n’étais pas laid, je m’habillais bien et j’avais de bonnes manières. J’ai immédiatement remarqué que je lui plaisais. Bien entendu, je ne lui ai pas donné mon vrai nom ni celui dont j’usais à Berlin. Je me suis inventé une autre identité et une fausse adresse. Au début, on s’est rencontrés deux trois fois dans le même restaurant et il ne s’est pas montré radin. Il m’a invité aussi dans des cafés et des caves de dégustation. Il m’a offert une bague ornée d’un beau diamant et m’a même emmené au théâtre où il m’a présenté à sa fille comme “son jeune ami von Mirten”. Je n’ai apparemment pas fait grande impression sur la fille car elle m’a regardé de très haut et n’a pas daigné échanger avec moi une seule parole. Ce qui ne m’a fait ni chaud ni froid et j’ai prétendu ne rien remarquer. L’important c’était que j’avais

pris le vieux au piège ; le reste viendrait après. Mon plan était prêt. De toute façon, l'homme ne m'avait pas encore fait de proposition malhonnête ; il attendait probablement que nos rapports se resserrent. Le même soir, après le théâtre, je l'ai accompagné en voiture jusqu'à sa villa et, en me quittant, il m'a invité à dîner le lendemain chez lui. Le lendemain, à part moi, il y avait cinq invités : un vieux couple et leur fille, l'amie de la demoiselle, et un jeune homme. J'ai noté les entrées et les sorties de la maison et j'ai décidé d'agir le surlendemain soir, où mes hôtes étaient conviés chez le vieux couple.

« Ce soir-là, je me suis muni d'outils que je tenais toujours prêts et j'ai pris le chemin de la villa où je suis arrivé vers 10 heures. Par la grille qui cernait le jardin, on pouvait voir le bâtiment et le premier étage où étaient situées les chambres du vieux et de sa fille. Il faisait noir. La rue tranquille et déserte était éloignée du centre de la ville – un quartier cosu et résidentiel. D'autant plus que par cette soirée pluvieuse de février, il n'y avait pas un chat dehors. Je connaissais bien la maison de l'extérieur, les deux derniers jours je l'avais inspectée en long et en large. J'ai sauté par-dessus la grille, qui n'était pas très haute, droit dans le jardin. À cet instant, la porte s'est ouverte et quelqu'un est sorti. J'ai retenu mon souffle et j'ai attendu. J'ai reconnu le valet de chambre (ils avaient seulement un valet et une cuisinière) qui quittait la maison. C'est ma chance, je me suis dit, il n'y a pas une minute à perdre. Une fois le valet disparu dans la rue, je me suis approché pour regarder par la fenêtre de la cuisine. La cuisinière, une femme âgée, lisait le journal. Je suis retourné à la porte d'entrée pour vérifier si par hasard le domestique ne l'avait pas laissée ouverte et, à mon grand étonnement, elle l'était. En un tournemain, j'ai ôté mes chaussures que j'ai cachées dans le jardin, je suis entré dans le hall et j'ai filé d'un saut au premier étage. Je n'ai pas eu de mal à forcer la porte, j'avais de très bons outils et, en une seconde, j'étais à l'intérieur. À partir de là, tout a marché comme sur des roulettes. En un quart d'heure, j'ai fouillé tous les coins et

les recoins de la maison et j'ai été bien récompensé de ma peine. À vrai dire, je n'ai pas découvert beaucoup d'argent liquide – quelques centaines de marks – mais en revanche j'ai trouvé ce que je cherchais : le coffre à bijoux de la famille. À la sortie, comme à l'entrée, tout s'est passé avec discrétion, et au bout d'une heure de marche (j'avais évité de prendre une voiture) je suis arrivé sain et sauf à la maison. À l'ouverture du coffre, j'ai été ébloui : il contenait une fortune fabuleuse. Des perles, des bagues, des chaînes, des colliers anciens et précieux qui illuminaient la chambre de tous leurs feux. J'ai été pris de terreur devant cette richesse. J'ai su plus tard qu'il y en avait pour un demi-million de marks. J'ai tout remis en place, à part trois bagues que j'ai fourrées dans ma poche. J'ai caché le coffret dans une valise avec mes vêtements, j'ai fermé la valise à clé et je l'ai emportée le soir même chez la tante Bertha pour qu'elle me la garde jusqu'au lendemain. Car j'avais décidé de partir le lendemain pour Hambourg et, de là, d'embarquer sur le premier bateau à destination de New York. J'ai passé deux heures chez la tante et puis je suis rentré chez moi pour dormir.

« Le lendemain, j'ai réussi à vendre une bague six cents marks à un petit bijoutier et j'ai acheté un billet de train pour le soir. Et puis voilà que j'ai été tenté de vendre les deux autres bagues. Le second bijoutier à qui je les ai proposées les a examinées sous toutes les coutures, a regardé les pierres à la loupe et m'a demandé le prix. J'ai proposé trois mille marks, un prix assez élevé pour ne pas éveiller de soupçons et on s'est mis d'accord sur deux mille sept cents. Et puis il m'a annoncé, le salaud, qu'il n'avait pas une somme pareille sur lui et qu'il me faudrait revenir à 3 heures de l'après-midi. D'ici là, il trouverait l'argent et nous conclurons l'affaire. Et moi, pauvre crétin, qu'est-ce que vous croyez que j'ai fait ? Je suis retourné chez le bijoutier à 3 heures pile. Je n'étais qu'un gamin, plein de culot, mais la tête mal vissée sur les épaules. Et à cause de cette petite erreur, j'en ai bavé dur. Je suis tombé droit dans la souricière. Je n'avais pas franchi le seuil du magasin que trois inspecteurs me mettaient la main au collet : ce mouchard

m'avait donné à la police. Mais ils n'ont pas trouvé le coffret. J'ai simplement dit que je l'avais jeté dans la Spree et ils ont dragué la rivière pendant des jours sans rien repêcher, évidemment. N'empêche que j'ai été condamné à quatre ans de prison.

« Et le coffret à bijoux ? Je ne l'ai jamais revu, mon cher monsieur. À croire qu'il avait vraiment coulé dans la Spree ! En sortant de prison, j'ai été réexpédié à Vienne. Sans un rond, je n'ai pas pu revenir immédiatement à Berlin et, entre-temps, j'ai été appelé pour mon service militaire. Ce n'est qu'un an après que j'ai obtenu une permission d'un mois et que je suis retourné à Berlin. Pas trace de la tante ni de la valise ! Comme si la terre les avait englouties. Toutes mes recherches sont restées vaines. Personne dans la maison ni dans la rue n'a pu me fournir un renseignement sur elle, cette vieille voleuse. Elle avait simplement chipé mes bijoux et s'était fait la belle. Ah ! Si j'avais pu lui mettre la main dessus ! Je l'aurais étripée, cette sale charogne ! Mais j'ai dû rejoindre l'armée et ça été la fin de l'affaire. »

Le voisin de Gurdweil se tut. Les masses informes des corps allongés sur les rangées de lits étaient à peine visibles sous le chiche éclairage du plafonnier. Le silence se remplissait de lourds ronflements de toutes sortes d'où s'échappait de temps en temps un gémissement ou une plainte. Il n'était certainement plus très tôt.

« Chornotescu et votre père, que sont-ils devenus ?

– À la fin de mon service militaire, Chornotescu est tombé malade. Dans sa jeunesse, il avait attrapé la syphilis, dont il avait guéri. Mais cette maladie est trompeuse. On ne peut jamais être certain. Elle demeure dans le sang, sans douleur ni symptômes apparents, mais quand on atteint la cinquantaine, elle se déclare de nouveau et il n'y a plus rien à faire. Chornotescu a eu ce qu'on appelle une paralysie du cerveau. Il a perdu la raison. Il est resté à l'hôpital pendant quelques semaines, souffrant de douleurs atroces, et puis il est mort. Et, deux ans après, mon père est mort à

son tour, en me laissant une bague que j'ai vendue pour trois cents couronnes. »

Gurdweil, fatigué, s'endormit immédiatement et fut la proie de rêves fantasques où son voisin jouait un grand rôle sous des déguisements étranges et variés. Soudain il se réveilla, pris de panique. Quelqu'un se penchait sur lui. Il reprit vite ses esprits et reconnut son voisin, debout, vêtu seulement de sa chemise.

Gurdweil se redressa :

« Que faites-vous ici ?

– J'ai mal au ventre, mein Herr, une crise aiguë de diarrhée.

– Eh bien, qu'attendez-vous ? Allez donc aux cabinets ! »

Et il tendit la main pour reprendre son pantalon qu'il venait de découvrir dans la main du voisin. Celui-ci le lui donna comme si c'était un cadeau.

« Ah ! Voilà, mein Herr. Je vous en prie, ne vous méprenez pas. »

Il se tourna vers son lit, tira son pantalon de dessous les couvertures et l'enfila. Gurdweil tenait encore le sien à la main. Mû par un inexplicable remords, il dit sur un ton d'excuse :

« Je... J'en ai besoin pour moi. Je n'en ai pas d'autre, c'est pour ça que...

– Je comprends. Certainement, certainement ! » acquiesça le voisin avant de disparaître dans le couloir.

Néanmoins Gurdweil vérifia si le reste de ses vêtements était là, puis il se rallongea, mais sans pouvoir se rendormir. Son voisin revint vite et se recoucha aussi.

« Quelle heure est-il ? demanda Gurdweil.

– Je ne sais pas », répondit l'autre d'un ton sec et offensé en lui tournant le dos.

Gurdweil demeura allongé, les yeux ouverts. Le temps coulait lentement, réglé par de lointaines pendules, dispersées à travers le monde.

Ici il n'y avait pas d'horloge et rien ne prouvait que le temps ne s'arrêtait pas, pour se fondre dans la nuit noire, dehors, et dans les ronflements qui montaient çà et là dans le dortoir. Rien non plus ne prouvait que Gurdweil n'était là que depuis la veille. Qui pouvait le garantir ? Il lui semblait vivre ici depuis des siècles. De toute façon, il se sentait un lien profond avec ces hommes endormis autour de lui, il était des leurs. Et qu'ils soient là, avec lui, lui donnait le sentiment d'être protégé. C'étaient de pauvres malheureux, capables de tout, mais en même temps ils méritaient l'amour et la pitié, et aussi qu'on acceptât leur amour et leur pitié. Dans la vie de chaque être humain, il y a un moment où l'on se sent lié intimement à tous les autres hommes où qu'ils se trouvent et quels qu'ils soient, sans exception. Qu'il en soit clairement conscient, ou bien qu'il ne le perçoive que vaguement, tout individu passe par cette expérience.

Puis les réflexions de Gurdweil se portèrent, sans rapport évident, sur Lotte. Lotte aux belles et fines mains, accablée par un chagrin mystérieux qui consumait la flamme de sa vie. Son cœur se serra. Il sentait bien qu'il existait un lien entre sa situation et les souffrances de Lotte, mais la nature de ce lien lui échappait. Finalement, il pensa à Thea, sans amertume, sans colère, mais au contraire avec nostalgie et sérénité.

Il jeta un coup d'œil aux fenêtres, taches sombres sur le mur pâle. Il faisait toujours nuit noire. Il ferma les yeux pour essayer de dormir encore un peu. Mais à cet instant même les tuyaux du chauffage central se mirent à tambouriner comme la veille au soir, un bruit particulièrement importun et irritant dans le silence engourdi de la pièce. Les hommes commencèrent à se réveiller à grand renfort de bâillements et de toux creuses. Ils s'habillèrent avec une hâte surprenante, comme s'ils n'avaient pas une minute à perdre. Son voisin jeta un regard envieux sur le pantalon de Gurdweil, puis lui demanda sans la moindre gêne s'il avait bien dormi.

En bas, après la toilette et un petit déjeuner composé du même pain noir et du même brouet que la veille, on les fit sortir dans l'obscurité et le froid,

et chacun s'en alla de son côté. Il était 5 heures et demie. Gurdweil s'achemina sans se presser vers le centre-ville et, quand il atteignit enfin le Ring, il faisait déjà jour et les rues s'animaient. Par miracle, il dénicha dans l'une de ses poches un schilling oublié et il se dépêcha d'entrer dans un petit café, heureux comme un grand voyageur de retour chez soi. Après y avoir passé une bonne heure, il fut pris d'une sorte de nervosité qui le poussa à quitter le café, bien qu'il ne sût absolument pas où aller. Il tourna dans Kärntner Strasse, jeta un œil indifférent sur les vitrines, remarqua soudain à la devanture d'un horloger qu'il était 9 heures et pressa machinalement le pas. À l'entrée de Johannesgasse, il s'arrêta, sursauta comme s'il avait reçu un grand coup dans le dos, mais continua néanmoins le long du même trottoir, la tête baissée et les mains dans les poches de son manteau. Juste au moment où il se demandait, comme la veille, s'il allait rentrer chez lui, quelqu'un lui barra la route. Il leva les yeux et vit devant lui Thea qui souriait. Terriblement embarrassé, il voulut s'écarter, mais elle l'attrapa par le bras.

« Que se passe-t-il, mon lapin ? dit-elle simplement, comme si rien ne s'était passé entre eux. Où avais-tu disparu ? Pourquoi ne rentres-tu pas à la maison ?

– Je... Je pensais..., bredouilla Gurdweil, regardant le bout de ses chaussures, c'est-à-dire que justement j'étais en chemin... ».

Le visage de Thea s'orna d'une expression narquoise. Elle dévisagea son époux sans dire un mot.

« As-tu une cigarette ? » lâcha Gurdweil.

Peut-être voulait-il lui indiquer ainsi qu'il ne lui gardait pas rancune.

Thea ouvrit son sac et lui tendit le paquet.

« Viens, accompagne-moi jusqu'à Johannesgasse et puis tu rentreras à la maison. »

Gurdweil s'exécuta. Recroquevillé, troublé, l'esprit vide de toute pensée, il trotta un moment à côté de sa femme. Puis il prit la direction de

Kleine Stadtgutgasse.

OceanofPDF.com

Quelques jours plus tard, Gurdweil reçut un mot de Lotte qui l'invitait à passer la voir dans l'après-midi car, souffrant d'un rhume, elle n'osait pas sortir. À 3 heures, il sonnait à sa porte. Lotte vint elle-même lui ouvrir et le fit entrer dans le salon. Son visage était pâle et émacié, ses grands yeux semblaient encore plus grands que d'habitude et brillaient de fièvre. Elle lui indiqua un fauteuil, et s'étendit sur le divan où manifestement elle reposait avant l'arrivée de Gurdweil.

« Ce n'est rien ! dit-elle avec un faible sourire. Une légère angine. Rien de grave. Et un mauvais moral... »

La pièce, chaude, baignait dans une tranquillité tendre, vaguement triste, semblable à celle qui règne dans la chambre d'une belle et jeune accouchée. Aucun bruit n'arrivait de la rue sinon un lointain murmure que ne pouvait percevoir qu'une oreille extrêmement sensible. Dehors, une journée grise, hachée de pluie, agitée de bourrasques, s'achevait. Ici, à l'intérieur, s'amoncelaient les premiers signes du crépuscule, et un ver invisible commençait à ronger le cœur de Gurdweil.

Il distinguait à peine les contours du visage de Lotte qui demeurait allongée, immobile, perdue apparemment dans de sombres pensées. Après un court silence, elle demanda soudain, en soulevant un peu la tête pour le regarder :

« Que vas-tu faire maintenant ? »

Gurdweil la dévisagea un moment sans comprendre.

« Que veux-tu dire ?

– Eh bien, vas-tu rester à Vienne, dans ton ancienne chambre ?

– Je ne comprends pas. Je n’ai jamais eu l’intention de quitter la ville ni de changer de chambre. »

Il la contempla avec curiosité, se demandant si elle ne délirait pas. Mais Lotte ramena la couverture sur elle, comme si elle souffrait du froid. Puis elle redevint muette. Son silence se fit pesant pour Gurdweil que la vue du reflet de son visage sombre et glacé, les cheveux hérissés, dans le miroir du buffet en face de lui, acheva de troubler. Dans la chambre voisine, s’égrenait le tic-tac à peine perceptible d’une pendule. La vie se réduisait à un seul point qui flottait, invisible, autour de la pièce, impossible à localiser.

Lotte pria Gurdweil d’allumer la lumière. Là-bas, à côté de la porte, il trouverait l’interrupteur. Lorsqu’il reprit sa place, elle alluma une cigarette et se redressa pour s’asseoir sur le canapé, laissant pendre ses pieds chaussés de mules. Son visage irradiait à la fois la fermeté et un chagrin profond. Gurdweil la regarda attentivement et pour la première fois remarqua qu’elle était extraordinairement belle, d’une beauté surnaturelle.

Elle lissa son front satiné et ses courtes boucles châtain d’un geste énergique, comme pour chasser un dernier obstacle, et dit d’une voix douce mais résolue :

« Je t’ai prié de venir, Rudolf » (Gurdweil réalisa qu’elle l’appelait par son prénom pour la première fois), « non parce que j’ai attrapé froid mais parce que j’ai quelque chose à te dire. Tout en dépend maintenant... Je dois faire une dernière tentative. Il faut que nous ayons une bonne explication, une fois pour toutes. J’ai vu que tu ne comprenais pas. Pendant deux ans, tu es demeuré aveugle. Toutes les insinuations, les allusions qu’un enfant aurait comprises ont glissé sur toi telle l’eau sur le dos d’un canard. Alors que, pour tout le reste, tu vas droit au cœur des choses. Et je ne comprends pas la raison. Peut-être n’y as-tu jamais fait attention. Bien que ceci blesse infiniment ma fierté de femme, je suis obligée de conclure que tes

sentiments sont engagés ailleurs au point que tu ne vois pas ce qui est sous ton nez. Crois-moi, le jour viendra où tu comprendras que tu as vécu d'illusions. J'y ai beaucoup pensé, des semaines, des mois. Tu as cherché ton bonheur là où il n'existe pas, là où il ne peut pas exister... Alors qu'il était près de toi, qu'il t'attendait... et qu'il te suffisait de tendre la main, mais tu ne l'as pas fait. Ce n'est pourtant pas trop tard. Et c'est pourquoi je t'ai demandé de venir. »

Elle reprit sa respiration, ralluma sa cigarette qui s'était éteinte ; on entendit dans la rue un klaxon d'automobile, qui parut à Gurdweil venir d'un autre monde. Lotte tira quelques bouffées de sa cigarette et fit tomber la cendre dans un cendrier de porcelaine bleue. Le cœur serré, Gurdweil suivait ses gestes du regard. Un terrible orage s'annonçait, il le sentait, qu'il fallait arrêter, mais il ne savait pas comment. Mais, d'un autre côté, couvait en lui le désir pervers de tout entendre, bien qu'il fût clair que ce qui allait venir serait pénible et risquait de dévoiler des choses qu'il eût été préférable de cacher. Il demeura silencieux. Du coin de l'œil droit, il déchiffra le nom de l'auteur d'un livre posé sur la table : « Arthur Lerchner », qu'il transforma pour une raison inconnue en « Arthur Merling », ce qui l'obligea à le relire lettre après lettre. Ce processus s'accomplit machinalement, confiné au strict domaine de la perception visuelle, et n'atteignit sa conscience que comme une vague réflexion évasive. Une ou deux fois encore, ses yeux persistèrent à refaire, tout en la rectifiant, la même erreur de lecture.

Lotte reprit la parole tandis que ses doigts dansaient nerveusement sur la table :

« Car, enfin, jusqu'à quand vas-tu attendre ? Et puis qu'attends-tu ? N'as-tu pas compris que rien ne changerait ? Et que les choses ne pourraient qu'empirer... Deux ans ne t'ont donc pas suffi pour comprendre sa vraie nature ? Tout le monde l'a compris, tout le monde l'a su dès le commencement ! Ton aveuglement est incroyable ! Tu penses l'aimer, mais

tu te fais des illusions. C'est clair comme le jour. Il ne peut en être autrement ! Ou alors es-tu vraiment un tel idiot que tu ne vois rien ? Dis-moi franchement : tu l'aimes ou pas ? Oui ou non ? »

Gurdweil prit son temps pour répondre, en proie à la peur et à la confusion. Jamais il ne s'était posé la question avec une clarté aussi brutale. Il l'avait toujours évitée. Maintenant, l'heure des comptes avait sonné. Il adressa un regard implorant à Lotte qui se contenta de le fixer de son regard brillant et impérieux.

« Je... je ne peux pas... il est impossible d'en parler...

– Et pourquoi pas ? insista Lotte. Tu n'oses pas ! As-tu peur de détruire le château de cartes que tu as édifié ? »

Gurdweil se souvint que quelqu'un déjà lui avait dit exactement la même chose, mais qui donc ? Entre-temps il s'entendit répondre d'une voix qui n'était pas la sienne :

« Je n'en sais rien... certainement... naturellement je l'aime...

– Ce n'est pas vrai ! Tu ne l'aimes pas ! Tu as peur d'elle !

– Tu me fais très mal » – les mots lui échappèrent –, « tu ne sais pas à quel point tu me fais de la peine.

– Et toi ? Tu n'arrêtes pas de me faire mal depuis deux ans, jour et nuit sans une minute de grâce ! Y as-tu jamais songé ? Oui, toi ! Tout est ta faute ! Avec ta naïveté, tu as laissé Thea te torturer, et tu es responsable de toutes mes souffrances ! Toi et personne d'autre ! » Elle pointa son doigt vers lui.

« Comment, moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Il la contemplait avec une expression d'ineffable chagrin. Il eut envie de tomber à genoux devant elle et de lui demander pardon, mais il se retint. Il entendit Lotte dire :

« Thea, ta Thea ! Tu sais bien qu'elle couche avec tous tes amis, avec le premier venu ramassé dans la rue sans discrimination, comme une vulgaire putain. Le sais-tu, oui ou non ? Sais-tu qu'elle était la maîtresse de son

patron, le Dr Ostwald, quand tu l'as rencontrée, et qu'elle l'est encore ? Sais-tu qu'elle ne cesse de se moquer de toi, aussi bien devant toi que derrière ton dos, qu'elle se vante en public, au café, devant tous tes amis, de ses prouesses ? Tout le monde est au courant ! Au courant de chaque détail de votre vie conjugale et de sa vie intime, de sa propre bouche ! On sait qu'elle te bat, on sait que l'enfant n'était pas de toi, on sait tout ! Et avec quel cynisme elle étale vos histoires ! Il faut l'entendre pour le croire ! J'aurais été capable de la tuer sans sourciller ! C'est un monstre ! Mais dis-moi : où as-tu passé la nuit, il y a quelques jours ?

– Moi... moi... chez moi !

– Chez toi ? Tu mens ! Pas chez toi ! Tu n'as pas dormi chez toi deux nuits de suite. Elle t'a chassé de chez vous !

– Comment le sais-tu ?

– Comment ? Mais tout le monde le sait ! Ta femme Thea l'a raconté au café ! Et elle se tordait de rire de plaisir, ton épouse chérie ! Tu devrais avoir honte jusqu'au fond de ton âme ! C'est dégradant d'échanger un seul mot avec une femme pareille ! »

Gurdweil baissa la tête, complètement assommé par le choc. Chaque parole de Lotte lui faisait l'effet d'un coup de marteau sur le crâne. Le cœur en déroute, la respiration coupée, le visage pâle, il avait vieilli de vingt ans. Tout ce qu'il venait d'entendre était nouveau et en même temps aussi familier que si on l'avait arraché du fond de son âme. Lotte l'avait tiré de ses entrailles et l'étalait devant lui sans merci. Les pores de son corps s'étaient ouverts, lui semblait-il, tous en même temps et son sang jaillissait, brûlant, et lui ébouillantait la peau. Une masse suffocante remontait de sa poitrine dans sa gorge. Peut-être aurait-il dû éclater en sanglots. Mais il ravala ses larmes et ne pleura pas. Il demeura pétrifié. Un silence mortel s'installa. Il aurait voulu que Lotte continuât et il attendait qu'elle le fît avec impatience et terreur. Il lui était plus facile de supporter les mots que le silence. Mais Lotte demeura muette.

Une mouche se mit à bourdonner et il s'étonna de la présence de mouches en hiver. Puis il lut à nouveau le nom sur la couverture du livre : « Arthur Merling », et se corrigea immédiatement : pas « Merling », mais « Lerchner, Lerchner » ! Il releva distraitement les yeux vers Lotte en face de lui et s'aperçut avec surprise qu'elle pleurait doucement dans l'obscurité. Pourquoi diable pleurait-elle donc à présent ? Ah oui ! Bien sûr, elle avait un rhume, elle ne se sentait probablement pas très bien... Mais que pouvait-il faire pour l'aider alors que lui-même était si faible ? Néanmoins, il quitta son fauteuil, s'approcha de Lotte en trébuchant comme un somnambule et se pencha vers elle. Il lui caressa les cheveux, comme on caresse un enfant, sans rien dire. L'eût-on fouetté qu'il n'aurait rien pu dire. Il remarqua que Lotte avait pris un mouchoir et s'essuyait les yeux. Il en conclut qu'elle allait mieux. À la bonne heure ! Il se redressa, et regagna sa place, prit le livre, le tourna et le reposa. Tout, tout était perdu maintenant. Il ne lui restait plus rien. Et Martin ? Ah oui ! Martin était mort. Mort depuis longtemps. Et Lotte avait pleuré. Elle aussi avait pleuré, c'est un fait. Et maintenant elle ne pleurait plus. Ce qui voulait dire qu'elle allait mieux – et c'était une bonne chose. Il pensa entendre une voix à cet instant, peut-être s'adressait-on à lui ? Il jeta un long regard glacial à Lotte comme s'il la voyait pour la première fois et s'aperçut qu'elle avait allumé une autre cigarette. Elle fumait beaucoup ! Qui d'autre fumait beaucoup ? Ah oui ! Thea fumait beaucoup, et c'était probablement mauvais pour l'enfant qui allait naître... Mais il ne pouvait rien faire pour l'en empêcher, elle se moquerait de lui, un point c'est tout. Et après, elle le raconterait à ses amis, à Lotte. Oui, certainement, elle raconterait tout à Lotte et elle la ferait pleurer... Mais pourquoi était-il si fatigué ? Il était guéri de sa maladie ! Grâce à Lotte qui l'avait si bien soigné ! Il aurait dû lui dire un mot gentil, mais il était si faible ! Il le lui dirait une autre fois...

Depuis quelques minutes déjà, Lotte s'adressait de nouveau à lui d'une voix douce, mais les mots devaient percer plusieurs barrières pour pénétrer

dans la conscience de Gurdweil. Il finit par l'entendre dire : « ...Ça ne peut plus continuer. Ça n'a aucun sens. Je ne peux pas rester là à regarder une autre femme qui ne t'arrive pas à la cheville te détruire. J'espérais tout le temps que tu viendrais me voir spontanément... mais tu n'es pas venu. Tu n'es jamais venu. Et pourtant ta place est ici. Mais tu ne l'as pas compris. Maintenant il faut prendre une décision. Je n'ai plus la force d'attendre. »

Elle s'arrêta un instant. Sa cigarette oubliée dans le cendrier dégageait une mince fumée bleuâtre qui montait en spirales. Puis elle reprit, se parlant à elle-même :

« Deux ans ! Ce qu'on peut souffrir pendant deux ans ! Que de jours, de nuits, d'heures, de minutes ! Chaque instant est un abîme de misère ! C'est trop pour un seul être. Même une pierre s'effrite avec le temps. Je n'en peux plus. Il n'y a qu'un moyen : veux-tu la quitter et partir avec moi dans un autre pays ? Nous pourrions partir dans trois ou quatre jours. Pas besoin de grands préparatifs. Nous aurons même un peu d'argent. Papa m'en donnera. J'ai pensé à tout. Il me donnera de l'argent pour partir en Italie. Il m'aime beaucoup, il pense que je suis souffrante et que le soleil du Sud me fera du bien. Nous pourrions voyager et nous arrêter dans une des villes de la côte en Italie ou en France. Et puis on verra. Peut-être plus tard, tu pourras divorcer. Sinon, peu m'importe. Nous n'avons besoin de la permission de personne. L'important c'est que nous nous aimions. Et rien ne nous oblige à nous installer quelque part en permanence. On peut rester quelques mois et puis aller ailleurs. Tu pourrais travailler tranquillement et oublier tout ce qu'elle t'a fait. »

Lotte se tut. Ses yeux fixés sur Gurdweil qu'étaient une réponse, mais il resta muet, la tête baissée. Les mots de Lotte avaient introduit dans le cœur de Gurdweil un rayon d'espoir de pays chauds et de mers, d'autres personnes, d'une nouvelle vie avec Lotte, cette chère Lotte, qui n'avait pas son égale dans l'univers et qui lui était aussi précieuse que sa propre vie.

Tout était merveilleux, simple, si limpide. Mais en un clin d'œil tout disparut.

« Eh bien, Rudolf ? Tu dois me répondre. Je veux une réponse claire. »

Non sans effort, Gurdweil laissa échapper :

« Moi... que puis-je te dire ? Tu m'es très chère, plus chère que tout. Je... mais je ne peux pas... Je ne pourrai jamais...

– Quoi donc ? demanda Lotte, devenant pâle comme la mort. Quoi ?

– Je ne peux pas partir... crois-moi... même si ma vie en dépendait...

– Et pourquoi pas ?

– C'est impossible. Je ne peux pas la quitter. Je n'en ai pas la force...

– Mais tu ne l'aimes pas ! Je le sais. Tu ne l'aimes pas !

– Je ne sais pas. Peut-être que je l'aime. Peut-être pas. Mais je n'ai pas la force de la quitter. Je ne serai jamais capable de la laisser. Jamais.

– Et moi ? Tu m'abandonnes complètement ? Il m'abandonne, moi ! s'écria-t-elle comme si elle s'adressait à un invisible témoin. Il m'abandonne ! Il reste avec elle, elle ! Tout est perdu ! Il reste avec elle ! »

À la vue de Lotte fixant un point au loin devant elle et répétant les mêmes mots, Gurdweil fut submergé d'une angoisse surhumaine. Il se jeta à ses pieds, la caressa, lui baisa les mains en lui murmurant d'une voix câline :

« Je t'en prie Lotte, ma très chère Lotte. Tu peux tout me demander. Tout... mais pas ça... Tu vois bien que je ne peux pas... Que puis-je faire ? Je n'ai pas la force... Comprends-moi... ! »

Mais Lotte, insensible à ses prières et ses caresses, se contentait de répéter comme un automate : « Tout est perdu. Il reste avec elle ! » Ses yeux secs, écarquillés, vitreux, contemplaient le vide.

Gurdweil se releva, reprit son fauteuil, mais pour le quitter aussitôt. Il fit un pas vers le centre de la pièce et revint se planter devant Lotte, maintenant immobile, la tête entre les mains, pétrifiée de chagrin. « Lotte, Lotte ! » cria-t-il comme pour la réveiller. Elle ne bougea pas. Il demeura là,

sans savoir combien de temps. Finalement, elle releva la tête, le regarda un moment avec douleur, fit mine de l'écarter et s'allongea sur le canapé en tirant sur elle la couverture. Elle resta étendue, sans un mouvement, les yeux fixés au plafond. On aurait cru une malade dans le coma, mortellement atteinte. Désespéré, n'osant plus bouger, Gurdweil attendit près d'elle un long moment. Puis il regagna son siège, écouta le silence glacial de la chambre, le bruit d'une porte lointaine qui s'ouvrait, une voix sourde qui criait dans la rue et l'écho à l'intérieur de lui répétant sans répit : « Tout est irrévocablement perdu ! » Quelque chose avait vraiment explosé en lui, se brisant en morceaux dans l'épais silence, et ces morceaux gisaient un peu partout. Quelqu'un était responsable, mais pas lui ni Lotte, quelqu'un d'autre, un étranger venu envahir un territoire qui n'était pas à lui, pour délibérément leur faire du mal...

Puis Lotte se tourna vers lui. Il crut qu'elle l'appelait. Il se leva d'un bond et s'approcha d'elle. D'une voix déchirée qui n'était pas la sienne, comme si une corde s'était cassée, elle dit péniblement :

« Va-t'en maintenant ! Je veux être seule. »

Elle lui tendit la main mais la retira aussi vite et la cacha sous la couverture, avant qu'il ne puisse la prendre. Elle fixait de nouveau le plafond. Gurdweil lança un dernier regard vers ce visage exsangue, voulut dire quelque chose, se ravisa et partit.

Dehors il fut immédiatement submergé de remords et sentit qu'il lui fallait remonter tout de suite chez Lotte. Il s'était conduit avec une impardonnable cruauté. Comment avait-il pu la quitter et la laisser ainsi seule, elle, Lotte ?

Mais il ne remonta pas. Obéissant à l'ordre d'une puissance plus forte que lui, ses jambes le portèrent ailleurs, contre son gré. Dans les jours qui allaient suivre, il serait hanté par l'image de Lotte allongée sur le canapé, son visage ovale creusé, livide, le regard vissé au plafond comme s'il contenait la réponse à toutes ses questions.

Après une nuit d'insomnie et de cauchemars, Gurdweil passa la journée du lendemain à chercher frénétiquement Lotte. Il entra plusieurs fois au Herrenhof et se rendit à deux reprises jusque devant chez elle, mais chaque fois quelque chose le retint de monter. Il ne rencontra même pas un de ses amis, comme si tous s'étaient mis d'accord contre lui. Et le surlendemain – un jeudi, poignardé d'une pluie acérée –, alors qu'il s'apprêtait à sortir du café, dans l'après-midi, il se heurta à Ulrich dans le vestibule.

« Arsenic !... bredouilla celui-ci d'une voix étouffée de veau qu'on égorge. Avant-hier soir !... »

Gurdweil sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Il sut la réponse à sa question avant de l'avoir posée :

« Qui ? Qui ?

– Lotte ! On est arrivé trop tard pour la sauver... »

Gurdweil se retint au mur pour ne pas tomber. Ulrich, debout devant lui, la tête baissée, se transforma soudain en une motte de terre informe, sombre, immense, monstrueuse, qui cacha la lumière du jour. Tout devint noir. La nuit perdura – qui sait combien de temps ! Lorsque la lumière revint, Ulrich était toujours à la même place. C'est alors seulement que Gurdweil reçut le choc au visage comme une balle de fusil. Son cœur arraché à son corps tomba dans un abîme, ne laissant plus de lui qu'une enveloppe vide. Il vit Lotte allongée les yeux au plafond. Elle gisait là, entre lui et Ulrich, et ils ne pouvaient pas la faire bouger. Des gens entraient

et sortaient, jetant furtivement des regards curieux vers ces deux hommes immobiles au milieu du vestibule. Rien n'avait plus d'importance puisque Lotte refusait de se lever. Gurdweil aurait voulu hurler, mais il n'avait plus de voix. Plus tard, Ulrich se réveilla, le prit par le bras et le traîna dans la rue. L'un à côté de l'autre, ils cheminèrent, silencieux et perdus, pendant une demi-heure, peut-être une heure, une heure et demie. La nuit qui commençait à avancer le long des rues dut céder devant les réverbères allumés juste à temps. Puis Gurdweil se retrouva seul dans l'une des anciennes ruelles sinueuses du centre de la ville. Ulrich n'était plus avec lui. Et il se souvint qu'en le quittant il lui avait annoncé que l'enterrement aurait lieu le lendemain à 10 heures au cimetière central. Très étrange. Qui diable allait-on enterrer ? Cet Ulrich avait parfois de singulières idées... Ah ! Maintenant il n'avait plus personne ! Cette terrible certitude le frappa avec la soudaineté de la foudre. Seul, il était seul au monde. Seul ! Il s'arrêta et regarda craintivement autour de lui. La ruelle, déserte, peu passante et bordée de très vieilles bâtisses, était mal éclairée. Affolé tout à coup par cet air d'abandon, Gurdweil recommença à marcher, presque à courir, jusqu'au bout de la ruelle et s'engagea dans une autre, tout aussi déserte, mais où il ralentit l'allure comme si le danger était passé. À vingt pas de lui, il y avait un homme avec un parapluie ouvert. Tiens, il pleuvait ! Gurdweil leva les yeux vers le ciel brumeux et quelques gouttes tombèrent sur son visage, lui procurant une sensation agréable. Sur une enseigne, dans la pénombre, il déchiffra le M initial d'un nom gravé en grandes lettres d'or et soudain jaillit devant lui une chambre illuminée avec un grand miroir qui reflétait une silhouette noire. Il entendit la voix de Lotte : « Tout est perdu ! Il reste avec elle !... » Mais ce n'était pas vrai... Il ne pouvait pas rester avec elle !... À Lotte il pouvait ouvrir son cœur : il la haïssait... ! Il était prêt à partir sur-le-champ !... L'Italie, quelle merveilleuse idée ! Pas besoin de préparatifs !... À condition qu'elle ne reste plus allongée comme ça, avec les yeux au plafond ! Parce qu'il ne pouvait simplement plus le supporter !

Il pleuvait un peu plus fort et Gurdweil releva machinalement le col de son manteau. Il déboucha dans le Schottenring, traversa la rue et longea la grille du Rathaus Park. Un tram fit retentir sa sonnette et s'arrêta ; des gens se hâtèrent de monter et le tram repartit dans un fracas de clochettes. Les sens de Gurdweil n'enregistraient plus rien. Sous les réverbères, les trottoirs brillaient d'un éclat humide orange foncé. Près du parapet du pont, sous lequel luisaient les rails du métro, il s'arrêta un instant, jeta un coup d'œil en contrebas sans rien voir et reprit immédiatement sa marche. Il ne se rendit pas tout de suite compte qu'il était arrivé dans la grande avenue, un peu escarpée, du troisième arrondissement : la Landstrasse. Il passa devant de grands entrepôts dont quelques-uns étaient encore ouverts mais la lumière vive de cette grande avenue semblait l'irriter car il se réfugia dans la première ruelle venue.

Elle ne l'avait pas écouté, lorsqu'il lui avait dit que ses sandales tressées n'étaient pas pratiques et qu'elle prendrait froid en cas de pluie... Et maintenant... Que pouvait-on lui reprocher à lui ? Il faudrait qu'il lui écrive une lettre puisqu'il ne pouvait pas aller lui rendre visite et avoir une franche explication avec elle. Mais elle était morte, morte ! La réalité de cette vérité le frappa avec une telle force qu'il en eut la respiration coupée. Il pressa sa main sur sa poitrine. Il dut faire appel à ses ultimes forces pour rester debout, tant le sol l'attirait irrésistiblement. Et demain à 10 heures, demain à 10 heures, elle serait enterrée ! Ah ! Qu'avait-il fait ! Qu'avait-il fait !... Si seulement il pouvait réparer ! Il aurait donné n'importe quoi, maintenant, il aurait donné sa vie pour défaire ce qui avait été fait, pour tout effacer ! Une rage bestiale, aveugle envers Thea l'envahit et il serra les poings. C'était sa faute ! Entièrement sa faute ! Gurdweil pensa perdre la raison de fureur impuissante. Pourquoi Lotte avait-elle fait ça, pourquoi ? se lamenta-t-il à haute voix. Elle aurait dû attendre encore un peu ! Avec le temps les choses se seraient arrangées. Lui-même ne voulait-il pas se libérer ? Il

fallait lui donner un petit sursis !... Ce n'est pas brutalement, du jour au lendemain, qu'il pouvait se détacher ! Et désormais tout était inutile !

Il continuait de pleuvoir et Gurdweil errait de rue en rue, interrompant parfois sa marche pour réfléchir, puis repartant aussitôt. Il traversa sans les voir des rues où il n'avait jamais mis les pieds. À l'angle de l'une d'elles, il fut accosté par une jeune femme soucieuse de commencer sa soirée très tôt. Il la dévisagea d'un air absent sans comprendre ce qu'elle voulait et puis lui tourna le dos. Il ne comprit qu'après s'être éloigné d'une centaine de mètres. Il fut surpris que quiconque puisse le prendre pour un être vivant alors que pour lui tout était fini. Il était fatigué, mais il oubliait sa fatigue. Désormais il ne connaîtrait plus de repos. Poussé par un secret instinct de survie, il continuait à marcher : il fallait augmenter la distance entre lui et ce qui était arrivé, de façon à ne pas succomber sous le poids du terrible malheur et continuer à respirer un peu, mais la distance ne diminuait pas d'un iota. Même l'extrême épuisement physique n'émoussait pas la violence de la douleur.

Il était peut-être 8 heures et demie. La pluie avait cessé. L'air était incroyablement tiède pour la saison. Le labyrinthe de rues de cette banlieue ressemblait à celui d'une ville provinciale morte. Gurdweil continuait à errer. Soudain, sans savoir comment il était arrivé là, il se trouva dans une grande salle, celle d'un restaurant, apparemment, où quelques clients dînaient. Aveuglé par la lumière vive, il scruta la pièce comme s'il cherchait quelqu'un, puis il s'affala à côté d'une table voisine de l'entrée, sans ôter son chapeau ni son manteau. Une serveuse vint prendre sa commande.

Ce qu'il désirait manger ? Gurdweil la regarda d'un air stupide. Il ne voulait rien. Il n'avait pas faim pour l'instant.

« Quelque chose à boire, alors ?

– Sûrement pas ! Surtout pas !

– Mais c'est un restaurant, monsieur, il faut que vous preniez quelque chose !

– Et si je n’ai pas faim ?
– Alors, vous êtes entré au mauvais endroit, ici on vient manger !
– Oui, vous avez raison, j’ai vraiment fait une erreur. » Il se leva et sortit devant la serveuse éberluée.

Il vagabonda encore dans les rues, les sens engourdis comme sous l’effet d’une drogue. Il n’avait nulle part où aller. Il n’avait que vaguement conscience de ses souffrances qui semblaient l’atteindre au travers d’un brouillard. De temps à autre, il sentait la nécessité urgente d’aller chez Lotte et de lui parler franchement... Il fallait qu’elle comprenne qu’il n’était pas fautif... Comment pouvait-elle le croire un seul instant ? Il n’avait pas su jusqu’où iraient les choses... Mais à présent qu’il se rendait compte de la gravité de la situation – manifestement, cela allait de soi –, il était tout à fait libre d’agir selon sa volonté... Et il disposait de plein de temps aussi... Il n’avait plus à s’occuper de Martin... Il pouvait partir en Italie ou n’importe où ailleurs... C’était à Lotte de choisir... Ne restait à régler que le problème des passeports et autres formalités... Il laisserait un mot à Thea... Ou peut-être rien du tout... L’important était que Lotte accepte d’attendre encore quelques jours... seulement quelques jours... et aussi qu’elle cesse de rester allongée de la sorte. Il la suppliait de ne plus le faire... Elle ne pouvait pas voyager allongée ainsi ; certainement elle comprendrait d’elle-même... En outre, elle avait des masses de choses à faire pour se préparer à ce départ.

Et Thea, est-ce qu’elle allait le regretter quand elle verrait que l’oiseau s’était envolé de la cage, ah ah ah !... Gurdweil s’arrêta une seconde pour rire tout haut. Il se trouvait sur Radetzkypplatz, mais n’en avait aucune idée. Il reprit sa marche et son monologue. Tout en gesticulant : « Quel parfait idiot cet Ulrich ! Croyait-il pouvoir me tromper ?... Ce n’est pas demain la veille. » Alors qu’il était le seul à savoir la vérité. Ils allaient tous être stupéfiés ! Tout d’un coup il aurait disparu ! « Où est Gurdweil ? Il est parti en Italie... ! Vraiment, quel malin, ce Gurdweil !... On l’a toujours su, qu’il avait quelque chose dans le ventre !... » Et vois-tu, ma chérie, j’ai aussi un

peu d'argent à moi ! J'en ai reçu hier de ma sœur d'Amérique et j'attends d'ici quelques jours un chèque de mon éditeur. Peut-être même demain ! Cet argent suffira pour le voyage, ensuite on verra. Dommage que Martin ne puisse pas venir avec nous ! Le Dr Ostwald ne le permettra pas, j'en suis sûre... mais quelle importance !... Nous pourrions venir le voir de temps en temps... Ce n'est pas si loin, après tout...

Sans réfléchir, il entra dans un petit café et revint soudain à la réalité. Ah ! Qu'allait-il faire, qu'allait-il faire ? Il gémissait de désespoir. Il s'assit à une table, soutenant à deux mains sa tête douloureuse avec le même geste que Lotte lors de ce dernier après-midi.

« N'importe quoi ! dit-il au garçon venu prendre la commande.

– Café, bière ? »

Il fit un signe affirmatif de la tête, sans lever les yeux.

Le garçon revint avec un café. Gurdweil demeura longtemps dans sa position sans toucher à sa tasse. Minuit, l'heure de fermeture de ce genre de café, approchait. Le garçon vint présenter l'addition.

Gurdweil ressortit dans la nuit. Les rues étaient désertes. Il ne pleuvait pas mais les pavés étaient encore mouillés de la dernière averse. Gurdweil traversa le pont Sophia. Soudain il comprit que la situation était irréversible. Il sentit quelque chose en lui se précipiter avec une rapidité terrifiante dans un immense abîme. Aucune force au monde n'aurait pu l'arrêter. Et même s'il l'avait pu, l'aurait-il vraiment fait ? Il voyait vaguement se dessiner devant lui la fin de quelque chose dont il ignorait encore tout. Maintenant seulement il se rendait compte à quel point il avait besoin de Lotte, combien il lui était attaché. Sans qu'il le sache, elle avait été son dernier appui ; inconsciemment il s'était nourri d'elle, de sa présence. Et voilà que c'était la fin. Lotte n'était plus de ce monde, et rien n'avait plus d'importance, et lui non plus ne représentait plus rien. Il aurait voulu hurler aux quatre vents que Lotte était partie pour toujours.

Il traversa lentement le Praterstern, la tête rentrée dans les épaules. C'est par la force de l'habitude que ses pieds le traînèrent jusque chez lui. Dehors, il s'attarda une seconde comme pour réfléchir. Puis il sonna. Thea dormait déjà. La chambre était plongée dans l'obscurité. Gurdweil n'alluma pas. Il repoussa contre le mur les couvertures pliées et s'assit sur le canapé. Il demeura longtemps ainsi dans le noir. Puis il s'allongea sans faire son lit ni se déshabiller et sombra dans un sommeil lourd.

À 8 heures, Gurdweil ouvrit un œil et se redressa brusquement. La certitude de la mort de Lotte le frappa au cœur. En une seconde, il fut complètement réveillé, tout en ressentant une immense fatigue comme s'il n'avait pas dormi. À travers la fenêtre se découpait une journée brumeuse. Gurdweil se tourna vers le lit, et la vue de Thea, couchée calmement, les yeux ouverts, les mains entrelacées sous la tête, ranima en lui la terrible colère de la veille. Elle se leva, lui cria de préparer le petit déjeuner et alla faire sa toilette.

« Pourquoi restes-tu planté comme un piquet ? s'indigna-t-elle en voyant qu'il ne bougeait pas. Va faire le café ! »

Il alla dans la cuisine. Lorsqu'il revint avec le café, Thea était déjà habillée. Il posa la cafetière sur la table et repartit se laver.

« Eh bien, pourquoi ne le sers-tu pas ? »

Elle s'assit et attendit que Gurdweil mette le couvert, beurre les tartines et verse le café. Ce qu'il fit comme un automate, sans un mot et sans un regard à sa femme. Il but une gorgée de café debout et reposa sa tasse.

« Pourquoi ne le bois-tu pas ? s'écria Thea, irritée par son silence et son étrange comportement. Assieds-toi et prends ton café en être civilisé !

– Je n'en ai pas envie. Personne ne peut me forcer. Je n'en ai pas envie.

– Idiot ! »

Elle termina son petit déjeuner et partit. Un peu plus tard, Gurdweil sortit aussi. Il prit le tram et parvint au cimetière central un quart d'heure à l'avance. Aucun de ses amis n'était encore arrivé dans le vaste hall glacé

dont les fenêtres donnaient sur une forêt de tombes. Il fallut attendre la fin d'un autre service funèbre qui rassemblait quelques personnes dans un coin. Soudain une vieille femme poussa une plainte déchirante et un jeune homme portant un crêpe noir à son chapeau et sur une manche la soutint comme si elle défaillait. Elle était la seule à pleurer et ses lamentations se mêlaient aux chants du chœur. Dans son état de torpeur, voisin de la folie, Gurdweil s'étonna brusquement de se trouver là, dans cette immense salle inconnue. Il s'appuya contre le mur et écouta la voix du chantré qui lui parut fausse, éraillée, irritante. Mais l'homme se tut enfin et les croquemorts en uniforme, avec leurs bicornes pareils à des barques renversées, se saisirent du cercueil et se mirent en route, entraînant derrière eux un long sillage humain.

Ulrich arriva, suivi immédiatement du Dr Astel. Ils restèrent debout près de Gurdweil sans dire un mot. Astel, le visage tiré et vieilli, paraissait avoir rapetissé. Gurdweil s'aperçut à travers un brouillard qu'il n'était pas rasé, et cette constatation lui fit une forte impression, car il ne l'avait jamais vu dans cet état. Il fallait un bien grand malheur, pensa-t-il, pour qu'il ait été empêché de se raser... Et il éprouva une grande pitié pour le Dr Astel.

Puis arrivèrent les parents de Lotte ; Gurdweil reconnut la mère, et d'autres personnes chargées de couronnes de fleurs blanches qui s'arrêtèrent non loin des trois amis, les yeux baissés à terre comme s'ils n'osaient pas se regarder. Personne ne parlait. La mère essuyait ses yeux sans arrêt, le corps secoué régulièrement de sanglots silencieux, tandis qu'un homme entre deux âges, à la moustache grise, caressait silencieusement son bras entrelacé au sien. C'est le père ! conclut Gurdweil. Il y avait un certain air de famille dans le visage... Mais seule une petite part de lui se préoccupait de ces banalités, le reste était absent. Ça dure longtemps, pensa-t-il, ils devraient se hâter un peu. À l'entrée du cercueil, la malheureuse mère se jeta dessus aux des cris étranglés de : « Lotte, Lotte ! » qui ressemblaient plutôt à une prière qu'à une lamentation. Le

Dr Astel et Ulrich se rapprochèrent aussi du cercueil. Seul Gurdweil resta à sa place. Ils doivent avoir ici une pièce où ils les conservent... lui chuchota une voix intérieure. La question est de savoir s'il est vraiment nécessaire de les conserver... C'est la question !... À mon avis, c'est parfaitement inutile... Soudain il se tourna vers le mur, y appuya la tête et resta dans cette pose, le dos secoué de temps à autre, comme s'il avait froid, d'un frisson spasmodique. Le chantre éleva la voix et le chœur répondit. Les chants arrivaient de très loin aux oreilles de Gurdweil. Il ne tourna pas la tête, bien que ce chant prît soudain un certain sens pour lui, mais lequel ? Gurdweil se rappelait une autre cérémonie. Où ? Le chantre avait alors une voix plus claire. Mais où ? Ah oui ! C'était à Seitenstettengasse quand il s'était marié, avec un col de chemise raide comme la justice. Et maintenant, pourquoi chantait-il ? La mère de Lotte pleurait, c'était étrange. Elles aimaient toujours pleurer, les femmes, surtout quand l'officiant chantait. Lui-même n'y trouvait rien de triste. Et pourquoi Lotte ne le présentait-elle donc pas à son père ? Maintenant qu'il ne portait plus cette chemise ridicule, elle n'avait aucune raison d'avoir honte de lui... C'était pure étourderie de sa part, rien de méchant... Elle n'était pas méchante, Lotte... Mais soudain l'officiant avait cessé de chanter. Que lui arrivait-il donc, à présent ?

Gurdweil tourna la tête et vit que la salle était vide et que les deux dernières personnes en sortaient. Il sortit à son tour derrière elles. Il marchait à vingt pas du cortège, entre les deux rangées de pierres tombales, sur le gravier qui crissait tristement sous ses pieds. Il maintenait tout le temps la même distance comme si une invisible barrière le séparait des autres. Quelqu'un était sans doute mort, songea-t-il subitement. Peut-être était-ce vraiment Lotte puisqu'il ne l'avait pas vue depuis quelques jours. Néanmoins il était très étrange qu'elle fût morte !... On ne mourait pas ainsi, juste pour surprendre ses amis...

Le cortège s'immobilisa et Gurdweil avec lui, toujours à vingt pas derrière. De temps en temps, il jetait un regard furtif sur le groupe, en détournant aussitôt les yeux. Le ciel couvrait le cimetière comme un drap, un ciel duveteux et silencieux. Ça durait trop longtemps, pensa-t-il, il n'avait pas de temps à perdre... Il avait des choses urgentes à faire avant... avant un si long voyage... Il éprouva une folle envie de s'en aller, mais quelque chose le retint. Il s'assit sur une pierre tombale, mais n'y resta pas longtemps : le contact de la pierre froide à travers ses vêtements lui fit reprendre ses esprits un instant et il se leva d'un bond, horrifié. Lotte, Lotte, si proche de lui, et qui avait pleuré devant lui, tout récemment, Dieu sait pourquoi, peut-être était-elle vraiment morte ? Alors, maintenant avec qui irait-il en Italie ?... Non, il convenait de tout reconsidérer ! Il devrait décider plus tard si elle était morte ou pas. À présent il manquait trop de lucidité à cause du froid (il releva le col de son manteau). Quel silence ici... Un bon endroit pour un travail intellectuel, sauf ce froid... Les tombes n'étaient nullement gênantes. Il regarda la tombe voisine dont il lut l'inscription dorée en lettres latines : « Michael Schramek, né en 1881 et mort à la fleur de l'âge en 1921 » Lui était vraiment mort, ce Schramek ! Ici au moins il y avait une preuve !... C'était écrit noir sur blanc... Mais on ne pouvait pas toujours avoir cette certitude...

Au retour du cortège, il se cacha jusqu'à ce que tout le monde fût passé. Puis il se précipita vers la tombe fraîchement creusée, jeta un coup d'œil sur la butte de terre tapissée de fleurs et les deux pioches couvertes d'une boue chocolat, avant de courir rattraper le cortège qu'il suivit à une certaine distance, les épaules voûtées, les yeux vitreux et fixes pareils à ceux d'un aveugle.

Ses deux amis l'attendaient à la sortie de la salle. En le voyant s'approcher, le Dr Astel lui jeta un regard hagard, comme s'il interrogeait désespérément sa mémoire, et soudain il s'accrocha à son cou, hurlant comme un animal, un cri guttural ponctué de sanglots qui lui secouaient les

épaules et semblaient venir droit de ses entrailles. Son chapeau tomba par terre, mais personne n'y prêta attention : Ulrich regardait ailleurs. Trouvant pour une raison quelconque la scène embarrassante, Gurdweil souhaitait que le Dr Astel s'arrêtât. Mais sa main ne cessait pourtant de caresser le dos de son ami comme s'il arrangeait un pli ou chassait une poussière de sa veste. Finalement, le Dr Astel cessa de pleurer. Ses épaules s'agitèrent d'un ou deux ultimes soubresauts. Puis il ramassa son chapeau et tous les trois se dirigèrent vers la station du tram numéro 71 sans dire un mot et sans se regarder. Ils demeurèrent silencieux durant tout le trajet jusqu'au terminus de Schwarzenbergplatz où ils se séparèrent.

La ville était subitement vide, déserte. Gurdweil n'y trouva rien à quoi attacher provisoirement ses pensées. Un creux lui tenaillait l'estomac, comme s'il avait jeûné plusieurs jours consécutifs. Au lieu de prendre un autre tram, il décida de marcher le long du Ring. Il avançait avec lenteur et prudence, comme s'il avait peur de tomber dans un trou invisible. Un froid aigu lui piquait le bout des doigts. Quelques flocons de neige flottaient dans l'air à hauteur d'homme. Un sourire énigmatique se dessina sur les lèvres de Gurdweil... Et si on découvrait qu'il était coupable de quelque chose, et si on l'accusait – mais qui pouvait le blâmer ?... N'était-il pas tout prêt à partir pour l'Italie ? D'autre part, qui pourrait prouver qu'il avait peur de... de Thea ? Il n'avait jamais eu peur d'elle et il n'avait certainement pas peur d'elle maintenant !... Non, la seule difficulté venait de Lotte, parce qu'elle était morte. Ce dernier mot qui s'était insinué en lui, pour ainsi dire par surprise, s'abattit soudain dans sa conscience comme la foudre et il pensa devenir fou de douleur. Il se mit à courir, tandis qu'en lui une voix hurlait à tue-tête : « Morte, morte, morte ! » Il ne voyait rien devant lui, n'apercevait pas les passants qui s'arrêtaient devant cet homme étrange dont le manteau ouvert flottait au vent. Il ne sentit rien quand il heurta quelqu'un qui le repoussa si fort qu'il faillit tomber à terre. Il ne voyait et ne sentait que Lotte, sa chère et bien-aimée Lotte, qui reposait récemment encore sur le

canapé, et qui était maintenant morte, morte, partie pour toujours ! Il avait vu de ses propres yeux son enterrement ! Il avait vu Ulrich et le Dr Astel aussi ! Et les autres avaient vu aussi ! Ils pouvaient tous témoigner ! Elle était morte, car lui – il n’y avait plus aucun doute – n’avait pas voulu partir avec elle en Italie ! Et maintenant personne ne pouvait lui rendre la vie ! Il avait vu de ses propres yeux son enterrement au cimetière central non loin de la tombe de Schramek !

La neige tombait maintenant plus dru, en flocons fragiles. Le vent qui rageait peu avant avait cessé. Des tapis d’une neige aussi fine que farine se déroulaient sur les trottoirs, avec un sillon fangeux et humide en leur milieu. Gurdweil se trouvait maintenant en face de la coupole de l’Urania ; il traversa la rue sans regarder ni à droite ni à gauche et manqua se faire écraser par un tram dont il n’entendit pas l’avertisseur ; par miracle le chauffeur réussit à stopper au dernier moment. En un clin d’œil, un groupe humain l’encercla. Quelqu’un l’injuria. Sans comprendre pourquoi ces gens lui barraient le passage, Gurdweil jeta un regard hébété à la ronde. Un policier apparut devant lui avec un calepin et lui demanda son nom.

« Ce n’est pas ma faute, murmura Gurdweil. Vraiment ce n’est pas ma faute... Je suis prêt à partir. »

Des yeux, il appelait à l’aide les gens autour de lui.

« Votre nom, monsieur ? répéta sévèrement le représentant de la loi.

– Moi ? Gurdweil, bien entendu. Rudolf Gurdweil.

– Votre adresse ? »

Lorsqu’il eut noté tous ces détails dans son calepin, le policier jugea bon de l’avertir :

« Faites attention lorsque vous traversez la rue.

– Oui, vous avez raison ! » répondit Gurdweil et il continua son chemin.

Il était déjà 2 heures de l’après-midi lorsqu’il regagna sa chambre. Il se laissa tomber sur le canapé et se prit la tête dans les mains. Il resta longtemps ainsi prostré, avec son manteau et son chapeau. On aurait pu

croire qu'il sommeillait. Mais il ne dormait pas. La chambre était froide et inhospitalière. La table du petit déjeuner était restée telle quelle, la tasse de Thea vide et la sienne encore pleine du café qu'il n'avait pas bu le matin et sur lequel s'était formé une peau de lait brunâtre. Gurdweil leva la tête et embrassa la chambre d'un regard perplexe : tout lui paraissait étrange et sans rapport avec lui, aussi bien le canapé sur lequel il était assis que le lit d'en face, le reste du mobilier de la chambre – tout. L'étonnant était qu'il n'éprouvât cette sensation que maintenant, après plus de deux ans. Il lui semblait qu'il était demeuré là, si longtemps, au milieu de ces vilains meubles, uniquement parce qu'il avait inconsciemment espéré quelque chose. Dehors, quelque part, se trouvait la raison qui avait justifié qu'il souffrît jusqu'à ce que l'occasion se présentât. Mais maintenant que... Non ! Il fut pris d'un immense dégoût pour tout ce qui l'entourait. Il se leva et alla vers la table. La tasse vide lui rappela soudain une foule de situations révoltantes dont Thea avait été la cause, le détail d'humiliations et d'innombrables insultes. Et dire que c'était pour ça qu'il avait détruit sa vie et qu'il était peut-être responsable de la mort d'une autre personne ! Comme à plusieurs reprises, au cours de ces derniers mois, il fut de nouveau envahi d'une rage aveugle envers Thea, une rage capable de tout, le type de rage aveugle que peut-être seule une femme peut éveiller. Il s'empara de la tasse et la jeta à terre de toutes ses forces. « Prends-ça ! » dit-il à haute voix, jubilant de voir les éclats de porcelaine s'éparpiller dans la chambre. Puis il se baissa pour les ramasser un par un et les poser sur la table. Le fracas de la tasse brisée vibrait encore dans ses oreilles. Il but machinalement une gorgée de café froid qu'il recracha aussitôt dans le pot de chambre. Il s'installa alors à la fenêtre et regarda un long moment les flocons de neige. Il se sentait complètement vide, comme une ruine abandonnée au sommet d'une montagne déserte. Rien au monde n'existait qui eût pour lui une valeur quelconque ou pût lui fournir un brin de réconfort. Autour de lui il n'y avait que désespoir, abandon et mort

prochaine, et il était bizarre de voir un passant se hâter dans la rue comme s'il restait quoi que ce fût qui méritât cette précipitation.

Le crépuscule tombait et les flocons de neige devenaient de moins en moins visibles. Dans la chambre l'obscurité se transforma en une masse épaisse, engloutissant le canapé et tout ce qui l'entourait, à l'exception de la tasse de café et des éclats de porcelaine brisée qui brillaient sur la table. Gurdweil quitta la fenêtre et retourna s'asseoir sur le canapé, toujours coiffé de son chapeau. Il n'avait rien mangé de toute la journée et, quoiqu'il n'eût pas vraiment faim, quelque chose ne cessait de le ronger à l'intérieur, comme si une main invisible lui tordait les entrailles. Il pensa une seconde à se nourrir un peu, mais oublia aussitôt. Il retomba dans sa torpeur antérieure et demeura assis dans le noir, la tête affaissée sur la poitrine. Peut-être que Thea viendrait et voudrait manger, pensa-t-il vaguement, elle se fâcherait et l'injurierait, mais désormais ça lui était égal. Il s'en irait... Il n'avait plus rien à faire ici maintenant. Il s'en irait demain, ou après-demain ou un autre jour. Si seulement il avait su où aller ! Il ne connaissait personne au monde qui pût l'héberger. Mais quelle importance ! Il y avait une chose qu'il devait faire avant de partir, c'était clair. Dommage qu'il l'ait oubliée. Sa tête était si lourde, il ne pouvait même pas en tirer une seule idée. Les cris du Dr Astel avaient été si désagréables... si inattendus, et sans raison ! Ah non ! Ce n'était pas vrai ! Il devait y avoir une raison, après tout ! Lui personnellement avait très bien su cette raison, comment avait-il pu l'oublier si vite ? Sa mémoire s'était affaiblie ces derniers temps... Auparavant il avait une bonne mémoire, comme celle de... de qui ? Ah oui ! Comme celle du Dr Kreindel qui connaissait toutes ces citations par cœur... Gurdweil sourit dans le noir. Heureusement qu'il n'était plus forcé de travailler chez lui. Pour lui, il fallait avoir la mémoire d'un disque de gramophone, sinon on ne valait pas un clou... Eh bien, enfin, grâce à Dieu, il partait bientôt pour l'Italie et il n'avait plus besoin du Dr Kreindel... Mais il était bien étrange qu'il faille autant de temps à Lotte. C'était dur pour lui

d'attendre si longtemps, mais... enfin tant pis... Entre-temps pourquoi ne ferait-il pas ses valises ?...

Il se leva pour allumer la lampe, puis il prit sur le haut de l'armoire sa valise recouverte d'une épaisse couche de poussière, la nettoya avec une chemise sale, l'ouvrit et, mettant de côté ses manuscrits emballés de papier journal jauni, il y jeta pêle-mêle ses sous-vêtements, ses cols. Soudain il s'arrêta et laissa tomber la chemise qu'il tenait. Il se redressa et se prit la tête à deux mains. « Qu'est-ce que tu fais ? gémit-il, c'est de la pure folie ! »

La porte s'ouvrit alors sans bruit et la logeuse entra. Elle s'approcha, la jambe traînante, et regarda tour à tour Gurdweil et la valise ouverte sur le plancher.

« Vous pensez partir, Herr Gurdweil ? »

Gurdweil la regarda, ahuri. Après un moment, il murmura, se parlant à lui-même :

« Oui, oui, je pars... tout à l'heure... Pas tout de suite... Je peux encore remettre ça à plus tard... En fait, je dois le remettre à plus tard... »

Et, comme pour confirmer ses dires, il se baissa et ferma la valise pleine de linge, grimpa sur la chaise et la remit sur l'armoire.

« Voyager par un froid pareil, Herr Gurdweil ! » s'exclama la vieille.

Gurdweil parut ne pas entendre. Fatigué, il s'affala sur la chaise.

« Vous êtes malheureux, Herr Gurdweil. N'importe qui peut le voir. Je pense beaucoup à vous. Je pense toujours à vous. Psss ! Quel froid, j'étais en train de me dire, et j'ai justement un peu de café chaud. Voulez-vous une tasse de café chaud ? »

Gurdweil n'entendit pas un mot de ce qu'elle racontait. Il inclina la tête en réponse apparemment à une question qu'il se posait à lui-même, ce que Frau Fisher interpréta comme un consentement. Elle sortit et revint avec un café fumant. Gurdweil but machinalement, à petites gorgées, jusqu'à la dernière goutte, surveillé par la vieille dame comme on surveille un enfant

ou un malade. Puis la logeuse quitta la chambre en emmenant les fragments de la tasse brisée. Il demeura un moment assis avec son manteau et son chapeau. Finalement il se leva, souffla la lampe et descendit dans la rue. Il était environ 6 heures. Une mince pellicule de neige recouvrait le pavé. Il faisait froid, mais la neige avait cessé de tomber. Gurdweil pressait le pas comme s'il se hâtait à un rendez-vous. Quand il atteignit le Praterstern, il s'arrêta à la station du tram. Une force invisible l'attirait, à son insu, dans une certaine direction, et il monta dans la première voiture qui arrivait. Il se serra dans un coin, la tête tassée sur les épaules, le col de son manteau relevé. Son visage dissimulé par le chapeau était flétri, creusé par une mince barbe de deux jours ; ses yeux vitreux étaient fixés sur les pieds du passager d'en face. Les nerfs tendus, il écoutait le tram glisser sur les rails, attentif au plus léger cahot, aux coups de sifflet répétés du receveur. Pour tromper le temps, il compta les arrêts : au septième, il leva les yeux, au prix d'un effort considérable, reconnut Schwartzbergplatz. Il descendit et s'achemina spontanément vers l'arrêt de la ligne numéro 76. Il n'eut pas à attendre, mais le trajet dura longtemps. Les voyageurs descendirent un à un : on arrivait à la limite de la banlieue et personne n'avait besoin d'aller plus loin. Roulant et tanguant violemment, le tram filait maintenant dans un grondement assourdissant, sans que Gurdweil se rende compte qu'il était le dernier passager. Finalement le tram stoppa en faisant trembler toutes ses vitres. « Terminus ! » cria le chauffeur. Gurdweil bondit de son siège et sortit sur un terrain vague, à peine éclairé par de rares réverbères. Il demeura un instant indécis sur la direction à prendre, avant de continuer droit dans celle du tramway. On ne voyait âme qui vive alentour. Les rafales d'un vent glacial répandaient une fine poussière de neige. De loin arrivait la clameur floue de la ville ; plus près, le tram grinça deux ou trois fois et disparut. On n'entendit plus que le silence qui semblait avoir son bruit particulier. Gurdweil traversa le terrain vague, en oscillant comme le tramway tout à l'heure. Au bout d'une centaine de mètres, il se trouva à

l'entrée du cimetière central... La grille était fermée et un mur de pierres supérieur à la taille d'un homme cernait le cimetière : une grande cité tranquille, où logeaient de nombreuses générations endormies. Un unique réverbère éclairait faiblement le porche de l'entrée. Gurdweil essaya d'ouvrir la grille et le portillon attenant mais ils étaient verrouillés. Alors il se mit à faire les cent pas devant la grille avec le vague espoir qu'elle s'ouvrirait fatalement. Au loin, un chien hurlait par intermittences. Au bout de vingt minutes, Gurdweil décida de longer le mur dans l'espoir de trouver une autre entrée. Mais l'enceinte était interminable et il comprit très vite qu'il n'aurait pas la force d'en faire le tour ; il revint sur ses pas et attendit de nouveau devant le portail. Si jamais on lui avait demandé ce qu'il attendait là, il aurait eu du mal à répondre. Il ne savait même pas où il se trouvait. Il avait fait le chemin inconsciemment, dans un état voisin de l'hypnose. Tout ce qu'il savait, c'était qu'un terrible événement lui était arrivé ici dont les conséquences ne cessaient de ronger et de ténasser son âme. C'est ici, sur le lieu même de son malheur, qu'il lui restait peut-être une chance de réparer, d'effacer, de changer, de restaurer les choses dans leur état premier. Et il attendait que quelque chose arrive. Quelque chose qui devait incessamment arriver. Mais rien n'arriva. Il attendit une heure entière. En vain. Et soudain, comme pour la première fois, il fut poignardé par l'abominable certitude qu'on ne pouvait rien changer, ni maintenant ni dans le futur, que Lotte était vraiment morte et enterrée ici, ce matin, et que dès lors tout était irrévocablement perdu. Il fut pris d'une peur animale qui lui coupa la respiration. Il demeura un moment pétrifié, puis se mit à courir, à courir de toutes ses forces pour se réfugier dans la ville. Il trébucha, tomba, se releva et se remit à courir sans s'apercevoir qu'il avait dépassé la station du tram. Il ne s'arrêta qu'en atteignant les premières rues de la banlieue. Il jeta des regards affolés autour de lui pour voir s'il n'était pas poursuivi. Tout à coup, se rendant compte de la folie et de l'absurdité de sa course éperdue, il frissonna de peur, mais d'un autre genre de peur. Il eut

peur de lui-même, peur d'être désormais à la merci du moindre vent, incapable de résister à aucun coup. Il ressentit une douleur aiguë à sa tête devenue de plomb. Il prit une poignée de neige et s'en frictionna le front. « Ah ! Je deviens fou », gémit-il en réduisant son allure à celle d'un promeneur. Il entra machinalement dans un petit restaurant, mangea un morceau, puis gagna l'arrêt de tram le plus proche et rentra chez lui.

OceanofPDF.com

Le lendemain – un samedi – Gurdweil exécuta les ordres de sa femme comme un somnambule, sans un mot ni un regard, dans un état d'hébétude que rien n'aurait pu dissiper. Une fois Thea partie, il se déshabilla de nouveau et se coucha dans le lit encore chaud du corps de son épouse. Il se rendormit et ne se réveilla qu'à 3 heures de l'après-midi, engourdi, nauséux, les jambes en coton. Lavé, habillé, il fut envahi par l'ennui d'une oisiveté forcée. Il n'avait rien à faire et nulle part où aller, tel un voyageur contraint d'attendre un train pendant des heures dans un village perdu sans aucun intérêt. La douleur aiguë et vive de ces deux derniers jours s'était un peu émoussée, remplacée par une indifférence complète, une absence de volonté totale. Lotte n'appartenait plus au monde des vivants – c'était maintenant très clair. Et cette certitude s'était ancrée dans son âme comme un écrasant bloc de pierre qui le terrassait. Il pressentait que quelque chose d'important allait se décider, sans rien savoir de l'objet ni de la nature de la décision. Obsédé par son sentiment de culpabilité, il espérait inconsciemment que cette décision lui donnerait l'occasion d'expier.

Il arpenta un moment la chambre et puis, incapable de contenir son impatience croissante, il sortit dans la rue. Le crépuscule approchait. Il ne restait plus trace de la neige de la veille, le trottoir était humide. Il faisait un froid piquant et le vent labourait la rue, faisant trembler les vitres mal ajustées et les enseignes des magasins. Une pluie battante lui fouettait le visage. Gurdweil se hâtait sans faire attention aux artères qu'il empruntait.

En traversant le Danube, il jeta un regard furtif sur la surface de l'eau noire et ridée, et détourna immédiatement les yeux, comme si le spectacle lui était désagréable. Il accéléra même le pas pour s'en éloigner le plus rapidement possible. C'est à grandes enjambées qu'il franchit le labyrinthe de l'Innere Stadt, les épaules voûtées, la tête vide. En se retrouvant soudain dans Herrengasse, il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Sans un regard au café, il traversa la rue, dépassa le Burgtheater et le Parlement, et déboucha dans Lerchenfelder Strasse. La ville était déjà plongée dans une nuit noire, grêlée de lueurs de réverbères. Gurdweil atteignit Myrtengasse et s'y engagea. C'était une petite rue, sans vie, qui semblait avoir été directement parachutée d'une ville de province. Au numéro 15, devant l'immeuble de Lotte, il s'arrêta. Il hésita un instant, puis passa sur le trottoir d'en face et fixa les yeux sur les fenêtres du deuxième étage, dont deux étaient éclairées, celles du salon, d'après ses calculs. Il demeura ainsi un long moment, à regarder les fenêtres. Une ou deux fois, il eut envie de monter. Lotte était sans doute allongée sur le canapé, enveloppée de son kimono de soie bleue fleurie, lisant un livre. Peut-être le livre d'Arthur Merling, non, Lerchner (ce sacré nom, il l'estropiait toujours !) qui se trouvait près d'elle, voici quelques jours. Peut-être était-ce même un bon livre, malgré tout ! On servirait le thé et des petits fours, un thé dont s'élèverait une buée délicate et l'air serait rempli des odeurs embaumées d'un printemps précoce, mêlé d'un désir ardent pour quelque chose de merveilleux et d'indéfini, pour quelque chose qui n'existait pas encore, pour Lotte si proche de lui... Et même si la dernière fois elle lui avait dit de s'en aller, pourquoi cela l'arrêterait-il... Il n'allait pas se vexer pour si peu de chose ! Elle avait été si bouleversée, et par sa faute à lui ! Mais maintenant, maintenant il était venu tout réparer ! Et Lotte ne lui garderait pas rancune pour une vétille... À présent, il était clair comme le jour que c'était elle et elle seule qu'il avait toujours aimée ! Jusque-là, il n'avait pas su, il avait été aveugle... À condition qu'elle ne reste pas allongée de cette façon les yeux fixés au

plafond... Dorénavant ils seraient toujours ensemble et rien ne pourrait les séparer...

Ces pensées affluaient dans sa tête pêle-mêle. Et soudain surgit dans Myrtengasse une jeune fille qui avait la taille de Lotte et sa démarche ; du moins c'est ce qu'il sembla à Gurdweil dont le cœur s'arrêta de battre. Et bizarrement, à cet instant même, il fut pris d'une terreur panique à l'idée que ce fût vraiment Lotte... Lorsqu'elle s'approcha, il recula si brusquement qu'elle tourna la tête vers lui. Alors il vit que ce n'était pas Lotte et, déçu et désespéré, il commença à descendre Lerchenfelder Strasse. La pluie tombait maintenant sans relâche, une pluie légère, monotone. Brusquement, il éprouva le besoin urgent de rentrer chez lui au plus tôt, comme s'il craignait de rater quelque chose. Il se précipita vers l'arrêt du tram et attendit impatiemment son arrivée. Pendant tout le trajet, il chercha vainement à se rappeler de ce qu'il avait pensé acheter en sortant. Finalement, en désespoir de cause, il abandonna.

Dans sa chambre il alluma la lampe et entreprit par habitude d'allumer le poêle. Il était environ 7 heures. Sur la surface externe des vitres, la pluie cognait comme un essaim de mouches. Hormis une petite tranche de pain, il n'y avait rien d'autre pour apaiser la faim qui soudain rongait Gurdweil. Il alla à la cuisine mettre la bouilloire sur le réchaud et, quelques minutes après, il était assis devant le poêle ouvert, trempant dans le café noir une tranche de pain qu'il mastiquait ensuite sans lui trouver aucun goût. Lorsqu'il eut fini, il ajouta du charbon dans le poêle, le referma et se mit à la fenêtre. La pluie qu'on devinait seulement à présent aux mares qu'elle formait à l'interstice des pavés, augmenta son sentiment de deuil irrémédiable. Il quitta la fenêtre et jeta un coup d'œil au miroir de la table de toilette. Il vit la moitié supérieure de la chambre noyée d'ombre à cause de l'abat-jour de la lampe et son propre visage émacié et barbu, qui lui parut celui d'un étranger, si déplaisant qu'il détourna son regard. Il alla s'étendre sur le canapé, inconsciemment rempli d'une attente anxieuse. Et pourtant,

en même temps, il répugnait à rencontrer Thea. Il ne pouvait supporter l'idée d'être avec elle dans la même pièce. Quelque chose en lui s'était révolté contre elle depuis la mort de Lotte, quelque chose avait explosé, même si ce n'était pas apparent de l'extérieur et qu'il en fût à peine conscient lui-même. Incapable de réfléchir lucidement dans son abrutissement actuel, il ne pensait pas à Thea mais chaque fois que son image lui traversait l'esprit, une fureur animale s'allumait en lui, accélérait sa respiration et faisait battre follement son cœur. Tout son être s'insurgeait contre elle. Et, quoiqu'il ne la jugeât pas en termes lucides et rationnels, il savait intuitivement qu'il n'avait pas besoin de preuves, qu'elle était la seule responsable de son malheur, responsable de la mort de l'enfant, responsable de la mort de Lotte et de tout le reste. Et, soudain, il avait senti que quelque chose allait se produire entre eux dans un proche avenir, qu'aucune force au monde ne pourrait l'arrêter, et il attendait. Sans savoir ce qu'il attendait, il attendait.

Épuisé et harassé par les épreuves des derniers jours, il ne pouvait plus remuer un muscle, mais il ne pouvait pas davantage supporter de rester au lit. Il sauta à bas du canapé et se mit à faire les cent pas dans la chambre. Soudain, il lui sembla étouffer, il ouvrit grand la fenêtre, laissant pénétrer à l'intérieur l'air froid et humide. En se penchant, il s'aperçut que la pluie avait cessé, ce qui apaisa un peu sa détresse. L'oreille tendue vers la nuit, il écouta les rumeurs de la ville comme on écoute la mer dans un coquillage, puis referma la fenêtre. Il s'assit près de la table et prit dans le tiroir du papier, une plume et de l'encre. L'idée lui vint d'écrire une lettre à Lotte où il lui expliquerait tout en détail. Déjà quelques phrases se formaient dans sa tête, mais aussitôt il se rendit compte de sa folie et, terrifié, il se leva d'un bond. Fébrilement, il s'apprêta à enfiler son manteau.

À ce moment, il entendit s'ouvrir la porte du vestibule et reconnut la voix de Thea qui disait : « Attendez que j'allume pour vous montrer le

chemin ! » Et, aussitôt après, elle apparut : « Ah ! Tu es là ! J'amène un invité. »

Gurdweil ôta son manteau tandis que sa femme faisait entrer Franzl Heidelberger, lequel extirpa immédiatement de ses poches deux bouteilles emballées de papier de soie crème, les posa lourdement sur la table et dit à Gurdweil qui, ébahi, planté au milieu de la chambre, n'en croyait pas ses yeux :

« Eh bien, Herr Doktor, je suis ravi de venir vous voir dans votre palais. » Et il ajouta, en manière d'excuse : « Madame la baronne m'a rencontré et j'ai profité, si je puis dire, de l'occasion ! » Et il tortilla sa moustache avec un sourire significatif.

« Pourquoi restes-tu planté comme un piquet ? gronda Thea en enlevant son manteau et son chapeau. Accroche le manteau de Herr Heidelberger ! Le poêle est-il allumé ? Apporte des verres ! Et fais chauffer le café ! » L'invité, qui était sans doute un peu éméché, s'affala sur une chaise près de la table et approuva Thea en ricanant.

« Madame la baronne a raison. Nous voulons nous rincer un peu le gosier. On a ramené de la bonne camelote, hi hi hi ! »

Gurdweil apporta de grands verres et les posa sur la table. Il regrettait de ne pas être sorti plus tôt. Maintenant il avait raté sa chance.

« Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, Herr Doktor, remarqua l'invité. Vous avez oublié votre ami, n'est-ce pas ? Et Gustl qui demande de vos nouvelles nuit et jour !

– J'ai beaucoup à faire, marmonna Gurdweil d'un ton rogue.

– Mais quand même ! Je dis toujours : un ami est un ami ! Vous n'avez pas d'excuses ! »

Thea déballa sur la table le paquet qu'elle avait apporté. Il contenait une boîte de sardines, des concombres marinés, un saucisson et des petits pains.

« Apporte le tire-bouchon ! ordonna Thea à son mari.

– Inutile, intervint Heidelberger. J'ai un canif avec un tire-bouchon. »

Et il entreprit de déboucher les deux bouteilles : une de cognac « trois étoiles » et une de bordeaux blanc dont l'étiquette poussiéreuse qu'il montra triomphalement à Gurdweil indiquait un cru de l'année 1905 :

« Vous voyez, vieux de vingt ans : il doit être excellent ! »

Thea se versa du cognac et servit aussi son mari.

« Bois, idiot ! » gronda-t-elle.

Gurdweil refusa, prétextant un malaise, mais contraint et forcé, il avala une gorgée au goût de médicament amer, et il reposa le verre, toujours debout comme quelqu'un de pressé. Thea et Heidelberger burent d'un trait leurs verres à moitié remplis.

« Pas mauvais ! » dit Thea en dégustant un morceau de saucisson. Et à son mari : « Et le café, où est-il ? Va immédiatement le préparer ! Fais-en du fort ! »

Gurdweil s'exécuta. Il revint peu après de la cuisine avec la cafetière qu'il posa sur la table. Il tenta d'aller se réfugier sur le canapé, mais sa femme ne l'entendait pas ainsi :

« Assieds-toi là ! Avec nous ! Et bois ! » Elle indiqua son verre du menton.

« Je boirai plus... plus tard, bégaya Gurdweil.

– Vous n'allez pas nous vexer, Herr Gurdweil, dit Heidelberger. Quel dommage que Gustl ne soit pas là ! Si elle savait, elle viendrait ici en courant à quatre pattes ; et nous ferions un joli quatuor ! C'est une grande admiratrice du Herr Doktor, ha ha ha !

– Et Lotte ? demanda soudain Thea, qui se confectionnait un sandwich. Elle ne te plaît déjà plus ? Ou est-ce une histoire d'amour malheureuse ? »

Le sang monta à la tête de Gurdweil. D'une voix calme mais ferme il dit :

« Laisse-la en paix ! Je t'interdis de parler d'elle !

– Et pourquoi donc, mon joli ? Si elle a été idiote, elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux de veau, comme si

tu voulais m'avaler vivante ? Tu peux aller la rejoindre, si tu veux ! Le monde continuera à tourner sans vous deux ! Si ça la rend heureuse, imagine à quel point moi je le serai !

– Tu n'as pas... Il vaudrait mieux que tu..., bredouilla Gurdweil tremblant sans terminer sa phrase.

– Comment ? Comment ? Parle plus clairement et cesse de bêler ! À la vôtre, Herr Heidelberger ! À la santé des bien-portants et des braves ! »

Gurdweil baissa la tête sans rien dire.

« Servez-vous, Herr Heidelberger ! » Elle poussa vers lui le saucisson et les petits pains.

L'invité se laissa faire. Il avala une bonne rasade de cognac qu'il fit suivre des nourritures offertes.

« Herr Doktor a l'air un peu maussade. C'est dommage ! Je dis toujours : si vous voulez être tristes, ne comptez pas sur moi. Car l'homme n'est pas une brute ! Et voilà tout ! » Et puis : « Tenez, buvez un coup et vous vous sentirez mieux ! » Il donna une tape sur l'épaule de Gurdweil. « Prenez madame la baronne, par exemple, elle peut donner la leçon à bien des hommes ! Et ce n'est qu'une femme ! »

Il versa le vin. Gurdweil y goûta aussi, pour ne pas provoquer sa femme. Il aurait souhaité être très loin d'ici, n'importe où, pourvu que ce ne fût pas avec ces deux personnes à moitié ivres, qui conspiraient contre lui. Il était presque minuit. Empourprés, les visages de Thea et de Heidelberger donnaient de leur peau l'impression d'une fine pellicule collée artificiellement qu'ils frottaient de temps à autre d'une main comme pour l'empêcher de tomber. Gurdweil alla s'asseoir sur le canapé en face d'eux, tandis qu'ils continuaient à boire, à manger, à jacasser et à rire à tout propos. La chambre baignait dans la fumée. Thea remarqua qu'on étouffait mais n'autorisa pas son mari à ouvrir la fenêtre. Elle se leva, enleva son chemisier, et resta en combinaison, les bras et les épaules nues.

« Vous êtes bel homme, Herr Heidelberg, ah ah ah ! » s'écria-t-elle en s'asseyant sur les genoux du susdit et en se mettant à lui frisoter la moustache.

Gurdweil eut l'impression d'avoir reçu un énorme coup dans le dos. Quelque chose de noir tournoya devant ses yeux dont il espéra un instant qu'ils l'avaient trompé, mais non ! Thea – sa femme – était vraiment assise sur les genoux de Heidelberg ! Il se leva d'un bond.

« Que se passe-t-il, Rudolf ?

– J... je pense... la chaleur... Nous devrions ouvrir la fenêtre...

– Non, inutile !

– Il est tard...

– Et alors ? Rien ne presse ! Verse-nous un coup, et vite !

– Pourquoi ? Tu as déjà trop bu...

– Verse, puisque je te le dis, idiot ! »

Il prit la bouteille et versa le vin.

« Encore ! Remplis à ras bord ! Encore un peu, voilà ! Maintenant, apporte les verres ici ! À votre santé, mon cher ! » dit-elle à Heidelberg avec un gros rire.

Gurdweil s'approcha de la fenêtre, inspecta la rue déserte, glacée de silence, les vitres sombres de l'hôtel d'en face mais il ne put tourner davantage le dos à ce qui se passait dans la chambre. Il fit volte-face et vit les bras nus de sa femme se nouer autour du cou de Heidelberg qui souriait d'un sourire d'ivrogne. Il voulut crier, crier silencieusement, faire quelque chose pour les séparer, mais ses membres, comme dans le pire cauchemar, refusèrent de lui obéir. Il demeura debout, désespéré, incapable de détourner les yeux. La scène lui causait une souffrance inimaginable, mais comportait cependant, comme le noyau d'un fruit mûr, un certain élément de plaisir pervers. Il vit Thea coller sa bouche sur celle de Heidelberg et lui donner un long baiser. Puis elle glissa de ses genoux.

Gurdweil alla à la table de toilette, trempa son mouchoir dans la bassine d'eau et s'épongea le visage.

Heidelberger se leva lourdement.

« Il doit se faire tard. Il faut que je parte.

– Pourquoi ? Au contraire, restez avec nous. Vous pourrez vous coucher immédiatement si vous êtes fatigué, dit Thea.

– Mais il n'y a pas de place pour moi ici ! Et le Herr Doktor...

– Il dormira sur le canapé, comme d'habitude. » Et d'une voix impérative, elle commanda : « Herr Doktor, prépare le lit de Herr Heidelberger ! Tout de suite ! »

Et Gurdweil obéit. Il entassa sa literie sur le canapé et prépara le lit de sa femme, tandis qu'elle se lavait le visage comme elle le faisait toujours avant de se coucher.

L'invité demanda à Gurdweil où se trouvait le petit coin.

« Va lui montrer ! ordonna Thea qui avait déjà surmonté les effets de l'alcool. Prends la lampe – non, attends ! des allumettes feront l'affaire ! »

Gurdweil conduisit Heidelberger dans le corridor et attendit. Il éprouva soudain une envie folle de l'enfermer là, pour qu'il ne puisse plus sortir... Inconsciemment, il fourra sa main dans la poche de son pantalon et tâta quelque chose de dur qu'il ne reconnut pas au premier instant. Un objet allongé. Ni sa pipe ni un crayon, à en juger par l'épaisseur – et il brûlait de savoir exactement ce que c'était. Tout à coup, il se souvint ! Un canif avec un manche de corne brune acheté quelques semaines auparavant. Il le serra nerveusement entre ses doigts. Un lien entre ce couteau et une idée informe lui traversa l'esprit comme un éclair, aussitôt filtré par une sorte d'écran lui laissant le vague regret de rater une indication importante. Lorsque les deux hommes retournèrent dans la chambre, Thea avait terminé sa toilette et arpentait la chambre vêtue de sa combinaison verte, une cigarette aux lèvres.

« Posez donc vos vêtements là, sur cette chaise », dit-elle à Heidelberg.

Celui-ci se déshabilla lentement et se mit au lit, un sourire d'ivrogne plaqué sur son visage boursoufflé.

Gurdweil se laissa tomber sur le canapé.

« Tu ne te couches pas ? » demanda sa femme, mais elle n'obtint pas de réponse. Il demeura assis sans bouger, la pile de draps à sa gauche, le regard lointain. Une seule idée lui obsédait l'esprit : « Dans un instant, quelque chose va arriver, quelque chose va arriver... » Sur la table gisaient les bouteilles vides, les verres, la cafetière, des reliefs de nourriture ; sur un coin de la table du côté de Gurdweil, la boîte de sardines vide attira son attention comme si elle symbolisait quelque chose. L'air était saturé de fumée de cigarettes et d'aigreurs d'haleines. « Il dort déjà et alors... » Gurdweil souhaitait tantôt qu'il dorme, tantôt qu'il ne dorme pas, afin que arrive ce qui devait arriver. Inconsciemment, il prévoyait les gestes de Thea comme s'il les guidait. La regardant de biais, bien qu'elle fût en face de lui de l'autre côté de la table, il vit qu'elle enlevait sa combinaison et la suspendait au dos de la chaise ; puis elle défit son soutien-gorge, prit ses seins à deux mains en lorgnant vers le lit, et les libéra avec un sourire vicieux. Gurdweil observait la scène de loin, comme si elle se déroulait dans la maison d'en face ; il la voyait clairement, mais en même temps c'était comme si la largeur de la rue d'une fenêtre à l'autre l'empêchait d'intervenir. Thea resta un moment entièrement nue. Elle avala encore le fond d'un verre de vin, puis aspira une dernière bouffée d'un mégot qu'elle ramassa sur la table, l'écrasa dans le cendrier – tout cela, nue. Ses mouvements semblaient tenir de la routine. Elle prit sa chemise de nuit préparée sur le lit, une chemise de nuit orange qui sortait de la blanchisserie, et l'enfila. Elle jeta un coup d'œil en coin à Gurdweil, avec ce même sourire diabolique qui aurait pu à lui seul pousser un homme au meurtre, fit un pas vers la table, se baissa et souffla la lampe. La flamme

s'étira, irisa l'air, puis mourut. Ils devinrent instantanément aveugles. Un frisson traversa l'homme assis sur le canapé, mais il demeura immobile, pétrifié. Le silence se démultiplia, dans lequel on entendit un frottement de pieds nus pareil à une souris qui détale, un léger grincement du sommier à peine perceptible, plus proche de l'idée abstraite d'un bruit que d'un bruit réel, un petit bruissement, un changement de position dans le lit, frémissements inaudibles que l'oreille de Gurdweil capta néanmoins distinctement avant une fraction de seconde de silence dans lequel s'inséra, comme dans un cadre vide, le sifflement lointain d'une locomotive. Gurdweil avait l'impression d'être emprisonné dans un moule de fer coulé à ses mesures. Les battements de son cœur se répercutaient dans tous ses membres, ses bras, ses jambes, son crâne-cœur, prêt semblait-il, à disparaître à jamais au fond de la nuit dans un roulement sourd de tonnerre. Puis son oreille capta encore un son étouffé venu du lit. Quelque chose d'étrange et de mystérieux, d'aussi accablant et terrifiant que la mort, envahit la chambre, créa un mouvement qui dura une éternité et refusa de cesser. Une main invisible draina soudain de sa moelle vitale l'homme assis sur le canapé dont le corps se fit soudain léger, léger comme si, gonflé d'air, il s'envolait pour aller se fondre dans l'atmosphère. Son cœur s'arrêta. Il perdit l'équilibre et s'effondra en arrière sur le canapé.

Il ne sut pas combien de temps il demeura ainsi. Peut-être un instant, peut-être une journée entière. En tout cas, lorsqu'il reprit ses esprits, il s'aperçut qu'il faisait encore nuit, une nuit noire et silencieuse. Puis, lorsque son ouïe s'aiguïsa, il entendit un souffle imperceptible en provenance du lit. Oui, se dit-il pour se confirmer qu'il était réveillé, c'est maintenant la nuit et Thea dort. Il était couché sur le dos à l'endroit exact où il était tombé, les jambes pendantes étrangement lourdes et difficiles à remuer. Il surmonta son épuisement et se redressa. Dès qu'il fut assis, l'horreur de la scène dont il avait été témoin s'abattit sur lui. Pour avoir la certitude qu'il ne rêvait pas, il se leva péniblement, se dirigea vers le lit et

se pencha. Après avoir scruté l'obscurité un moment, il distingua la tête de Thea du côté de la fenêtre et, près d'elle, une deuxième tête au visage moustachu tourné vers le plafond : celui de Franzl Heidelberger. Il n'y avait plus de doute : tout était vrai ! Horrifié, Gurdweil battit en retraite, décrocha machinalement son manteau et son chapeau de la patère et prit ses jambes à son cou.

OceanofPDF.com

Le concierge lui ouvrit la porte et il s'élança comme un fou dans les rues désertes et froides. Une seule pensée l'obsédait : « Elle a osé me faire ça ! » Une horloge sonna 3 heures : « Il est déjà 3 heures et elle a osé me faire ça, à moi ! » Les carrioles d'éboueurs stationnées au coin de Heinestrasse et de Taborstrasse répandaient une odeur nauséabonde. Gurdweil passa devant elles sans même s'en rendre compte. Il traversa successivement Taborstrasse, puis l'Obere Augarten, courant, gesticulant et même parlant tout haut, avant de se planter devant le numéro 18 de Rembrandtstrasse, où vivait Ulrich. Ses jambes s'étaient arrêtées d'elles-mêmes à cet endroit, comme si elles cherchaient un refuge pour leur propriétaire. Gurdweil regarda avec curiosité l'immeuble qui lui parut familier, avant de se souvenir que c'était celui de son ami. Il se mit à aller et venir devant le porche de l'entrée comme s'il attendait quelqu'un. L'écho de ses pas résonnait dans la rue déserte. Des pensées cauchemardesques se ruèrent sur lui telles des bêtes sauvages, des pensées capables de rendre un homme fou. Tout ce qu'il avait enseveli à l'intérieur de lui-même depuis qu'il avait rencontré cette femme, tout ce qu'il avait toujours su au fond de son cœur et refoulé dans son inconscient jaillissait maintenant à la manière d'un torrent emportant des digues endommagées. Tout, tout était vrai ! Les signes ne mentaient pas : les allusions de ses amis, les commérages des gens – tout n'était que pure vérité ! Comme étaient vraies aussi les choses qu'il avait simplement devinées. Aucun espoir, désormais, de nier un seul

détail. Gurdweil continuait à faire les cent pas devant le numéro 18 de Rembrandtstrasse et à soliloquer... Tous les hommes ! Avec n'importe qui ! Sans discrimination ! Dès la première rencontre ! Il vit défiler devant ses yeux une légion d'hommes, les uns entrevus au bras de Thea, les autres absolument inconnus – tous aussi immenses que des géants, tous souriant avec mépris en le montrant du doigt. Et le bébé – maintenant c'était clair comme le jour – n'était pas le sien, mais celui de son patron le Dr Ostwald ; Martin n'était pas son fils ! Et c'était elle la responsable de sa mort, elle seule ! Elle n'avait pas eu le comportement d'une mère ! Sans elle, le bébé serait en vie à cette heure ! Et c'était elle aussi qui avait tué Lotte ! Elle, elle seule ! Tout ce qu'il avait de plus cher au monde, elle l'avait tué ! Il buvait jusqu'à la lie la cruauté bestiale, gratuite et humiliante de leur vie commune. Elle avait miné son âme, détruit son existence, brisé sa vie ! Pourquoi ? Dans quel but ? Alors qu'il l'avait tellement aimée ! Et après tout cela, la voilà qui était couchée là-bas dans sa chambre à lui avec un étranger !

Et comme s'il ne se rendait compte qu'à présent de l'horreur de la situation, il fut pris brusquement d'un désespoir infini, mêlé d'une sorte d'étrange panique qui le poussa à s'enfuir à toutes jambes, trop terrifié pour regarder derrière lui. Il traversa le pont de l'Augarten, tourna à droite du commissariat de police où, dans son affolement, il pensa entrer et demander protection mais se ravisa aussitôt. « Pas la police ! » dit-il à haute voix en reprenant sa course. À l'entrée d'une petite rue, il aperçut l'enseigne éclairée d'un hôtel et il lui vint à l'idée qu'il pourrait y trouver refuge. Il s'approcha et pressa très fort sur la sonnette.

Peu après, un garçon d'hôtel à moitié endormi le faisait entrer dans une petite chambre au deuxième étage. Le poêle de fonte, dans une encoignure, n'était pas allumé. Gurdweil s'assit sur le lit et y resta cloué un long moment. Il devait être 5 heures quand il se releva brusquement, d'un air décidé et grave, repoussa l'édredon bleu et blanc et inspecta

minutieusement le drap. Le drap lui parut relativement propre, mais, lorsqu'il eut terminé son inspection, Gurdweil s'aperçut qu'il avait oublié ce qu'il cherchait et il se rassit. Un grincement étouffé dans la chambre voisine le fit sursauter et jeter des regards affolés autour de lui, sans rien découvrir de suspect. Il se remit debout, s'approcha de l'armoire et l'ouvrit. Elle était vide et dégageait une odeur de renfermé et de parfum bon marché, le parfum typique des femmes faciles. Il regretta un instant être entré ici. Il ramassa un morceau de vieux journal jauni qui tapissait le plancher de l'armoire, referma la porte et se mit à le lire. En découvrant qu'il s'agissait d'un journal vieux de plusieurs mois, il le froissa et le jeta dans un coin. Tout à coup, le souvenir des événements de la nuit lui sauta littéralement au visage, et il se mit à tourner dans sa chambre comme un animal en cage. La pièce parut subitement vidée de tout l'oxygène qu'elle contenait, l'air était irrespirable et Gurdweil ouvrit en grand la fenêtre. Le froid lui fouetta le visage. L'envie de se précipiter chez lui pour agir l'éteignit. Il ne pouvait pas demeurer les bras croisés ! Que diable fabriquait-il ici ? Non pas qu'il sût exactement quoi faire, mais un vague pressentiment lui disait qu'il lui fallait être là où les choses pouvaient être réparées, là où quelque chose pouvait être changé. Il referma violemment la fenêtre et s'apprêta à quitter la chambre. Mais en passant devant le lit, il fut pris d'un malaise, d'une subite faiblesse qui lui paralysa les membres et le contraignit à s'asseoir. Il ne pouvait plus remuer un muscle. Il resta assis la tête baissée sur la poitrine, tassé sur lui-même, pareil à un pantin disloqué. Quelque chose bourdonnait, sifflait, bouillonnait dans son crâne. Il entendit distinctement derrière lui une voix dire avec malice : « Herr Doktor dormira sur le canapé, comme toujours ! » Et il se sentit mortellement insulté, furieux, blessé dans sa chair. Il aurait dû tourner la tête pour réagir, protester, crier à pleins poumons, frapper dans toutes les directions, mais son corps était de plomb. Un fouet aux lanières d'acier ne l'aurait pas fait bouger. Et la voix reprit, cette fois devant lui : « Ce n'est pas un homme !... Peut-on appeler cette

insignifiante créature un homme ? Ce n'est rien d'autre qu'un idiot ! Regardez-le assis là-bas ! Je peux faire de lui ce que je veux sans qu'il ouvre la bouche ! Amusant, non ? » En proie à une insupportable torture, Gurdweil n'eut pourtant pas la force de faire un geste. Il connaissait bien cette voix. Une voix familière qui n'avait pas besoin de mots pour le blesser à mort, il ne la connaissait que trop bien ! Mais où et quand l'avait-il entendue ? Si seulement il avait su ! Puis une autre voix se fit entendre et, cette fois, il eut la certitude que c'était Lotte qui parlait. Il la vit même surgir dans le coin, entre l'armoire et la table de toilette, enveloppée de son kimono de soie bleue fleurie. Et elle dit : « Comment ? Non, tu ne le toucheras pas, tu ne lui feras rien ! Rien, entends-tu ? À partir de maintenant, il m'appartient à moi, à moi seule, et tu n'as rien à voir avec lui ! » C'était très bizarre. Ainsi il lui restait encore une issue, rien n'était perdu ! Ah ! Lotte, Lotte ! Sans elle, vers qui aurait-il pu se tourner désormais ? Mais Thea – soudain il sut, même sans la voir, que c'était elle – éclata d'un rire bruyant qui lui scia la chair. « Ah oui, il est à vous ? À vous ? Ne me faites pas rire ! Qui l'a épousé, vous ou moi ? Et qui lui a donné un enfant ? Et qui en a fait un homme ? Répondez si vous pouvez ! Demandez à Herr Heidelberg, il sait tout ! » Gurdweil frémit au nom de Heidelberg. Il eut peur que Thea ne raconte à Lotte une chose, une chose qu'il eût préféré qu'elle ne sache pas. Mais comment l'arrêter ? Et Thea continua à vociférer : « Vous croyez pouvoir arriver comme ça et me le prendre. C'est ce que vous voudriez, non ? Mais je suis encore vivante ! Et je vous répète – Heidelberg m'est témoin – que je ferai ce que je veux de lui ! Personne ne m'en empêchera ! Et surtout pas vous ! » Lotte s'avança d'un pas et supplia d'une voix étouffée par les larmes qui émut terriblement Gurdweil : « De grâce, ne soyez pas si cruelle ! N'avez-vous pas aussi un cœur de femme ? Je vous en supplie, rendez-lui sa liberté... En quoi avez-vous besoin de lui ? Prenez Herr Heidelberg à sa place – après tout, pour vous, ça ne fait aucune différence – et libérez-le. Je vous implore à

genoux » – et Lotte se mit effectivement à genoux. « Laissez-le partir ! N’ayez pas le cœur si dur ! – Jamais ! Je ne vous le laisserai jamais ! Et je prendrai aussi Heidelberg ! J’aurai qui je veux, et vous, vous n’aurez rien ! Maintenant ça suffit ! Pourquoi êtes-vous encore vivante ? Vous n’avez rien à faire ici !... Pourquoi ne partez-vous pas ? Le monde se passera parfaitement de vous... ! N’est-ce pas, Herr Heidelberg ? Préparez-vous, nous allons en finir tout de suite ! » Gurdweil vit quelque chose briller près de Lotte agenouillée et il comprit aussitôt que c’était un couteau et que Thea se préparait à la tuer. Au prix d’un effort surhumain, il frappa de toutes ses forces du côté où Thea aurait dû se trouver, mais son poing ne rencontra que l’angle du lit et Lotte disparut.

Tout autour régnait le silence. Gurdweil se leva d’un bond, les phalanges endolories par le choc reçu sur le bois du lit. Il revit clairement la scène : il s’imagina entendre les voix. Son corps ruisselait de sueur froide et son cœur battait à rompre. Il était certain de ne pas avoir rêvé, d’avoir vu toute la scène les yeux bien ouverts et il redoutait de se rasseoir. Il était maintenant debout près du lit, à l’endroit précis où il s’était tenu un moment auparavant, mais face à la fenêtre, de peur de découvrir, s’il se retournait vers la porte, quelque chose d’abominablement terrifiant. Il demeura ainsi sans bouger un moment, avant d’oser faire le tour, centimètre après centimètre, du pied du lit qui coupait pratiquement en deux la minuscule pièce et d’aller s’asseoir de l’autre côté. « Non ! dit-il tout haut. Cette fois je reste sur mes gardes ! Je ne permettrai pas qu’on fasse du mal à Lotte ! » Le son de sa propre voix l’effraya et il se tut. Il fixa droit devant lui la fenêtre encastrée dans le mur comme un carré noir avec ses rideaux de méchant tissu verdâtre. Ce vert jure avec le rouge du papier peint, pensa-t-il. Il ne pouvait vraiment pas souffrir ce ton de vert... Et il s’étendit machinalement sur l’édredon, tel quel, sans ôter ni ses vêtements ni ses chaussures.

Quand il se réveilla, un jour laiteux pénétrait par la fenêtre. La lumière électrique, encore allumée, gênait celle du jour. Au début, il ne sut pas où il

se trouvait, et il jeta un regard ahuri autour de la chambre. Puis la mémoire lui revint et il sauta à bas du lit. La terrible nuit était finie et il courut éteindre la lumière, comme si son geste allait en gommer le souvenir. Mais rien ne s'effaça. Tout demeura parfaitement clair, et même encore plus réel à la lumière du jour. Il avait le corps rompu et douloureux, mais c'est à peine s'il le sentait. Pris soudain d'une hâte folle, il n'avait plus une seule seconde à perdre. Il sortit sa montre qui indiquait 3 heures, l'approcha de son oreille et constata qu'elle s'était arrêtée. Il alla regarder par la fenêtre dans la petite rue avec ses deux épiceries fermées, l'une à côté de l'autre, mais fut incapable de deviner l'heure. Il prit son chapeau, tombé à terre pendant son sommeil, et, en passant devant le lavabo près de la porte, il surprit dans le miroir un visage étrange, pas rasé, échevelé, dans lequel s'enfonçaient deux yeux fiévreux. Ce visage ne lui disait rien, il lui était totalement indifférent, et il quitta la chambre.

En bas, l'horloge ronde de la réception indiquait 2 heures et demie. Cette horloge devait s'être arrêtée aussi, conclut Gurdweil. Il était inconcevable qu'il fût si tard ! Il surprit le regard stupéfait du réceptionniste et fut submergé d'embarras comme un criminel cachant son forfait.

« Quelle... heure est-il ?

– 2 heures et demie.

– 2 heures et demie de l'après-midi ?

– Oui, naturellement, répondit le garçon, très amusé.

– Mais les magasins... je veux dire, les épiceries d'en face sont encore fermées...

– Aujourd'hui, c'est dimanche. Hier, c'était samedi, ce qui veut dire qu'aujourd'hui nous sommes dimanche. Et dans la ville de Vienne les magasins sont fermés le dimanche. Nous sommes des sociaux-démocrates !

– Ah ! bien sûr ! Vous avez parfaitement raison, monsieur ! Dans ce cas, tout est clair !... »

Et, comme pour corriger l'impression défavorable qu'il pensait lui avoir faite, il tendit au garçon une pièce de dix groschen et, à son grand étonnement, il lui serra même la main avant de quitter précipitamment l'hôtel.

Il ne faisait pas très froid. De temps en temps, le soleil faisait une apparition inattendue entre les nuages. Les rues, en ce dimanche, étaient silencieuses, mortes. Gurdweil marchait vite, le temps pressait. La nuit écoulée se dressait encore devant ses yeux, comme un obstacle sur son chemin, cette nuit et beaucoup d'autres nuits et de jours qui l'avaient précédée... Rasant les murs, il poursuivit sa route. Devant l'église de Serviten Platz, il lui vint à l'idée qu'il devrait manger un peu, bien qu'il n'eût pas la moindre faim. Il s'arrêta et chercha du regard un endroit où se restaurer. Il inspecta avec soin chaque bâtiment un à un, comme si tout dépendait maintenant de ce choix. Sa vieille peur chronique des lieux élégants l'empêcha d'entrer dans le grand restaurant juste en face de lui. Enfin, il découvrit un bistrot ouvrier où il s'engouffra. Il n'y avait plus rien à manger. L'heure du déjeuner était passée et on ne servait plus de plats chauds. En revanche, s'il voulait bien patienter un peu, on pourrait lui préparer une omelette ou une chose de ce genre.

« Non, non », protesta Gurdweil. Il n'avait pas faim, inutile de se déranger pour lui. Il sortit et entra dans le café voisin.

Après quoi, il prit un tram dans Porzellangasse. Bien qu'il ne sût où aller, il voulait fuir la ville devenue étrangère et hostile. Il lui sembla que les gens le regardaient d'une manière particulière. Le tram l'emmena dans la banlieue de Nussdorf. Gurdweil avait le visage grave d'un homme qu'une affaire importante attend au bout de son voyage. Quand il arriva au terminus, il faisait déjà nuit. L'air avait fraîchi, une brise froide soufflait du Danube proche. Dès sa descente du tram, il prit pleinement conscience de sa détresse comme si c'était son malheur en personne qui l'accueillait. Un voile noir brouilla son regard et il faillit s'évanouir. Il s'adossa à un

réverbère qu'on venait d'allumer. Il épongea avec son mouchoir la sueur froide qui perlait à son front, essuya ses yeux soudain privés de vision, et ses joues qu'une barbe de plusieurs jours bleuissait. Peu à peu, sa faiblesse momentanée s'effaça et ses forces revinrent comme si, disséminées provisoirement dans l'air, elles reprenaient leur place naturelle. Une détermination nouvelle l'envahissait, ramenant des profondeurs de son être une décision d'une importance cruciale dont la nature précise lui échappait à l'instant, mais qu'il sentait remuer en lui de manière palpable. Son poing se referma sur le mouchoir avec une telle force que ses ongles s'enfoncèrent dans la paume. Il remit le mouchoir dans sa poche, jeta un regard distrait à la pleine lune accrochée au ciel bleu sombre par un fil si ténu qu'elle semblait devoir tomber à tout moment, et il se remit résolument en marche. Sans le savoir, il prit la route qui l'éloignait de la ville, une route caillouteuse conduisant vers le village de Klosterneuburg, qui courait, d'un côté, au pied du Leopoldsberg et de l'autre, longeait le Danube et la voie ferrée. Il marchait vite. Il laissa derrière lui les dernières maisons isolées blotties au flanc de la montagne : de petites tavernes pleines d'animation en été et maintenant assoupies. Puis les maisons disparurent complètement et Gurdweil se retrouva seul. La lune demeura son unique et infatigable compagne, s'éclipsant un instant derrière la montagne pour resurgir tel un chien fidèle. Parfois une voiture rapide le dépassait dans un fracas de moteur et de klaxons, l'aveuglait de ses phares étincelants comme des feux de Bengale et le chassait sur le bas-côté de la route, laissant à sa traîne un nuage de vapeurs d'essence, et parfois aussi un train filait sur les rails le long de la route en direction de la ville ou à l'opposé, vers les minuscules villages éparpillés dans la campagne. Pendant un moment, on voyait une chaîne de carrés lumineux étinceler dans le noir, avec quelquefois une tête et des épaules d'homme se découpant sur un fond orange. Insensible à ce qui l'entourait, Gurdweil continuait à avancer rapidement.

Au bout de deux heures et demie, apparurent les premières maisons de Klosterneuburg. Gurdweil arriva sur la grand-place devant la gare et s'arrêta. Un instant, il crut être encore à Vienne, mais il hésita. La place et les bâtiments qui l'entouraient lui étaient complètement inconnus. Il ne se rappelait pas en avoir vu de pareils à Vienne. Comment savoir où il se trouvait ? Désespéré, il attendit un peu jusqu'à ce qu'il remarque enfin la gare et qu'il y porte ses pas.

Il n'y avait pas grand monde dans le hall minuscule ; quelques personnes faisaient la queue au guichet, d'autres étaient assises ou bien déambulaient. Gurdweil en déduisit qu'elles attendaient un train. Il inspecta le hall et découvrit un employé dans un coin. Il hésita avant de s'adresser à lui.

« Quand... quand le dernier train part-il ?

– Pour quelle direction ?

– P... pour... », bégaya Gurdweil.

L'employé lui jeta un regard soupçonneux.

« Où voulez-vous aller ?

– Moi ? Chez moi... à Vienne, naturellement. J'habite à Vienne et c'est donc là évidemment que je dois aller...

– Le dernier train part à 23 h 58 ! »

La réponse laconique de l'employé coupa court à l'interrogatoire de Gurdweil qui s'éloigna. En tout cas, il savait maintenant qu'il n'était pas à Vienne. Une merveilleuse idée lui passa par la tête : il alla au guichet acheter un billet pour Vienne. Puis il sortit du hall et lut à la lumière du réverbère : Klosterneuburg-Vienne. Franz-Josefs-Bahnhof. Ha ha ! s'écria triomphalement Gurdweil. Ainsi donc il était à Klosterneuburg ! Écrasé soudain de fatigue, il se laissa choir sur les marches de la gare. Il y resta prostré un moment, la tête entre les mains, les coudes collés aux genoux. Des bribes de pensées flottaient dans sa tête. Il devait rentrer à Vienne, c'est là où il vivait. Or il se trouvait à présent à Klosterneuburg où il ne vivait

pas, où il était impensable qu'il vive... Lotte ne l'accompagnait pas... Quel dommage ! Si elle avait été là, ils auraient pu poursuivre leur voyage, puisqu'ils étaient déjà arrivés jusqu'ici... Il avait déjà pris son billet en plus... Si seulement sa tête n'avait pas commencé à faire si mal. Cette maudite tête devait toujours tout gâter ! Oui, et puis il fallait aussi qu'il voie Thea avant le départ... Et pour ça, il lui faudrait attendre minuit passé... elle n'était jamais de retour à la maison avant minuit... Et Heidelberger, il fallait qu'il le voie aussi... Il devait se trouver naturellement avec elle... Ils étaient toujours ensemble – il l'avait constaté de ses propres yeux... Cette dernière pensée le fit se lever d'un bond et il traversa la place en courant et en agitant les mains comme pour menacer un interlocuteur invisible. De l'autre côté, il se retrouva juste devant l'entrée violemment éclairée de l'un des cafés qui entouraient la place. Tout à coup il crut avoir perdu quelque chose – mais quoi ? – dans sa course. Il revint sur ses pas en examinant attentivement le sol. Il fit halte au milieu de la place, pour retourner ses poches l'une après l'autre. Il en sortit divers objets : des morceaux de papier froissé ou déchiré, de vieux tickets de tram, des mégots, de la menue monnaie, un portefeuille, le grand canif, sa pipe fendillée et noircie, une boîte d'allumettes, etc. Il inspecta minutieusement chacun de ces objets avant de les remettre dans ses poches, y compris les vieux tickets de tram. Enfin il sortit de son manteau le billet de train qu'il venait d'acheter et comprit sur-le-champ que c'était précisément ce qu'il cherchait et croyait avoir perdu. Un peu tranquilisé par sa découverte, il mit le billet en sûreté dans son portefeuille, comme s'il l'avait effectivement perdu et retrouvé. Le train partait à 23 h 58 ou, en d'autres termes, un peu avant minuit, et il était maintenant – il regarda l'horloge de la gare – 9 heures, ce qui signifiait qu'il restait trois heures d'attente ! Gurdweil fut assailli par un immense désespoir à l'idée de ne pouvoir rentrer à Vienne plus tôt (il avait oublié que l'employé avait bien précisé qu'il s'agissait du « dernier train ») car il était désormais très clair pour lui qu'il était très pressé, qu'il n'avait plus une

minute à perdre. Il fallait qu'il se rende à Vienne dans les plus brefs délais, il aurait dû y être à cette minute précise ! Lui eût-on demandé la raison de sa précipitation qu'il aurait été incapable de répondre, mais son impatience néanmoins ne cessa de croître jusqu'à lui causer une réelle souffrance physique. Et, comme pour atteindre Vienne plus rapidement, il courut vers l'entrée de la gare. Mais au moment de l'atteindre, il se ravisa et revint vers le café. Il se trouvait que la maison dont le café occupait le rez-de-chaussée était isolée de ses voisines par deux ruelles pentues qui se rejoignaient sur l'arrière du bâtiment. Et Gurdweil qui n'en savait rien se mit à courir indéfiniment en rond autour du bâtiment, comme une girouette, sans se douter non plus, au bout du vingtième tour, que son manège avait attiré depuis quelques minutes l'attention d'un policier qui se posta presque à l'entrée du café. Il attendit que Gurdweil réapparaisse une nouvelle fois pour lui barrer le chemin. Gurdweil lui jeta un regard hébété et essaya de forcer le passage.

« Halte ! Où vous croyez-vous ? »

La voix du jeune policier maîtrisait mal un ton de colère, comme s'il tenait en la personne de Gurdweil son ennemi juré, ou comme si le comportement peu banal de ce dernier constituait un affront à son honneur personnel de représentant local de l'ordre public.

« Je... je fais un tour, expliqua Gurdweil. En tout cas, je prends le train de Vienne aujourd'hui... J'ai un billet Klosterneuburg-Vienne... »

Cette réponse ne fit qu'augmenter la colère du policier qui crut que Gurdweil se moquait de lui.

« Très bien, dit-il sévèrement. Avez-vous des papiers ? »

Non, il n'avait pas de papiers sur lui. Heureusement, cependant, il trouva dans l'une de ses poches une lettre qui portait son nom et son adresse et la montra au policier. Ce dernier la retourna dans tous les sens, regardant à tour de rôle l'enveloppe et Gurdweil, comme s'il voulait s'assurer que le nom et l'adresse étaient bien ceux du petit homme mal rasé.

Après un moment de réflexion, il restitua la lettre à Gurdweil.

« Bon ! Et maintenant circulez ! Et ne tournez plus dans les parages !

– Et pourquoi donc ? » C'était maintenant au tour de Gurdweil de perdre son sang-froid. « N'ai-je pas le droit d'aller où bon me semble ? Je connais mes droits !

– Je vous préviens, pas d'insolence ! Ou je serai obligé de vous demander de m'accompagner au commissariat ! »

Gurdweil décida d'obtempérer. Il ne voulait pas prendre le risque de manquer le train. De loin, il vit qu'il était 10 heures à l'horloge de la gare et, évitant inconsciemment le café autour duquel il tournait depuis un moment, il se dirigea vers celui d'à côté et y entra. Le souvenir de l'incident avec le policier s'évanouit instantanément, et il regretta à nouveau de ne pas être à Vienne. Car, tandis qu'il était ici, il devait certainement se passer là-bas quelque chose de terrible, d'irréversible...

Il termina son café, prit sa tête dans ses mains et sombra vite dans une demi-somnolence. Le convoi interminable d'un train défila devant lui à vive allure et il devait monter dessus, ce qui ne représentait pas en soi de difficulté. Mais, sur le marchepied de chaque wagon qui passait devant lui, se dressait un policier brandissant un long fouet avec lequel il l'empêchait de monter. Le policier changeait continuellement de visage. Ce fut d'abord celui qui l'avait interpellé devant le café et puis Heidelberger. Sur chaque plate-forme des innombrables wagons réapparaissait ce policier qui avait le visage de Heidelberger et brandissait un long fouet. Tous les voyageurs, penchés aux fenêtres, riaient de son embarras. Finalement, il réussit à sauter sur l'un des wagons de queue. Il explosa de joie. Maintenant il pourrait se ruer au secours de Lotte (car Lotte avait besoin de lui !). Mais il découvrit que le wagon sur lequel il était monté ne bougeait pas. Et il en comprit tout de suite la raison : il avait oublié de prendre un billet et, tant qu'il n'aurait pas de billet, le wagon n'avancerait pas. D'autre part, il ne pouvait pas descendre acheter un billet, d'abord parce qu'il se trouvait en rase

campagne, à des kilomètres de la gare, et aussi parce qu'il était sûr que s'il descendait, le wagon partirait sans lui. Il découvrit aussi que l'intérieur du wagon ne ressemblait pas du tout à celui d'un wagon normal mais à une chambre vide, sans meuble, à l'exception d'une chaise cassée dont les trois pieds valides étaient renversés en l'air. Mais ce n'est pas ce détail qui le surprit le plus. La question capitale était plutôt de trouver comment faire avancer le train. Le contrôleur entra et Gurdweil se mit à chercher désespérément dans ses poches. Il y dénicha un vieux ticket de tram qui, bien que ne ressemblant pas aux billets rectangulaires habituels – grand, vert, carré, il avait plutôt l'allure d'une grande enveloppe –, était néanmoins un ticket de tram, pas de doute. Plein d'espoir, Gurdweil le tendit donc au contrôleur. Mais celui-ci lui rit au nez, un terrible rire dont les cascades s'abattaient sur Gurdweil en véritables coups. C'était un rire qui pouvait le tuer, s'il ne lui échappait pas. Chaque éclat le frappait comme une barre de fer, et Gurdweil se mit à courir comme un rat entre les quatre murs de la chambre vide, tandis que le contrôleur le poursuivait et le martelait de son rire. Impossible de fuir. La chambre n'avait pas plus de fenêtres que de portes : elle était hermétiquement close. C'est avec l'énergie du désespoir que Gurdweil se jeta sur le mur pour essayer de s'ouvrir un chemin.

« Que puis-je pour votre service ? » demanda le garçon de café qui pensait que les coups de poing assenés par Gurdweil sur la table lui étaient destinés.

Gurdweil leva vers lui des yeux troubles, fous, mourants, et ne répondit rien. Le garçon demeura interdit. À travers le flou de sa vision, Gurdweil aperçut des gens rassemblés autour de guéridons de marbre et il reprit, peu à peu, le sens de la réalité. D'une voix blanche, il réussit à articuler :

« Pouvez-vous me dire l'heure qu'il est ? »

Sur la réponse du garçon qu'il était 11 heures moins cinq, il régla hâtivement l'addition et quitta le café.

Dehors la fraîcheur le fit frissonner sans qu'il en eût vraiment conscience. La place était nue et déserte. Perchée haut dans le ciel, la lune continuait d'imprimer son sceau sur la nuit. Gurdweil prit une longue rue, qui partait de la place, la suivit lentement jusqu'à ce qu'une nouvelle crise d'angoisse l'interrompe et c'est dans un état d'intense fébrilité qu'il retourna en courant à la gare. Il traversa la salle d'attente et sortit sur le quai, qu'il parcourut de long en large. Devant ce qui lui parut une éternité, les aiguilles de l'horloge géante s'entêtaient à ne pas avancer. Le temps stagnait. Les rails étincelaient d'un reflet argenté dans les profondeurs de la nuit. Un signal rouge s'alluma sur la voie. Aussitôt on entendit le tintement d'une longue sonnerie : un message de la gare voisine. Puis un train de marchandises siffla avant de surgir, lourd et haletant dans un fracas assourdissant, faisant défiler sans s'arrêter de longs wagons-citernes, des fourgons à bestiaux, des remorques remplies de pierres ou de planches et de nombreux wagons plombés dont les cloisons portaient tantôt des inscriptions, tantôt d'énormes chiffres tracés à la craie. Le bruit s'éloigna, mais les rails continuèrent à le répercuter loin dans la nuit avec un fredonnement tendre, presque émouvant.

Enfin le train tant attendu finit par déboucher de l'obscurité, et recueillit Gurdweil ainsi qu'un petit nombre de voyageurs. Les compartiments étaient bondés de gens, à moitié endormis pour la plupart, qui revenaient en ville après un dimanche à la campagne, et Gurdweil resta dans le couloir, appuyé à la fenêtre, le regard perdu dans le vague, rongé par l'obsédant désir, le désir aveugle d'être de retour au plus vite. Arrivé à Franz-Josefs-Bahnhof, il ne prit pas le tram, mais rentra en courant chez lui : plus il avançait, plus il accélérail l'allure.

Trois quarts d'heure après, il arrivait dans Kleine Stadtgutgasse. Baigné de sueur, il souffla un instant, leva la tête vers les fenêtres de sa chambre plongées dans l'obscurité. Impossible de savoir si elle dormait déjà ou si elle n'était pas encore rentrée. Il sonna, monta l'escalier à tâtons, ouvrit

doucement la porte de l'appartement et avança sur la pointe des pieds. Au bout du couloir il s'immobilisa, retint son souffle, l'oreille aux aguets.

Silence total. Il se dirigea alors à pas feutrés vers la porte de sa chambre, l'ouvrit et entra, sans faire de bruit. Dans son sommeil, Thea poussa pourtant un grognement inintelligible. Il attendit sans bouger qu'elle se rendorme. Il n'entendit plus que les battements de son propre cœur et la respiration légère de Thea qui semblait monter du sol, sous lui. Prenant son courage à deux mains, il amorça quelques pas en direction du canapé où il s'assit. Un rayon de lune éclairait largement à l'oblique le dessus du lit et le mur en face. Gurdweil écoutait, les nerfs tendus, les yeux rivés au lit, comme pour s'assurer qu'il ne laissait rien échapper. Et d'ailleurs, pendant un bon moment, rien ne se produisit. Seul le rayon de lune se déplaça du pied au milieu du lit et vint presque caresser les seins de Thea endormie. Puis, subitement, une silhouette en chemise de nuit blanche se dressa sur son séant à droite de Thea. Gurdweil n'entendit pas le moindre son, mais vit si clairement chaque détail que le doute ne fut plus permis. « C'est encore lui ! Il était là hier et il est encore ici cette nuit ! » Il attendit, le souffle court, et Heidelberger attendit aussi, figé, le regard vide, la tête inclinée, les lèvres cachées dans son épaisse moustache, comme la première fois où Gurdweil l'avait rencontré dans la taverne devant une chope de bière. Puis il se tourna lentement vers Gurdweil et le regarda avec insistance. Il paraissait sourire derrière sa moustache. Il observa Gurdweil un bon moment avant de se rallonger. Gurdweil attendit encore un peu, mais plus rien ne bougea. Alors il se leva silencieusement et s'approcha du lit, mais de l'autre côté, du côté où Thea dormait étalée sur le dos. La lame du canif qu'il tenait ouvert dans sa main scintilla. On entendit un bref gémissement, un léger tremblement secoua le lit. Une horloge lointaine sonna 2 heures.

À 8 heures le lendemain matin, Gurdweil fit irruption dans la chambre d'Ulrich et le réveilla. Sur son visage amaigri, mangé par la barbe, flottait

un étrange sourire, un sourire fou. Il se laissa tomber sur le rebord du lit et ne bougea plus, tandis que son ami le regardait sans comprendre. Enfin il dit à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même :

« Thea est morte cette nuit. »

Paris-Tel-Aviv, 1928-1929.

OceanofPDF.com

POSTFACE

« Écrire l'Europe en hébreu » par Rosie Pinhas-Delpuech

La Vie conjugale relève d'un projet littéraire surprenant : celui d'écrire en hébreu, à Tel-Aviv, un roman viscéralement européen, comme s'il avait été écrit en allemand et à Vienne. L'auteur, David Vogel, est poète et *La Vie conjugale* est l'unique roman qu'il ait publié de son vivant.

Pourquoi l'hébreu ?

David Vogel naît le 15 mai 1891 à Satanov, en Podolie, à l'ouest de l'Ukraine. Sa langue maternelle est le yiddish. Le jeune homme aime écrire, en yiddish. Mais il étouffe à Satanov, l'esprit étriqué de la province, les longues papillotes qui arrivent aux épaules de ses coréligionnaires l'exaspèrent, écrit-il, il est à l'étroit dans sa langue et dans sa bourgade. Il souhaite apprendre l'hébreu. Vogel n'est ni religieux – encore que – ni sioniste, ni nationaliste. Il n'est à l'aise ni en russe ni en allemand, et choisit cette langue sémitique comme si c'était « une langue européenne à part entière¹ ».

Le choix, ou plutôt le non choix, d'une langue dans laquelle vivre obéit à des raisons obscures. Le jeune homme est pauvre, sa mère est pauvre, son père est mort, il n'a pas de métier, son objectif immédiat en apprenant l'hébreu est peut-être plus vital, plus conforme à cet hébreu simple, naturel,

au ras de la vie, qu'il inventera dès les premières lignes de son journal : il lui faut acquérir un métier, pour gagner sa vie, pour manger. Pourquoi pas celui de *melamed*, de répétiteur d'hébreu qu'il pourrait exercer n'importe où en Europe centrale ?

Les choses, au début, se présentent bien. En 1909, David Vogel a dix-huit ans, il quitte les siens, part pour Vilna (l'actuelle Vilnius) et trouve rapidement une yeshiva pour l'accueillir et une synagogue pour le loger. Jamais, nulle part, il ne sera aussi heureux que cette année passée là-bas. Il y perd sa virginité et son innocence. C'est là qu'il apprend à nommer en hébreu son être « davidien » comme il l'appelle, son moi propre, « *ha atsmi sheli* ». Dans les mots de l'hébreu qu'il apprend comme une langue étrangère qui le structure, le charpente et lui donne corps, littéralement.

C'est à Vilna que le jeune étudiant découvre également la passion physique pour une femme mûre, et l'amour pour la fille de cette même femme, à peine âgée de onze ans. L'amante-mère se révèle très vite une harpie qui le torture, le retient, le rejette, mais lui fait découvrir le sexe. Parallèlement, il tombe amoureux de sa fille, une Lolita en herbe qui subit la jalousie et la méchanceté de sa mère. Etrange relation triangulaire où le *yeshiva bukher* est d'une part initié à l'ivresse érotique et d'autre part initie lui-même une fillette à l'éveil des sentiments et des sens.

Cette expérience, qui nourrit les personnages de Romance viennoise, nourrit sans doute aussi celui de Théa dans *La Vie conjugale*. Vogel pourrait avoir déplacé sur la femme étrangère – aristocrate autrichienne non juive – l'effrayante tyrannie qu'il a subie auprès de Ts., femme juive. Comme Kafka, il entretient avec les femmes des rapports ambigus, ambivalents, douloureux. Et avec la langue dite maternelle, celle qui est censée émaner de la mère. Les mots avec lesquels Vogel décrit la rencontre de Gurdweil et de Théa – « agréable euphorie », « terrifiante inquiétude », « étrange sentiment », « petite enfance », « poisson qui saute de l'eau mais y replonge aussi vite » – font penser à l'*Unheimliche* de Freud, à « l'inquiétante

étrangeté ». Avant d'affiner son concept, Freud se livre dans ses *Essais de psychanalyse appliquée* à l'analyse lexicologique du mot *heimlich*, ce qui vient de la maison, de l'intime, de la patrie, du *heimat*, et dont le sens glisse et se déplace progressivement vers ce qui est caché, inquiétant, *unheimlich*. Tout comme cette langue de la mère, familière et menaçante, agréable et terrifiante, qui fait tant problème chez les juifs, éternels migrants entre langues et pays. Et comme le yiddish, langue familière au creux d'une langue étrangère, et le *yiddishkeit*, « l'être-juif », au sein d'un environnement étranger, hostile et menaçant. Vogel crée une distance affective et géographique en apprenant l'hébreu, une langue à la fois étrangère et familière. Une langue sans terre encore, sans foyer, sans *heimat*, qui ne peut procurer un sentiment de *heimlichkeit* que dans les livres et la lecture.

C'est ce que raconte inlassablement son journal tenu en hébreu, à Vienne, où il arrive en décembre 1912 pour y séjourner jusqu'en 1922. Il se plaint d'oublier l'hébreu, de ne pas avoir de livres en hébreu. Hasardons-nous dans cette langue où Vienne se dit « Vina » et s'orthographie comme « Vilna », avec le « l » en moins. La lettre « l », « lamed », représente en hébreu l'enseignement, l'étudiant, celui qui apprend. C'est ce que David Vogel croit avoir perdu, craint d'avoir perdu, en quittant Vilna pour Vina. Cet hébreu si précieux qu'il avait appris en un an dans la ville de l'étude et de l'amour. Le parcours littéraire de nombre d'écrivains juifs est jalonné de la perte véritable de langues, ou de la peur d'oublier celles qui ont été apprises, de la menace qu'elle se défasse et se perde en route.

De ce manque Vogel se console en étudiant seul à Vienne « la culture ashkénaze », c'est-à-dire allemande. Il essaie de remplacer l'hébreu qu'il perd, croit-il, par l'allemand qu'il pourrait acquérir, espère-t-il. Il rêve d'étudier au lycée puis à l'université en allemand, se plonge dans les livres en allemand, y compris des traductions : Ibsen, Sterlink, Maeterlink, Hamsun. Mais sa vie à Vienne lui paraît insipide.

C'est dans cet état d'esprit que le surprend la Première guerre mondiale. Emprisonné comme sujet russe en Autriche, il passe trois ans dans divers lieux d'internement. Il en sort changé, encore plus fermé sur lui-même. Entre 1917 et 1922, son journal a quelques rares entrées qui fournissent peu de détails biographiques. Puis il part pour Paris. Et toujours à court d'argent et de travail, marié à une femme juive qu'il a connue à Vienne, il part vers 1928-1929 pour la Palestine.

À l'époque, David Vogel est déjà un poète reconnu, admiré et confirmé. Mais la poésie ne rapporte pas d'argent. Écris un roman, lui dit un ami à Tel-Aviv où il a toujours aussi faim, semble-t-il. Et c'est là-bas, dans le petit *yishouv*, au milieu du sable, des chacals, des moustiques, de la chaleur, de la pauvreté collective, qu'il écrit, totalement enfermé dans sa tête, mais dans l'hébreu ambiant, et le bourdonnement du yiddish, du russe et de l'allemand familiers, ce roman si viennois, à la topographie si minutieuse que l'on pourrait, comme pour Georges Pérec à Paris, dessiner la carte du flâneur Vogel-Gurdweil dans les rues de Vienne. Il convoque à Tel-Aviv la capitale autrichienne, comme si c'était le prix de son séjour dans cette bourgade d'Orient. Il vit auprès d'une femme juive, mais décrit une espèce de Walkyrie ricanante à laquelle il donne le prénom de Théa, déesse. Il écrit en hébreu, mais comme s'il traduisait de l'allemand. À moins qu'il n'invente une langue nouvelle, qui ne ressemble à aucune autre, faite de toutes ses langues, de son être « davidien », « *ha atsmi sheli* », un hébreu neuf, simple, pur, moderne.

[Ce texte est extrait d'un article publié dans Les Cahiers du judaïsme (n° 23) en 2008.]

1. Robert Alter, « Vogel and the forging of a Hebrew self », in *Prooftexts*, janvier 1993, John Hopkins University Press.

